

Avec les Nuls, tout devient facile !

La Psychanalyse POUR LES NULS

- ✔ **L'histoire de la psychanalyse depuis Freud**
- ✔ **Les principes fondamentaux et les concepts essentiels de la discipline**
- ✔ **Le déroulement d'une cure psychanalytique**



Christian Godin
Philosophe, auteur du best-seller
La Philosophie pour les Nuls

Gilles-Olivier Silvagni
Psychanalyste

La Psychanalyse POUR LES NULS

Christian Godin et Gilles-Olivier Silvagni

FIRST Editions

La Psychanalyse pour les Nuls

« Pour les Nuls » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.
« For Dummies » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.

© Éditions First-Gründ, Paris, 2012. Publié en accord avec Wiley Publishing, Inc.
60, rue Mazarine
75006 Paris – France
Tél. 01 45 49 60 00
Fax 01 45 49 60 01
Courriel : firstinfo@efirst.com
Internet : www.editionsfirst.fr

ISBN : 978-2-7540-2542-3
ISBN numérique : 9782754044776
Dépôt légal : septembre 2012

Ouvrage dirigé par Benjamin Arranger
Secrétariat d'édition : Capucine Panissal
Correction : Ségolène Estrangin
Dessins humoristiques : Marc Chalvin
Couverture et mise en page : ReskatoЯ
Fabrication : Antoine Paolucci
Production : Emmanuelle Clément

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

À propos des auteurs

Christian Godin, maître de conférences en philosophie à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, a toujours considéré la psychanalyse comme un outil irremplaçable de réflexion et de compréhension. Connu pour ses multiples ouvrages pédagogiques, il a notamment publié *La Totalité* (sept volumes, Champ Vallon, 1998-2003), *Au bazar du vivant* (en collaboration avec Jacques Testart, Le Seuil, 2001), *La Fin de l'humanité* (Champ Vallon, 2003), *Dictionnaire de philosophie* (Fayard, 2004), *L'Homme, le bien, le mal : une morale sans transcendance* (avec Axel Kahn, Stock, 2008) et *Le Pain et les Miettes. Entre tout et rien : essai de psychanalyse de l'homme actuel* (Klincksieck, 2010).

Aux Éditions First, Christian Godin est également l'auteur du best-seller *La Philosophie pour les Nuls* (2e édition, 2007), du *Comptoir philosophique. 123 notions clés pour mieux comprendre le monde contemporain* (2007) et de *Vivre ensemble. Éloge de la différence* (entretien avec Malek Chebel, 2011).

Gilles-Olivier Silvagni est psychanalyste à Paris. Il est membre de la Société internationale d'histoire de la psychanalyse et de la psychiatrie.

Sommaire

Introduction *1*

À propos de ce livre 1
Comment ce livre est organisé 2
Première partie : Pourquoi s'intéresser à la psychanalyse ? 2
Deuxième partie : Il était une fois l'inconscient : histoire de la psychanalyse 3
Troisième partie : Machinerie et machinations : le système de l'inconscient 3
Quatrième partie : En analyse : la cure 4
Cinquième partie : La partie des Dix 4
Sixième partie : Annexes 5
Les icônes utilisées dans ce livre 5
Les conventions utilisées dans ce livre 6
Et maintenant, par où commencer ? 6

Première partie : Pourquoi s'intéresser à la psychanalyse ? *7*

Chapitre 1 : Un courant de pensée particulièrement fécond 9

Psychologie des profondeurs 9
Analyse de la psyché 10
Une certaine conception de l'être humain 11
Une théorie du psychisme 11
La question sexuelle 12
La révolution psychanalytique 14
Une science… humaine 16
Vérité et sens 16
Une influence féconde 18
L'influence culturelle de la psychanalyse 20

Chapitre 2 : Un passionnant voyage au cœur de la psyché 23

Découverte de la face cachée 23
Il y a toujours une raison, même à l'absence de raison 25
Les comportements aberrants 25
L'agent caché derrière 26
Aimer, détester : le pourquoi et le quoi 27
L'illusion de la maîtrise de soi 28
L'homme réussit très bien à échouer 31

Les bienfaits inconscients du mal 31
Qu'est-ce qu'être normal ? 34
Peut-on se connaître soi-même ? 35

Chapitre 3 : Une pratique à visée thérapeutique 39

Se délivrer et se libérer 39
La technique psychanalytique 40
Remonter aux origines 41
Un peu plus maître chez soi 43
L'empêcheuse de penser en rond 43
Singulier colloque 44
Confidentialité absolue 45
La recherche de la vie bonne 46

Deuxième partie : Il était une fois l'inconscient : histoire de la psychanalyse 49

Chapitre 4 : L'inconscient avant Freud 51

Tout n'est pas conscient, loin de là ! 52
Le cas de la mémoire 53
L'oubli 54
La remémoration inopinée 54
Les deux mémoires 55
Un autre mécanisme psychique : les petites perceptions inconscientes 56
Un autre mécanisme inconscient : le jeu de l'amour-propre 57
Le sens de l'histoire échappe à ceux qui la font 58
Le génie non plus ne sait pas ce qu'il fait 59
Le paradoxe de la volonté inconsciente 60

Chapitre 5 : Freud, le père de la psychanalyse 63

Enfance et formation 63
« On ne fera jamais rien de ce garçon-là ! » 64
Un étudiant brillant 65
La passion de la vérité 65
Sur la voie de la psychanalyse 66
L'influence de Charcot 66
Le représentant du patient 67
L'hystérie est un mal psychique 68
Un tournant décisif 70
L'autoanalyse de Freud 70
L'institution de la psychanalyse 71
La question juive 71
Une société apparemment secrète 72
Une personnalité complexe 73

Fonder une physique de l'esprit 74
Le conquistador 75
L'ami des artistes et des intellectuels 75
Un réaliste pessimiste 76
La dernière période 77
L'épreuve du cancer 77
Le nazisme 78
Une mort à la manière des stoïciens 79

Chapitre 6 : Les premières dissidences 81

Adler, fondateur de la psychologie individuelle 81
Les points de désaccord 82
Le complexe d'infériorité 82
Jung, fondateur de la psychologie analytique 84
De l'Institut Goering au New Age 84
Les points de désaccord avec Freud 86
La théorie de la personnalité 87
La typologie des caractères 89
L'archétype 90
La synchronicité 91

Chapitre 7 : Les disciples indépendants 93

Otto Rank 93
Sándor Ferenczi 95

Chapitre 8 : Élargissements et approfondissements 99

Les femmes et les enfants d'abord 99
Le continent noir 100
Lorsque l'enfant paraît 101
Freud et Marx : l'improbable alliance 108
Wilhelm Reich 108
L'école de Francfort 110
Karen Horney 111
Vers des terres encore nouvelles 112
Georg Groddeck 112
Ludwig Binswanger 113
Michael Balint 114
Bruno Bettelheim 114
Wilfred Ruprecht Bion 116
André Green 117

Chapitre 9 : Une refonte radicale : Jacques Lacan 119

Les grandes lignes d'une existence 119
Formation 120
La Société française de psychanalyse 120

Un despote loufoque 121
La psychanalyse reprise au fond 122
L'ésotérisme de Lacan 122
Le divan secoué 123
Le retour à Freud 124
Le langage tient le haut de la page 125
Les mots et les choses 126
Structuralisme 126
Au nom du père 127
L'Autre et le moi 128
Réel, symbolique et imaginaire 130
Les paradoxes de Lacan 131
« Il n'y a pas de rapport sexuel » 131
« La femme n'existe pas » 133

Chapitre 10 : La psychanalyse dans le monde 135

La psychanalyse sur tous les continents 135
Le cas soviétique 136
En Chine, la psychanalyse n'a pas bonne presse 137
Afrique : la psychanalyse dans les bagages du colon 137
Sur le continent américain, un enthousiasme ambigu 138
La psychanalyse en France 139
L'avenir de la psychanalyse 140
Un triomphe apparent 141
Le déclin de la psychanalyse 141
La mort de la psychanalyse ? 142
Le désir n'est plus ce qu'il était 142
Désublimation 143
Narcissisme 144
La société de la dépression 145
Le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux 145
Les exaltés du « tout-médicament » 147
La paix chimique 148

Chapitre 11 : La psychanalyse sous les feux de la critique 151

Le livre noir de l'idéologie 153
Caricature plus que portrait 153
La psychanalyse n'est pas une solution, elle est le problème 154
Une empêcheuse de rêver en rond 154
Le livre gris des philosophes 155
Wittgenstein et la logique des problèmes bien posés 155
Karl Popper : une pseudo-science 156
Alain contre l'idée d'inconscient au nom de la raison 158
Sartre : au nom de la liberté,
le projet d'une psychanalyse existentielle 158
Bachelard, pour une autre psychanalyse 161

Deleuze contre la psychanalyse au nom du désir 161
Derrida et la déconstruction 163
Le livre brun des scientifiques 163
Un soupçon venu de l'anthropologie 163
Les psychothérapies contre la psychanalyse 164
Les armes de la pharmacie et de la neurophysiologie 166

Troisième partie : Machinerie et machinations : le système de l'inconscient 171

Chapitre 12 : Les manifestations de l'inconscient psychique 173

Signes de l'inconscient 173
Les formations de l'inconscient psychique 174
Les symptômes 175
Les actes manqués 190
Les mots d'esprit 196
Les rêves 197
Autres expressions de l'inconscient 213
Les ruses de l'inconscient 214
Le fantasme 215

Chapitre 13 : Les caractères de l'inconscient psychique 217

Une réalité psychique 217
Le plaisir d'abord 218
Un conservateur modèle 219
L'inconscient ignore la négation 222
L'intelligence de l'inconscient 223

Chapitre 14 : La machinerie du monde mental 225

La première topique 225
Les images spatiales 226
Conscience et inconscient 227
Le préconscient 228
La seconde topique 229
Le ça 229
Le moi et ses scissions 231
Le surmoi 233

Chapitre 15 : Les pulsions et leur destin 237

Qu'est-ce qu'une pulsion ? 238
Une force continue 239
L'obscur objet du désir 239
Les différentes pulsions 240
La libido 240

Le problème du narcissisme 242
Le désir sexuel n'est jamais simple 244
La sexualité infantile 245
Trois essais sur la théorie de la sexualité 246
Les pulsions sexuelles 247
Le complexe d'Œdipe 249
L'angoisse de castration 251
L'homosexualité 252
Autres effets de l'œdipe 252
La femme est-elle un homme comme une autre ? 253
Le destin des pulsions 256
Le refoulement 258
La sublimation 260
La perversion 262

Chapitre 16 : Pulsions de vie et pulsions de mort 265

Origine de l'idée de pulsion de mort 265
Attraction et répulsion 265
La guerre de 1914-1918 266
Les manifestations de la pulsion de mort 267
La compulsion de répétition 267
L'agressivité 268
Sadisme et masochisme 269
La nature de la pulsion de mort 271
L'hypothèse biologique 271
Principe de nirvana et principe de constance 273
Éros et Thanatos entre la guerre et la paix 274
Le sexe entre la vie et la mort 275
La pulsion de mort entre résistances et persistance 277

Chapitre 17 : Y a-t-il un inconscient collectif ? 279

L'inconscient des groupes 279
L'inconscient collectif selon Jung 280
Les hésitations de Freud 281
L'âme collective 281
La psychologie des foules 283

Chapitre 18 : La psychanalyse appliquée 287

Une théorie de la culture 288
Psychanalyse de la vie religieuse 289
L'Avenir d'une illusion 290
Totem et tabou 293
Moïse et le monothéisme 294
Psychanalyse de l'art 295
Une névrose réussie 295
De l'art et du cochon 296

Psychanalyse de la littérature 298
Le roman familial 299
Les œuvres à la lumière de la psychanalyse 300
Application de la psychanalyse à la société et au droit 304
L'inconscient des sociétés 304
La psychanalyse du crime et châtiment 307
Application de la psychanalyse à la politique et à l'histoire 308

Quatrième partie : En analyse : la cure 311

Chapitre 19 : La question des règles 313

Du divan d'examen au divan du salon 313
Tout commence par le divan! 313
Une méthode empirique 315
Le contrat psychanalytique 317
La parole libre 318
Le cadre 319
La règle d'abstinence 319
Neutralité bienveillante 319
L'attention flottante 321
Les dissidents 323

Chapitre 20 : Le déroulement d'une cure 325

La grande famille des psys 325
Le médecin psychiatre 327
Le psychologue 328
Le psychothérapeute 328
Le psychanalyste 330
Pendant la cure 332
Histoire d'argent 332
Résistance et transfert 334
La première séance 335
Mots de l'âme, maux du corps 336
Après la cure 339
Choisir votre psychanalyste 340

Cinquième partie : La partie des Dix 343

Chapitre 21 : Dix grands « moments » de la psychanalyse 345

Vienne, 1883 : le cas Anna O. 345
Paris, 1886 : Freud chez Charcot 346
Vienne, 1900 : le premier livre de psychanalyse 346
New York, 1909 : Freud en Amérique 346

Front austro-hongrois, 1914 : la psychanalyse face aux traumatisés de la guerre 347
Budapest, 1919 : la première chaire de psychanalyse 347
Berlin, 1933 : les livres de Freud au bûcher 348
Londres, 1939 : mort de Freud sur fond de ténèbres 348
Paris, 1950 : la psychanalyse à Normale sup 348
Paris, 1981 : la mort de Lacan 349

Chapitre 22 : Dix cas célèbres de la psychanalyse 351

Anna O. (Josef Breuer) 352
Dora (Freud) 353
Le petit Hans (Freud) 354
L'homme aux rats (Freud) 355
L'homme aux loups (Freud) 356
Le président Schreber (Freud) 357
Mémoires d'un névropathe 357
L'expression de pulsions homosexuelles 358
Le président Wilson (Freud et William Bullitt) 359
Une idée d'ambassadeur 360
La névrose d'un président démocrate 360
Dick (Melanie Klein) 361
Aimée (Jacques Lacan) 361
Dominique (Françoise Dolto) 362

Chapitre 23 : Dix romans autour de la psychanalyse 365

Stefan Zweig : Amok (1922) 366
Italo Svevo : La Conscience de Zeno (1923) 366
Boris Vian : L'Arrache-cœur (1953) 368
Philip Roth : Portnoy et son complexe (1969) 369
Marie Cardinal : Les Mots pour le dire (1976) 369
Jean-Pierre Gattegno : Neutralité malveillante (1992) 370
Irvin Yalom : Et Nietzsche a pleuré (1992) 371
Leslie Kaplan : Le Psychanalyste (1999) 372
Jed Rubenfeld : L'Interprétation des meurtres (2006) 373
Frank Tallis : Communion mortelle (2010) 374

Chapitre 24 : Dix films autour de la psychanalyse 375

Georg Wilhelm Pabst : Les Mystères d'une âme (1926) 376
Orson Welles : Citizen Kane (1941) 376
Jacques Tourneur : La Féline (1942) 378
Alfred Hitchcock : La Maison du Dr Edwardes (1945) 379
Luis Buñuel : El (1952) 381
Joseph Mankiewicz : Soudain l'été dernier (1959) 382
John Huston : Freud, passions secrètes (1962) 382
Gus Van Sant : Will Hunting (1997) 383
David Cronenberg : A Dangerous Method (2011) 384
Woody Allen 385

Sixième partie : Annexes *387*

Chapitre 25 : Glossaire **389**

Chapitre 26 : Sources et ressources **423**

Bibliographie 423
Dictionnaires et encyclopédies 423
Ouvrages généraux 424
Sur Freud 425
Œuvres de Freud 426
Sur les psychanalystes 428
Œuvres des autres psychanalystes 428
Fictions télévisuelles 429
Documentaires 430
Liens internet 431

Index *433*

Introduction

Il y a au moins deux bonnes raisons de s'intéresser à la psychanalyse. La première est qu'elle est tout à fait actuelle et qu'elle est un moyen irremplaçable pour comprendre notre existence d'hommes. La seconde raison est qu'elle fait déjà partie de la culture classique.

La « science » découverte par Freud est dans le monde d'aujourd'hui à la fois très connue et méconnue. Objet d'un constant refoulement, elle conserve, plus de cent ans après sa naissance, tout son pouvoir subversif. Sa conception tragique de l'existence est recouverte par le bruit insistant des mandolines de la résilience et du devoir d'être heureux. À une époque de liberté et de responsabilité, il n'est pas bien vu de rappeler que l'homme a un inconscient et que, quand il fait ce qu'il désire, il ne fait pas toujours ce qu'il veut.

Par ailleurs, sur le plan pratique et médical, si on la compare au comprimé, la psychanalyse est désespérément lente, elle prend son temps, elle ne croit pas aux guérisons rapides et soudaines de l'âme. Quelle force peut-elle avoir face aux batteries de gélules, de capsules et de pilules de la pharmacie ?

Mais surtout la psychanalyse est modeste devant le malheur humain, elle ne fait pas trop la maligne. La liberté, la volonté, la responsabilité, la réussite, le progrès, le plaisir, le bonheur, tous ces grands mots dont les marchands de sable nous bercent tous les soirs pour nous endormir, elle a l'audace de les dénoncer comme autant de fables. On comprend que sa lucidité puisse faire peur. Mais peut-il y avoir une liberté réelle sans lucidité ?

À propos de ce livre

N'allez pourtant pas croire, vous qui allez courageusement franchir le cap de la première page, que ce livre est une invitation au suicide. Bien au contraire ! Quoi de plus exaltant que de partir à la découverte de soi, que de percer le mur des apparences, que de traverser le miroir ? C'est à cette formidable aventure que vous êtes convié.

Ce livre n'a pas la prétention de présenter une vision personnelle ou originale de la psychanalyse et de son développement. Bien des ouvrages, rédigés par des spécialistes reconnus, remplissent très bien cette fonction.

La Psychanalyse pour les Nuls a pour ambition d'offrir dans une présentation et un style accessibles à tous une approche de la psychanalyse à travers toutes ses dimensions, sans parti pris à charge ou à décharge.

Car la discipline fondée par Freud il y a plus d'un siècle n'est pas un bâtiment construit une fois pour toutes et que l'on visiterait avec une sorte de crainte respectueuse ou méprisante. Elle comprend un versant théorique (la connaissance de l'inconscient) et un versant pratique (la cure). Au commencement, il y a eu Freud et ses disciples, mais, parmi ceux-ci, même chez les plus fidèles d'entre les fidèles, il y a tous ceux qui ont apporté une pierre personnelle à l'édifice sans oublier ceux qui sont allés construire plus loin le leur. La psychanalyse n'est pas un système figé mais un mouvement.

Comment ce livre est organisé

Vingt-quatre chapitres constituent ce livre. Ils sont regroupés en cinq parties suivies d'une sixième comprenant les annexes.

Première partie : Pourquoi s'intéresser à la psychanalyse ?

La psychanalyse a réellement changé notre manière de voir le monde. Réfléchissons seulement à ces questions simples : pourquoi aimons-nous ce et ceux que nous aimons ? Pourquoi détestons-nous ceci ou ceux-ci ? Quel sens peuvent avoir nos rêves, nos fantasmes, nos échecs ? Pourquoi même les plus solides d'entre nous ont-ils des pensées absurdes et des comportements idiots qui traversent leur cerveau et leur vie comme des étrangers indésirables et inquiétants ?

Qui n'a jamais eu la tentation d'en finir, la crise de larmes « pour rien », la colère hors de propos ? Qui peut sérieusement prétendre être au clair avec son père et sa mère, avec son sexe et l'autre sexe, avec l'argent, avec la mort et la souffrance ?

Mais la psychanalyse ne sert pas seulement à faire comprendre. Elle sert aussi à faire vivre ceux que les hasards et les destins de l'existence ont écrasés de tout leur poids.

Deuxième partie : Il était une fois l'inconscient : histoire de la psychanalyse

Au commencement était une belle plume, le verbe de Freud. Un dieu pour ses disciples, un diable pour ses ennemis. Ni l'un ni l'autre, bien sûr, mais seulement un homme génial. Qui était-il ? Que voulait-il ? C'est à suivre cette formidable aventure que vous êtes invité.

Mais Freud n'est pas tombé d'un coup comme un astéroïde du ciel des idées. Il l'a souvent reconnu. Avant lui, quelque chose était dans l'air : des intuitions de philosophes et de médecins qui pensaient que décidément ce drôle de charbonnier qu'est l'homme n'est pas maître chez lui.

La psychanalyse a été une discipline organisée en école, mais elle a aussi fonctionné comme une Église. Et qui dit Église dit schismes et sectes. L'histoire de la psychanalyse est pleine de ruptures et de rebondissements. Freud voulait construire un temple, mais la plupart ne l'ont pas entendu de cette oreille. Jung et Adler ont été les premiers à entrer en dissidence. Ils seront suivis par de nombreux autres. Même les plus fidèles des commencements, comme Otto Rank, Karl Abraham, Sándor Ferenczi, hommes de vaste culture, ne purent s'empêcher d'apporter leurs touches personnelles au tableau d'ensemble, de faire entendre une autre musique. Dès les années 1930, en s'intéressant particulièrement aux enfants et aux femmes, la psychanalyse défrichera d'autres terrains inconnus. Et parmi ces psychanalystes de la deuxième génération, plusieurs femmes de génie, dont l'influence est toujours vivace.

Un bateleur loufoque et génial, littéralement surréaliste, Jacques Lacan, sera comme le Luther de cette Église qu'était devenue la psychanalyse internationale, fortement dominée par les Anglo-Américains. Désormais, plus rien ne sera comme avant. Trente ans après sa mort, l'histoire continue.

Troisième partie : Machinerie et machinations : le système de l'inconscient

Les plantes les plus fécondes ne surgissent pas d'un coup sans eau dans le désert. Cela est vrai dans tous les domaines de la pensée : il n'y a pas de grands fondateurs sans précurseurs.

Mais si l'on connaissait depuis longtemps les phénomènes inconscients, l'*inconscient* reste la découverte propre de Freud. Le paradoxe d'un inconscient qui finit par être connu est levé grâce à ses manifestations, les « formations de l'inconscient » : les symptômes, les actes manqués et les rêves. Freud parle d'appareil psychique et donne congé aux vieux mots

« âme » et « esprit ». Non seulement le psychisme est constitué d'une partie de l'inconscient, mais cette partie est prédominante comme la partie immergée de l'iceberg.

Si les animaux ont des instincts, les hommes ont des pulsions. Heureusement ! Car s'ils n'avaient eu que des instincts, certes leur histoire aurait été peut-être plus heureuse, mais il n'y aurait jamais eu de civilisation. Rendez-vous compte ! Sans culture, pas de langage, pas de livres, pas de psychanalyse… et pas de *Psychanalyse pour les Nuls* !

Alors que les instincts sont universels et vont dans une direction nécessaire, les pulsions sont diverses, et même contradictoires. La vie et la mort sont intriquées. La culture humaine est une lutte constante contre la pulsion de mort. Mais sans celle-ci, celle-là n'aurait pas été si riche ni si complexe.

Cela dit, la psychanalyse, du moins chez Freud et chez certains de ses disciples, n'est pas seulement une théorie de l'inconscient et un moyen de soigner les névroses, elle est aussi, dans ses développements les plus fascinants mais également les plus aléatoires, une théorie complète de l'histoire et de la culture. L'art, la politique, la religion, rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Les hypothèses ont parfois été hasardeuses, mais il vaut la peine que l'on en prenne connaissance.

Quatrième partie : En analyse : la cure

Comme la médecine elle-même, la psychanalyse est à la fois une discipline à vocation scientifique et une pratique thérapeutique. Mais on ne soigne pas une névrose comme on guérit d'une fièvre. Le mal-être psychologique et comportemental n'est pas dû à un virus ni à un dérèglement physiologique. Et contrairement à ce que l'air du temps voudrait nous faire croire, il n'y a pas de pilules pour le supprimer.

La psychanalyse repose sur cette évidence : l'homme est un être qui pense et qui parle. Pas besoin de penser ni de parler pour avaler une pilule. Seulement, une fois que l'on a pris en compte cela, quelle méthode adopter ? Il y a en ce domaine presque autant de conceptions que de psychanalystes. Dans les sciences et les techniques, ce serait une faiblesse. Lorsque cela concerne les tréfonds et les sinuosités du psychisme humain, cela correspond plutôt à une richesse.

Cinquième partie : La partie des Dix

De bonnes surprises dans cette partie. Après dix grands moments et « cas » de la psychanalyse, on y trouvera dix grands romans, ainsi que dix grands films autour de la psychanalyse. La psychanalyse en effet n'est pas seulement

l'affaire des professionnels et des névrosés. Elle s'intéresse aux choses les plus étranges et les plus scandaleuses avec respect, car derrière les manies imbéciles et les comportements insensés il y a des hommes qui rêvent et qui souffrent.

Sixième partie : Annexes

Qu'est-ce que le ça, la libido, le complexe d'Œdipe ? Un glossaire vous donnera des définitions claires et vous renverra pour de plus amples informations aux chapitres concernés. Une bibliographie et des liens sur Internet feront une fin utile à cette *Psychanalyse pour les Nuls*.

Les icônes utilisées dans ce livre



Freud s'est beaucoup intéressé aux histoires drôles, qu'il considérait comme une manifestation de l'inconscient, au même titre que les symptômes ou que les rêves. L'inconscient n'est pas seulement sinistre, il est burlesque, et ceux qui se sont occupés de lui le sont au moins autant que lui. L'histoire de la psychanalyse est truffée d'histoires amusantes.



Des confusions, des amalgames, tout le monde en commet. La psychanalyse a diffusé autour d'elle son contingent de rumeurs, d'idées reçues et fausses, comme n'importe quelle autre discipline. Se débarrasser d'une erreur est souvent plus utile que gagner une vérité. Cette icône vous y aidera.



Qui n'a jamais éprouvé le bonheur de citer ? Les grands théoriciens de la psychanalyse, à commencer par Freud, ont presque tous été des gens cultivés, amateurs d'art et de bons mots. Le diamant est du carbone très condensé. La citation est un condensé de langage et de pensée.



Freud disait que sa théorie du rêve était le « schibboleth » de la psychanalyse. Comme ceux qui connaissent le sens de ce terme le doivent à la lecture de Freud, il y a fort à parier qu'ils ne sont pas très nombreux… On trouvera bien des informations dans ce livre.



Les livres de psychanalyse sont souvent difficiles d'accès. Quel est le livre de Freud à lire en premier ? Y a-t-il des textes de Lacan compréhensibles au tout-venant ? Des ouvrages de psychanalyse faciles à lire ? Cette icône vous le signalera.



Si Freud et Lacan ont le privilège d'avoir un chapitre à eux, la psychanalyse a été illustrée et développée par un grand nombre de médecins et de chercheurs qui ne sont pas nés dans la psychanalyse mais venus à elle. Les psychanalystes ont souvent été des gens à caractère trempé. Nous aurons

régulièrement l'occasion de dessiner à quelques traits ces grandes figures, comme Wilhelm Reich ou Françoise Dolto.



Freud et de nombreux continuateurs après lui ont eu à cœur d'écrire leurs livres dans la langue de tout le monde. Mais, pour une discipline aussi révolutionnaire que la psychanalyse, l'utilisation d'un certain nombre de termes techniques est inévitable. En dehors du glossaire qui figure à la fin de l'ouvrage, le lecteur trouvera, signalé par cette icône, de quoi jeter une lueur dans l'obscurité.

Les conventions utilisées dans ce livre

Cet ouvrage a beau être « pour les Nuls », et la psychanalyse n'être pas la mécanique quantique, l'utilisation d'un certain nombre de termes techniques est inévitable. Ces termes, signalés par de l'*italique*, sont définis dans le glossaire à la fin de l'ouvrage.

Et maintenant, par où commencer ?

Un livre comme *La Psychanalyse pour les Nuls* ne se lit pas forcément comme un roman policier, du début à la fin en suivant l'ordre des pages.

On peut, par exemple, commencer par la vie de Freud, exposée au chapitre 5. Ceux qui voudraient d'abord savoir à quoi pensait vraiment Lacan et ce qu'il voulait dire, pourront tout de suite aller au chapitre 9. Signalons, pour les curieux, que si la sexualité est un peu partout, elle est particulièrement traitée au chapitre 15. Il est possible également d'aborder la psychanalyse à travers ses cas célèbres (chapitre 22), la littérature (chapitre 23) ou encore le cinéma (chapitre 24).

Quant à ceux qui sont plutôt intéressés par la dimension pratique (thérapeutique) de la discipline, ils liront en priorité les chapitres 3, 19 et 20.

Bref, ce livre, comme une montagne à vaches, peut être abordé par tous les versants. Il suffira que le lecteur, s'il marche, se rapporte au sommaire.

Il existe une manière encore plus désinvolte de traiter ce livre pourtant écrit avec sérieux : c'est de le feuilleter et de lire, par-ci par-là, un paragraphe dont le titre aura attiré l'attention. D'ailleurs, en faisant cela, vous ne ferez que suivre l'ordre de vos désirs et sans le savoir vous serez de plain-pied dans le sujet.

Et maintenant, place à l'inconscient !

Première partie

Pourquoi s'intéresser à la psychanalyse ?



Dans cette partie…

Avec la théorie de la relativité, les guerres mondiales et les totalitarismes, les droits de l'homme et la mondialisation, la psychanalyse est l'un des grands faits du XX^{e} siècle. Elle a contribué à modeler notre modernité. La discipline imaginée par Freud a un sens à la fois culturel, psychologique et médical. Elle développe une certaine conception de la réalité, mais elle est d'abord un moyen de découverte de soi et une certaine pratique thérapeutique susceptible de soigner les troubles du psychisme et du comportement.

Chapitre 1

Un courant de pensée particulièrement fécond

Dans ce chapitre :

- Psychanalyse ou psychologie des profondeurs ?
- La psychanalyse familière
- Le caractère révolutionnaire de la psychanalyse
- Le sexe et la parole
- La psychanalyse est-elle une science ?
- L'impact sur la culture

« Travail de deuil », « refouler », « faire un transfert », « mère castratrice », tous ces mots et expressions passés dans l'usage courant sont d'origine psychanalytique. En un sens, on fait toujours un peu de psychanalyse sans le savoir. La « psychologie des profondeurs » a, d'une certaine manière, pénétré les esprits en profondeur.

Psychologie des profondeurs



« Psychologie des profondeurs » est une expression volontiers utilisée comme synonyme de « psychanalyse ». On dit également « psychologie de l'inconscient ». Freud a forgé le terme « métapsychologie » pour désigner une psychologie qui prendrait en compte les trois dimensions des phénomènes pulsionnels inconscients :

- La dimension *topique* (*topos* signifie le « lieu » en grec), qui concerne la disposition des différentes instances du psychisme (le *moi*, le *ça* et le *surmoi* : voir chapitre 14) ;

- La dimension dynamique, qui concerne la force ou l'énergie des pulsions et des désirs qui les représentent ;
- La dimension économique, qui concerne la façon dont l'énergie pulsionnelle est investie sur tel ou tel objet et déplacée.

Qui se souvient que l'on traitait il n'y a pas si longtemps des malades hystériques par l'hydrothérapie (un terme médical bien innocent pour désigner des bains glacés), l'électricité et même par l'ablation du clitoris ou des ovaires ? Si ces pratiques nous paraissent barbares, en plus d'être médicalement inefficaces, c'est en grande partie à la psychanalyse que nous le devons.

Analyse de la psyché



« Psychanalyse » traduit le terme allemand *Psychoanalysis*, qui signifie littéralement « analyse de la psyché », « psyché », mot grec, étant l'équivalent de « psychisme » (nous aurons plus loin l'occasion de définir ce mot). L'*analyse* contenue dans le mot « psychanalyse » renvoie à deux opérations distinctes mais conjointes : celle de *décomposition* d'un ensemble en éléments constituants (on parle d'analyse de texte comme on parle d'analyse chimique), et celle de *remontée* à l'origine d'un phénomène dont on cherche le départ (quand on dit que l'on « fait » ou que l'on « mène » une analyse, cela signifie que l'on suit une cure, au cours de laquelle la remontée de la mémoire vers les événements les plus anciens constituera un élément central).

La psychanalyse nous enseigne que l'homme est un être de parole et qu'il n'est pas réduit à sa masse corporelle. Elle est cette discipline qui considère l'être humain et tout ce qu'il peut produire dans ce qu'il a de plus spécifiquement, de plus profondément humain, à savoir la pensée et le langage. Ce qui signifie qu'elle ne traite l'homme ni comme une machine ni comme un animal.

Un exemple (presque) quotidien d'influence de la psychanalyse

Après une catastrophe (séisme, accident, attentat…), faisant un certain nombre de victimes, nous entendons dire par nos moyens d'information qu'une « cellule psychologique » a été mise en place, et cela est devenu si habituel que nous ne nous en étonnons plus. C'est la psychanalyse qui a diffusé cette idée toute simple que les antiseptiques et les bandages ne suffisent pas pour soigner un homme blessé.

Une certaine conception de l'être humain

La psychanalyse est donc une certaine conception de l'être humain (une anthropologie) qui prend en compte ce qu'il y a de plus intérieur en lui, c'est-à-dire son intimité. Et cette intimité, c'est là le paradoxe révolutionnaire de la psychanalyse, échappe à l'individu lui-même. Une société qui négligerait cette dimension (les tentations et les tentatives en ce sens sont partout visibles) risquerait de verser dans la barbarie ou le totalitarisme. Pour prendre un exemple presque actuel, l'échec du communisme historique ne vient-il pas aussi de ce que les facteurs psychiques de la vie humaine ont été négligés ? Peut-être des erreurs (tragiques) n'eussent pas été commises si les dirigeants n'avaient pas, au nom des besoins, tout ignoré des désirs, de leur expression, de leur refoulement ou de leur sublimation.

On voit qu'il existe une connivence étroite entre la psychanalyse et la démocratie. À la différence des régimes despotiques, la démocratie est ce type de régime qui ne peut pas se permettre de négliger l'« opinion » des gens. Or, sous ce terme vague d'« opinion », il faut comprendre tout un monde d'aspirations, d'espoirs, d'angoisses aussi. Un monde que la psychanalyse nous aura appris à *reconnaître*.

Une théorie du psychisme

La psychanalyse est une théorie du psychisme humain qui, pour expliquer les troubles et les dysfonctionnements de la pensée et du comportement, a écarté les trois théories en vogue dans la médecine et la philosophie du XIX^e^ siècle :

- La théorie de l'hérédité, selon laquelle on se refilerait le mal de parents à enfants (on voit cela chez Zola) ;
- La théorie de la dégénérescence (le XIX^e^ siècle, qui était le siècle de l'idéologie du progrès, était véritablement obsédé par tout ce qui pouvait lui faire échec, la dégénérescence étant l'inverse du progrès ; c'est pourquoi, entre autres, il a inventé le sinistre racisme à prétention scientifique) ;
- La théorie de la perversion (le malade est une victime, mais il était volontiers traité en coupable et ses troubles étaient interprétés comme un résultat logique d'habitudes vicieuses : voir les légendes entourant la pratique de la masturbation).

Pour Freud, la névrose n'est ni une tare héréditaire, ni un signe de dégénérescence, ni un effet du vice, mais l'expression de conflits inconscients qui empêchent celui qui en est le sujet de vivre normalement.

Certes, la psychanalyse n'a pas le monopole de la pensée ni celui du cœur. Avant elle, la philosophie et la religion ont prétendu s'intéresser aux désirs et aux angoisses des hommes, et y apporter un certain nombre de réponses. Entre ces trois domaines, les points communs paraissent si évidents que la psychanalyse a été définie (mais pas par les psychanalystes eux-mêmes !) tantôt comme une philosophie, tantôt comme une religion. Mais il s'agit là de façons de parler.



À la différence de la psychanalyse, qui ne traite que des phénomènes psychiques et de ce qui s'y rapporte, la philosophie n'est pas une spécialité s'occupant d'un secteur particulier de la réalité. À cet égard, la psychanalyse se définirait plutôt comme une science (c'est la position de Freud et de la plupart de ses successeurs), c'est-à-dire comme une connaissance dûment prouvée. Quant à la religion, elle se définit comme un ensemble de croyances et de rites. La démarche perpétuellement inquiète et critique de la psychanalyse la place aux antipodes de la religion.

La question sexuelle

La psychanalyse n'a pas fait que reconnaître en l'homme une intimité compliquée et ignorée de lui. Elle l'a défini par une dimension jusqu'alors écartée ou minimisée : sa sexualité. C'est cela qui lui a valu sa renommée, mais aussi beaucoup d'inimitiés, et plus encore de méprises.



Le philosophe Michel Foucault a montré dans ses travaux que l'idée de sexualité comme dimension centrale de la vie humaine n'est apparue qu'au XIX^{e} siècle. Auparavant, le terme signifiait simplement le fait d'être sexué, d'être mâle ou femelle : ainsi parlait-on de la sexualité des plantes. Dans son sens moderne, qui est celui de la psychanalyse, la sexualité n'est pas le fait d'avoir un sexe, mais une dimension complète de l'existence humaine, inséparablement physique, psychique et sociale.

La psychanalyse a libéré le sexe à la fois de sa réprobation morale et de sa définition étroitement physiologique. Elle a diffusé l'idée, éminemment féconde, que la sexualité ne saurait se réduire à l'activité des organes génitaux, qu'elle aussi possède une dimension psychique irréductible. Corollairement, la psychanalyse nous enseigne que le corps n'est pas seulement le titre de propriété de notre capital santé, mais l'expression de notre personnalité dans ce qu'elle a d'incertain et de contradictoire.

Le caractère psychique de la sexualité humaine

Il n'est évidemment pas question de prétendre que la sexualité n'est que psychique, mais de poser qu'il n'y a pas, chez l'être humain, et cela représente une différence capitale avec la sexualité de l'animal, de sexualité réduite à la seule dimension organique. Pour prendre un exemple extrême, le viol, qui constitue l'acte sexuel le plus nu, le plus brutal, le plus mécanique à ce qu'il semble, est incompréhensible sans les fantasmes inconscients qui le conditionnent. Or les fantasmes sont des éléments du psychisme. On peut s'amuser, comme on le fait dans les livres de science-fiction, à imaginer des robots qui « feraient l'amour » ensemble. Cela ne suffirait pas à leur donner une « sexualité ».

La plupart des gens ont désormais intégré cette idée du caractère *essentiel* de la sexualité pour la vie humaine. Et si la notion de harcèlement a été introduite dans le Code pénal, c'est en grande partie à la psychanalyse que nous le devons. Nous savons tous implicitement qu'une plaisanterie salace, une allusion sexuelle, ou des mots grossiers sont des *actes* sexuels à part entière puisqu'ils visent à provoquer chez l'autre un trouble ou une excitation sexuelle. La psychanalyse nous aura également appris que dans l'existence humaine il n'y a pas les paroles d'un côté et les actions de l'autre qui seraient comme séparées par un mur étanche. La sexualité est le domaine type où les paroles peuvent être des actions effectives.



Le philosophe britannique John Langshaw Austin a distingué deux catégories d'énoncés linguistiques : les énoncés constatifs, qui traduisent un état de fait (comme : la grêle a ravagé notre vigne, la girafe est forcée d'écarter ses deux pattes avant pour boire), et les énoncés performatifs, qui constituent de véritables actes (comme : je te prête ma voiture, je te promets de te rembourser la semaine prochaine). Le prêt, la promesse, comme la louange ou l'injure sont des actes de langage (*speech acts* en anglais). Dire à une femme : « Je vous trouve très belle », ce n'est généralement pas un énoncé qui se contente de constater une qualité esthétique, c'est exprimer, par exemple, le désir de la séduire, c'est donc agir en un certain sens. D'autant qu'une telle phrase vise à susciter une certaine émotion, ce qu'elle fait presque toujours.

On a eu l'occasion de dire que la psychanalyse avait partie liée avec la démocratie. Elle a contribué à la promotion des femmes comme sujets libres, égales aux hommes. D'abord, on serait bien en peine de trouver une autre discipline qui aura été à ce point représentée par des femmes : Sabina Spielrein, Anna Freud, Melanie Klein, Marie Bonaparte, Hélène Deutsch, Françoise Dolto… Ensuite, aucune discipline en dehors de la psychanalyse ne peut prétendre s'être constituée à partir du sujet féminin : c'est en effet l'étude de l'hystérie qui est à l'origine de la psychanalyse (voir chapitres 5 et 12), c'est Anna O., une patiente de Breuer, collègue de Freud, qui a *inventé*

la cure par la parole, qu'elle appelait plaisamment « ramonage de cheminée » (voir chapitre 22).

Freud s'était aperçu que la sexualité était toujours en jeu et en question avec l'hystérie. En dénonçant l'égoïsme masculin qui frustre sexuellement la femme et en fait une névrosée, la psychanalyse aura eu, au-delà du champ psychologique, un rôle social et politique bénéfique.

La révolution psychanalytique

Tout en étant incapable de « faire la révolution », la psychanalyse garde son impact révolutionnaire, plus d'un siècle après sa naissance. C'est encore une cause d'hostilité. On imagine volontiers à la psychanalyse un pouvoir qu'elle n'a pas ou qu'elle n'a plus, dans la société, pour mieux l'attaquer. En fait, c'est sa manière de penser que l'on ne supporte pas. Comme la science, comme la philosophie, mais autrement qu'elles, la psychanalyse est une arme contre les illusions dont aiment à se protéger les hommes. La société est une scène de théâtre, avec ses décors et ses masques. La psychanalyse fait voir une autre scène derrière le décor et les visages derrière les masques.



L'« autre scène » est l'expression utilisée par Freud et les psychanalystes pour désigner l'inconscient (la conscience étant la scène de référence).

À l'origine de la psychanalyse, il n'y a pas la paix, mais le déchirement. Le mal-être des névrosés, le délire des psychotiques nous concernent tous. « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère », disait Baudelaire pour présenter *Les Fleurs du mal*. Entre le normal et le pathologique, il n'y a pas cet abîme infranchissable que nous nous plaisons à imaginer pour nous rassurer. Il n'y a, pour ne prendre que cet exemple, pas de différence de nature entre les images de rêve et les délires d'un fou. Rêver, c'est être parfois fou. Être fou, c'est rêver toujours.

La psychanalyse, une spécificité européenne ?

Si la psychanalyse est apparue en Europe, c'est sans doute parce que cette aire de civilisation fut la première à définir l'homme comme un sujet conscient, libre et rationnel. À partir de la philosophie grecque ancienne, à travers la conception chrétienne, puis l'individualisme philosophique et politique, cet idéal du sujet a mis des siècles à se constituer. L'intérêt particulier – effroi et fascination mêlés – pour la part obscure de la personnalité (les « passions », comme on disait au XVII^{e} siècle) doit sans doute être compris comme un contrecoup de cette exaltation de la raison consciente et libre qui a pris naissance en Europe.



Le philosophe Paul Ricœur a dit de Marx, de Nietzsche et de Freud qu'ils étaient des « philosophes du soupçon ». Il entendait par là une certaine méthode de radicalité critique qui va chercher derrière les formations apparentes (une marchandise, une croyance religieuse, un souvenir) les forces cachées qui les ont produites (Marx analyse la marchandise comme l'expression d'un certain type de rapport social, Nietzsche analyse la croyance religieuse comme l'expression d'un certain type de volonté de puissance, Freud interprète un souvenir comme l'expression d'un certain type de désir inconscient).

Évidemment, ce n'est pas Freud qui a découvert l'existence de motivations cachées pour les actes et les comportements de l'être humain. Les maximes de La Rochefoucauld montrent qu'au XVII^{e} siècle on savait déjà très bien faire ce travail (voir chapitre 4). La comédie sociale fait qu'il y a d'un côté des paroles obligées et de l'autre des motivations réelles que l'on n'avouera jamais. On n'entendra jamais un homme politique reconnaître qu'il se lance dans une campagne électorale par ambition personnelle : il invoquera le service public, l'amour de son pays et l'intérêt de son peuple. On n'entendra jamais un acteur de cinéma ou un chanteur de variétés reconnaître qu'il cherche d'abord à gagner beaucoup d'argent : il invoquera le caractère passionnant de son métier et la noblesse de son art. La psychanalyse nous fait comprendre que ces gens-là (il y a bien sûr des exceptions) ne mentent pas, car pour mentir, il faut connaître la vérité et ceux-là ne la connaissent pas ou bien ne veulent pas la reconnaître. Il y a bien de la différence entre le mensonge et l'illusion.

Il n'y a pas que les paroles qui puissent être interprétées de manière critique. Derrière les actions évidentes et les comportements apparents, il existe, selon la psychanalyse, des actions et des comportements dissimulés, qui doivent être tenus pour les véritables. Certes, la société ne s'embarrasse pas de telles subtilités, car elle n'en a pas besoin. Prenons l'exemple d'un acte criminel. Pour la police et la justice, la victime de l'assassin est une personne déterminée. Mais du point de vue « métapsychologique », il est rare que la victime physique de l'acte criminel soit la même que la personne imaginaire dont l'assassin a désiré (sans le savoir) se débarrasser.

Une illusion bien d'aujourd'hui

Tous les mouvements sociétaux des années 1960, de la nouvelle gauche au féminisme et au courant gay, ont tiré parti de la psychanalyse tout en la désavouant. L'une des dernières illusions en date contre lesquelles la psychanalyse peut efficacement nous mettre en garde faute de pouvoir les combattre est celle d'une « libération sexuelle » ou d'une « sexualité épanouie » – des slogans qui font mouche pour chasser le bourdon.

On crédite Freud d'avoir été à l'origine de la « révolution sexuelle » (certains même ne lui reconnaissent que ce mérite). Mais peut-être confond-on ici la cause et l'effet. C'est parce que les développements du capitalisme et les transformations de la société ont fini par avoir besoin de l'émancipation sexuelle pour maintenir leur dynamique (la famille a perdu sa fonction économique de base, l'individu a été sacré roi, le désir, à commencer par le désir sexuel, fait vendre et acheter un tas de choses) qu'à un certain moment les discours de la psychanalyse sont devenus audibles.

Une science… humaine



Contrairement aux espoirs, et même ira-t-on jusqu'à dire, aux *illusions* de Freud et de la plupart de ceux qui l'ont suivi, la psychanalyse n'est pas, ne peut pas être une science. Ceux qui le prétendent risquent de lui faire perdre toute crédibilité.



On ne peut pas confondre la « science » avec n'importe quel savoir. Au sens rigoureux du terme, le seul susceptible de nous épargner les confusions, une science est un ensemble d'énoncés qui, parce qu'ils sont ou bien démontrés (comme en mathématiques) ou bien prouvés (comme dans les sciences expérimentales), peuvent être considérés universellement comme vrais. On voit dès lors que les « sciences humaines », dont la psychanalyse fait partie, ne sont pas véritablement des sciences, incapables qu'elles sont de démonstrations (puisque leurs objets ne sont pas abstraits, comme en mathématiques) et de preuves, sinon à la marge (un historien peut bien prouver que la prise de la Bastille a eu lieu le 14 juillet 1789, en revanche il ne peut pas prouver que l'interprétation qu'il donne de cet événement est la seule vraie).

Vérité et sens

À la différence des mathématiques, la psychanalyse est incapable de fournir la moindre démonstration. À la différence de la physique ou de la biologie, elle ne peut exhiber de preuves définitives. Il lui reste le travail

de l'argumentation, comme à l'histoire ou à la sociologie. La psychanalyse présente cette équivoque, ou cet avantage, d'être à la fois explicative comme une physique mécanique, et compréhensive, comme une phénoménologie ou une herméneutique.

La psychanalyse comme « science » d'argumentation, faute de preuves

Selon Freud, l'homosexualité provient d'un attachement jamais défait au parent de sexe opposé. Elle représente par conséquent une fixation de la libido au stade œdipien (voir chapitre 15). Ainsi, l'homosexuel « s'interdit » les relations sexuelles avec les femmes parce que la seule femme à laquelle il soit profondément (et inconsciemment) attaché est sa mère.

On peut avoir de bonnes raisons de penser que cette théorie est juste. Mais il n'y a aucune preuve qu'elle le soit. En effet, s'il existait une telle preuve, alors on pourrait prévoir qu'un garçon resté attaché à sa mère à l'âge de 8 ou 10 ans (soit plusieurs années après la fin du complexe d'Œdipe, selon la théorie freudienne) sera homosexuel. Or tel n'est pas le cas.

On peut penser que l'incapacité de la psychanalyse à produire des énoncés admissibles par tous, parce que démontrés ou prouvés, tient à la faiblesse intrinsèque de cette discipline. Mais on peut penser également qu'elle est due à la complexité particulière de l'objet dont elle traite, à savoir l'être humain, et plus spécifiquement son psychisme inconscient. Les autres sciences humaines, qui ne sont pas forcées d'admettre l'existence d'un inconscient, mais qui traitent de phénomènes humains, qu'ils soient politiques, historiques, culturels, sociaux, butent sur la même difficulté. À la différence des phénomènes naturels qui sont conceptualisables (tous les corps ont une *masse*, rigoureusement définie), mesurables (on connaît la distance moyenne d'une planète au Soleil), prévisibles (l'amplitude des marées est sue à l'avance), les phénomènes humains ne sont ni rigoureusement conceptualisables (qu'est-ce qu'un désir ?), ni mesurables (on ne peut pas savoir de « combien » on aime quelqu'un), ni prévisibles (le thème de science-fiction qui consiste à arrêter un criminel avant qu'il ne commette son crime est logiquement idiot puisque l'on n'est criminel qu'à partir du moment où l'on a *déjà* commis un crime). C'est pourquoi, à la différence des sciences expérimentales comme la physique ou la biologie, les sciences humaines sont dans l'incapacité de produire la moindre loi.



Le propre des phénomènes humains (psychologiques, sociaux, politiques, religieux, artistiques, etc.) est d'avoir un sens. Le fait qu'une pomme tombe par terre n'a pas de sens, c'est seulement une question de force (la gravitation). Les choses n'ont pas de sens en elles-mêmes, seul l'homme

peut leur en donner. On appelle « herméneutique » l'art d'interpréter, c'est-à-dire de donner ou de trouver du sens. Plusieurs philosophes contemporains (Hans Georg Gadamer, Jürgen Habermas, Paul Ricœur) appellent « sciences herméneutiques » les sciences humaines, parce que la tâche de celles-ci n'est pas, comme le font les sciences de la nature, de fournir des causes explicatives et de permettre des prévisions, mais de dire quel sens ont les faits étudiés. Il est clair que dans ces sciences herméneutiques existe une part irréductible de subjectivité, du côté de l'interprète : qui dit interprétation dit forcément pluralité des interprétations. C'est une différence essentielle entre la vérité et le sens : alors que la vérité est la même pour tous (elle élimine la contradiction), à un sens donné il est toujours possible d'opposer un sens contraire. Comme nous aurons l'occasion de le voir amplement dans le cours de l'ouvrage, les psychanalystes ont été souvent en désaccord sur tel ou tel point particulier. On peut déplorer cet état de fait comme le signe d'une faiblesse insigne, mais on peut également s'en réjouir comme un signe de richesse.

Une influence féconde



Freud disait que psychiatres et psychothérapeutes ont fait bouillir leur petite soupe au feu des psychanalystes sans leur en être autrement reconnaissants. La psychanalyse, en effet, a ouvert la voie à une multitude d'écoles et de courants qui souvent se distinguent par un point de détail. On ne peut s'empêcher de penser à la prolifération des sectes et des hérésies qui a marqué les premiers siècles de l'histoire du christianisme : il suffisait de contester un dogme ou un rite, parfois même un détail, pour fonder une « religion » nouvelle. Il n'y a aujourd'hui pas moins de 500 écoles de psychothérapie dans le monde. La très grande majorité d'entre elles se caractérisent par une extrême indigence de pensée. Beaucoup rejettent l'inconscient psychanalytique au profit d'un « subconscient » cérébral, biologique et mécanique (c'est ce subconscient, dont on ne sait pas trop ce qu'il est au juste, qui figure dans un certain nombre de films récents comme *Inception*).

Mais la psychanalyse n'a pas seulement orienté l'histoire de la psychologie moderne. Elle a poussé les autres sciences de l'homme à porter une attention particulière à la dimension psychologique des comportements et des actions.

Les trois réductionnismes

L'être humain possède trois dimensions : biologique (il a un corps), psychologique (il dispose d'un psychisme), et sociale (il vit nécessairement en relation avec d'autres êtres humains). En sciences, et en philosophie, la tentation courante est de réduire ces trois dimensions à une seule. C'est ainsi que certains ne veulent entendre parler que du corps ou du cerveau (leur biologisme les pousse à chercher le gène du crime ou de l'homosexualité). D'autres ne jurent que par la société (leur sociologisme les conduit à définir par exemple la schizophrénie comme une production voire comme une pure fabrication de la société). Enfin, certains croient que tout est affaire de psychologie (leur psychologisme leur suggère que même la sclérose en plaques pourrait avoir une cause psychique). Chacun de ces trois réductionnismes commet l'erreur d'oublier deux des trois dimensions de l'être humain. Les psychanalystes sont volontiers tombés dans l'erreur du réductionnisme psychologiste, avec des conséquences parfois dramatiques (comme lorsqu'un cancer est soigné seulement par psychothérapie).

La psychanalyse a exercé une influence féconde sur d'autres sciences humaines. Ainsi, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss a appris d'elle que les phénomènes les plus illogiques en apparence peuvent être analysés rationnellement. Car si la psychanalyse s'est occupée du côté obscur de l'esprit et du comportement humains, elle manifeste aussi une formidable confiance dans les pouvoirs de la raison. La psychanalyse est une théorie de l'irrationnel, mais ce n'est pas une théorie irrationnelle. Que serait d'ailleurs une *théorie* irrationnelle ?

Un exemple d'influence méthodologique

L'un des points centraux de la méthode d'interprétation des rêves théorisée par Freud est que pour saisir le sens de ceux-ci, il convient en premier lieu de renoncer à les comprendre dans leur globalité, mais de les découper en éléments, et d'examiner ceux-ci pour eux-mêmes (voir chapitre 12). L'anthropologue Claude Lévi-Strauss (dans les quatre volumes de ses *Mythologiques*) a adopté une méthode analogue pour l'analyse des mythes du continent américain. Alors que la tradition cherchait le sens du mythe dans son histoire globale, Lévi-Strauss le fractionne en éléments qu'il appelle « mythèmes » (ça peut être une action comme grimper à un arbre, une figure comme le jaguar, un élément comme le vent, etc.), dont il cherche ensuite les fonctions et les déplacements.

L'influence culturelle de la psychanalyse

La psychanalyse n'a pas seulement marqué de son empreinte notre façon de concevoir l'être humain, son caractère et ses actions, elle a également profondément influencé l'art et la littérature du siècle écoulé. Parmi les nombreux courants esthétiques qui se sont succédé récemment, une place à part doit être réservée au surréalisme, car de nombreux artistes de ce mouvement se sont expressément réclamés de Freud et de la psychanalyse. L'« écriture automatique » prônée par les écrivains surréalistes (écrire tout ce qui passe par la tête, sans contrôle de la conscience) est l'exacte transposition sur le domaine écrit de la méthode des associations libres pratiquée oralement lors de la cure. Par ailleurs, les surréalistes ont souvent utilisé leurs rêves dans leur travail, soit en les transcrivant tels quels, soit en les intégrant comme noyaux formateurs de leurs récits. Dans le chapitre 23 de ce livre, le lecteur pourra prendre connaissance de dix grands romans composés autour de la psychanalyse ou à partir d'elle.

Un romancier hyperconscient de l'inconscient : James Joyce

L'écrivain irlandais James Joyce, auquel Jacques Lacan a consacré tout un séminaire, imagine dans son roman *Ulysse* le monologue intérieur, fait durant son sommeil, de Molly Bloom, la femme de son héros : une centaine de pages sans espace ni ponctuation (les mots sont tous collés les uns aux autres). Dans *Finnegans Wake*, Joyce complique le procédé en jouant constamment d'une langue à l'autre et en inventant une nouvelle langue, qui proprement n'appartient qu'à ce roman. C'est à juste titre que l'on a pu dire que ce livre est intraduisible, puisqu'il est lui-même la traduction de l'inconscient, lequel fait jouer toutes les langues à partir d'une langue fondamentale qui est l'anglais, dans un chaos apparent. Ainsi, une accusation d'inceste est dite être une *freudful mistake*, « une erreur freuduleuse », et Freud apparaît comme un « conducteur de *traum* » (jeu de mots avec tram, *Traum* voulant dire « rêve » en allemand).

La peinture et le cinéma n'ont pas été en reste. Certes, les peintres classiques ont souvent utilisé le thème du rêve pour leurs tableaux. Mais, ou bien ils représentaient un personnage en train de dormir, si bien que le contenu de son rêve restait caché aux spectateurs, ou bien ils figuraient les rêves et les cauchemars par des symboles empruntés à la tradition (tel est le cas de Jérôme Bosch, qui compose ses personnages et ses scènes fantastiques à l'aide des symboles de l'occultisme). Avec le surréalisme, l'inconscient du rêve fait irruption dans la peinture, comme il a fait irruption dans la

littérature. Max Ernst donne à voir dans ses tableaux des équivalents de scènes oniriques, et Salvador Dalí développe une méthode « paranoïaque critique », en partie issue de la psychanalyse.



Salvador Dalí est allé rendre visite à Freud, à Londres, durant la dernière année de l'existence de celui-ci (voir chapitre 5). Avec Luis Buñuel, il avait réalisé un moyen métrage, *Le Chien andalou*, à partir de la méthode des associations libres, une sorte d'écriture automatique appliquée au cinéma. Après la guerre, il dessinera pour le film d'Alfred Hitchcock *La Maison du Dr Edwardes* l'un des plus beaux rêves de cinéma (voir chapitre 23).

Enfin, pour clore ce tour d'horizon sur la fécondité particulière et le caractère particulièrement précieux de la psychanalyse, rappelons que comme attitude éthique envers le phénomène humain dans ce qu'il a de plus problématique et douloureux, parfois affreux, cette discipline ne fait que suivre la devise de Spinoza : ne pas rire, ne pas s'indigner, ne pas pleurer mais comprendre. C'était, selon le grand philosophe hollandais, la devise même de la philosophie. Freud l'appliquait à ses malades. Nous pouvons à notre tour l'appliquer à lui. Car il ne s'agit pas de tresser autour de la psychanalyse des couronnes de laurier, il ne s'agit pas non plus de lui lancer des pierres. Après la « bibliothèque rose », la mode est aux livres noirs, qui plaisent aux esprits sombres. La vraie lumière n'est ni rose ni noire, elle est blanche, ce qui signifie en bonne physique qu'elle contient toutes les couleurs.

Chapitre 2

Un passionnant voyage au cœur de la psyché

Dans ce chapitre :

- Des clartés dans la nuit
- Les bonnes raisons du fou
- Pourquoi détester les tomates ?
- Le coup de blues pendant les fêtes
- Ceux qui réussissent à rater

L'écrivain Stefan Zweig, compatriote de Freud, a noté cette coïncidence : la même année, 1895, le physicien Wilhelm Roentgen découvre les rayons X, qui permettent de voir à l'intérieur de la matière, et Freud découvre la psychanalyse, qui permet de voir à l'intérieur de la psyché. Avec la psychanalyse, et pour la première fois, l'inconscient n'est plus identifié à l'inconnaissable. Les romantiques allemands avaient parlé d'« abîme sans fond », de « nuit obscure ». Freud est celui qui aura intégré l'inconscient à la pensée et à la connaissance.

Découverte de la face cachée

L'inconscient pour Freud n'est pas un résidu de l'esprit – ce qui reste une fois que l'on aura mis de côté la conscience. De même que Spinoza avait opéré un renversement de perspective en définissant le fini comme une limitation de l'infini (et non comme le point de départ à partir duquel l'infini peut être compris), Freud considère l'inconscient comme la réalité primitive à partir de laquelle la conscience sera comprise. Ce n'est pas l'inconscient qui est la négation de la conscience, mais, inversement, la conscience qui est la négation de l'inconscient.



Freud n'est pas le découvreur de l'inconscient ni celui du rôle de la sexualité dans l'existence humaine (la seconde moitié du XIX^{e} siècle ne parlait que de cela). Freud n'est pas davantage le découvreur de l'inconscient que Marx a été celui des classes sociales. Ce qui lui revient en propre, c'est la mise au jour de la *logique* de l'inconscient.

Pourquoi un simple mot déclenche-t-il parfois un mouvement d'humeur terrible, pourquoi perdons-nous pied pour des riens, pourquoi l'idée de mourir revient-elle si souvent, à l'occasion de vétilles ?

Le point de départ de la psychanalyse est la méconnaissance dans laquelle les hommes se trouvent à propos d'eux-mêmes et des autres. À la différence de l'ignorance, la méconnaissance n'est pas la simple absence de connaissance. Méconnaître, c'est s'imaginer savoir tout en ne sachant pas. La méconnaissance de soi est la règle. La psychanalyse délivre ce message que charbonnier n'est pas maître chez lui.

Freud invente la psychanalyse à partir de l'observation des malades hystériques (voir chapitres 5 et 12). Ce qui caractérise l'hystérie, c'est son côté théâtral, spectaculaire et aberrant. Il existe des cas de cécité hystérique : la malade (les hystériques sont alors presque toujours des femmes) ne présente aucune lésion au niveau des yeux et du nerf optique, normalement elle *devrait* voir. C'est pourquoi, pendant longtemps, les médecins ont traité de simulatrices ces pauvres femmes.

Mais si la patiente atteinte de cécité hystérique ne voit pas, dans son inconscient, elle voit. Ce fut le coup de génie de Freud que d'avoir compris cela. Si l'inconscient chamboule la logique de la raison, si, de ce fait, on peut le dire « illogique », cela ne signifie pas qu'il soit dépourvu de toute logique, ni, *a fortiori*, de tout sens.

La grande affaire de la psychanalyse, c'est l'illusion, avons-nous dit. Illusion dont est sujet le rêveur ou le patient, mais aussi illusion des interprétations courantes sur la pensée et le comportement des individus. Descartes portait le doute sur les choses pour mieux atteindre la certitude, Freud, après Nietzsche, porte le soupçon sur la conscience elle-même.



L'empereur Auguste peut bien s'écrier dans une pièce de Corneille : « Je suis maître de moi comme de l'univers », il ignore tout des motivations secrètes qui lui font désirer la puissance. De même, lorsque Descartes dit : « Je pense donc je suis », il ne dit rien sur ce qui fait qu'il le dit, la question pour lui ne se pose tout simplement pas. Lacan parlait de « sujet supposé savoir ». Or on se connaît davantage à se savoir ignorant de soi et opaque à soi-même. La connaissance de la toute-puissance de l'inconscient renforce la conscience en feignant de la ruiner, car qui peut représenter l'inconscient, sinon la conscience même ? L'inconscient n'a sur lui-même aucun point de vue possible.

Il y a toujours une raison, même à l'absence de raison

Devant des comportements bizarres ou incompréhensibles, nous disposons de toute une batterie d'explications toutes faites : le hasard, la fatigue, l'étourderie, le coup de folie. La plupart du temps, nous ne cherchons même pas d'explication : c'est comme ça parce que c'est comme ça !
La psychanalyse nous apprend à nous méfier des causes trop évidentes de notre comportement. On ne se suicide plus par amour, dans la France de 2012, et lorsque cela arrive, pour ne prendre que ce tragique exemple, on soupçonne à juste titre que quelque chose de plus « fondamental » qu'un chagrin a joué.

Un exemple de cause de mort devenue introuvable

Dans la littérature romantique, de nombreux personnages meurent de chagrin. Dans les statistiques des sociétés modernes, le chagrin ne figure jamais parmi les causes de mort. Une vieille dame dans une maison de retraite, abandonnée par sa famille, ne mourra pas de chagrin, mais de vieillesse, ou d'un arrêt cardiaque.

Les comportements aberrants



Les psychiatres utilisent l'expression *grummus merdae* (« grain de merde » en latin) pour désigner l'étron laissé sur place par les cambrioleurs en guise de carte de visite. La chose est en effet assez courante. Non seulement les cambriolés ont la désagréable surprise de découvrir que des objets ont disparu ou ont été vandalisés, mais de plus ils découvrent leur domicile souillé de la manière la plus répugnante.

Pour expliquer un tel comportement, on pourra renvoyer à des causes physiques ou mécaniques (le cambrioleur est stressé, il a peur d'être pris, son ventre et ses sphincters travaillent, et il éprouve un besoin irrépressible de déféquer). La psychanalyse y reconnaîtra plutôt une marque d'agressivité sadique-anale (voir chapitre 15). Le cambrioleur régresse psychiquement au stade de la petite enfance, et pour exprimer son agressivité, il balance son ordure. Pour signifier que l'on ennuie profondément quelqu'un, ne dit-on pas qu'on l'« emmerde » ou qu'on le « fait chier » ?

L'agent caché derrière



Dans son texte loufoque *Les Mariés de la tour Eiffel*, Jean Cocteau fait dire à l'un de ses personnages : « Puisque ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. »

La psychanalyse nous apprend qu'autrui n'est pas seulement une personne réelle, mais aussi, parfois d'abord, une *figure* qui répond à une formation inconsciente. Un homme tue sa femme : ne tue-t-il pas une autre femme « derrière » la sienne ? Comme les pulsions érotiques, les pulsions agressives se déplacent, elles changent littéralement de sujet. Un homme couche avec sa femme en pensant à une autre, il peut très bien tuer sa femme en pensant à une autre, sauf que dans ce cas cette pensée n'est pas consciente. Au sein des couples, très souvent, les violences physiques masculines commencent pendant la grossesse. Inconsciemment l'homme désire se débarrasser de celui qu'il perçoit (inconsciemment aussi) comme un rival.



On savait depuis longtemps que le corps contient des puissances ignorées, mais, parce que la pensée peut se représenter immédiatement elle-même (quand je pense, je sais que je pense), on assimilait volontiers la conscience et la pensée. Freud va dissocier les deux termes. La langue commune connaît ces états du sujet divisé : « C'est plus fort que moi », « J'étais hors de moi ». Quel est ce *ça* plus fort que *moi*, ce *je* différent de *moi* ? L'existence de l'inconscient psychique interdit que l'on puisse définir la psychologie comme science de la conscience : la conscience et le psychisme ne sont pas superposables. Si le psychique et le conscient coïncidaient, alors les perturbations de la vie consciente ne seraient dues qu'à des altérations organiques ou fonctionnelles. Le psychisme est composé de conscient et d'inconscient. Le conscient n'est pas le psychisme, il n'en est qu'une partie – et la plus petite, la plus faible, selon la psychanalyse.

Pourquoi aimons-nous ce que nous aimons ? Pourquoi détestons-nous ce que nous détestons ? Les questions valent aussi bien pour les choses que pour les êtres. Où trouvera-t-on la réponse ? Dans les neurones, dans l'éducation ? On a martyrisé des générations d'enfants en essayant de leur faire manger des épinards, sous prétexte qu'ils contenaient du fer (les épinards, pas les enfants !). La cause de nos dégoûts et de nos goûts est en nous, pas à l'extérieur. La preuve, c'est que nous n'avons pas tous les mêmes. Si nous n'aimons pas le lait ou les tomates, ce n'est pas de leur faute.

Pour la psychanalyse, la cause de nos goûts et de nos dégoûts est à chercher dans notre passé, souvent lointain, au moment de notre enfance (voir chapitre 13).

Aimer, détester : le pourquoi et le quoi

Le « J'aime » et le « Je n'aime pas » ne sont jamais sans raison. Mais ces raisons sont presque toujours inconnues de nous.



Pourquoi les hommes préfèrent-ils les gros seins aux gros ventres chez les femmes ? Parce qu'ils aiment mieux être nourris que mangés.

Que signifie manger ?

Les troubles de l'alimentation (anorexie et boulimie) sont, on le sait, en progression constante dans notre société. Ils signalent d'abord que chez l'être humain l'acte de manger, à la différence de ce qui se passe chez les animaux (exception faite, justement, des animaux domestiques eux aussi sujets à des troubles alimentaires), n'est pas naturel mais soumis à tout un ensemble de conditions psychiques et culturelles. En d'autres termes, l'action de manger n'est pas seulement une affaire de besoin, mais aussi de désir (même chose, évidemment, pour la sexualité). Il arrive souvent chez l'être humain que le désir (et son contraire, l'aversion) recouvre complètement le besoin : on mange alors que l'on n'a plus faim, on ne mange pas alors que l'on a très faim. Même chose pour ce qui concerne le sommeil, pris entre les deux extrêmes de l'insomnie et de l'hypersomnie.

Du point de vue d'une psychologie de l'inconscient, l'acte de manger renvoie à sa propre enfance, donc à la mère, à son corps propre (l'anorexique se trouvera toujours trop grosse), aux relations avec les autres, car manger est aussi un acte social. C'est tout cela que peut signifier notre comportement alimentaire : le rapport à notre enfance, à notre mère, à notre corps, à nos congénères.

Rien n'est purement naturel chez l'homme, pas même son corps, pas même sa sexualité. Les femmes enceintes *ignorent* leur grossesse parfois jusqu'au terme : on appelle cela un « déni de grossesse ». Encore une fois, il ne s'agit pas de simulation, car simuler, c'est savoir parfaitement.

Sans qu'elle s'en rende compte, la jeune fille qui accouche dans les toilettes ne le fait pas seulement pour se cacher. Elle identifie l'enfant qu'elle ne désire pas à un étron. Le romancier américain Norman Mailer, dans *Un château en forêt*, a imaginé l'enfance de Hitler marquée par l'intervention surnaturelle du diable. Comme s'il fallait encore l'hypothèse du diable pour expliquer le mal ! Pour la psychanalyse, le diable est en nous, pas à l'extérieur.

Le mythe de l'instinct maternel

Le XIX^e siècle cherchait à se rassurer en postulant l'existence d'un instinct maternel chez les femmes. Qui dit instinct dit nécessité (on ne peut pas lui échapper) et universalité (tous les individus d'une même espèce ont le même instinct). La conséquence en était que les femmes qui ne voulaient pas d'enfant ou qui le négligeaient lorsqu'elles en avaient étaient réputées « contre nature ».

La psychanalyse décèle même chez les mères aimantes, même chez celles que Donald Winnicott appelle « suffisamment bonnes », une haine maternelle primordiale – heureusement refoulée dans la plupart des cas. L'enfant déforme le corps, il éloigne la femme de l'homme et la rapproche de la mort en la faisant avancer d'une génération. Les mères ont de bonnes raisons pour détester les enfants. Cela n'en fait pas pour autant des monstres.

« Je ne vois pas ce qu'il (elle) peut bien lui trouver. » Combien de fois n'avons-nous pas dit ou entendu cette phrase ? Notre étonnement face aux couples évidemment si mal assortis (une femme raffinée avec une brute, un homme cultivé avec une femme inculte, etc.) vient d'une méprise : nous cherchons la cause de l'affection du côté de l'objet (la personne aimée) et non du côté du sujet (la personne aimante). Nous ne pouvons pas savoir à la place de l'autre de quoi il a vraiment besoin lorsqu'il aime, et quels sont ses moyens de satisfaction et de jouissance.

La psychanalyse nous donne les moyens de répondre à un certain nombre de questions et de résoudre un certain nombre d'énigmes qui, sans elle, nous resteraient à jamais opaques. D'où viennent la frigidité et l'impuissance, une fois que l'on a écarté les causes purement physiques, qui jouent de façon minoritaire ? Non seulement aucun homme ne *veut* être impuissant, mais tous ceux qui le sont le sont malgré leur désir. D'où vient que celui qui dans sa vie personnelle et professionnelle n'a aucune espèce de contact avec les étrangers, et qui par conséquent n'est nullement menacé par eux, manifeste néanmoins des réactions violentes, xénophobes ou racistes ? Il n'est pas vrai que les hommes agissent en fonction de leurs intérêts. Et l'on pourrait ajouter : c'est bien dommage.

L'illusion de la maîtrise de soi

La psychanalyse met à mal une certaine représentation de l'être humain libre, volontaire et responsable, maître de ses émotions comme de ses projets.

Bouleversé, comme tant d'intellectuels de sa génération, par les désastres de la guerre de 1914-1918, Freud théorise la pulsion de mort en 1920 (voir chapitre 16). Treize ans plus tard, les nazis prennent le pouvoir en Allemagne. On ne peut pas dire qu'ils donneront tort à cette hypothèse audacieuse.

La plupart des tueurs de masse ont affirmé avoir été révoltés et humiliés dans leur jeunesse. Ce qui est vrai sans doute. Mais comment expliquer que la quasi-totalité des révoltés et des humiliés ne sont pas devenus des tueurs de masse ? Pour la psychanalyse, l'explication par les causes sociales est insuffisante.

Les fictions de l'*Homo oeconomicus*

Selon le modèle le plus courant adopté par la science économique libérale, l'être humain est un individu rationnel qui, en toutes circonstances, maximise ses profits et minimise ses pertes. L'expression *Homo oeconomicus* (« homme économique » en latin), calquée sur celle d'*Homo sapiens*, désigne ce type d'individu rationnel agissant toujours par intérêt. Bien entendu, ce modèle néglige complètement l'inconscient. C'est pourquoi il apparaît, du point de vue psychanalytique, comme tout à fait fictif. Le travailleur immigré qui joue sa paie au tiercé, le jeune homme qui a une relation homosexuelle furtive, non protégée, avec un inconnu, la femme ivre qui conduit à contresens sur l'autoroute agissent-ils par intérêt ? Même du point de vue strictement comptable, le modèle de l'*Homo oeconomicus* ne tient pas : on achète volontiers des biens justement parce qu'ils sont les plus chers, on refuse volontiers une offre justement parce qu'elle est la plus avantageuse, etc.

Pourquoi les femmes ne se suicident-elles pas comme les hommes ? Elles ouvrent le gaz, eux, ils attachent la corde ; elles se jettent par la fenêtre, eux, ils se tirent une balle dans la tête. Les femmes ne tuent pas non plus comme les hommes. L'histoire a gardé la mémoire de grandes empoisonneuses, beaucoup moins de grands empoisonneurs. Les hommes, quand ils tuent, c'est avec l'épée ou l'arme à feu. On le voit, les modes de pénétration ne sont pas les mêmes.

Pourquoi envers l'argent certains ont-ils une attitude d'épargnants, frôlant l'avarice, tandis que d'autres s'endettent jusqu'au cou ? Ni l'éducation ni l'observation de l'attitude des autres autour de soi ne suffisent à expliquer ces différences.

Il n'y a pas seulement les anomalies, il y a aussi des aberrations.
On invoquera le coup de folie, et on se tiendra quitte. Mais le coup de folie n'explique rien, il ne fait que nommer le problème.

Non seulement les individus n'agissent pas, du moins pas seulement, par intérêt, mais ils agissent assez souvent contre leurs intérêts. Un accident, par exemple, n'est pas toujours accidentel : il peut exister des motivations inconscientes de l'accident. Mais, là encore, la société aura du mal à le reconnaître. Parmi tous les accidents de voiture, combien de suicides ? Combien de meurtres ? Les statistiques n'en pipent chiffre.

Inconscient et société

Freud et la plupart des psychanalystes après lui ont à peu près complètement négligé l'histoire. Ils ont présupposé un inconscient humain semblable, sinon identique à travers les siècles et les différentes sociétés. Même s'il est vrai que l'inconscient présente une inertie que ne connaissent pas les couches conscientes du psychisme, il n'en reste pas moins vrai que lui aussi est emporté par le mouvement de l'histoire. Comment, par exemple, expliquera-t-on l'augmentation des suicides chez les enfants et des conduites à risque chez les adolescents ? Les pulsions, sexuelles et agressives, ne sont pas seulement d'intensité variable chez les différents individus, elles subissent des transformations liées au mouvement général de la société.



Le psychanalyste autrichien Theodor Reik (1888-1969), l'un des tout premiers à avoir exercé la psychanalyse sans être médecin, a écrit un ouvrage intitulé *Le Besoin d'avouer*. Qu'est-ce qui pousse un criminel à avouer ? Son intérêt est de ne pas le faire. « N'avouez jamais ! » était l'ordre qu'intimait un avocat célèbre à tous ses clients. Beaucoup de ceux-ci désobéissaient. Si les criminels n'avouaient jamais, de nombreuses affaires ne seraient jamais élucidées. Là encore, sans l'hypothèse de l'inconscient, le comportement des assassins qui se dénoncent eux-mêmes serait difficilement explicable.



« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », disait Pascal. La psychanalyse le confirme amplement. Pascal appelait « cœur » tout ce qui en l'homme échappe à l'ordre de la raison : non seulement les sentiments et l'intuition, mais les passions, les folies. En français, « raison » signifie également « cause ». Rien n'est jamais à proprement parler « sans raison ». Tel est l'un des grands enseignements de la psychanalyse : l'insensé a du sens, la déraison a des raisons.



Depuis que le philosophe allemand Leibniz l'a énoncé pour la première fois, le « principe de raison » stipule que tout ce qui existe a une raison d'être. Le principe de causalité (tout ce qui existe a une cause) est une variante du principe de raison.

La dépression du dimanche

Ceux pour qui le lundi est le pire jour de la semaine ont du mal à imaginer à quel point et combien nombreux sont ceux qui sont déprimés les dimanches et jours de fête. On ne peut imaginer ce qu'une fête comme Noël peut produire comme dégâts intérieurs chez certains. Comme la nourriture, le congé et la fête renvoient à l'enfance, donc aux parents, à la famille. Le souvenir inconscient des conflits très anciens peut resurgir à l'occasion des fêtes. C'est lui qui explique l'inhibition à l'égard du cadeau – aussi bien à l'égard du cadeau offert qu'à l'égard du cadeau reçu. Il y a des gens incapables d'offrir et incapables de recevoir.

Pourquoi a-t-on si peur de bêtes aussi inoffensives que les araignées et les souris ? Le contraste entre l'absence de danger réel et l'intensité de la frayeur montre que la clé de l'énigme doit être cherchée dans le psychisme des gens. De même que le dégoût pour le poisson ne met pas en cause le poisson lui-même, qui n'y peut rien, la peur que les hommes éprouvent devant certains êtres ou certaines situations est rarement explicable par ceux-ci. Les historiens, par exemple, ont noté l'extraordinaire décalage entre la terreur provoquée par les loups et le peu de dangerosité réelle de cet animal.

L'homme réussit très bien à échouer



Freud a écrit un article sur « ceux qui échouent devant le succès » et il a parlé de névrose d'échec pour désigner la tendance, bien sûr inconsciente, qui pousse les individus à « choisir » l'échec plutôt que la réussite, la défaite aux dépens de la victoire. On évoquera plus en détail cette aberration apparente au chapitre 16. Chacun en connaît des exemples. Un important responsable politique français allait être élu président de la République jusqu'à ce que son comportement sexuel ruine ses chances. Dans un monde baigné par les eaux glacées du calcul égoïste (l'expression est de Marx), un tel suicide sidère. Il est beaucoup plus courant que l'on ne le croit. Autre exemple : lorsque la pilule contraceptive a été mise sur le marché, l'un des principaux arguments de légitimation a été qu'avec ce moyen le nombre d'avortements tendrait vers zéro. Or ce nombre n'a pas baissé.

Les bienfaits inconscients du mal



Freud a parlé du « bénéfice secondaire » de la maladie pour désigner les avantages que peut retirer un malade de son état. Quel enfant n'a jamais été heureux d'une fièvre qui lui permettait de ne pas aller à l'école et d'appeler les caresses de sa maman ?

On peut être attaché à sa maladie, mais aussi à la maladie de l'autre. Ainsi, Françoise Dolto a remarqué que lorsque l'enfant névrosé va mieux, ce sont les parents qui vont alors moins bien. Aussi curieux que cela puisse paraître, la maladie constitue un certain état d'équilibre. Il y a des gens que la perspective de guérir rend malades.

L'inconscient calcule, et ses calculs tombent même souvent juste. Alfred Adler a analysé le cas d'un enfant qui s'était mis à voler à cause d'une affection perdue : l'objet volé est censé compenser la perte de l'affection, mais inconsciemment le vol est comme un appel à la punition. La psychanalyse montre que le vol peut avoir pour cause le besoin de punition : la punition, en effet, est une rencontre ; être puni, c'est n'être plus abandonné. Des compulsions de vol soudaines peuvent saisir des personnes habituellement très honnêtes, par exemple lorsqu'elles ont connu un grand bonheur inattendu (le début d'une histoire d'amour, un gain d'argent).

Et comment expliquera-t-on qu'un otage, humilié et torturé, puisse, après sa libération, trouver des justifications à ses bourreaux ? La chose est si incompréhensible que l'on a supposé d'abord que les ennemis avaient pratiqué sur leurs prisonniers un lavage de cerveau.



Le mythe du lavage de cerveau

Le mythe du lavage de cerveau est né de la guerre de Corée (1950-1953), qui représenta le point culminant de la guerre froide dans les relations est-ouest. Des prisonniers américains avaient manifesté après leur libération une attitude inquiétante, comme si leur personnalité avait été remplacée par une autre. Un film, *Un crime dans la tête* (*The Manchurian Candidate*, de John Frankenheimer, 1962), traite de l'inconscient manipulé sur un ancien soldat à qui l'on fait commettre des crimes. Un film muet, chef-d'œuvre du cinéma expressionniste allemand, *Le Cabinet du Dr Caligari* (Robert Wiene, 1919), avait mis en scène un docteur manipulant par hypnose un individu pour lui faire commettre des crimes. Ces thèmes sont imaginaires. Rien ne prouve que dans la réalité de telles choses se soient passées.



L'expression « syndrome de Stockholm » vient d'un fait divers survenu dans la capitale suédoise, en 1973 : deux évadés de prison gardent en otages quatre employés de banque durant six jours. Ces employés s'interposeront entre la police et les gangsters, et refuseront même de témoigner à charge. Une des otages aura des relations amoureuses avec l'un des deux évadés de prison.

Dans le cadre d'une psychologie de l'inconscient, ce comportement peut s'expliquer par le désir de redonner du sens à une situation absurde, et donc par une stratégie inconsciente d'échapper à la puissance destructrice du stress.

Pourquoi les peuples ont-ils été aussi souvent fascinés par les tyrans qui les dominaient, au point de se soumettre à eux jusqu'au désastre ? La révolte en effet est très rare à l'échelle de l'histoire, si on la compare à la résignation. Là encore, les explications selon les besoins et les intérêts sont insuffisantes.



Des images des funérailles du tyran Kim Jong-il, en Corée du Nord, en 2011, ont montré des foules en pleurs. Pour les médias occidentaux, il était clair que ces douleurs de façade étaient commandées par la peur. L'idée que ce deuil ait pu être sincère ne les a pas effleurés. Si les journalistes avaient eu davantage de culture psychanalytique, ils auraient su que l'on peut très bien éprouver de l'affection pour son bourreau, et d'ailleurs que ce sont les pires despotes, les plus sanguinaires qui, dans l'histoire, ont été entourés par les plus grandes marques d'amour de la part de leur peuple.

C'est le psychiatre suisse Eugen Bleuler (1857-1939), inventeur du terme « schizophrénie », qui a forgé l'expression « ambivalence affective », reprise par Freud, pour désigner la coexistence dans l'inconscient d'affections contraires. L'inconscient, en effet, est indifférent à la contradiction (voir chapitre 13). Là où la raison soustrait, l'inconscient additionne : l'amour plus la haine, la haine plus l'amour. Telle est l'ambivalence affective : on aime et on déteste la même personne, on désire une chose pour laquelle on éprouve par ailleurs de la répulsion (tel est, par exemple, le cas du vide dans l'expérience du vertige). Là encore, on voit mal quelle autre discipline que la psychanalyse pourrait nous guider et nous permettre d'y voir un peu plus clair.



La psychanalyse abolit la vieille opposition philosophique et religieuse entre l'âme et le corps. Pour elle, même notre corps fait partie de notre psyché, car, outre la réalité biologique, il faut compter avec ce que l'on appelle le « schéma corporel », qui est la représentation consciente *et* inconsciente que l'individu a de son propre corps. Entre la réalité organique objective (le corps que l'autre voit et que le médecin ausculte) et le schéma corporel, le divorce est de rigueur. Ainsi, il est bien connu que personne ne se voit vieillir. Dans les cas les plus extrêmes de dysmorphophobie et de trouble d'identité de genre, réalité biologique et schéma corporel sont en franche contradiction.

Dysmorphophobie et trouble d'identité de genre

La dysmorphophobie désigne la détestation que l'individu éprouve pour son propre corps : le désir et la réalité ne coïncident pas. Avec l'irruption et l'expansion de la chirurgie esthétique, beaucoup d'individus prennent leurs désirs pour des réalités. Ainsi, on voit des stars du spectacle engagées dans des processus de réfection sans fin.

Il y a trouble d'identité de genre lorsque le sexe psychologique (le sexe auquel l'individu s'identifie) et le sexe génétique ou physiologique ne coïncident pas. Là aussi, la chirurgie lourde donne aux individus l'illusion que leurs désirs pourront être réalisés.

Qu'est-ce qu'être normal ?

Une autre valeur fondatrice de notre société sérieusement ébranlée par la psychanalyse : la normalité.

La psychanalyse, avons-nous dit au chapitre précédent, remet en question l'évidence de l'opposition entre normal et anormal. À ceux qui l'accusaient d'extrapoler arbitrairement à partir de cas pathologiques (les névroses) aux individus normaux, Freud répliquait que la psychologie des profondeurs est en fait une psychologie de la vie psychique normale et qu'il est arrivé aux analystes ce que connaissaient déjà les chimistes : les grandes différences qualitatives entre les substances (par exemple, entre le charbon et le diamant) se ramenaient à des modifications quantitatives dans les rapports de combinaisons entre les mêmes éléments.



Ma vie et la psychanalyse est un court texte de Freud dans lequel le fondateur de la psychanalyse explique le sens de sa démarche. Même s'il s'agit d'un plaidoyer forcément favorable, le lecteur y trouvera des mises au point très éclairantes, comme sur l'importante question du normal et du pathologique.



Le pathologique en psychologie (il en va évidemment autrement avec les maladies organiques) est moins le contraire du normal que sa caricature. Il procède en effet comme une caricature : en accentuant les traits les plus saillants. Les différences entre normal et anormal résident dans l'intensité relative des différentes composantes de la pulsion sexuelle et dans le rôle qu'elles sont appelées à jouer au cours de leur développement. Les névroses n'ont aucun contenu psychique propre qui ne se trouve aussi chez les personnes saines.

Mais si le normal et le pathologique ne sont pas différents de nature, quel pourrait alors être le but de la thérapeutique ? À la fin de sa vie, Freud en venait à la conclusion paradoxale qu'il fallait être normal pour pouvoir être psychanalysé.



À la question de savoir ce qu'est être normal, Freud répondit : « Aimer et travailler. » Les deux mots ont ici un sens très précis. Aimer renvoie à la relation à l'autre. Travailler renvoie à la relation au réel. De fait, le fou (le psychotique) a perdu ces deux relations, il est dans l'impossibilité d'aimer et de travailler.

La théorie du verre d'eau

Des communistes utopistes russes, au début du XX^e siècle, avaient développé, à propos de la sexualité, une « théorie du verre d'eau », qui sera dénoncée par Lénine : dans une société communiste, où l'ordre patriarcal et le puritanisme religieux auront disparu, il sera aussi facile et anodin de faire l'amour que de boire un verre d'eau. L'ironie de l'histoire a voulu que non seulement les régimes se réclamant de l'idéal communiste ont imposé une pudibonderie sexuelle sans précédent, mais que la banalisation du sexe sans drame a été le fait des sociétés libérales – ce qui a permis par contrecoup la diffusion du mythe de la révolution sexuelle (voir le chapitre précédent).

Loin d'être devenue aussi claire que l'eau pure, la fonction sexuelle est peut-être plus trouble et troublée que jamais, et en ce domaine ni la pharmacie ni la chirurgie ne changent quoi que ce soit.

Peut-on se connaître soi-même ?

Un psychanalyste est forcément impliqué de tout son être par sa discipline. On ne devient pas dentiste parce que l'on a mal aux dents et, contrairement à ce que suggère le fantasme habituel des enfants, on ne se fait pas pâtissier parce que l'on aime les gâteaux. Un psychanalyste, lui, est au premier chef intéressé par son psychisme.

La psychanalyse approfondit l'antique injonction du « Connais-toi toi-même », qui, ainsi, au cours de l'histoire, aura été l'objet d'élargissements successifs.

Les métamorphoses du « Connais-toi toi-même »

Socrate, que l'on considère comme le père de la philosophie, avait fait sienne la devise inscrite sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes : *Gnôthi séauton*, « Connais-toi toi-même ». Mais cette injonction de sagesse a été mal comprise. Elle signifiait pour les Grecs : toi, homme, sache que tu es mortel, que tu n'es pas un dieu.

Par la suite, avec la découverte de l'intériorité personnelle, du *moi* dans ce qu'il a de caché, de trouble et d'obscur, « Connais-toi toi-même » a été compris comme une invitation à l'introspection, à la plongée du regard dans le for intérieur. Ce qui présupposait le triomphe de la conscience libre et rationnelle.

Avec la psychanalyse, qui met radicalement en question cette image et ce pouvoir de la conscience, « Connais-toi toi-même » ne peut plus avoir le même sens. Il signifiera : prends conscience de ton inconscient mais sache que la pleine maîtrise de tes pulsions et de tes désirs est une illusion.

Pourquoi la solitude est-elle aussi diversement éprouvée d'un individu à l'autre et d'un moment à l'autre de la vie d'un même individu ? Seule l'hypothèse de l'inconscient permet de faire un peu de lumière sur ce type de question. Les causes physiques et sociales sont trop générales pour pouvoir rendre compte des singularités et des variations individuelles.



La psychanalyse est la seule thérapeutique qui considère le patient comme un *sujet*. La chose est d'autant plus remarquable qu'elle constitue philosophiquement parlant une déconstruction, une critique radicale de la notion de sujet comme être rationnel et libre.



C'est le rêveur qui déchiffre son rêve, pas l'analyste. Sur le plan thérapeutique, la psychanalyse pourrait reprendre à son compte la fameuse formule d'Ambroise Paré, l'un des inventeurs de la chirurgie moderne au XVI^e^ siècle : « Je le pansai, Dieu le guérit. »

C'est pour signaler le caractère actif de celui qui *fait* une cure, et éliminer le caractère passif du « patient », que Lacan l'a appelé l'« analysant ».

La psychanalyse apprend sur l'homme ce que l'archéologie apprend sur le passé et la géologie sur le sous-sol. L'inconscient est notre passé et notre sous-sol. Il n'est pas seulement important, il est prédominant. Avec la psychanalyse, l'inconscient n'est plus la marge, mais le centre de la vie psychique. Du coup, le sujet est décentré : non seulement la majeure partie du psychisme est inconsciente, mais une partie du moi (l'« idéal du moi ») l'est également.

La métaphore de l'iceberg, souvent utilisée, illustre à la fois une relation spatiale (l'inconscient « en dessous » supporte la conscience « au-dessus »), structurale (l'inconscient « soutient » la conscience) et une inégalité quantitative : de même que les huit neuvièmes de la masse totale de l'iceberg sont invisibles parce qu'immergés, le neuvième restant représentant la partie émergée visible, de même la plus grande partie de notre psychisme est cachée dans les profondeurs sous la ligne de flottaison de notre conscience.

Inconscient ou subconscient ?

Le terme « subconscient », naguère en usage, a l'inconvénient de renvoyer à une image d'espace que la neurophysiologie ne confirme pas. « Sub » signifie « dessous ». Or, dans le psychisme inconscient, il n'y a pas de dessous ou de dessus, tout est sens dessus dessous. D'ailleurs, rien de plus relatif que les dessous : les dessous d'une femme sont bien *sur* elle.

En outre, les adeptes de la psychologie de Pierre Janet employaient le terme « subconscient » pour bien signifier qu'ils refusaient l'inconscient freudien.

C'est le psychiatre suisse Eugen Bleuler qui forgea l'expression « psychologie des profondeurs », où se retrouve la métaphore spatiale.

Entre le conscient et l'inconscient, il y a tout un espace intermédiaire, qui n'est ni celui de la conscience en pleine lumière ni celui de l'inconscient ignoré – un clair-obscur de la psyché que nous expérimentons souvent sans même nous en apercevoir. On fait des courses. On a l'impression d'avoir oublié quelque chose. Et presque toujours cette impression est juste.

La machine calcule mieux et plus vite que l'homme. Elle bat un champion du monde d'échecs. Il n'y a pas de raison de lui refuser la raison. Certains pensent pouvoir lui donner un jour des sentiments et des émotions. Il y a une chose en tout cas qu'elle n'aura jamais, c'est l'inconscient. D'où ce paradoxe : c'est ce que l'on a cru être le plus bestial en l'homme qui est le plus humain, face à la machine.

L'inconscient est donc ce qui constitue l'homme dans ce qu'il a de plus profondément, de plus spécifiquement humain. Le monstre créé par le Dr Frankenstein n'a pas d'âme – ce qui signifie qu'il n'a pas d'inconscient. Les ordinateurs n'ont pas d'inconscient non plus, et ils n'en auront jamais, car ils n'ont ni parents (seulement des concepteurs), ni enfance (seulement un état de nouveauté), ni désirs (seulement des programmes).

Le rêve d'en finir

Freud disait que celui qui débarrassera l'humanité du fardeau de la sexualité sera salué comme un héros.

Il n'est pas impossible que le rêve d'une robotisation de l'existence humaine, ou bien par remplacement des hommes par des machines, ou bien par transformation des hommes en machines, soit en dernier ressort celui d'en finir avec l'inconscient, et, plus globalement, avec le psychisme.

Chapitre 3

Une pratique à visée thérapeutique

Dans ce chapitre :

- La souffrance, occasion de la psychanalyse
- Le secret sans partage

La psychanalyse est tout à la fois une doctrine de libération et une pratique thérapeutique dont la mise en œuvre passe avant tout par l'acquisition d'une meilleure connaissance de soi-même, et plus précisément des processus inconscients qui agissent à notre insu dans notre vie quotidienne.

Se délivrer et se libérer

La psychanalyse vise dans une approche volontariste à permettre à l'analysant (le « patient ») de se délivrer de troubles symptomatiques, et au-delà, de conquérir son autonomie individuelle.



Les différentes manifestations de ces processus inconscients, qui constituent ce que l'on appelle l'« inconscient psychanalytique », se traduisent essentiellement par des troubles du comportement, du langage, par des troubles relationnels, sexuels, voire cognitifs (relatifs à l'activité de connaissance) et bien d'autres formes encore de dysfonctionnements, de gênes, de souffrances et de malaises (voir chapitre 12).

La survenue de ces troubles, ou la prise de conscience de leur importance par une personne affectée par des symptômes qui l'empêchent de vivre, constitue le facteur déclenchant d'une consultation psychanalytique qui débouchera sur une cure.

En somme, ces troubles sont l'*occasion* d'une psychanalyse : ils sont tout à la fois le révélateur et l'expression d'une souffrance profonde qui exige un travail d'exploration et de recherche sur soi-même afin d'en identifier la cause première et de la traiter pour éradiquer le mal à sa source même. Cette source, c'est au plus profond de notre être que nous allons la découvrir grâce à la technique psychanalytique.

La technique psychanalytique

Celle-ci, mise en œuvre par l'analyste, va permettre à l'analysant tout à la fois de se découvrir lui-même, de repérer en lui ce qui procède de l'activité de son inconscient, cause de ses troubles névrotiques, et ainsi de les désarmer voire de les éradiquer.

Analyste, analysant, analysé : actifs ou passifs ?

« La psychanalyse n'est pas une aventure chevaleresque qui se vit à égalité ! » écrivait Freud, furieux, à Ferenczi, à qui il reprochait une attitude laxiste et ambiguë à l'égard de ses patients. Tout opposait dans leur pratique clinique ces deux géniales figures si contrastées de la psychanalyse, l'un incarnant en majesté la figure impérieuse et autoritaire du père fondateur, l'autre l'image dévouée et déférente du fidèle entre tous, véritable archétype de la sollicitude libertaire et de la tendresse maternelle.

De nos jours, il faut entendre ces trois désignations, analyste, analysant, analysé, comme trois modalités d'une même analyse : le premier, psychanalyste, conduit l'analyse ; le deuxième, l'analysant, engage avec force et volonté un travail sur lui-même dans la cure, le troisième, analysé, a effectué ce travail analytique sur lui-même. Au transitif, à l'intransitif, voire au passé, mais plus jamais au passif.



Ces troubles, ces souffrances, ces manifestations de l'inconscient font symptôme et constituent autant d'indices qui mettent sur la piste d'un désordre central.

C'est pourquoi la psychanalyse ne se propose pas de rechercher le soulagement immédiat, prioritaire, de ces souffrances. Même si, dans la cure, ce soulagement se manifeste très rapidement – du simple fait que ces souffrances cessent d'être niées et qu'elles sont clairement au cœur du projet psychanalytique engagé dans la cure –, le fait qu'elles soient un symptôme explique que leur soulagement (du fait de leur atténuation voire de leur disparition symptomatique) constitue une étape essentielle du processus thérapeutique, sans pour autant risquer de brouiller les pistes qui conduisent l'analysant aux sources mêmes de ses maux.



C'est que la psychanalyse vise les origines du mal, afin de l'éradiquer.

En effet, la psychanalyse ne se réduit pas à un traitement symptomatique, aussi efficace soit-il dans l'immédiat. Supprimer d'emblée ce ou ces symptômes produit souvent un soulagement immédiat, mais laisse intacte la cause de ces souffrances, qui réapparaîtront tôt ou tard.

Et c'est bien là ce qui différencie la psychanalyse des nombreuses pratiques psychothérapiques dérivées ou non de la théorie psychanalytique mais qui visent directement à supprimer ces symptômes, en se focalisant sur chacun de ces types de trouble.

Psychanalyse et psychothérapie

La psychanalyse est la mère de toutes les psychothérapies, mais toutes les psychothérapies ne sont pas d'inspiration psychanalytique.

La différence fondamentale qui sépare psychanalyse et psychothérapie analytique est la visée immédiate et limitée de la psychothérapie à soulager un symptôme le plus rapidement possible. Pour y parvenir, le psychothérapeute agit directement sur un *patient* en appliquant différentes techniques, avec ou sans médicaments. Au prix de n'en supprimer que la manifestation et non sa cause, si bien que le symptôme peut resurgir tôt ou tard et devra alors faire l'objet d'un nouveau traitement…

Depuis quelques années, certaines psychothérapies d'origines diverses, médicales, psychologiques ou spirituelles, se focalisent sur des symptômes très précis, par la mise en œuvre de pratiques limitées à la nature des troubles que l'on veut soulager. Ces thérapies ignorent l'inconscient psychanalytique et n'ont de ce fait plus rien à voir avec la psychanalyse.

Remonter aux origines



Ce qui est donc primordial si l'on veut aller à la racine du mal et si l'on veut se libérer non pas seulement de ces symptômes qui concrétisent une souffrance permanente, mais de la cause du mal, c'est d'en repérer et d'en explorer la ou les origines : c'est bel et bien cette recherche d'une causalité fondamentale qui constitue la psychanalyse et définit l'objet d'une cure psychanalytique.

Thérapie de suggestion et thérapie de réflexion

Il existe deux grandes approches non médicamenteuses pour traiter la souffrance psychique : les thérapies de suggestion et les thérapies de réflexion sur soi. Les premières correspondent au courant comportementaliste. Elles guident le patient, lui donnent des consignes pour qu'il lutte contre les symptômes qui le font souffrir. Les secondes, qui correspondent au courant analytique, aident l'individu à se dégager de ses pesanteurs et de ses déterminismes internes par une réflexion sur soi en faisant parler l'inconscient.



En tant qu'exploration de soi, la cure psychanalytique se révèle une épreuve parfois pénible et peu gratifiante en ce qu'elle nous révèle des aspects peu glorieux de notre personnalité : c'est le coût personnel auquel il faut consentir d'une aventure exaltante sur les chemins de la découverte de soi-même, cette connaissance à nulle autre pareille, profondément nécessaire à qui entend essayer de vivre libre.

Plus personne aujourd'hui ne doute qu'accroître la connaissance du monde qui nous entoure est fondamentalement louable et constitue l'un des plus nobles projets humains : qui ne voit que ces connaissances elles-mêmes sont limitées *a priori* par une insuffisance de connaissance de soi-même ?

Cependant, lorsque notre recherche s'adresse directement à une connaissance de soi-même, lorsqu'il s'agit de répondre à l'impératif socratique du « Connais-toi toi-même », alors nous n'avons pas affaire à une connaissance comme les autres : celle-là est primordiale, initiale, fondamentale, et conditionne toute notre vie.



En effet, les données que nous arrachons à notre inconscient ne sont nullement des informations comme les autres, comparables à des données scientifiques acquises, ou à des connaissances de l'ordre de la sagesse philosophique ou de la morale, et plus généralement à des informations de tel ou tel événement de la nature ou du monde qui nous entoure : elles sont bien plus que cela, dans la mesure même où ces connaissances nous permettent de mieux être nous-même.

La vue que nous avons des êtres qui nous entourent et de la nature qui nous environne change considérablement dès lors que nous savons enfin où nous nous trouvons, en quel lieu, à quelle altitude, bref comment nous nous situons dans cet immense ensemble que forme la vie.

En somme, la question de savoir où se place et en quel endroit se trouve l'observateur, et *a fortiori* l'acteur principal (nous-même), est une information vitale mais qui va de soi, voire qui va sans dire – et comme le dit très justement la sagesse populaire, qui va encore mieux en se disant.

Un peu plus maître chez soi



Il s'agit donc dans un premier temps de se découvrir et de se connaître soi-même, afin, au mieux, de se libérer autant que faire se peut des interférences de notre inconscient et au moins d'en prendre conscience. Puis, parvenir grâce à ce travail sur soi-même à être enfin un peu plus maître chez soi, et identifier la source de nos troubles, de notre malaise, de nos souffrances intérieures : voila ce qui constitue un objectif thérapeutique, dans la mesure même où la psychanalyse nous libère de ce parasitage constant et nous permet de mettre un terme aux souffrances et troubles qui obèrent notre vie quotidienne et obscurcissent notre avenir.

Le programme et la cible d'une psychanalyse, c'est de révéler les constantes intrusions de notre inconscient dans la conduite de notre vie et d'en découvrir la cause qui nous laisse en permanence, sans que nous nous en apercevions clairement, sous l'influence de nos humeurs, de nos pulsions, de certaines habitudes que nous avons contractées sans nous en rendre compte, de certains événements de notre vie affective, sexuelle, familiale qui relèvent du domaine de l'inconscient : sa présence à notre insu nous retient en arrière comme une charge, une pesanteur, un poids qui pèse sur nos épaules, un frein, comme un boulet que l'on traîne et dont il nous faut nous libérer pour aller de l'avant.

L'empêcheuse de penser en rond

C'est dans la mesure exacte où la psychanalyse a pour objectif d'aider à découvrir et à traiter l'origine de ces maux qu'elle se constitue en tant qu'activité thérapeutique. Et c'est parce que l'objet de ce savoir acquis n'est pas la souffrance elle-même, mais la mise au jour des causes de cette souffrance, qu'elle est une activité non directement soignante – contrairement à la thérapeutique médicale, qui a pour objet immédiat de soulager et de soigner –, mais bien à visée thérapeutique : elle va rechercher, dans le domaine de la vie psychique, bien au-delà du symptôme qui fait signe et s'offre en objet de soin immédiat.

Soulager un symptôme immédiatement douloureux est évidemment un bien : le mieux est de traiter la cause de cette souffrance…

Dire de la psychanalyse qu'elle est une pratique à visée thérapeutique est donc strictement exact, et c'est à bon escient que nous commençons par là.

Pour autant, voilà qui ne renseigne pas vraiment sur ce qu'il en est de la réalité de cette activité surprenante qui va se poursuivre, dit-on, durant des mois, parfois pendant des années et dans des conditions apparemment assez étranges pour les non-initiés.

Singulier colloque

Le fait est que la littérature, le cinéma dès le parlant, et la télévision depuis la fin des années 1940 se sont chargés de populariser une image assez baroque, bizarroïde, de ces fameuses séances de psychanalyse, plus BCBG que la roulotte de Mme Irma à la Foire du Trône, mais, finalement, presque aussi pittoresque.

À en croire le cinéma ou la télé, mais aussi à entendre ce qu'en disent les personnes « au courant » et les conversations de hasard, il y aurait en somme une sorte de conciliabule entre deux personnes que l'on se représente schématiquement ainsi :

L'un couché sur un divan – rouge, de préférence –, l'autre assis dans un grand fauteuil de cuir à oreillettes à la Hitchcock. L'un parlant sans arrêt mais étant couché sur le dos, sans pouvoir bouger ni pieds ni pattes, l'autre, installé hors de vue de son patient, écoutant attentivement dans la position du *Penseur* de Rodin, et jetant parfois sur un calepin quelques notes sténographiques.

L'un se livrant, et l'autre analysant, le tout dans la pénombre et le plus profond secret d'un cabinet de ville ou de campagne mais aux fenêtres toujours voilées de lourdes draperies, sans doute pour permettre de confier en cachette et dans leurs détails les plus sordides quelques honteuses turpitudes à faire frémir les honnêtes gens, voire quelques affreux et incestueux secrets de famille !

De quoi inspirer la méfiance d'une sagesse populaire à la Zouk qui murmure volontiers sans s'en étonner outre mesure que « lorsque l'on entend ce que l'on entend, que l'on sait ce que l'on sait, et qu'on voit ce que l'on voit, on a bien raison d'en penser ce qu'on en pense » ! Sans se priver d'ajouter plus loin que ce qui va sans dire va encore mieux en se disant, et d'autant mieux s'agissant de ce que l'on dit à « l'insu de mon plein gré » (*sic*) – comme le plaidait hier un champion cycliste qui serait bien surpris de se savoir aussi exactement freudien.



Lajos Levy, qui devint le médecin personnel de Ferenczi, est l'auteur d'un terrible lapsus fait au chevet de son célèbre patient. Ferenczi, lui-même médecin, alors alité et gravement malade, avait émis un doute au sujet d'un nouveau médicament qu'il lui proposait : « Pensez-vous ! Il est sûr comme la mort ! »

La sagesse populaire, et sa malice proverbiale, n'a pourtant pas tout à fait tort, en insistant à loisir sur l'aspect mystérieux, confidentiel, et incompréhensible aux passants qui passent, de ce spectacle imaginaire d'un colloque singulier appelé « psychanalyse ».

Derrière l'ironie facile, souvent soulignée sans réserves par les contempteurs de la psychanalyse, et la gouaille populaire, se dissimule en fait un aspect de la psychanalyse sur lequel nous devons nous attarder dès à présent.

La cure : une confession ?

C'est que, une fois n'est pas coutume, l'habit ferait presque le moine, et puisque les censeurs de la psychanalyse ne manquent jamais d'insister, donnons-leur exceptionnellement cette satisfaction : il y a quelque chose qui, dans l'apparence de cette relation entre psychanalyste et analysant, se rapproche du prêtre en son confessionnal !

C'est en effet le secret qui l'emporte, dans cette représentation comme dans la réalité des pratiques psychanalytiques : l'absolue confidentialité de ce qui se dit dans un cabinet de psychanalyse, comme dans un confessionnal, prime sur toute autre considération.

Là s'arrête la comparaison, car le psychanalyste n'est ni juge, ni arbitre, ni en situation d'absoudre et encore moins de punir, contrairement au prêtre catholique.

Mais le secret est tout aussi farouchement préservé.

Confidentialité absolue

Tel est le contrat de la cure : le secret absolu préservé par l'analyste est la contrepartie de la franchise totale dont doit faire preuve l'analysant.

Contrairement à ce qu'imposent les nécessités d'une médecine contemporaine basée sur l'échange entre médecins, spécialistes, laboratoires médicaux, etc., au travers d'un dossier médical personnel prétendument confidentiel, il n'y a pas de « dossier psychanalytique ».

À notre époque, caractérisée par le « tout communiquant », et l'omniprésence de l'informatique et d'Internet, le dossier médical lui-même n'est que mal et peu protégé des indiscrétions, sinon des intrusions délibérées, quand il n'est pas tout bonnement divulgué par les fuites constantes pendant les transmissions entre services.

Plus encore qu'une médecine moderne, « protocolisée », disposant de tous les moyens de la technique *up to date*, et contrairement aux apparences, ce sont donc ceux-là mêmes que quelques scientifiques intégristes qualifient de « charlatans » qui, sans dossier, sans jamais communiquer quelque information que ce soit (soulignons-le, pas même entre psychanalystes dont les présentations de cas cliniques sont faites sous pseudonymes), offrent une activité totalement confidentielle et complètement libre.

Notons ici pour y revenir plus loin lorsque nous aborderons la question des règles de la psychanalyse (chapitre 19) que cette confidentialité absolue, cette liberté totale, est tout à la fois une condition de la cure comme règle impérative à respecter par l'analysant, et constitue dans le même temps la première étape du processus thérapeutique engagé par la psychanalyse.

Psychanalyse et liberté

Dans ces conditions de liberté et de confidentialité qui sont ses fondements mêmes, on ne doit pas s'étonner que la psychanalyse soit l'objet d'attaques de toutes parts, de tous bords, par tous ceux dont l'autorité se trouve bafouée peu ou prou, par ce moyen de développement, d'extension et d'accomplissement d'une liberté individuelle toujours redoutée des autorités de toute nature.

Dans le monde d'aujourd'hui, un tel lieu, une telle activité, un pareil espace de liberté et de confidentialité attirent nécessairement les soupçons des autorités, qu'elles soient d'ordre scientifique, social, culturel ou politique : tant il est vrai – l'histoire de la psychanalyse le démontre cruellement – que le totalitarisme, quel que soit son prétexte politique, philosophique, moral ou religieux, ne tolère pas la psychanalyse et désigne cette activité incontrôlable et subversive comme ennemie à abattre du savant, de l'expert, du clerc, du chef ou du chamane reconnus par l'État.

La recherche de la vie bonne

À notre époque, où triomphe une conception de la « biopolitique » qui réduit la vie sauvage et libre à une forme domestiquée et souffrante, enfermée dans l'interminable litanie des bobos, affections, maladies, épidémies et catastrophes sanitaires dont il nous faut nous préserver par le biais d'une médecine préventive, on comprend que la psychanalyse soit par excellence l'empêcheuse de penser en rond.



La thérapeutique, il faut le rappeler, n'est nullement réduite, comme son sens usuel contemporain pourrait le faire croire, à la lutte contre les maladies, à la conservation de la santé et à l'espérance d'une longévité aussi grande que possible : la thérapeutique, c'est d'abord et avant tout la recherche de la vie bonne, comme le prônait la sagesse antique.

La psychanalyse, qui en est directement l'héritière, contribue ainsi, à sa mesure, à la liberté collective, en travaillant à la libération individuelle de l'être humain : ce que le psychanalyste et philosophe Cornelius Castoriadis définissait comme un projet d'autonomie pour laquelle des approches philosophique, psychanalytique et politique sont indissociablement liées.

Doctrine de libération de l'individu, la psychanalyse trouve pleinement sa place dans une conception de l'homme telle que le définissaient les philosophes des Lumières.



L'œuvre de Freud n'est que tout récemment tombée dans le domaine public. C'est pourquoi ses textes les plus connus ont été retraduits, en éditions de poche et, cette fois, par des germanistes. Auparavant, les traductions, très techniques, étaient l'apanage d'équipes ayant l'aval des gérants du patrimoine freudien, et rendues en un français souvent très rébarbatif. Couronnée par le prix Goethe en 1930 – la plus grande distinction littéraire en allemand –, l'œuvre de Freud a reçu enfin, en France, plus de soixante-dix ans après la mort de son auteur, le traitement littéraire digne de ce grand écrivain.

Deuxième partie

Il était une fois l'inconscient : histoire de la psychanalyse



Dans cette partie…

La psychanalyse est née en même temps que le cinéma, il y a un peu plus d'un siècle. Si Freud en est le père incontesté, il a été précédé, accompagné, et suivi par tout un ensemble de médecins, de psychiatres et d'intellectuels qui ont été beaucoup plus que des disciples. Il n'y a pas une, mais des psychanalyses. L'histoire de la psychanalyse est une guerre de position et de mouvement. Et même si dans ses grandes tendances triomphantes, le monde actuel ne lui est guère favorable, cette histoire est loin d'être terminée.

Chapitre 4

L'inconscient avant Freud

Dans ce chapitre :

- La banalité des états inconscients
- On en sait toujours plus que l'on ne croit
- On en voit toujours aussi plus que l'on ne croit
- Le point commun entre les assassins de Jésus et les grands hommes de l'histoire
- Les puissances de la nuit romantique

La psychanalyse a été un bouleversement de la pensée. Mais rien ne vient de rien et les idées les plus révolutionnaires ne sont pas forcément celles qui font le plus de bruit. Les grandes vérités, disait Nietzsche, s'avancent sur des pattes de colombe.

Ce n'est rien ôter au génie de Freud que de rappeler que pour la plupart de ses idées il a eu des précurseurs et que le contexte culturel des pays de langue allemande à la fin du XIX^{e} siècle se prêtait particulièrement bien à la recherche des forces et des états les plus obscurs de la psyché. Freud était conscient de cela et l'idée qu'il n'était pas seul à tenter l'aventure, lui qui se comparait volontiers aux explorateurs et aux conquérants, ne manquait pas de l'inquiéter. Ainsi, il écrivit au grand dramaturge et romancier Arthur Schnitzler, son compatriote, qu'il l'avait évité par une sorte de crainte de rencontrer son double, qu'il avait eu l'impression qu'il savait intuitivement ce que lui, Freud, avait découvert par un laborieux travail. De même, le père de la psychanalyse avoua un jour qu'il n'avait pas poussé plus loin la lecture de Nietzsche, malgré la grande curiosité qu'il en avait, car il craignait d'y retrouver des idées à lui.

Les emprunts de Freud

C'est Wilhelm Wundt, l'un des fondateurs de la psychologie expérimentale, qui inventa la méthode d'association libre, plus tard reprise par Freud pour la cure. Le psychologue allemand adressait à titre d'excitation un mot à son patient, et ce dernier devait donner par association d'idées des réponses spontanées. C'est Eugen Bleuler qui trouva l'*ambivalence affective*, Sabina Spielrein qui la première eut l'idée de la *pulsion de mort*. C'est au psychologue français Alfred Binet, connu pour être l'inventeur du test d'intelligence et du quotient intellectuel, que Freud emprunta le concept de *fétichisme*, et au psychanalyste franc-tireur Georg Groddeck, lequel l'avait pris à Nietzsche, qu'il emprunta le *ça*.

Tout n'est pas conscient, loin de là !

À l'état normal, la plupart des mécanismes de notre corps sont inconscients : leur contrôle et leur coordination étant assurés par le système nerveux, l'écorce cérébrale, donc la pensée consciente n'intervient pas. Lorsque la lumière diminue d'intensité, la pupille de nos yeux se dilate sans que nous nous en rendions compte : ce phénomène est donc inconscient. Pour qu'un phénomène soit inconscient, il faut et il suffit que nous ne nous en rendions pas compte.



Il convient de distinguer avec soin « inconscient » en tant qu'adjectif, comme lorsque l'on dit « phénomène inconscient », et « inconscient » en tant que substantif, quand on dit : « l'inconscient ». Freud n'a découvert ni les phénomènes inconscients (ils étaient déjà connus du temps des Grecs) ni l'inconscient (qui devient un leitmotiv à partir des romantiques), mais l'inconscient *psychique*.

La plupart des phénomènes, tant psychiques que physiques, qui affectent l'être humain, sont inconscients. Même lorsqu'elle est présente à l'origine, la conscience peut disparaître par adaptation et habitude. La conscience s'endort avec la répétition, disait le philosophe Henri Bergson ; l'obstacle la réveille. Exemple : nous prenons le même chemin pour aller à notre travail, point n'est besoin de réfléchir pour marcher ou conduire. Mais un danger se présente, alors la conscience réendosse son rôle de gardienne vigilante. Les réflexes, les automatismes, les habitudes sont des réalités physiologiques ou comportementales inconscientes, mais où l'inconscient psychique, tel qu'il est défini par la psychanalyse, n'a aucune prise ni aucune part. Nous ne *voulons* pas respirer ou digérer, nous ne *voulons* pas (du moins pas toujours) oublier ou bien retenir un fait en notre mémoire – tout cela s'effectue à

notre insu. La conscience intervient au commencement d'un apprentissage, en présence d'une difficulté et avec la volonté. Dans la langue commune, « inconscient » et « involontaire » s'équivalent.

La loi de l'obstacle

La conscience surgit lorsque des modifications aboutissent à un état de besoin, ou bien lorsqu'il y a pathologie. Quand un obstacle se présente, qu'un trouble s'installe, alors le phénomène, d'inconscient qu'il était, devient conscient. C'est cela que l'on appelle la « loi de l'obstacle ». Par exemple, la respiration, la digestion sont des automatismes qui se déroulent sans intervention de la volonté, mais il suffit que la respiration (en cas d'essoufflement, d'émotion ou d'asthme) ou que la digestion (en cas d'excès alimentaire ou de dyspepsie) se passe mal pour que ce qui est inconscient atteigne soudain le champ de la conscience. De même, la conscience n'apparaît dans le comportement (que l'habitude et les réflexes ont mécanisé) que lorsqu'il y a difficulté ou nécessité d'une adaptation à une situation nouvelle.

Dans l'Antiquité, la notion et le mot « inconscient » n'existaient pas, ils étaient englobés dans l'idée d'ignorance. Les philosophes de cette époque faisaient bien la distinction entre « volontiers » et « malgré soi », entre le volontaire et l'involontaire, entre l'erreur (inconsciente) et le mensonge (conscient), et lorsque Socrate proclame que, à la différence des sophistes qui croient savoir alors qu'ils ignorent, lui sait qu'il ne sait rien, ou lorsque Jésus demande à son Père de pardonner à ses bourreaux, car « ils ne savent ce qu'ils font », on peut imaginer que l'opposition entre le conscient et l'inconscient était déjà donnée au moins implicitement. Reste qu'il faut différencier la reconnaissance des phénomènes inconscients et le fait de poser l'existence de l'inconscient.

Le cas de la mémoire

Même s'ils ignoraient l'inconscient, les philosophes de la conscience ont reconnu l'épaisseur et la densité d'une vie mentale inconnue de nous. L'âme pense toujours, disait Descartes, mais elle ne le sait pas. Nombre d'auteurs ont noté le caractère capricieux et spontané de la mémoire. Descartes cite le cas de ces poètes qui trouvent des vers qu'ils ne se souviennent pas avoir lus chez d'autres, mais qu'ils n'auraient pas trouvés s'ils ne les avaient pas lus ailleurs. L'habitude est une espèce de mémoire objective, organique, devenue inconsciente. Et il n'y a pas que des habitudes du corps. Il est du destin de nos représentations de devenir inconscientes.

L'oubli

Qu'est-ce que l'oubli ? Pas nécessairement une disparition, une destruction d'information : je peux oublier telle chose dans le moment présent et me la rappeler plus tard. Si le support cérébral n'a pas été atteint par accident ou dégénérescence, l'oubli n'est qu'une sorte de relation manquée, et de même que dans la perte l'objet continue d'exister quelque part dans le réel, dans l'oubli, seul est perdu le rapport que la conscience avait établi avec certains de ses objets. La preuve en est qu'un événement oublié peut resurgir sans crier gare dans ma veille ou dans mon sommeil, sans même que j'y pense. C'est à cause du même mécanisme inconscient que certaines représentations (dans notre rêve en particulier) peuvent être aussi difficilement reconnaissables. De plus, dans l'instant présent, actuel, je n'ai besoin que d'un tout petit nombre de pensées, tout le reste dont je ne me préoccupe pas pour l'instant forme ma mémoire potentielle, inconsciente par définition.

La remémoration inopinée



On appelle « réminiscence » le souvenir d'une perception antérieure que la conscience prend pour une création originale. Le terme, d'origine latine, est l'équivalent exact de l'anamnèse grecque et il est utilisé pour désigner une pensée développée par Platon : la théorie de la réminiscence.

Les psychanalystes utilisent le terme « anamnèse » pour désigner, lors d'une cure, le travail de la mémoire qui doit remonter jusqu'aux souvenirs d'enfance.



Dans le *Ménon* de Platon, Socrate pose à un jeune esclave un problème de géométrie, la duplication de l'aire du carré (comment, à partir d'un carré donné, construire un autre carré qui soit d'aire deux fois plus grande ?). Le jeune esclave répond d'abord de manière erronée en doublant la longueur du côté du carré de départ. Mis en présence de son erreur (le côté doublé donne une aire quadruplée, et non doublée), le jeune esclave ne sait plus quoi répondre, et c'est alors que Socrate fait observer à son interlocuteur que le jeune homme est sur la voie de la réminiscence, car lorsqu'il ne savait pas, il croyait savoir tandis qu'à présent s'il n'en sait pas davantage, du moins il ne croit plus savoir ! Le jeune esclave, selon Platon, sait, mais il ne sait pas qu'il sait. Confronté au problème d'un apprentissage qui ne saurait partir de rien (si je ne sais rien, je ne peux rien apprendre, en effet), Platon suppose l'existence d'un savoir inconscient. La maïeutique socratique, qui est une obstétrique (un art d'accoucher, non les corps mais les esprits), est conçue comme le moyen pour que ce qui est encore enfoui soit mis au jour. À la fin, lorsque le jeune esclave reconnaît la bonne solution au problème posé (pour doubler l'aire d'un carré, il convient de prendre comme côté du nouveau carré sa diagonale), Socrate dit à Ménon : « Et à présent, ces pensées, elles viennent de se lever en lui à la façon d'un rêve ! »



Le cône de la mémoire

Dans *Matière et mémoire*, Bergson compare la mémoire à un cône inversé dont le sommet touche la ligne du temps présent. La pointe du cône correspond à notre mémoire activée et agissante. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de cette pointe, les souvenirs sont de plus en plus lointains et flous. Près de la base du cône, au plus loin du sommet, il y a une zone qui correspond à l'amnésie.

Les deux mémoires

Il existe donc deux mémoires : l'une, consciente, qui est, par exemple, celle qu'exerce l'acteur qui apprend un rôle, ou celle que le candidat interrogé à l'oral fait marcher volontairement, et puis il y a une mémoire inconsciente, qui est celle d'abord de l'immense stock de souvenirs accumulés depuis la naissance, celle de l'*empreint* forcé (on n'oublie pas et on ne retient pas ce que l'on veut, et ce que l'on voudrait oublier reste souvent) et celle de l'évocation involontaire (dans l'association des idées et dans le rêve). La mémoire actuelle (la pointe du cône bergsonien) est infiniment plus petite que la mémoire potentielle. Dans ses travaux, Freud retrouvera les mêmes distinctions.

Une victime collatérale de Freud

Le psychologue français Pierre Janet (1859-1947) aura eu la malchance de vivre et de travailler en même temps que Freud. Il a été aussi victime du rôle d'arme contre Freud, que les adversaires de la psychanalyse lui ont fait jouer. Pourtant, dans *L'Automatisme psychologique*, il développe un certain nombre d'idées compatibles avec celles de la psychanalyse. Janet y décrit la pensée inconsciente automatique. Il soutient que seule une petite partie des relations entre l'individu et l'environnement se déroule au niveau conscient.

Un autre mécanisme psychique : les petites perceptions inconscientes

L'âme pense toujours, selon Descartes, mais elle ne conserve pas le souvenir de toutes ses pensées. Dans une lettre, le philosophe répond à son correspondant à cette question : quelles sont les causes qui nous incitent à aimer une personne plutôt qu'une autre alors même que nous ne la connaissons pas ? Parmi ces causes, certaines se rapportent à l'âme tandis que d'autres se rapportent au corps. Les objets qui touchent notre sensibilité font bouger par l'entremise des nerfs des parties de notre cerveau et y font certains plis. La partie où ils ont été faits demeure ensuite disposée à être pliée de nouveau de la même façon par un autre objet qui ressemble au précédent, au moins partiellement.



Descartes rapporte un souvenir d'enfance à l'appui de sa thèse et l'interprète de manière tout à fait conforme à ce qu'établira plus tard la psychanalyse. Amoureux d'une petite fille de son âge, qui louchait, le philosophe sera par la suite particulièrement ému toutes les fois qu'il se trouvera en présence de femmes présentant ce défaut. Mais, dit-il, depuis qu'il y a fait réflexion, il n'en a plus été ému.

Deux principes ont été ainsi devinés par Descartes :

- Nos affects les plus illogiques en apparence (comme ici être séduit par un défaut) prennent leur source dans notre enfance ;
- La connaissance des causes est le meilleur moyen de supprimer les effets. Tel sera l'un des paris de la psychanalyse : pour supprimer un symptôme indésirable, il convient d'en connaître la source.

C'est, dit Leibniz, une erreur que de ne compter pour rien les perceptions dont on ne s'aperçoit pas. Il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans « aperception », c'est-à-dire sans conscience, parce que les impressions sont ou trop petites et en très grand nombre ou trop proches les unes des autres. Il suffit de l'habitude pour qu'une aperception (consciente) se change en perception (inconsciente). Leibniz cite le cas du bruit du moulin que ceux qui habitent à côté finissent par ne plus entendre.



Selon Leibniz, les petites perceptions sont à l'âme ce que les quantités infiniment petites sont à la matière. La théorie des petites perceptions est à rapporter au calcul infinitésimal et au calcul des séries dont Leibniz fut le codécouvreur : de même qu'un grand nombre de très petites quantités non mesurables constitue une quantité mesurable, de même un grand nombre de petites perceptions inconscientes constitue une perception consciente, que Leibniz nomme proprement une « aperception ».



La vision inconsciente ou aveugle (*blindsight*), qui est un symptôme hystérique, n'est pas à mettre sur le même plan que les petites perceptions dont parle Leibniz. Avec la vision aveugle, l'œil capte, le cerveau enregistre, mais l'esprit ne voit pas.

Exemple de perceptions inconscientes

Leibniz illustre sa théorie des petites perceptions inconscientes par l'exemple du bruit de la mer : pour entendre ce bruit, dit-il, il faut bien que l'on entende le bruit de chaque vague, autrement on n'entendrait pas le bruit de cent mille vagues, puisque cent mille riens ne sauraient faire quelque chose. D'ailleurs, ajoute le philosophe, on ne dort jamais si profondément que l'on n'ait quelque sentiment faible et confus ; et on ne serait jamais éveillé par le plus grand bruit du monde, si l'on n'avait quelque perception de son commencement, qui est petit ; comme on ne romprait jamais une corde par le plus grand effort du monde, si elle n'était tendue et allongée un peu par des efforts plus petits.



Il existe un syndrome appelé « prosopagnosie », qui se manifeste par le fait que les malades ont perdu la faculté de reconnaître les visages familiers. Ils n'identifient même pas la photographie de leurs parents. Or si on leur montre plusieurs visages et qu'on leur demande : « Avec qui aimeriez-vous passer la journée ? », ils désigneront toujours la personne connue d'eux – preuve qu'ils ont gardé un reste de mémoire ou de perception.

Un autre mécanisme inconscient : le jeu de l'amour-propre

Les maximes de La Rochefoucauld (écrivain et moraliste français du XVII^e^ siècle) tournent autour de cette idée centrale : un abîme sépare l'homme tel qu'il est en réalité et l'homme tel qu'il se représente. Les valeurs auxquelles l'homme dit et pense croire ne sont que l'expression d'un ressort caché (l'« amour-propre ») qui en toute occasion l'anime à son insu. Nous ne connaissons pas toutes nos volontés, dit La Rochefoucauld. La duperie ne vient pas d'abord d'autrui, mais de soi-même. On croit accomplir une action désintéressée, or celle-ci est l'expression de notre intérêt. Et si nous agissons de façon désintéressée, c'est pour être félicité de l'avoir fait, et donc par cet intérêt-là.

Que l'on considère la pensée sur l'amour-propre qui ouvre l'édition des *Maximes* de 1665. Tous les termes utilisés par La Rochefoucauld (« caché »,

« transformation », « profondeur », « abîme », « invisible »…) sont ceux que les psychanalystes utiliseront pour dire l'inconscient.



« Rien n'est si impétueux que ses désirs, écrit La Rochefoucauld de l'amour-propre, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites : ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent [dépassent] celles des métamorphoses et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes : là, il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il y fait mille insensibles tours et retours ; là il est souvent invisible à lui-même ; il y conçoit, il y nourrit et il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines ; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises à jour, il les méconnaît ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent de ridicules persuasions qu'il a de lui-même ; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet. »

Le sens de l'histoire échappe à ceux qui la font



« Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » L'une des sept dernières paroles du Christ sur la croix peut être interprétée autrement que comme l'expression d'une indulgence infinie de la victime à l'égard de l'inconscience de ses bourreaux. Ce que ceux-ci ne savaient pas, c'est qu'ils jetaient les bases d'une religion nouvelle. Nous connaissons bien ce genre de situation. Un pouvoir réprime des opposants, croyant par là se sauver. En réalité, il se perd car il suscite l'indignation et une coalition de révoltés monte contre lui. Cette histoire s'est passée des milliers de fois dans l'histoire.

Les hommes, en agissant, ont des buts conscients (éliminer un rival, imposer une décision, nouer une alliance, etc.). Or le résultat diffère de leurs objectifs lorsqu'il ne les contredit pas carrément. La fin réalisée n'est en histoire ni celle qui avait été prévue ni celle qui avait été désirée. Dans l'histoire universelle, écrit le philosophe Hegel, il résulte des actions des hommes en général autre chose que ce qu'ils projettent et atteignent, que ce qu'ils savent et veulent immédiatement ; ils réalisent leurs intérêts, mais il se produit autre chose qui y est caché à l'intérieur, dont leur conscience ne se rendait pas compte et qui n'était pas dans leurs vues.



Hegel cite l'exemple d'un homme qui pour se venger incendierait une maison et ce faisant mettrait le feu à tout un quartier de ville et provoquerait la mort de nombreuses victimes. Cela a pu ne pas se présenter à la conscience, moins encore être la volonté de l'auteur, écrit Hegel – surtout si l'on considère que le crime implique son châtiment.

Les grands hommes de l'histoire ne sont pas davantage maîtres des conséquences de leurs actions que l'incendiaire inconscient de Hegel. Alexandre le Grand ne pouvait pas savoir qu'en étendant son empire jusqu'au nord de l'Inde il allait déclencher dans ce pays une révolution esthétique majeure (les premiers bouddhas sculptés et peints ont un type et une tunique grecs). Plus près de nous, Mao Tsé-toung croyait établir le communisme en Chine : le sens véritable de son action, qui aura été d'unifier politiquement le pays, fournira ainsi la condition la plus favorable pour le décollage économique sur des bases qui ne seront plus celles du communisme. Les grands hommes de l'histoire, comme les bourreaux du Christ, ne savent pas ce qu'ils font.

Le sens de l'histoire n'est pas celui que les hommes lui ont donné au départ. L'idée d'un sens excédant la représentation sera également au cœur de la psychanalyse. C'est sans arrêt que nous diffusons autour de nous des ambiances érotiques ou agressives sans le savoir.

Le génie non plus ne sait pas ce qu'il fait

Le philosophe Kant dit de l'activité créatrice du génie qu'elle est guidée par un dessein inconscient et donc qu'elle ne saurait être soumise à des règles ni être décrite par elles. C'est toute la différence qui existe entre le travail d'un ingénieur et celui d'un artiste. Un ingénieur suit des règles, il a des recettes. Un artiste crée ses propres règles, la plupart du temps, il est incapable de dire comment il a fait.

Le poète allemand Goethe, quant à lui, prenant l'image d'une tapisserie, comparait le conscient à la trame et l'inconscient à la chaîne. Chez les romantiques, l'inconscient sera assimilé à la vie universelle. Loin d'être le plus bas degré de la pensée, la nuit de l'inconscient est le gage de sa richesse et sa valeur de vérité. Les romantiques voient dans l'inconscient – qu'ils appellent « inspiration » ou « passion », « folie » ou « imagination » – une nuit aussi belle que celle qui enveloppe chaque jour le monde dans son repos. Aux antipodes de l'idéal classique d'un art maîtrisé par un projet lucide, les romantiques considèrent l'art comme le produit de l'inconscient. D'où l'exaltation du rêve, du somnambulisme et des états altérés de conscience comme les rêveries d'opium et de haschisch.



« La clé de l'essence de la conscience, écrit le poète romantique allemand Carl Gustav Carus (1789-1869), se trouve dans l'inconscient. » Cela dit, l'inconscient romantique n'est pas une forme passive qui refléterait les impressions venues du dehors, mais une force active qui met le poète et le musicien en contact direct avec l'énergie de la nature universelle. Le génie existe dans les moments où la toute-puissance de la nature inconsciente, où les profondeurs nocturnes et inaccessibles de l'existence sont dévoilées

et révélées à l'état de veille. L'inconscient ignore le présent (cette idée sera centrale chez Freud), il le déborde de toutes parts, vers le passé et vers le futur. Chez l'individu de génie, cela se traduit par la mémoire immémoriale et par le pressentiment infini. Le savoir inconscient, celui qui ne se sait pas, est le savoir supérieur. Si l'on pouvait enseigner la géographie au pigeon voyageur, écrit Carus, du coup son vol inconscient, qui va droit au but, serait chose impossible.

Le paradoxe de la volonté inconsciente



Le philosophe allemand Eduard von Hartmann appelle Inconscient ce que son compatriote Schopenhauer nomme Volonté : une sorte d'énergie universelle qui traverse de part en part la matière, la vie et le psychisme sans que l'on puisse en prendre connaissance. Ce que nous appelons « volonté » n'est pour Schopenhauer qu'une expression très superficielle de cette Volonté cosmique. La chute des feuilles, le vol de l'oiseau, la ronde des planètes sont l'expression de cette Volonté unique. Tous les phénomènes sont des manifestations de cet Inconscient. Freud saluera en Schopenhauer un devancier lorsqu'il a cru reconnaître dans la Volonté (inconsciente) l'équivalent des *pulsions*.



C'est le poète romantique allemand Novalis qui fut le premier à se servir du terme « inconscient », mais c'est le philosophe Eduard von Hartmann qui, avec sa *Philosophie de l'inconscient*, publiée en 1870, diffuse l'usage substantivé du mot. Alors que pour Schopenhauer la Volonté s'oppose à la représentation – ce qui exclut qu'il puisse y avoir des représentations inconscientes –, pour Eduard von Hartmann, l'inconscient contient la plus grande partie de la vie psychique et intellectuelle.

Nietzsche, précurseur de Freud

La volonté de puissance nietzschéenne a le même caractère inconscient que la Volonté schopenhauérienne ou que l'Inconscient de Hartmann. Le cœur de la philosophie de Nietzsche est la critique des illusions de la conscience. Longtemps on a considéré la pensée consciente comme la pensée par excellence, écrit-il ; maintenant seulement, nous commençons à entrevoir la vérité, c'est-à-dire que la plus grande partie de notre activité intellectuelle s'effectue d'une façon inconsciente et sans que nous en ayons la sensation. À la même époque, Jean-Marie Guyau dit que c'est l'inconscient ou le subconscient qui est le vrai fond de l'activité. L'inconscient n'était donc pas une idée neuve en Europe lorsque Freud en a établi la théorie.

Il n'empêche que la psychanalyse a joué un rôle véritablement révolutionnaire avec son concept d'inconscient *psychique*. De ce qu'un phénomène soit inconscient, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'inconscient en est la source. Le comateux, par exemple, est inconscient – son état est un état d'*inconscience* –, mais ce n'est pas son inconscient qui explique la nature ou la durée de cet état.



Ne confondez pas « inconscient » et « inconscience ». L'inconscience est un état de suspension de la conscience, laquelle est par conséquent le point de référence. L'inconscience est comme le désert ou le paysage enneigé : la couleur fondamentale de la conscience a disparu. L'inconscient psychique, tel qu'il est défini par la psychanalyse, n'y a aucune prise ni aucune part. Il est une réalité, et non un état.

Le XIX^{e} siècle a vu la naissance de la médecine et de la psychologie expérimentales. Le positivisme et le matérialisme dominent largement l'esprit des savants (on parlait de savants à l'époque, et non pas de chercheurs comme aujourd'hui). Freud s'inscrit dans l'héritage de ces sciences et de ces philosophies. Mais il va également inventer la psychanalyse à partir de leurs impasses. Les idées de localisation cérébrale, de dégénérescence, d'hérédité peuvent être fécondes, à condition qu'elles ne se solidifient pas en dogmes. Or, c'est ce qu'elles font bien souvent. D'où leur incapacité à traduire des phénomènes aussi paradoxaux que l'hystérie (voir chapitres 5 et 12).

Chapitre 5

Freud, le père de la psychanalyse

Dans ce chapitre :

- Un père est d'abord un fils
- De la coca à l'hystérie
- Freud, père sévère
- Un médecin écrivain qui finit comme un sage

Il existe deux sortes d'écrivains : ceux qui jettent leurs papiers au fur et à mesure qu'ils avancent dans leur travail, et ceux qui gardent tout. Freud faisait partie de la première catégorie. En effaçant ses traces, le père de la psychanalyse jubilait par anticipation de la difficulté qu'il donnait à ses futurs biographes.

Enfance et formation

Né en 1856 en Moravie, province de l'empire austro-hongrois faisant aujourd'hui partie de la République tchèque, Sigismund Freud (il changera son prénom en Sigmund en 1878) est le fils d'un négociant juif en textiles, Jacob Freud (1815-1896). Sa mère, Amalie Nathansohn (1835-1930), juive également, est la troisième épouse de celui-ci.

En 1860, Sigmund a 4 ans, la famille s'installe à Vienne, la capitale de l'empire.



« Quand on a été sans conteste l'enfant de prédilection de sa mère, dira Freud, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance de succès qui, en réalité, reste rarement sans l'amener. »



Une vieille paysanne prophétisa à la mère de Freud, lors de sa naissance, que ce serait un grand homme. Les vieilles femmes, dira plus tard Freud, n'ayant plus de pouvoir dans le présent, s'en dédommagent en se tournant vers l'avenir.

Freud a aussi toujours affirmé l'impossibilité d'effacer toutes les traces. Il a laissé dans ses écrits suffisamment d'indications pour que l'on puisse, à la manière psychanalytique qu'il a inventée, repérer quelques-uns des événements qui ont durablement marqué son psychisme.

« On ne fera jamais rien de ce garçon-là ! »



Un jour (Sigmund avait alors 9 ou 10 ans), son père lui raconta qu'un chrétien l'agressa dans la rue et envoya son bonnet de fourrure tout neuf dans la boue en criant : « Juif ! descends du trottoir ! – Qu'est-ce que tu as fait ? lui demanda alors son fils. – J'ai ramassé mon bonnet », répondit simplement son père.

À cette scène d'humiliation, le petit Sigmund opposera l'épisode historique où Hamilcar, le chef carthaginois, fit jurer à son fils Hannibal (identifié aux juifs) qu'il se vengera des Romains (représentant les chrétiens).

Freud se souviendra d'un événement humiliant pour lui, où son père était également impliqué. À l'âge de 7 ou 8 ans, ayant uriné volontairement dans la chambre à coucher de ses parents, son père, après l'avoir réprimandé, s'écria : « On ne fera jamais rien de ce garçon-là ! » Freud dira que cette phrase dut profondément le blesser, car dans ses rêves cette scène revenait souvent, toujours accompagnée de l'énumération de ses travaux et de ses succès, comme s'il avait voulu faire passer ce message à son père : « Tu vois, je suis quand même devenu quelqu'un ! »

De la difficulté à dépasser son père

Plus tard, dans une lettre adressée au grand écrivain français Romain Rolland, Freud raconta l'étrange trouble de mémoire qui l'affecta lorsqu'il visita l'acropole d'Athènes. Comme s'il était scindé en deux personnes, une part de lui constatait qu'il était bien sur l'Acropole, tandis que l'autre ne pouvait y croire. Freud interpréta cet épisode comme l'expression d'une culpabilité inconsciente : aller à Athènes, c'était aller plus loin que son père, trop pauvre pour pouvoir voyager, trop peu cultivé pour vouloir voyager.

Plusieurs spécialistes ont fait remarquer que dans sa manière d'interpréter l'histoire d'Œdipe (voir chapitre 15) Freud a omis un élément important et que peut-être désirait-il inconsciemment innocenter son père. Dans le mythe grec, en effet, Laïos, le père d'Œdipe, avait commis un acte de séduction et de rapt sur la personne du fils de son hôte – entraînant le suicide du jeune homme. Il fut puni d'une malédiction lui interdisant d'avoir un fils, sinon celui-ci le tuerait. Laïos passera outre, d'où le tragique destin d'Œdipe.

Un étudiant brillant

Au soir de sa vie, Freud dira que ses capacités intellectuelles étaient limitées : il se prétendait nul en mathématiques et en sciences naturelles.

En fait, ses études furent brillantes, surtout dans le domaine littéraire : il lut Shakespeare à partir de l'âge de 8 ans, il apprit le latin et le grec, il connut suffisamment bien l'anglais et le français pour faire des traductions en ces langues, il étudia également l'italien et l'espagnol.



Le jeune Freud inventa une méthode de traduction efficace à défaut d'être orthodoxe. Il lisait un passage, fermait le livre, et pensait à la façon dont un écrivain allemand aurait exprimé les mêmes idées.

Reçu à l'examen de fin d'études secondaires, en 1873, Freud entre à la faculté de médecine de Vienne. On est libre d'imaginer que les recherches qu'il fit sur les glandes sexuelles des anguilles avaient un sens prémonitoire. À noter également que Freud suivit les cours du philosophe Brentano et qu'il a pu y côtoyer Edmund Husserl, le futur fondateur de la phénoménologie.

À l'âge de 25 ans, Freud obtient son diplôme de médecin, mais il n'a pas, comme on dit, la vocation. La décennie qui va suivre va être décisive, tant sur le plan personnel que professionnel.

La passion de la vérité



Freud a rencontré une jeune fille, Martha Bernays, dont il est tombé éperdument amoureux – ce qui ne l'empêche pas de lui écrire, dans une lettre : « Je suis contraint de confesser que tu n'es pas une beauté. » « Il est vrai que je puis me tromper », ajoute-t-il. « Ce qu'il importe de te dire, c'est le charme de ta personne… »

C'est un des traits marquants de la personnalité du père de la psychanalyse : la passion de la vérité, l'exercice de la lucidité et de la franchise, au risque de blesser les proches et les amis. Les multiples brouilles qui ont jalonné la vie de Freud s'expliquent en partie par ce trait de caractère.

Sigmund et Martha sont restés fiancés six ans avant de connaître les délices du mariage. Le temps qu'il a fallu à Sigmund pour « s'établir ». Un temps suffisant pour que le futur inventeur de la psychanalyse connaisse la « névrose des fiançailles », qu'il analysera plus tard : jalousie pathologique, désir de mort…

Quand la cocaïne n'était pas encore une drogue de journaliste

En 1884, Freud fait des recherches sur la cocaïne, dont il découvre les propriétés analgésiques. Cette substance magique lui fera commettre une faute et une erreur : il la testera régulièrement non seulement sur lui, mais sur des confrères, et il aura tendance à la considérer, à tort, comme une panacée. Cet épisode, qui discréditera Freud auprès de ses collègues, aura néanmoins pour bienfait indirect de l'éloigner des solutions médicamenteuses.

Sur la voie de la psychanalyse

L'année suivante, Freud obtient une bourse pour un voyage d'études à Paris. Il a 29 ans déjà, et il ne sait pas encore ce qu'il va devenir. Car s'il s'est spécialisé dans les « maladies nerveuses », il s'est aperçu rapidement que la médecine telle qu'il l'avait apprise ne pouvait pas grand-chose pour la plupart de ses malades. À Paris, à l'hôpital de la Salpêtrière, où officie le grand Charcot, dont il suit avec passion les leçons, Freud va faire des rencontres à la fois humaines et intellectuelles qui vont le conduire, dix ans plus tard, à inventer la psychanalyse.

L'influence de Charcot



Professeur de neurologie à la Salpêtrière, Jean Martin Charcot (1825-1893) avait, au dire d'Edmond de Goncourt, une physionomie qui alliait celle du charlatan à celle du visionnaire. L'amphithéâtre où il faisait devant ses étudiants la présentation des malades était un véritable théâtre avec des acteurs, ou plutôt des actrices exceptionnelles : les hystériques. Charcot était un hypnotiseur hors pair. Alors que ses confrères allemands continuaient d'autopsier le cerveau de leurs malades, croyant y découvrir la cause de leurs troubles, Charcot remplace l'anatomie par la physiologie : il observe ses patients en activité. Freud retiendra cette leçon. C'est Charcot qui remit l'hypnose, alors discréditée dans les milieux scientifiques, à l'honneur. Dans *La foi qui guérit*, il étudie les conditions psychologiques des miracles religieux, jusqu'alors rejetés avec mépris par le positivisme scientifique ambiant.

Freud prénommera son fils aîné Jean Martin en souvenir de Charcot et il traduira deux livres du grand médecin français.



À l'époque où Charcot donne ses cours à la Salpêtrière, la neurologie vient d'être reconnue comme une discipline autonome. La médecine expérimentale, dont Claude Bernard avait constitué la théorie, et qui pouvait déjà se prévaloir de quelques beaux succès (le XIX^e siècle invente la prévention avec les premiers vaccins), était largement démunie face aux troubles du psychisme et du comportement. Profitant des limites et des échecs d'une médecine positiviste et matérialiste, qui ne voulait croire qu'à la causalité organique des maladies, nombre de médecins et psychologues français travaillaient encore sur le spiritisme, le somnambulisme et le magnétisme animal : autant de fausses pistes.



C'est Charcot qui abandonne la définition ancienne de l'hystérie et lui substitue celle, moderne, de névrose. Seulement, en faisant de celle-ci une maladie nerveuse, héréditaire et organique, il renonce à la causalité sexuelle, reconnue par les Anciens, et que Freud reprendra à nouveaux frais.

Hypnose et hystérie

L'hypnose est un « sommeil » artificiellement provoqué. Elle est particulièrement efficace sur les sujets hystériques, dont elle suspend momentanément les symptômes. Ainsi l'« aveugle » voit, ainsi la « paralysée » marche en état d'hypnose. Quand elles sont réveillées, la cécité et la paralysie reprennent. C'est pourquoi les médecins de l'époque, en l'absence de toute lésion organique, de toute anomalie physique, étaient persuadés que ces malades étaient des simulatrices.

Bernheim, chef de file de l'école de Nancy, que Freud ira voir également, fera la critique de la méthode de Charcot (il lui reprochera de susciter ce qu'elle est censée observer) et forgera une théorie générale de la suggestion (influence du psychisme sur l'organisme et influence d'un esprit sur un autre esprit). Les suggestions posthypnotiques que pratiquait Bernheim étaient spectaculaires : il donnait à un sujet en état d'hypnose un ordre, par exemple de déplacer une chaise, tout en précisant qu'il ne devait le faire qu'après son réveil. Une fois éveillé, le sujet exécutait l'acte sans savoir qu'il répondait à un ordre antérieur.

Le livre de Bernheim *Hypnotisme, suggestion et psychothérapie* sera traduit par Freud en allemand. C'est Bernheim qui popularisa le terme « psychothérapie ».

Le représentant du patient



L'hystérie est une autoaffection. Une patiente fond bruyamment en larmes dans la rue. Elle s'imagine avoir été abandonnée par un homme avec qui elle a eu un enfant alors qu'elle n'a ni homme ni enfant. Le mérite de Freud fut de reconnaître que les hystériques n'étaient ni des folles ni des menteuses.

Il faut, en effet, savoir ce que l'on fait pour mentir. Non seulement Freud a écouté les hystériques, mais il les a même crues au début.



L'hystérique ne dissimule pas, bien au contraire, elle dévoile. Et ce, sans passer par le langage des mots, mais par celui du corps. Prendre les hystériques au sérieux, c'est illustrer le mot d'un des plus anciens philosophes de la Grèce antique, Héraclite : « Le dieu ne cache ni ne révèle, mais signifie. » On ne comprend rien aux mécanismes psychiques – et en particulier à ceux du psychisme inconscient – si l'on reste prisonnier de la dualité vérité/mensonge. Ainsi, par réaction contre le préjugé selon lequel les enfants ne disent jamais la vérité, on s'est mis en tête de les croire sur parole. Résultat : des innocents ont été accusés de pédophilie.

Dans *L'Éthique de la psychanalyse*, Thomas Szasz dit que le principal apport de Freud à la médecine fut d'inventer un rôle nouveau pour le psychiatre : celui de représentant du patient. Jusqu'alors, en effet, on assignait au psychiatre deux fonctions, encore aujourd'hui largement encouragées et acceptées : celle d'être un agent protecteur de la société, et celle d'être un arbitre des conflits (entre patient et famille, ou entre patient et employeur). Freud refusa ces deux rôles.

Même lorsqu'il était très agacé par eux, Freud n'a jamais tourné ses patients en ridicule. Il les a tellement crus qu'au début il défendait la thèse de la séduction sexuelle précoce de l'enfant par un adulte. Mais cette idée supposait que tous les parents seraient incestueux. L'abandon de la thèse de la séduction (on soupçonnera Freud d'avoir suggéré lui-même des souvenirs d'abus sexuels à ses patients) aboutira à la substitution de la causalité psychique, interne, à la causalité physique, externe.

L'hystérie est un mal psychique



En bon rationaliste, Freud est déterministe. Il ne croit pas qu'il puisse y avoir d'effet sans cause. Si l'hystérie n'a pas de cause organique, c'est donc que sa cause se situe à un autre niveau de réalité. Le nœud fatal, qui produit les troubles de représentation et de comportement ultérieurs, n'est pas à chercher dans les événements extérieurs mais dans les désirs de l'enfant lui-même. C'est la découverte du *complexe d'Œdipe* qui remplacera la théorie de la séduction.



L'abandon de la théorie du traumatisme, dont la théorie de la séduction est une expression, ne signifie pas, bien entendu, que les enfants, ou les individus d'une manière générale, ne subissent pas de traumatismes réels, ou encore que ceux-ci n'ont pas d'importance dans le déclenchement d'une maladie. Seulement, selon la psychanalyse, il faut que le caractère traumatisant d'un événement touche un terrain psychiquement préparé (par une fragilité spécifique, par exemple) pour qu'il puisse avoir des effets

pathologiques. Ainsi, un viol aura des conséquences différentes, voire opposées, selon les victimes.

De retour de Paris, Freud rompt avec une clinique dominée par la primauté du regard, l'observation du tableau et le théâtre de la leçon pour mettre en œuvre une pratique nouvelle fondée sur le récit et l'écoute. La musique remplace la peinture, le temps se substitue à l'espace. Le médecin renonce à la vue et au toucher pour mieux ouvrir son oreille. La parole change de camp : c'est le malade qui dit.



À partir de 1887, et pendant une quinzaine d'années, Freud sera en relation suivie avec un médecin, Wilhelm Fliess (1858-1928), grâce à Josef Breuer, avec lequel il faisait ses études sur l'hystérie. Oto-rhino-laryngologiste, Fliess avait développé une théorie fumeuse des relations entre les pathologies du nez et celles des organes génitaux. Il sera le confident fidèle de Freud durant les années 1890, qui furent peut-être les plus critiques de son existence. Les deux hommes s'écrivaient régulièrement. C'est à Fliess que Freud a dû l'hypothèse d'une bisexualité première chez tous les êtres humains, le sexe dominant chez un individu étant celui qui a refoulé dans l'inconscient la représentation psychique du sexe secondaire, si bien que le fond de l'inconscient, c'est-à-dire le refoulé, est ce qui appartient au sexe opposé.

Leurs relations et leur amitié s'achevèrent brusquement en 1902, lorsque Fliess reprocha à Freud de l'avoir plagié sur la question de la sexualité et de projeter sa propre personne dans ses interprétations. Freud brûle alors les lettres de son ancien ami et l'accuse de paranoïa.

Vendues en 1936, les lettres de Freud à Fliess seront rachetées par Marie Bonaparte, qui aura la bonne idée de refuser de les rendre à leur auteur, sachant qu'elles auraient été détruites.



C'est cette moitié de correspondance qui a été publiée en français, en 1956, sous le titre de *La Naissance de la psychanalyse*. Le document est exceptionnel : il montre comment dans la décennie 1890 se mettent en place les morceaux du puzzle qui feront de la psychanalyse un ensemble cohérent.

Ce que Freud, en 1896, appellera « psychanalyse » (*Psychoanalysis* en allemand : le terme a été forgé par Breuer) est au confluent de deux séries d'expériences et de travaux : l'une concerne l'hystérie, et en particulier le cas d'une jeune femme connue sous le pseudonyme d'Anna O., l'autre est représentée par l'autoanalyse de Freud.



C'est à une jeune femme, et non à un savant ni à lui-même, que Freud fait remonter la naissance de la psychanalyse. C'est Anna O. (voir chapitre 22) qui invente la cure fondée sur la parole. Parler a un effet à la fois éclairant et libérateur. Dire « tout ce qui passe par la tête » : cette méthode de libre association pendant les séances de cure, Freud l'appellera la « règle fondamentale ».



Breuer a été effrayé par le violent transfert amoureux d'Anna O. à son égard. Et il juge inacceptable la théorie freudienne de l'étiologie (la causalité) sexuelle des névroses. Aussi la collaboration entre les deux hommes prit-elle fin en 1895, l'année même où ils publièrent leur ouvrage écrit en commun, *Études sur l'hystérie*.

Un tournant décisif

En même temps qu'il vit une période de grande fécondité théorique, de 1890 à 1900, Freud traverse en effet une véritable névrose, ponctuée par des moments de profond découragement, de doutes et d'inhibition, d'angoisse de mort et de phobies (comme celle de prendre le train). À quoi s'ajoute une certaine misère matérielle : en 1897, Freud n'a que trois patients, deux qu'il a accepté de soigner gratuitement et lui-même !

En 1896, son père, Jacob Freud, meurt. Freud a dit lui-même de *L'Interprétation du rêve* (1900), que l'on s'accorde à reconnaître comme le coup d'envoi de la psychanalyse, que le livre a été sa réaction à la mort de son père, « l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme ».

L'autoanalyse de Freud

Il était d'usage, au XIX^{e} siècle, que les médecins testent sur eux-mêmes les remèdes qu'ils venaient de découvrir. Parce qu'il croyait à l'époque que les rêves des névrosés, ses patients, n'étaient pas assez représentatifs de l'ensemble, et aussi parce qu'il était tenu au secret médical, Freud constituera toute une théorie du rêve à partir des siens propres. Pour mener cette tâche à bien, il aura dû surmonter la répugnance que suscitait en lui l'exhibitionnisme pour livrer ainsi son moi profond au public.

L'autoanalyse de Freud s'étale de 1895 à 1901. Après *L'Interprétation du rêve*, déjà mentionné, *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), où Freud fait l'analyse des actes manqués (voir chapitre 12) est l'expression de cette extraordinaire aventure de l'esprit. La confession, l'examen de conscience, l'introspection sont au moins aussi vieux que la religion chrétienne. Avec la psychanalyse, il ne s'agit pas seulement de dire ce que l'on sait et ce que l'on croit, mais de découvrir en soi ce dont on ne soupçonnait même pas l'existence.



C'est son autoanalyse qui conduira Freud à abandonner la théorie neurologique au profit de la causalité psychique, l'idée d'événement traumatique au profit du fantasme, et la méthode cathartique au profit de la cure psychanalytique.

Cure et catharsis

L'idée de catharsis vient d'Aristote. Selon le philosophe grec, les passions de terreur et de pitié sont littéralement purgées (ou purifiées : les deux traductions sont possibles) par le spectacle tragique, où l'on voit et où l'on entend des horreurs (Aristote prend justement l'exemple d'Œdipe qui tue son père et couche avec sa mère).

L'amphithéâtre de Charcot était, nous l'avons dit, un théâtre. Le divan sur lequel s'allongent les névrosés ne l'est pas du tout. Désormais, la scène où tout se joue est intérieure. Aux yeux de Freud, il ne s'agit pas de se purger des mauvais désirs en les revivant, mais d'acquérir une certaine autonomie en les *exprimant*. L'analyste n'est ni un confesseur ni un guérisseur, même s'il hérite partiellement de ces deux figures ancestrales.

L'institution de la psychanalyse

Jusqu'en 1906, date à laquelle commence sa correspondance avec le psychiatre suisse Carl Gustav Jung, Freud est un homme méconnu et isolé. En l'espace de six ans, *L'Interprétation du rêve* n'a été achetée que 350 fois. La double malédiction du puritanisme antisexuel et de l'antisémitisme pèse sur la discipline nouvelle.

La question juive



Freud disait que la psychanalyse aurait rencontré moins de résistance s'il s'était appelé Oberhuber comme un authentique Teuton. Athée, il ne reniera néanmoins jamais sa qualité de juif et c'est pourquoi il s'attirera la bienveillance de la communauté juive. Lui qui disait, magnifiquement, « lorsque l'on m'injurie, je puis me défendre, mais contre les éloges, je suis sans défense », il acceptera de faire partie de l'organisation humanitaire juive B'nai B'rith. « Je me considère comme l'un des plus dangereux ennemis de la religion, mais ils n'ont pas l'air de s'en douter ! » disait-il. Freud fera également partie du conseil d'administration de l'université hébraïque de Jérusalem. Mais il ne croira pas à l'idéal sioniste d'un État juif, car jamais, pensait-il, les chrétiens et les musulmans n'accepteront de confier leurs sanctuaires aux Juifs.

Jung avait en dehors de ses qualités de médecin cet appréciable avantage de n'être pas juif. Il était même antisémite. Son « ralliement » à la psychanalyse permettait à la discipline de sortir de son ghetto et de lui assurer enfin un

avenir scientifique. Freud est pris par l'enthousiasme des commencements : « Ce sera vous qui comme Josué, si je suis Moïse, prendrez possession de la terre promise de la psychiatrie, que je ne peux qu'apercevoir de loin. » Il y avait bien de la provocation dans ces termes.

En 1910, est fondée l'Association internationale de psychanalyse, dont Jung est le président. Mais très vite, Alfred Adler, l'un de ses principaux membres, démissionne, à la fois pour des questions personnelles et des questions de fond (voir chapitre 6). Quatre ans plus tard, c'est Jung qui donne sa démission à son tour. Il n'avait jamais accepté le rôle primordial accordé par Freud à la sexualité dans sa théorie de la libido (voir chapitre 6).

Une société apparemment secrète



« Ils choisissent ce métier, observe Freud à propos des psychiatres, en vue de se convaincre qu'ils sont vraiment normaux. La société leur confiant des malades, ils se sentent rassurés. Ils sont tellement plus normaux que leurs malades… »

Ce qui est vrai des psychiatres l'est au moins autant des psychanalystes. La discipline nouvelle attire les déséquilibrés et les suicidaires au point que Freud, qui avait lui-même vécu une décennie de turbulences psychiques, apparaît comme le seul à peu près normal au milieu d'un cénacle de dérangés. L'un des plus doués des psychanalystes de la première génération, Viktor Tausk, se donnera la mort, Otto Rank et Wilhelm Reich mourront à peu près fous.



Freud a l'idée de fonder un comité dont l'existence et l'action devaient rester secrètes. Une sorte de confrérie du Saint-Graal ou bien, en version des Lumières, une franc-maçonnerie. Cinq membres en font partie : Karl Abraham, Hanns Sachs, l'Anglais Ernest Jones, futur président de l'Association internationale de psychanalyse, Otto Rank et le Hongrois Sándor Ferenczi. Le Comité se réunit pour la première fois le 25 mai 1913, et en cette occasion solennelle Freud, qui était un grand amateur d'objets antiques, offrit à chacun des cinq une intaille grecque prise dans sa collection. Les adeptes la firent monter en chevalière, comme ceux qui par la suite reçurent le précieux talisman.

Les désirs que Freud eut d'une reconnaissance officielle ne furent jamais satisfaits. Jamais Freud n'eut l'honneur d'occuper une chaire à l'université et malgré les efforts faits en ce sens par de hautes personnalités internationales, il n'obtint pas le prix Nobel auquel il rêva, durant la Première Guerre mondiale surtout, à l'époque où le divan était inoccupé et où les rentrées financières tombèrent au plus bas. Freud disait que l'argent lui faisait le même effet qu'un gaz hilarant.



À cette époque néanmoins, le nom de Freud commence à être connu un peu partout dans le monde. D'une tournée de conférences faites aux États-Unis sortiront les *Cinq leçons sur la psychanalyse*, qui restent pour le profane, avec l'*Introduction à la psychanalyse*, la meilleure voie d'accès à cette discipline. Freud avait le génie d'expliquer de manière claire à un public de non-spécialistes les aspects les plus tortueux de l'inconscient psychique.

Une personnalité complexe

Comme Marx, avec lequel il partage plus d'un trait de caractère, Freud se comportait de manière tyrannique, surtout envers ceux qui lui étaient le plus proches. Aussi son existence est-elle jalonnée de brouilles et de séparations.

D'un autre côté, Freud manifestait une ouverture d'esprit dont plus d'un de ses disciples s'avérera incapable. Ainsi prit-il la défense du psychanalyste autrichien Theodor Reik (1888-1969), poursuivi pour pratique illégale de la médecine, car il n'avait pas de diplôme de médecine. Semblablement, Freud admettait, contre le point de vue de la plupart de ses collègues et disciples, la possibilité pour un psychanalyste homosexuel d'avoir des patients en charge.



Les malheurs de Gustav

Le grand compositeur Gustav Mahler, ravagé d'angoisses et de tourments, alla voir Freud. Les deux Viennois conversèrent une demi-journée en se promenant dans les rues de Leyde, aux Pays-Bas. Freud dissuada le musicien d'engager une analyse : il craignait qu'il n'y perdît une part de son génie. Bien que Mahler ne connût rien de la psychanalyse, personne ne l'a comprise aussi vite, déclarera Freud par la suite. L'auteur du *Chant de la terre* fut de son côté ébahi par la perspicacité de son interlocuteur : « Je suppose que votre mère s'appelait Marie, lui dit Freud. Certaines de vos phrases dans cet entretien me le font penser. Comment se fait-il que vous ayez épousé une femme portant un autre prénom, Alma, puisque votre mère a évidemment joué dans votre vie un rôle prédominant ? » À cela, Mahler lui répondit que sa femme s'appelait Alma Maria, mais qu'il l'appelait Marie !



Si Freud a été l'inventeur de l'une des théories les plus révolutionnaires de l'histoire de la pensée, son existence aura été globalement celle d'un bourgeois rangé. Freud était toujours bien mis. Il attachait de l'importance à sa tenue. Les reproches et les soupçons qui lui ont été adressés concernant son rapport à l'argent perdent une bonne partie de leur sens si l'on se

souvient que cet homme, qui n'exerçait pas classiquement un métier de médecin, et dont les revenus étaient aléatoires, avait à charge son épouse, ses six enfants, ses quatre sœurs (restées célibataires) ainsi que sa belle-sœur Minna Bernays, qui, après la mort de son fiancé, vint vivre dans son foyer et y resta toute sa vie. Soit 12 personnes en tout. La générosité de Freud était rarement en défaut. Il offrait volontiers à sa famille et à ses amis, et pas seulement aux membres du Comité secret, des objets de sa collection. Le jour de son 70e anniversaire, les membres de l'Association internationale de psychanalyse lui offrirent la somme de 30 000 marks. Freud en reversa les quatre cinquièmes à la revue et il fit don du cinquième restant à la clinique de Vienne.

Freud disait lui-même qu'il n'a jamais été médecin au sens propre du terme, et que son seul désir était celui de connaître. Il disait que s'il n'avait jamais eu vocation à soulager l'humanité souffrante, c'était parce que ses tendances sadiques n'étaient pas assez fortes pour provoquer pareille réaction. Il expliquait aussi cette tendance par le fait qu'il n'avait pas perdu un être aimé durant sa prime enfance. On le voit, Freud n'a pas cessé de se psychanalyser lui-même.

Fonder une physique de l'esprit



Sur le plan épistémologique (celui de la théorie de la connaissance scientifique), Freud est un matérialiste positiviste et déterministe. Il est résolument opposé à l'idée – développée entre autres par le philosophe Wilhelm Dilthey, son contemporain – d'une dualité irréductible entre les « sciences de la nature », de type explicatif, et les « sciences de l'esprit », de type interprétatif. Pour lui, la psychanalyse est, doit être une science naturelle, une physique de l'esprit.

En 1911, Freud a signé avec Einstein, Ernst Mach et d'autres savants célèbres à l'époque un appel visant à fonder une Société pour la diffusion de la philosophie positiviste. Et même s'il s'intéresse à des phénomènes comme la télépathie, il reprochera à Jung de remuer les « boues noires » de l'occultisme.



Si le positivisme est une philosophie selon laquelle la vérité ne peut être que d'ordre scientifique, il convient de la distinguer du scientisme, selon lequel tous les problèmes auxquels l'être humain doit se confronter sont de nature scientifique.

La psychanalyse n'est pas ce système totalitaire que certains ont cru et voulu reconnaître pour les besoins de leur cause. Ainsi, Freud était bien loin de penser que « tout » est psychique. Il estimait, par exemple (à juste titre, cela a été confirmé par la suite) que le fait d'être gaucher vient de facteurs organiques. De même, à la différence de certains de ses confrères, il ne donnait pas aux tics une origine psychique.

Freud était machiavélien en matière médicale, c'est-à-dire un réaliste. Il ne croyait pas à la santé idéale, mais seulement à la possibilité d'un moindre mal.

Le conquistador

Freud disait lui-même qu'il n'était ni un homme de science ni un penseur. La qualité de conquistador lui semblait la mieux appropriée pour le décrire. Il ne se considérait pas comme un grand homme. Il plaçait plus haut son travail que sa personne. Il se comparait à des aventuriers, à des découvreurs comme Christophe Colomb, dont il disait qu'il avait de l'énergie mais que ce n'était pas un grand homme.

Freud en artiste

Plus qu'un homme de science, Freud est un écrivain. Il a beaucoup écrit, mais il le faisait de façon irrégulière. « Personne n'écrit pour s'assurer la célébrité qui est quelque chose de transitoire, autrement dit une illusion d'immortalité, disait-il. Avant tout, nous écrivons pour satisfaire quelque chose à l'intérieur de nous-mêmes, non pour les autres. Évidemment si ces autres approuvent notre effort, cela contribue à augmenter notre satisfaction intérieure mais malgré tout, c'est surtout pour nous-mêmes, pour obéir à une compulsion interne que nous écrivons. »

En 1930, le fondateur de la psychanalyse reçut le prix Goethe de littérature, la plus haute distinction littéraire allemande.

Freud avait une culture littéraire immense. Il connaissait les grands classiques de la littérature, comme Shakespeare et Goethe. Mais il aimait aussi beaucoup Conan Doyle, et sa propre méthode d'investigation n'est pas sans rappeler celle de Sherlock Holmes.

L'ami des artistes et des intellectuels



Si Freud perdit en cours de route tant d'amis auxquels l'attachaient des sentiments profonds, il est resté lié toute sa vie avec des hommes très différents de lui par leurs origines, leurs préoccupations intellectuelles, ainsi que par leur style de vie et de pensée. Ainsi, le psychiatre Ludwig Binswanger et le pasteur Oskar Pfister lui restèrent attachés jusqu'à la fin. Binswanger avait pour ambition de relier psychanalyse et psychiatrie. Quant à Oskar Pfister, Freud l'appelait « son cher homme de Dieu ». Docteur en

philosophie et en théologie, Pfister fut le premier à appliquer la psychanalyse à la pédagogie.

Par ailleurs, Freud correspondit avec quelques-uns des plus grands écrivains de son temps : Stefan Zweig, Romain Rolland, André Breton.

Un dialogue raté

Tout en reconnaissant l'importance des travaux de Freud sur le rêve, André Breton a toujours pris soin de prendre ses distances avec la doctrine psychanalytique. Il prétendait qu'une analyse de rêve pouvait ne laisser de côté aucun résidu, que la totalité du contenu du rêve était épuisée par la mémoire associative.

Par ailleurs, Breton croyait à la continuité entre la conscience et l'inconscient et il appelait « surréalité » l'unité des deux. Le fondateur du surréalisme reprochait à Freud de s'être autocensuré dans le récit et l'analyse de ses rêves (où la dimension sexuelle est, de fait, pratiquement absente). Répondant à une lettre de Freud (qui protestait contre un passage de son livre), André Breton se demandait si « l'ambition démesurée de l'enfance » chez le père de la psychanalyse avait été « heureusement surmontée ».

Freud, qui avait des goûts très classiques en matière d'art et de littérature, voyait les surréalistes comme des détraqués. À l'extrême fin de sa vie, il changea d'opinion après avoir reçu la visite d'un « jeune Espagnol aux yeux fanatiques et candides », qui dessina de lui un portrait virtuose : Salvador Dalí. L'artiste dira du crâne de Freud qu'il faisait penser à un escargot.

Un réaliste pessimiste

Freud était un réaliste pessimiste. Pour lui, comme pour le philosophe Thomas Hobbes, l'homme est naturellement un loup pour l'homme. Seul un pouvoir fort peut contraindre ses pulsions sauvages et la civilisation est un mince vernis que peut faire craquer toute poussée de barbarie.



Les jugements de Freud sur les gens étaient entiers. Freud ne savait pas tenir sa langue et cela lui valut beaucoup d'inimitiés, et occasionna, comme on l'a vu, un nombre incalculable de ruptures.



Un jour, il fut invité à parler devant la Société de philosophie. Au dernier moment, il reçoit un message qui lui demande de ne donner pour commencer que des exemples « convenables ». Il y aurait ensuite une pause afin que les dames puissent quitter la salle, après quoi il pourrait continuer. Bien entendu, Freud refusa ce ridicule marché.

Ses positions politiques étaient celles d'un bourgeois raisonnable. Il était très critique envers les socialistes. Mais il ne partageait pas les vues de la droite, volontiers antisémite. Politiquement, il se situait au centre. Si, en 1914, Freud fut pris pour la toute première fois de sa vie par une bouffée de patriotisme autrichien, il déchanta vite. La guerre contribua à aggraver son pessimisme et fut l'un des facteurs qui le conduisirent à remanier sa théorie en opposant les pulsions de mort aux pulsions de vie. Il écrivit à Lou Andreas-Salomé : « L'humanité, je n'en doute pas, se remettra même de cette guerre, mais je suis certain que ni moi ni mes contemporains nous ne retrouverons un monde heureux. »



Après avoir rencontré un ardent communiste, Freud avoua avoir été à moitié converti au bolchevisme. Le militant lui avait déclaré que l'avènement du bolchevisme amènerait quelques années de misère et de chaos mais qu'elles seraient suivies d'un temps indéfini de paix, de prospérité et de bonheur. Freud lui répondit qu'il croyait à la première moitié de ce programme seulement.



Freud était sombre mais aimait la plaisanterie. Il faisait partie de ceux que l'on appelle les « pessimistes enjoués ». On ne le vit pleurer qu'une fois : lorsque l'un de ses petits-fils mourut en bas âge, de la tuberculose. Cette mort, commentera Ernest Jones, avait dû toucher en son cœur une fibre étrangement profonde.

La dernière période

Les biographes de Freud font le lien entre le réaménagement de sa doctrine (l'hypothèse de la pulsion de mort dans *Au-delà du principe de plaisir*) et les événements tragiques qui éclatent en 1920 dans sa vie personnelle : les premiers signes du cancer, la mort de sa fille Sophie, et la mort, évoquée plus haut, de son petit-fils Heinz, dont Freud disait qu'elle ne l'avait pas seulement fait souffrir mais qu'elle avait tué quelque chose en lui.

L'épreuve du cancer

Freud, qui était superstitieux, avait fait des calculs compliqués qui l'avaient persuadé qu'il mourrait en 1919. En 1923, l'attaque du cancer, à la mâchoire, est si évidente qu'il faut opérer. De 1923 jusqu'à sa mort, en 1939, Freud ne subira pas moins de 33 opérations. Seize ans de tracas, d'inquiétudes et de souffrances, supportés de manière stoïque. Le palais nécrosé ayant été enlevé, Freud a un trou effrayant dans la bouche. Il doit porter une prothèse métallique pour séparer celle-ci de la cavité nasale. Cet appareil barbare,

qui lui occasionne une gêne extrême pour manger et pour parler, mais sans lequel il n'aurait pas pu le faire, il le surnomme « le monstre ».



Lors de la visite qu'il rendit à la chanteuse Yvette Guilbert, une grande vedette de la Belle Époque, qu'il admirait beaucoup, Freud lui dit : « Ma prothèse ne parle pas français ! »



Freud fumait 20 cigares par jour. Son cancer ne l'a pas convaincu d'arrêter. Freud était un volontariste, trempé à l'éthique stoïcienne. Même dans les pires souffrances, même en phase terminale – excepté au dernier moment, qu'il a lui-même fixé – il a toujours refusé toute drogue, lui qui avait tant goûté à la cocaïne dans sa jeunesse, pour disparaître d'un coup. Vivre conscient ou être mort – pas de position moyenne.

Freud n'aimait pas les médicaments. Il dit un jour à Stefan Zweig qu'il préférait penser dans la douleur que de ne plus pouvoir penser clairement. De fait, Freud a travaillé jusqu'au bout. Son dernier ouvrage, sur Moïse, il l'a achevé à 80 ans passés.

Durant les quinze dernières années de sa vie, Freud a été constamment soutenu par sa fille Anna, qu'il appelait son Antigone – ce qui signifie que lui se mettait dans la position d'Œdipe…

Sa mère mourut à l'âge de 95 ans – lui en avait 74. Il constata à cette occasion que les gens sont en général plus enclins à envoyer leurs condoléances que leurs félicitations. Il eut l'impression, ce sont ses propres termes, d'être délié d'un engagement. Il était terrifié à l'idée qu'il pourrait mourir avant sa mère. Tant qu'elle était en vie, Freud ne se sentait pas le droit de mourir. Il n'a pas assisté à l'enterrement.

Le nazisme

Dès 1933, année de l'arrivée des nazis au pouvoir, Freud devine que la persécution des juifs et les restrictions de la liberté de pensée seront les seuls points du programme hitlérien à pouvoir être menés à terme. Apprenant que ses livres ont été jetés au bûcher des feux de joie organisés par les responsables nazis en mai, il s'exclame : « Quels progrès nous avons faits ! Au Moyen Âge, ils m'auraient brûlé. À présent, ils se contentent de brûler mes livres ! »

Freud mourut peu de temps avant que les nazis ne brûlent les corps en masse. Il ne sut donc jamais que ses quatre sœurs, très âgées comme lui, disparaîtraient dans des camps d'extermination, gazées et brûlées.

La dédicace à Mussolini

Un échange de lettres entre Freud et Einstein sur le thème de la guerre a donné lieu à la publication d'un petit ouvrage (*Pourquoi la guerre ?* en français). Freud envoya un exemplaire du livre dédicacé à Mussolini. Connaissant la nature guerrière du fascisme, c'était de sa part une marque d'humour. Mais c'était aussi l'année où le Duce s'opposait encore à la menace annexionniste allemande sur l'Autriche. En 1938, au moment de l'Anschluss, Mussolini laissera faire Hitler, l'alliance Berlin-Rome était scellée.

Devant la barbarie nazie, Freud citait le poète : « Il a cessé de comprendre le monde. » La psychanalyse était doublement persécutée en tant que « science juive » et en tant que « science dégénérée » (pour les nazis, c'était tout comme). Une bonne partie des psychanalystes (nombre d'entre eux étaient juifs) s'exila en France et aux États-Unis. Mais Jung collabora avec Mathias Goering (le cousin de Hermann), dont la tâche était de nazifier la psychologie.

Après l'annexion de l'Autriche par le Reich allemand, en 1938, la vie de Freud à Vienne n'était plus possible. C'est Marie Bonaparte, l'une des figures majeures de la psychanalyse française, qui grâce à son argent et à ses relations permit à Freud de s'exiler à Londres, malgré son grand âge et sa maladie.



L'une des conditions exigées par les nazis pour la délivrance d'un visa de sortie était la signature d'un certain document, dont voici les termes exacts : « Je soussigné, Pr Freud, confirme qu'après l'Anschluss de l'Autriche avec le Reich allemand j'ai été traité par les autorités allemandes, et la Gestapo en particulier, avec tout le respect et la considération dus à ma réputation scientifique, que j'ai pu vivre et travailler en pleine liberté, et que j'ai pu continuer à poursuivre mes activités de la façon que je souhaitais, que j'ai pu compter dans ce domaine sur l'appui de tous, et que je n'ai pas la moindre raison de me plaindre. »

Freud apposa sa signature et demanda l'autorisation d'ajouter la phrase suivante : « Je puis cordialement recommander la Gestapo à tous. »

Une mort à la manière des stoïciens



Lors de l'enterrement de son ami, Stefan Zweig prononça un discours particulièrement émouvant : « Tous ceux qui l'ont fréquenté au cours de ces dernières années le quittaient rassérénés à l'issue d'une heure de conversation familière avec lui sur la folie et l'absurdité de notre monde, et

j'ai souvent souhaité, à de tels moments, qu'il soit donné à des jeunes gens, à de futurs adultes, d'être là afin que, lorsque nous ne pourrons plus témoigner de la grandeur de cet homme, ils puissent encore proclamer avec fierté : J'ai vu un véritable sage, j'ai connu Sigmund Freud ! »

Durant la dernière année de son existence, qu'il passa à Londres, Freud reçut de nombreuses visites. Reprenant un mot de Nietzsche, Stefan Zweig disait que le vieil homme avait acquis une sagesse automnale. Pour la première fois de sa vie Freud découvrira la splendeur de la floraison des lilas, au printemps, et se dira qu'il est dommage qu'il lui ait fallu devenir vieux et malade avant de faire cette découverte.



Lorsque la guerre est déclarée le 1er septembre 1939, Freud est à bout de forces, mais lucide et réaliste. Comme son médecin lui demande s'il croit que cette guerre sera la dernière, il répond : « *Ma* dernière. »

Le dernier livre qu'il lut fut *La Peau de chagrin*, de Balzac, où l'on voit la vie du héros se réduire jusqu'à l'extinction finale. Le 22 septembre 1939, Freud rappela à son médecin sa promesse de l'aider quand il n'en pourrait plus. À présent, lui dit-il, ce n'est plus qu'une torture, et cela n'a plus de sens. Le médecin lui injecta deux petites doses de morphine, à douze heures d'intervalle. Freud mourut le lendemain. Comme Goethe, comme Victor Hugo, il avait 83 ans.

Chapitre 6

Les premières dissidences

Dans ce chapitre :

- Adler, l'inventeur du complexe d'infériorité
- Jung, le grand rival de Freud, attiré par le surnaturel

Freud ne s'est pas contenté de créer une discipline nouvelle à vocation scientifique et thérapeutique. Il s'est également voulu le chef d'un mouvement. Mais dès le début de l'aventure, les dissensions et les ruptures jouent un rôle au moins aussi grand que les ralliements. Le caractère autoritaire, voire despotique, de Freud est pour beaucoup dans cet état de fait. Mais, comme toujours lorsque les enjeux sont importants, les questions de personnes et les coups tordus ne sauraient faire oublier les questions de fond.

Dès la première décennie de son existence, la psychanalyse telle qu'elle a été conçue par Freud, s'est vue contestée sur des points fondamentaux de doctrine. De cette première génération, celle des années 1900-1910, deux figures se détachent. Après avoir été liés d'amitié avec Freud, et après en avoir partagé les idées principales, Alfred Adler et Carl Gustav Jung rompent pour mener chacun de leur côté une entreprise originale qui n'est plus freudienne mais fait aussi partie de l'histoire de la psychanalyse.

Adler, fondateur de la psychologie individuelle



Médecin et psychothérapeute autrichien, Alfred Adler (1870-1937) participe à partir de 1902 aux cercles du mercredi où Freud réunissait chez lui des amis et des confrères, qui constituèrent ainsi le premier noyau du mouvement analytique. En 1911, la rupture entre Freud et Adler est consommée. Adler part fonder la « psychologie individuelle ». À la fin de sa vie, il effectua plusieurs voyages aux États-Unis, où sa doctrine psychologique, qui n'avait pas le caractère pessimiste de celle de Freud, connut une large diffusion.

Les points de désaccord

Adler récuse :

- La conception matérialiste d'ensemble de Freud ;
- La référence à l'inconscient ;
- La référence à la sexualité infantile et au complexe d'Œdipe ;
- L'idée que l'individu est commandé exclusivement par ses pulsions ;
- L'importance du transfert.

Comme Freud, Adler attache beaucoup d'importance à l'enfance, mais il préfère voir l'origine des névroses dans les relations interpersonnelles. Il pousse beaucoup plus loin que ne l'avait fait Freud l'idée d'une unité psychosomatique de l'être humain.



La conception psychologique d'Adler est issue de la théorie hégélienne de la reconnaissance et de la théorie nietzschéenne de la volonté de puissance. Selon le philosophe Hegel, une conscience ne peut accéder à la conscience de soi qu'en s'affrontant à la conscience de l'autre. L'autre est à la fois un rival et celui sans lequel une conscience ne peut se constituer. Désirer, c'est toujours désirer le désir de l'autre. Selon Nietzsche, tout ce qui vit, et particulièrement l'être humain, est animé par une force aveugle, qui va dans le sens d'une augmentation de la puissance. Dans un monde de conflit universel, la volonté de puissance est un facteur de différenciation.

Adler, pour qui l'ego ou le moi représente toute la psychologie, s'intéresse à la psychologie de celui qui occupe une position d'infériorité et qui, pour des raisons qui peuvent être objectives mais également imaginaires, développe un sentiment d'infériorité. Le principal souci du moi est le statut, la comparaison sociale, la compétition. On comprend dès lors que l'agressivité soit pour Adler plus importante que la sexualité. L'angoisse principale ne vient pas, comme le pensait Freud, du refoulement des désirs, mais selon Adler du fait d'être évincé par un rival ou humilié par un égal présumé.

Le complexe d'infériorité



C'est Adler qui a diffusé l'expression « complexe d'infériorité », et ainsi donné au terme « complexe » un sens plus large que celui que lui reconnaissait Freud. Pour le père de la psychanalyse, en effet, il n'existe qu'un seul complexe : le complexe d'Œdipe (voir chapitre 15).

Le sentiment d'infériorité qui se développe en complexe d'infériorité peut prendre naissance à partir d'une infériorité physique réelle (comme la laideur, le handicap, la petite taille), symbolique (comme le fait d'être le benjamin d'une fratrie) ou imaginaire (comme la croyance d'être moins

aimé que ses frères et sœurs). Par le complexe d'infériorité, le sujet cherche à compenser son handicap. Mais dans son énergie à le faire (le petit par la taille fera du sport, celui qui se croit moins pourvu que ses aînés va travailler davantage qu'eux à l'école), l'enfant ou l'adolescent ne va pas seulement surmonter son handicap et parvenir à égaler ses rivaux, il va les dépasser. On parlera alors de *surcompensation*. Ainsi, Adler explique pourquoi les individus de petite taille ont volontiers un caractère tyrannique et pourquoi les homosexuels sont nombreux chez les artistes (il pensait que dans une société libérale, qui les reconnaîtrait dans leur dignité et leur accorderait l'égalité des droits, les homosexuels perdraient leur génie). Adler expliquait les perversions par la « protestation virile ».

Freud reprochera à la théorie de la surcompensation de s'appliquer à n'importe quel cas (l'homosexuel, l'hystérique, l'obsessionnel…) sans faire de distinction. Mais il reprendra à son compte l'expression « protestation virile », ainsi que celle d'« intrication des pulsions », une autre création de l'ancien disciple.

Le complexe du Petit Poucet

Dans le conte de Charles Perrault, le Petit Poucet est le benjamin et le plus petit de la fratrie, mais c'est lui qui sauve ses frères de la mort.

La petite taille des tyrans a souvent été notée. Démosthène, le plus grand orateur de l'Antiquité, bégayait dans sa jeunesse.

Le mécanisme psychique de surcompensation est plus connu aujourd'hui sous l'appellation de « résilience », un concept élaboré par deux psychologues scolaires américaines, Emmy Werner et Ruth Smith, au début des années 1940, et popularisé en France par Boris Cyrulnik.

À la différence de Freud, qui voyait dans le sentiment d'infériorité un symptôme apparu en réaction à deux dommages, réels ou fantasmatiques, la perte d'amour et la castration (voir chapitre 16), Adler accorde au complexe d'infériorité une fonction étiologique (de causalité) très générale, valide pour l'ensemble des affections. Pour lui, ce ne sont pas seulement les névroses et les affections mentales, mais également la formation de la personnalité qui s'expliquent par des réactions à des infériorités organiques, morphologiques ou fonctionnelles apparues dès l'enfance.

La toute première infériorité est commune à tous : c'est l'impuissance du nourrisson. La façon dont l'individu surmonte ses difficultés dépend de la manière dont il a pu dépasser sa première situation d'infériorité.

La nécessité de se protéger du sentiment d'infériorité constitue le motif invariable du refoulement, aux yeux d'Adler. C'est elle qui peut se manifester

par la pulsion d'agression (une notion introduite par le fondateur de la psychologie individuelle).

De conviction socialiste en politique (autre point de désaccord avec Freud), Adler était attentif à la dimension interpersonnelle, indispensable à l'équilibre psychique de l'individu. L'« esprit communautaire » développé dès l'origine à partir de la relation entre la mère et l'enfant est une question centrale pour la psychologie individuelle. Féministe convaincu, Adler insiste sur les racines sociales de l'agressivité du moi, de son ressentiment et de son insécurité. Selon lui, les individus ont un amour-propre inné et c'est pourquoi les névroses peuvent naître d'une insulte ou d'un affront (la pauvreté, la discrimination sont des insultes ou des affronts).



Connaissance de l'homme, sous-titré *Étude de caractérologie individuelle*, est la meilleure introduction à la psychologie individuelle d'Adler.

Jung, fondateur de la psychologie analytique



Médecin psychiatre suisse, Carl Gustav Jung (1875-1961) avait été appelé à travailler à la clinique psychiatrique de Zurich (le Burghölzli) dirigée par Eugen Bleuler et commença, après s'être éloigné de celui-ci, à fréquenter le cercle freudien à partir de 1907. Freud le considérait comme son véritable fils spirituel. Jung était l'un des rares membres du cercle à n'être pas juif et Freud craignait que la psychanalyse ne fût réduite à une « affaire juive ». C'est Jung qui organisa en 1908 le premier congrès de psychanalyse, année où fut également créée la revue spécialisée du mouvement, *Annales de recherches psychanalytiques et psychopathologiques*. Jung fut président de l'Association psychanalytique internationale. Mais les points de désaccord en matière de doctrine et de pratique étaient si nombreux et si rédhibitoires entre lui et Freud que la rupture intervint en 1913.

Jung fonde alors sa propre école, l'École de psychanalyse de Zurich, et sa « psychologie analytique » peut être considérée ou bien comme une variante de la psychanalyse, ou bien comme un système indépendant d'elle.

De l'Institut Goering au New Age

Dans les années 1930, à la tête de l'Institut Goering (qui eut pour mission de nazifier la psychopathologie), Jung eut une attitude controversée, menant double jeu. Son antisémitisme et son irrationalisme plaisaient aux nazis, mais durant la guerre Jung travaillera en sous-main pour les Alliés.

Jung eut des patients célèbres, au nombre desquels l'écrivain américain Francis Scott Fitzgerald, le peintre américain Jackson Pollock (qui a dit devoir sa vocation artistique à sa cure) et le physicien Wolfgang Pauli, avec lequel il fit un certain nombre de travaux. Le succès des idées de Jung fut si considérable, tant du côté soviétique qu'américain, que dans nombre de pays le jungisme concurrença efficacement le freudisme et l'emporta sur lui. L'intérêt du fondateur de la psychologie analytique pour la religion et la mythologie, qui n'était pas seulement d'ordre intellectuel mais existentiel, lui valut beaucoup de disciples et de lecteurs, mais aussi pas mal d'hostilités et de moqueries.

Jung face au cas Hitler

Jung a été bien léger lorsqu'il a assimilé Hitler à un médium et reconnu en lui un porte-parole des dieux, comme dans les mythologies de jadis. Jung était raciste, au sens exact du mot. Il était convaincu du bien-fondé d'une psychologie différentielle selon les peuples et les races. En toute logique, il refusait l'idée d'une universalité de l'inconscient. Il rejetait le « matérialisme sans âme » de Freud. Pour lui la psychanalyse était une science juive valable seulement pour les mentalités juives et incapable de comprendre la psyché germanique. Inutile de préciser qu'en affirmant l'existence d'une différence d'inconscient entre les aryens et les juifs, Jung, qui était antisémite, s'était attiré les bonnes grâces des nazis.

Mais, en 1940, année où il démissionne de ses fonctions officielles à l'Institut Goering, Jung déclare dans un entretien pour un magazine américain que Hitler est un psychopathe. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Jung, qui était citoyen d'un pays neutre, sera recruté comme agent secret des Alliés et publiera sous le titre *Wotan* (du nom du dieu principal de la mythologie germanique) un ouvrage sur la psychologie des nazis.



Jung était un homme à lubies. Il croyait avoir Goethe parmi ses ancêtres. Toute sa vie, il fit un rêve où il voyait Dieu déféquer sur une église. Au cours de trois nuits d'extase mystique, il écrivit *Les Sept Sermons aux morts*, où il se voyait sous les traits de Basilide, un gnostique des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Jung fut toute sa vie littéralement passionné par les phénomènes paranormaux. Il consacra sa thèse de médecine au spiritisme et, à la fin de sa vie, rédigea un ouvrage, *Un mythe moderne*, traitant des soucoupes volantes. Il fut un grand connaisseur d'alchimie, dont il intégra plusieurs notions à sa psychologie analytique. Prophète du retour du religieux, Jung a été l'un des inspirateurs du courant New Age, qui a repris ses conceptions de l'âme et de l'inconscient collectif.

Réhabilitation de l'alchimie

Jung se sert de deux notions alchimiques : celle de l'*unus mundus* (« monde un ») pour figurer l'unité du psychique et du physique, et celle de « conjonction des opposés » pour représenter l'union du conscient et de l'inconscient dans le psychique. Reprenant le sens étymologique du mot, Jung considère le *symbole* comme un lien, et d'abord comme le lien entre le conscient et l'inconscient. C'est Jung qui, débarrassant l'alchimie de son interprétation matérialiste, a diffusé l'idée selon laquelle la recherche de la pierre philosophale symbolise le voyage de l'esprit vers le soi, qui est son équilibre et sa complétude.



La méthode des associations libres pratiquée avec ses patients conduisit Jung à inventer le « psycho-galvanomètre », qui est l'ancêtre des détecteurs de mensonges. On dit que l'appareil servit à confondre des affabulateurs et à résoudre un certain nombre d'énigmes.

Les points de désaccord avec Freud

Ils sont si nombreux que c'est pratiquement l'ensemble du système de la psychanalyse qui est rejeté. Jung récuse :

- Le matérialisme freudien : pour lui, les forces de l'esprit ne sont pas une illusion ni un simple épiphénomène ;
- Le dualisme freudien : alors que Freud pense par oppositions (conscient/inconscient, principe de plaisir/principe de réalité, pulsions de vie/pulsions de mort), Jung est moniste, il croit à l'union des contraires ;
- Le primat accordé à la sexualité pour expliquer la constitution d'ensemble de la personnalité et les phénomènes hystériques ;
- Le caractère universel du refoulement ;
- Le caractère exclusivement sexuel de la libido (pour Jung, la libido est une énergie psychique qui peut très bien être désexualisée) ;
- La conception trop étroite du complexe (Jung détache celui-ci de sa dimension sexuelle et relationnelle parentale, par exemple il considère le moi comme un complexe) ;
- L'idée que la régression (le retour à l'enfance, à la mère) soit une expérience négative (Jung, qui pensait que la thérapie doit favoriser la régression jusqu'à l'être prénatal, a été à l'origine des thérapies du *rebirth*) ;

- Le caractère unilatéral du transfert lors de la cure (remplacé par l'idée d'une confrontation ou d'une compensation psychique dans la relation analyste/patient).

Alors que la théorie freudienne est déterministe et cherche l'explication des phénomènes par leur causalité (d'où l'image insistante de l'archéologie), la théorie jungienne réhabilite la finalité. La méthode de Jung est synthétique (et pas seulement analytique) et prospective (et pas seulement causale). En termes lacaniens (voir chapitre 9), on dira que si Freud met l'accent sur le symbolique, Jung accorde toute son attention à l'imaginaire.



C'est Jung qui a introduit dans sa thérapeutique la méthode consistant à noter les mots induits et à mesurer les temps de réaction du patient auquel on aura dit un mot inducteur. Dans son film *A Dangerous Method*, David Cronenberg (voir chapitre 23) met en scène cette pratique.



Enfin, c'est Jung, et non pas Freud, qui a diffusé un usage très large du terme « complexe ». Jung distinguait autant de complexes qu'il y a de situations traumatisantes, de troubles et de gènes possibles pour l'individu. Ainsi, sous son influence, on parla du complexe du père, de la mère, du frère, de la sœur, etc. Dans ce contexte, on « a » des complexes comme on a la rougeole ou la fièvre.

Pour Freud, rappelons-le, il n'y a qu'un complexe : le complexe d'Œdipe.

La théorie de la personnalité

Contre la médecine positiviste matérialiste moderne, Jung réhabilite la vieille idée métaphysique d'« âme », un terme qui chez lui désigne la psyché. Jung appelle « soi » la personnalité accomplie, le sujet de la psyché dans sa totalité, conscient et inconscient, matière et esprit, masculin et féminin, bien et mal. Selon Jung, l'insistance que Freud a mise sur la sexualité a détourné l'attention du monde symbolique (rêves, images, mythes) dans lequel vivent les êtres humains.



Jung appelle « énantiodromie » le mécanisme en vertu duquel lorsqu'une tendance domine la conscience, une attitude opposée se constitue dans l'inconscient. Le mot vient du grec et signifiait « course en sens contraire », le mouvement de retour après celui de l'allée dans un stade. Héraclite, qui était le philosophe de l'unité des contraires, disait que la flèche part lorsque l'arche tend l'arc en sens inverse. Cette idée que tout peut se transformer en sens contraire, Jung la voyait illustrée par l'histoire de la conversion de saint Paul. Paul de Tarse allait à Damas pour persécuter les chrétiens. Sa *conversion* (le mot signifie « retournement ») fera de lui le premier apôtre des chrétiens.

Alors que pour Freud ce sont les fantasmes refoulés qui sont responsables de la régression et à l'origine de la névrose, selon Jung, c'est un conflit *actuel* entre des motions opposées (vouloir et ne pas vouloir) qui est responsable des troubles que connaît le sujet : la libido (énergie psychique) régresse et va activer des contenus psychiques infantiles et des représentations universelles (des archétypes). Pour Jung, la névrose est une discorde intérieure.



Si l'on considère qu'il suffit de reconnaître l'existence de l'inconscient et du mécanisme de refoulement pour rester dans le cadre de la psychanalyse, alors, malgré toutes les divergences de fond dont il a été fait état, la pensée de Jung reste dans le cadre de la psychanalyse.

Le rêve n'est plus, comme chez Freud, la réalisation d'un désir refoulé, mais le lien symbolique entre le moi et l'inconscient, un moyen d'unifier la psyché, un mode d'accès au soi considéré comme totalité psychique. Loin d'être régressif, le rêve participe au développement de la personnalité. À la différence de Freud, qui ne l'admettait que pour les rêves réalistes, Jung pense que le rêve porte en lui sa signification : il représente la réalité intérieure telle qu'elle est et non telle que le dormeur la désire. Pour Jung, c'est l'image qui crée le sens et commande l'interprétation, et pas l'inverse.

Jung appelle « enfant intérieur » (ou « enfant divin ») la dimension infantile de l'être humain. C'est un archétype, donc une formation de l'inconscient collectif.

Le divin farceur

Le trickster est un personnage bien connu des anthropologues. Il est né d'un travail que Jung réalisa avec l'anthropologue Paul Radin, *Le Fripon divin : un mythe indien*. Dans la mythologie des Indiens d'Amérique, on rencontre souvent un personnage divin qui passe son temps à faire des niches, vagabonde çà et là, et trousse les femmes. Jung s'est inspiré de cette figure pour élaborer sa notion d'« enfant intérieur ».

Au-delà de la sphère américaine, le trickster se retrouve dans toutes les mythologies : Loki dans la mythologie scandinave (c'est Loge dans *L'Or du Rhin*, de Wagner), Sun Wu Kong en Chine (dérivé de Hanuman, le roi des singes du *Ramayana*) sont des tricksters. Le trickster est un archétype.

La typologie des caractères



Jung reprend les deux mots latins *animus* (généralement traduit par « esprit ») et *anima* (traduit par « âme ») pour désigner respectivement la part masculine de la femme et la part féminine de l'homme. L'union des sexes, en effet, n'est pas seulement réalisée lors de la rencontre, toute provisoire, du coït.

Jung appliqua cette idée de complémentarité sur la pratique de la double thérapie : les patients ont deux analystes, et non pas un, deux analystes de sexe opposé.

Jung appelle « persona » le masque social (le mot, latin, désignait le masque de théâtre). Il est dangereux pour un individu de s'identifier à sa persona. Le réalisateur suédois Ingmar Bergman a réalisé un film intitulé *Persona* (1966), dans lequel il montre une actrice aphasique dérivant vers la psychose par identification au visage de son infirmière.

À la persona, qui correspond au statut social et au rôle familial, fait pendant l'*ombre*, qui signifie la partie cachée de la personnalité et renferme dans l'inconscient l'ensemble des éléments psychiques, personnels et collectifs, qui ne sont pas vécus parce qu'incompatibles avec le mode de vie consciemment choisi.

Êtes-vous extraverti ou introverti ?

Jung est considéré comme l'un des initiateurs de la caractérologie, cette partie de la psychologie qui a pour tâche de désigner et de classer les différents caractères.

C'est Jung qui est l'inventeur de l'opposition fameuse entre le caractère extraverti, tourné vers l'extérieur, et le caractère introverti, tourné vers l'intérieur. Plus précisément, l'extraversion désigne le mouvement de la libido (qui, rappelons-le, n'est pas seulement l'énergie sexuelle comme chez Freud, mais l'énergie psychique en général) vers un objet extérieur, l'introversion désigne le mouvement de la libido vers le sujet lui-même. Cette dualité a d'abord un sens en psychopathologie (l'extraversion domine dans le cas de l'hystérie, l'introversion dans celui de la démence précoce, c'est-à-dire de la schizophrénie), mais elle a été étendue à l'ensemble des individus.

En combinant ces deux polarités avec les quatre fonctions de la personnalité telles qu'elles ont été dégagées par Jung (intuition, sentiment, sensation, pensée), on obtient huit types psychologiques.



Le test de Rorschach (du nom du psychiatre et neurologue suisse Hermann Rorschach) – vous savez, les chauves-souris et les papillons qui surgissent d'un papier plié sur lequel on a fait tomber une tache d'encre – s'inspire directement de la typologie des caractères établie par Jung.

L'archétype

Penseur de l'unité des opposés, Jung considère qu'il existe entre l'inconscient personnel et l'inconscient collectif une véritable intrication (voir aussi chapitre 17). Il pousse à son extrême l'analogie que Freud avait établie entre le rêve comme mythologie individuelle et la mythologie comme rêve collectif. Sous le nom d'« archétypes » (d'un mot grec signifiant « type primitif », « modèle »), Jung dégage les formes universelles de l'imaginaire humain. L'archétype est une structure de la psyché, une forme symbolique qui entre en fonction partout où n'existe encore aucun concept conscient. L'archétype est indissociable de la notion d'inconscient collectif dont il constitue la structure.



Jung n'indexe pas l'archétype à l'hérédité biologique. C'est un contresens qui est souvent commis à son propos. Jung est kantien : de même que pour le philosophe Kant, la connaissance est structurée par des formes et des catégories *a priori* (indépendantes de l'expérience), de même, pour Jung, l'imaginaire est structuré par des archétypes qui sont des formes *a priori* et non pas des contenus de représentation.

Folie et mythologie

Bettelheim fera remarquer avec humour que les patients en traitement avec un analyste freudien avaient tendance à faire des rêves freudiens, tandis que ceux qui sont suivis par des analystes pratiquant la méthode de Jung faisaient des rêves de type jungien.

Jung a eu à étudier le cas de ce patient qui voyait le Soleil comme un astre possédant un sexe dont le mouvement cosmique produisait le vent. Il y reconnut un mythe associé à la liturgie de Mithra, dans l'Orient ancien.



Les travaux effectués par le philosophe Gaston Bachelard sur l'imaginaire des quatre éléments (l'eau, l'air, le feu, la terre) ont été influencés par la symbolique des archétypes de Jung.

La synchronicité

Jung pense que la conscience dépasse les cadres étroits de l'espace, du temps et de la causalité et que l'inconscient opère symboliquement à travers les analogies, les parallélismes et les ressemblances formelles. Il disait que la plus grande trouvaille de Freud avait été que les signes mentaux sont associés par analogie.

Wolfgang Pauli (1900-1958), l'un des plus grands physiciens de la mécanique quantique, prix Nobel de physique, découvreur du principe d'exclusion, vint trouver Jung en 1931 pour des rêves étranges et pour soigner son addiction à l'alcool. Lui et Jung vont se retrouver ensemble pour une assez étonnante entreprise intellectuelle que l'on jugera, selon sa propre option philosophique (rationaliste ou pas), farfelue ou audacieuse.

La synchronicité est la manifestation de l'unité du monde psychique et du monde physique. Le psychologue et le physicien vont être frappés par l'analogie que présentent l'inconscient et le champ en physique quantique : tous deux dépassent le domaine du représentable et débouchent sur des paradoxes (on connaît peut-être le drôle de chat de Schrödinger non pas entre la vie et la mort mais tantôt vivant tantôt mort).

Il y a synchronicité lorsque la rencontre aléatoire de deux événements indépendants (ce que l'on appelle communément « coïncidence ») prend un sens pour celui qui en est le sujet ou le témoin. La synchronicité comprend deux éléments :

- Une image inconsciente vient à la conscience par le moyen du rêve et du pressentiment ;
- Avec ce contenu psychique vient coïncider un fait objectif.

Aux yeux de Jung, qui n'y avait pas froid (aux yeux), le sentiment du déjà-vu, la perception extrasensorielle, la psychokinèse (le fait de déplacer des objets à distance par la seule force de la pensée) sont autant de coïncidences signifiantes.



Lors d'une conversation animée sur les phénomènes parapsychologiques, auxquels Jung croyait dur comme fer et que Freud considérait comme folkloriques, un bruit de craquement se fit entendre dans la bibliothèque. Jung interprète le phénomène comme une manifestation de la synchronicité : l'expression physique de la contrainte psychique qu'il ressentait alors face à Freud (David Cronenberg met en scène cet épisode dans son film).



Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées est peut-être le meilleur livre d'introduction à l'œuvre de Jung, qui est très touffue.

Chapitre 7

Les disciples indépendants

Dans ce chapitre :

- Otto Rank, découvreur du traumatisme de la naissance
- Sándor Ferenczi, psychanalyste des plus lointaines origines
- Une conception nouvelle de la cure

Les noms d'Otto Rank et de Sándor Ferenczi, deux grands disciples de la première heure, sont souvent associés. Ils ont tous deux été particulièrement intéressés par l'interprétation psychanalytique des phénomènes culturels (Rank) ou biologiques (Ferenczi).



N'oublions pas que si Freud occupe une place première et centrale dans la psychanalyse, il est loin d'être le seul à constituer la discipline. La théorie de Freud n'est pas *la* psychanalyse tout entière, loin s'en faut.

Otto Rank



La principale contribution d'Otto Rank (1884-1939) à la psychanalyse figure dans le livre *Le Traumatisme de la naissance*. La douleur physique et la souffrance psychique subies par l'enfant lors de sa naissance représentent, aux yeux de Rank, l'archétype (le premier exemple) et le prototype (le modèle) de tout traumatisme postérieur. Cette angoisse première est revécue lors du sevrage et à travers l'angoisse de castration. L'asthme et la céphalée (le mal de tête) sont des reproductions somatiques directes du traumatisme de la naissance (« angoisse » vient d'un mot latin qui signifie « resserrement »). Pour Rank, le patient allongé sur le divan réactualise la situation intra-utérine, laquelle est le modèle de tout plaisir. Le coït réalise en partie la fusion originelle avec le corps de la mère.

La théorie de Rank s'ouvre à l'histoire tout entière : le héros est celui qui compense par ses actes glorieux le traumatisme de sa naissance, l'artiste le fait par ses œuvres (voir chapitre 18). Entre la mère et la mort, l'existence s'inscrit dans l'intervalle de deux renonciations à la totalité, car naître,

c'est quitter l'état de plénitude fœtale, et mourir, c'est quitter un état de complétude chèrement acquis.

Une nouvelle théorie des perversions

Le concept de traumatisme de la naissance permet à Rank de développer une théorie des perversions sensiblement différente de celle de Freud (voir chapitre 15). L'exhibitionniste cherche à retourner à l'état primitif et paradisiaque de la nudité. En se faisant ligoter, le masochiste tente de retrouver la volupté de l'immobilité intra-utérine. Quant au sadique, il incarne la haine de celui qui a été privé de ce confort et cherche à pénétrer là d'où il est sorti.

On peut toujours glousser sur ces hypothèses. Elles ont au moins le mérite de donner une autre explication que celle du « c'est mon choix ».



L'idée de traumatisme de la naissance, qui a permis à Rank de développer une théorie sensiblement différente de celle de Freud, vient de Freud lui-même. Mais celui-ci, à la différence de Rank, ne l'a pas systématisée. Comme noyau de l'inconscient, le traumatisme de la naissance remplace le complexe d'Œdipe. En outre, en faisant partir la névrose du traumatisme de la naissance, Rank donne à ce trouble du psychisme une origine biologique. Freud reprochait à Rank d'avoir voulu liquider le père de sa théorie. Nous ignorons tout, disait-il par ailleurs, de l'état psychique du fœtus et de son degré de perception.

La maternologie

Freud pensait qu'à cause de la dépendance biologique prolongée du bébé à l'égard de sa mère, il y a davantage continuité que rupture entre la vie intra-utérine et l'enfance.

Consacrant ses recherches au tout jeune enfant et à ses relations avec la mère, Jean-Marie Delassus invente une discipline nouvelle, la maternologie, à la croisée de la psychanalyse et de la néonatologie. *Le Génie du fœtus* et *La Psychanalyse de la naissance* constituent des points de vue de synthèse entre l'idée de rupture défendue par Rank et celle de continuité défendue par Freud. Il existe plusieurs naissances, celle de l'état civil n'est ni un départ absolu ni un point d'arrivée, mais un événement qui doit être repris par la « naissance psychique » qui s'étale sur plusieurs années.

Otto Rank explique le plaisir suscité par nombre de jeux par le fait qu'ils représentent la négation inconsciente du traumatisme de la naissance. Tel est le cas du jeu de cache-cache, du jeu de la balançoire, du jeu de la poupée.



Otto Rank constitua une psychologie différentielle des sexes. Alors que l'homme est porté à craindre de perdre ce qu'il a, la femme est conduite à désirer ce qu'elle n'a pas. Chez elle, le désir d'enfant peut exhausser son désir vers une totalité plus grande.

L'angoisse, en ce qui concerne l'homme et la femme, n'est pas la même : peur de perdre son sexe chez l'un, peur de se perdre chez l'autre. C'est pourquoi la femme, à la différence de l'homme, peut se désinvestir entièrement, corps et psyché, de l'acte sexuel.

Une autre originalité de Rank fut qu'il développa, sous l'influence de Nietzsche, une thérapie de la volonté (un concept largement refoulé par la psychanalyse freudienne). Puisque le traumatisme de la naissance figure le traumatisme initial, le patient doit parvenir pendant la cure à reconnaître, dans ce qui a suscité son trouble ou son inadaptation à la vie, la reproduction du choc infantile et souvent même la fixation à ce choc. Le patient doit prendre conscience de cet état de fait.

Otto Rank développa une psychologie génétique mettant l'accent sur les concepts de conscience et de développement du moi.

À la fin de sa vie, il se détacha de la psychanalyse au profit de la pédagogie et de la propédeutique.

Sándor Ferenczi



Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle, du psychanalyste hongrois Sándor Ferenczi (1873-1933), tente de jeter les bases d'une nouvelle science, la « bioanalyse » en appliquant à la biologie la valeur universelle du symbolisme. S'appuyant sur de nombreuses données naturalistes concernant le comportement et plus particulièrement la sexualité de l'animal, Ferenczi déduit une véritable psychanalyse de l'évolution à partir de la loi biogénétique d'Ernst Haeckel, qui établissait un « parallèle phylogénétique » : le développement de l'individu reproduit en accéléré l'évolution du monde vivant tout entier. En d'autres termes, l'embryon humain commence poisson (lorsqu'il nage dans le liquide amniotique) pour terminer mammifère.

Selon Ferenczi, l'existence intra-utérine des mammifères supérieurs est une répétition de la forme d'existence de leurs ancêtres qui vivaient dans un milieu marin. La naissance ne serait rien d'autre qu'une récapitulation individuelle de la grande catastrophe qui lors de l'assèchement des mers a contraint nombre d'espèces animales, parmi lesquelles figurent nos ancêtres, à s'adapter à la vie sur la terre ferme. Ainsi, le désir du retour au sein maternel ne provient plus, comme chez Rank, du souvenir de l'extase intra-utérine perdue, mais de la nostalgie de l'océan primitif dont toutes les espèces proviennent et que Ferenczi appelle « régression thalassale ». De Thalassa, la mer originelle (le mot signifie « mer » en grec), la mère humaine n'est que le substitut tardif ou le symbole.

Comme Rank, Ferenczi accorde à la mère une fonction primordiale dans la constitution de l'inconscient psychique alors que cette fonction est dévolue au père chez Freud.

L'analogie corps maternel/mer ou terre nourricière est présente dans toutes les cultures. Le coït est la satisfaction de l'instinct de retour à la mère et à l'océan, ancêtre de toutes les mères. Le sommeil également (Freud disait que l'homme ne naît jamais complètement puisqu'il passe une bonne partie de sa vie dans le sein maternel, quand il va dormir).



Psychanalyse du coït

Le coït est selon Ferenczi la métaphore du retour dans le ventre maternel. Ce retour s'effectue selon les trois modalités de l'imaginaire, du symbolique et du réel (pour reprendre les termes dégagés par Lacan – voir chapitre 9) :

- Sur le plan imaginaire, l'homme rentre dans le ventre au niveau du fantasme, qui vise à la répétition d'une expérience de satisfaction ;
- Sur le plan symbolique, il n'y a « pénétration » que par le phallus (voir chapitre 9), en effet le sexe de l'homme n'est pas « à l'intérieur » de celui de la femme ;
- Sur le plan réel, c'est le sperme (donc, ni l'homme ni le sexe) qui est introduit dans le ventre. D'où l'identification narcissique à lui.



Ferenczi est l'inventeur du concept d'*introjection*, qui désigne le processus par lequel le moi assimile des éléments du monde extérieur.

« L'homme ne peut aimer que lui-même et lui seul, observe-t-il, aimer un autre équivaut à introjecter cet autre dans son propre moi. »

La confusion de langue

Dans un texte intitulé *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Ferenczi analyse ce fait que l'enfant et l'adulte ne parlent pas la même langue. L'adulte impose à l'enfant un langage affectif teinté de sexualité inconsciente que l'enfant est incapable d'élaborer lui-même. Ces stimuli peuvent constituer un véritable traumatisme conduisant l'enfant au repli sur soi.

Ferenczi réhabilite la théorie de la séduction abandonnée par Freud. Par ailleurs, puisque l'enfant ne maîtrise pas le langage, son vécu est essentiellement corporel, et donc articulé à un niveau inconscient plus profond. L'accès au trauma ne pouvant se faire par la technique usuelle, Ferenczi préconise l'usage de techniques corporelles comme la relaxation et la respiration.



Mais c'est surtout sur la question de la cure que Rank et Ferenczi se sont séparés des « freudiens » orthodoxes.

Au début, Freud, à la suite de Breuer, concevait la cure comme une méthode cathartique : les patients doivent « abréagir » leurs affects bloqués lors d'un événement traumatique (sexuel). Le cinéma a illustré des milliers de fois ce miracle : revivre le traumatisme, ne serait-ce qu'en pensée, c'est s'en délivrer.

Freud renoncera à la fois à la théorie du traumatisme et à celle de l'abréaction. Il ne s'agit pas de revivre, mais de savoir. Freud développera une conception non empathique de la cure : le patient n'entre pas en analyse pour aller mieux, mais pour des fins névrotiques. D'où la règle de l'abstinence : il est important que le psychanalyste ne réponde pas à la demande (surtout s'il s'agit d'une demande sexuelle), le patient doit être frustré. Selon Freud, les techniques visant à rassurer le patient courent à l'échec.

À l'opposé de cette conception intellectualiste, paternaliste, Ferenczi préconise du côté du psychanalyste la « couvade » maternaliste, faite de tendresse et de compassion. À une psychanalyse de la distance s'oppose donc une psychanalyse de la proximité.

Ferenczi a par ailleurs été le premier à noter l'importance primordiale du contre-transfert. Car si le psychanalysé transfère ses affects sur son psychanalyste, le psychanalyste, comme le berger à la bergère, répond par son contre-transfert. L'appareil conceptuel construit autour de la cure (projection, résistance) peut servir à légitimer le psychanalyste à ses propres yeux et risque ainsi d'invalider le discours des patients. Au modèle freudien du chirurgien, Ferenczi préfère le modèle socratique de l'accoucheur. D'où la nécessité de psychanalyser le psychanalyste. On appelle « psychanalyse didactique » ou « psychanalyse de contrôle » la psychanalyse du psychanalyste.

Chapitre 8

Élargissements et approfondissements

Dans ce chapitre :

- Les femmes et les enfants d'abord
- Une alliance originale : Freud et Marx
- D'autres horizons, à perte de vue

Il n'y a pas une, il n'y a pas *la* psychanalyse. Il n'est aucun concept freudien que les psychanalystes n'aient discuté, modifié voire contesté. Le seul noyau dur, celui sans lequel il n'y aurait plus sens à dire qu'untel est psychanalyste, est la reconnaissance de l'existence et de la puissance de l'inconscient.

Depuis les origines, la psychanalyse a été écartelée entre ceux qui mettaient l'accent sur la dimension biologique des formations psychiques et ceux qui, au contraire, accordaient la première importance aux facteurs sociaux et culturels du comportement humain.

Les femmes et les enfants d'abord

Freud, bien entendu, a eu affaire à des patientes et à des enfants. Mais il reconnaissait lui-même que dans ce domaine tout ou presque tout restait à faire et que d'autres le feraient après lui. Il a analysé des enfants, mais par l'intermédiaire d'un parent.



Il dit un jour à Marie Bonaparte que la grande question restée sans réponse et à laquelle il n'a lui-même pu apporter de réponse est : que veut la femme ? Il disait de la sexualité féminine qu'elle était un « continent noir ». Ce qui ne signifiait pas, comme l'ont prétendu certaines féministes, qu'il y avait quelque

chose de diabolique chez les femmes, mais qu'il y avait chez elles une réalité qui résistait encore à l'investigation scientifique.

Quelque chose a joué presque au début de la psychanalyse et aura un impact décisif sur son développement. Cette nouvelle discipline que son fondateur croyait pouvoir être une science a été défendue et illustrée par un certain nombre de femmes de génie. Il faudra attendre la fin du XX^{e} siècle (et encore!) pour observer une féminisation équivalente dans les autres domaines de la recherche.



Une femme de génies : Lou Andreas-Salomé

De génies, au pluriel, en effet, car en plus de ceux avec qui cette femme de lettres allemande d'origine russe s'est liée d'amitié, il faut compter le sien propre.

Sa vie est celle d'une grande intellectuelle, libre et vagabonde. À l'âge de 21 ans, elle rencontre Nietzsche, qui tombe amoureux d'elle. Plus tard, elle aura une relation avec le poète Rainer Maria Rilke. Elle rencontre Freud en 1911 et devient l'amie d'Anna, la fille chérie du fondateur de la psychanalyse. En faisant connaître la psychanalyse, elle a joué un rôle formidable de passeur culturel.

Le continent noir

C'est l'expression utilisée par Freud pour désigner la sexualité féminine.

Si, en 1929, Joan Rivière écrit un texte intitulé *La Féminité en tant que mascarade*, dans lequel elle analyse la féminité comme une mise en scène leurrante, c'est à Hélène Deutsch, psychanalyste américaine d'origine autrichienne (1884-1982) que revient le mérite d'avoir été la première à se spécialiser dans la psychanalyse de la femme. Selon elle, l'oralité est le prototype de la sexualité féminine. Quant à l'homosexualité féminine, Hélène Deutsch en situe l'origine dans la relation prégénitale de la petite fille à la mère et se démarque des hypothèses émises par Freud : pour elle, l'homosexualité féminine relève non pas de l'identification au père (complexe d'Électre, version féminine du complexe d'Œdipe), mais d'un retour à la fixation première maternelle après l'échec de l'appel au père : c'est une relation régressive sur le mode mère-enfant où les deux rôles s'échangent.



La « dernière des Bonaparte » dans l'empire de la psychanalyse

La princesse Marie Bonaparte est une figure à la fois très importante et très controversée de l'histoire de la psychanalyse.

Petite-fille d'un neveu de Napoléon, elle a été la première femme psychanalyste française et aussi la première analyste profane française (on appelle « profane » l'analyste non médecin). Elle a épousé le prince Georges de Grèce, second fils du roi Georges Ier.

Sujette à des phobies multiples, elle est malheureuse en amour (frigide, elle a été victime du chantage d'un amant). Elle suivit une psychanalyse, très longue, avec Freud (de 1925 à 1938). Une cure manifestement ratée puisque Marie Bonaparte ne renoncera jamais à l'idée absurde selon laquelle ce qui empêchait son accomplissement orgasmique, c'était sa fixation clitoridienne, elle-même provoquée par une distance trop grande entre le clitoris et le vagin. Elle se fit opérer trois fois pour se faire déplacer le clitoris, sans résultat.

Marie Bonaparte racheta à son propriétaire la correspondance de Freud avec Wilhelm Fliess, et refusa de la restituer, car elle savait que Freud l'aurait détruite (voir chapitre 5). C'est elle qui versa aux nazis la rançon de 5 000 dollars pour permettre à Freud et à sa famille de quitter Vienne après l'annexion de l'Autriche par Hitler.

Karen Horney, psychanalyste allemande (1885-1952), est entrée en désaccord avec les tenants de l'orthodoxie freudienne sur la question de l'« envie de pénis ». Elle pensait que cette idée était à la fois fausse et dévalorisante pour les femmes.

Lorsque l'enfant paraît

Freud n'a eu que rarement l'occasion d'observer psychanalytiquement des enfants, en dehors des siens propres. Il a rédigé l'étude de cas du petit Hans à partir des notes prises par le père de l'enfant (voir chapitre 21). Mais l'impulsion qu'il a donnée en ce domaine donnera lieu à un grand nombre de travaux riches et féconds.

Karl Abraham

Karl Abraham (1877-1925) fait partie des psychanalystes de la première génération. Il a présidé l'Association psychanalytique internationale de 1914 à 1918.

Il est surtout connu pour avoir déterminé avec plus de précision que l'on ne le faisait jusqu'alors les différents stades de développement de la sexualité

infantile, distinguant dans le stade oral deux phases, le stade oral précoce, où le plaisir est associé à l'activité de succion, et le stade sadique-oral, qui apparaît avec la dentition et dans lequel le plaisir est lié à la morsure.

Pareillement, au sein du stade anal, qui est le deuxième stade prégénital (voir chapitre 15), il existe un stade sadique-anal, dans lequel le plaisir de l'enfant est assuré par la toute nouvelle maîtrise de ses sphincters et consiste dans la rétention de la charge fécale plutôt que dans son évacuation. Freud interprète le caractère maniaque, avare et obstiné comme l'expression d'une fixation au stade sadique-anal.

Melanie Klein

Melanie Klein (1882-1960), psychanalyste britannique d'origine autrichienne, est la véritable pionnière de la psychanalyse des enfants. Lacan l'appellera « la géniale tripière ». La psychanalyse des enfants se heurte à des difficultés particulières. Melanie Klein passera outre aux objections des orthodoxes freudiens, au premier rang desquels figurait la propre fille du maître. Par la suite, Esther Bick, psychanalyste anglaise d'origine polonaise (1901-1981), fera même des observations psychanalytiques sur des bébés.

La guerre des kleiniens et des annafreudiens

Une controverse célèbre a opposé deux camps, durant la Seconde Guerre mondiale, une véritable guerre dans la guerre.

Alors qu'Anna Freud plaçait sa psychanalyse dans un cadre pédagogique général, Melanie Klein estimait qu'il est impossible de combiner travail analytique et travail éducatif : si l'analyste prend le rôle du surmoi (voir chapitre 14), il barre la route du conscient aux tendances pulsionnelles, il se fait le représentant des forces de refoulement.

Pour la fille de Freud, la méthodologie de la cure (anamnèse, interprétation des rêves, association libre, interprétation du transfert) est impossible avec l'enfant (elle refusait de prendre en cure un enfant avant l'âge de 4 ans). Pour Melanie Klein, cela est possible à quelques aménagements près (ainsi, le dessin et le jeu peuvent remplacer le rêve). Puisque les enfants sont plus fortement dominés par leur inconscient et leurs pulsions que les adultes, que leur moi est faible, on peut établir un lien direct avec l'inconscient de l'enfant. En outre, les représentations symboliques, comme les jouets, sont moins investies d'angoisse que les confessions orales.

Anna Freud craignait que l'analyse ne corrompît le lien entre l'enfant et ses parents. Pour Melanie Klein, c'est l'inverse qui se produit. Alors que pour Anna Freud l'enfant ne peut établir de relation de transfert, Melanie Klein préconisait le transfert sur elle-même de l'hostilité des jeunes patients envers leur mère.

Chez Anna Freud, la psychanalyse n'est plus centrée sur le ça, mais sur l'adaptation possible du moi à la réalité. La fille de Freud sera à l'origine de ce que les Américains appelleront l'*ego psychology*, la « psychologie du moi », qui sera dominante dans les pays anglo-saxons. Pour Melanie Klein, c'est par le travail de l'interprétation qu'il y a une fonction thérapeutique.

Selon Melanie Klein, l'enfant ne considère pas sa mère comme un « objet total », mais comme une mosaïque constituée de fragments. Ainsi, lorsqu'il tète, le nourrisson n'a de relation qu'avec un objet partiel : le sein. Ce « clivage de l'objet » est l'une des découvertes de Melanie Klein.

À partir des travaux de Karl Abraham, Melanie Klein découvre chez le tout jeune enfant un ensemble de mécanismes archaïques : position schizoparanoïde, position dépressive, destructivité… Selon elle, le surmoi se développe beaucoup plus tôt (vers le cinquième ou sixième mois) que ne le pensaient Freud et sa fille, qui le faisaient dériver de la résolution du complexe d'Œdipe vers l'âge de 5 ans. Il se rattache à l'angoisse issue des effets des pulsions destructives (position dépressive). Le complexe d'Œdipe découle selon Melanie Klein de la frustration éprouvée au moment du sevrage, c'est-à-dire à la fin de la première ou au début de la deuxième année. Ce n'est donc pas l'amour de la petite fille pour le père qui serait le facteur déclenchant du complexe d'Œdipe, mais l'envie à l'égard de la mère possédant à la fois le sein et le pénis.

Le sens de l'envie

Dans ses *Confessions*, saint Augustin (IVe-Ve siècle) raconte son étonnement lorsqu'il vit un tout jeune garçon regarder son petit frère téter « avec un regard amer ». Il y a dans l'envie un désir de mort.

Pour Karl Abraham, l'envie est de caractère sadique-anal : elle résulte de l'intrication de deux réactions, une intense hostilité envers celui qui détient un avantage, et le désir de le lui arracher. Comme saint Augustin, qui y reconnaissait la trace du péché originel, la psychanalyse donne donc à l'envie un sens beaucoup plus fort, beaucoup plus tragique que celui qu'on lui accorde habituellement.

Melanie Klein différencie l'envie de l'avidité. L'avidité est la marque d'un désir impérieux et insatiable, qui va au-delà de ce dont le sujet a besoin et au-delà de ce que l'objet peut ou veut lui accorder. Par avidité, le bébé cherche à dévorer le sein maternel alors que sous l'effet de l'envie il cherche à introduire dans la mère et dans son sein tout ce qui est mauvais (les excréments, les mauvaises parties du soi) afin de la détériorer et de la détruire.



Ne confondez pas l'envie avec la jalousie. Les deux mots sont souvent utilisés l'un à la place de l'autre dans la conversation courante. La jalousie suppose une relation à trois : elle touche l'amour que le sujet estime lui être dû et qui lui aurait été dérobé par un rival. L'envie, quant à elle, implique une relation du sujet à une seule personne.



Envie et gratitude délivre le noyau de la théorie psychanalytique de Melanie Klein. À l'envie, qui tend à détruire le mauvais sein et la mère qui empoisonne, s'oppose la gratitude, qui est une attitude de reconnaissance envers le bon sein et la mère qui nourrit. La gratitude naît de la jouissance. Il existe, selon Melanie Klein, une espèce de manichéisme primordial, à base pulsionnelle, par lequel dès sa naissance l'être humain divise la réalité en bonne et en mauvaise. À la croyance au bon sein capable d'aimer et de protéger est liée la croyance du sujet en sa propre volonté.

Les deux mères inverses : la bonne fée et la sorcière

Dans les contes, la fée qui apporte la vie et l'amour s'oppose à la sorcière qui veut tuer. Ces deux figures symbolisent les deux mères inverses, celle qui nourrit et celle qui empoisonne, telles que Melanie Klein les a repérées et analysées dans le psychisme du petit enfant.

Le clivage, qui est une division psychique, sépare les pulsions aussi bien que les objets. On parle de clivage du moi aussi bien que de clivage de l'objet.

Pour Melanie Klein, nous l'avons vu, le moi apparaît dès le début de la vie. Mais le moi précoce manque de cohésion, il est incapable d'unité.

Melanie Klein croit aux pulsions de mort (voir chapitre 16). L'envie est une manifestation sadique des pulsions destructrices, elle intervient dès le commencement de la vie et a une base constitutionnelle. Elle est donc normale. Grâce à elle, les pulsions destructives sont projetées hors de soi : tel est le cas de la position dite « schizoparanoïde », qui prédomine dans les trois ou quatre premiers mois de la vie.

Une conséquence de l'envie primitive est l'apparition précoce de la culpabilité. Celle-ci est ressentie comme persécutrice – l'objet qui l'a suscitée devient le persécuteur. Melanie Klein interprète également la réaction thérapeutique négative (l'hostilité de l'enfant envers sa psychanalyste) comme un effet de l'envie.



La position schizoparanoïde se caractérise par la conjonction de pulsions destructives omnipotentes, de l'angoisse de persécution et du clivage des pulsions. Elle est appelée ainsi parce qu'elle fait coexister le fantasme (paranoïaque) de toute-puissance avec la division (schizophrénique) du sujet.

L'expression « position schizoparanoïde » à propos d'un mignon chérubin qui suscite l'émerveillement de la famille réunie en cercle ne doit pas scandaliser. Le nouveau-né vit une angoisse de nature persécutive : il ressent inconsciemment tout malaise comme provoqué par des forces hostiles.



Cela ne signifie pas que les petits enfants soient fous, bien à l'inverse, cela signifie que les fous sont restés des petits enfants.

À la différence de Freud, Melanie Klein pense que le moi primitif existe dès le début de la vie néonatale. La menace d'anéantissement par la pulsion de mort au-dedans représente pour l'enfant l'angoisse primordiale. L'enfant garde pour lui ce qui est bon et projette dans l'image maternelle ce qui est mauvais. Par la suite, il s'identifie à ce qui a été projeté : telle est l'identification projective qui aboutit, dans le développement normal, à la réintégration de ce qui a été auparavant projeté.



Ce que Melanie Klein appelle « identification projective » correspond à un mécanisme psychique inconscient par lequel le sujet projette sur un objet des éléments du soi pour s'y reconnaître. L'identification projective est un mécanisme de défense pathologique lorsqu'elle vise à prendre possession de l'objet et à l'anéantir. Rappelons que dans la psychanalyse l'objet n'est pas une « chose », mais ce sur quoi une pulsion se porte. Ainsi, pour le nourrisson, sa mère est un objet. Ne dit-on pas dans la langue commune, « objet d'amour » ?

L'identification introjective est le processus psychique inverse de l'*identification projective* : cette fois, c'est l'objet ou un fragment de l'objet qui est assimilé au soi.

Au modèle œdipien Melanie Klein substitue un modèle préœdipien, renvoyant à l'angoissante symbiose de l'enfant avec la mère, à un monde livré non plus au despotisme de l'ordre paternel, mais à la violence du chaos maternel, d'avant la loi. Pour l'auteur d'*Envie et gratitude*, la psychose résulte d'une fusion destructrice avec le corps maternel, vécu comme objet persécuteur.

L'histoire du blanc de poulet

C'est l'histoire d'un homme qui ne put jamais goûter au blanc de poulet. Quand il était enfant, c'était la part réservée aux parents. Devenu père à son tour, voilà que ses enfants se la réservent.

Melanie Klein raconte cette histoire pour illustrer le passage de l'éducation répressive de jadis à l'éducation permissive aujourd'hui.

Donald Winnicott



« Un bébé, ça n'existe pas. » Le pédiatre et psychanalyste britannique Donald Winnicott (1896-1971) a fondé une bonne partie de sa pensée sur l'idée de *transitionnel*. Le bébé n'existe pas tout seul. Entre le bébé et sa mère, il y a un espace transitionnel qui n'est ni extérieur ni intérieur et grâce auquel se développe l'aire de jeux et de créativité de l'enfant, favorable à son développement psychique. Le petit enfant apprend peu à peu à jouer sous le regard de sa mère, mais indépendamment d'elle. Lorsqu'il commence à se déplacer à quatre pattes, cela signifie qu'il tente pour la première fois de s'affranchir de ses parents (il se carapate : marcher, c'est fuir). Lorsque le développement de cet espace symbolique est perturbé ou entravé, l'adaptation de l'enfant à son environnement se voit compromise. Pour s'adapter, le « self » (le moi) se divise en « faux self » lié aux difficultés psychiques inconscientes de la mère et en « vrai self ». Chez les sujets coupés de leur « vrai self », il s'ensuivra un sentiment d'irréalité, un vrai « self-sévice ».

Une pionnière : Hélène Deutsch

Winnicott a tiré sa théorie du faux self de la théorie des personnalités « comme si », élaborée par Hélène Deutsch, déjà mentionnée à propos de la sexualité féminine. Les personnalités « comme si » donnent l'impression de manquer de naturel dans leurs relations personnelles et sociales. Bien que paraissant normales, sans trouble de comportement et avec des capacités intellectuelles intactes, des expressions affectives appropriées, ces personnes ont quelque chose d'indéfinissable qui amène toujours à se demander ce qui ne va pas : le refoulement n'existe pas chez elles, il y a un manque d'investissement d'objet.

Winnicott est également célèbre pour son concept d'*objet transitionnel*. Le doudou du petit enfant peut être n'importe quoi : une peluche démantibulée, un morceau de tissu sale et troué. Cette misérable chose a une fonction psychique considérable. Elle n'est ni le moi ni le non-moi de l'enfant, c'est une véritable interface symbolique.

Bien situé dans la tradition de l'empirisme et du pragmatisme anglo-saxons, méfiant à l'endroit de l'esprit de système et des concepts abstraits, Winnicott ne plaçait pas les mères devant un idéal impossible. Selon Winnicott, les mères devaient juste être « suffisamment bonnes », « banalement dévouées ». La pédagogie issue de la psychanalyse est modeste lorsqu'elle est juste.



Freud partageait cette modestie éducative. Un jour, une mère désemparée s'adresse à lui pour lui demander conseil pour l'éducation de son enfant. Freud lui a répondu : « Madame, faites comme vous l'entendez. De toute façon, ce sera mal fait ! »

Françoise Dolto



Celle que Lacan appelait affectueusement « la costaude » (1908-1988) a beaucoup contribué à populariser la psychanalyse en animant pendant plusieurs années à une heure de grande écoute une émission radiophonique. Elle a été pour cette raison, de la part des milieux conservateurs, l'objet d'attaques dont on imagine mal la virulence aujourd'hui. On lui a donné la réputation d'être le chantre (la « chanteresse » ?) de l'enfant roi alors qu'elle disait à peu près le contraire. Tel est souvent le sort des grands psychanalystes : à travers leurs propres fantasmes, les gens croient s'attaquer à eux.

Histoire de poupée-fleur

La jeune Françoise Dolto fit impression lorsqu'elle présenta à ses collègues de la SPP, en 1949, le cas d'une fillette psychotique qui ne faisait que crier, sans pouvoir parler. Bernadette voyait les êtres humains comme des choses et les plantes comme des personnes. Françoise Dolto eut l'idée de demander à la mère de la fillette de confectionner une « poupée-fleur » avec une tige de fer et des bouts de tissu. Bernadette projeta son agressivité sur l'objet et se mit à parler.

Pour Françoise Dolto, le fœtus a un véritable désir de naître (une thèse qui n'a pas plu aux militantes de l'avortement). Une fois né, le bébé réclame une disponibilité absolue de sa mère (une thèse qui n'a pas plu aux militantes du féminisme). S'engager dans la psychanalyse, c'est se condamner à ne jamais plaire.



Françoise Dolto distinguait plusieurs castrations : la castration ombilicale, effectuée dans le champ de la réalité physiologique, la castration orale, qui a lieu avec le sevrage, et la castration anale, qui marque la fin de la dépendance de l'enfant à l'égard de sa mère pour les besoins excrémentiels, les soins du corps et l'habillement.

Françoise Dolto parlait également de castration naturelle ou primaire, qui résulte de la réalité monosexuée et mortelle du corps humain. Les filles n'ont pas de pénis, les garçons n'auront pas d'enfants.

Le complexe du homard

Françoise Dolto s'est également intéressée aux adolescents (voir chapitre 21, l'analyse du cas Dominique). Comme le homard, l'adolescent entoure et protège contre l'extérieur sa sensibilité, qui est très vive, d'une carapace qui est très dure.

Freud et Marx : l'improbable alliance

Entre la psychanalyse qui pense qu'il existe une causalité psychique interne des comportements humains, et le marxisme, selon lequel l'être humain est déterminé de l'extérieur par des facteurs économiques et sociaux, le divorce semble irrémédiable. Et puis, si Freud n'a pas beaucoup manifesté de sympathie envers l'idéal communiste, c'est peu dire que de dire que le communisme le lui a bien rendu.

Néanmoins, deux grandes jonctions ont été réalisées entre ces deux théories qui avaient au moins pour point commun d'être révolutionnaires : par Wilhelm Reich et par l'école de Francfort. Elles dessinent ce que l'on a appelé le « freudo-marxisme ».

Wilhelm Reich



Wilhelm Reich, psychiatre et psychanalyste autrichien (1897-1957), a peut-être indirectement, alors qu'il avait 14 ans, provoqué le suicide de sa mère en révélant à son père la liaison de celle-ci avec l'un de ses précepteurs. Il se situera nettement dans la tradition marxiste en expliquant les névroses par les facteurs socio-économiques (difficultés de la contraception, dépendance économique de la femme, problèmes d'emploi et de logement). Durant la Grande Crise, en désaccord avec l'apolitisme affiché de la Société de psychanalyse, il adhère au parti communiste et diffuse la sexologie auprès de la jeunesse (on peut considérer Reich comme le véritable inventeur de cette discipline). Il crée Sexpol, centre public de recherche sur les conditions d'épanouissement sexuel des masses populaires. Réfugié aux États-Unis, il versera dans une sorte de délire sexologique et connaîtra à la fin de sa vie des déboires judiciaires et la prison.



Philosophiquement, Wilhelm Reich n'est pas un matérialiste au sens rigoureux du terme. Sa pensée a subi l'influence de Bergson. Comme le philosophe français, il croit à un élan vital et entend mettre fin à la vieille querelle entre les mécanistes, selon qui le comportement des organismes

vivants peut être expliqué à l'aide des seuls concepts de la physique, et les vitalistes, selon qui ce comportement suppose un fonctionnement plus compliqué que ne le traduisent les lois de la physique et de la chimie.

Wilhelm Reich ne croit pas à la pulsion de mort. Il interprète le désir de néant comme un désir inconscient de se libérer de la tension sexuelle par l'orgasme. Ou encore comme une pulsion secondaire acquise au cours de la vie de ceux qui ne peuvent pas, pour des raisons extérieures, satisfaire leurs désirs. Reich s'inscrit en faux contre le pessimisme freudien. Selon lui, le bonheur de l'humanité est possible, et il consiste dans la libre expression des pulsions sexuelles. L'idéal communiste de l'« homme nouveau » auquel il croit est selon lui un vain slogan dès lors que la morale sexuelle traditionnelle n'est pas dépassée.

Reich parle de répression, et non de refoulement, en quoi il est plus marxiste que freudien. Les entraves à la satisfaction des désirs ne sont pas internes, mais extérieures. La culture patriarcale, qui fonde l'ordre capitaliste, crée la base psychologique collective sur laquelle s'abattra la répression sexuelle.

Exploitation et répression

Selon Wilhelm Reich, la répression sexuelle organisée par l'État bourgeois sur le peuple a pour finalité l'exploitation économique. Mais cette hypothèse se heurte au fait de la répression sexuelle chez les enfants (l'interdit de la masturbation et la honte qui lui a été attachée). Par ailleurs, le puritanisme représentait ce que la bourgeoisie s'imposait *à elle-même*. Le corps de l'ouvrier n'était pas en jeu.



Les livres de Wilhelm Reich, et en particulier *La Fonction de l'orgasme* et *La Révolution sexuelle*, ont connu un regain de faveur en mai 1968. « Jouissez sans entraves », l'un des slogans les plus fameux de cette époque, souvent tagué sur les murs, est inspiré de Reich. Quant à l'idée de révolution sexuelle, elle est passée dans le domaine public.



La Psychologie de masse du fascisme reste l'une des études les plus remarquables en matière de psychologie sociale. Reich y explique comment le fascisme a profité de la répression des pulsions et des désirs, et l'a intensifiée pour asseoir son ordre despotique et violent. Aux yeux de Reich, l'exploitation économique va de pair avec la répression instinctuelle. Reich appelle « économie sexuelle » la manière par laquelle l'individu agence son énergie biologique, la quantité qu'il maintient bloquée par rapport à celle qu'il décharge dans l'orgasme. La « politique sexuelle » est

l'application pratique de l'économie sexuelle au domaine social. La « cuirasse caractérielle » désigne l'ensemble des attitudes caractérielles typiques qu'un individu développe pour bloquer ses excitations émotionnelles.

L'ironie de l'histoire

L'histoire du XX^e siècle aura complètement pris à contre-pied les théories de Reich sur la libération sexuelle. Non seulement la révolution politique s'est accompagnée de répression puritaine dans tous les pays communistes, mais, inversement, c'est dans les pays capitalistes qu'a eu lieu la révolution sexuelle. À partir du moment où l'ordre patriarcal et familial traditionnel n'a plus eu aucune importance pour le système capitaliste, ce système a permis et même promu la révolution sexuelle.

Wilhelm Reich s'oppose également à la théorie freudienne de la *sublimation* (voir chapitre 15). Selon lui, non seulement le refoulement rend les individus malades, mais il les rend incapables de travail et de réalisation culturelle.



« Tu projettes en énergie vitale quand tu te sens bien et quand tu aimes, tu la rétractes vers le centre de ton corps quand tu as peur » (Wilhelm Reich).



À la fin de sa vie, Reich prétendra établir une théorie scientifique de la sexualité fondée sur des recherches expérimentales. Cela le conduira sur des voies de plus en plus délirantes. Convaincu que l'univers est traversé d'énergie sexuelle, l'orgone, il s'imaginera que cette substance pourrait neutraliser les effets des radiations atomiques, guérir le cancer et faire tomber la pluie. Reich croyait en effet que la formation des nuages et les orages dépendaient des changements dans la concentration de l'orgone atmosphérique. Accusé d'escroquerie (les appareils de son invention coûtaient pas mal d'argent) et d'outrage à magistrat (il avait refusé de comparaître), Reich sera condamné à deux ans de prison en 1956. Il mourra d'une crise cardiaque l'année suivante.

L'école de Francfort

Les philosophes de l'école de Francfort (des intellectuels allemands repliés aux États-Unis après l'arrivée des nazis au pouvoir) sauront raison garder. Si leur pensée n'appartient pas centralement à l'histoire de la psychanalyse, elle est difficilement compréhensible sans elle. Tel est le cas de la philosophie d'Herbert Marcuse (1898-1979), dont *Éros et civilisation* (1955) est l'ouvrage le plus connu.



Éros et civilisation réalise une manière de synthèse entre l'humanisme révolutionnaire libertaire du jeune Marx et la psychanalyse. Marcuse, qui ne partage pas le point de vue pessimiste freudien sur l'incompatibilité entre la civilisation et la satisfaction des désirs, plaide pour une « sublimation non répressive » dont Éros, qui est le sexe sublimé, est l'expression.

Dans *La Personnalité autoritaire*, publiée en 1950, les philosophes et sociologues de l'école de Francfort se demandent comment on peut adhérer à des idéologies comme le fascisme, scandaleuses du point de vue moral et absurdes du point de vue intellectuel. Leur réponse est que les conditions sociales au XX^{e} siècle favorisent la généralisation d'un certain type de formation de la personnalité explicable en termes psychanalytiques.



Erich Fromm (1900-1980) est avec Theodor Adorno et Herbert Marcuse l'un des premiers représentants de l'école de Francfort. Son livre *La Passion de détruire*, sous-titré *Anatomie de la destructivité humaine* (1973), utilise les données de la psychanalyse, de la neurophysiologie et de l'éthologie pour dresser un tableau complet de la violence humaine, cherchant à concilier le point de vue instinctiviste défendu par Konrad Lorenz (selon lequel l'agressivité est naturelle) et le point de vue béhavioriste défendu par Burrhus Skinner (selon lequel l'agressivité surgit de certaines conditions extérieures).

Erich Fromm distingue deux types d'agressivité : l'agressivité défensive, qui assure la survie de l'animal, et l'agressivité maligne (celle que traduit le terme « destructivité »), spécifiquement humaine, qui est une véritable passion comme l'amour, l'ambition ou la cupidité. Dans son livre, Fromm dresse le portrait de quelques grands sadiques comme Staline, Hitler ou Himmler.

Karen Horney

Sans être marxiste, la psychanalyste Karen Horney (1885-1952) a développé une approche culturelle en expliquant les névroses par le biais de conflits entre l'individu et son milieu social. Pour elle, c'est le besoin de sécurité qui est à l'origine des maladies du psychisme.



Karen Horney distingue trois principes fondamentaux dans la quête de sécurité de l'enfant. Le « mouvement vers » se traduit par une recherche d'affection issue du sentiment d'impuissance. Chez les névrosés, cette attitude prend l'aspect d'une demande continue de preuves d'amour qui dissimule une peur d'abandon. Le « mouvement contre » se manifeste par un comportement agressif. Le névrosé cache sa faiblesse sous une attitude tyrannique. Le mouvement « hors de » correspond à une attitude de fuite ou de repliement sur soi que l'on rencontre normalement dans la méditation ou la création. Mais, chez le névrosé, elle signale un isolement dans l'indifférence à l'égard du monde extérieur.

Contrairement à Freud, Karen Horney pensait que l'homme peut se libérer de ses troubles sans l'intervention du psychanalyste, et donc sans transfert.

Vers des terres encore nouvelles

La psychanalyse est d'une grande richesse. Elle admet une variété indéfinie de styles et de pensées. C'est pourquoi être « pour » ou « contre » la psychanalyse n'a guère de sens.

Georg Groddeck

« L'analyste sauvage », c'est ainsi que Georg Groddeck (1866-1934) se définissait. Sans être psychanalyste à proprement parler, il a eu sur le mouvement psychanalytique un impact considérable.

Sa théorie peut être considérée comme une longue déduction de cette idée de Nietzsche : la maladie est une perspective sur la santé. Qu'est-ce qu'être malade ? Que signifient les signes de la maladie ? Comme Freud, Groddeck interprète les moindres détails. Rien n'est anodin dans ce qui touche au psychisme et au corps. Tout fait sens : le gros ventre des hommes est l'expression d'un désir de grossesse, les envies des femmes enceintes sont la manifestation de leur haine secrète pour l'enfant (l'aliment est censé le détruire).



Groddeck est l'inventeur de la psychosomatique. Pour Groddeck, en effet, même les symptômes des maladies organiques, comme les boutons, les inflammations, ou les gonflements ont un sens psychique.



Le Livre du ça, que Groddeck publia en 1921, se présente comme un ensemble de 33 lettres écrites à une amie par un certain Patrick Troll. C'est de ce livre que Freud tire son concept de *ça* (*Es*), que Groddeck avait lui-même trouvé chez Nietzsche (voir chapitre 14). Mais le ça de Groddeck est bien différent de celui élaboré par Freud. Il n'est ni physique ni psychique, seulement il y a des manifestations physiques et des manifestations psychiques du ça. Le ça englobe la totalité de l'être humain et s'exprime dans tous les actes instinctifs, dans les maladies, les rêves, la religion, etc. Aux yeux de Groddeck, tout ce qui se passe en l'homme est l'œuvre du ça. La conscience fait partie du ça.

Le Livre du ça est riche d'aperçus divers et audacieux. Ainsi, Groddeck remarque que ce sont les mères qui initient leurs enfants à la masturbation en les lavant et en jouant avec leurs organes génitaux.



Alors que la pensée freudienne est foncièrement dualiste (conscient/inconscient, pulsions de vie/pulsions de mort, etc.), la pensée de Groddeck est moniste, comme celle de Spinoza, comme celle de Goethe, comme celle de Schopenhauer.



Le malade, disait Groddeck, se débat contre la guérison comme une petite fille gâtée. La maladie est régressive, elle fait revivre l'état de nourrisson. Elle trouve son origine dans la nostalgie de la mère. Tout malade est un enfant. La maladie est un symbole puisqu'elle convertit un problème intérieur en signes organiques.

Une pierre dans le jardin des théoriciens du genre

Les études de « genre » (Gender Studies) qui commencent à fleurir aux États-Unis à partir des années 1970 partent de l'idée que la division sexuelle est une construction sociale et non une donnée naturelle de départ.

Ce n'est pas ce que signifie Groddeck lorsqu'il remarque dans son ouvrage que les garçons et les filles n'ont pas les mêmes attitudes du corps. Quand il joue par terre, un garçon s'agenouille tandis qu'une fille s'accroupit, les genoux écartés. Le garçon tombe en avant, tandis que la fille tombe assise. L'homme se baisse quand il ramasse quelque chose à terre, la femme s'accroupit. L'homme s'essuie la bouche d'un geste qui va des commissures au centre des lèvres. La femme se les tapote. Les garçons et les hommes crachent, ils montrent qu'ils sécrètent de la semence, les filles pleurent, etc…

Ludwig Binswanger

Ludwig Binswanger (1881-1966) était psychiatre. D'abord attiré par la psychanalyse, il s'en détourne pour créer une discipline autonome, qu'il appelle, en référence à la phénoménologie de Husserl et de Heidegger, *Daseinanalyse*, que l'on pourrait traduire en français par « analyse existentielle » si l'expression n'avait pas été prise en un autre sens par Sartre (voir chapitre 11).

Binswanger reproche à la psychanalyse freudienne de rester prisonnière de la scission sujet/objet. Il n'y a pas d'un côté un sujet qui sait, et de l'autre un objet passif connu par le sujet. La psychanalyse est victime de ses préjugés naturalistes. Les névroses ne sont pas des entités que l'on pourrait étudier et étiqueter comme des espèces d'insectes, mais des manières d'être au monde (l'expression vient de la phénoménologie).

Michael Balint

Michael Balint (1896-1970) est l'un des psychanalystes les plus importants de la deuxième génération. Dans son analyse du psychisme de l'enfant, il critique la notion de narcissisme primaire qu'aucune observation clinique ne confirme et la remplace par celle d'amour primaire. L'origine de son idée de « défaut fondamental » remonte à la petite enfance : il y a inadéquation entre les besoins profonds de l'enfant et la façon dont il les satisfait.



C'est aux idées de Balint et à sa pratique du travail psychanalytique que l'on doit la création des groupes qui portent son nom, groupes Balint, outils importants de contrôle et de réflexion sur la relation entre le médecin et son malade. Les groupes Balint ont été à l'origine du courant des groupes d'analyse des pratiques que l'on trouve dans le monde de la santé, de l'éducation, du travail social et de la formation des adultes.

Êtes-vous ocnophile ou philobate ?

Balint a forgé ces néologismes pour traduire deux caractères antinomiques.

L'ocnophile (de deux mots grecs signifiant « lenteur » et « aimer ») vit dans un monde familier stable, avec des objets connus, des relations constantes et des lieux habituels. Le philobate (de deux mots grecs signifiant « aimer » et « accessible »), à l'inverse, aime l'ouverture, l'aventure et le danger.

Selon Balint, les plus autonomes ne sont pas ceux que l'on croit. Car si les ocnophiles assument leurs besoins de dépendance, les philobates, moins sûrs d'eux, ont constamment besoin d'éprouver leur autonomie pour y croire. Seul le risque leur donne le sentiment d'exister.

L'ocnophile réagit à l'émergence des objets en s'agrippant à ceux-ci, en les introjectant, car sans eux il se sent vulnérable et perdu, le philobate surinvestit ses fonctions du moi.

Bruno Bettelheim



L'expérience qui a décidé du destin de Bruno Bettelheim (1903-1990) fut son internement en 1938 et 1939 dans les camps de Dachau et de Buchenwald. Il en tira plusieurs ouvrages, qui font la psychanalyse de ce qu'il appelait les « situations extrêmes » : *Comportement individuel et comportement de masse dans les situations extrêmes*, *Survivre*, *Le Cœur conscient*.

Ayant dépassé l'âge de 86 ans, devenu veuf et redoutant la dégradation de son état de santé, il se suicida par étouffement en entourant sa tête d'un sac plastique. Il ne s'était jamais pardonné d'avoir survécu aux camps.



Bettelheim appelait « syndrome du survivant » ce qu'il avait d'abord observé sur lui-même : celui qui a survécu à des conditions extrêmes qui ont provoqué la mort d'un grand nombre de victimes se sent responsable, et même coupable de sa résistance, comme s'il devait sa survie à la mort des autres.

La controverse sur l'autisme

Le terme « autisme » a été inventé par le psychiatre suisse Eugen Bleuler en 1911 puis repris en un sens différent par le pédopsychiatre américain d'origine autrichienne Leo Kanner, en 1943. Bettelheim écrivit sur les enfants autistes un ouvrage intitulé *La Forteresse vide*. Il interprétait le repli autistique comme l'expression d'un déclin du soi, qui fait de ceux qui en sont affectés des « étrangers à la vie » (pour Bettelheim, le soi englobe le moi, le ça et le surmoi). Ce livre ainsi que la méthode qu'il pratiquait dans le centre de soins qu'il dirigeait (l'« école orthogénique », conçue comme l'envers du camp concentrationnaire) furent l'objet de très violentes critiques. On lui reprochait d'une part d'accuser les mères de la maladie de leurs enfants et, d'autre part, grief lié au précédent, d'ignorer tout à fait la dimension biologique, voire génétique de l'autisme.

De l'autisme de type Kanner, qui touche des enfants aux capacités intellectuelles parfois altérées, aux génies atteints du syndrome d'Asperger (comme le héros du film *Rain Man*), les manifestations sont nombreuses et n'ont pour point commun qu'une incapacité à communiquer, à percevoir le réel et à s'y adapter.

Aujourd'hui, il n'y a plus guère de psychanalystes pour considérer que l'autisme est une maladie exclusivement psychique. Compte tenu de notre ignorance actuelle, les causes de l'autisme pourraient être génétiques, neurodéveloppementales, environnementales, voire être tout cela à la fois. Une prise en charge pédopsychiatrique intégrerait les approches analytiques, pédagogiques et comportementales.

Quoi qu'il en soit, de ce qu'une maladie a un fondement organique, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait aucun sens ni aucune dimension psychique et c'est pourquoi la mise à l'écart de la psychanalyse dans le domaine de l'autisme n'est pas souhaitable.



L'autisme (du grec *autos*, qui signifie « soi-même ») est caractérisé par un défaut de langage, un manque de communication, la répétition inlassable de certains gestes et comportements, le désintérêt à l'égard d'autrui et du monde extérieur.

L'autisme se manifeste dès les premiers mois après la naissance. Certains estiment qu'il vaudrait mieux renoncer à le « soigner » et chercher, autant qu'il est possible, à insérer les autistes dans le monde du travail grâce à des méthodes comportementales.

Les nouveaux critères récemment adoptés ont abouti à multiplier par cinquante ces trente-cinq dernières années les cas répertoriés d'autisme.

D'ailleurs, on ne dit plus « autisme » mais TED (« troubles envahissants du développement »).



« Toute ma vie, j'ai travaillé avec des enfants dont la vie avait été détruite par une mère qui les détestait » (Bettelheim). Le facteur qui précipite l'enfant dans l'autisme infantile n'est pas un employé des Postes, mais le désir de ses parents qu'il n'existe pas. Les responsables et gardiens des camps nazis eux aussi désiraient que les prisonniers n'existassent pas (ce n'est pas parce que la collection est « pour les Nuls » qu'elle doit oublier ce monstre de grammaire qu'est l'imparfait du subjonctif). D'où l'analogie qui a tant fait scandale entre la mauvaise mère et le gardien de camp. Il est vrai que dans le socialement correct il ne saurait y avoir, si l'on excepte quelques femmes, de mauvaises mères.



Bettelheim était assez intelligent et humain pour reconnaître que les mères d'enfant autiste étaient elles-mêmes des femmes malheureuses. Aucun bébé, en effet, ne sort du ventre de sa mère la haine au ventre.

Par ailleurs, il convient de garder présent à l'esprit le fait que la cause dans l'ordre de la connaissance n'est pas du même ordre que la responsabilité dans l'ordre moral et social. Il n'est pas du ressort de la psychanalyse, tant qu'elle s'en tient à l'explication des phénomènes, d'accuser qui que ce soit.

Selon Bettelheim, les jeunes autistes dressent autour d'eux des remparts pour se protéger de leur sentiment de néant. D'où l'expression « forteresse vide ».

La « situation extrême » est celle qui place l'individu devant sa mort imminente, et le conduit à des comportements régressifs. Bettelheim remarque que dans les camps les prisonniers adoptaient des types de comportements caractéristiques de la première enfance ou de la prime jeunesse. Ainsi, face à une situation extrême, l'individu peut se réfugier dans la schizophrénie et protéger de cette manière contre le danger extérieur, qui est un danger de mort, le noyau dur de son moi.

Wilfred Ruprecht Bion

Ce psychanalyste britannique (1897-1979) est connu pour être le pionnier de la psychothérapie de groupe et de la psychanalyse groupale.

Comme tous les grands psychanalystes du siècle, il remanie les concepts freudiens de façon féconde. Bion différencie les niveaux de pensée en éléments alpha et éléments bêta. Les éléments alpha sont des impressions sensorielles mises en images, assimilées par le psychisme, organisés et réutilisables. Ce sont ces éléments qui sont absents dans les cas de psychose. Les éléments bêta sont des impressions sensorielles non assimilées. Si le rêve préserve l'individu de l'état psychotique, auquel

il ressemble fortement, c'est parce qu'il peut traduire des impressions sensorielles (bêta) en images assimilables (alpha).

André Green

Ce psychanalyste français (1927-2012), assez libre pour ne se dire ni lacanien ni antilacanien, est l'auteur d'une œuvre théorique riche et abondante axée autour de deux grandes thématiques : les états limites et le négatif. André Green appelle « psychose blanche » la psychose sans délires hallucinatoires.

Dans *La Folie privée* (1990), il différencie la folie de la psychose. Il existe une folie primitive du nourrisson, et aussi une folie maternelle qui est son complément et qu'il serait inopérant d'identifier toutes deux à la psychose. Il n'y a, selon Green, psychose que lorsque les pulsions de mort l'emportent sur Éros. Par ailleurs, alors que la psychose détruit l'être humain, la folie le constitue. La folie se trouve au cœur du désir humain et, plus précisément, dans la nature même de la sexualité humaine.

Chapitre 9

Une refonte radicale : Jacques Lacan

Dans ce chapitre :

- Un personnage surréaliste
- Le retour à Freud
- Une pensée géniale qui remet le langage au cœur de la condition humaine

Jacques Lacan, qui n'a jamais rencontré Freud, n'est ni un disciple ni un simple successeur. Sa théorie, d'une originalité et d'une fécondité proprement incroyables, relance la psychanalyse sur d'autres bases, avec d'autres concepts. Depuis sa mort, en 1981, il semble que la psychanalyse ait perdu une bonne part de son souffle.

Les grandes lignes d'une existence

Jacques Lacan naît en 1901. Son père, vinaigrier, ne l'a pas spécialement disposé à la psychanalyse. Sa pensée se forme dans les années 1930 au confluent de la psychiatrie, du surréalisme et de la philosophie. Alors que Freud avait inventé la psychanalyse à partir du problème de l'hystérie, c'est par la psychose que Lacan est entré en psychanalyse. Comme psychanalyste, il n'hésitera pas à accueillir des psychotiques sur son divan.

Formation



Sa thèse de doctorat en médecine, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, publiée en 1932, connaît un véritable succès. Elle suscite l'intérêt de Pierre Janet et des surréalistes, avec lesquels Lacan entrera en relation. Pour expliquer la psychose, il y avait d'un côté ceux qui pensaient qu'elle a une cause organique, et de l'autre, ceux qui pensaient qu'elle a une cause psychologique. Pour Lacan, ces deux points de vue ont pour inconvénient de croire qu'il y a une *cause* au délire. C'est au-delà de la cause qu'il faut chercher la *raison* de la paranoïa (voir dans le chapitre 21, le cas Aimée). Telle est l'idée novatrice du jeune Lacan.

En 1933, il publie dans la revue surréaliste *Le Minotaure* un article intitulé « Motifs du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin ». Il y a en effet des crimes surréalistes (voir chapitre 12).

Dans les années 1930, Lacan suit le fameux séminaire du philosophe Alexandre Kojève sur Hegel, qui marqua toute une génération d'intellectuels. À la différence de Freud, qui s'est toujours méfié de la philosophie, dans laquelle il décelait d'ailleurs une tendance paranoïaque, Lacan a beaucoup lu les philosophes, et sa théorie psychanalytique possède une indéniable dimension philosophique, plus marquée encore que celle de Freud.

La Société française de psychanalyse

Après la guerre, le nom de Jacques Lacan commence à être connu. Ses articles théoriques, sa pratique analytique fulgurante lui confèrent un grand prestige, mais lui valent aussi de solides inimitiés.

Car tout ne baigne pas dans l'huile, les relations tournent volontiers au vinaigre dans les milieux psychanalytiques. Normal, dira-t-on, pour un fils de vinaigrier.

En 1953, Lacan démissionne avec quelques autres psychanalystes comme Daniel Lagache et Françoise Dolto de la Société psychanalytique de Paris (SPP) et fonde la Société française de psychanalyse (SFP) – laquelle se retrouve du coup en dehors de l'Association internationale de psychanalyse (AIP), gardienne de l'orthodoxie freudienne. Dès lors que la psychanalyse fonctionnait comme une Église, il était fatal qu'elle connût des schismes et des sectes, des hérésies et des chapelles. Luther s'était séparé de l'Église au nom même du Christ et des Évangiles. C'est au nom de Freud que Lacan et les « lacaniens » se séparent du freudisme international.



Françoise Dolto fut la plus grande amie de Lacan, peut-être parce qu'il ne l'a pas désirée sexuellement. Il la traitait de « costaude ». Rien pourtant n'est plus opposé que leurs deux caractères.



« Il se veut son propre maître n'étant à ses yeux le fils de personne » (Élisabeth Roudinesco). Le groupe lacanien connaîtra à son tour des scissions. Comme toujours, les susceptibilités personnelles se mêlent aux questions de fond qui touchent à la fois la théorie et la pratique psychanalytiques.

En 1964, la SFP s'effondre sous le poids de la contestation menée par Daniel Lagache, Jean Laplanche et Didier Anzieu contre un lacanisme de plus en plus impérial. Deux groupes surgissent de ce désastre : l'Association psychanalytique de France, qui aura pignon sur rue, et l'École freudienne de Paris, qui mènera ses activités sous la férule de Lacan.

Un despote loufoque



Freud eût probablement tenu Lacan pour fou. Avec ses cheveux drus, son regard sombre, son visage gras et sa fossette au menton, il avait l'air d'un diable. Quand il parlait – souvent pour engueuler –, il faisait encore plus peur. Il cultivait, aussi bien dans ses séminaires que dans ses séances analytiques, l'art du suspens. Il soupirait, scandait sa parole, ou plutôt son verbe, de longs silences qui mettaient mal à l'aise et regardait ses auditeurs de l'air de dire : « Mais qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que vous pouvez être cons ! » Il y avait chez Lacan un côté grand manitou/manipulateur. Il avait à la bouche des cigares Culebras tordus comme pour signaler que l'inconscient lui-même était tordu – sans oublier bien sûr le psychanalyste lui-même ! Lacan avait aussi un côté grand libertin des Lumières au-dessus des règles et des lois communes.

À loufoque, loufoque et demi

Lacan passa la dernière partie de sa vie à jouer sur les mots (un jeu très sérieux au demeurant). Cela fait de lui le Pierre Dac de la psychanalyse. Un jour, il téléphone à Salvador Dalí : il veut le rencontrer pour lui parler d'un texte que le peintre vient de publier, « L'âne pourri ». Dalí accepte et reçoit Lacan chez lui. Par provocation, il a collé un morceau de sparadrap au bout de son nez. Lacan ne bronche pas et les deux hommes parlèrent de l'âne pourri comme si de rien n'était.



Avant d'être exposé au musée d'Orsay, à Paris, *L'Origine du monde*, le tableau de Gustave Courbet où l'on voit un sexe féminin peint en gros plan, était la propriété de Lacan, qui l'avait accroché au mur du vestibule de sa maison de campagne. Le psychanalyste l'avait fait couvrir par une peinture d'André

Masson, une composition abstraite faite à partir de fragments éclatés du tableau de Courbet. Un dispositif coulissant permettait de dévoiler l'œuvre à certains visiteurs privilégiés.

Durant les vingt dernières années de sa vie, Lacan a gagné énormément d'argent, qu'il dépensait en or et en œuvres d'art. Il faisait payer cher, très cher ses séances. Il soutenait qu'un coût exorbitant fait partie de l'efficacité d'une cure. Cela dit, il lui arrivait de demander, même à des clients riches, « un franc symbolique ».



Freud était d'une franchise totale envers ses patients. Lacan n'hésitait pas à les rabrouer rudement. Il soutenait que cela faisait aussi partie de l'efficacité d'une cure.

« Que je suis bête ! s'exclama un jour un patient. – Ce n'est pas parce que vous le dites que ce n'est pas vrai ! » répliqua Lacan.

Une autre fois, une paranoïaque se plaignait d'être toujours suivie. Lacan lui dit : « Chère Madame, ne vous inquiétez pas. Je vais trouver quelqu'un qui va vous suivre. »

La psychanalyse reprise au fond



Édouard Pichon, qui fut avec Marie Bonaparte et René Laforgue le principal représentant de la psychanalyse en France dans les années 1930-1940, écrivit ceci : « Allez, Lacan : continuez à fouler bravement votre chemin propre dans la friche, mais veuillez laisser derrière vous assez de petits cailloux bien blancs pour qu'on puisse vous suivre et vous rejoindre ; trop de gens, ayant perdu toute liaison avec vous, se figurent que vous êtes égaré. »

Le philosophe Heidegger disait qu'il fallait obscurcir, et non éclaircir, les questions traitées. Éclaircir, en effet, cela signifie simplifier et créer des malentendus. On peut dire que Lacan, qui connaissait bien Heidegger, a suivi ce principe *à la lettre*. L'un de ses fidèles auditeurs disait que, à chacun de ses séminaires, on en savait un peu moins.

L'ésotérisme de Lacan



Le grand œuvre de Lacan s'intitule *Écrits*. C'est un ensemble d'articles. Il est malheureusement à peu près illisible, excepté pour ceux qui y ont consacré leur vie. James Joyce, à propos de *Finnegan's Wake*, roman illisible lui aussi, disait : « J'ai mis dix-sept ans à l'écrire, il n'y a pas de raison que les lecteurs ne mettent pas dix-sept ans à le lire. »

Les personnes de bonne volonté qui voudraient lire Lacan doivent commencer par *Le Séminaire*. Sur les 26 volumes prévus, 15 sont publiés à ce jour. Il s'agit des cours que Lacan a donnés durant un quart de siècle et qui ont été transcrits par les auditeurs. Dans l'école pythagoricienne, il y avait les cours ésotériques, réservés aux seuls initiés, et les cours exotériques, accessibles à tout le monde. *Écrits* donne le Lacan ésotérique, *Le Séminaire* le Lacan exotérique.

Le divan secoué

Les critiques adressées par le milieu psychanalytique à Lacan portent autant, sinon davantage, sur la question de la cure que sur les problèmes théoriques. L'invention des séances courtes a particulièrement choqué les tenants de l'orthodoxie freudienne. On a dit que Lacan s'est aperçu que les patients rapidement congédiés revenaient rapidement…



Lacan parle d'analysant et non de patient ou d'analysé pour signifier que le sujet qui s'adresse à l'analyste ne le fait pas pour « se faire analyser » comme on dit « aller se faire voir ». C'est bien celui qui va chez l'analyste qui fait le travail.

L'analyste ne doit pas être dupe du transfert. Il doit savoir que l'illusion dans le transfert n'est pas celle de l'amour, mais celle du savoir : l'illusion qu'il y a des gens qui savent ! Si, comme Socrate, l'analyste sait qu'il ne sait pas, l'analysant, lui, ne veut pas le savoir. C'est la même illusion qui fonde le pouvoir : si les citoyens soupçonnent que les gens de pouvoir n'ont plus de pouvoir, alors ils s'abstiennent de voter, ou bien versent dans le populisme.

La durée standard d'une séance de cure avait été fixée depuis Freud à trois quarts d'heure environ. Lacan révolutionnera ce point technique en introduisant l'idée de durée variable et celle de séance brève, parfois réduite à quelques minutes. Le désir de gagner de l'argent (et du temps !) n'est pas la seule raison. Il y en a une plus fondamentale. Puisque le sens de ce que l'on exprime se produit par anticipation ou rétroaction (dans l'après-coup), il n'y a pas de raison pour régler la durée des séances sur la mécanique horlogère.



Lacan appelle la « passe » le passage qui marque la fin d'une analyse et l'option faite par l'analysant de devenir à son tour psychanalyste. C'est le moment du choix. La passe condense les sens maritime, ludique (une passe au jeu de cartes) et prostitutionnel.



Contrairement à la tradition, Lacan acceptait de recevoir en cure des patients psychotiques ou suicidaires. Mais, même si la question de la responsabilité du psychanalyste ne doit jamais être oubliée, la rumeur selon laquelle Lacan aurait poussé, ne serait-ce que par négligence, des patients au suicide est absurde.

Avec Lacan, le psychanalyste devient un praticien de la fonction symbolique. Et s'il ne répond pas à la demande de l'analysant, s'il *fait le mort*, c'est parce qu'il occupe la place de Dieu : est-ce que Dieu répond aux prières qui lui sont adressées ?

L'alternance de la provocation surréaliste et des énoncés de bon sens fait tout le génie de Lacan. D'un Syrien en plein délire, il disait : « Rapatriez-le, il ira mieux. »

Lacan prétendait que la cure guérit par surcroît. La formule a scandalisé. Mais tout ce que l'homme fait de grand sur Terre est réalisé « par surcroît ». Les artistes n'ont pas tous visé la beauté (certains même s'en sont détournés), ils l'ont atteinte par surcroît si leur travail était bon. Même chose pour la vérité dans la science. Ce n'est pas « la vérité » qu'Einstein cherchait.

Cela dit, le lacanisme engendra, il faut le dire, toute une génération d'analystes indifférents à la souffrance d'autrui.

Le retour à Freud



« Je suis celui qui a lu Freud. » « Retour à Freud », le slogan qui fonde l'entreprise lacanienne, cela signifie d'abord, tout simplement, lire Freud.

Depuis les années 1930, en effet, si la psychanalyse gagne une extension presque mondiale (voir chapitre 10), si Freud est considéré comme un prophète vénérable, on ne le lit guère. Les épigones ont prospéré et la théorie est recouverte par un ensemble de pratiques routinières. Par ailleurs, l'esprit américain, marqué d'utilitarisme et de pragmatisme, a tendance à considérer la psychanalyse comme un moyen parmi d'autres de se réaliser et d'être heureux. « Retour à Freud », cela signifie à la fois une protestation contre la bêtise et l'ignorance des milieux psychanalytiques, et une résistance contre les idéologies béates, mais tellement modernes, du plaisir et du bonheur (l'hédonisme à la noix et à la manque).

« Retour à Freud », cela ne signifie pas le répéter à la manière d'un texte religieux, ni le restaurer à la manière d'un monument en ruines, mais revenir à l'essentiel de ce qui fut l'esprit de Freud et de la psychanalyse. L'ironie de l'histoire veut que si Lacan a prêché le retour à Freud, il a servi aux lacaniens à mieux oublier Freud. De fait, Lacan aura si bien servi à remplacer Freud qu'il a permis à ses disciples d'esquiver sa lecture.



Lacan est-il freudien ?

On pourrait dire des psychanalystes ce que le philosophe Whitehead disait à propos de Platon : la plupart n'ont ajouté que des notes en bas de page aux œuvres de Freud. Voilà quelque chose que l'on ne pourrait certes pas dire de Lacan. S'il n'a cessé de lire et de commenter l'œuvre de Freud, s'il n'a cessé de s'inscrire dans son héritage, Lacan a bien fondé une autre psychanalyse. Voici les principaux points de divergence :

- Alors que Freud concevait le psychisme comme reposant sur une base biologique, Lacan accorde au symbolique (au langage) un pouvoir déterminant ;
- Alors que pour Freud le langage relève du niveau préconscient, pour Lacan, il appartient à l'inconscient qu'il structure ;
- Alors que Freud concevait la psychanalyse comme une science, Lacan la voit comme un savoir ;
- Alors que Freud concevait le moi comme une réalité objective, Lacan le considère comme une formation imaginaire ;
- Alors que Freud gardait une conception « géométrique » du psychisme (en termes de relations avant/arrière, sur/sous), Lacan le conçoit de manière topologique, c'est-à-dire structurale ;
- Alors que Freud organisait le psychisme autour de la triade moi/ça/surmoi, Lacan remplace celle-ci par la triade réel/symbolique/imaginaire.

Le langage tient le haut de la page



« Au commencement était le Verbe » : la fameuse première phrase de l'Évangile de Jean peut servir de point de départ pour l'étude de la pensée de Lacan. Celui-ci a forgé le terme « parlêtre » pour désigner l'être parlant qu'est l'être humain. Lacan remplace le « je pense » cartésien par un « ça parle ». Le langage fait que nous *avons* un corps, alors que les animaux en *sont* un. Nous ne sommes pas seulement dans le langage, mais *par* lui. N'oublions pas que nous sommes parlés avant de parler : l'enfant a un prénom avant de naître, tout un réseau de mots est mis en place pour l'accueillir.

Les mots et les choses

Mais le langage qui nous met dans le monde nous sépare également de lui. Le philosophe Hegel disait que le mot est le meurtre de la chose. Il voulait dire que le mot n'est pas la chose, qu'il en tient lieu, qu'il la conjure. C'est le sens de ce qu'écrivait Mallarmé : « Je dis : une fleur ! Et musicalement se lève, idée même et suave, l'absence de tous bouquets. » Lorsque le petit enfant dispose du mot « gâteau », il l'énonce parce qu'il ne l'a pas et cela peut le faire patienter. Quand il était nourrisson, il criait interminablement sa demande.



Lorsque Lacan dit qu'il n'y a pas de métalangage, il veut dire que nous n'avons pas de position en extériorité possible par rapport au langage (voir le paradoxe de celui qui fait un long discours pour dire qu'il va se taire).

La chose n'est pas le mot : le mot « chien » n'aboie pas. Il ne mord pas non plus. Sauf sur le psychisme. Il n'y a pas de choses dans le psychisme, conscient ou inconscient, il n'y a que des signifiants, c'est-à-dire des signes lorsqu'ils sont séparés de leurs référents réels. Que l'on songe à la fameuse affaire des caricatures de Mahomet. Ce qui a scandalisé les musulmans, ce n'est pas que Mahomet ait été caricaturé (personne ne connaît l'apparence physique de Mahomet, et d'ailleurs dans l'islam la représentation du visage a été frappée d'un interdit dès l'origine). Ce qui les a scandalisés, c'est le signifiant « caricature de Mahomet ».

C'est Ferdinand de Saussure, fondateur de la linguistique moderne, qui a distingué dans le signe (tout élément de langage peut être appelé ainsi) une dimension « matérielle », audible ou visible, le signifiant, et une dimension « intellectuelle », pensée, le signifié. Pour Lacan, et en cela réside l'une de ses grandes idées révolutionnaires, il y a une primauté du signifiant sur le signifié. Dans le psychisme, c'est le signifiant qui importe, et non le signifié.

Structuralisme



Lacan est structuraliste. Cela signifie d'abord qu'il refuse le point de vue génétique (évolutif, historique) au profit du point de vue systémique (celui de la disposition mutuelle des différents éléments d'un ensemble). Le symbolique, c'est-à-dire l'ordre du signifiant, n'est fondé ni en nature, sur la réalité physique, ni sur un sujet. Il est proprement constituant.

L'histoire de la lettre volée

Lacan consacra un séminaire et un article à cette nouvelle de l'écrivain américain Edgar Poe qui raconte l'histoire d'un détective qui a été chargé par le préfet de police de retrouver à tout prix une lettre compromettante dérobée par un ministre à la reine et cachée chez lui. Si les gens de police n'ont pas trouvé la lettre, c'est parce qu'ils se sont enfermés dans leurs analyses psychologiques et qu'ils n'ont pas vu que l'objet était bien en évidence, sur le rebord de la cheminée. Le détective s'empare de la lettre, qu'il a très vite aperçue. Mais comme le ministre ignore que son secret a été percé, il continue à détenir son pouvoir de maître chanteur sur la reine. Lacan se sert de cette histoire pour dire que nul ne saurait être le maître du signifiant et que ceux qui le croient sont dans l'illusion.



Le signifiant est le signe dépouillé de son sens, le signe en soi qui ne vaut que dans une structure, c'est-à-dire dans un réseau de relations. Soit le mot de passe : il peut être strictement n'importe quoi et pourtant c'est lui qui nous ouvre les portes (aujourd'hui : les messageries et les sites internet). Le signifiant chez Lacan est un mot de passe. Sans lui, tout reste fermé.

Au nom du père

Les signifiants forment une chaîne, mais ils ne s'équivalent pas. Parmi eux, il en est un auquel Lacan accorde une place particulière : le Nom-du-Père. C'est lui qui incarne la loi. La loi de l'homme est la loi du langage, et c'est un père qui la transmet. Les animaux n'ont pas de père. Ils ne lui font pas fête, ils ne le tuent pas non plus.

Puisque la loi fondamentale, celle de l'interdit de l'inceste, est transmise par un père (le Nom-du-Père s'entend aussi comme le non du père), qui la tient lui-même du sien, qui la tient lui-même du sien, et ainsi de suite, c'est, dit Lacan, dans le Nom-du-Père qu'il faut reconnaître le support de la fonction symbolique. Le Nom-du-Père remplace chez Lacan le père de la horde primitive que Freud, dans *Totem et tabou*, imaginait tué et mangé par ses fils (voir chapitre 18). En nommant l'enfant et en lui interdisant l'inceste, le porteur du Nom-du-Père le castre symboliquement et l'introduit ainsi au langage. Il le coupe de la jouissance de la mère et crée en conséquence le manque qui donne lieu au désir.

Les quatre discours

Lacan distingue quatre discours, chacun étant caractérisé par la relation du sujet à son désir et à la loi :

- Le discours du maître (celui de la tyrannie) ;
- Le discours de l'hystérique (celui de la rébellion ratée) ;
- Le discours de l'universitaire (celui du savoir académique) ;
- Le discours de l'analyste (seul, selon Lacan, capable de se substituer aux trois autres).

L'Autre et le moi



« L'inconscient est le discours de l'Autre. » L'Autre s'écrit avec une majuscule quand il ne signifie pas autrui (l'autre, avec minuscule), mais ce qu'il y a d'extérieur au sujet et de plus puissant que lui. L'être humain n'a pas immédiatement affaire aux autres. Entre lui et eux, il y a l'Autre, qui représente le symbolique. C'est l'extériorité du langage qui, selon Lacan, nomme et définit l'inconscient. Lacan voit en l'inconscient l'effet de la parole sur le sujet. Nous l'avons vu, le langage refoule le réel (il le rend proprement impossible) : à partir du moment où le petit enfant parle, il y a du refoulement. Du mot célèbre de Rimbaud, « Je est un autre », Lacan disait qu'il est « moins fulgurant à l'intuition du poète qu'évident au regard de l'analyste ».



L'explorateur Ernest H. Shackleton raconte comment, dans les années 1920, il s'était perdu dans l'Antarctique avec deux compagnons. Durant la marche forcée de trente-six heures qu'ils firent contre un vent épouvantablement glacial, il eut l'impression qu'ils étaient quatre, et non pas trois. Ses deux compagnons avouèrent qu'ils avaient eu la même impression.

Ce qui différencie un groupe humain d'une bande animale, c'est qu'il existe pour quelqu'un ou quelque chose d'Autre. Cet Autre, dans la vie quotidienne, c'est la société (cela peut être Dieu ou les ancêtres). Hors société, dans les conditions extrêmes racontées par Shackleton, il est reconstitué de façon hallucinatoire.



La topologie, qui est une mathématique sans nombre ni quantité, permet à Lacan de figurer les structures du psychisme, les relations entre ses différentes composantes et dimensions. Ainsi, le ruban de Möbius, où l'envers (l'intérieur) et l'endroit (extérieur) sont comme échangés, représente la réversibilité du signifiant et du signifié. Les nœuds borroméens (anneaux

entrelacés de manière que si l'un est extrait les autres se séparent) illustrent l'articulation des trois ordres du réel, du symbolique et de l'imaginaire.



Lacan inverse et renverse la formule fameuse du cogito cartésien (« Je pense, donc je suis ») : « Je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas. » Entre la pensée (consciente) et l'inconscient (« structuré comme un langage »), le divorce est irrémédiable. C'est pourquoi Lacan récuse l'interprétation classique de l'énoncé freudien *Wo Es war, soll ich werden*, en : « Le moi doit déloger le ça. » Le ça est bien sûr indélogeable.

Lacan radicalise l'idée d'une superficialité et d'une faiblesse du moi. Il s'inscrit en faux contre les psychologies de l'exaltation du moi qui faisaient florès aux États-Unis et dont certaines, toute honte bue, prétendaient se rattacher à la psychanalyse.

Le stade du miroir

Après la publication de sa thèse, Lacan s'est fait connaître dans les milieux psychanalytiques par une communication sur le stade du miroir qui établit le caractère imaginaire du moi et de sa formation.

Au début, le bébé croit avoir affaire à un autre lorsqu'il voit son image dans un miroir. Il lui tend les bras comme s'il s'agissait d'un autre. Puis, il se rend compte que cet autre n'est pas comme les autres puisqu'il est comme lui, et cette découverte suscite en lui une certaine inquiétude. Ce n'est qu'ensuite qu'il découvre que la figure « dans » le miroir est la sienne propre. C'est ce moment qui est désigné sous le nom de « stade du miroir ».

La psychologie de la conscience interprète ce stade comme étant le commencement de la conscience de soi dans l'élaboration du sujet humain. Sans nier cette dimension, Lacan insiste sur son caractère imaginaire et sur la nécessité de la médiation de l'autre.



Chez Lacan, le sujet n'est pas substantiel comme le représente la philosophie classique (Descartes, Kant), mais structural. Loin de constituer une unité compacte, homogène, il est profondément déchiré. Non seulement le langage est extérieur à lui, mais le désir le barre. C'est pourquoi l'identification du sujet à soi, par laquelle la pensée classique concevait la conscience de soi, est impossible. Alors que pour la philosophie classique le sujet est un fondement, une source, une origine d'où rayonnent les idées, les émotions, et les actions, pour Lacan, il est un effet, et plus précisément un effet du signifiant.

Réel, symbolique et imaginaire

Un séminaire de Lacan s'intitule RSI. Ce sigle énigmatique renvoie aux trois dimensions à travers lesquelles s'organise le psychisme : le réel, le symbolique, l'imaginaire.

Le réel n'est pas la réalité extérieure que nous nous représentons. Bien à l'inverse, il est ce qui échappe à la représentation. D'où la formule paradoxale de Lacan : « Le réel, c'est impossible. »

Le symbolique est le langage qui s'efforce de *rendre* le réel, à la manière dont on dit d'un grand peintre qu'il a bien rendu une expression du visage.

Il n'y a jamais coïncidence entre le symbolique et le réel (souvenez-vous du mot assassin de Hegel sur le mot comme meurtre de la chose). Entre la dépression et son expression, « il est déprimé », il y a tout un monde. C'est de ce divorce que surgit l'imaginaire : l'ensemble des illusions qui ont pour fonction de *donner le change*.

Si le réel est l'au-delà indicible du symbolique, l'imaginaire est son en deçà ineffable.



Lacan n'a pas été indifférent aux sciences naturelles, comme on l'a dit. Ainsi, il faisait référence à l'éthologie (la science du comportement animal) pour illustrer ce qu'il entendait par « imaginaire ». Avec la parade ou le combat, ce sont des *signes* que l'animal donne à voir à l'autre pour l'impressionner.

Drôles de nœuds

Lacan s'est servi de la figure topologique des nœuds borroméens pour figurer l'intrication du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Imaginons trois anneaux entrelacés à la manière des anneaux olympiques. Chacun des trois tient les deux autres. Si l'un des trois part, les deux autres foutent le camp.



Lacan interprète la psychose en termes de forclusion. Dans le langage juridique, la forclusion désigne un état signifiant qu'un droit dont on ne fait pas usage finit par disparaître. Le droit lui-même n'a pas disparu, mais la capacité d'en user est éteinte et le droit est devenu inapplicable. Par exemple, un droit de passage dans la propriété du voisin devient inapplicable au bout d'un certain temps.

Dans la psychose, le réel fait bande à part, il n'est plus tenu par le symbolique. Il fait irruption sous forme d'hallucinations.

La triade du réel, du symbolique et de l'imaginaire permet à Lacan de réorganiser les concepts de la psychanalyse classique. Ainsi, l'*introjection* ne s'oppose pas à la *projection* comme s'opposeraient deux mouvements dans l'espace, mais plutôt comme un phénomène symbolique s'oppose à un phénomène imaginaire.

Lacan rapporte les *pulsions de vie* à l'imaginaire, et les *pulsions de mort* au symbolique (voir chapitre 16).

Il distingue la privation réelle, la castration symbolique, et la frustration imaginaire, le besoin, le désir et la demande. Il différencie un père réel (le géniteur), un père symbolique (qui incarne la fonction paternelle), et un père imaginaire (l'image du père). En dehors même des histoires de don de sperme, il arrive dans la vie « réelle » que les trois pères ne collent pas.

Privation et frustration, besoin et demande

Il ne suffit pas de donner du lait à un nourrisson pour qu'il soit satisfait. Lorsque le bon sens populaire dit que « l'argent ne fait pas le bonheur », il exprime quelque chose de cet ordre. On peut être frustré de tout et ne manquer de rien.

L'homme désire car la satisfaction de ses besoins vitaux passe par l'appel adressé à un autre – ce qui dénature d'emblée la satisfaction qui se transforme par là en demande d'amour.

Les paradoxes de Lacan

Un paradoxe est un énoncé qui va à l'encontre des évidences et des opinions reçues. Lacan est connu pour ses paradoxes, souvent exprimés sous une forme négative.

« Il n'y a pas de rapport sexuel »

Encore un énoncé paradoxal de Lacan, qui semble friser l'aberration. Il signifie d'abord qu'entre les amants il n'y a pas de commune mesure. L'attente et la jouissance des deux sont incommensurables. Les histoires

d'amour en littérature, à l'opéra et au cinéma sont justement là pour donner le change.

Cela signifie ensuite que dans l'acte sexuel, on est moins en rapport avec son partenaire qu'avec sa jouissance propre. Deux corps ne font jamais un, d'aussi près qu'ils se serrent. En langage juridique, la jouissance est liée à la possession. On parle bien de possession à propos du coït, mais il s'agit là d'un fantasme auquel rien ne vient correspondre dans le réel. Il y a en électricité une fiche mâle et une fiche femelle, la première entre dans la seconde. Il n'y a pas de rapport sexuel, cela signifie que ça la fiche mal.

« J'aimais aimer », disait saint Augustin lorsqu'il évoquait ses frasques de jeunesse. « J'aime aimant », dit Lacan. Ce n'est jamais que moi que j'aime, l'autre n'est qu'un prétexte ou un support. La jouissance est idiote au sens étymologique grec du mot (qui signifie « particulier »), elle ne concerne que soi, elle est toujours une autoaffection. Combien d'hommes qui en « faisant l'amour » ne font, pour reprendre la vigoureuse expression de Ferenczi, que se masturber dans un vagin ! Combien de femmes, en « faisant l'amour », usent du pénis de l'homme comme d'un *sex toy* !

La légende de la libération sexuelle

Qu'il n'y a pas de rapport sexuel, l'apologie médiatisée de la masturbation et des *sex toys* (l'expression bisounours qui remplace les bons vieux godemichés) le dit assez.

Une époque et une société qui aiment écouter une ancienne actrice du porno donner des conseils de couple sur les ondes (imagine-t-on Al Capone donner des conseils en matière de placements financiers ?) ne sont pas forcément les mieux indiquées pour parler de sexe et d'amour en termes de libération.

Comme pourfendeur d'illusions, Lacan s'inscrit dans la plus grande fidélité à Freud. Le paradoxe historique aura voulu que cet homme ait connu son heure de gloire dans les années 1960-1970, c'est-à-dire justement à l'époque où les utopies de la libération (sexuelle et politique) étaient les plus ardentes.



« L'amour consiste à donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas », dit Lacan. Ou encore : « Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent s'entendre crier. »



Mais que l'on n'aille pas imaginer Lacan campant dans la seule position cynique. C'est justement parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel qu'il y a de l'amour. Ce qui ne signifie évidemment pas que l'amour n'existe que dans l'abstinence. L'amour permet à la jouissance de naître du désir.



Alors que la castration chez Freud porte sur le pénis (voir chapitre 15), chez Lacan, elle porte sur la jouissance. Lacan appelle ainsi un supplément qui ne ressemble ni au plaisir ni à la satisfaction, mais à la quête d'une chose perdue – la Chose – inconnaissable pour l'homme, indicible pour la femme.

À l'origine, la Chose est la mère avec laquelle nous fusionnons. C'est le père, la parole du père qui nous en arrache et nous lance ainsi dans le langage. Mais de la Chose, il y a un reste presque imperceptible (un regard, une voix, un bout de sein), que Lacan appelle « objet *a* » (lire : « objet petit *a* ») parce que le a est la première lettre de l'alphabet et qu'elle est l'initiale de l'*autre*. Une bonne partie de notre existence est consacrée à la recherche d'un être, d'une idée ou d'une situation correspondant à cet objet.

Lacan pousse le pessimisme freudien jusqu'à son extrême conséquence : c'est ce qui nous manque qui nous constitue. Du même coup, il renverse radicalement la position respective du sujet et de l'objet, telle que la philosophie classique l'avait pensée : c'est l'objet qui est actif, le sujet est son effet.

« La femme n'existe pas »

Encore une galéjade, dira-t-on. Mais là aussi, derrière l'énoncé aberrant, une pensée profonde : il n'y a pas dans le réel quelque chose qui serait comme « la femme », et il n'y a pas dans la connaissance quelque chose qui serait un concept de « femme » comme il y a un concept d'énergie en physique ou un concept de fonction en mathématiques. Du point de vue sociologique, on remarquera que les femmes ne font jamais masse, comme le font volontiers les hommes à l'armée, au stade, à la chasse, au club et à la guerre. Face au beauf, la mégère ne fait pas le poids.

« La femme n'existe pas », « mais ça se pourrait ! » ajoutait malicieusement Lacan. La femme, en effet, pourrait exister si elle le croit. C'est ce à quoi s'emploient d'ailleurs un certain nombre de mouvements féministes.



Si la femme n'existe pas, il existe néanmoins un mode masculin de la jouissance (toute phallique) et un mode féminin (pas toute phallique).

Le rapport entre deux termes n'existe en effet que par l'entremise d'un troisième. Par exemple, le rapport entre une chemise et du saumon fumé n'existe que par l'intermédiaire de l'argent. Entre l'homme et la femme, l'intermédiaire pourrait être le phallus. Seulement, celui-ci est tout pour l'homme et pas tout pour la femme – ce pourquoi il n'y a pas de rapport sexuel.



Alors que le pénis est un organe réel (la verge), le phallus est une représentation imaginaire ou symbolique. C'est pour lever l'équivoque de la théorie freudienne de la castration que Lacan utilise ce terme latin. Dans la Rome ancienne, le phallus était une image ou une sculpture de sexe masculin en érection. Entièrement séparé du corps, valant pour lui-même, parfois muni de petites ailes au niveau des testicules (pour signifier son caractère aérien, puisqu'il s'élève), il avait le sens rituel et religieux.

Si le pénis est l'organe de la jouissance, le phallus est le signe (le signifiant) de la puissance. Pourquoi « phallus » ? Parce qu'il n'y a pas de signifiant du sexe féminin. Pour Lacan, l'angoisse de castration n'est pas celle d'être transformé en eunuque par émasculation, mais celle d'être voué à l'impuissance.

La mascarade féminine

Freud interprète le maquillage et la parure des femmes comme des substituts symboliques au pénis qui leur manque.

Pour Lacan, c'est justement parce que les femmes n'ont pas le phallus qu'elles le sont. Que l'on prenne comme illustration la parade des couples d'acteurs au Festival de Cannes. On voit bien que les femmes qui sont au bras des hommes sont davantage que des compagnes : des incarnations de leur puissance, des phallus.

Les illusions sont inverses : les hommes croient avoir le phallus tandis que les femmes croient en être privées alors que personne ne le possède et que tous le désirent. Mais des deux, de l'homme ou de la femme, celui qui manque le plus n'est pas celui que l'on croit.

Chapitre 10

La psychanalyse dans le monde

Dans ce chapitre :

- La psychanalyse hors d'Europe
- La psychanalyse en France
- Les patients ont bien changé et la psychanalyse a parfois raison de se sentir seule

Freud a toujours considéré la psychanalyse comme une cause à défendre, et pas seulement comme une discipline à illustrer. Isolé en ses débuts, il a toujours eu à cœur d'attirer à lui des disciples susceptibles de faire connaître le nouveau mouvement et de pratiquer la technique analytique dans un grand nombre de pays. C'est pourquoi il fut ravi lorsque Carl Gustav Jung, psychiatre suisse, non juif de surcroît, parut se rallier à sa cause (voir chapitre 6). C'est pourquoi il soutint chaleureusement l'initiative de Sachs et de Rank, qui fondèrent la revue *Imago* en 1912, et celle de Ferenczi et de Rank, qui fondèrent en 1913 la revue *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*.

La psychanalyse sur tous les continents

Suivant une logique à la fois géographique et historique, les premiers psychanalystes furent autrichiens, hongrois et allemands. Puis vinrent les Anglais, les Français, les Américains. Dans les années 1920-1930, la psychanalyse, au moins dans son existence, était connue dans le monde entier.



Deux conditions sont nécessaires à l'implantation et à la diffusion de la psychanalyse dans un pays :

- L'existence d'une tradition psychiatrique positive, indépendante de la pensée de type magique ou religieux ;

- L'existence d'un État de droit susceptible de garantir la liberté de recherche ainsi que le libre exercice d'une thérapie de type transférentiel.

La psychanalyse sera par conséquent absente, ou très peu représentée, ou encore clandestine dans les pays économiquement sous-développés (l'ancien « tiers-monde »), et dans les États totalitaires. Dans les pays musulmans, culturellement, sinon politiquement totalitaires, la psychanalyse est jugée incompatible avec la loi coranique.

Le cas soviétique

Dans la décennie qui a suivi la révolution d'octobre 1917, les œuvres de Freud ont été assez largement diffusées en Union soviétique (Sabina Spielrein était russe). Deux conceptions s'affrontaient :

- Celle des antifreudiens, qui tantôt accusaient la psychanalyse d'être un idéalisme ne tenant pas compte de la vie sociale des hommes, tantôt lui reprochaient d'être un biologisme ignorant de l'histoire ;
- Celle des freudo-marxistes, pour qui le freudisme est compatible avec la psychologie matérialiste de Pavlov, à condition d'être débarrassé de la théorie sexuelle, de l'idée de pulsion de mort, trop pessimiste, et de son monisme philosophique « idéaliste ».

Avec la prise du pouvoir absolu par Staline, en 1927, la première conception deviendra officielle et éliminera la seconde. Dans les années 1930, triomphe la théorie de Bogdanov dite « des deux sciences » (d'un côté les sciences prolétariennes, à développer, de l'autre côté, les sciences bourgeoises, à éliminer). La psychanalyse est condamnée comme science bourgeoise, mais elle continue à mener une existence souterraine (voir le livre de Martin Miller, *Freud au pays des soviets*).



Le film de David Cronenberg *A Dangerous Method* (2011) a fait connaître Sabina Spielrein à un public plus large que celui des spécialistes (voir chapitre 24).

Lorsque cette jeune fille russe est prise en charge par Jung, elle est atteinte de troubles hystériques graves, liés à des agressions paternelles et aux excitations qu'elles suscitent en elle. Durant sa cure, elle devient la maîtresse de Jung et en même temps acquiert une formation de psychiatre-psychanalyste.

Rentrée en Union soviétique, elle y exercera la psychanalyse et formera des psychanalystes.

Sabina Spielrein a été fusillée comme juive par les nazis durant la guerre, en 1942.

En Chine, la psychanalyse n'a pas bonne presse

L'histoire de la psychanalyse en Chine présente un certain parallélisme avec le cas soviétique. Dans le sillage du mouvement du 4 Mai (1919), qui favorisa, quelques années après l'instauration de la république, la diffusion des idéaux modernes en Chine, les idées et les œuvres de Freud commencèrent à être introduites.

L'arrivée des communistes au pouvoir, en 1949, marqua un premier coup d'arrêt. Durant la révolution culturelle (1966-1969), il n'était évidemment pas question de se dire psychanalyste en Chine. Mais, malgré le totalitarisme communiste, l'obstacle fut culturel plutôt que politique : par tradition taoïste, les Chinois considèrent les difficultés psychiques comme l'expression de problèmes somatiques et se montrent en conséquence assez rétifs à l'enseignement freudien.

Afrique : la psychanalyse dans les bagages du colon

La psychanalyse s'introduisit en Afrique à la faveur, si l'on peut dire, de la colonisation. Mais justement, à cause de cette circonstance historique, elle fut accusée d'être au service du colon (isateur). Dans *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon, héraut et théoricien de la décolonisation, psychiatre de formation, a des mots très durs contre les thèses du psychanalyste Octave Mannoni, qui, en 1950, avait publié un ouvrage intitulé *Psychologie de la colonisation* et dans lequel il faisait une véritable psychanalyse du colonisé.

Plus fondamentalement, la manière dont les cultures africaines extériorisent les troubles comportementaux et leur causalité apparaît incompatible avec la logique internaliste de la psychanalyse.

Globalement, le monde de la psychanalyse, c'est l'Europe plus le continent américain.

Sur le continent américain, un enthousiasme ambigu

La psychanalyse, on l'a vu, a très tôt été diverse (voir chapitre 6). Cette diversité s'est accrue avec sa diffusion progressive à travers le monde. Dans sa réception et son interprétation, les traditions culturelles jouent un rôle évident. Mais il est difficile de savoir pourquoi Melanie Klein a eu des disciples en Amérique latine mais pas en France, pourquoi en Amérique latine le lacanisme a supplanté le kleinisme, pourquoi Jung est très présent en Italie et en Angleterre, très peu en France. Beaucoup de facteurs jouent : les traditions religieuses, les structures sociales et politiques, l'implantation particulière des sciences psychologiques, le prestige des personnalités également.



« La psychanalyse, dit Freud, va aux Américains comme une chemise blanche à un corbeau. » Pourtant, dès les années 1930, la discipline nouvelle connut une diffusion considérable aux États-Unis. Après 1945, avec l'arrivée massive d'immigrés venus d'Europe centrale, un nouvel élan lui est donné. Les années 1950-1960 représenteront une manière d'âge d'or. C'est l'époque où nombre d'intellectuels et une bonne partie de Hollywood, de Frank Sinatra à Marilyn Monroe, passent sur le divan.



Une blonde glamour sur le divan

En tournée en Angleterre, Marilyn Monroe vint voir en consultation pendant une semaine Anna Freud, la propre fille du maître. Les adversaires de la psychanalyse présentent volontiers le cas de cette actrice, qui a fini par se suicider, comme un exemple éclatant de ratage thérapeutique. Marilyn, qui dans sa jeunesse fut violée par son beau-père, était d'un caractère particulièrement fragile et instable. Elle a entrepris un grand nombre de fois des cures analytiques sans lendemain, sans succès non plus. Dans son cas, la psychanalyse n'avait malheureusement pas beaucoup de chances d'être efficace.

Mais la diffusion, au risque de la vulgarisation, de la psychanalyse aux États-Unis n'est pas allée sans gauchissement. L'utilitarisme, le pragmatisme et l'optimisme libéral qui constituent l'idéologie dominante dans ce pays vont infléchir la psychanalyse en un sens, non seulement différent mais opposé à celui que lui avaient donné Freud et les pères fondateurs de la discipline. Ainsi, la « psychologie du moi » (*ego psychology*) répondait d'abord à l'exigence d'adaptation. Fondateur de l'école de Chicago, Franz Alexander (1891-1964) entendait pour sa part transformer la cure classique en une

thérapie de la personnalité globale de l'individu. C'est contre des conceptions de ce genre que s'insurgera Jacques Lacan (voir chapitre 9).



En fait, la quasi-totalité des psychologies qui se sont partagé le marché américain n'ont plus grand-chose à voir avec la psychanalyse. La plupart d'entre elles n'admettent même pas l'existence d'un inconscient. Elles ont des noms commerciaux, ronflants pour réveiller les consciences : psychosynthèse, analyse transactionnelle, psychologie biocentrique, thérapie rationale-émotive, logothérapie, thérapie de réalité, thérapie primale, thérapie psychédélique, thérapie bioénergétique, psychologie humaniste, psychocybernétique, psychologie des profondeurs, intégration structurale, actualisme, etc. La plupart de ces expressions ne sont que des jaculations précoces.

La psychanalyse en France

En 1926, Marie Bonaparte (voir chapitre 8) participe avec René Laforgue à la fondation de la Société psychanalytique de Paris (SPP). Très fortunée, elle apporte les fonds indispensables à la création de la première revue de psychanalyse française, la *Revue française de psychanalyse*, dont le premier numéro paraît en 1927.

Une victime collatérale de la psychanalyse : le Dr Coué

Le Dr Émile Coué (1857-1926) a connu son heure de gloire grâce à sa technique d'autosuggestion. Son idée de base était que l'on pouvait s'hypnotiser soi-même, sans l'aide de personne. En se répétant vingt fois, matin et soir, assez fort pour entendre ses propres paroles cette phrase : « Tous les jours à tous les points de vue, je vais de mieux en mieux », on arrive à faire pénétrer la suggestion mécaniquement dans l'inconscient par l'oreille et quand elle y a pénétré, elle agit, écrit le brave docteur dans *La Maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente* (1922).

Pour Coué, « toute idée qui se grave dans notre esprit tend à devenir une réalité possible ». Traduction en français basique : « Quand on veut on peut. » On comprend que cet idéalisme ou ce pragmatisme ait rencontré un certain succès aux États-Unis avec les thérapies cognitivo-comportementalistes (TCC).

C'est Émile Coué qui est le découvreur de l'effet placebo. Une patiente souffrant de douleurs abdominales était venue lui demander une potion à base de laudanum de Sydenham, un produit opiacé pour lequel elle n'avait pas d'ordonnance. Comme elle insistait et qu'elle était désespérée, Coué, qui était pharmacien d'officine, lui prépara à son insu un flacon contenant de l'eau distillée aromatisée. Il lui recommanda de bien faire attention à respecter la dose, car le produit pouvait être dangereux. La patiente revint huit jours plus tard, satisfaite, et affirma qu'elle était guérie.



La Société psychanalytique de Paris (SPP) est rattachée à l'International Psychoanalytical Association (IPA). En 1953, un groupe de psychanalystes français, dits « de la troisième génération » (ceux qui n'ont connu ni Freud ni ses disciples directs), s'en sépare pour fonder la Société française de psychanalyse (SFP), dont Jacques Lacan est la figure maîtresse. En 1964, Daniel Lagache et Didier Anzieu fondent l'Association psychanalytique de France, rattachée au freudisme orthodoxe, et qui se donne pour mission de diffuser l'enseignement de la psychanalyse à l'université. La *Nouvelle revue de psychanalyse*, publiée chez Gallimard, est son organe théorique.

La même année, Lacan fonde l'École française de psychanalyse (EFP), qui sera dissoute par lui en 1980. Des lacaniens dissidents constitueront en 1969 l'Organisation psychanalytique de langue française (OPLF). En 1981, Jacques-Alain Miller, époux d'une fille de Lacan, fonde l'École de la cause freudienne (ECF), placée en 1992 sous l'égide de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), qui concurrence directement l'International Psychoanalytical Association (IPA). J'espère que vous avez suivi. Sont laissés de côté quelques chapelles et quelques oratoires. Et cela ne concerne que la France. L'ironie de l'histoire aura voulu que c'est au nom de Freud que le lacanisme et les lacaniens se sépareront du freudisme et des freudiens, tant en France que sur la scène psychanalytique mondiale.

Il y a bien d'autres groupes issus de schismes et de dissidences. Le milieu psychanalytique est un ensemble en comparaison duquel un panier de crabes donne une image de franche coopération. Il ne retrouve un semblant d'unité que lorsque sa liberté d'exercice est menacée. La psychanalyse, en effet, présente cette particularité de n'être pas, à la différence de la médecine générale et des médecines spécialisées, légitimée par un diplôme d'État, et de ne pas chercher à l'être. Les règlements (aux deux sens de règles et de paiements) sont variables d'une école à l'autre et d'un praticien à l'autre (voir chapitres 11 et 19).

L'avenir de la psychanalyse



On prête à Freud ce mot (mais on ne prête qu'aux riches) : « Hâtons-nous d'explorer l'inconscient avant qu'il ne se referme. » En off, comme on dit pour les politiques, Lacan exprimait des doutes sévères quant à l'avenir de la psychanalyse.

Il y a ceux qui pensent que Freud est mort et ceux qui, comme l'écrivain américain Mark Twain répondant à un directeur de gazette qui venait d'annoncer sa mort, pensent que « la nouvelle est très exagérée ».

Un triomphe apparent

D'un côté, la psychanalyse est partout. Son impact culturel depuis le surréalisme a été considérable, et il le reste pour une bonne part. Il existe une manière de vulgate psychanalytique diffuse, dont on voit quotidiennement les traces dans les mass media. L'importance de la sexualité pour l'équilibre personnel, le sens des lapsus, l'idée qu'il y a une multitude de comportements non intentionnels, toutes ces idées affadies sont passées dans le domaine public.

Combien de fois la publicité nous a-t-elle fait le coup de femmes en train de lécher des petites cuillères d'un air entendu ! Combien en a-t-on vu, de bouteilles de champagne débouchées émettant avec vigueur une abondante mousse blanche ? Les sports, qui sont presque toujours des activités de rentre-dedans, aiment bien ce genre de choses. Cela ne nous autorise pas pour autant à conclure que la psychanalyse fait partie de notre culture. C'est plutôt l'inverse qui est vrai. La « science » découverte par Freud est en réalité l'objet d'un constant refoulement. Sinon, on n'aurait pas tant construit de prisons et tant fermé d'hôpitaux.

Le déclin de la psychanalyse

Après son heure (on devrait plutôt dire : son quart d'heure) de gloire dans les années 1960, la psychanalyse a connu un net déclin. La « révolution sexuelle », qui lui doit au moins autant que la pilule, a été digérée et a perdu son impact révolutionnaire. Les homosexuels, qui vouaient le frac et le voile des mariés aux gemonies, et revendiquaient le droit à la différence, réclament à présent le droit au mariage et à l'enfant. Le temps n'est pas à la psychanalyse, c'est le moins que l'on puisse dire. Elle n'est pratiquement plus enseignée à l'université et le candidat à l'agrégation de philosophie qui s'aviserait de consacrer tout un développement à Freud dans sa dissertation, à l'instar de son prédécesseur des années 1970, s'infligerait lui-même la ciguë.



Contrairement à ce que penseront la plupart des psychanalystes ultérieurs, Freud a toujours estimé que la biologie testera un jour la validité de sa théorie. Ou bien elle lui donnera une assise scientifique indiscutable, ou bien elle la balaiera comme une fiction : « La biologie est vraiment un domaine aux possibilités illimitées : nous devons nous attendre à recevoir d'elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elle donnera dans quelques décennies [Freud écrivait cela en 1923] aux questions que nous nous posons. Il s'agira peut-être de réponses telles qu'elles feront s'écrouler tout l'édifice artificiel de nos hypothèses. »

La mort de la psychanalyse ?

Le temps où la psychanalyse a pris naissance n'est plus du tout le nôtre. Une bourgeoisie hédoniste et cynique a remplacé la bourgeoisie puritaine et hypocrite. La puissance patriarcale s'est effondrée, au point que certains n'hésitent pas à proclamer que le complexe d'Œdipe n'a plus lieu d'être. L'incertitude portait jadis sur la question de savoir qui est le père. Elle porte aujourd'hui sur celle de savoir qui il est. La relation transférentielle, qui est celle de la cure, est la transposition évidente d'une relation médecin/malade ou maître/disciple que les sociétés démocratiques contemporaines n'acceptent plus. L'heure est aux animateurs. On s'éclate, et c'est son choix.



Freud disait qu'après Copernic (ce n'est pas la Terre qui est au centre du monde, mais le Soleil), après Darwin (l'homme n'est pas le centre de la création, mais le dernier-né d'une longue évolution naturelle), la psychanalyse inflige une troisième blessure narcissique à l'orgueil de l'humanité. La découverte de l'inconscient, en effet, signifie que charbonnier n'est plus maître chez lui. Seulement notre monde d'individus supposés libres et responsables (c'est à cette seule condition qu'une sanction peut être légitime) ne l'entend pas de cette oreille.

Avec la société, c'est l'homme lui-même qui a changé. La psychanalyse s'est pour une bonne part constituée pour répondre aux défis que lui posait la triade de la femme hystérique, de l'homme homosexuel et de l'enfant masturbateur. L'homosexualité et la masturbation ont été renormalisées, du moins dans les pays occidentaux. Quant à l'hystérie, elle a pratiquement disparu pour faire place aux allergies (le mot fourre-tout qui remplace celui de « phobie »).

Le désir n'est plus ce qu'il était

Le désir, qu'il soit agressif ou érotique, appelle le contact entre les corps. Comme avec les armes modernes, on tue à distance, désormais, avec Internet, on désire à distance. La phobie du contact, dont plusieurs allergies sont des expressions possibles, se répand toujours davantage dans les sociétés modernes.

L'homosexualité sans pourquoi

Si, comme le soutiennent les mouvements activistes, qui refusent à la fois l'explication biologique et l'explication psychologique, l'homosexualité n'est ni une question génétique ni issue des formations de l'inconscient, alors elle est le résultat d'un choix, à moins qu'elle soit sans raison.

L'expression en usage aujourd'hui d'« orientation » homosexuelle remplace celle, plus problématique, de « choix » homosexuel. Mais d'où viendrait cette « orientation » si elle n'est causée ni par les chromosomes ni par l'inconscient ?

Freud croyait que la civilisation ne parviendrait jamais à dénouer sans préjudice les liens entre le désir sexuel et la procréation, il ne pensait pas possible la séparation du féminin et du maternel. Ce qu'il est convenu d'appeler la « révolution sexuelle » est issu en partie de la psychanalyse. Et en même temps cette révolution a placé la psychanalyse en porte-à-faux. Il n'y a dans les sociétés contemporaines libérales plus de mal sexuel en dehors du viol et de la pédophilie. Les toilettes (au sens de lieux d'aisance plutôt que celui de vêtements, où triomphe au contraire l'unisexe) restent les derniers marqueurs de la dualité tranchée entre les deux sexes, que les « études de genre » s'efforcent d'appeler « genres ».

Désublimation

Les sociétés actuelles ne sont plus des sociétés du refoulement, mais, à l'inverse, des sociétés de l'excitation des désirs. Elles réalisent le programme prévu au début des années 1930 par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes* : « Ne reportez jamais au lendemain le plaisir que vous pourrez obtenir le jour même ! » Du temps de Freud, l'individu était un épargnant. Aujourd'hui, il est un endetté.



On appelle « désublimation » le processus inverse de celui de la sublimation. Alors que la sublimation permet de satisfaire les pulsions et les désirs par des moyens idéalisés, culturellement valorisés (comme le travail), la désublimation est le processus par lequel les désirs et les pulsions sont exprimés et satisfaits directement, de manière réaliste et brutale. L'érotisme est l'expression sublimée de la sexualité, la pornographie son expression désublimée. Du temps de Freud, les patients disaient : « Je l'aime, mais je ne peux pas faire l'amour. » Aujourd'hui, ils disent : « Je lui fais l'amour, mais je ne l'aime pas. »

La perversion, rebaptisée en « paraphilie », est désormais admise du moment qu'elle s'exerce dans un cadre privé, entre adultes consentants et qu'elle ne se manifeste pas par des actes définis comme criminels. Elle est non seulement admise, mais exaltée par le système médiatique puisque celui-ci cultive la rareté et l'exception jusqu'à l'aberration.

La psychanalyse, décalée par rapport au mouvement des idées et des sociétés, est devenue l'un des rares discours qui nous autorise à ne pas jouir. Ironie de l'histoire : sur bien des sujets, comme l'euthanasie ou l'adoption d'enfants par des couples homosexuels, les psychanalystes se retrouvent défendre des positions voisines de celles des autorités religieuses.

Narcissisme

Ce à quoi les psychanalystes ont massivement affaire aujourd'hui, c'est à des troubles de la personnalité et de la conduite qui ne relèvent ni de la névrose ni de la psychose, mais du narcissisme, avec ses ratés et ses excès. Face à une histoire qui l'a laissée de côté et qu'elle n'avait pas vue venir, la psychanalyse n'est pas toujours bien outillée.

Narcisse vainqueur

Dans le contexte d'une société vouée au culte du moi, la masturbation devient logiquement la forme idéale de satisfaction de la libido. Le sexe en solo offre en effet une multitude d'avantages : on est à la fois celui qui fait et celui qui reçoit, on fait l'économie de partenaires encombrants, on évite les conflits pénibles, la jalousie n'a plus d'objet, on ne se prend jamais de râteau, on échappe aux maladies sexuellement transmissibles, enfin le risque d'enfants est nul, pas besoin de pilule ni de préservatif.



Le moi est au centre de la théorie de Heinz Kohut (1913-1981), d'où le nom de *self psychology* à la discipline nouvelle qu'il a développée. Longtemps président de l'American Psychoanalytic Association (APA), Kohut s'est peu à peu éloigné de la doctrine freudienne. Dans un livre paru en 1971, *The Analysis of the Self*, il décrit l'émergence d'un type de personnalité nouveau : narcissique, hédoniste, exhibitionniste. Le moi faible et instable a remplacé le moi rigoriste et inhibé de l'époque victorienne. Au *guilty man* (« homme coupable ») du temps de Freud, marqué par le complexe d'Œdipe, succède le *tragic man*, au moi déficient du fait de relations perturbées avec la mère.

Enfin, alors qu'il existait une séparation tranchée entre les névroses et psychoses, les cas « limites » (*borderline* en anglais) sont de plus en plus nombreux.

La société de la dépression



Dans son ouvrage, *La Fatigue d'être soi*, Alain Ehrenberg, qui n'est ni psychanalyste ni psychologue, mais sociologue, développe l'idée que la constitution psychologique de l'homme actuel a fini par donner raison à Pierre Janet contre Freud. Alors que Freud faisait reposer sa théorie de la névrose sur le conflit entre les désirs et l'ordre moral, Pierre Janet mettait l'accent sur la faiblesse interne du psychisme et donc sur une pathologie sans agent ni sujet clairement déterminable. Alain Ehrenberg montre que la société de la *dépression* a remplacé celle de la névrose : le sujet ne souffre plus du refoulement de ses désirs, mais de son incapacité à réaliser l'impératif de la jouissance qui lui est adressé. Le névrosé souffrait de ce que ses désirs étaient plus impérieux que ce que la société pouvait en supporter, aujourd'hui le dépressif souffre de ce que la société stimule sans cesse des désirs que lui-même est trop faible pour satisfaire. De fait, les normes de séduction, de puissance, d'efficacité, que la télévision et le cinéma diffusent à longueur d'images, qui peut les atteindre ?

Le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux



La première version du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (*DSM I*) fut élaborée par l'American Psychiatric Association (APA) en 1952. Elle intégrait certains concepts de la psychanalyse. Le *DSM II*, publié en 1968, garde encore mémoire de la psychanalyse. En revanche, les *DSM III* (1980) et *DSM IV* (1994) ont effacé toute trace de psychanalyse. Les termes « psychose », « névrose » et « perversion » sont remplacés par celui, beaucoup plus général et vague, de *disorders* (« troubles »), les troubles névrotiques obsessionnels sont remplacés par des syndromes plus généraux : troubles obsessionnels et compulsifs (TOC) et addiction, troubles anxieux et somatiques, troubles de stress post-traumatique. On a remplacé « hystérique » par « histrionique ». Ce faisant, on remet l'hystérique à sa place : sur la scène (un histrion est un acteur qui joue des farces grossières). La psychose maniaco-dépressive est devenue « troubles bipolaires ».

Depuis le *DSM III*, les modèles psychopathologiques et techniques de la psychanalyse ont été mis de côté pour le plus grand bénéfice de l'industrie pharmacologique et des compagnies d'assurances. Dans le vide ainsi créé, les catégories psychiatriques ont proliféré. Des années 1950 aux années 1990, les troubles du comportement sont passés d'une centaine à plus de 400 !

Trois cent cinquante-quatre troubles ont été « découverts » de 1987 à 1994 : à chaque trouble, bien sûr, ses pilules, ses gélules, ses comprimés, ses solutions (aux deux sens du mot). Ceci explique cela.

Des raisons purement idéologiques peuvent jouer également : en 1975, un comité de psychiatres noirs américains exigea l'inclusion du racisme parmi les troubles mentaux. Il est à craindre que l'idéal de la santé mentale s'éloigne à jamais. Le Dr Knock avait raison : tout homme bien portant est un malade qui s'ignore. Seulement, Jules Romains, son créateur, n'avait pas prévu qu'il serait psychiatre.

Le *DSM* est américain, et il a une influence mondiale. Il fait la philosophie médicale de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) : la classification internationale des maladies (CIM, CID en anglais) suit les avis et la nomenclature du *DSM*. La CIM 10, actuellement en vigueur, classe les maladies en 22 chapitres. Le chapitre 5, « Troubles mentaux et du comportement », et le chapitre 6, « Maladies du système nerveux », regroupent l'ensemble des dysfonctionnements traités par la psychanalyse depuis sa naissance. Le *DSM V* est prévu pour 2012 et la CIM 11 doit voir le jour en 2015.

Dès lors que la pharmacie et la chirurgie prennent en charge les problèmes psychologiques de l'homme moderne, elles rabattent la psychanalyse sur sa seule dimension herméneutique, d'interprétation du sens de l'existence humaine. Ainsi, la psychanalyse se trouve éjectée du champ de sa prétention scientifique pour n'être plus qu'un auxiliaire possible pour la philosophie et la littérature. L'alliance que Freud avait réussi à constituer entre science et humanisme se trouve de cette manière rompue. D'ailleurs le père de la psychanalyse se montrait à la fin de sa vie de plus en plus sceptique sur les vertus thérapeutiques de celle-ci.



La guerre entre psychanalyse et cognitivisme

En France, jusqu'en 2009, les différentes UFR (unités de formation et de recherche) de psychologie à l'université avaient réservé une part à peu près égale aux départements à orientation analytique et aux départements cognitivistes (appuyés sur la psychologie expérimentale et les neurosciences). Le reclassement des revues en sciences humaines et sociales opéré à cette date à l'initiative du ministère a rompu cet équilibre (la plupart des revues à orientation analytique ont été déclassées). Aujourd'hui, c'est la guerre froide entre les départements : enseignants et étudiants d'un camp affichent pour le camp adverse un mépris assassin.

Les exaltés du « tout-médicament »



Les exaltés du « tout-médicament » ont eu beau jeu de dauber ceux qui, dans l'oubli des bactéries, ont interprété des ulcères à l'estomac comme l'introjection de la mère dans le ventre du patient…

L'heure est au réductionnisme physiologique : tout est affaire de chromosomes, de gènes, de microbes et de virus. Dès lors on ne demande plus au psychiatre de guérir la souffrance psychique, mais de repérer les populations à risque. La psychanalyse développe une conception tragique de l'existence. Notre société, qui connaît bien des tragédies, ne veut pas le savoir. Elle veut croire à une vie pulsionnelle équilibrée et bien gérée. Il est tellement plus facile, plus évident de tout rapporter à la conscience, à la liberté, à la volonté ! La société l'exige. Pour elle, l'inconscient n'est qu'un mauvais coucheur. L'*Homo oeconomicus*, qui représente le modèle du consommateur rationnel (acheter moins cher), et aussi le modèle de l'homme moderne (gagner davantage), n'a pas d'inconscient. Il n'a pas de pulsions de mort, et il est censé désirer réussir tout ce qu'il entreprend. Il est censé également choisir de lui-même, et par lui-même, sans souci des autres, sans identification à eux ni projection sur eux. Ce mythe a la vie dure, et il a eu la peau de l'inconscient.

Franchise et sincérité

Pour illustrer l'exigence de franchise (dire ce que l'on pense) et de sincérité (penser ce que l'on dit) de la psychanalyse, et celle, corollaire, d'un savoir réservé, Freud a imaginé l'expérience suivante.

Des personnes de la bonne société se sont donné rendez-vous dans une auberge de campagne. Les dames sont convenues entre elles que si elles désiraient à un moment donné satisfaire un besoin naturel, elles déclareraient à haute voix vouloir aller cueillir des fleurs. Or un mauvais plaisant, ayant surpris ce secret, a fait imprimer sur le programme adressé à tous les participants : « Lorsque les dames voudront s'isoler un moment, elles n'auront qu'à dire qu'elles vont cueillir des fleurs. » Naturellement, aucune d'entre elles ne le fera. Toutes préféreront dire franchement les choses, plutôt que de courir le risque de s'exposer au ridicule.

Le psychanalyste est comme ce mauvais plaisant. Par ses indiscrètes révélations, il oblige les gens à reconnaître les désirs et les pulsions qui s'agitent en eux.

On comprend qu'un monde et une société qui tiennent à leurs illusions n'aient pas trop envie de l'écouter.

La paix chimique

La psychanalyse est quête de vérité. Mais l'homme moderne n'a que faire de la vérité, il veut le bonheur, pas même le bonheur, le plaisir, pas même le plaisir, l'excitation. Mais la « paix chimique », pour reprendre l'expression d'Isabelle Floc'h, ne garantit pas la tranquillité psychique. Contradictoirement, tout en favorisant la désublimation (sur une photo de groupe, tout le monde désormais se sent obligé de faire le singe), notre société est moins tolérante à la pulsion qu'elle ne l'était jadis. L'explosion des addictions, clairement en lien avec les pratiques sociales de consommation, montre les limites d'une conception gestionnaire de l'existence humaine.



« Addiction » vient d'un mot latin qui signifie « mise en esclavage ». On distingue les addictions aux substances (alcool, tabac, drogues) et les addictions comportementales (jeux d'argent, sexe, sport).

Mais ce n'est pas parce que Marx est mort qu'il n'y a plus de lutte des classes. Ce n'est pas parce que Freud est mort qu'il n'y a plus d'inconscient.

L'inconscient cognitif

Alors que le cognitivisme avait pris l'habitude de considérer la psychanalyse comme une sorte de métaphysique, John F. Kihlstrom publia, en 1987, dans la prestigieuse revue *Science*, un article intitulé « L'inconscient cognitif ». Selon le cognitivisme, le cerveau est analogue à un ordinateur. Mais, selon Kihlstrom, une large partie de la communication humaine doit échapper à la conscience du sujet. Tel est le cas de la perception subliminale, ou de la mémoire implicite. De même, le cerveau semble capable de résoudre les problèmes à l'écart de l'attention du sujet : c'est ce qui arrive lors des soudaines illuminations des chercheurs. Ce « nouvel inconscient » de nature cognitive est très éloigné de l'inconscient freudien, mais il n'aurait pas semblé aux chercheurs et aux spécialistes si nouveau que cela s'ils avaient pris la peine de lire Platon et Leibniz (voir chapitre 4).

Un paléontologue a dit : les dinosaures ne sont pas morts, ils se sont envolés, allusion au passage évolutif entre les reptiles et les oiseaux. On pourrait dire pareillement que la psychanalyse n'est pas morte, quand bien même elle n'existerait plus en tant que telle, puisqu'elle survit à travers quantité de thérapies qui se sont inspirées d'elle : psychothérapie de groupe, psychothérapie de couple, psychothérapie familiale, psychodrame… Reste à savoir si l'inconscient, et surtout la pulsion de mort qui est le noyau sombre de la psychanalyse, ne s'y trouve pas dissous.



Les études des projections de l'OMS le disent : les maladies les plus importantes du XXIe siècle seront mentales et comportementales. La pharmacie et la chirurgie peuvent jubiler. Paradoxe (et scandale) de cette psychanalyse qui s'efface au moment historique où elle aurait été indispensable.

Chapitre 11

La psychanalyse sous les feux de la critique

Dans ce chapitre :

- Les griefs de l'opinion
- Les arguments des philosophes
- Les arguments des scientifiques



Freud aurait dit à Jung sur le bateau qui les conduisait en Amérique : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste. » Il semble que le mot a été inventé de toutes pièces par Lacan.

Toujours est-il que dès l'origine la psychanalyse n'a pas eu besoin d'en inventer pour avoir des rivaux, des adversaires et des ennemis. Et cela n'a pas cessé. Ce serait déjà une preuve qu'elle n'est pas une science au sens où la physique ou la biologie sont des sciences. Le plus étrange en cette affaire est que l'hostilité à l'encontre de la psychanalyse aurait normalement dû s'atténuer avec le net déclin de son influence. Il n'en a rien été.

La répulsion envers les pulsions : l'inquiétant transfert

Une raison possible de la répulsion que suscite la psychanalyse tient à l'inquiétant transfert. Dans une société hyper-individualiste où les gens perçoivent de plus en plus tout engagement (politique ou amoureux) comme une prison, le transfert, qui est foncièrement appel à l'autre, ne laisse pas d'inquiéter.



« Freud est mort en Amérique » (Élisabeth Roudinesco). En dehors du fait que le ça n'a jamais pu y déloger le moi, depuis une trentaine d'années, aux États-Unis, des « érudits de Freud » (*Freud scholars*) se sont fait une spécialité de dénoncer les mensonges et les dissimulations de Freud. Mais si l'on ne cesse pas de tuer le père, c'est qu'il n'est pas encore tout à fait mort.

On peut distinguer trois types de discours contre la psychanalyse. Certes, des chevauchements sont possibles (sur le sujet, il y a eu des chercheurs en sciences qui ont perdu toute mesure et ont répercuté les arguments les plus frelatés). Mais les arguments et les griefs sont assez différents pour que l'on mette à part le discours de l'idéologie, celui de la philosophie et celui de la science.

Constituée par les notions, les normes et les valeurs largement répandues dans l'opinion publique sous forme d'idées reçues, voire de rumeurs, l'idéologie a pour fonction d'assurer la cohérence de l'ordre social, et de le légitimer. La psychanalyse n'a jamais eu bonne presse, les psychanalystes encore moins. L'idée selon laquelle la psychanalyse est du charlatanisme est très répandue.

Avec les philosophes, les rapports sont forcément autres. Dès l'origine, les échanges entre les deux disciplines sont allés dans tous les sens. Avec l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, Freud est le seul non-philosophe à figurer en bonne place dans les histoires et dictionnaires de la philosophie. Mais la plupart des grands philosophes contemporains ont jeté sur la psychanalyse un regard très critique lorsqu'ils ne l'ont pas purement et simplement ignorée.

Enfin, ne serait-ce que parce qu'elle a prétendu être une science nouvelle, la psychanalyse n'a pas manqué d'être contestée, ou réfutée d'un point de vue scientifique. Pour Henri F. Ellenberger, auteur d'un ouvrage devenu classique, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, la psychanalyse n'est qu'une « demi-science ». Frank J. Sulloway, et il est loin d'être le seul, considère qu'elle n'est qu'une « pseudo-science ».



Dans une lettre à Einstein, Freud dit qu'il aurait été traité avec beaucoup plus de ménagement si ses théories avaient contenu un plus grand pourcentage d'erreurs et d'absurdités. Mais on ne peut pas dire non plus que l'hostilité que suscite une discipline est le signe que celle-ci tombe juste.

Le livre noir de l'idéologie

Comme le communisme et la franc-maçonnerie, la psychanalyse a eu droit à son livre noir. Mais la médecine pourrait en avoir un elle aussi ainsi que chaque discipline, chaque profession. Notre société, qui a perdu le sens de l'admiration, n'aime rien tant que le spectacle des démolitions.

Caricature plus que portrait

Les critiques de la psychanalyse sont passionnelles. Elles n'ont pas souvent le sens de la mesure, et elles sont volontiers de mauvaise foi. Ainsi, elles vont s'attaquer à des thèses que Freud n'a jamais soutenues (comme le fait que tous les rêves auraient un sens sexuel) ou bien présenter comme des critiques décisives des objections que Freud s'était déjà faites lui-même (comme le fait qu'il ne suffit pas à un névrosé de prendre conscience de ses symptômes pour guérir). Les critiques de Freud s'en sont souvent pris à une caricature qu'ils ont dessinée eux-mêmes et à un épouvantail qu'ils ont confectionné eux-mêmes. La psychanalyse n'a jamais prétendu tout comprendre ni tout guérir. L'esprit de doute ne l'a jamais quittée, et il n'est aucun point de doctrine qui n'ait été âprement discuté, et provoqué abandons et dissidences. On l'a vu plus haut.



C'est pour contrer la psychanalyse que l'on a inventé le terme « pansexualisme ». Nous verrons, à propos des rêves (voir chapitre suivant), à quel point le reproche qui a été fait à Freud de tout rapporter à la sexualité, de donner aux troubles du comportement des causes exclusivement sexuelles, est peu fondé.

Guérir, disent-ils

Parmi les caricatures, on trouve celle selon laquelle la psychanalyse aurait la prétention de guérir tous les troubles de l'esprit et du comportement. Or, si l'on parle de cure (*cura* en latin signifie « soin ») en psychanalyse, c'est justement pour ne pas avoir à dire « thérapie ».

Par ailleurs, la distinction entre guérison et soin est capitale. On ne guérit pas d'une névrose comme on guérit d'une fièvre. Dans l'idée de guérison, il y a celle d'un mal dont on se débarrasse. Comment pourrait-on se débarrasser tout à fait d'une névrose, dès lors qu'elle est une partie intégrante de la personnalité ? En revanche, on ne peut pas dire d'une fièvre qu'elle fait partie intégrante de la personnalité de quelqu'un.

La psychanalyse n'est pas une solution, elle est le problème

C'est une idée très répandue aux États-Unis : la psychanalyse n'est pas une solution, elle est le problème. Sarcastique, l'écrivain Karl Kraus (contemporain de Freud) disait que la psychanalyse est une maladie dont elle prétend être le remède.

Il y a aussi la boutade selon laquelle la psychanalyse fait d'autant plus de bien que l'on va bien et d'autant plus de mal que l'on va mal.



Loin de prétendre avoir découvert la panacée, Freud disait qu'analyser est le troisième métier impossible, après éduquer et gouverner.

On a reproché à la psychanalyse d'avoir un certain nombre de suicides sur la conscience, mais la question est de savoir si un patient est conduit au suicide à cause de l'inefficacité de sa cure ou bien plutôt si ce n'est pas parce qu'il est suicidaire qu'un patient décide d'entreprendre une cure analytique.

On a reproché à la psychanalyse d'avoir bloqué le traitement efficace des toxicomanes et ainsi contribué à la mort de milliers d'individus. Ce faisant on oubliait que les toxicomanes sont les derniers à pousser la porte d'un cabinet d'analyste. Avec l'humour dont il était coutumier, Freud en était arrivé à l'idée qu'il fallait être normal pour entreprendre une cure.

Une empêcheuse de rêver en rond

On n'a pas seulement attaqué la psychanalyse au nom de l'efficacité et de la rapidité de traitement. La discipline imaginée par Freud développe une conception de l'homme (une anthropologie) qui, sur des points décisifs, semble incompatible avec celle que diffuse implicitement le néocapitalisme mondialisé : un sujet censé être libre et responsable, agissant en toutes circonstances au mieux de ses intérêts, capable de choisir l'option qui lui paraît la meilleure, gestionnaire de sa propre existence, c'est-à-dire de son corps, de son psychisme et de son comportement. Dans ce contexte, l'hypothèse de l'inconscient est aussi inacceptable que celle de la révolution communiste.

Le sexe a-t-il tout l'avenir devant lui ?

Freud disait que celui qui débarrasserait l'humanité de la sexualité serait fêté comme un héros. L'idée semble être une contrevérité absolue : jamais comme aujourd'hui la sexualité n'aura été autant exaltée – au point que l'on peut dire qu'une bonne partie de l'énergie dépensée par les médias consiste à maintenir les populations dans un état d'excitation sexuelle permanent.

Et pourtant ! une disparition de la sexualité, du moins sous la forme d'un contact physique entre deux partenaires, n'est pas complètement inenvisageable. Autrefois, les gens chantaient en travaillant, et en dehors de leur travail. S'ils ne chantent plus, c'est parce qu'il y a des gens qui sont payés pour cela. Aujourd'hui, il y a des gens qui sont payés pour faire l'amour à la place des autres…

Le livre gris des philosophes

La plupart des philosophes ont parlé de la psychanalyse. Heidegger est une exception. Philosophie et psychanalyse se regardent en chiens de faïence : chacune croit détenir la vérité de l'autre.

Wittgenstein et la logique des problèmes bien posés



« De nos jours, le phallus s'est fait doctrinaire. » S'il l'avait connue, le philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein (1889-1951) aurait volontiers souscrit à cette phrase de Proust. Wittgenstein disait de la psychanalyse qu'elle est une mythologie attrayante ; elle a un charme, comme l'art. La vérité psychanalytique suppose d'abord que l'on y croit. La formule pourrait évidemment s'appliquer aux religions.



L'originalité de Wittgenstein par rapport à Karl Popper dans sa critique de la psychanalyse est qu'il ne reproche pas à celle-ci de n'être pas une science, mais de dissimuler, sous couvert de science, de faux problèmes d'ordre philosophique. L'inconscient n'est pas une partie réelle du psychisme ignorée jusqu'alors, mais un moyen de représentation, un système de notation. Ce n'est pas au même sens que l'on peut parler de « pensée consciente » et de « pensée inconsciente ». Wittgenstein reproche à Freud d'utiliser la grammaire des processus conscients pour décrire les processus inconscients.

Sur l'interprétation freudienne des rêves, par mécanisme associatif, Wittgenstein disait que l'on pourrait toujours trouver une trame logique reliant des objets disposés au hasard sur une table.

Karl Popper : une pseudo-science

Dans sa prétention à constituer une science sur le modèle de la physique, la psychanalyse rencontre un certain nombre de paradoxes qui pourraient être autant de signes d'impossibilité : celui d'une science expérimentale qui ne peut pas réellement faire des expériences ni même observer directement son objet, celui d'une science expérimentale fondée sur l'interprétation (d'où l'assimilation faite par l'herméneutique du psychisme à un texte).

Le sens des rêves : un postulat ?

Ses adversaires n'ont pas manqué de souligner les impasses théoriques et les impuissances pratiques de la psychanalyse. Freud lui-même disait que l'inconscient est une hypothèse rendue nécessaire par des faits inexplicables sans lui. Il reconnaît avoir recouru à des postulats. Dans ses *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, il écrit qu'arbitrairement, il faut le reconnaître, il a supposé, postulé que ce rêve inintelligible devait être aussi un acte psychique plein de valeur et de signification. Freud ajoute : « Seule l'expérience montrera si nous avons raison. » Mais – tel sera l'argument missile du philosophe autrichien Karl Popper – quelle expérience pourrait anéantir un tel présupposé dès lors que celui-ci assimile *a priori* toutes les expériences possibles ?

La psychanalyse n'est pas la science qu'elle a prétendu être, elle n'est pas capable de fournir des causes explicatives expérimentables. Tout au plus peut-on la définir comme une herméneutique attentive au sens. Telle sera la position de philosophes comme Jürgen Habermas et Paul Ricœur.



Ce qui, aux yeux de Karl Popper (1902-1994), constitue un critère du caractère scientifique d'un énoncé, c'est sa falsifiabilité, c'est-à-dire la possibilité pour cet énoncé d'être démenti par l'expérience. Par exemple, un énoncé religieux comme « Dieu a créé le ciel et la terre » ou « L'âme est immortelle » est infalsifiable. C'est pourquoi la religion est tout à fait indifférente aux faits empiriques : les hommes ont eu beau vivre un véritable enfer sur Terre, ils continueront à croire, du moins certains, à l'existence d'une Providence toute-puissante et bienveillante. Aux yeux de Popper, la psychanalyse présente la même indifférence à l'égard de l'expérience objective.

Le philosophe anglo-saxon Franck Cioffi enfoncera douloureusement le clou en affirmant que la psychanalyse est une pseudo-science non pas tant parce que ses énoncés sont faux ou bien invérifiables, comme le pensait Popper, mais parce que c'est une théorie de mauvaise foi. Les thèses de Freud ont beau, selon lui, avoir été invalidées depuis longtemps, les manipulations des données auxquelles s'est livré Freud ont beau avoir été dénoncées, les défenseurs de la psychanalyse restent campés sur leurs positions tout comme les partisans des régimes totalitaires (Cioffi n'hésite pas à oser l'analogie).

Freud voyait dans la résistance du patient sur le divan le signe de l'existence de l'inconscient – si bien que la présence comme l'absence du phénomène lui servaient d'indice. Karl Popper repérait dans ce type de double usage la preuve que la psychanalyse est dans l'incapacité de fournir des preuves et d'affronter le défi des contre-preuves. L'auteur de *La Logique de la découverte scientifique* fait remarquer (à tort) que Freud ne discute jamais des théories concurrentes de la sienne.

Pile je gagne, face tu perds

Dès les années 1920, le psychologue Adolf Wohlgemuth reprochait à la psychanalyse de jouer au jeu du « Pile je gagne, face tu perds ». Le fait qui pourrait contredire la théorie se trouvant lui-même expliqué par la théorie, aucun fait ne peut dès lors contredire la théorie. Ainsi, du garçon qui rejette sa mère et est attiré par son père, on dira qu'il refoule son œdipe ou qu'il fait un œdipe négatif. Le comble de la manipulation, souvent atteint, consiste à soupçonner celui qui doute de la psychanalyse d'avoir des difficultés avec son inconscient ou sa sexualité.



À la différence des sciences véritables, les systèmes interprétatifs ne sont pas falsifiables : ils ne peuvent qu'être confirmés, jamais infirmés, car ils n'excluent aucun événement possible. Ils sont irréfutables, mais en cela justement réside leur inconsistance scientifique. Ils rendent impossible toute critique et fonctionnent en cela comme des systèmes totalitaires. De même que les dénégations des sorcières du Moyen Âge étaient considérées comme une preuve supplémentaire de leur commerce avec le diable, de même que les dénégations des bolcheviques condamnés sous Staline étaient considérées comme des preuves supplémentaires de leur activité d'espionnage et de sabotage contre-révolutionnaire, toute critique de la psychanalyse sera psychanalytiquement interprétée comme un symptôme de refoulement ou le signe d'une angoisse. La psychanalyse, qui ne peut être testée, est donc condamnée à s'appliquer indéfiniment. C'est la raison pour laquelle elle est semblable à une mythologie.

Les psychanalystes ont bâti une théorie imaginaire à partir de leur cas personnel : Freud a eu des problèmes avec son père – de là le complexe d'Œdipe ; Adler s'est senti dominé par Freud – de là le complexe d'infériorité, etc.

Les critiques de Popper sont puissantes, mais pas toujours justes. Il n'est pas vrai, par exemple, que Freud n'a tenu aucun compte des observations empiriques (voir chapitre 16, le passage sur les névroses de guerre). On pourrait par ailleurs objecter à Popper ceci : quelle est la thèse concernant l'être humain, son comportement, son histoire qui n'est pas falsifiable ? On trouve en effet toujours quelqu'un pour agir autrement.

Alain contre l'idée d'inconscient au nom de la raison

D'un point de vue rationaliste, qui est celui de la tradition classique en philosophie, Alain (1868-1951) voyait dans la croyance en l'inconscient une fâcheuse tendance au renoncement à soi, donc à la liberté. Faisant remarquer que l'on ne dit pas que l'instinct est inconscient parce qu'il n'y a pas de conscience animale devant laquelle l'instinct puisse produire ses effets, Alain considérait l'inconscient comme un « personnage mythologique », une personnification de la causalité ignorée en notre corps qui loge en nous un autre moi venant doubler le moi conscient. L'expression « pensée inconsciente » est aux yeux d'Alain contradictoire ; l'inconscient n'a de réalité autre que biologique (pour la psychanalyse) que s'il peut se définir comme source ou comme ensemble de pensées. Pour Alain, l'inconscient est un mot pour dire « mécanisme ». Autant dire qu'il est un mot inutile.

Sartre : au nom de la liberté, le projet d'une psychanalyse existentielle

Du point de vue de la phénoménologie, une philosophie fondée par le philosophe allemand Edmund Husserl, et qui fut le point de départ de la pensée de Jean-Paul Sartre (1905-1980), c'est la conscience, et elle seule, qui constitue le sens des choses. Même ce qui échappe à son champ de perception est constitué par elle.



Le statut ontologique (c'est-à-dire le plan de réalité) de l'inconscient demeure énigmatique : à la fois au centre du psychisme et en sa périphérie, à la fois en continuité avec le conscient et en rupture avec lui. La substantialisation de l'inconscient (Freud n'a pas cessé d'user d'un langage spatialisant – voir en particulier les couples extérieur/intérieur, devant/derrière, dessus/dessous – pour caractériser l'inconscient) a été dénoncée par des penseurs aussi

différents qu'Ervin Straus, Heidegger et Binswanger, lesquels ont préféré parler de l'existant en termes de structure. La psychanalyse est clouée sur la croix de Descartes : comment une réalité immatérielle peut-elle s'articuler à la substance matérielle du corps, et spécifiquement du cerveau ?

On a également objecté à la psychanalyse qu'en prêtant à l'inconscient intelligence et inventivité, elle lui donnait l'esprit de Voltaire. Comment une même activité inconsciente (le rêve, par exemple) serait-elle à la fois archaïque, régressive et pleine de subtilités ? Semblablement, Sartre récuse l'inconscient au nom d'une conscience qu'il pense être indispensable pour rendre compte du refoulement : la censure psychique doit nécessairement connaître ce qu'elle refoule. L'inconscient chez Freud ne serait donc, pour Sartre, qu'un autre nom pour la « mauvaise foi » : il faut être au moins aussi fin que le censeur pour tourner sa censure (dans l'Ancien Régime, ceux qui voulaient contourner la censure royale ou religieuse devaient déployer des trésors d'intelligence). Le psychiatre Henri Ey (1900-1977) voit une contradiction dans le fait que d'une part la censure donne à la conscience un rôle actif, et que d'autre part l'inconscient est tout-puissant.

La « mauvaise foi »

Sartre théorise sous le nom de « mauvaise foi » le *jeu* dans lequel se trouve pris le seul être qui a à être ce qu'il n'est pas, l'être conscient. Un être qui a conscience d'être ne peut pas seulement être ce qu'il est comme le fait la pierre. Dès lors, l'hypothèse de l'inconscient s'avère inutile.

Un bon exemple de mauvaise foi est donné par l'acte volontaire. Alors que l'ordre « normal » est : d'abord la délibération, ensuite la décision, enfin la mise à exécution, dans la réalité l'ordre est inversé (l'humoriste Pierre Dac en donnait une version burlesque : le bon agent du contre-espionnage est celui qui tire d'abord, vise ensuite et réfléchit enfin). Nul besoin d'avoir recours à l'hypothèse lourde de l'inconscient, selon Sartre.

Sartre fait observer que l'on ne connaît l'inconscient que par la conscience et que ce n'est donc pas à l'inconscient en soi, tel qu'il existe objectivement (s'il existe), que l'on a accès. Comment l'inconscient pourrait-il n'être pas la propriété de la conscience même ? D'ailleurs, ce n'est que dans la mesure où un être devient conscient qu'il a un inconscient. Et c'est ce passage de la catégorie prédicative de l'être (être un être inconscient) à la catégorie substantive de l'avoir (avoir un inconscient) qui définit l'homme.



L'homoncule (en tout bien tout honneur)

On appelle « homoncule » (le mot signifie « petit homme » en latin et vient de l'alchimie) le centre de commandement supposé qui, logé dans notre cerveau, commanderait toutes ses fonctions à la manière d'un chef d'orchestre. Les matérialistes, qui ne croient pas à une « conscience » séparée du cerveau, dénoncent chez leurs adversaires cette fiction. Sans utiliser le terme, Sartre reproche à la psychanalyse de faire de l'inconscient une sorte de superconscience, un centre de savoir et de volonté, en contradiction avec le sens même du mot « inconscient ».

Pour Sartre, l'être humain se définit par une liberté infinie. Or la psychanalyse réduit celui-ci a une chose déterminée par une sorte de fatalité. Caractéristique est la conception sartrienne du rêve : si les désirs et les soucis de la conscience sont exprimés sous forme symbolique dans le rêve, ce n'est pas, comme le pense Freud, à cause d'un refoulement qui l'obligerait à les déguiser, mais parce qu'elle est dans l'incapacité de saisir quoi que ce soit de réel sous la forme de réalité. Elle a entièrement perdu la fonction du réel (l'expression vient du psychologue Pierre Janet) et tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle pense, elle ne peut le faire que sous la forme d'images. Puisque Sartre récuse l'existence de l'inconscient, toutes les représentations mentales sont des modalités de l'activité de la conscience.



Face à la psychanalyse, et contre elle, Sartre développe l'idée d'une « psychanalyse existentielle » qui prendrait en compte non pas le passé de l'être humain, mais son « projet fondamental », et qui par conséquent substituerait la méthode progressive à celle, régressive, de Freud. Les écrivains auxquels Sartre a consacré un livre (Baudelaire, Mallarmé, Genet, Flaubert) ont été l'objet de cette psychanalyse d'un nouveau type. Le plus profond chez un homme, ce ne sont pas ses désirs de départ, mais ce qu'il veut depuis toujours.



Par son projet de psychanalyse existentielle et sa philosophie de la liberté, Sartre a été un inspirateur direct de l'antipsychiatrie, un mouvement de contestation anti-asilaire très influent dans les années 1960 et représenté par deux psychiatres britanniques, Ronald Laing (1927-1989) et David Cooper (1931-1986).

Un projet avorté de cinéma

À la fin des années 1950, Sartre a été contacté par le grand réalisateur américain John Huston pour rédiger le scénario d'un film sur Freud. Le texte que Sartre a rédigé a été jugé beaucoup trop long et compliqué par le producteur, et rejeté. Le *Scénario Freud* a été publié il y a quelques années. Quant à Huston, il a réalisé son film, distribué en France sous le titre *Freud, passions secrètes*, sur un autre scénario (voir chapitre 24).

Bachelard, pour une autre psychanalyse

Gaston Bachelard (1884-1962), qui a écrit une *Psychanalyse du feu*, présente l'inconscient comme ce à quoi il faut échapper pour parvenir à une connaissance objective des phénomènes naturels. Les représentations issues de l'inconscient sont autant d'« obstacles épistémologiques ».

D'un autre côté, les images qui constituent la « rêverie » sont de véritables créations. L'imagination (c'est-à-dire la faculté de former des images) ne reproduit pas la réalité, elle en produit une autre.

Bachelard reproche à la psychanalyse d'ignorer cette dimension dynamique, créatrice du psychisme rêveur. La psychanalyse, selon lui, ne nous parle que du « déjà vécu » et de son insistant retour, et ses symboles ne sont que des étiquettes.

Pour Bachelard, c'est la rêverie, plutôt que la pulsion, qui exprime l'inconscient.

Deleuze contre la psychanalyse au nom du désir

Comme Michel Foucault, Gilles Deleuze (1925-1995) critique la grille d'interprétation de la psychanalyse et son pouvoir de contrôle social.



Il y a aux États-Unis une théorie qui rencontre un succès considérable auprès des intellectuels : la théorie de la narration ou du récit (*storytelling*). Issue de Nietzsche et de Michel Foucault, cette théorie dit qu'il n'y a pas de choses vraies dans l'absolu, mais seulement des choses plus ou moins convaincantes selon le dispositif de pouvoir mis en œuvre.



Dans son livre, *L'Amour et l'Amitié*, le philosophe américain Allan Bloom reproche à la psychanalyse d'avoir objectivé le sexe, de l'avoir séparé de l'amour, et ainsi d'avoir contribué à la « désérotisation » du monde qui accompagne son désenchantement. La psychanalyse aurait dégradé l'art d'aimer en simple comportement. En distillant le poison de l'ironie, la psychanalyse a désenchanté la vie : si toutes les attitudes doivent être interprétées, s'il y a toujours quelque chose *derrière*, les hommes se trouvent alors dans l'incapacité à être, à vivre simplement quelque chose.

Gilles Deleuze ne partage pas l'idéalisme d'Allan Bloom, mais il le retrouve sur un certain nombre de points. Selon lui, la psychanalyse hait le désir, elle empêche les gens de parler, les psychanalystes sont des prédicateurs de résignation : ils sont les derniers prêtres. Comme le journaliste, le psychanalyste fabrique l'événement qu'il prétend étudier de manière objective : selon Deleuze, la scène primitive (le fantasme d'avoir assisté au coït parental) n'existe que dans le cabinet de l'analyste.



Dans *L'Anti-Œdipe*, Gilles Deleuze et Félix Guattari récusent la conception freudienne d'un inconscient représentatif et symbolique au profit de celle d'un inconscient désirant, machine, usine de production, et non théâtre de représentation. Selon eux, l'inconscient est *productif*, et non seulement *expressif*. Sans partager la mythologie jungienne de l'archétype, Deleuze reproche à Freud le caractère strictement individualisant de son inconscient et tente d'opérer une identification de la production sociale et de la production désirante. Deleuze dénonce dans l'œdipe un instrument de blocage par lequel la psychanalyse empêche la pulsion et le désir du malade de se libérer. La psychanalyse est une entreprise de (re)familialisation forcée du désir. En somme, le complexe d'Œdipe est un dispositif pour (re)légitimer une famille patriarcale en passe de s'effondrer.

Contre la psychanalyse, la schizo-analyse

Deleuze et Guattari reprochent à la psychanalyse de ne faire qu'exprimer les forces de l'inconscient, alors qu'elle devrait le construire. C'est pourquoi dans *L'Anti-Œdipe* et *Mille plateaux*, qui en constituent la suite, ils militent pour la constitution d'une « schizo-analyse » en remplacement de la psychanalyse.



Avant *L'Anti-Œdipe*, une bonne partie de l'intelligentsia française était psychanalysée. Le livre de Deleuze et de Guattari, publié en 1972, va marquer un point de rupture, sans que l'on puisse parler pour autant d'influence directe.

On a reproché, parfois à juste titre, à la psychanalyse de mettre en place un pouvoir normalisateur, mais c'est tout de même la psychanalyse qui a rendu possible la critique de l'institution psychiatrique.

Aux critiques d'inspiration anti-familialiste, dans la lignée desquels se situent Deleuze et Guattari, on pourrait objecter que si la famille est un nid de névroses, son absence et sa destruction sont des puits de malheur.

Derrida et la déconstruction

Jacques Derrida (1930-2004) souligne l'échec d'une discipline qui aurait dû, par vocation scientifique et selon les vœux mêmes de son fondateur gagner la Terre entière. Or, non seulement la psychanalyse n'a pas réussi à s'étendre au-delà du monde occidental, mais elle est morte dans sa terre promise, l'Amérique.



Plus fondamentalement, la psychanalyse apparaît comme antinomique avec l'idée centrale de la déconstruction, telle que Derrida l'a constituée à travers une œuvre proliférante (pas loin d'une centaine d'ouvrages). Selon Derrida, en effet, le sens ne peut jamais être saisi définitivement, le travail de l'interprétation est toujours relancé à l'infini. Seules des illusions (religieuses, métaphysiques, politiques, etc.) peuvent nous faire croire le contraire. Or la psychanalyse se présente comme une formidable tentative d'*arrêter* le sens.

Le livre brun des scientifiques

Du côté des sciences humaines et de la biologie, un certain nombre de critiques radicales ont été adressées à la psychanalyse, soit pour en contester la doctrine, soit pour en ruiner la prétention ou la légitimité.

Un soupçon venu de l'anthropologie

Le propre d'une science est que ses énoncés sont universellement applicables. Les anthropologues Bronislav Malinowski (1884-1942) et Margaret Mead (1901-1978) ont contesté l'universalité du *complexe d'Œdipe* et, de ce fait, l'universalité des thèses de la psychanalyse. La bourgeoisie viennoise des années 1900, avec ses névroses, son puritanisme hypocrite et son ordre patriarcal compassé, n'est pas toute l'humanité. L'anthropologie montre que les figures du père et de la mère, que la façon d'instruire et d'éduquer les enfants varient considérablement d'une société à une autre, et d'une époque à une autre.

Certains iront même jusqu'à dire que Freud n'aura fait qu'extrapoler ses prétendues découvertes à partir de son cas personnel.



Selon Malinowski, le complexe d'Œdipe ne peut exister que dans des cultures où les familles sont fondées sur le principe de la descendance patrilinéaire. Ce complexe ne peut être source de culture puisque la famille n'a pas la même structure dans toutes les sociétés. Le complexe d'Œdipe, que Freud croyait au fondement de toute culture, est en réalité le produit d'une culture particulière, la culture occidentale.

Ainsi, chez les habitants des îles Trobriand, étudiés par Malinowski, ce n'est pas le père, mais l'oncle maternel qui a autorité sur les enfants. De plus, dans cette société, il existe une grande liberté sexuelle dès l'adolescence. Les désirs du garçon portent sur sa sœur et non sur sa mère, et ses pulsions hostiles s'adressent à son oncle maternel, et non à son père. Il n'y a donc pas de complexe d'Œdipe aux Trobriand, mais un « complexe nucléaire » d'un autre type.



Frantz Fanon (1925-1961), médecin psychiatre antillais, grand défenseur de la cause anticolonialiste, auteur d'un ouvrage devenu classique, *Peau noire, masques blancs*, lâchait brutalement en 1952 : « Qu'on le veuille ou non, le complexe d'Œdipe n'est pas près de voir le jour chez les nègres. »

Le grand défi théorique est de savoir si une psychanalyse ou une psychiatrie transculturelle est possible (voir chapitre 17).

Aux anthropologues contestant l'universalité du complexe d'Œdipe, les freudiens répliqueront qu'il convient de distinguer le père et le géniteur. Peu importe si la figure est incarnée par le « vrai » père ou par l'oncle maternel (comme il arrive souvent dans les sociétés primitives), l'enfant a toujours affaire à un père.

Les psychothérapies contre la psychanalyse

Les études et les thérapies du psychisme constituent un maquis ou une jungle, tellement il y a de courants, chacun allant en un sens différent. Ainsi, on ne doit pas s'étonner si des critiques contraires ont été adressées à la psychanalyse. Nous avons vu dans un chapitre précédent Adler et Jung reprocher à Freud son « matérialisme ». Le philosophe marxiste Georges Politzer (1903-1942), qui a écrit un traité de psychologie, reconnaît l'utilité de Freud pour contrecarrer le spiritualisme mais déplore que sa conception, apparemment matérialiste, reste de type métaphysique.



La psychanalyse est inséparablement et à dimensions égales une théorie et une thérapie. Même si elle reste appuyée sur la théorie, la psychothérapie est une psychologie pratique qui vise la suppression des dysfonctionnements psychiques et comportementaux. Avec elle, il ne s'agit plus, comme avec

la psychanalyse, de se connaître soi-même, mais de savoir de quoi l'on est capable.

La source des psychothérapies comportementalistes : le béhaviorisme

Le béhaviorisme (de *behaviour*, mot anglais signifiant « comportement ») est une école de psychologie fondée au début du XX^e^ siècle par le psychologue américain John B. Watson (1878-1958). Développant une conception positiviste et expérimentale de la psychologie, le béhaviorisme refuse les explications mentalistes (par la pensée) pour ne considérer que le comportement observable des individus. Le béhaviorisme écarte l'intériorité du psychisme, comme inaccessible (il la laisse généreusement aux écrivains et aux philosophes), ou bien, dans ses formes extrêmes, en nie purement et simplement l'existence.

Les psychothérapies sont d'inspiration béhavioriste. Mais il existe des mixtes : ainsi, l'analyse transactionnelle, fondée par Eric Berne, en 1968, et qui a eu un grand succès, constitue une synthèse de psychanalyse et de comportementalisme.

La psychothérapie doit se conjuguer au pluriel : il y a des psychothérapies, une multitude de psychothérapies. Le thème de la gestion de soi les fédère. Les psychothérapies rejettent la cure analytique comme trop intellectuelle. C'est d'ailleurs ce caractère qui a valu à la psychanalyse un franc succès auprès des intellectuels. Il semble que Freud n'ait envisagé l'action (et pas seulement la parole) comme facteur de soin qu'à propos d'un seul cas : celui des phobies.

Les thérapies cognitivo-comportementalistes (TCC pour les intimes) – présentées comme l'alternative efficace à une psychanalyse défaillante – abandonnent l'idée de l'*analyse*, c'est-à-dire de la remontée à l'origine des symptômes, pour s'attaquer frontalement aux symptômes eux-mêmes. Pour ce faire, elles chercheront à persuader le patient que l'objet de sa phobie est, par exemple, parfaitement inoffensif. Un livre lui enseignera par exemple que la quasi-totalité des araignées ne mordent pas, que si elles le font, c'est gentiment : cela, c'est l'aspect cognitif de la chose (les TCC partent du principe que si nous allons mal, c'est que notre interprétation de la réalité est fausse). Dans un second temps, on mettra le patient en situation de vaincre sa phobie, en le faisant jouer avec des araignées : cela, c'est l'aspect comportemental de la chose.

Nombre de psychothérapies reprochent à la psychanalyse son caractère solitaire, et pour tout dire masturbatoire. La sophrologie, la programmation neurolinguistique (PNL pour les intimes) et la thérapie familiale systémique

se pratiquent en groupe (une dizaine de personnes pour les deux premières). Là encore, « gérer » est le maître mot : gérer ses émotions, ses expressions, ses relations avec autrui. L'existence n'est-elle pas une entreprise ? Plus de divan, lequel bien souvent n'est qu'un lit de Procuste (Procuste est un brigand légendaire de l'Antiquité, qui avait fait d'un lit un instrument de torture original, passé en proverbe : il étirait ses victimes qui étaient plus petites que le lit, et raccourcissait celles qui étaient plus grandes.). Un sujet n'est pas seul, d'autant que souvent ce n'est pas tant lui que les relations qui vont mal – d'où les thérapies de couple, les thérapies familiales.

La réhabilitation de la théorie du traumatisme

Freud a d'abord soutenu la thèse d'une origine traumatique des névroses (théorie de la séduction sexuelle), avant d'accorder pratiquement pleins pouvoirs à une causalité intrinsèque, pulsionnelle. Avec l'expérience des névrosés de guerre, à partir de 1915, il a reconnu l'existence d'une causalité traumatique, mais limitée à certains cas spécifiques.

Réticents envers l'idée d'inconscient, les courants les plus influents de la psychologie, aux États-Unis, mettent systématiquement l'accent sur les causes traumatiques. Morts prématurées, suicides, addictions, troubles psychiatriques, problèmes cardio-vasculaires : nombre d'études mettent en lumière les conséquences de viols sur la santé physique et mentale des victimes. Dès lors, l'explication par les pulsions et les désirs inconscients n'a plus lieu d'être.

Mais ce que cette théorie traumatique n'explique pas, c'est la diversité des comportements individuels issus d'un traumatisme identique ou analogue. On peut comprendre comme une stratégie d'évitement la phobie alimentaire de la femme qui a subi une tentative de strangulation, mais plus difficilement pourquoi son symptôme prend cette forme, plutôt qu'une autre.

Les armes de la pharmacie et de la neurophysiologie

Du point de vue des sciences dures, Freud est un homme du XIX^{e} siècle, la psychanalyse repose sur des théories scientifiques dépassées : le lamarckisme, le phylogénétisme de Haeckel, l'énergétisme d'Oswald, la physiologie de Helmholtz. Freud ne fait plus rêver les psychiatres. Actuellement, les défenseurs du sujet cérébral, appuyés sur les neurosciences, l'ont emporté sur ceux du sujet parlant.

On sait aujourd'hui que la psychose résulte de la conjonction d'un certain nombre de facteurs : des lésions cérébrales précoces qui affecteront à terme les structures préfrontales, une anomalie des réseaux neuronaux intracorticaux. Ces facteurs peuvent avoir une cause virale (lorsque le virus de la grippe affecte le fœtus) ou obstétrique (lors d'une naissance difficile). Par ailleurs, on pense que certains gènes exposent les membres d'une famille à une certaine vulnérabilité qui les prédispose à la maladie. Enfin, l'environnement et le stress produit sur le sujet à l'âge de l'adolescence peuvent jouer un certain rôle.

Invalidé ou validé ?

Les neurosciences ont-elles validé ou invalidé la psychanalyse ? Le débat est loin d'être clos. Pour les uns – comme les auteurs du *Livre noir de la psychanalyse* –, les neurosciences ont définitivement balayé la psychanalyse à la manière dont la chimie a balayé l'alchimie ou la technique moderne la magie. Mais pour d'autres, comme le psychanalyste Gérard Pommier, les neurosciences « démontrent » la psychanalyse (c'est le titre de l'un de ses livres : *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*). Ce qui est sûr, c'est que Freud lui-même pensait que sa théorie devait recevoir une assise biologique précise, et que les développements de la science devraient un jour la lui donner.

L'interprétation psychanalytique et même, plus globalement, psychologique du rêve a été laissée aux philosophes. Désormais, la biologie et la neurophysiologie règnent sans partage. L'inactivation, pendant le sommeil, du cortex préfrontal, siège des capacités de raisonnement, suffit, dans ce cadre positiviste, à expliquer l'étrangeté des rêves. Point n'est besoin dès lors d'en appeler à des pulsions et des désirs inconscients.

Pour le psychiatre américain Fred Snyder, les neuf dixièmes des rêves traduisent en fait des expériences crédibles de la vie quotidienne. Les rêves étranges et irrationnels sur lesquels s'appuie la psychanalyse sont très minoritaires. Pour Thomas French, le rêve permet à l'individu de trouver une solution à ses conflits – qu'il résout d'une certaine manière en lui substituant des analogues plus aisément maîtrisables. Certains spécialistes ont mis l'accent sur le travail de recomposition de la mémoire : le rêve permettrait un réarrangement cérébral. Dans toutes ces théories, c'est l'idée d'un sens profondément humain du rêve qui disparaît – sens qui avait été, à l'inverse, mis au premier plan par la psychanalyse.

Bonne nouvelle : il n'y a plus d'hystérie ni de perversion !

La psychanalyse a été écartée de la psychiatrie scientifique contemporaine. Le *DSM IV* (le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, qui en est à sa quatrième version), publié par l'Association américaine de psychiatrie et qui dans son domaine a autant de pouvoir que les agences de notation dans le leur, a abandonné le terme « hystérie » et l'a remplacé par d'autres : « phobie », « trouble de conversion », « personnalité histrionique ». Dans la dixième et dernière version de la classification internationale des maladies (CIM 10) établie par l'Organisation mondiale de la santé (OMS), il n'est plus du tout fait référence au concept de perversion, mais à celui de « trouble de la préférence sexuelle », qui est décrit sous quatre formes : le fétichisme, l'exhibitionnisme, la pédophilie et le sadisme sexuel. Le *DSM IV*, quant à lui, parle de « paraphilie ».



On a répertorié aujourd'hui plus de 30 000 maladies. Même la timidité est devenue une maladie : on l'appelle la « phobie sociale ». Derrière ces mots, bien sûr, il y a des laboratoires qui entendent vendre leurs molécules au plus grand nombre.



Freud disait : « L'anatomie, c'est le destin. » Il voulait dire qu'en deçà des déterminations psychiques et sociales, il existe un fait physique de la différence sexuelle, qui ne pourra pas être dépassé. La chirurgie et les biotechnologies se sont coalisées pour le démentir. En attendant d'être enceints, les hommes peuvent jeter leur sexe aux orties et se confectionner un vagin tout à fait ressemblant.

Désormais tout se conjugue pour refouler l'inconscient : la neurophysiologie (qui ne tombe pas dans un *a priori* moins grand en évacuant d'emblée la question du sens), la pharmacie, qui ne veut croire qu'aux cellules et qu'aux molécules, et la chirurgie (on parle de thérapie génique pour soigner la dépression), les thérapies cognitives et comportementalistes, d'inspiration pragmatique et utilitariste, qui rabattent le langage sur le bavardage, et enfin l'idéologie néolibérale qui promeut une subjectivité de gestion.



La psychanalyse ne serait-elle pas, pour reprendre l'expression de Jacques Derrida, une sorte de médicament périmé au fond d'une pharmacie ?

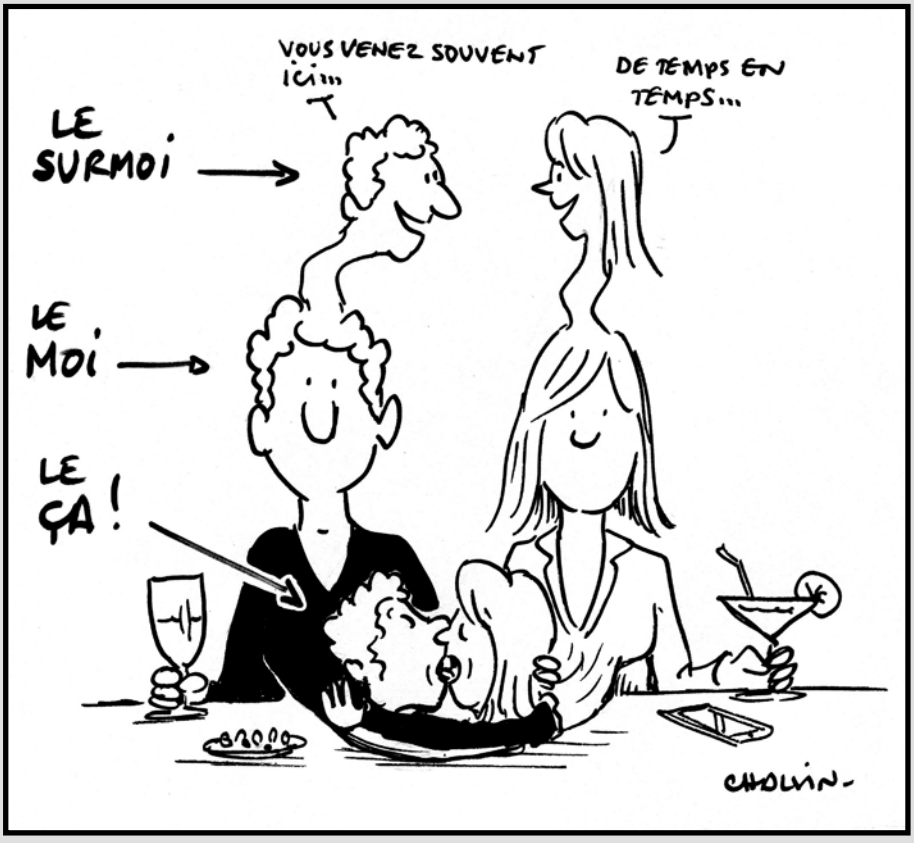
Freud l'a dit à plus d'une reprise : l'inconscient est le substitut et l'analogue du destin antique (voir chapitre 15), la seule différence étant que le destin n'est plus à l'extérieur, mais à l'intérieur de l'homme. C'est précisément cela qui est inacceptable aux yeux de l'idéologie néolibérale. L'inconscient a ceci de commun avec la mort que nous vivons comme s'il n'existait pas.



Les études internationales menées sur le sujet montrent que les troubles psychiques sont en augmentation constante. Un être humain sur deux est ou sera confronté dans sa vie à la maladie psychique alors que l'industrie pharmaceutique tourne à plein régime et que la psychanalyse ne dispose plus que d'un pouvoir résiduel. Nombreux sont ceux qui aujourd'hui rêvent de refouler Freud grâce à la pharmacie, à la chirurgie et à la neurophysiologie. Quels que soient les résultats et les succès, il est une chose dont on peut dire qu'ils ne l'atteindront jamais : mettre le *sens* en formules et en gélules. À l'heure où la biologie ne parle plus que de nos gènes, la psychanalyse risque ainsi d'être la seule médecine à continuer à parler de nous.

Troisième partie

Machinerie et machinations : le système de l'inconscient



Dans cette partie…

La psychanalyse raconte de fabuleuses histoires. Les fantasmes, les délires, les rêves, les manies et les fantaisies sont des histoires. Comme toutes les histoires, ils ont un sens. Qu'est-ce que l'inconscient ? En quoi consiste-t-il au juste ? Nous ne faisons pas ce que nous voulons et ne connaissons pas le sens de ce que nous voulons. Mais ce n'est pas une *raison* pour croire que tout va à vau-l'eau ou que tout est soumis au hasard. Même si la mort est tapie dans l'ombre. Tout cela n'est certes pas très raisonnable, mais c'est à l'image de l'histoire humaine.

Chapitre 12

Les manifestations de l'inconscient psychique

Dans ce chapitre :

- Heureusement que l'inconscient nous fait signe
- Ce que les hystériques ont à nous dire
- Des actions particulièrement réussies : les actes manqués
- Ce qui se cache derrière les blagues
- Dire que quand on rêve, on dit toujours quelque chose!
- Les jeux très sérieux de la mémoire et de la fantaisie

Paradoxalement, l'inconscient est à la fois ce qu'il y a de plus caché en nous et ce qui ne cesse de nous rappeler à son bon (ou mauvais) souvenir. Il ne se montre jamais à visage découvert. Sa figure, c'est la série de masques qu'il prend successivement.

Signes de l'inconscient

Sa vie durant, Freud n'a pas cessé de tourner autour de ce cercle : l'inconscient échappe à la connaissance, et la psychanalyse est son étude.



« Comment parvenir à la connaissance de l'inconscient ? s'interroge-t-il. Naturellement, nous ne le connaissons que comme conscient, une fois qu'il a subi une transposition ou traduction en conscient. »

En somme, la disparition de l'inconscient est la condition de sa connaissance comme objet. Mais si l'inconscient est inconnaissable, ce n'est pas au sens où Dieu l'est pour la philosophie classique. L'inconscient, en effet, n'a rien d'infiniment supérieur par rapport à la pensée, il est au contraire présent en chacun de nos actes. Comment échapper au cercle d'un inconscient

totalement ignoré et que pourtant l'on peut connaître ? Comme la « chose en soi » du philosophe Kant, l'inconscient ne peut être appréhendé directement, mais seulement à travers ses manifestations. Une analogie pourrait nous le faire comprendre : l'inconscient comme « trou noir » du psychisme.



Un trou noir est un objet cosmologique si massif que la lumière ne peut s'en échapper (d'où son nom) et il absorbe comme une espèce de gigantesque aspirateur tout ce qui passe dans son champ gravitationnel. Comment sait-on qu'il existe et comment peut-on le situer puisqu'il n'émet aucune lumière ? Précisément au vide qu'il fait autour de lui. C'est une absence de matière qui révèle la présence du trou noir. C'est le vide qui trahit ce glouton massif.

Pareillement, l'inconscient, qui ne diffuse aucun message direct, creuse une manière de trou dans le psychisme et engloutit la plupart de nos représentations.

Il existe des phénomènes qui donnent à penser que l'inconscient existe et qui permettent d'en expliquer et d'en comprendre les mécanismes. Le terme même d'« inconscient » est un pis-aller. Dans une lettre à Georg Groddeck, Freud dit de l'inconscient qu'il est une façon de parler, une caractéristique à défaut d'une meilleure connaissance, comme lorsque l'on dit à propos d'un inconnu dont on ne peut voir le visage : « Le monsieur en pardessus sombre. »

Les formations de l'inconscient psychique



« Il existe mille orifices invisibles à travers lesquels un œil pénétrant peut voir d'un seul coup ce qui se passe dans une âme » (Lawrence Sterne, *Tristram Shandy*).

Freud disait qu'un jeune homme n'avait pas à compter sur le fait que la jeune fille qu'il convoite se jette avec effusion à son cou ni qu'un magistrat chargé d'une enquête criminelle espère que l'assassin laisse sur les lieux de son forfait sa photo avec son adresse. Pareillement, c'est par des signes imperceptibles que le psychisme se dévoile.

On dit toujours plus que ce que l'on pense. On n'exprime pas que ce dont on a conscience. L'enfant a souri avant de pouvoir dire qu'il est content. Chaque âge, chaque étape de notre existence laisse des sédiments psychiques (souvenirs, désirs refoulés, actes accomplis, projets réalisés ou avortés, etc.) qui constituent la fondation même du présent. On a pu dire que l'inconscient est toujours vide, et qu'il est aussi étranger aux images que l'estomac aux aliments qui le traversent.

Il existe quatre grandes familles de manifestations de l'inconscient psychique :

- Les symptômes ;
- Les actes manqués ;
- Les mots d'esprit ;
- Les rêves.

Les symptômes

Lorsqu'un enfant ne veut pas desserrer son poing, c'est qu'il cache dans sa main quelque chose qu'il ne devrait pas cacher.

Lacan disait : « L'inconscient est [le] chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. » Il comparait l'inconscient au message de condamnation à mort tatoué sur le crâne rasé d'un esclave messager dans l'Antiquité : le malheureux n'en connaissait pas le contenu, et il en ignorait jusqu'à l'existence, mais il courait comme un dératé pour arriver à destination, qui était sa propre mort.

L'inconscient ne cesse de faire signe. Lorsqu'une pulsion succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité. Le symptôme est à la fois signe et satisfaction. Ainsi, les vomissements de l'hystérique peuvent manifester un désir de grossesse. Avec la phobie, le danger intérieur se transforme en danger extérieur.

La psychanalyse fut la première discipline à prendre au sérieux les mots (les maux) du malade, à quelque registre de sens qu'ils appartiennent – mensonge, mauvaise foi, jeu, provocation. Le symptôme hystérique est un élément à part entière de la vie sexuelle du patient. Pour Lacan, le symptôme s'interprète dans l'ordre du signifiant, il est un élément de langage, qu'il faut traduire.

Formation d'un symptôme



La formation d'un symptôme se fait en trois temps : un conflit psychique au départ, un refoulement qui s'ensuit, avec pour conséquence la substitution avec formation de compromis. La fixation et la régression sont déterminantes dans la genèse du symptôme.

Le symptôme travaille comme le rêve, sa forme est un compromis. D'un côté, il ménage au fantasme une issue, il l'exprime, même si c'est de façon déplacée. De l'autre, il s'en défend, il lutte contre lui. Ainsi, le symptôme marie la satisfaction et la frustration.

C'est donc aussi un compromis entre la conscience et l'inconscient. Les pensées latentes ne sont pas seulement inconscientes, elles sont efficientes. L'acte obsessionnel est apparemment un acte de défense contre ce qui est interdit ; mais il est en réalité la reproduction de ce qui est interdit. L'apparence se rapporte à la vie psychique consciente, la réalité à la vie inconsciente.

Le symptôme est donc à la fois une formation réactionnelle, une formation de compromis et une formation de substitut par rapport à une pulsion. C'est pourquoi il se présente, du moins en cas de névrose obsessionnelle, sous deux formes inversées : négative avec des interdictions, des précautions, des pénitences, et positive comme satisfaction substitutive.

À la différence du symptôme physique, qui n'a généralement qu'une seule cause (exemple : la fièvre due à une infection), le symptôme d'une névrose (comme tout phénomène psychique d'une manière générale) est toujours surdéterminé, c'est-à-dire qu'il est au point de confluence d'une série de causes et qu'il renvoie à une multiplicité de significations.



On appelle aujourd'hui symptôme « somatomorphe » le symptôme qui ne renvoie pas à une pathologie organique.



Pour qu'il se produise, il faut que le sens du symptôme reste inconscient. Lorsque le pilote de Formule 1, après avoir secoué vigoureusement la bouteille, fête sa victoire en arrosant de champagne les *pom pom girls* qui l'entourent, l'image de l'éjaculation est si claire que l'on ne peut même plus parler ici de symbole. Freud découvre ce paradoxe : le symbole dissimule au lieu de révéler. Dans les *Études sur l'hystérie* est mentionné le cas d'une femme affligée d'un tic de claquement de langue. Inconsciemment, cette patiente tentait ainsi de réveiller son père malade.

Mécanismes du symptôme



Les mécanismes du symptôme sont ceux que l'on retrouve dans la formation des rêves. Ils constituent le langage propre à l'inconscient : la condensation (plusieurs éléments hétéroclites convergent pour constituer un signe), le déplacement et l'expression par le contraire.

Exemple de condensation : la cécité hystérique que signifient à la fois le désir de ne pas voir et le refoulement du fait d'avoir trop bien vu.

Exemple de déplacement : le dégoût de la nourriture, symptôme hystérique, ne porte pas tant sur la nourriture elle-même que sur les personnes qui peuvent lui être associées (les parents, les amis, les collègues…). D'une manière générale, les symptômes constituent des accomplissements de désirs sexuels qui se réalisent sous forme déplacée.

Exemple d'expression par le contraire : l'agoraphobie (l'angoisse de sortir de chez soi) peut être l'expression du désir inconscient d'une rencontre sexuelle.

Des biens pour un mal : les bénéfices de la maladie

Le symptôme est toujours symptôme de souffrance, mais il réalise un certain gain de plaisir. Il y a un bénéfice primaire du symptôme qui consiste à éviter l'affrontement direct du conflit et un bénéfice secondaire dans la mesure où une fois installé le symptôme peut représenter une rente d'invalidité.

Freud distingue les bénéfices primaires et les bénéfices secondaires de la maladie. Bénéfices primaires : le symptôme contient déjà une part de plaisir ; le malade fuit dans sa maladie, ce qui lui permet d'échapper à ses obligations familiales et sociales ; grâce à sa maladie, le malade peut bénéficier d'un entourage plus aimant, aux petits soins pour lui. Une femme maltraitée par son mari se réfugie dans la névrose : elle peut se plaindre de sa maladie, alors qu'elle ne pouvait pas se plaindre de son mariage. La femme qui ne veut pas faire l'amour avec son mari prétexte volontiers une migraine pour éviter de lui infliger une blessure d'amour-propre. Mais puisque la migraine réelle offre un alibi pour une absence de désir, il pourra se faire que des femmes aient des migraines *pour ne pas* coucher.

Bénéfice secondaire de la maladie : le malade remis jouit du statut d'ancien combattant, d'ancienne victime, comme s'il avait une carte d'invalide civil.

Si la psychanalyse fait le pari du langage face à la physique et à la chimie, c'est parce qu'elle repose sur le présupposé que la connaissance d'une cause de dysfonctionnement psychique fait du même coup cesser ses effets. C'est d'ailleurs ce que laissait déjà entendre Descartes dans la lettre où il évoque sa passion d'enfant pour une petite fille affectée de strabisme (voir chapitre 13). Descartes écrit que « depuis que j'y ai fait réflexion et que j'ai reconnu que c'était un défaut, je n'en ai plus été ému ». La découverte de la cause est censée supprimer l'effet. Selon Freud, pour dissoudre les symptômes, il convient de remonter aux origines, de réveiller le conflit qui leur a donné naissance et d'orienter ce conflit vers d'autres solutions.

Névroses et psychoses



La psychanalyse divise les troubles psychiques et comportementaux en deux grandes familles : les névroses et les psychoses, qui sont au désir ce que respectivement la délinquance et la criminalité sont à la loi. Les névroses sont signes de dysfonctionnement, les psychoses signes de destruction. Un névrosé est perturbé dans son existence, mais il peut continuer à avoir des relations sociales normales, à travailler et à garder le sens du réel, toutes choses devenues impossibles au psychotique. Alors que le psychotique nie

le réel et le remplace par ses formations délirantes, le névrosé se contente de le déformer.

Il est caractéristique que les malades mentaux soient réfractaires à l'hypnose. Freud jugeait impossible la cure analytique pour les psychotiques. Lacan, en revanche, admettra des psychotiques sur son divan.



C'est un bon mot critique à l'égard de la psychanalyse : « Le névrotique construit des châteaux en Espagne, le psychotique y habite, le psychanalyste encaisse les loyers. »

Le concept d'état limite, qui traduit l'anglais *borderline* (proposé en 1884 par le psychiatre anglais Hugues), a été introduit pour désigner des états intermédiaires entre ces deux catégories de troubles psychiques que sont les névroses et les psychoses. André Green reformulera une théorie systématisée des états limites, appelés par lui « folie privée ».

La classification des névroses

Le terme *neurosis* a été inventé par le médecin écossais William Cullen, en 1769, à partir d'un mot grec signifiant « nerf » auquel il a ajouté le suffixe « -osis », désignant en médecine les maladies non inflammatoires. C'est le grand aliéniste Philippe Pinel qui a introduit le terme « névrose » en français.

Une névrose est une maladie du système nerveux sans base organique connue. D'où l'expression « maladie nerveuse » qui a servi à la désigner.

Seulement, la maladie psychique n'est pas aussi nettement circonscrite que la maladie physique. On n'est pas obsessionnel comme on est tuberculeux. On ne classe pas les troubles psychiques et comportementaux comme les mammifères ou les oiseaux. Les critères sont parfois indécis, et chaque cas est, à vrai dire, unique. Cela explique pourquoi les psychanalystes ont varié sur cette question, comme sur les autres. C'est pourquoi il n'y a pas de médicaments en ce domaine, mais seulement des remèdes.

La grande distinction sur laquelle s'est arrêté Freud est celle des « névroses actuelles » qui ont leur source dans une frustration sexuelle (elle-même due à l'abstinence, à la masturbation, à la pratique régulière du coït interrompu, à l'éjaculation précoce, à l'impuissance) et les « psychonévroses » qui ont leur origine dans la symbolisation d'un conflit remontant à la prime enfance. La neurasthénie, la névrose d'angoisse et l'hypocondrie sont des névroses actuelles. L'hystérie d'angoisse, l'hystérie de conversion, la névrose de contrainte et la névrose obsessionnelle (dites également « névroses de transfert ») sont des psychonévroses. Dans ce même groupe des psychonévroses, Freud rangeait les névroses narcissiques qui regroupent les grandes formes de psychoses (schizophrénie, paranoïa, psychose maniaco-dépressive) si bien qu'avec ce concept l'opposition entre névrose et psychose est relativisée. À la différence des névroses actuelles, les psychonévroses comportent une dimension héréditaire.

Avec la psychose, le malade est à l'écart de la réalité. Deux causes sont possibles : le refoulé inconscient est devenu trop fort, la conscience est terrassée ; la réalité est trop douloureuse, le moi désespéré se réfugie par conséquent dans les pulsions inconscientes. Dans la psychose, la réalité est rejetée sous la pression pulsionnelle (Lacan parle de forclusion), mais elle demande à être réadmise. Elle revient sous forme de délire. Il n'y a pas de refoulement dans la psychose, dit Lacan. Autre explication, complémentaire plutôt que contradictoire : quelque chose a été rejeté de l'intérieur et réapparaît à l'extérieur. Le délire est une tentative catastrophique pour guérir. Un psychotique délire pour ne pas mourir.

La paranoïa se manifeste sous la forme de délire systématisé. Les constructions parfois impressionnantes des paranoïaques (voir au chapitre 22 le cas du président Schreber) présentent, selon Freud, une analogie certaine avec les mythologies ou les systèmes philosophiques.

Alors que la névrose se manifeste par un trouble du comportement (le névrosé éprouve des difficultés à vivre avec lui-même et avec les autres, sa relation à la réalité peut devenir problématique), la psychose correspond à une véritable destruction de la personnalité. Dans la névrose, le soi est entier et reste unifié, seulement, il est tiraillé par des conflits, il a des difficultés d'adaptation. Dans la psychose, le soi est carrément morcelé ou bien il a perdu ses limites et s'est dilué. Dans les névroses, le corps est devenu l'instrument principal d'expression (l'hystérique et l'hypocondriaque jouent inconsciemment de leur corps comme ferait un pianiste de son clavier), tandis que la psychose implique toujours une représentation délirante de la réalité, qui plonge le malade dans un autre monde.

La schizophrénie



Le terme « schizophrénie » a été créé par Eugen Bleuler (lequel a également introduit le mot « autisme ») pour remplacer celui de « démence précoce » auparavant utilisé, depuis qu'Emil Kraepelin l'avait diffusé. Freud a proposé, sans succès, le terme « paraphrénie ».

La notion de schizonoïa a été élaborée par la première génération de psychanalystes français, René Laforgue et Édouard Pichon, pour abolir les dualités trop tranchées névrose/psychose et schizophrénie/paranoïa. La discordance entre l'attitude qu'un sujet cherche à prendre consciemment dans la vie et l'activité psychique inconsciente caractérise la schizonoïa, dont le noyau fondamental est l'activité autistique, compensatrice des échecs.

Un cas de schizophrénie criminelle

Psychose (1960), le film d'Alfred Hitchcock, met en scène un cas de dissociation complète de la personnalité, caractéristique de la schizophrénie.

La mort de son père laisse le jeune Norman Bates au pouvoir d'une mère autoritaire et abusive. Dans une crise furieuse de jalousie, Bates tue sa mère et l'amant de celle-ci, vole le cadavre de sa mère et l'embaume pour le garder auprès de lui : ainsi, il a effacé magiquement son matricide.

Vivant avec cette morte-vivante, il est littéralement possédé par elle. Il est tantôt pour moitié lui et pour moitié elle (d'où les « dialogues » que Hitchcock fait entendre de l'extérieur de la maison), tantôt il est devenu elle entièrement. Vampirisé par sa mère morte, il l'incarne en furie jalouse et vengeresse dans des crises criminelles qui font immédiatement suite à un moment de grande excitation sexuelle. Alors, il assassine sauvagement ses victimes, affublé d'une perruque. À la fin de l'histoire, arrêté, Norman Bates, prostré, est totalement possédé par sa mère et parle comme si c'était elle, avec sa voix à elle.

La névrose est le résultat d'un conflit entre le moi et le ça, la psychose le résultat d'un conflit entre le moi et le monde extérieur. Mais si la psychanalyse donne une théorie des psychoses, elle ne peut, sauf exception, en offrir la thérapeutique. Le pari de la langue présuppose en effet que celle-ci subsiste.



René Laforgue sortit un vieux schizophrène de sa prison de mutisme et de saleté le jour où il lui adressa la parole, chose que plus personne ne faisait. « Réponds-moi, qui es-tu ? lui demanda-t-il. – Je suis le cheval de Nancy avec la femme dessus, répondit le vieil homme. – Bonjour, Jeanne d'Arc, lui répliqua Laforgue, je suis heureux de te rencontrer. »

Le schizophrène vit par rapport au monde la double expérience du clivage et de l'exclusion. Au dernier stade de la régression, le monde finit pour lui par se confondre avec l'image du corps. Or ce corps lui-même ne cesse de se trouer, de se perdre, de s'éparpiller. La parole peut dans une certaine mesure reconstituer le schéma corporel défait.



Le psychiatre français Jean-Étienne Esquirol (1772-1840) écrivait à propos des malades dont il s'occupait : « Ils n'ont ni désirs ni aversions, ni haine ni tendresse. Ils sont dans l'indifférence la plus complète pour les personnes qui leur étaient les plus chères… Ils ne s'inquiètent pas des privations qu'on leur impose et se réjouissent peu des plaisirs qu'on leur procure… » Il y a loin des symptômes autopunitifs du névrosé, qui constituent une mise en scène imaginaire de la castration, aux automutilations du psychotique, lesquelles, au contraire, sanctionnent l'absence du symbole, phallique notamment.

Le crime des sœurs Papin

L'affaire a défrayé la chronique et attiré l'attention de Jacques Lacan, qui y consacre un chapitre dans sa thèse sur la psychose paranoïaque.

La scène se passe en 1933, dans la ville du Mans. Christine et Léa Papin, âgées respectivement de 28 et de 21 ans, sont les servantes d'un avoué, de sa femme et de sa fille. Une panne d'électricité va déclencher une scène d'une incroyable sauvagerie. Les deux sœurs bondissent sur la mère et la fille, leur arrachent vivantes les yeux des orbites, et les assomment. Puis, avec tous les instruments qu'elles trouvent à portée de main, elles s'acharnent sur les corps de leurs victimes, leur écrasent le visage, leur tailladent les fesses et les cuisses, et leur barbouillent le corps de leur sang. Elles lavent ensuite les instruments, se nettoient elles-mêmes et se couchent dans le même lit. « En voilà du propre ! » Telle est la seule parole qu'elles échangent après leur sanglante orgie.

Le délire à deux est une forme de psychose. Dans le cas des sœurs Papin se mêlent des dimensions homosexuelle et incestueuse. « Je crois bien que dans une autre vie je devrais être le mari de ma sœur », dira Christine.



Les exemples de Norman Bates et des sœurs Papin ne doivent pas nous donner à croire que les psychotiques sont tous des criminels. L'immense majorité de ceux que l'on appelle encore des « fous » vit dans l'enfermement et la prostration. L'opinion publique se fait une image complètement fausse de la folie en s'imaginant des crises permanentes ou répétées de furie violente et criminelle.

La paranoïa



Une expérience amusante eut lieu en 1966, aux États-Unis. Un programme d'ordinateur sous forme d'interrogatoire et de réponses fut conçu pour obtenir un comportement ressemblant à celui d'un paranoïaque. Ce programme était capable de reconnaître certains mots et, à partir de ceux-ci, de recomposer des phrases à l'aide d'un index. Des psychiatres mis à leur insu face à Eliza (tel était le nom du programme, les questions et les réponses étaient fournies sous forme de fiches imprimées) ont effectivement cru qu'ils avaient affaire à un paranoïaque !

Le propre de la paranoïa, en effet, est d'être systématique, au sens totalitaire du mot. Elle enferme tous les signes perçus dans un cercle d'acier où rien d'étranger ne peut entrer et d'où rien ne peut sortir.



Uta Frith nota chez les enfants autistes leur très grande aptitude à remarquer les moindres détails, et corrélativement leur incapacité à saisir les ensembles. Cette dissociation psychotique du réel se retrouve dans la manière de parler et de tenir son corps. Sur le plan moteur, on assiste à une fragmentation du comportement se manifestant par des mouvements

ponctuels, atomistiques, sans cesse réitérés – comme tambouriner sur une table, se balancer, bouger les membres, dodeliner de la tête.

Le langage, lui aussi, est parcellisé : des mots isolés, voire des morceaux de mots, ont remplacé les phrases et tiennent lieu de discours. Le morcellement de la perception, du langage et du comportement est le symptôme le plus net de la psychose. Le sujet n'est plus une totalité unifiée mais a éclaté en une multitude de morceaux, comme si une bombe intérieure avait explosé.



L'hystérie

Études sur l'hystérie est un livre écrit à quatre mains par Josef Breuer et Freud, publié en 1895, donc au moment où Freud n'avait pas encore constitué son système.

C'est dans cet ouvrage fondateur que Breuer expose le cas d'Anna O. (voir chapitre 22), et que Freud analyse pour sa part quatre cas d'hystérie. Après l'exposé clinique des cinq cas, Breuer et Freud s'efforcent de constituer une théorie cohérente de l'hystérie. À signaler que, contrairement à ce que prétendra Freud par la suite, Breuer ne méconnaissait pas le rôle de la sexualité dans la formation des symptômes hystériques. Il disait même que la grande majorité des névroses graves chez les femmes est issue du lit conjugal.

L'hystérie, qui est une névrose de transfert, comme la névrose obsessionnelle, était une énigme que l'on avait jadis cru expliquer par des moyens mythologiques et une batterie de préjugés. Freud l'interprétera comme un langage corporel de substitution.

C'est Charcot qui reconnut dans l'hystérie une maladie du système nerveux. Mais il se trompait lorsqu'il pensait que cette affection présente quelque trait de dégénérescence congénitale du cerveau.



Un jour, Charcot s'exclama devant Freud : « Mais dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale, toujours… toujours… toujours… » Freud se dit alors en lui-même : « Puisqu'il le sait, pourquoi ne le dit-il jamais ? »



« La sainte patronne de l'hystérie, Thérèse d'Avila, n'était-elle pas bel et bien aussi une femme géniale, au sens pratique le plus solide ? » (Josef Breuer).

Une maladie féminine : l'hystérie

Le mot grec d'où est venu « hystérie » signifie « utérus ». Pour les médecins égyptiens et pour Hippocrate (V^e siècle avant Jésus-Christ), qui nous a transmis (et pas seulement prêté) son serment, l'utérus dans la femme est une sorte d'animal mobile. Cette bête intestine remonte parfois vers les régions supérieures du corps et comprime l'estomac et le cœur, voire le cerveau. Le « père de la médecine » pensait que les troubles qui affectaient les femmes lascives et sans enfant venaient de l'utérus. Le mariage et le remariage (pour les veuves) constituaient selon lui les meilleurs remèdes. La femme qui loge en elle un tel animal est prise de convulsions épouvantables. Même idée en Chine : l'hystérie s'explique par la présence d'un renard dans le corps. Plus tard, avec le christianisme, l'hystérie prendra une dimension diabolique (selon saint Augustin, elle est le fait de Satan qui s'est emparé du corps d'un être humain : l'hystérique est un possédé). La plupart des sorcières persécutées au Moyen Âge étaient psychiquement parlant des hystériques.

Après un siècle de déni, dû à la volonté (positiviste) d'écarter toute dimension d'irrationalité de la médecine, Freud reprend la thèse antique de l'origine et de la dimension sexuelles de l'hystérie pour lui donner, évidemment, un sens débarrassé de la mythologie.



L'hypnose

Il a déjà été fait état du couple hystérie/hypnose (voir chapitre 5). L'hypnotiseur est capable de susciter des hallucinations chez l'hystérique.

On distingue l'hallucination positive (la perception d'un objet absent) et l'hallucination négative (la non-perception d'un objet présent). L'amnésie posthypnotique est de règle, si l'hypnotiseur l'ordonne : après l'hypnose, le patient ne se souvient plus de ce qui lui a été dit et commandé, ce qui ne l'empêche pas d'obéir à des ordres après coup.

L'hystérique possède une extraordinaire capacité à s'identifier à autrui. Cette identification, que l'on a appelée du terme de « pithiatisme », n'est pas une simple imitation (laquelle suppose une part plus ou moins grande d'intention consciente) mais une appropriation, une véritable incorporation. Les stigmatisés chez qui le sang suppure lors de la célébration de la Passion du Christ représentent des formes spectaculaires de pithiatisme.



Longtemps reléguée au silence par la psychanalyse, sous l'influence de Freud lui-même, qui l'a abandonnée au profit de la cure par la parole, l'hypnose connaît aujourd'hui, sous d'autres noms et d'autres formes, un certain renouveau attesté par le succès de méthodes de relaxation qui en procèdent.

À quoi reconnaît-on que quelqu'un est plutôt hystérique ou plutôt obsessionnel ? Au temps passé dans différentes pièces de la maison. Si quelqu'un s'éternise dans la salle de bains, il est plutôt hystérique. S'il prend son temps dans les toilettes, il est plutôt obsessionnel.

Un exemple d'hystérie guérie

L'hystérie révèle l'éloquence du corps. Elle remplace par des troubles physiques les paroles qui n'ont pas pu être proférées. On a pu dire que si l'obsessionnel est fou de sa pensée, l'hystérique est folle de son corps.

Dans *Les Feux de la rampe* (1952), l'un de ses derniers films, Charlie Chaplin joue le rôle d'un vieux clown qui guérit la paralysie hystérique d'une jeune danseuse en la détachant du faux amour de transfert qu'elle lui porte et en la convainquant que cet amour vise en réalité un autre homme.

Le traumatisme



« L'hystérique souffre de réminiscences » (Freud). Au début de sa carrière, Freud recherchait dans le passé de ses malades ce qui avait pu déterminer leur névrose. Cet événement causal, ce *traumatisme* (on dit aussi : « trauma ») était censé être le point de départ du trouble. Mais la théorie de l'origine traumatique des névroses n'est pas toujours vérifiée. Qui de nous, en effet, n'a pas connu la perte d'un être cher, un abandon sentimental, un revers de fortune, un échec professionnel, un accident ? Nous n'en sommes pas pour autant devenus hystériques ou obsessionnels.

Comment expliquer qu'après le même événement traumatique (que l'on songe à une catastrophe) certains individus sortiront anéantis alors que d'autres dépasseront bientôt psychiquement l'événement ? Sous le nom de « résilience », d'origine anglo-saxonne, Boris Cyrulnik a développé toute une théorie du rebond psychique après une catastrophe – bien en phase avec le contexte optimiste néolibéral.

Il faut donc supposer une origine endogène des névroses – un terrain plus ou moins favorable – et, comme en histoire, établir une distinction tranchée entre la cause et l'occasion, entre le facteur déterminant et le facteur déclenchant. Les médecins devinaient l'importance de la sexualité dans les cas d'hystérie mais, au XIX^{e} siècle, ils n'en disaient rien, tellement en ce domaine l'obstacle épistémologique était puissant.



La théorie de la cause endogène des névroses n'exclut pas la possibilité des névroses traumatiques. Cela dit, pour qu'un choc traumatique déclenche une crise anxieuse paroxystique (avec état d'agitation, de sidération, c'est-à-dire de stupeur, et de confusion mentale), il doit rencontrer un terrain favorable.

Le traumatisme est une cause occasionnelle, un facteur déclenchant ; la cause véritable de la névrose, selon la psychanalyse, est davantage en amont, dans une structure névrotique préexistante. Même quand il y a eu traumatisme réel, la névrose a une origine fantasmatique. Le réel du fantasme, en effet, n'est pas de même nature que la réalité biologique.

Le propre de la névrose traumatique issue d'un choc psychique, sans blessure physique grave, est que le traumatisme prend une part déterminante dans le contenu du symptôme : il y a ressassement de l'événement traumatisant, cauchemars répétitifs, troubles du sommeil. Durant la Première Guerre mondiale, Freud a eu affaire à de nombreux cas de ce type, avec les névrosés de guerre, que le corps médical rattaché au service des armées avait pris l'habitude de traiter comme naguère les mandarins le faisaient pour les hystériques : en simulateurs.



À la suite d'une catastrophe comme un tremblement de terre, les symptômes psychosomatiques disparaissent pratiquement chez les survivants, exception faite du stress post-traumatique. Et lorsqu'ils réapparaissent, cela signifie que la vie a repris son cours normal.

La fonction de la répétition du traumatisme (qui n'est pas forcément d'origine externe) à travers le symptôme est de faire naître chez le sujet un état d'angoisse qui lui permet d'échapper à l'emprise de l'excitation qu'il a subie et dont l'absence a été la cause de la névrose traumatique (Freud y reconnaissait une première exception de la loi selon laquelle le rêve est la réalisation du désir).



Freud finira par distinguer deux types d'hystérie : l'hystérie de conversion, caractérisée par la transposition d'un conflit psychique en des symptômes somatiques (comme une paralysie) ou sensitive (comme des anesthésies ou des douleurs localisées), et l'hystérie d'angoisse, qui correspond aux phobies.

Le développement de la névrose est un processus lent et continu. Les étapes en sont les suivantes : d'abord le traumatisme précoce, puis la période de latence qui correspond à une défense, enfin l'explosion de la névrose, qui signifie le retour partiel du refoulé.

Freud dit du névrosé qu'il pleure sur le lait répandu. La névrose est en effet un archaïsme, une régression infantile. Lorsque l'enfant casse son jouet et qu'il pleure, rien de plus normal, mais lorsque l'adulte froisse la carrosserie de sa voiture, et qu'il pleure, alors ce comportement est névrotique. En versant des larmes pour un incident aussi médiocre, l'adulte se comporte comme un enfant, pire, il est redevenu l'enfant qu'il a été et l'incident réactive tout un ensemble d'événements qui auraient dû être surmontés depuis longtemps. C'est en ce sens que Freud dit du névrosé qu'il souffre de réminiscences.

La névrose obsessionnelle



La névrose obsessionnelle est un ensemble de symptômes caractérisé par des rites à la fois extrêmement contraignants et répétitifs. Ces symptômes sont en même temps, et contradictoirement (rappelons que l'inconscient ignore la contradiction), l'expression d'une angoisse et le moyen d'y mettre fin.

Freud cite le cas d'une patiente souffrant d'une névrose obsessionnelle à la suite de l'impuissance de son mari durant leur nuit de noces. Cette femme s'adonnait chaque jour à tout un cérémonial à la fois absurde et dérisoire et dont évidemment elle ne connaissait pas le sens. Ce cérémonial était en même temps la réminiscence de l'événement originel et le moyen symbolique de l'effacer.

Un autre cas de névrose obsessionnelle, donné par Freud, concerne le cérémonial du coucher d'une jeune fille de 19 ans qui chaque soir, avant de s'endormir, passait un temps considérable à éliminer toute source de bruit venant des montres et des pendules, et à rassembler les pots et les vases pour qu'ils ne tombent pas. Cette jeune fille disposait son oreiller d'une certaine façon (il ne devait pas toucher le bois du lit). Comme chez tous les obsessionnels, elle était prise par la folie du doute et ne cessait de contrôler méticuleusement l'exactitude de ces actions. Freud a interprété ce cérémonial du coucher comme provenant d'un double désir : celui de stopper toute excitation sexuelle (d'où l'arrêt des pendules), et celui d'empêcher ses parents d'avoir un rapport sexuel.

Le cas des tics

Alors que Freud penchait pour une explication organique, Ferenczi donnait un sens psychologique aux tics. Ces gestes et mouvements musculaires compulsifs seraient d'après lui des signes d'activité autoérotique. D'une manière générale, toute activité machinale qui se porte sur le corps propre, comme se frotter les yeux constamment, se tirer ou s'entortiller les cheveux, se mordiller les lèvres, s'arracher l'épithélium buccal, se curer le nez, se ronger les ongles et s'arracher la peau des doigts, etc., tout cela représente un substitut symbolique du frottement onaniste, et donc peut être interprété comme un symptôme narcissique. Bien sûr, les habitudes machinales affectant le corps peuvent avoir d'autres raisons, physiques ou non.

Dans un film de Hitchcock, un assassin est dénoncé par un tic de clignement d'yeux qu'il avait contracté au moment même de son crime, car, pendant ce forfait, un éclair d'orage l'avait ébloui.

L'angoisse



L'angoisse, selon Freud, est de la libido vagabonde, qui n'a pas trouvé de représentation psychique. Le refoulement sépare l'affect et la représentation, si bien que l'affect libre se trouve transformé en angoisse. À la différence de la peur, l'angoisse n'a pas d'objet déterminé, et peut par conséquent se fixer sur n'importe quel objet. Dans la névrose d'angoisse, c'est n'importe quel événement qui pourra donner lieu à des anticipations catastrophiques (l'attente anxieuse).

Les représentations, en effet, ne sont pas données en même temps que l'affect. Pour que l'affect soit qualifié, il faut un travail de liaison. Or dans la névrose d'angoisse l'excitation sexuelle ne fait pas l'objet de ce travail. Elle ne trouve donc pas de voie de décharge. Ce quantum d'excitation s'accumule jusqu'à un état de stagnation (Freud parle de libido stagnante).



Inhibition, symptôme, angoisse est un livre technique, peut-être le plus difficile de Freud. Écrit dans la dernière période de son existence, il porte la marque de l'influence d'Otto Rank (*Le Traumatisme de la naissance*, voir chapitre 8), selon lequel la naissance représente la source et le modèle de tous les états anxieux. Alors qu'il concevait l'angoisse comme la conséquence du refoulement, Freud la considère à présent comme une force de refoulement. L'angoisse (névrotique) est une angoisse devant un danger inconnu – un danger pulsionnel.

De la procrastination de l'obsessionnel (la tendance à remettre indéfiniment à plus tard ce que l'on doit faire dans le présent) à la nostalgie de l'objet perdu du mélancolique, en passant par l'insatisfaction infinie de l'hystérique (Lacan dit de l'hystérie qu'elle est désir de désir insatisfait, car le désir satisfait est mort), la compulsion à l'inachèvement est un symptôme que l'on rencontre chez tous les névrosés.

L'indécision du névrosé, son irrésolution à entreprendre et sa difficulté à persévérer, son incapacité à achever représentent autant d'expressions de l'angoisse de la mort, car toute décision et tout achèvement ont pour le névrosé le sens d'une fin.

De même que le désir sexuel peut s'inverser en phobie sexuelle (inversion par le contraire : la jeune fille qui voudrait être caressée dit ne pas vouloir qu'on la touche), l'angoisse de la mort, habituelle chez les êtres humains, s'est inversée chez l'avare en angoisse de la vie. L'avare est angoissé par la mort, aussi voudrait-il arrêter la vie. Son argent est une digue imaginaire dressée contre le flot de la vie.

Freud rapporte l'avarice à la névrose obsessionnelle et fait de la rétention d'argent l'héritier et le symbole de la toute première rétention dont le petit d'homme fut capable : la rétention des matières fécales. L'enfant qui s'adonne à la constipation ne veut pas rendre à sa mère le cadeau (de nourriture et

d'amour) qu'elle lui a fait. L'avare est un éternel constipé qui assimile le don à une perte et une perte à un vol. Aussi comprend-on que l'avarice aille de pair avec la frustration : l'avare garde tout pour lui parce qu'il croit qu'on ne lui a rien donné, ou pas assez.

La fin de l'avarice ?

Les sociétés capitalistes contemporaines sont, dans leur rapport aux richesses et aux marchandises, plutôt hystériques qu'obsessionnelles. L'hystérie, en effet, est davantage favorable aux affaires. Aussi l'avarice est-elle en permanence découragée. On est passé en l'espace d'un demi-siècle d'une économie d'épargne à une économie de dette. La diarrhée a remplacé la constipation.



On appelle « folie du doute » une manifestation de la névrose obsessionnelle qui se caractérise par des scrupules exacerbés, une culpabilité imaginaire et des contrôles incessants. Certains individus, par exemple, sont capables de revenir à leur domicile après avoir fait 100 kilomètres en voiture, car ils s'imaginent avoir oublié de fermer les portes. D'autres refont la route en sens inverse, car ils se demandent s'ils n'ont pas renversé un piéton.

Cette névrose peut confiner à la folie. Certains individus, en apprenant par le journal qu'un meurtre a été commis dans leur ville, se demandent s'ils n'en sont pas l'auteur, car ils auraient pu quitter leur maison dans un état d'inconscience et commettre un crime sans le savoir.



À la différence de la peur, qui est une réaction normale devant un danger réel, externe et conscient, l'angoisse névrotique est suscitée par un danger interne, inconscient, et surgit dans trois contextes différents :

- Dans la névrose d'angoisse, où elle est angoisse flottante ;
- Dans la phobie, où elle est liée à des représentations mais dont l'intensité est disproportionnée ;
- Dans l'hystérie, où elle se fixe sur une partie du corps propre (ainsi, la cécité hystérique provient d'une angoisse de castration).

Les symptômes ont pour sens d'éviter l'irruption de l'angoisse.

La phobie

Les phobies sont des états affectifs et des stratégies inconscientes d'évitement. À la différence des frayeurs, elles se caractérisent par la disproportion entre l'intensité de l'affect (d'angoisse) et le peu de danger

objectif. Elles portent sur des objets (petits animaux tels que souris, araignées, serpents…) ou des situations (agoraphobie, claustrophobie, phobie des trains, des bateaux, des avions…). Elles révèlent l'inconscient de la peur – ce que la peur exprime et dissimule à la fois, l'épreuve du désir confronté à son épreuve inconsciente appelée « castration ».

Un ancien cas de phobie

Maine de Biran évoque la phobie des épées qu'éprouvait Jacques VI, roi d'Écosse, et en fait remonter la cause jusqu'à sa vie fœtale. Alors qu'elle était enceinte, Marie Stuart, mère du futur roi, fut un jour saisie d'épouvante à la vue d'une épée prête à tuer son amant. Après Bichat et Cabanis, et à leur suite, Maine de Biran accordait une grande importance à la vie fœtale imprégnée d'affects se transmettant de la mère à l'enfant. La légende des « envies » de la femme enceinte qui s'imprimeraient sur le corps de l'enfant à naître participe de la même naïve croyance. Car s'il y a bien transmission affective de la mère au fœtus, elle ne prend pas la forme d'images déterminées.



Depuis vingt ou trente ans, on assiste dans nos sociétés à une prolifération de « phobies » de toutes sortes : homophobie, islamophobie, handiphobie, etc. Le terme est alors utilisé en un sens qui n'est pas celui de la psychanalyse, ni même celui de la psychologie, mais en un sens social et politique, toujours stigmatisant, qui joue sur l'amalgame de la peur (c'est le sens du mot grec *phobos*, d'où vient le mot en français), du mépris et de la détestation. Appeler « islamophobie » le rejet de l'islam, c'est laisser entendre que cette attitude est à la fois irrationnelle et injuste, et donc délégitimer la position résolument critique.

Par ailleurs, la phobie doit être distinguée de l'obsession, laquelle naît d'un événement traumatique. Pascal croyait voir un abîme à sa gauche parce qu'il avait manqué d'être précipité dans la Seine avec son carrosse. Dans l'obsession, il n'y a pas de travail de symbolisation. La scène traumatisante est simplement transposée. Tandis que dans la phobie l'objet qui suscite la répulsion vaut toujours pour quelque chose d'autre – qui a forcément rapport, selon la psychanalyse, au sexe et à la mort, puisque ce sont là les deux points de fixation de notre inconscient.

Avec la phobie, nous avons toujours affaire au même affect : l'angoisse ; tandis que dans l'obsession peut jouer le doute, le reproche, ou encore le sentiment de culpabilité.

L'agoraphobe se protège inconsciemment d'une impulsion sexuelle de séduction – chez les femmes hystériques, l'agoraphobie, qui est une hystérie

d'angoisse, peut masquer un fantasme de prostitution ou une tentation exhibitionniste, ou encore un désir de se faire agresser sexuellement. La claustrophobie est interprétée par Melanie Klein ou bien comme l'angoisse d'être emprisonné par la mère, ou bien comme l'angoisse d'être cerné par des objets hostiles. Là encore, à travers cet exemple, on se rend compte qu'il est impossible de donner un sens unique à une formation de l'inconscient.

La phobie est irrationnelle. La même femme qui sera attendrie de s'entendre appeler « petite souris » par son partenaire pourra éprouver une phobie extrême des souris. La psychanalyse interprète la phobie des petits animaux comme l'expression d'une angoisse de pénétration. Mais n'oublions pas que puisque l'inconscient ignore la contradiction (voir chapitre suivant), une angoisse est l'envers d'un désir, et non son contraire.



Pour ses expériences passablement farfelues, Wilhelm Reich élevait des souris blanches dans sa cave. Une vieille femme qui habitait une maison à côté de la sienne craignait que les souris ne s'introduisent dans sa chemise et entre ses jambes. Si elle avait connu l'amour, écrit Reich, elle n'aurait pas eu peur des souris.

Une société de phobiques ?

L'augmentation des comportements phobiques (volontiers dissimulés derrière le terme « allergies ») trahit peut-être l'incapacité grandissante des pères à assumer la fonction de donneurs de limites nécessaire au sujet pour se repérer quant à la loi symbolique. En délimitant les zones de contacts possibles et d'évitements nécessaires, la phobie prend le relais des interdits de jadis désormais manquants. On comprend qu'une société de plus en plus permissive engendre en même temps des individualités de plus en plus phobiques. Le symptôme phobique contrecarre en effet l'idée angoissante selon laquelle tout serait possible.

Les actes manqués



Dans une de ses toutes premières pièces et l'une des plus comiques, intitulée *La Comédie des erreurs*, Shakespeare s'amusait à nous présenter la collection impressionnante de bévues, d'erreurs, de jeux de mots involontaires et autres impairs qui font l'ordinaire de la vie de tout un chacun, pourvu que l'on y regarde bien. Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, qui est une psychanalyse des actes manqués (il ne faut pas se laisser impressionner par le terme « psychopathologie », qui ne renvoie pas ici à quelque chose de délirant, quoique…), Freud invite pour la première fois le lecteur à découvrir

les effets de l'irruption de l'inconscient dans notre vie de tous les jours : erreurs, omissions, actes manqués, oublis surtout, sont décrits, analysés et illustrés par nombre d'exemples, notamment les lapsus, qui sont autant de symptômes. Instructif, passionnant, et souvent amusant, ce livre très actuel (voyez les innombrables lapsus de nos politiques) est une des lectures indispensables à qui veut aller plus loin dans ce domaine.



La théorie freudienne de la connaissance est rigoureusement déterministe : pour la psychanalyse, le hasard n'existe pas. « En brisant le déterminisme universel, même en un seul point, écrit Freud, on bouleverse toute la conception scientifique du monde. » Freud ne croit pas à l'existence du hasard, exception faite des coïncidences du monde extérieur (comme la tuile qui tombe sur la tête du malheureux passant). Il ne croit pas au hasard psychique. À cet égard, sa position est inverse de celle du superstitieux indifférent au déterminisme psychique mais en revanche très attentif aux rencontres de circonstance.



Lorsqu'un membre de sa famille se plaignait de s'être mordu la langue, de s'être pincé un doigt, etc., Freud ne manquait jamais de lui demander : « Pourquoi l'as-tu fait ? »



« La maladresse accidentelle et l'insuffisance motrice peuvent servir de paravents derrière lesquels on dissimule sa rage contre sa propre intégrité physique » (Freud).

Les gens ne veulent pas croire au sens psychologique des actes manqués. Ils invoquent la coïncidence, la maladresse, la fatigue sans se demander : pourquoi ce mot-là et pas un autre, ce geste-là et pas un autre ?

Penser à n'importe quoi est impossible

L'association « libre », qui est le mode discursif du patient durant la cure, n'est libre qu'en apparence, car les faits psychiques se suivent de manière aussi nécessaire que les faits physiques. On a beau passer du coq à l'âne, il y a toujours quelque chose de ferme qui relie l'oiseau qui a des ergots et le mammifère aux longues oreilles. Selon Freud, un nombre dit « au hasard » correspondra toujours à une combinaison numérique repérable dans la vie du sujet.

On dit beaucoup moins que ce que l'on pense mais beaucoup plus que ce que l'on croit. Alors que l'acte manqué était compris avant Freud comme un acte accidentel, Freud en fait à l'inverse un acte essentiel, parce que symptomatique. Sur ce point, le paranoïaque qui voit des signes partout a raison (« Ce n'est pas parce qu'on n'est pas paranoïaque qu'on n'est pas suivi », dit Woody Allen).

L'acte manqué est un acte psychique qui résulte de l'interférence de deux intentions différentes, une troublée et une perturbatrice. L'intention troublée est consciente, la perturbatrice est inconsciente.

Paradoxalement, l'acte manqué est parfaitement réussi. Car il n'est manqué que pour l'intention consciente et l'attente sociale. En fait, c'est l'action qui est manquée, l'acte, lui, est réussi.



La preuve que l'acte manqué est réussi, c'est qu'il n'est pas rattrapable. Martha, l'épouse de Freud, avait l'habitude de recevoir un bouquet de fleurs le jour de son anniversaire. Une année, Freud oublia ce rite. Il se précipita chez le fleuriste pour acheter un bouquet encore plus beau que d'habitude. Mais ce présent, évidemment, ne valait plus rien.

Les actes manqués : une grande famille

Il y a acte manqué à partir du moment où une intention a été déjouée.

Les actes manqués concernent la mémoire (oublis de nom, oublis d'action), le langage (lapsus, fausses lectures, fausses auditions, fausses écritures) et les gestes (méprises, maladresses).

L'oubli

On oublie un nom, mais en même temps on *sait* avec certitude qu'on le connaît. Si l'on nous le dit, on le reconnaît tout de suite. Il y a dans notre esprit tout un espace flottant entre mémoire et oubli. Souvent on se souvient d'un élément : on sait par exemple ce que ça commence par un *d*.

Freud procède à l'analyse détaillée de l'un de ses oublis de nom : pourquoi le nom du peintre des fresques du Jugement dernier, dans la cathédrale d'Orvieto, Signorelli, lui avait-il échappé alors qu'il lui était très familier ? Pourquoi ceux de Botticelli et de Boltraffio sont-ils venus à sa place ?
Le déplacement n'est pas l'effet de l'arbitraire. Comme le rêve, comme le symptôme, l'acte manqué est à la fois le produit d'un refoulement et le contournement de celui-ci. Freud parle à ce propos de compromis. L'acte manqué résulte de l'interférence de deux intentions différentes : la troublée et la perturbatrice. La dualité psychique du trompeur et du trompé que l'unité supposée de la conscience excluait pour le même individu rend possible le mensonge à soi-même. Ce qui a barré l'accès du nom de Signorelli à la mémoire consciente, c'est qu'il a été associé, par toute une série de jeux de mots et d'analogies, à des idées de sexe et de mort (Freud avait appris qu'un de ses patients s'était suicidé à cause de son impuissance sexuelle : le

refoulement de cet échec personnel, qui était un souvenir désagréable, avait emporté le nom du peintre Signorelli).

Ce qui est oublié est ou bien désagréable ou bien associé à quelque chose de désagréable.

Freud raconte qu'en 1915, année où a éclaté la guerre entre l'Italie et l'Autriche, il a oublié quantité de noms de localités italiennes qu'il connaissait très bien pour y avoir passé ses vacances. Son patriotisme aura suscité en lui ces crises d'amnésie passagère.

Autre exemple : plusieurs jours de suite, Freud oublia d'acheter des buvards parce que cela s'appelle *Fliesspapier* en allemand, et qu'il venait de rompre avec Fliess.

Une jeune femme ne se rappelait plus le titre du roman anglais qu'elle avait lu récemment, *Ben Hur*, parce que *Hure* signifie « prostituée » en allemand.

On oublie ce dont on veut se débarrasser ou au contraire ce que l'on veut garder. Ainsi, oublie-t-on volontiers les dettes et les promesses, ainsi oublie-t-on de rendre un livre ou un disque emprunté. Et il arrive souvent que l'on se soit persuadé soi-même que ce livre ou ce disque, c'est nous qui l'avons acheté.



Un jour Freud fait tomber le couvercle de marbre de son encrier, qui se brise. Quelques heures auparavant, sa sœur lui avait dit que l'encrier n'allait pas avec le bureau, qu'il en fallait un plus beau. « J'ai exécuté l'encrier condamné », interprète Freud. Peut-être avait-il tiré la conclusion que sa sœur avait l'intention de lui offrir un autre encrier.



Lou Andreas-Salomé avait l'« habitude », évidemment involontaire, de laisser déborder le lait sur le feu, alors que c'était une denrée rare et chère. Elle finit par s'apercevoir que c'était pour permettre à son terrier d'en profiter. Après la mort de l'animal, elle ne laissera plus jamais déborder le lait.



Comme le rêve, l'acte manqué ne peut pas être interprété en dehors de son contexte. Les analyses toutes faites ne sont pas de mise. Ainsi, c'est parfois les objets auxquels nous tenons le plus qui sont égarés (nous y tenons tellement que nous les mettons dans un endroit que nous finissons par oublier). Combien d'actes manqués Freud lui-même n'a-t-il pas suscités en offrant une bague à ses disciples les plus fidèles (voir chapitre 5) !

Les menus accidents de la vie quotidienne comme trébucher, glisser, tomber ont souvent un sens psychique alors même que c'est le corps qui semble seul concerné. Dans la langue commune, ces verbes ont un double sens, physique et psychologique. En dehors des circonstances où les causes physiques l'emportent (dans la maladie ou la vieillesse), les chutes signalent presque (?) toujours un trouble intérieur.

Il en va de même avec les petites manies de la vie quotidienne, qui ne sont pas à proprement parler des actes manqués, mais révèlent autre chose que ce qu'elles montrent : tripoter sa bague autour du doigt, se tortiller les cheveux, se mordre l'intérieur des joues, etc.

Un cas burlesque : les actes manqués en cascade

Ernest Jones poste une lettre, qui lui est rapidement renvoyée parce qu'elle ne contient pas d'adresse. Il écrit l'adresse, poste la lettre, mais celle-ci lui est renvoyée de nouveau, car elle n'a pas de timbre…

Un acteur joue une pièce de Wedekind, dans laquelle il y a cette phrase : « La crainte de la mort est une erreur de la pensée. » Le premier soir de la représentation, il remplace « erreur de la pensée » (*Denkfehler* en allemand) par « faute d'impression » (*Druckfehler*). Le deuxième soir, il dit « fiche aide-mémoire » (*Denkzettel*). Le troisième soir, « étiquette imprimée » (*Druckzettel*). Chaque fois, Wedekind, beau joueur, et qui ne manquait pas de sens de l'humour, félicita l'acteur.

Le lapsus

Le lapsus est un acte manqué de type linguistique. Un mot s'est échappé, exactement comme un prisonnier. On ne sait pas toujours ce que l'on dit. Il y a entre le savoir et le dire un jeu – à entendre au sens ludique (jeu avec les mots, jeu social) et au sens physique, comme lorsque l'on dit que le bois *joue* en cas d'*écart* entre deux pièces. L'acte manqué inverse la hiérarchie de l'apparence et de la réalité : avec le lapsus, l'apparence est le réel, de même que la maladresse d'un geste est très adroite en réalité.



Comme dans la phobie, l'angoisse ou le désir du sujet se concentre symboliquement sur un objet ou une situation qu'il refoule. La proximité de deux signifiants produit un télescopage proche du jeu de mots. Des dirigeants d'entreprise vont parler du « bilan de l'année écroulée », ou du « chef de sévices ». Un dirigeant d'extrême droite s'est prononcé pour le rétablissement de la « pine de mort ». Une ministre a parlé de fellation au lieu d'inflation, l'un de ses collègues a évoqué les empreintes « génitales ». Un député, dans les années 1970, avait suscité une franche hilarité à l'Assemblée lorsque, lors du débat sur la pornographie, il avait invité ses collègues à « durcir leur sexe », c'était du « texte » qu'il voulait parler. Comme le rêve, l'acte manqué est une levée de la censure, et c'est la raison pour laquelle il produit chez les témoins une jubilation certaine.

Puisque le psychisme inconscient joue sur les mots, il est évidemment corrélé à la langue parlée. Le lapsus de cet Autrichien qui invitait à « roter à » (*aufstossen* en allemand) la prospérité de son chef au lieu de « boire à sa santé » (*anstossen*) n'est pas traduisible.



Dans ses *Vies des dames galantes*, qui est un grand classique de la littérature de la Renaissance, Brantôme raconte l'histoire suivante. Une dame de haut rang dit à un gentilhomme : « J'ai ouï dire que le roi a fait rompre tous les cons de ce pays-là. » Elle voulait parler des « ponts ». Perspicace, Brantôme ajoute : cette dame venait peut-être de coucher avec son mari ou bien elle songeait à son amant. Il faut aussi se souvenir qu'à cette époque « con » (dont le mot vient de « conil », le lapin, à cause de la fourrure ; la chatte l'a remplacé) n'avait pas le sens d'« abruti ».

Lorsqu'il y a conflit entre la volonté consciente et le désir inconscient, au point que celui-ci contredit celle-là, le désir peut l'emporter. Comme le rêve, l'acte manqué est une revanche sur le principe de réalité.

Un président de la Chambre des députés déclare la séance « close » alors qu'il voulait à l'inverse la déclarer ouverte. Un président de la République a affirmé, signe de touchante sincérité : « Ma détermination n'a rien changé. » Une femme autoritaire a déclaré à propos de son mari malade : « Le médecin lui a dit qu'il pouvait manger et boire tout ce que je veux » au lieu de « ce qu'il veut ».

Les méprises sur les mots peuvent prendre l'apparence de véritables illusions. Tel est le cas des erreurs de lecture lorsque l'on croit voir son nom imprimé dans un journal.

Un texte équivoque à cause d'une faute de frappe, un e-mail envoyé à un mauvais destinataire… il semble que l'informatique soit un formidable réservoir de lapsus. La rapidité et la distance favorisent les actes manqués.

Nous ne voulons pas savoir ce que nous savons

Il a été dit plus haut que les gens ne veulent pas croire aux déterminations inconscientes des actes manqués. En même temps, ceux-ci sont un formidable révélateur d'un double jeu que Sartre eût appelé « mauvaise foi ». On ne connaît personne à qui l'oubli d'un rendez-vous ou un cadeau détruit (même accidentellement) ne fasse pas un drôle d'effet.

La plupart des gens trouvent exagérée la théorie selon laquelle les lapsus sont tous révélateurs : ils invoquent volontiers la fatigue, le stress, l'étourderie. Lorsqu'ils lui donnent un sens, c'est de manière toute provisoire, car le lapsus est un incident. Mais lorsqu'il les atteint directement, alors ils ne l'entendent pas de cette oreille distraite. Quand une femme entend susurrer le prénom d'une autre pendant l'amour, elle sait très bien de quoi il en retourne même si elle n'a jamais entendu parler de Freud. Pareillement, pour un rendez-vous manqué (rien de plus con qu'un lapin, on l'a dit plus haut), l'explication par la montre qui retarde ou les embouteillages se révélera d'une faiblesse insigne.

Les mots d'esprit

Freud interprète le mot d'esprit (auquel il consacre tout un ouvrage) comme l'analogue d'un acte manqué : avec le mot d'esprit, l'effort du refoulement est momentanément levé, d'où le plaisir ressenti. Le mot d'esprit est un processus de défense par déplacement, un compromis entre l'inconscient et le *préconscient*. Le plaisir vient de l'épargne de la dépense nécessitée par l'inhibition (le plaisir du comique, que Freud différencie du mot d'esprit, vient de l'épargne de la dépense nécessitée par la représentation ou par l'investissement, tandis que le plaisir de l'humour vient de l'épargne de la dépense nécessitée par le sentiment).



Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient peut être lu comme un formidable recueil d'histoires drôles. Beaucoup de celles-ci étaient bien connues des communautés juives d'Europe centrale. Dans ce pittoresque et inventif monde yiddish, qui sera anéanti par la barbarie nazie, l'humour était une revanche contre les humiliations et les duretés de l'existence. Le Schnörrer, aimable écornifleur qui payait ses repas en mots d'esprit, était un personnage légendaire dans ce petit monde.

Que Freud ait consacré 400 pages à un sujet qui peut paraître bien éloigné des névroses et de la thérapie psychanalytique montre l'importance particulière que revêtait pour lui la question du langage, que l'on peut rattacher à toute une tradition herméneutique du judaïsme (l'esprit hellénique fut, à l'inverse, massivement indifférent au langage).

Qu'il prenne la forme de la parodie, de la caricature ou du travestissement, le comique constitue toujours une manière de revanche de l'esprit contre le réel. Comme le symptôme psychique, le trait d'esprit est l'expression détournée d'un certain nombre de représentations refoulées. Mais, à la différence du symptôme et du rêve, foncièrement asociaux, le mot d'esprit est social par excellence.

Le retour du refoulé

Il y en a que des pets ou même des histoires de pets font rire jusqu'aux larmes. Le mot d'esprit, quant à lui, ne va pas sans détour. Freud raconte l'histoire de ces deux commerçants, vrais truands et très vaniteux, qui avaient commandé des portraits d'eux pour se valoriser aux yeux des autres. Lors de la réception au cours de laquelle ces deux tableaux furent dévoilés aux visiteurs, l'un de ceux-ci se poste ostensiblement devant l'espace vide du mur qui séparait les deux portraits et s'exclame : « Je ne vois pas le Christ ! »

Si cet homme d'esprit avait dit des deux marchands qu'ils étaient deux larrons, il aurait suscité le scandale et on l'aurait fait taire à coups de poing. Avec sa saillie, il a dit la même chose et mis, comme on dit, les rieurs de son côté.



Un condamné à mort trébuche sur une marche qui le conduit à la guillotine. « Décidément ! » dit-il.

Le contraste entre l'énormité de la tragédie de la tête tranchée et le caractère dérisoire d'un faux pas donne l'effet comique de cette histoire. Il en va de même avec ce mot d'Alphonse Allais.



L'humoriste a un jour adressé la lettre suivante à l'un de ses créanciers : « Cher Monsieur. Chaque année, le 1er janvier, j'ai l'habitude de tirer au sort un des noms de mes principaux créanciers. L'heureux élu est intégralement remboursé. Mais, étant donné le ton très déplaisant de votre dernière lettre, je vous fais savoir, cher Monsieur, que vous ne participerez pas au prochain tirage. »

La vie en société exige des individus un contrôle de soi qui correspond à une certaine dépense psychique. On ne peut ni faire ni dire ce qui nous passe par la tête. Le comique est une levée d'écrou. La suspension provisoire des règles qu'il permet représente un certain plaisir, qui sera inscrit sur le corps par le sourire ou le rire. C'est la raison pour laquelle les histoires qui défient la logique (les histoires de fous) ou la bienséance morale (les histoires grivoises) sont jubilatoires.

L'histoire grivoise ou la simple allusion sexuelle qu'un homme adresse à une femme est une véritable agression sexuelle puisqu'elle a pour finalité, et souvent pour résultat, une excitation ou une gêne sexuelle. La plaisanterie est un alibi permettant à des désirs, impossibles à exprimer directement, de se manifester.



Freud repère dans les procédés du mot d'esprit les mêmes mécanismes que ceux qu'il avait dégagés dans le rêve : la condensation (les mots-valises, qui permettent à l'esprit de se faire la malle, en sont une illustration), le déplacement, la représentation par le contraire.

Les rêves

Les hommes ont toujours su que les rêves avaient un sens, par-delà leur apparente absurdité, voire à cause de leur absurdité. Seulement, ils rapportaient ce sens ou bien au surnaturel ou bien au dérèglement du corps en sommeil. La psychanalyse donne pour la première fois un sens psychologique au rêve.

Freud a été l'un des premiers à deviner que le rêve est une activité normale (même s'il présente des traits communs avec la psychose, il n'est pas un trouble mental), régulière (il a lieu plusieurs fois par nuit, toutes les nuits) et universelle (si peu se souviennent de leurs rêves, tout le monde rêve – à l'exception de quelques cas pathologiques). Freud disait du rêve qu'il est la voie royale de l'inconscient et le schibboleth de la psychanalyse.



« Schibboleth » est le terme dont se servaient les membres d'une tribu juive pour reconnaître ceux de la tribu ennemie (le mot signifiait « épi » ou « fleuve » selon la manière dont il était prononcé). Par extension, on appelle « schibboleth » une épreuve servant de test, permettant la reconnaissance.

L'Interprétation des rêves



Le titre de l'ouvrage *Die Traumdeutung*, en allemand, a d'abord été rendu en français par *La Science des rêves* puis par *L'Interprétation des rêves* et enfin par *L'Interprétation du rêve*. La traduction n'est pas une science exacte.

Fragment de l'autoanalyse que Freud entreprit à la suite de et en réaction à ses échecs de médecin et à la mort de son père, le livre, publié en 1900, constitue le véritable coup d'envoi de la théorie psychanalytique. Il est le premier grand livre de Freud publié sous sa seule signature. Pendant plusieurs années, Freud s'est astreint à cette discipline consistant à noter systématiquement les rêves dont il gardait une trace psychique. *L'Interprétation des rêves* en contient plusieurs dizaines. Comme le symptôme névrotique, l'acte manqué et le mot d'esprit, le rêve est le signe de l'inconscient. Son analyse permet donc celle des mécanismes de l'inconscient.

Freud disait de sa théorie du rêve qu'elle était sa plus belle découverte, la seule peut-être qui lui survivrait. C'est cette théorie en effet qui a fait connaître la psychanalyse. Mais la diffusion du livre a d'abord été très lente : en six ans, il ne s'en vendit que 351 exemplaires et son premier tirage (600 exemplaires) ne fut épuisé qu'au bout de huit ans.

À noter que la *Traumdeutung* est le seul de ses livres que Freud retravailla durant toute sa carrière. De 1900 à 1930, l'ouvrage connut huit éditions et fut constamment relu et remanié par son auteur.



Outre les rêves rapportés par ses patients, Freud recevait par courrier de nombreux récits de rêve d'inconnus, mais, bien placé pour savoir avec quelle facilité un rêve peut s'inventer, il ne se servait de ce matériau qu'avec parcimonie.

Freud part de deux axiomes : le rêve a toujours un sens (et même une pluralité de sens) et il est issu du vécu du dormeur.

D'une façon générale, le rêve exprime un désir, et d'abord le désir de continuer à dormir. L'enfant dit : « Je ne veux pas dormir. » L'adulte, lui, veut dormir. Le besoin de dormir fait partie des grands besoins organiques. Le rêve nous fait prendre nos désirs pour la réalité.



Alors qu'au XIX^{e} siècle on voyait dans le rêve un perturbateur du sommeil, un trouble-fête, Freud dit au contraire que « le rêve est le gardien du sommeil ».

Ainsi, le « rêve de paresse » donne au dormeur un sursis de quelques instants : le réveil a sonné, celui qui est couché rêve qu'il s'est levé, qu'il fait sa toilette, ce qui le dispense, au moins pour quelques instants, de le faire en réalité. Les rêves qui ont le mieux rempli leur fonction sont ceux dont on ne sait que dire au réveil. La fonction du rêve est de nous protéger, en les flattant, contre les excitations externes ou internes. Ces hésitations sont intégrées dans le rêve, telle est la ruse de l'inconscient. Grâce à la satisfaction hallucinatoire, le rêve supprime les excitations susceptibles de troubler le sommeil. Par exemple, si j'ai très soif pendant mon sommeil, je finirai par me réveiller et me lever pour aller boire mais auparavant, je rêverai que je bois : cette satisfaction fictive est comme une façon de prolonger mon sommeil.

On objectera qu'il y a des cas, par exemple celui du rêve d'angoisse, où le rêve est impuissant à préserver le sommeil. Mais il faut en conclure simplement que le rêve est investi de deux fonctions, dont la seconde est d'interrompre le sommeil quand il le faut. Il est comparable en cela, écrit Freud, au veilleur de nuit consciencieux dont le devoir est tout d'abord de faire taire les bruits qui pourraient éveiller la population, mais qui n'hésite pas à remplir le devoir opposé et à mettre tout le monde sur pied quand les bruits deviennent inquiétants et qu'à lui tout seul il n'en peut plus venir à bout.



La fréquence des rêves à contenu sexuel a fait comprendre le terme « désir » en un sens trop étroit. D'une part, nous venons de le voir, le premier désir que doit satisfaire le rêve est le désir de dormir. D'autre part, le mot allemand que l'on a rendu en français par « désir » est *Wunsch*, qui signifie plutôt le « vœu », le « souhait ». Enfin, il convient de se rappeler que le désir exprimé et satisfait dans le rêve n'est pas toujours actuel, qu'il peut remonter loin dans le passé du dormeur (tel est le cas fréquent avec les rêves de mort). L'inconscient ignore le temps (voir chapitre suivant).



« Le rêve est absolument égoïste », dit Freud. De même qu'un acte manqué constitue une formation de compromis entre une tendance perturbatrice et une tendance troublée, le rêve résulte d'un compromis : tout en dormant, on éprouve la satisfaction d'un désir ; tout en satisfaisant un désir, on continue à dormir. Il y a satisfaction ponctuelle et suppression ponctuelle de l'un et de l'autre. Analogue au symptôme, le rêve est l'expression déformée d'un désir refoulé. C'est parce que des choses importantes pour nous n'ont pas pu être dites ou faites durant la veille que nous les imaginons accomplies durant le sommeil. Platon disait déjà que les meilleurs d'entre les hommes sont ceux qui se contentent de rêver ce que les autres font à l'état de veille. Ainsi, nous prenons inconsciemment durant notre sommeil une revanche imaginaire sur une réalité pénible, hostile ou décevante.

Le rêve ne révèle pas l'avenir (les rêves prophétiques sont en réalité des rêves d'après-coup), mais le passé. Cela dit, il possède une dynamique, qui

est celle des désirs figurés comme réalisés. C'est en ce sens que le rêve peut avoir rapport avec l'avenir.

L'« autre scène », c'est la scène du rêve, par opposition à la scène de la vie éveillée. L'expression désigne également l'inconscient en général.

Une gravure de Goya représente une belle jeune fille endormie à côté de laquelle est assis un être très laid qui doit être un diable. La légende dit : « Le sommeil de la raison engendre des monstres. » En espagnol, « sommeil » et « rêve » se disent avec le même mot.

Typologie : les différentes sortes de rêves



Alors que le rêve est la réalisation voilée d'un désir refoulé, le cauchemar est la réalisation franche d'un désir repoussé. La seule exception que Freud admit, à la fin de sa vie, à la théorie du rêve comme réalisation du désir a été réservée aux rêves récurrents résultant d'un choc traumatique.

Outre le cauchemar, deux autres objections ont en effet été adressées à la théorie du rêve comme réalisation de désirs : les cas de répétition de la situation traumatique (comme avec les traumatismes de guerre – on dit aujourd'hui « syndrome de stress post-traumatique ») et les cas de répétition d'impressions pénibles de la vie infantile. Dans les névroses traumatiques, les rêves produisent toujours de l'angoisse. Dans ce cas, la fonction du rêve ne remplit pas son office. C'est pourquoi, à la formule « Le rêve est un accomplissement de désir », il convient de substituer celle-ci, plus prudente : « Le rêve est une tentative d'accomplissement de désir. »



Lorsqu'on lui rapportait des rêves contraires au désir, Freud disait, en plaisantant à demi, que ces rêves pouvaient avoir été suscités par le désir de démentir sa théorie !

Le cauchemar est-il un rêve ?

On a découvert que le cauchemar et le rêve traumatique ne sont pas des rêves à proprement parler puisqu'ils n'apparaissent pas pendant la phase paradoxale, mais pendant le sommeil proprement dit, au stade de sommeil le plus profond. Ce qui signifie que la théorie freudienne du rêve comme l'accomplissement de désir ne rencontrerait en fait pas d'exception.



À l'usage du plus large public, Freud a écrit un résumé de son gros ouvrage sur le rêve, *L'Interprétation des rêves*. Il est disponible en français sous le titre de *Le Rêve et son interprétation*. Il constitue une bonne synthèse, facile à lire, de la théorie psychanalytique des rêves.



D'après le critère des relations spécifiques entre le contenu latent du rêve (son sens psychologique) et son contenu manifeste (le récit que l'on en fait), on peut diviser les rêves en trois catégories.

Il y a tout d'abord les rêves clairs et raisonnables, qui semblent empruntés à la vie psychique consciente. Ce type de rêve est le meilleur argument contre la théorie qui veut que le rêve ne soit qu'un produit de l'activité isolée de quelques groupes de cellules. Les rêves des enfants sont de ce type ainsi que chez l'adulte les « rêves de confort » : la pensée est transformée en événement vécu. Les images de ces rêves clairs sont voisines des fantasmes de la rêverie. Les désirs diurnes non satisfaits sont la règle, aussi peuvent-ils être imaginairement réalisés en rêve. Dès lors que le rêve manifeste et le rêve latent coïncident (ce qui, par parenthèse, signifie que la déformation n'est pas un caractère naturel du rêve), le travail d'interprétation n'est pas nécessaire.

Une deuxième catégorie est représentée par les rêves raisonnables dont le sens, quoique clair, ne manque pas de nous étonner : par exemple, nous rêvons qu'un parent adoré vient de mourir de la jaunisse.

Il y a enfin les rêves qui manquent à la fois de sens (ils sont absurdes) et de clarté (ils sont obscurs). Comme avec la catégorie précédente, le divorce entre le contenu latent et le contenu manifeste réclame un travail d'interprétation. Freud explique l'absurdité apparente de certains rêves par le fait qu'ils viennent de désirs inconscients.

Une autre typologie des rêves les classe du point de vue de la réalisation du désir.

Il y a d'abord les rêves qui représentent sans déguisement un désir non refoulé (les rêves d'enfant sont principalement de ce type). Il y a ensuite les rêves (chez l'adulte, ce sont les plus fréquents) qui représentent déguisé un désir refoulé. Pendant le rêve, en effet, la censure qui traduit psychiquement les interdits de la conscience morale et de la société est affaiblie, mais non supprimée. D'où les ruses de contournement, tout à fait analogues à celles que pratiquaient les écrivains soumis à la censure royale ou religieuse (allégories, allusions, sous-entendus, inversions, etc.). Aux yeux de Freud, c'est la censure qui est responsable de l'oubli qui finit par engloutir les rêves (et qui signale la bonne fonction accomplie).

Un exemple loufoque d'inversion dans le rêve

Lacan invente cet exemple. Le sujet rêve qu'il a la tête tranchée. Supposons que la loi dise : quiconque aura dit que le roi d'Angleterre est un con aura la tête tranchée. Le fait que le sujet a la tête tranchée en rêve veut dire que le roi d'Angleterre est un con. La censure, dit Lacan, c'est la loi en tant qu'elle est incomprise.

Dans la typologie qui classe les rêves du point de vue de la réalisation du désir, il y a enfin les rêves qui expriment le désir refoulé mais ne le déguisent pas, ou trop peu. Ces rêves sont toujours accompagnés d'une sensation d'angoisse qui les force à s'interrompre et qui semble bien être l'équivalent du travail de travestissement puisque dans les rêves de la précédente catégorie, c'est grâce à ce travail que l'angoisse a été épargnée au dormeur. La situation de rêve qui cause l'angoisse n'est autre chose qu'un ancien désir non déguisé et depuis longtemps refoulé. Ainsi, l'objection par le rêve d'angoisse (dont le cauchemar constitue l'exacerbation) à la thèse du rêve comme réalisation d'un désir tombe. L'angoisse est un refus que le moi oppose aux désirs refoulés devenus trop puissants, sa présence dans le rêve est explicable si le rêve exprime trop clairement ces désirs refoulés.

Le travail du rêve

C'est dans un livre publié en 1886 par un certain W. Robert que Freud trouve l'expression « travail de rêve », qu'il reprend à son compte.

Le rêve n'est pas un dialogue, mais une adresse. Il ne se propose pas de dire quoi que ce soit à quiconque et loin d'être un moyen de communication, il est destiné à rester incompris.

Mais « ça parle » dans le rêve. Le rêve est le langage de l'inconscient. Ce langage comme tout autre a sa grammaire, son lexique, sa rhétorique. Comment s'élabore le sens du délire physiologique de l'homme normal ?



Freud part du principe que faute d'énergie propre le système nerveux trouve son énergie dans deux sources : le monde extérieur et les poussées somatiques. Nous savons aujourd'hui que le cerveau produit sa propre énergie (neuronale) et n'est, de ce point de vue, dépendant ni du monde extérieur ni du reste du corps.

Le travail du rêve n'est jamais créateur, dit Freud, il n'imagine rien qui lui soit propre, il ne juge pas, ne conclut pas. Son action consiste à compenser, à déplacer et à remanier en vue d'une représentation sensorielle tous les matériaux du rêve. S'y ajoute le travail accessoire d'ordonnance. Les rapports entre les éléments des rêves et leurs substrats sont de plusieurs types :

rapport de partie à tout, approximation ou allusion, rapport symbolique, représentation verbale plastique. L'ensemble est soumis à une élaboration secondaire, qui rend le rêve incompréhensible.



Il convient en premier lieu d'établir la distinction entre le contenu latent et le contenu manifeste du rêve, et qui peut être comprise comme la transposition de la dualité signifié/signifiant en linguistique. Le contenu latent est le désir, presque toujours inconscient parce que refoulé. Celui-ci représente la force motrice nécessaire à la formation du rêve. C'est la motion de désir inconscient qui transfère les pensées *préconscientes* (les restes diurnes) dans le contenu manifeste du rêve. À ce noyau primitif, les « restes diurnes » (impressions vagues, mots entendus, perceptions rapides…) fournissent un matériau dont s'emparera la motion inconsciente pour apparaître. Ainsi, les paroles « entendues » dans le rêve ont toujours pour origine les paroles entendues ou prononcées par le rêveur à l'état de veille lors de la journée qui a précédé (chacun peut le vérifier en ce qui le concerne).

Les mots et les chiffres vus et entendus en rêve font de celui-ci un véritable rébus. Les restes diurnes sont transposés tels quels dans le rêve, mais dans un contexte tout autre, qui leur fait changer de sens et les rend pratiquement méconnaissables. Avec les désirs directement réalisés par le rêve (comme c'est le cas chez l'enfant), une pensée qui existait sous la forme optative (de souhait) est remplacée par une image actuelle : le rêve parle toujours à l'indicatif. Le matériel phonématique (les sonorités des mots de la langue) est l'objet d'un jeu apparemment fantaisiste (l'inconscient prise les jeux de mots). Selon Freud, et à la différence de ce que pensaient les médecins du XIX^{e} siècle, le lien avec une excitation sensorielle externe n'est pas essentiel à l'élaboration du rêve.

Rêver pour chasser la douleur

Freud cite cet exemple de rêve qu'il a fait à partir d'un stimulus douloureux. Il se voit monter à cheval alors qu'il souffre d'un gros furoncle à la base du scrotum. C'est justement parce que cette activité lui était interdite qu'il s'est imaginé l'exercer (Freud ne savait pas monter à cheval). Le rêve, qui a mis la selle à la place du cataplasme, lui adressait ce message réconfortant : tu ne vas pas te réveiller, tu ne souffres pas, la preuve, c'est que tu fais du cheval !

Mais il y a aussi, bien entendu, des stimuli qui peuvent réveiller, à cause de leur sens dramatique. Un père veille son enfant mort, et il rêve que celui-ci s'agrippe à lui et murmure d'un ton plein de reproche : « Ne vois-tu donc pas que je brûle ? » Le père se réveille en sursaut, et s'aperçoit que le linceul commence à prendre feu et qu'un bras du petit cadavre est déjà atteint.

Le langage de l'inconscient



Freud distingue deux types d'élaboration : l'élaboration primaire (c'est le passage du latent au manifeste) et l'élaboration secondaire (la fonction qui censure et qui ainsi peut produire des adjonctions). Le rêve constitue un langage, qui est celui de l'inconscient. La façon dont ce langage s'élabore donne les lois de celui-ci, lequel obéit à divers procédés rhétoriques.

Il y a en effet des pensées dans l'inconscient (c'est une idée révolutionnaire de la psychanalyse, contre la psychologie traditionnelle, qui, à la suite de Descartes, identifiait la pensée et la conscience). Bien qu'atténuée (protégée qu'elle est par l'alibi de l'absurdité apparente), la censure ne cesse d'être active. Freud lui attribue un travail qu'il appelle « élaboration secondaire » parce qu'elle intervient sur le matériel du rêve. L'élaboration secondaire constitue pour le rêve une véritable interprétation inconsciente. Si le rêve est une réalité psychique, vécue comme telle par le rêveur durant son sommeil, et dont on connaît aujourd'hui la manifestation neurophysiologique, il n'apparaît comme réalité objective que grâce au récit qui pourra en être fait, donc par son contenu manifeste. Dans le rêve, une action chasse l'autre. Dans le souvenir du rêve, on a une impression d'accumulation. Freud insiste sur ce point mis en exergue par Lacan : le rêve, et, au-delà de lui, l'inconscient, est tout compte fait un être de langage.



Le rêve n'est ni dans son contenu manifeste ni dans son contenu latent mais dans l'unité des deux.

Freud interprète le sommeil comme un retour au sein maternel. Chaque réveil est comme une nouvelle naissance. Le mode d'expression du travail d'élaboration du rêve est archaïque et régressif. Comme l'inconscient ignore le temps, les expériences et les souvenirs les plus anciens gardent leur actualité psychique.

Exemple de rêve tenace

Qui n'a pas rêvé de rêves d'examen, alors qu'il n'a plus d'examen à passer depuis des dizaines d'années ? C'est cette inscription dans le psychisme inconscient qui conduisit Freud à soutenir la thèse selon laquelle, en dehors des cas de lésion cérébrale, il n'y a d'oubli que pour la conscience.

Un collègue de Freud voyait dans ses rêves un lion jaune qu'il pouvait décrire avec beaucoup de précision. Il découvrit un jour le lion de son rêve : un bibelot de porcelaine mis de côté depuis longtemps et dont sa mère lui apprit que c'était son jouet préféré – il avait oublié ce détail.

Le langage du rêve a une logique, et qui n'est pas celle, dégagée depuis Aristote, de la pensée consciente. D'abord le langage du rêve ne s'inscrit pas dans la logique abstraite du concept, du jugement et du raisonnement. La métaphore cinématographique est régulièrement convoquée. Mais on ne « voit » pas un rêve, on dit : « J'ai *fait* un rêve » (ou alors : « J'ai vu *en* rêve »). L'« image » de rêve n'est une image que par métaphore. Notre cerveau n'est pas un écran.

La présentabilité

Cela dit, le langage du rêve a avec le langage visuel des procédés communs. Et d'abord le rêve obéit à une première exigence, qui est celle de la transformation de l'« idée » en situation. La présentabilité (ou figurabilité) est une condition en vertu de laquelle des idées et valeurs abstraites doivent trouver une forme en images mentales (ainsi, l'*élévation* morale ou sociale pourra être traduite par la hauteur physique). En rêve, les abstractions sont toujours visualisées, d'où le recours à la fonction symbolique spontanée. Par exemple, l'admiration est abstraite, elle n'a pas de contours, elle ne peut pas être dessinée. En revanche, l'admiration que l'on éprouve pour quelqu'un pourra en rêve être figurée spatialement, physiquement par sa situation en haut d'une tour.

L'inconscient n'a pas son pareil pour prendre au mot la langue quotidienne, d'où la fonction et l'importance du jeu de mots, du jeu sur les signifiants qui justement permettent l'expression d'idées abstraites. Une série d'idées conscientes est abandonnée momentanément à l'élaboration inconsciente, d'où elle ressort à l'état de jeux de mots. C'est la raison pour laquelle nombre de rêves ne peuvent s'expliquer en dehors du contexte linguistique du rêveur.

Les facéties de l'inconscient

L'inconscient est un poète et un fantaisiste, il prend le mot au mot, il adore le coq-à-l'âne et le cadavre exquis. Lors d'une représentation de Wagner, rêvée par une amie de Freud, le chef d'orchestre Hans Richter dirige depuis une plate-forme située sur une haute tour et entourée d'une grille de fer. La dame aurait voulu que le compositeur Hugo Wolf occupe cette place *élevée*, mais celui-ci tourne comme un animal en cage (*Wolf* signifie « loup » en allemand) et sa folie l'a éloigné de la musique (la maison des fous se dit « tour des fous », *Narrenturm* en allemand). Une femme voit en rêve dans le désert trois lions : le premier est son père parce qu'il portait une barbe comme une crinière de lion, le second est son professeur d'anglais Miss Lyons, et le troisième est le musicien Carl Loewe (« lion » se dit *Lowe* en allemand), dont elle venait de recevoir les ballades en cadeau.



À la visualisation est liée la dramatisation. Le récit d'un rêve prend la forme d'une histoire, dans laquelle le rêveur est toujours le personnage central.

La métaphore cinématographique est trompeuse. Dans le rêve, le cadrage est flou, le montage chaotique, l'éclairage incertain (il n'y fait ni jour ni nuit, le soleil n'y brille jamais). Tous les procédés de langage aptes à traduire les formes les plus subtiles de la pensée (conjonctions, prépositions, changements de déclinaison et de conjugaison…), tout cela est jeté comme autant de vieux sous-vêtements. Seuls les matériaux bruts de la pensée peuvent encore s'exprimer comme dans une langue archaïque, sans grammaire. Les catégories et les principes logiques (d'identité, de non-contradiction, du tiers exclu), le principe de causalité (coïncidant avec un ordre chronologique), tout cela se trouve mis au rebut parce que cela ne peut pas se traduire en images. Le rêve ne connaît pas d'alternative : la conjonction *ou* dans le contenu latent est remplacée par la conjonction *et* dans le contenu manifeste. Avec l'inconscient, c'est toujours fromage *et* dessert. La « logique du chaudron » (voir chapitre suivant) est habituelle au rêve. Comme au cinéma, la fonction logique de la négation est inconnue. Tout dans le rêve est présent, donc positif. Lorsque je dis : « Je ne suis pas un monstre », je dis « monstre » pour l'exclure de moi. L'inconscient est incapable de traduire un tel contenu.

Essayez donc de dessiner, de peindre ou de filmer ceci sans les mots : « Je ne me suis jamais allé à Venise. » Ignorant la négation, l'inconscient excelle à réunir les contraires.

En outre, le désir peut être réalisé par son contraire : je rêve de la mort de mon père. Angoisse ou désir ? Impossible à savoir sans analyse. La réversibilité de l'angoisse et du désir rend vaines les clés des songes (tous les livres d'interprétation des rêves qui reposent sur l'idée d'une équivalence terme à terme des symboles et de leur signification sont à mettre à la poubelle). Puisque le rêve peut représenter un élément par son désir contraire (l'inconscient ignore la négation), on ne peut savoir *a priori* si un élément du rêve exprime un contenu positif ou négatif dans les pensées du rêve. Le *symbolisme* est un autre facteur de déformation du rêve, indépendant de la censure.

Dans le songe de Pénélope, au chant XIX de *L'Odyssée*, l'épouse d'Ulysse pleure la perte de ses oisons (symbolisant les prétendants) tués par l'aigle (Ulysse). En réalité, elle la désire car elle veut se débarrasser des prétendants.

La subversion de la temporalité et de la causalité

Un autre trait caractéristique du langage du rêve est la subversion de la temporalité et de la causalité. Lorsque l'on rêve de la mort d'un proche, cela ne signifie pas que l'on souhaite *actuellement* sa mort. Le désir satisfait dans le rêve peut remonter à la toute première enfance. On songe par analogie aux

flash-back du cinéma. Le rêve transforme le rapport temporel de l'avant et de l'après en rapport spatial du devant et derrière (on songe ici aux vitraux du Moyen Âge). Semblablement, la petitesse signifiant l'éloignement dans l'espace renvoie à l'éloignement dans le temps. La répétition d'une action dans le temps est volontiers représentée dans le rêve par la multiplication d'un objet, qui apparaît autant de fois.

Il a déjà été fait allusion au fait que le désir en jeu dans le rêve n'est pas nécessairement actuel, mais qu'il peut remonter loin dans le passé. La relation causale est pareillement subvertie. Dans les rêves, c'est le lièvre qui tient le fusil et fait la chasse au chasseur. On pense à ces scènes de foire, quand les acteurs eux-mêmes foiraient, et que le héros tombait mort avant le coup de feu.



D'une manière générale, la logique discursive de la conscience éveillée est remplacée par l'association des idées sous les formes jadis distinguées par le philosophe David Hume : par ressemblance et par contact. Dans la chaîne signifiante (l'expression est de Lacan), un terme est substitué à un autre (ce que Freud appelle « condensation » peut être compris comme une métaphore), et un terme est combiné à un autre (ce que Freud appelle « déplacement » peut être compris comme une métonymie). Condensation et déplacement sont les deux modes de déformation du rêve que doivent subir les pensées du rêve sous l'influence de la censure.

La condensation



Si la fleur de lotus est le symbole central du bouddhisme, c'est parce qu'elle réunit une pluralité de sens. La plante prend racine dans la boue, traverse l'eau et s'épanouit à l'air et à la lumière, elle figure l'élévation. La fleur s'ouvre le jour et se ferme la nuit, et cette alternance figure la ronde des renaissances. Enfin, les pétales symbolisent les huit directions de l'espace (les quatre directions principales et les quatre directions intermédiaires).

Semblablement, une image onirique peut condenser une pluralité de sens.

La condensation fond plusieurs mots en un seul, plusieurs personnages en un seul, plusieurs scènes en une seule. Si le rêve manifeste a toujours un contenu moins riche, moins étendu que le rêve latent, c'est justement à cause de ce travail de condensation. Ce procédé très général de l'inconscient est également à l'œuvre dans les symptômes et les mots d'esprit. Freud le comparait aux figures composites de Francis Galton, qui, pour faire ses « portraits de famille », superposait les photographies des différents membres d'une même famille. Ainsi, les éléments opposés s'annulent, les éléments isolés disparaissent. Une figure de rêve peut de cette manière renvoyer à plusieurs personnes à la fois : ainsi, une personne rêvée peut avoir le visage d'un ami, les lunettes d'un autre et la voix d'un troisième.

Un exemple de condensation : le rêve de l'injection faite à Irma

Dans le rêve de l'injection faite à Irma, et qui est comme le rêve fondateur de la théorie freudienne, l'Irma du rêve interprété par Freud est une personne collective, elle renvoie non seulement à l'Irma réelle (représentée par ses traits propres), mais aussi à la femme que Freud aurait préféré soigner, à sa fille aînée, à une malade morte d'intoxication, à l'un des enfants que les docteurs examinent lors des consultations publiques à l'hôpital des enfants malades, à une femme examinée, et à l'épouse de Freud. Chacune de ces personnes possède un trait qui se retrouve dans l'Irma du rêve et que l'Irma réelle n'avait pas. Ainsi, on peut dire que l'Irma du rêve est un signifiant. De même, le moi du rêveur peut-il apparaître plusieurs fois dans le même rêve : sous les traits de la personne propre, mais aussi caché sous d'autres personnes.

Le procédé de condensation va à sens unique : il n'arrive jamais que le rêve manifeste soit plus étendu que le rêve latent et ait un contenu plus riche. À côté de ces fils divergents qui partent de chacun des détails du rêve, il en existe d'autres qui partent des idées latentes et vont en divergeant vers le contenu du rêve, de manière qu'une seule idée latente peut être représentée par plusieurs détails et qu'entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent il se forme un réseau complexe de fils entrecroisés. Quant au motif qui a rendu la condensation nécessaire, Freud reconnaît là qu'il s'agit d'un mystère.

Le déplacement



La notion de déplacement est tributaire de celle d'énergie psychique. L'énergie psychique en effet peut se déplacer, se décharger, augmenter ou diminuer ; elle constitue le support des manifestations perceptibles de l'inconscient qui apparaissent sous forme de symptômes, c'est-à-dire de signes atypiques renvoyant à une cause autre qui s'est précisément déplacée. Le rêve est un enchaînement dont les éléments sont à la place d'autres éléments refoulés.



« La tendresse de la vieille fille pour ses animaux, la passion du vieux garçon pour ses collections, l'ardeur du soldat à défendre un morceau d'étoffe bigarrée, le drapeau, le bonheur que donne à l'amoureux une pression de main un instant prolongée, ou la fureur d'Othello pour un mouchoir perdu, voilà des exemples frappants de déplacement psychique » (Freud).

Le déplacement est métonymique, il fait appel à une série qui n'est jamais achevée – c'est pourquoi, selon Lacan, il correspond à la structure même du

désir. Pendant que le travail de rêve s'accomplit, l'intensité psychique des idées et des représentations qui en font l'objet se transporte sur d'autres, sur celles précisément que nous ne nous attendions pas du tout à voir ainsi accentuées. C'est ce transfert de l'accent psychique qui contribue le plus à obscurcir le sens du rêve. Avec le déplacement, les valeurs se trouvent inversées. Le renversement dans le contraire sert la censure. Dans le rêve, l'affect de joie réel peut être inversé en affect d'affliction apparent, et inversement, comme on l'a vu avec le songe de Pénélope.



Le déplacement s'exprime de deux manières : d'une part, l'élément latent est remplacé non pas par un de ses propres éléments constitutifs, mais par quelque chose de plus éloigné, donc par une allusion ; d'autre part, l'accent psychique est transféré d'un élément important sur un autre, peu important, de sorte que le rêve reçoit un autre sens et apparaît étrange. Tous les rêves sans exception ont leur racine dans une impression reçue pendant la journée qui a précédé le rêve. Ainsi, par déplacement, un incident banal peut devenir dans le rêve un fait extrêmement émouvant, inversement le rêveur peut se voir dans les plus terribles situations sans que pour autant son rêve soit un cauchemar. De même, dans la cure, les symptômes du malade perdent leur sens primitif et acquièrent un nouveau sens en rapport avec le transfert.



Le décryptage du rêve

« L'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique » (Freud).

L'interprétation psychologique donne un sens au rêve. Mais il n'y aurait pas d'interprétation des rêves sans le contraste, qui peut aller jusqu'à la contradiction, entre la lettre et l'esprit. De même que le fou du roi était le seul à pouvoir dire ce qui devait être caché et tu, justement parce qu'il était censé être fou, de même nous exprimons en rêve sous couvert d'absurdités ce que jamais nous n'aurions admis de façon consciente. Seulement, nous sommes à la place à la fois du fou et du roi, ni l'un ni l'autre ne comprend ce qui est dit.



Le rêve, tel qu'il est connu par la seule conscience, est déjà une traduction. Il est la traduction verbale d'un matériel qui ne l'est pas, et qui est de son côté traduction de désir. Le récit de rêve est donc la traduction d'une traduction, l'interprétation du rêve est une traduction au troisième degré.

Comment saisir le rêve dans sa vérité ? On ne peut le connaître que par ce qu'en dit le rêveur. Or le récit du rêve subit les déformations (conscientes ou inconscientes) de la censure, laquelle constitue une autre élaboration secondaire. Freud considère que l'objet « rêve » que traite la psychanalyse n'est pas la réalité psychique objective qui s'est déployée durant la nuit, mais le récit qu'en fera le rêveur. Autrement dit, pour Freud, le rêve est un être de langage.



Le travail d'interprétation du rêve s'effectue en deux temps, la traduction du contenu manifeste en pensées latentes et l'évaluation. Si le travail de rêve est un processus de transformation du rêve latent en rêve manifeste, le travail d'analyse est le processus inverse et consiste à remonter du rêve manifeste au rêve latent. Entre le caractère confus et incompréhensible du rêve, et la résistance que le patient éprouve à en développer la pensée latente, il existe un rapport secret et nécessaire. Les pensées du rêve et le contenu du rêve apparaissent comme deux exposés des mêmes faits en deux langues différentes, ou mieux, le contenu du rêve apparaît comme une transcription des pensées du rêve, dans un autre mode d'expression, dont nous ne pourrons connaître les signes et les règles que lorsque nous aurons comparé la traduction et l'original. Ces signes ne doivent pas être compris comme des images, mais comme des signifiants conventionnels.

Freud compare le rêve à l'écriture hiéroglyphique, qui fonctionne comme un rébus et qui ne peut être décryptée que si l'on prend les éléments un par un. Le rêve n'est pas un dessin, mais un rébus. D'ailleurs « traduction » n'est pas un terme approprié : l'interprétation n'est pas une traduction, elle doit être un *travail*.

La première étape de ce travail correspond à l'établissement du récit du rêve. Dans une deuxième étape, le récit est découpé en éléments constituants. Dans une troisième étape, le rêveur évoque ses souvenirs, ses idées et ses impressions par *association libre* à partir de ces éléments. C'est le rêveur lui-même qui se charge de l'interprétation puisque c'est lui qui dira ce que suggère tel élément de son rêve.



La méthode de l'association libre a été introduite en psychologie par l'école de Wundt : on lance à quelqu'un un mot (dit « mot inducteur ») auquel il devra répondre le plus vite possible par un deuxième mot.



La méthode analytique de Freud fait abstraction de la cohérence apparente du rêve manifeste pour envisager isolément chaque partie du contenu, en rechercher la dérivation dans les impressions et les associations libres du rêveur. L'*analyse* doit être comprise dans ses deux sens : décomposition d'un ensemble en ses éléments constituants et remontée (« ana- ») aux éléments passés à partir des éléments présents.

Les traits archaïques sont omniprésents dans le rêve, aussi bien du point de vue structurel (par le caractère prélogique de sa syntaxe) que du point de vue sémantique puisque les matériaux oubliés et refoulés peuvent remonter à la prime enfance.

Freud récuse à la fois l'idée que le rêve est un tout transposable en un contenu compréhensible (telle était la méthode des interprètes des songes dans l'Antiquité) et l'idée que chaque élément du rêve est comme un mot d'une langue cryptée dont le sens symbolique pourrait être déterminé une fois pour toutes (telle est la fonction de la « clé des songes »). En pointant

l'usage métaphorique et métonymique des éléments du rêve, Freud montre qu'il n'y a pas de clé des songes.

Le rêveur utilise à son insu les propriétés de la rhétorique. Il est, précise Freud, impossible de savoir *a priori* si le contenu manifeste du rêve doit être pris au sens symbolique ou au sens propre. Surtout que le diable est dans les détails : c'est volontiers dans les détails que les choses les plus importantes se jouent. À cause de la condensation, chaque élément du rêve est surdéterminé. Ce que l'on sait avec certitude, en revanche, c'est que les matériaux ne sont pas tous des symboles.

Symboles généraux



Freud, nous l'avons souligné, récuse l'idée d'une clé des songes, dont le postulat statique contredit la dynamique de l'inconscient. Cela dit, il y a selon lui dans les rêves des symboles généraux qui dépassent la particularité des langues et des cultures. Ces symboles se retrouvent dans les mythes, les contes, les fables et les légendes (Jung tirera de cette idée sa théorie des archétypes et son idée d'un inconscient collectif). Mais il existe, à côté des symboles généraux, des symboles que l'on peut dire « à usage personnel ». Par ailleurs, les rêves témoignent d'une création de symboles dans le temps (ainsi, le ballon, qui n'a pas toujours existé, a été transformé en symbole sexuel – à ne pas confondre évidemment avec le « sex-symbol »).

Les symboles sont relativement peu nombreux, et ils ont très souvent un sens sexuel, c'est pourquoi ils sont les plus facilement repérables.

Exemples de symboles sexuels dans le rêve

Les organes sexuels masculins sont symbolisés par des animaux comme les reptiles, les poissons, les serpents, les souris (d'où la phobie pour cet animal), par des vêtements comme le chapeau, par des objets longs, rigides et pointus comme les armes, les arbres et les cannes, ainsi que par les choses qui évoquent le nombre trois comme le trèfle (porte-bonheur pour cette même raison), la fleur de lys (choisi comme emblème royal pour cette raison).

Les organes sexuels féminins sont symbolisés par le fer à cheval (porte-bonheur pour cette raison), et tout ce qui peut servir de contenant, comme les boîtes, les armoires, les voitures, les maisons. Les chambres et les maisons symbolisent la femme en général, et pas seulement ses organes génitaux.

Les mutilations symbolisent la castration, les rêves de vol et d'ascension symbolisent l'érection (dans l'Antiquité, le phallus était muni d'ailes) et les relations sexuelles.



Une femme rêva ceci : un officier vêtu d'un manteau rouge la poursuit dans la rue. Elle court, monte l'escalier de sa maison. Il la suit. Essoufflée, elle arrive devant son appartement, ouvre la porte et la referme à clé derrière elle. L'homme reste dehors. Regardant par la fenêtre, elle le voit assis sur un banc en train de pleurer.

La veille, cette femme avait couché avec un homme (celui du rêve) avec qui elle avait eu un coït interrompu pour éviter le risque de tomber enceinte.

Vous en savez suffisamment pour deviner à quoi les larmes du rêve renvoient, sans oublier le manteau rouge.

Tous les rêves n'ont pas un sens sexuel



Freud l'a dit et répété. Rien n'y a fait. Tous les rêves n'ont pas un sens sexuel – ils peuvent exprimer la faim, la soif, le besoin excrémentiel, le désir de liberté, la mort (symbolisée par le mutisme, par le fait d'être caché ou d'être introuvable, par le départ en voyage). Il y a des rêves de commodité, des rêves d'impatience, les rêves d'humiliation (comme les rêves d'examen) où l'élément sexuel est absent.

Antique histoire d'un rêveur qui n'a pas su tenir sa langue

Le philosophe Emmanuel Kant raconte l'anecdote de cet empereur de l'Antiquité qui condamna à mort un homme parce qu'il avait raconté à ses amis un rêve où il l'assassinait. Kant dit que la raison donnée par l'empereur – que l'homme n'aurait pas eu ce rêve d'assassinat s'il n'en avait pas eu la pensée durant la veille – est contraire à l'expérience. Pour Freud, le sens de ce rêve, en dehors de toute analyse, est proprement indécidable. Et quand bien même, ajoute Freud, ce rêve aurait eu une signification de crime de lèse-majesté, il convient de se rappeler le mot de Platon qui dit que l'homme vertueux se contente de rêver ce que le méchant fait dans sa vie.

En outre, puisque l'inconscient ignore la négation, deux motions pulsionnelles inverses peuvent être figurées par une même image de rêve. Une femme rêve qu'elle est enceinte : cela peut signifier qu'elle désire une grossesse, mais aussi, à l'inverse, qu'elle redoute une grossesse, ou encore, puisque l'inconscient ignore le temps, qu'elle a naguère désiré ou redouté une grossesse, mais cela peut signifier encore qu'elle s'identifie à sa mère, ou, par métonymie, qu'elle ne désire que l'événement qui aboutira à ce résultat, à savoir des rapports sexuels.



Un correspondant français lui ayant communiqué pour interprétation le récit de trois rêves de Descartes, Freud se récusa prudemment alors même que les objets vus par le philosophe (un globe, des livres, un melon…) pouvaient être interprétés selon une grille de lecture symbolique assez simpliste.

On ne peut pas donner le sens d'un rêve d'après le seul récit qui en est fait. Il y faut la présence du rêveur et ses associations libres.



Si le rêve est un accomplissement de désir, encore faut-il savoir de quel désir il s'agit. Une jeune fille rêve qu'elle voit son plus jeune neveu dans un cercueil. Souhaitait-elle sa mort ? Non. Elle souhaitait l'événement qui pouvait l'accompagner. Lors d'un deuil précédent, en effet (la mort de son premier neveu), cette jeune fille avait rencontré un homme qu'elle désirait revoir. Les deux événements (l'enterrement d'un enfant de sa sœur, la présence du jeune homme) ayant été associés dans son inconscient, elle rêva d'une autre mort comme signe certain de retrouvailles. En soi, c'est-à-dire sans analyse, le rêve n'a pas de sens.



Freud compara les tenants de la psychologie universitaire, méprisants à l'égard de la psychanalyse, à cet épisode du *Roland furieux* de l'Arioste où l'on voit un géant qui vient d'avoir la tête tranchée lors d'un combat continuer à se battre, trop occupé pour se rendre compte de ce qui lui arrive. On ne peut s'empêcher de penser, disait Freud, que la psychologie universitaire a été tuée par la théorie psychanalytique du rêve, mais qu'elle ne s'en rend pas compte et qu'elle continue toujours à s'enseigner.

Autres expressions de l'inconscient

En fait, c'est la totalité de notre existence et de notre comportement qui est gouvernée par l'inconscient, dont Freud disait qu'il est l'« autre scène ». En société, et pour des raisons morales, nous faisons *comme si*. Nous faisons comme si nous n'agissions pas en fonction de notre seul intérêt, de notre seule ambition, de notre seule jouissance. Lorsqu'une conversation passe du coq à l'âne, une trame invisible fait le lien d'un mot à l'autre, d'une idée à l'autre. L'association dite « libre » n'est pas vraiment libre. Même l'athée le plus endurci doit reconnaître que les guérisons miraculeuses existent.

Il n'y a pas d'un côté la connaissance claire, et de l'autre l'ignorance crasse. La situation la plus banale, c'est l'esprit dans l'entre-deux. Ceux qui par exemple ne veulent rien savoir de l'infidélité de leur conjoint montrent que ne pas vouloir savoir trahit le fait que l'on sait.

Les témoins sont-ils fiables ?

Les trois quarts des disculpations résultant d'analyses ADN concernent des affaires où des témoins ont été présents. On ne rapporte pas ce que l'on voit mais ce que l'on croit et croit savoir. La mémoire ne photographie pas la réalité, elle en peint une autre.

Les ruses de l'inconscient

L'inconscient a plus d'un tour dans son sac et se plaît à jouer avec notre mémoire. Freud expliquait le sentiment de déjà-vu, par lequel nous avons l'impression de revoir une série de scènes, exactement dans le même ordre, par la réminiscence d'un fantasme inconscient ou d'une rêverie diurne.



On appelle « cryptomnésie » l'illusion selon laquelle on croit émettre une idée originale alors qu'en réalité on l'a chipée à quelqu'un d'autre. Mais cet emprunt a été refoulé et l'on croit sincèrement que la représentation vient de nous.



Le psychologue Jean Piaget raconte qu'il a cru pendant des années avoir échappé à une tentative de rapt alors qu'il avait 2 ans, au point que l'événement constituait son tout premier souvenir visuel, jusqu'à ce qu'il apprenne que l'histoire avait été inventée de toutes pièces par la nurse qui s'occupait de lui.

On sait que la mémoire ne remonte pas en deçà de la sixième ou de la septième année. Mais nous sommes tous persuadés avoir en nous des « souvenirs d'enfance » plus anciens. Freud a mis au jour un mécanisme associatif inconscient de la mémoire, inconnu avant lui, qu'il a appelé « souvenir-écran ».

Les souvenirs-écrans

Ce sont des souvenirs d'enfance banals, indifférents, mais qui présentent cette particularité d'être en rapport associatif avec un souvenir refoulé, raison pour laquelle ils sont définitivement imprimés dans notre esprit. Les souvenirs-écrans ne valent que comme substituts, et en cela ils sont analogues aux symptômes névrotiques. L'événement significatif doté d'une charge affective particulière a été refoulé, l'événement indifférent a pris sa place. Freud compare ce compromis à la résultante du parallélogramme des forces en physique. Le souvenir-écran est en relation de contiguïté avec le souvenir refoulé : « Une certaine expérience vécue de la période de l'enfance acquiert de la valeur dans la mémoire, non pas parce qu'elle est elle-même de l'or, mais parce qu'elle se trouve à côté de l'or. »

Le fantasme

Le fantasme est à l'adulte ce que le jeu est à l'enfant. Il est une compensation aux renoncements imposés par le *principe de réalité*. Freud le comparait au parc du Yellowstone – la toute première réserve naturelle créée aux États-Unis en 1872 pour préserver une partie sauvage du pays. La société industrielle aime à cultiver le fantasme d'une zone sauvage soustraite au principe de réalité et où le *principe de plaisir* peut s'ébattre en liberté.

On appelle « rêve éveillé » le jeu de l'imagination que déploie notre psychisme en dehors du temps de sommeil. Si le rêve éveillé (la rêverie) est généralement conscient, il peut être inconscient. De toute manière, il a une base inconsciente. Beaucoup d'hommes ont, malgré une libido défaillante, des rapports réguliers avec leur partenaire parce qu'ils lui substituent le fantasme d'une autre personne.

Les fantasmes de l'autre ne nous appartiennent pas. Dans la rue, dans les transports, nous pouvons être objets de fantasmes (de transports d'une autre nature). Ils nous échappent. Mais ils échappent aussi à leurs « auteurs ».

Les rêves éveillés développent inlassablement les mêmes thèmes, souvent associés : ambition, héroïsme, séduction sexuelle. Ainsi, le jeune homme timide construira dans sa tête tout un scénario héroïque pour attirer en imagination la femme qu'il désire.



Ne confondez pas les fantasmes conscients avec les fantasmes inconscients, ceux que la psychanalyse considère comme les véritables fantasmes et que l'on a parfois écrit « phantasmes » pour les distinguer des autres. On comprend aujourd'hui le fantasme comme une sorte de scénario de film ou encore comme un programme d'action. D'où l'expression, proprement aberrante d'un point de vue psychanalytique : « réaliser ses fantasmes ». Un fantasme est inassimilable par la conscience : qui serait prêt à reconnaître que la tendresse extrême d'une mère pour son enfant ou d'une femme pour son mari dépend de l'intensité de ses fantasmes de meurtre ? Non seulement le fantasme est inconscient, mais sa réalisation (sa traduction dans le réel) est proprement impossible.

Soit le fantasme de viol chez les femmes. Selon une enquête récente, près du quart des Françaises rêvent d'être surprises par un inconnu qui surgirait dans leur chambre et disparaîtrait aussitôt après le coït. Mais si un tel événement avait lieu, il serait, à juste titre, interprété par elles comme un viol, c'est-à-dire un crime.



Le fantasme (inconscient) est une construction imaginaire issue de l'inconscient et ne correspondant à aucune expérience vécue (même si la chose n'est pas *impossible*). Freud appelait « fantasmes originaires » la scène primitive (l'observation du coït parental par l'enfant), la séduction sexuelle

de l'enfant par l'adulte, la castration (fantasme de l'origine de la différence des sexes). Ces fantasmes originaires sont la source des fantasmes ultérieurs. « Un enfant est battu » correspond à un fantasme de fustigation alternant entre la position sadique et la position masochiste.

Au début, Freud avait attribué au traumatisme de la séduction sexuelle de l'enfant par l'adulte, considéré comme réellement vécu, le rôle de cause de la névrose (étiologie sexuelle de la névrose) puis, sans nier la possibilité objective de ce traumatisme, il en affirmera le caractère fantasmatique.

Le fantasme comme représentation de l'impossible

De même qu'il est impossible en physique d'atteindre l'instant zéro du big-bang – puisque c'est de lui que surgit la réalité physique –, de même il est impossible pour l'individu d'atteindre l'instant de sa naissance et *a fortiori* la scène primitive du coït parental. Ce qui signifie que le sujet humain est à jamais dans l'impossibilité d'accéder à ce qui l'engage dans l'existence.

Il n'est pas impossible que le désir du clonage reproductif vienne du désir d'abolir l'impossibilité d'accéder à sa propre naissance. Le clonage en effet remplace la procréation par la reproduction. Il réalise le fantasme de l'autofondation.

Chapitre 13

Les caractères de l'inconscient psychique

Dans ce chapitre :

- On ne trouvera l'inconscient ni sous le scalpel ni sous le microscope
- L'inconscient est complètement fou : il n'a pas le sens de la réalité
- Il n'a pas non plus le sens du temps qui passe ni celui de la négation qui efface – mais il n'est pas dénué de toute logique pour autant



« La conscience, disait Paul Valéry, règne mais ne gouverne pas. » Pour la psychanalyse, c'est la totalité du psychisme qui est inconsciente tout d'abord – la qualité consciente pouvant venir s'y ajouter ou non. Freud appelle « préconscient » ce qui, tout en étant inconscient, est susceptible de devenir conscient (voir chapitre 14). Aussi la conscience n'est-elle que du préconscient actualisé.

Comme son nom l'indique, l'inconscient se définit par une série de négations :

- Il n'est pas une chose ;
- Il se moque de la réalité comme d'une guigne ;
- Il ignore le temps ;
- Il est indifférent à la contradiction.

Une réalité psychique



Même si Freud a souvent utilisé des expressions et des images spatiales pour désigner l'inconscient (qui serait « derrière » la conscience, « plus profond » qu'elle, etc.), il ne faudrait pas l'imaginer comme une *partie* du cerveau. L'inconscient n'est pas une réalité biologique, matérielle, même s'il n'aurait jamais existé sans cette réalité.

Sans le cerveau, par exemple, il n'y aurait pas de rêve. Mais cela ne signifie pas que le rêve soit un phénomène seulement cérébral.

On pourrait à cet égard faire une comparaison avec la forme ou le style en architecture. Sans les pierres de la cathédrale, il n'y aurait pas de style gothique, mais cela ne signifie pas pour autant que le secret de ce style réside dans la pierre (aucune analyse chimique de celle-ci ne permettra d'en déduire l'arc ogival).



L'abandon de la théorie de la séduction (la névrose considérée comme l'effet d'une agression sexuelle effectuée par l'adulte sur l'enfant) correspond à un changement radical de type d'explication : la réalité et la causalité extérieures, physiques, sont remplacées par la réalité et la causalité psychiques intérieures. Du coup, c'est le régime de vérité qui change : la vérité du sujet se substitue à la vérité du fait.

Dans l'inconscient, rien ne distingue désirer et faire, la pensée du crime est le crime. C'est pourquoi, par parenthèse, l'inconscient n'est pas une circonstance atténuante. Il est indifférent à la réalité objective du monde. Dans l'inconscient, l'énergie est dite « libre », non liée à des affects déterminés, tandis que dans le système préconscient-conscient, elle est liée.

Le plaisir d'abord

Au principe de plaisir auquel l'inconscient obéit, la psychanalyse oppose le principe de réalité dont le moi conscient doit tenir compte.

Puissance du principe de plaisir

Lors des émeutes qui, périodiquement, secouent les banlieues des grandes villes occidentales, les « jeunes » (presque pas de filles) pillent les magasins d'alcool, de vêtements et de matériel informatique. Les librairies sont épargnées. On peut en déduire que chez ces jeunes les plaisirs du corps l'emportent sur ceux de l'esprit. Sans qu'ils en sachent rien.



Le plaisir, selon la psychanalyse, n'a pas d'abord un sens hédoniste et en cela la psychanalyse rompt avec une tradition vieille de plus de vingt siècles.

Le principe de plaisir n'est pas une incitation à accumuler un maximum de jouissances variées mais représente une tendance à épargner l'excitation.



« Nous ne savons renoncer à rien. Nous ne savons qu'échanger une chose contre une autre » (Freud).

Ainsi, le jeûne alimentaire et l'abstinence sexuelle sont des marchés inconscients : plus de puissance en échange de moins de plaisir. Mais la puissance est un plaisir.

Lorsqu'il croyait à Dieu, au paradis et au salut de l'âme, le psychisme était gagnant à tous les coups. Quand il se privait de chère et de chair, c'était pour la béatitude éternelle.

Un conservateur modèle

Nous hébergeons sans le savoir un archiviste hors pair. Tout est conservé dans le psychisme, selon Freud, il n'y a d'oubli que pour la conscience. L'inconscient procède à un perpétuel travail d'archivage, il est impérissable.

Déjà, dans un ouvrage intitulé *Les Faits fondamentaux de la vie psychique* et publié en 1883, donc avant la naissance de la psychanalyse, le psychologue Theodor Lipps envisageait l'inconscient comme l'ensemble des activités représentantes du passé, mais toujours actives en nous sans que nous en ayons conscience.



Il faut distinguer l'enfantin et l'infantile. L'enfantin disparaît avec l'âge, l'infantile reste, plus ou moins recouvert.

Il est normal, faisait observer Freud, qu'une petite fille de 4 ans pleure si sa poupée est cassée. Nous serions surpris, en revanche, si cette petite fille devenue femme et mère pleurait pour une babiole endommagée. C'est pourtant ainsi que se comportent les névrosés.



Le bonheur est la réalisation d'un rêve de jeunesse, disait Stendhal. La psychanalyse le confirme : les désirs dont l'accomplissement procure le bonheur prennent tous naissance à l'âge de l'enfance. C'est pourquoi, remarque Freud, l'argent, qui n'est pas désiré par l'enfant, contribue aussi peu au bonheur.

Le bloc magique

Les moins jeunes d'entre les Nuls se souviennent peut-être de cet objet qu'ils avaient dans leurs cartables quand ils allaient en classe : un rectangle grand comme une ardoise, constitué d'un support de cire recouvert d'une feuille de plastique transparente amovible. Ce que l'on écrivait avec un petit stylet en bois directement sur la feuille transparente s'inscrivait sur le support en cire. Il suffisait de soulever la feuille transparente pour effacer ce qui avait été inscrit auparavant. On pouvait recommencer l'opération autant de fois que l'on voulait.

Freud compare le psychisme au bloc magique : la feuille de papier transparente qui laisse passer les impressions sans en garder trace figure le système perception-conscience, le support en cire qui garde trace de l'écriture, même devenue illisible, symbolise l'inconscient.

Les traces mnésiques

Chacun garde le souvenir de ses premiers plaisirs. Les traces mnésiques sont inconscientes. L'inconscient, en effet, est indestructible. Il ignore le temps, cela signifie qu'il ne vieillit pas, qu'il est indifférent à la distinction entre passé proche et passé lointain, que tout en lui est contemporain. L'inconscient rit de la crème antirides et des injections anti-âge.

Il n'y a pas d'oubli pour l'inconscient. Ce que l'on appelle « oubli », du point de vue de notre conscience, est plutôt un escamotage. Il en va de même avec la perte. Ce que nous perdons n'est pas perdu pour tout le monde. Une disparition n'est pas une destruction. Il n'y a de disparition que pour une conscience désemparée.



« L'inconscient, écrit Freud, c'est l'infantile en nous. » Et plus particulièrement l'infantile en sa dimension psychosexuelle. Les récidivistes des accidents ont souvent été des enfants battus. Ils répètent inconsciemment la tragédie de leur enfance. Plus de 90 % des alcooliques et des toxicomanes ont connu des agressions graves, plus de 70 % des prostituées ont connu des violences sexuelles dans leur enfance.

L'inconscient ignore le temps. Les processus du système inconscient sont intemporels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont absolument aucune relation avec le temps.



Les rêves d'examen illustrent bien le conservatisme de notre inconscient. Nous avons beau ne plus avoir passé d'examen depuis des dizaines d'années, avoir réussi notre vie professionnelle, nous continuons néanmoins à rêver dans l'angoisse d'examens de passage qui presque toujours se passent mal.

Il y a un beau rêve d'examen dans *Les Fraises sauvages*, le film de Bergman. Le vieux médecin, qui s'apprête à recevoir une distinction honorifique en hommage à sa carrière, rêve qu'il fait un diagnostic devant un jury d'examen, dans un amphithéâtre comble. Il déclare morte la femme dont il tâte le pouls. Celle-ci se relève de son séant et éclate de rire, plongeant ainsi le médecin dans une honte épouvantable.



Freud parle des *pulsions* en termes de quantité. Mais cette quantité est régie par un principe, le *principe de constance*, lui-même élaboré à partir du principe d'inertie, qui est fondamental en mécanique classique.

En vertu du principe de constance, le système psychique tend à maintenir aussi bas que possible son niveau de tension. En l'absence de décharge extérieure (comme peut le réaliser le comportement de fuite devant un danger), le système est contraint d'emmagasiner et de jouer sur les déplacements.

La régression psychique

Trouver un objet d'amour, c'est le retrouver. Le désir est rétrograde.

Dépourvus de honte, les enfants jubilent quand ils sont nus. D'où l'idée chez l'adulte du paradis de l'enfance. L'enfance est un paradis perdu, mais tous les paradis sont perdus. Dans la réalité, il est impossible de vivre *comme avant*.



On appelle la « régression » le processus psychique correspondant au passage à des modes d'expression et de comportement d'un niveau inférieur du point de vue de la complexité, de la structuration et de la différenciation. Ainsi Bruno Bettelheim avait-il remarqué que les prisonniers des camps de concentration revenaient à des attitudes infantiles. Karl Abraham interprète l'éjaculation précoce (toujours involontaire) comme l'expression narcissique inconsciente d'une équivalence entre éjaculation et miction (comportement de régression infantile : l'enfant urine devant sa mère, l'éjaculateur précoce mouille la femme).



Les psychanalystes appellent *après-coup* le processus en vertu duquel une névrose se déclare longtemps après que ses conditions se sont mises en place. Pour les maladies psychiques, l'incubation est de règle.

Dans le drame de Pouchkine, mis en musique par Tchaïkovski, Eugène Onéguine aime Tatiana après coup, c'est-à-dire qu'il se rend compte, trop tard, qu'il aimait une femme sans le savoir.



Selon le bon sens que suivent les règles du droit, la culpabilité suit le délit ou le crime. Mais l'inconscient, qui ignore le temps, c'est-à-dire sa logique, fait que la culpabilité peut susciter le crime. Nietzsche l'avait deviné dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (chapitre intitulé « Le pâle criminel »). Quel avantage le criminel trouve-t-il à ce renversement ? Il y gagne le pouvoir de connaître son crime.

L'inconscient ignore la négation

Il n'y a pas d'avenir pour l'inconscient, donc pas de projet ni de mort. Certes, la mort est anticipable (il est bien connu que l'homme est le seul animal qui sait qu'il va mourir), mais elle n'est pas représentable. Lacan dit que cette mort est seconde, que c'est une mort *symbolique*, un signifiant qui barre le sujet (voir chapitre 9).

L'inconscient ignore la négation, donc la contradiction. En chaque décision importante s'entrecroisent en nous des motivations et raisons contraires : même dans ce que nous voulons, il y a une part de nous-même qui ne le désire pas du tout. Car une victoire, un gain, un succès peuvent comporter assez d'inconvénients pour s'attirer les mauvaises grâces d'un inconscient qui poussera alors en sens contraire, vers la défaite, la perte et l'échec. Les conflits n'opposent pas seulement les différents *moi*, mais ils traversent, en l'écartelant, le *moi* lui-même.

Comme l'inconscient ignore la contradiction, il ignore le doute.

Il n'y a de négation et de contradiction que du point de vue de la logique rationnelle, donc du point de vue de la conscience. L'inconscient ignore la disjonction (ou bien… ou bien…), il la remplace par la conjonction (et… et…). Il accumule comme un maniaque qui ne veut rien jeter.

La logique du chaudron

Dans *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Freud raconte l'histoire d'un homme que son voisin avait accusé de lui avoir rendu un chaudron en mauvais état. La défense de cet homme consistait en trois points : *un*, il avait rapporté le chaudron intact ; *deux*, le chaudron était déjà troué au moment où il l'avait emprunté ; *trois*, il n'a jamais emprunté de chaudron à son voisin.

L'inconscient suit la logique du chaudron. Ainsi, dans le rêve de l'injection faite à Irma, un rêve personnel rapporté par Freud, Irma, patiente souffrant de symptômes hystériques, est vue à la fois comme souffrant d'un mal d'origine organique (donc non susceptible d'être traité par une cure analytique), comme malade de son veuvage, comme victime d'une erreur médicale faite par un confrère, et comme atteinte d'une infection due à une seringue malpropre. Ces quatre causes sont mutuellement exclusives, mais elles contribuent toutes à disculper Freud d'un échec thérapeutique.

Les attentats du 11 Septembre ont été l'occasion d'illustrer une fois de plus la logique du chaudron. On a entendu les mêmes personnes déclarer : *un*, que ces attentats avaient été une bonne leçon infligée à l'arrogance des Américains ; *deux*, qu'ils avaient été organisés par les Américains eux-mêmes ; *trois*, qu'il n'y a d'ailleurs pas eu d'attentats.

L'irrationnel signale toujours la présence de l'inconscient.



C'est parce que l'inconscient ignore la contradiction qu'il y a ambivalence des désirs. Aimer et détester la même personne est contradictoire du point de vue de la logique rationnelle. Du point de vue de l'inconscient, c'est presque banal. Ainsi la phobie de contact peut-elle exprimer le désir d'être caressé.

Freud était intéressé par l'énantiosémie, une bizarrerie linguistique à laquelle il a consacré un article. Dans beaucoup de langues, peut-être dans toutes, certains mots ont deux sens contraires. Ainsi, le même verbe en arabe peut signifier « se renforcer » et « s'affaiblir », « être triste » et « se réjouir », « savoir » et « ignorer », « acheter » et « vendre ». En anglais, *without* est formé de deux éléments signifiant « avec » (*with*) et « sans » (*out*), le second donnant le sens de l'ensemble. En français, le mot « hôte » désigne tout à la fois la personne qui reçoit et celle qui est reçue.



C'est parce que l'inconscient ignore le temps et la négation qu'il ignore la mort. Rien n'est irréversible pour lui – et c'est pourquoi jusqu'à la fin de nos jours nous rêverons des morts comme s'ils étaient toujours vivants.

L'intelligence de l'inconscient

L'inconscient en a, pour user de la vigoureuse expression allemande, « gros derrière les oreilles », il est malin comme un singe et rusé comme un renard. Il joue sur les mots. Il n'est pas impossible que le désir de se faire refaire le nez (un « nouveau nez ») chez une femme corresponde à un désir de nouveau-né.

L'expression par le contraire, que nous avons déjà vu à l'œuvre avec le rêve et les actes manqués, est habituelle à l'inconscient. Tel est le cas de la dénégation. Freud disait que quand il entendait un patient en cure déclarer : « Ce n'est pas mon père », il pouvait être sûr que c'était son père.

L'association de la projection et du renversement est caractéristique du jeu de l'inconscient. Une fillette de 3 ans gifle sa petite camarade et, fondant en larmes, elle court auprès de sa mère pour se faire consoler d'avoir été battue. Il y a là à la fois renversement dans le contraire (battre – actif – se transforme en être battu – passif), et projection sur la personne propre.



Un jour, un responsable du mouvement juif international rencontra Freud. « Dites-moi, docteur Freud, qui est selon vous le personnage le plus éminent du mouvement juif international ? – C'est sûrement vous, monsieur… – Non ! Non ! – Est-ce que "non", répliqua Freud, n'aurait pas suffi ? »

En grammaire et en logique, deux « non » valent pour un « oui ». Telle est la dénégation : elle affirme en faisant mine de nier.



Les lois régissant l'inconscient ne sont pas des lois mécaniques dégagées par l'associationnisme (loi de contiguïté et loi de ressemblance). Ce sont des lois dynamiques. La condensation et le déplacement constituent les deux mécanismes de base du processus primaire. L'inconscient *travaille*. C'est même tout ce qu'il sait faire.



Processus primaire, processus secondaire

Ce sont les deux modes de fonctionnement de l'appareil psychique. Du point de vue topique, le processus primaire caractérise le système inconscient, le processus secondaire le système perception-conscience. Du point de vue dynamique et économique, dans le processus primaire, l'énergie psychique s'écoule librement, passant sans obstacle d'une représentation à une autre selon les mécanismes du déplacement et de la condensation (énergie libre). Dans le processus secondaire, l'énergie psychique est d'abord liée avant de s'écouler de façon contrôlée, les représentations sont investies d'une façon plus stable, la satisfaction est ajournée, permettant ainsi des expressions mentales mettant à l'épreuve les différentes voies de satisfaction possible.

L'opposition entre processus primaire et processus secondaire est en corrélation avec l'opposition entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Le processus secondaire est une modification du processus primaire. Il remplit une fonction régulatrice rendue possible par la constitution du moi, dont le rôle majeur est d'inhiber le processus primaire.

Chapitre 14

La machinerie du monde mental

Dans ce chapitre :

- La première tripartition du psychisme : conscient/préconscient/inconscient
- La seconde tripartition : le ça, le moi et le surmoi



Freud a distingué trois points de vue sur le psychisme : le point de vue topique, qui étudie la disposition de ses différentes composantes, le point de vue dynamique, qui étudie celles-ci comme des forces, et le point de vue économique, qui s'occupe de la répartition et des investissements de celles-ci.

Le psychisme, en effet, est une extraordinaire machinerie qui ne cesse de travailler et de produire des représentations et des comportements à partir d'une source d'énergie renouvelable : les pulsions.

La psychanalyse est une discipline qui n'a pas cessé de se transformer. La « première topique », établie par Freud en 1900, l'année où il écrivit *L'Interprétation du rêve*, est celle qui distribue le psychisme en conscient, préconscient et inconscient. La seconde topique, constituée en 1923, répartit le psychisme entre le ça, le moi et le surmoi. Mais ce n'est pas un dogme auquel tous les psychanalystes se soumettent !

La première topique

Freud parle d'appareil psychique. Héritier du positivisme et du matérialisme de la médecine expérimentale du XIX^{e} siècle, il rejette les vieilles notions métaphysiques d'âme ou d'esprit et emprunte à la physique des concepts pour décrire le fonctionnement du psychisme (l'ensemble de nos « facultés mentales »). Mais il serait malvenu de lui en faire le reproche (cela a été souvent fait), car après tout, la physique avait fait de même, en sens inverse, lorsqu'elle parla de force, d'attraction et de résistance, des termes qui au départ n'avaient de sens que psychologique.

Le lancinant problème des relations entre l'« âme » et le corps

Sur la difficile question des rapports entre le psychique et le physiologique (l'âme et le corps, disaient les philosophes du XVII^e siècle), Freud soutient une position proche de celle de Spinoza – opposée donc à celle de Descartes – : il n'y a pas d'un côté l'esprit et de l'autre le corps comme deux substances de nature opposée (immatérielle pour la première, matérielle pour la seconde), mais une seule réalité qui peut avoir soit une traduction psychique soit une traduction physique.

Puisque Freud ne croit pas à une nature mentale spécifique, il est proprement matérialiste. Seulement, son matérialisme n'est pas réductionniste puisqu'il croit à la réalité objective des formations psychiques (alors que pour les matérialistes réductionnistes, dits « éliminativistes », le psychique n'est, au mieux, qu'une façon de parler, au pire, qu'une illusion). Freud soutient la thèse du parallélisme psychophysique, et telle était déjà celle défendue par Spinoza.



Freud appelle « métapsychologie » la psychologie qui, comme la psychanalyse, va « au-delà » (tel est le sens du préfixe grec *méta*) de la psychologie qui s'en tenait à la seule conscience et identifiait le psychisme tout entier à celle-ci.

La métapsychologie n'est pas seulement une psychologie de l'inconscient, elle est la psychologie qui fait de l'inconscient la réalité psychique primordiale.

Les images spatiales

L'idée selon laquelle l'inconscient précède la conscience, laquelle procède de lui, est l'idée de base de la psychanalyse. Freud faisait une comparaison avec la photographie, où le négatif précède le tirage et le conditionne. Les représentations issues des désirs sont d'abord inconscientes. Parmi elles, certaines deviennent conscientes.

On a également comparé le psychisme à un iceberg. On sait que seul le neuvième de la masse de l'iceberg est visible, car émergé, les huit neuvièmes restants, immergés, sont invisibles. Mais ce sont ces huit neuvièmes sous l'eau qui soutiennent le reste. Semblablement, la conscience n'est que la partie visible, émergée de notre psychisme et elle est issue de sa base inconsciente – une ligne de flottaison marquant la limite entre les deux.



Déjà les Anciens comparaient l'esprit, et plus particulièrement la mémoire, à un palais dans lequel il y aurait des corridors et un certain nombre de pièces. Freud prenait l'image de l'antichambre, pour figurer l'inconscient, attenante à une chambre, symbolisant la conscience, avec un chambellan (la censure) faisant le tri entre les hôtes conviés et les hôtes indésirables.

Conscience et inconscient

Freud définit la conscience par la perception, qui est le contact que nous pouvons avoir avec le monde extérieur. La plus grande partie de notre mémoire est inconsciente (voir chapitre 4).

Sauf en cas de lésion cérébrale, il n'y a, pour Freud, d'oubli que pour la conscience. L'inconscient n'oublie rien. Il archive tout comme un vieillard maniaque et ne cesse pas de jouer avec la mémoire, comme nous l'avons vu plus haut avec les souvenirs-écrans : l'apparente insignifiance de leur contenu cache des expériences infantiles marquantes ou des fantasmes inconscients.



En 1905, la fille aînée de Freud, très malade, est en danger de mort. Dans un geste aberrant, Freud vise une statuette de marbre et la fait tomber. L'objet précieux se brise. Freud interprétera ce comportement comme un geste sacrificiel destiné à assurer la guérison de sa fille. Tout se passe comme s'il avait donné l'objet en paiement. Lorsque l'on est en grand danger, on est volontiers porté à la superstition. Tel est le cas du candidat qui doit passer un examen, du pilote de course ou de l'alpiniste. Inconsciemment, on voudra « payer » pour s'en sortir à son avantage.



L'inconscient primitif

Il existe un inconscient primitif, inné, si l'on veut, constitué par les pulsions. Une pulsion ne peut jamais être consciente comme telle, seul peut l'être son représentant-représentation. Les traducteurs français de Freud utilisent cette expression un peu barbare pour éviter l'équivoque attachée au terme de « représentation », qui peut désigner aussi bien l'action de représenter que ce qui représente, ainsi que la pensée. Comme les ambassadeurs représentent un pays à l'étranger, les désirs représentent les pulsions, en ce sens qu'ils en tiennent lieu et qu'ils les expriment.

Le préconscient

Mais entre le conscient, qui est clair comme le jour, et l'inconscient, qui est obscur comme une cave, il y a un clair-obscur psychique que Freud appelle « préconscient ». Une représentation, en effet, tout en étant actuellement inconsciente, peut, plus ou moins aisément, redevenir consciente. Tel est le cas du souvenir. Si l'on vous demandait qui était Louis XVI, vous répondriez : « C'est le roi à qui l'on a coupé le cou. » Une seconde auparavant, vous n'y pensiez pas. Le préconscient est le monde de nos pensées latentes. Il est virtuellement conscient.



Le préconscient désigne l'ensemble des faits psychiques latents susceptibles de devenir conscients. Ils sont inconscients au sens descriptif (ils ne sont pas, de fait, et actuellement, conscients), mais pas au sens dynamique (car ils n'ont pas été refoulés).

Le préconscient : tout un monde

Il n'y a pas que les souvenirs à être préconscients. Des scientifiques ont rapporté qu'ils ont trouvé dans leur esprit au réveil une solution au problème qui les avait préoccupés la veille, et qu'ils avaient cherchée en vain. La suggestion posthypnotique est un autre exemple de formation préconsciente : l'ordre auquel l'hystérique obéit après coup, sans le savoir, est demeuré présent à l'état latent dans son esprit.

Les sentiments eux-mêmes peuvent être latents : ainsi en va-t-il du sentiment amoureux, qui peut cheminer souterrainement un certain temps avant d'éclater comme une fanfare.

Le système préconscient instaure une capacité de communication entre les contenus des représentations, il classe ces contenus dans l'ordre du temps, il introduit la censure, et fait passer l'épreuve de la réalité.

Le contenu du système préconscient provient, dit Freud, pour une part de la vie pulsionnelle, pour une autre part de la perception.

Le processus qui affecte le système préconscient est dit « secondaire » (parce qu'il intervient plus tard), alors que celui qui affecte le système inconscient est dit « primaire ». Selon Freud, ce n'est qu'au moment de la puberté que le système préconscient/conscient se sépare nettement du système inconscient : la ligne de flottaison se stabilise.

Freud compare la relation du système préconscient/conscient (le conscient étant associé au préconscient, par opposition à l'inconscient) et du système

inconscient à un bloc magique (voir chapitre précédent) : la feuille de Celluloïd figure le premier, le support ciré le second.



Selon Freud, dans le système préconscient/conscient, la représentation de mot s'ajoute à la représentation de chose, alors que dans l'inconscient il y a seulement la représentation de chose. C'est un point sur lequel Lacan divergera sensiblement de Freud : pour lui, en effet, sous la forme du « signifiant », la « représentation de mot » est bien inscrite dans l'inconscient, et même le structure.

La seconde topique



En 1923, dans *Le Moi et le Ça*, Freud expose sa « seconde topique ». Sans annuler la précédente tripartition en conscient/préconscient et inconscient, la triade moi/ça/surmoi va désormais désigner et partager le psychisme.

Dr Jekyll et Mr Hyde

Stevenson, l'auteur de la célèbre nouvelle, tant de fois transposée au cinéma, a dit en avoir eu l'idée à partir d'un rêve.

On peut interpréter le dédoublement vécu par le héros de Stevenson selon les termes de la seconde topique freudienne : le bon et sociable Dr Jekyll, c'est le moi et le surmoi, le démoniaque Mr Hyde est le ça (*to hide* signifie « cacher » en anglais). Le génie de Stevenson est d'avoir compris que les deux figures opposées n'en font qu'un seul homme : le barbare, ce n'est pas l'autre, c'est nous, ou plutôt c'est l'autre en nous.

Le ça



Nietzsche avait utilisé le mot *Es* (« ça ») pour désigner le domaine des « instincts », et singulièrement l'instinct sexuel. Georg Groddeck a repris le terme dans *Le Livre du ça* (voir chapitre 8), qui l'a directement suggéré à Freud.

Le moi, selon Freud, est une partie du ça modifiée par la proximité et sous l'influence du monde extérieur, organisée pour percevoir les excitations et pour s'en défendre, comparable en cela à la couche corticale dont s'entoure la parcelle de matière vivante. L'inconscient a rapport au corps, il est noué à l'organique ; il n'en reste pas moins une réalité psychique.



Chez Groddeck (rappelons qu'il est l'inventeur de la psychosomatique), le ça, omniprésent et omnipotent, constitue l'unité du corps et de la psyché. Le sujet ne pense pas, *ça pense* en lui. Freud, lui, comprend le ça comme le « lieu » des pulsions, et se sert de ce terme à la place de celui d'« inconscient », trop équivoque puisqu'il peut englober celui de « préconscient ».

Le ça n'a pas d'organisation, il ne promeut aucune volonté. Il ne connaît qu'une loi : le principe de plaisir. Le moi, en revanche, doit se faire l'interprète du principe de réalité. Si le moi n'est pas entièrement conscient, en revanche, tout le conscient est inclus en lui. Par le « contre-investissement », le moi dispose d'un mécanisme de défense : il investit des représentations susceptibles d'empêcher des désirs inconscients d'accéder à la conscience.



Il existe bien une censure consciente : c'est celle qui est dérivée de nos idéaux moraux. Dans la rue, on ne se saute pas les uns sur les autres. N'importe qui peut s'interdire de faire ce à quoi ses pulsions le pousseraient. Du moins théoriquement. Mais dans l'immense majorité des cas et des occasions, les interdits qui nous empêchent de violer les lois et de transgresser les règles viennent de l'inconscient. Ce n'est pas, par exemple, parce que vous avez eu peur de la prison que vous n'avez assassiné personne.

Wo Es war soll Ich werden

À l'instar de la confession catholique, qui doit délivrer les hommes de leurs péchés, la psychanalyse fait le pari de la langue. Mais, alors que dans la confession le pécheur ne dit que ce qu'il sait, dans la cure il devra dire ce qu'il ne sait pas. Le fameux *Wo Es war soll Ich werden*, « Là où ça était, Je dois advenir », a été lu comme une énigme posée par Freud. Si l'on fait parler l'inconscient, c'est pour donner du sens à ce qui n'en a pas. Mais en donnant du sens par le truchement de son interprétation, le thérapeute fait cesser le non-sens. D'où le cercle : faire parler l'inconscient, c'est le faire taire.

En tout cas, *Wo Es war soll Ich werden* ne signifie pas « Le moi doit déloger le ça », comme on l'a dit et répété, surtout aux États-Unis. Le ça n'est pas un ennemi et on n'est pas à la guerre. Il est indélogeable. Mieux vaut donc vivre avec. Si l'on tient aux images politiques, on dira que l'on passe avec lui un pacte de non-agression. Le moi n'a pas à faire trop le malin. Il n'est pas si costaud qu'il le prétend parfois, il est loin de faire corps, ou de faire bloc, bref d'être *un*.

Le moi et ses scissions



En minéralogie, le terme « clivage » (*Spaltung* en allemand) désigne la fracture de certains minéraux selon leur plan d'orientation. Le terme a été appliqué par Eugen Bleuler au moi du schizophrène. Freud parle d'un clivage du moi pour désigner la structure du moi où coexistent deux attitudes inverses envers la réalité extérieure et/ou la castration (voir chapitre 15) : l'une qui les reconnaît, l'autre qui les dénie.



Le clivage fut d'abord observé et analysé à partir de la théorie de la perversion puis avancé comme mécanisme spécifique de la psychose, et enfin désigné comme étant à l'origine de certaines névroses. Le clivage représente donc le thème fédérateur de ces trois constitutions psychiques.

Le clivage s'exerce dans les deux directions du sujet (il y a clivage entre les pulsions et au sein de la pulsion elle-même) et de l'objet (il y a clivage entre les objets). Lacan appelle « fente » la division du sujet entre son psychisme le plus profond et son discours conscient. Par la fente, le sujet est à la fois représenté dans l'ordre symbolique et exclu de lui : s'ensuit une éclipse du sujet. Lacan opère en outre une distinction entre la fente (qui désigne le moment où s'instaure la division) et la « refente », qui désigne la pétrification dans l'état ainsi créé, dans le fait que le sujet n'est plus qu'un signifiant. Par la refente, le sujet s'est figé dans ses rôles, à la manière du « salaud » sartrien. Les mondes du spectacle et de la politique nous offrent l'embarras du choix pour illustrer cela.

Freud compare le moi à un oignon composé de couches successives et dépourvu de noyau central. L'unité et l'identité du moi sont des fictions métaphysiques que la psychanalyse récuse ouvertement et même vertement. Le sujet tel que la psychanalyse le conçoit est profondément divisé, de multiples manières. À cet égard, la schizophrénie est la chose du monde la mieux partagée.

« Deuil et mélancolie »

Dans l'important article qui porte ce titre, Freud fait une analyse comparée de ces deux affects. Le deuil est la réaction à la perte d'un être aimé ou d'un idéal. La mélancolie, connue dès l'Antiquité comme une profonde tristesse et que l'on assimile de nos jours à la dépression, présente les mêmes symptômes que le deuil, mais ajoute une particularité : la perte d'estime de soi. Freud parle à propos de la mélancolie d'un « délire de petitesse », aux antipodes donc du délire de grandeur du paranoïaque.



« Dans le deuil le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie, c'est le moi lui-même » (Freud). L'endeuillé sait qui il perd, le mélancolique ne sait pas ce qu'il perd (pour attendre).

Chez le mélancolique, une partie du moi s'oppose à l'autre et lui fait des reproches peu amènes, voire amers. Freud interprète ces reproches à soi-même comme étant naguère faits à un autre et désormais tournés contre le moi. Dans la mélancolie, le moi est identifié à l'objet abandonné tandis que dans le deuil l'affect est désinvesti et l'être disparu intégré au moi à titre de souvenir.

Sens possible du suicide

On différencie parfois le je (profond) et le moi (superficiel). La langue le dit à la perfection. Dans « Je me tue », un « je » tue l'autre qui est « moi ». Foncièrement, en dehors des cas de raptus, le suicide est un assassinat, sauf qu'ici, à la différence des homicides ordinaires, le meurtrier et la victime sont réunis dans une même personne. L'expression ne croit pas si bien dire. Le suicide serait une méprise : la personne-objet (moi) tuée par la personne-sujet (je) emporte celle-ci dans la mort. Et aucune possibilité de regret.

Le moi est une formation tardive et fragile, faite en grande partie d'identifications, lesquelles proviennent de fixations érotiques détournées du ça. Freud définit le moi comme le résultat d'une différenciation progressive d'avec le ça, une partie du ça ayant été modifiée sous l'influence du monde extérieur et par l'intermédiaire de la conscience/perception. La perception est au moi ce que la pulsion est au ça.

L'opposition entre le moi-plaisir et le moi-réalité est à rapporter à la dualité principe de plaisir/principe de réalité. Le moi-plaisir ne cherche qu'à s'amuser, le moi-réalité calcule et ne prend pas de risques. Il ne s'agit pas là de deux formes différentes du moi, mais de deux modes de fonctionnement des pulsions du moi selon le principe de plaisir et selon le principe de réalité.

Un cavalier prudent ou un clown trompeur

Freud compare le moi à un cavalier qui, ne voulant pas être désarçonné, mène son cheval où celui-ci désire aller. Le moi est une mouche du coche : il traduit volontiers en action la volonté du ça comme si elle était sa volonté propre.

Dans un autre texte, Freud utilise, pour illustrer les illusions du moi, l'image de l'auguste du cirque, celui qui fait croire qu'il est seul à tout faire, alors que c'est son compère qui se démène. Ce faisant, dit Freud, ce clown ne trompe que la partie la plus jeune de l'assistance.



Avant Freud, le moi était un principe d'identité. Avec Freud, le moi :

- Est une structure de défense contre les pulsions du ça (une instance de refoulement) ;
- Se prend lui-même comme objet d'amour (c'est le narcissisme) ;
- Est clivé ;
- Est assailli par trois forces plus puissantes que lui : la réalité extérieure, le ça et le surmoi.

L'un des défis les plus importants auxquels l'homme ait à s'affronter est de trouver un moyen terme entre un moi trop morcelé (c'est la tendance hystérique du monde contemporain) et un moi trop compact (c'est la tendance obsessionnelle observable dans les réactions traditionalistes, intégristes ou populistes).

L'inhibition, qui est une limitation des fonctions du moi, vient de ce que ou le moi veut éviter un conflit avec le ça, ou il veut éviter un conflit avec le surmoi.

Le surmoi

Freud, qui introduit ces expressions, parlait indifféremment de « moi idéal », d'« idéal du moi » et de « surmoi ».

Jacques Lacan différenciera le moi idéal, formation narcissique qui appartient au registre de l'imaginaire et trouve son origine dans le stade du miroir, et l'idéal du moi, qui appartient au registre du symbolique (voir chapitre 9).

Le moi idéal est un idéal de toute-puissance narcissique forgé sur le modèle du narcissisme infantile. Il sert de support à ce que Daniel Lagache appelle l'« identification héroïque » (l'identification à des personnages prestigieux).



Le moi idéal

La conception du surmoi, du moi idéal et de l'idéal du moi est l'un des chapitres de la psychanalyse qui a contribué le plus à séparer les auteurs les uns des autres.

Pour Françoise Dolto, le moi idéal est une formation préœdipienne, qui est toujours représentée par un modèle, une imago (presque toujours le père ou la mère). Le surmoi hérite du moi idéal, après l'œdipe. Quant à l'idéal du moi, concomitant de la résolution de l'œdipe, il pousse le moi à des réalisations culturelles.

Dans les écoles psychotechniques américaines, très critiques à l'encontre de la psychanalyse, le surmoi régulateur des répressions du moi est remplacé par la culture, et le moi redevient le gestionnaire de sa propre existence.

Des parents aux stars

L'idéal du moi, qui se situe au confluent du narcissisme (idéalisation du moi) et des identifications (à l'imago parentale, puis à ses substituts et aux idéaux collectifs), constitue une instance intermédiaire dans la formation du surmoi au cours du développement psychique. C'est le modèle auquel le sujet cherche à se conformer. Chez l'adolescent, les parents perdent leur fonction de modèle idéal au profit des héros du sport et des variétés. Lorsqu'une personne étrangère incarne l'idéal du moi, il y a fascination (comme dans l'amour), ou soumission (à celui dont on dit si bien qu'il « hypnotise » les foules).

Héritier du *complexe d'Œdipe* (voir chapitre 15), le surmoi représente la première identification qui s'est produite alors que le moi était encore faible. Même s'il est de nature exclusivement psychique, le surmoi marque la présence du social au cœur du psychisme. Ainsi, les obligations et interdits religieux, les règles morales, les codes de bienséance et de politesse, l'instruction, les lectures, etc., qui constituent le dispositif de destruction du complexe d'Œdipe, contribuent à constituer le surmoi, en lui donnant un contenu concret. Le psychanalyste et anthropologue Géza Róheim voyait dans l'initiation chez les primitifs un rite dramatisé de formation du surmoi.

Cela dit, il est vrai aussi que le surmoi peut être très dur chez un individu alors que son éducation a été douce et bienveillante.



« L'homme normal n'est pas seulement plus immoral qu'il ne le croit, il est aussi plus moral qu'il ne s'en doute » (Freud).

Une instance critique

Le surmoi est une instance critique. Entre lui et le moi, la tension est palpable, elle se signale par le sentiment de culpabilité ou par un sentiment d'infériorité (rien de tel que le surmoi pour mépriser le moi).



Dans la psychologie ordinaire, le sentiment de culpabilité est forcément conscient puisqu'il suit la faute commise. Mais d'après la psychanalyse, il existe un sentiment de culpabilité inconscient : la « mauvaise conscience » est mauvaise, mais elle n'est pas nécessairement consciente.

Par ailleurs, pour Freud, le sentiment de culpabilité est plus ancien que la conscience morale puisqu'il est antérieur à la formation du surmoi.



La force du surmoi, comme celle des pulsions, est très inégale d'un individu à l'autre. Après avoir rappelé la fameuse phrase de Kant (« Je suis pénétré par deux choses sublimes, le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la conscience morale au fond de mon cœur »), Freud écrit avec cet humour sceptique qui le caractérise si bien : « Les constellations sont assurément grandioses, mais, en ce qui concerne la conscience, Dieu a accompli un travail inégal et négligent car une grande majorité d'êtres humains n'en a reçu qu'une part modeste. »

Le ça est complètement amoral, le moi s'efforce d'être moral tandis que le surmoi peut devenir hypermoral.

Dans la mélancolie, le surmoi, tout-puissant (il est chargé des pouvoirs du ça), sévit contre le moi avec une violence inouïe. Ce qui domine alors dans le surmoi, dit Freud, c'est une sorte de culture de la pulsion de mort.

Le surmoi est impitoyable. Plus un homme maîtrise son agressivité, et plus son surmoi devient agressif contre son moi.

Être le bourreau de soi-même

Edmund Bergler, psychanalyste américain (1899-1962), considère le masochisme comme la névrose de base dont dérivent les autres comportements névrotiques. Le surmoi est le véritable maître de la personnalité. Le masochisme est une réaction inconsciente contre cette tyrannie. L'inhumanité dont l'homme fait preuve à l'encontre de son semblable, dit Bergler, n'est égalée que par l'inhumanité dont l'homme fait preuve à l'encontre de lui-même.

Un roi sans pouvoirs réels

Rien à faire : les ennemis sont à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. À l'extérieur : la société qui fait le tri entre les bons et les mauvais plaisirs, les autorisés et les défendus. À l'intérieur : des pulsions qui poussent à la roue et des forces qui font tourner en bourrique. Tout se passe comme si le pauvre moi était coincé entre un assassin (le ça) et un bourreau (le surmoi).

Freud compare le moi à un monarque constitutionnel dont l'approbation est requise pour qu'une loi entre en vigueur mais qui hésite avant d'opposer son veto à un vote du Parlement.

« Un proverbe met en garde de servir deux maîtres à la fois, écrit Freud. Le pauvre moi est dans une situation encore pire, il sert trois maîtres sévères. » Le moi, en effet, est soumis à une triple servitude :

- Celle du monde extérieur (qui impose le principe de réalité) ;
- Celle du ça (avec une libido qui n'attend pas) ;
- Celle du surmoi (le plus rude des maîtres d'école).

Chacune de ces trois tyrannies engendre une angoisse spécifique.

Vous comprenez maintenant pourquoi la psychanalyse n'a pas toujours bonne presse dans un monde où l'idéal du bonheur serait de pouvoir remplir à ras bord son chariot tous les samedis.

Et pourtant ! Souvenons-nous du vieux Hegel : l'homme est un animal, et il le sait, mais du fait qu'il le sait, il ne l'est plus. Un esclave qui se sait tel ne l'est déjà plus pour moitié.

Chapitre 15

Les pulsions et leur destin

Dans ce chapitre :

- La pulsion n'est pas un instinct
- Quelles sont les différentes pulsions ?
- La libido
- Les avatars de la sexualité infantile depuis la naissance jusqu'au complexe d'Œdipe
- La femme est-elle un homme comme une autre ?
- Ce que devient une pulsion
- Une caricature de la libido satisfaite : la perversion

Il existe dans l'inconscient une part innée, constituée par les pulsions, et une part acquise, formée par les désirs refoulés. Les pulsions, dont le ça est le réservoir, sont ce qui, en l'être humain, marque peut-être le mieux l'inséparabilité de son corps et de son psychisme.

L'inconscient envoie la pulsion en ambassade. La pulsion est déjà une représentation, c'est-à-dire qu'elle possède une dimension psychique. C'est pourquoi Freud dit qu'elle est un concept limite entre le psychique et le somatique. La pulsion est la réponse que la psychanalyse a donnée au problème philosophique de l'union de l'âme et du corps. Seulement, depuis l'invention de l'automobile, on ne parle plus d'âme, mais de psychisme. C'est la notion de représentation qui permet d'effectuer l'articulation des relations entre la réalité biologique et la réalité psychique.



« Avec la psychanalyse, écrit le philosophe Maurice Merleau-Ponty, l'esprit passe dans le corps comme inversement le corps passe dans l'esprit. »



Les pulsions humaines peuvent évoquer les instincts des animaux – leurs origines sont sans doute communes –, mais elles se définissent d'abord par ce qui fait justement qu'elles ne sont pas des instincts. Un instinct est un programme de comportement destiné à assurer la vie ou la survie d'un individu et/ou d'une espèce. « Programme » peut être ici utilisé au sens informatique : un ensemble d'opérations ayant une finalité définie. Rien dans

le comportement tant social qu'individuel de l'être humain ne correspond à l'instinct. Alors que l'instinct, génétiquement inscrit dans une espèce donnée, est de nature exclusivement biologique, la pulsion n'existe qu'à travers une variété indéfinie de représentants psychiques. On ne désobéit pas à un instinct : on n'a jamais vu, au moment des migrations, des oies sauvages faire grève et refuser de partir. La pulsion, quant à elle, est malléable, elle peut n'être pas satisfaite ou se satisfaire d'une multitude de façons, sa seule nécessité résidant dans son existence.

Ainsi, la nourriture peut être le substitut symbolique d'une sexualité non satisfaite. Semblablement, l'addiction au jeu peut être interprétée comme l'expression d'un déplacement d'une satisfaction autoérotique (onanisme) avec une dimension de culpabilité inconsciente.

D'une manière générale, toutes les voies de décharge secondaire, qu'il s'agisse des pleurs ou des addictions (au tabac, à l'alcool, à la nourriture, au jeu, au sport, au travail…) sont autant d'expressions de satisfactions substitutives. En fait, à travers ces comportements, ce n'est pas tant le plaisir ou la satisfaction qui est visé que l'apaisement.

Le mythe des instincts

Si, comme on le croyait au XIX^{e} siècle, les femmes avaient un instinct maternel, comment expliquer que tant de femmes n'enfantent pas, et que, parmi celles qui enfantent, beaucoup ont des relations compliquées avec leur bébé ?

Si les hommes en général avaient un instinct de survie, comment expliquer les suicides, les tendances et les pensées suicidaires ? Quand il y a instinct, tous les individus d'une même espèce se comportent de façon semblable. Rien de tel n'est observable chez les êtres humains. Il n'y a pas, à proprement parler, d'instinct chez l'homme, mais tout au plus des réflexes primaires et des prédispositions.

Qu'est-ce qu'une pulsion ?

Bien qu'ayant une base biologique (il faut avoir un corps pour avoir des pulsions, on n'imagine pas Dieu en avoir), la pulsion n'est pas une chose mais une force.



Freud définit la pulsion comme le représentant psychique d'une source de stimulations endosomatiques (internes au corps) s'écoulant de façon continue, contrairement à la stimulation produite par des excitations ponctuelles venant de l'extérieur.

C'est parce que l'excitation pulsionnelle ne vient pas du monde extérieur que le comportement de fuite est exclu.

Une force continue

Une pulsion se caractérise par :

- Sa poussée (c'est le sens étymologique du mot français) – sa dynamique impérieuse ;
- Sa source (l'état d'excitation d'un organe ou d'une partie du corps) ;
- Son but (l'abolition de l'état d'excitation) ;
- Son objet (ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but).

La pulsion est une force, continue, un quantum d'énergie qui pousse vers une direction déterminée. Le fait que les satisfactions soient partielles et éphémères fait le malheur de la condition humaine.



Le but de la pulsion est la satisfaction dont le plaisir est l'expression possible, mais pas nécessaire. L'organisme tend à réduire les excitations auxquelles il est soumis. L'excitation peut être agréable (tel est le cas de l'excitation sexuelle), encore faut-il qu'elle ne dure pas trop longtemps (le priapisme – du nom du dieu romain Priape – est un éréthisme sexuel, c'est-à-dire un état d'excitation intense et prolongé : l'homme est toujours en érection, ce qui finit par être très douloureux).

L'organisme excité tend à retrouver son état d'équilibre antérieur. Freud appelait cette tendance « principe de constance ».

Au niveau psychique, l'augmentation de l'état de tension correspond à un affect désagréable (déplaisir) ; au contraire, la réduction de l'état de tension se traduit par un affect agréable (plaisir).

Selon Freud, le principe de plaisir (plus justement de plaisir-déplaisir) constitue le principe de base du fonctionnement psychique.

L'obscur objet du désir

La psychanalyse appelle *objet* ce par quoi la satisfaction est atteinte. Généralement, cet objet est l'autre, c'est-à-dire un sujet. Jacques Lacan appelle « objet *a* » (dire « objet petit *a* ») l'objet du désir.

L'objet est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, car il ne lui est pas originairement lié.



L'objet de la pulsion n'est pas nécessairement un objet étranger, ce peut être une partie du corps propre.

Par ailleurs, il peut se produire que le même objet serve en même temps à la satisfaction de plusieurs pulsions : c'est ce qu'Alfred Adler appelle l'« entrelacs pulsionnel ».

Il y a fixation lorsque la liaison entre la pulsion et l'objet est particulièrement forte et stable.



Une controverse a divisé les psychanalystes : de la pulsion ou de l'objet, qui a la primauté ? Est-ce la pulsion qui constitue son objet ou bien l'objet qui détermine la pulsion ?

Chez les psychanalystes postfreudiens, l'expression de « relation d'objet » a permis d'évacuer ce que la notion de pulsion contenait, à leurs yeux, de trop exclusivement biologique.

Selon le psychanalyste écossais William R. D. Fairbain (c'est lui qui inventa le terme « schizoïde », popularisé par Melanie Klein), la pulsion ne cherche pas tant la satisfaction que l'objet. Autrement dit, elle ne tend pas à la répétition d'une expérience de satisfaction, comme le pensait Freud, mais au rapport avec l'objet, et en ce sens le but pulsionnel n'est qu'un moyen quant à l'objet : d'où parfois la répétition pathologique.

Les différentes pulsions

Les pulsions sont multiples parce qu'elles se rapportent à des parties du corps toutes potentiellement érogènes.

Sur le modèle de la vie animale (il y a les instincts qui assurent la survie de l'individu et ceux qui assurent la survie de l'espèce), Freud, au début, distinguait les pulsions d'autoconservation (ou pulsions du moi) et les pulsions sexuelles. À la fin de sa vie, Freud divisera autrement les pulsions en opposant d'une part les *pulsions de vie* (englobant les pulsions du moi et les pulsions sexuelles), et d'autre part les *pulsions de mort* (voir chapitre suivant).

La libido



Les pulsions sexuelles sont régies par le principe de plaisir, qui recherche une décharge immédiate annulant la tension de l'excitation, alors que les pulsions du moi sont soumises au principe de réalité. Les pulsions sexuelles s'étayent sur les pulsions d'autoconservation, ce qui signifie qu'au départ elles n'ont ni leur propre source ni leur propre objet.

Freud appelle « libido », d'un mot latin signifiant « plaisir », la pulsion sexuelle. La libido est de l'énergie sexuelle potentielle. Comme toute pulsion, elle est continue : alors que les femelles de mammifères ont toutes un œstrus (période durant laquelle elles sont sexuellement disponibles), les femmes n'en ont pas. Déjà Beaumarchais disait : boire et faire l'amour en tout temps, il n'y a que cela qui nous distingue des animaux…



Un psychologue américain avait proposé à Freud de donner son nom à l'unité de mesure qu'il imagina pour quantifier la libido : elle se serait appelée un « freud ». Freud lui répondit dans une lettre qu'il ne connaissait pas assez de physique pour juger de la pertinence de l'invention, mais que pour sa part il préférerait mourir un jour avec une libido non mesurée – ce qui évidemment peut s'entendre en deux sens.

Celui qui est anormal du point de vue moral et social l'est toujours dans sa vie sexuelle, disait Freud. En revanche, il y a beaucoup d'anormaux sexuels (les pervers) qui ont un comportement moral et social normal.



La question sexuelle a fait la popularité de la psychanalyse, mais elle a également suscité beaucoup d'incompréhensions et de malentendus.

S'il est vrai que Freud a reconnu l'importance centrale du rôle de la sexualité dans la genèse des névroses (théorie de l'étiologie sexuelle), s'il est vrai que, selon lui, les fantasmes originaires (fantasme de la scène primitive, fantasme de castration, fantasme de séduction) sont tous de nature sexuelle, il est en revanche abusif de prétendre, comme l'ont fait ses détracteurs, que la psychanalyse réduit tout au sexuel.

Le mythe du pansexualisme

C'est Bleuler qui inventa le terme « pansexualisme » pour discréditer la doctrine freudienne.

En fait, si quelqu'un n'a pas cessé de dire que, dans la sexualité, il y a toujours davantage que du génital, c'est bien Freud. Dire qu'une chaste caresse ou un sourire ont une *dimension* ou un *sens* sexuel, cela ne veut pas dire que ce sont des *actes* sexuels.

Ceux qui lui reprochaient de tout réduire au sexuel, Freud les renvoyait à Platon, qui liait en un même désir (personnifié par Éros) le désir amoureux et le désir de philosopher.



Le sexe est omniprésent dans le folklore, dans les contes pour enfants et les chansons les plus anodines en apparence. Lisez attentivement la comptine « Mon père m'a donné un mari/Mon Dieu, quel homme quel petit homme/ Mon père m'a donné un mari/Mon Dieu quel homme qu'il est petit ! » À la fin le chat l'a pris pour une souris et l'a mangé… Et puis, relisez les paroles de

« Savez-vous planter les choux ? », c'est croquignolet, lorsque l'on se souvient que les enfants naissent dedans…

Pourquoi, autrefois, disait-on, au moment de la pose photographique, que « le petit oiseau va sortir » ? L'oiseau, c'est l'âme, mais aussi une certaine partie du corps (la langue italienne le dit bien avec *uccello*).

De quoi la cravate, qui n'appartient pas forcément au notaire, est-elle le signe ? Grâce à elle l'homme peut choisir son pénis.

D'où croyez-vous que viennent les expressions « avoir de l'aplomb », « l'avoir dans le baba », « cracher au bassinet », « passer la brosse à reluire », « appuyer sur le champignon » ? Vous donnez votre langue au chat ?

Et que signifie la bague, de fiançailles ou de mariage, sinon un trou qu'un doigt remplit ?

Dans un monologue célèbre du *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, le préadolescent Chérubin dit sentir en lui un désir d'amour pouvant se porter sur n'importe qui et sur n'importe quoi.

La psychanalyse traduit ainsi ce phénomène : alors que dans le système préconscient/conscient (voir chapitre précédent), l'énergie psychique est liée, dans l'inconscient, elle est libre. La libido se porte nécessairement quelque part. Celui qui dit « Je n'aime personne » veut dire « Je n'aime que moi ».



« L'homme qu'elle aime n'est, le plus souvent, pour la femme, qu'une sorte de patère à quoi suspendre son amour. » La phrase d'André Gide pourrait être inversée : « La femme qu'il aime n'est, le plus souvent, pour l'homme… »

Italo Svevo (voir chapitre 23) disait pareillement que la beauté féminine stimule des sentiments avec lesquels elle n'a rien à voir.

Le problème du narcissisme

C'est Otto Rank qui le premier publia un article sur le thème du narcissisme. Rank fait remarquer en passant que l'individu narcissique refuse l'immortalité biologique par la procréation naturelle, car cela équivaut imaginairement à la négation de sa propre mort.

Havelock Ellis créa de son côté le terme « autoérotisme », également repris à leur compte par Freud et ses successeurs.

Le propre du désir est de pouvoir faire boucle (chez l'homme, regarder son pénis peut susciter une érection).

Le mythe de Narcisse

Dans le mythe grec, Narcisse ne sait pas que l'image qu'il voit reflétée dans l'eau est la sienne propre, il croit réellement aimer un autre en aimant son image. Il est donc victime d'une double illusion : d'une part il ne sait pas que cette image est une image (il confond réalité et image), d'autre part il ne sait pas que cet autre est lui (il confond moi et autrui).

Le sens de ce mythe est repris par la psychanalyse : on croit aimer un autre alors qu'en réalité on n'aime que soi à travers lui.



Freud distingue le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire. Dans le narcissisme primaire, la relation d'objet n'a pas encore été établie (son prototype est la vie utérine, dont le sommeil serait une réactualisation globale). Dans le narcissisme secondaire, la relation d'objet a été établie, mais la libido s'est retirée des objets extérieurs et s'est reportée sur le moi.

Le narcissisme primaire correspond à la croyance de l'enfant en la toute-puissance de ses pensées.

Freud situera cette phase entre celle de l'autoérotisme primitif et celle de l'amour d'objet, et l'associera à l'apparition d'une première unification du sujet.

Plus tard, avec la constitution de la seconde topique (voir chapitre précédent), Freud relie l'expression « narcissisme primaire » à un premier état de la vie, antérieur même à la constitution d'un moi et dont la vie intra-utérine serait l'archétype. La distinction entre autoérotisme et narcissisme est alors supprimée.

Narcissisme et libido d'objet sont concurrents. Plus l'un est fort, et plus l'autre est faible. Ainsi, la passion amoureuse ne va pas sans dessaisissement de la personnalité propre.



« S'aimer soi-même » peut signifier bien des choses : aimer ce que l'on est présentement, ou bien ce que l'on a été, ou bien ce que l'on voudrait être (l'idéal du moi ou le moi idéal), ou encore celui qui a été une partie du propre soi.



Dans *Amour primaire et technique psychanalytique*, Michael Balint oppose ce qu'il appelle « amour primaire », déjà fixé sur un objet, à ce que Freud appelait « narcissisme primaire ».

Le désir sexuel n'est jamais simple

La sexualité est affaire de pensée, et pas seulement de corps. Alors qu'un souvenir d'enfance n'est pas infantile, un souvenir sexuel est une activité sexuelle à part entière.

La constitution sexuelle n'est donc pas seulement une question de maturation physiologique mais d'élaboration psychique. Au départ, il y a un chaos de pulsions qui tantôt finissent par se regrouper, tantôt font bande à part.

L'énergie libidinale est limitée, mais pour qu'elle puisse travailler efficacement la fiction de son caractère illimité est nécessaire. Sans cette fiction, le désir tombe. Dans ses *Confessions*, Rousseau raconte qu'il débanda lorsque, se déshabillant, une prostituée découvrit son téton borgne (un sein avec un mamelon invaginé). Abreuvés de films pornographiques, des adolescents aujourd'hui perdent tous leurs moyens lorsqu'ils tombent sur un pubis non rasé ou non épilé…



À la différence du besoin, le désir appelle le fantasme pour être satisfait. Le fantasme est la condition à la fois pour le choix de l'objet et pour l'agencement de l'activité.

La remarque en a été faite par Wilhelm Reich : les fantasmes qui accompagnent la masturbation ne sont jamais l'acte sexuel normal avec la personne la plus aimée. Encore une chose qu'il vaut mieux ne pas savoir. Et c'est pour ça que l'on vous le fait savoir !



« Le comportement amoureux de l'homme dans notre civilisation actuelle porte, dans son ensemble, le caractère de l'impuissance psychique. Le courant tendre et le courant sensuel n'ont fusionné comme il convient que chez un très petit nombre d'êtres civilisés » (Freud).



Gustave Flaubert avoua à Louise Colet, après leur première nuit d'amour, que c'était la première fois qu'il ne calmait pas sur une autre des désirs donnés par d'autres.

Existe-t-il chez le buveur un besoin d'aller dans un pays où l'alcool soit plus cher ou sa consommation interdite, demande Freud ? Évidemment non. Avec la libido, en revanche, on a l'impression qu'un mécanisme plutôt retors empêche la réalisation de la pleine satisfaction.

Dans les cas extrêmes, mais très banals, comme l'impuissance psychique et l'éjaculation précoce, l'individu a la sensation d'un blocage à l'intérieur de lui-même, d'une contre-volonté.

Et que l'on n'aille pas croire à l'explication paresseuse par la « morale judéo-chrétienne », cette tarte à la crème, pur produit d'une conception pâtissière

de la culture. De nombreuses légendes extrême-orientales mettent en scène l'amante sous la figure d'un fantôme ou d'une sorcière qui vide de sa substance celui avec qui elle fait l'amour.

Un enfer psychique : la jalousie

Plus l'amoureux admire la personne aimée, et plus il s'étonne de pouvoir être aimé en retour. La trouvant si désirable, comment n'imaginerait-il pas qu'elle dût aussi le paraître à beaucoup ?

Proust, qui était du genre de ceux à qui on ne la faisait pas, disait que c'est l'amour qui naît de la jalousie, et non l'inverse, car la douleur suscitée par l'absence de la personne aimée l'emporte sur le plaisir que nous procure sa présence.

La psychologie du jaloux représente pour la psychanalyse une illustration éclatante de la logique du chaudron (voir chapitre 13) : le jaloux désire que sa femme lui soit fidèle, il craint que sa femme ne lui soit infidèle, mais il désire aussi que sa femme lui soit infidèle et craint que sa femme ne lui soit fidèle, car c'est lui qui éprouve des tentations d'infidélité.

Pour Freud, la jalousie a une structure paranoïaque, et une dimension d'homosexualité (voir au chapitre 24, *El*, le film de Luis Buñuel). Une séance de séminaire de Lacan s'intitule : « Tu es celui que tu hais. »

La sexualité infantile



« Nous adultes ne comprenons pas les enfants parce que nous ne comprenons plus notre propre enfance » (Freud).

Avant Freud, l'activité sexuelle de l'enfant était interprétée soit comme un signe de dégénérescence, soit comme une dépravation précoce, soit encore comme une aberration de la nature. Dans une société de refoulement, le mythe de l'enfant innocent était celui d'un enfant sans sexe. Rien ne montre mieux le divorce entre le savoir populaire et la science officielle. Car toutes les nourrices et toutes les mères savaient que l'attouchement des parties génitales de l'enfant, dès qu'il est tout petit, lui procure des sensations agréables. Toutes avaient vu l'enfant se tripoter le sexe. La sexualité infantile était l'objet d'un déni profond.



Baudelaire disait que le génie consiste à inventer un lieu commun. L'existence d'une sexualité dès la naissance est le lieu commun découvert par la psychanalyse, et cela lui valut à la fois scandale et notoriété.

Trois essais sur la théorie de la sexualité



C'est dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) que Freud expose la théorie psychanalytique du développement sexuel de l'enfant. L'ouvrage, qui sera, comme *L'Interprétation du rêve*, plusieurs fois réédité du vivant de l'auteur, qui y apportera des remaniements et des ajouts, comprend trois parties : les aberrations sexuelles, la sexualité infantile, les transformations de la puberté.

La psychanalyse accorde une importance capitale à la prématuration du bébé. Alors que le petit mammifère est autonome très rapidement (voyez le poulain et le faon debout sur leurs pattes en une minute), le petit d'homme apparaît au monde dans un complet état d'impuissance. Or l'activité de soin maternel n'est pas seulement physique, elle est en même temps psychique et de nature érotique.

Freud s'est fait à lui-même cette objection : pourquoi s'entêter à appeler « sexualité » chez l'enfant un ensemble de comportements qui n'aboutit jamais à un « acte sexuel » ?

Il y a deux réponses à cette question. D'une part, la sexualité déborde très largement le cadre de la génitalité (lorsque le nourrisson tète, son activité n'est évidemment pas sexuelle, mais elle comprend une dimension sexuelle). D'autre part, l'analyse des symptômes chez l'adulte névrosé conduit fatalement à l'évocation des activités infantiles génératrices de plaisir.



« L'enfant est un pervers polymorphe » (Freud). Rien de plus opposé à la représentation du « chérubin » que l'on désirait voir. « Polymorphe » signifie « avec de nombreuses formes ». En effet, les comportements les plus aberrants de l'adulte en matière de sexualité prennent leur source dans la vie et le psychisme de l'enfant. En cette matière, l'adulte n'invente rien, si ce n'est qu'il y ajoute sa violence propre.

On a déjà eu l'occasion de donner cette citation de Freud : « L'inconscient, c'est l'infantile en nous. » Si l'enfantin, en effet, est destiné à disparaître avec l'âge, il n'en va pas de même avec l'infantile, qui résiste à tous les développements.

Rousseau raconte dans ses *Confessions* qu'ayant éprouvé une violente excitation érotique à l'âge de 8 ans lorsque la femme qui s'occupait de son éducation lui administra une fessée, il recherchait auprès des femmes, une fois devenu adulte, des situations semblables de soumission, et il les imaginait bien souvent faute de les vivre dans la réalité.

La Vie criminelle d'Archibald de la Cruz

Ce film de Luis Buñuel (1955) raconte sur le mode humoristique comment une impression érotique précoce peut rester gravée dans le psychisme d'un homme.

Soigné pour « dépression », Archibald de la Cruz raconte à son infirmière un épisode de son enfance. Sa mère lui ayant offert une boîte à musique surmontée d'une petite danseuse faisant une pointe sur un pied, et tournant sur elle-même avec la musique, sa nourrice lui raconte que l'objet appartenait à un roi, qui avait grâce à lui le pouvoir de tuer qui il voulait, rien qu'en le mettant en marche. Le jeune Archibald, qui déteste sa nourrice, veut aussitôt vérifier le pouvoir magique de la boîte à musique. À peine l'a-t-il mise en marche que la nourrice, qui regardait par la fenêtre des combats d'insurgés dans la rue, reçoit une balle en plein cou. Elle tombe, le sang coule. Le garçon, conforté dans son illusion de toute-puissance, regarde, troublé, la jarretière de la jeune femme et le haut de sa cuisse.

À partir de cet épisode, les émois érotiques d'Archibald de la Cruz, incapable de faire l'amour avec une femme, déboucheront régulièrement sur des pulsions de meurtre. Seulement, et telle est la dimension profondément comique du film de Buñuel, si Archibald voit ses souhaits de mort exaucés (les femmes qu'il voulait tuer meurent aussitôt par accident ou par suicide), ses pulsions de meurtre sont frustrées puisque ce n'est jamais lui qui inflige directement la mort. Faisant des aveux complets auprès d'un magistrat, celui-ci lui déclare que si l'on arrêtait tous ceux qui ont envie de tuer quelqu'un, la justice serait débordée et l'humanité entière serait en prison.

Déjà libéré par cette parole, Archibald va profiter de la journée ensoleillée pour se promener dans un parc et jette la boîte à musique dans un lac. Apercevant une sauterelle sur le tronc d'un arbre, il est d'abord tenté de l'écraser du bout de sa canne, mais son geste s'arrête. Dans l'allée, il croise la jeune femme qu'il avait eu l'intention de tuer et d'incinérer (il avait dû se contenter de brûler son mannequin en cire). Ils partent tous les deux, bras dessus bras dessous…

Les pulsions sexuelles



Les pulsions sexuelles se manifestent d'abord indépendamment les unes des autres avant de converger vers un objet déterminé. La pulsion est, avons-nous dit (nous ne le dirons pas une troisième fois), toujours première par rapport à l'objet. Au départ, par conséquent, l'objet manque.

Pour la genèse du choix d'objet, Freud propose la séquence suivante :

- Autoérotisme ;
- Narcissisme ;
- Choix d'objet homosexuel ;
- Choix d'objet hétérosexuel.

Le premier objet (rappelons que la psychanalyse appelle ainsi ce sur quoi se porte une pulsion pour obtenir satisfaction) est le sein. Lorsque cet objet est perdu (par le sevrage), la pulsion se porte sur la personne propre (autoérotisme).



Durant les quatre ou cinq premières années de son existence, la sexualité de l'enfant passe par trois stades, définis par l'organe central du plaisir :

- Le stade oral ;
- Le stade anal ;
- Le stade phallique.

Le stade oral et le stade anal sont dits « prégénitaux ».

L'incorporation de l'objet, caractéristique du stade oral, qui marque les débuts de l'individuation (l'enfant porte tout à sa bouche), est le modèle de la future *introjection*. La psychanalyse explique l'alcoolisme par une fixation au stade oral. L'alcoolique *biberonne* sans le savoir.

La poussée des dents donne à l'enfant l'occasion de manifester son agressivité, la morsure succédant à la succion (Karl Abraham a parlé à ce propos de stade sadique-oral). Il n'est pas impossible que les nourrissons effrayants que nous ont infligés certains films récemment viennent de la psychanalyse.

Le stade anal coïncide avec l'apprentissage de la propreté et la maîtrise des sphincters. Il assure par conséquent les fondements de la socialisation (« être propre » est la condition pour entrer en maternelle). La défécation fournit à l'enfant la première occasion de décider entre l'attitude narcissique (il retient les excréments) et l'attitude d'amour d'objet (il les lâche). Dans le premier cas, il se donne une autre occasion d'exercer son sadisme (Karl Abraham a parlé à ce propos de stade sadique-anal). On n'a jamais été aussi loin du chérubin.



Selon la psychanalyse, les caractères de l'adulte peuvent découler d'une fixation à un stade infantile. Ainsi, elle appelle « caractère anal » la conjonction de trois traits de comportement : la manie de l'ordre et de la propreté, le souci de l'économie jusqu'à l'avarice, l'entêtement même pour les plus petites choses.

La charge fécale ayant été le premier cadeau que l'enfant pouvait faire à sa mère, dans la conscience se met en place une série d'équivalences (évidemment aberrante pour la conscience) : merde/cadeau/argent.

Freud interprète l'onanisme de la puberté non comme l'expression d'une poussée pulsionnelle, mais comme un retour à l'onanisme infantile.



On a reproché à la théorie freudienne du développement de la libido d'être trop exclusivement fondée sur une évolution individuelle et de négliger la relation parents/enfant. Des psychanalystes comme Donald Winnicott et Françoise Dolto sauront remettre l'enfant au milieu du cercle de famille.

Les théories infantiles en matière de sexualité

Pour signaler l'insistance de l'inconscient, rien de tel que la persistance des théories infantiles en matière de sexualité à l'époque où l'on est censé « dire tout » aux enfants. Lesquels ne l'entendent pas de cette oreille. Il y a une pulsion de savoir chez les enfants, en lien avec la pulsion sexuelle.

Dans l'ignorance où il se trouve de trois éléments essentiels (le vagin féminin, l'intromission du pénis et l'éjaculation), l'enfant échafaude des théories fantasmatiques sur les relations entre ses parents et sur la naissance des enfants.

Du coït, il se fait une conception sadique (s'il n'a pas été témoin visuel de l'agitation des deux corps, la mère ayant souvent le dessous, il a entendu des gémissements et des râles).

Quant aux bébés, ils viennent des baisers, et/ou prennent naissance dans le sein, ou dans le ventre de la mère. Ils sortent par le nombril, ou par l'anus.



La psychanalyse appelle « scène primitive » l'observation du coït parental. Mais cette scène est fantasmée ou reconstruite après coup, elle n'est pas observée concrètement (n'oublions pas que le réel, à la différence du cinéma, ne nous fait pas voir grand-chose).

Il existe pour l'enfant une autre scène primitive qui n'a pour son psychisme pas moins d'impact : la découverte de la différence des sexes.



Freud a été un pionnier de l'éducation sexuelle à l'école. Dans un article où il fait par ailleurs l'éloge de l'éducation civique en France, il se montre favorable à l'introduction d'une éducation sexuelle pour les enfants.

Le complexe d'Œdipe

Signalant l'acmé du stade phallique, le complexe d'Œdipe représente pour Freud le moment le plus important dans l'histoire de la libido infantile en même temps que le complexe nucléaire de la psyché inconsciente.



Freud n'a pas *inventé* le complexe d'Œdipe, il l'a découvert, ou redécouvert. Et s'il a donné le nom d'un mythe antique à un événement psychique, c'était pour signifier son caractère universel. Ce n'est pas parce qu'il est objet d'horreur que l'inceste est interdit, mais à l'inverse parce qu'il est désiré.

Les écrivains ont connu Œdipe avant Freud

« Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère » (Diderot, *Le Neveu de Rameau*).

« Ma mère était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère. Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y eût pas de vêtements. Elle m'aimait à la passion et m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était souvent obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers. Je voulais toujours les lui donner à la gorge. Qu'on daigne se rappeler que je la perdis quand j'avais à peine sept ans » (Stendhal, *Vie de Henry Brulard*).



Un jour, le célèbre écrivain et critique danois Georg Brandès rencontra Freud : « Il y a une chose qu'il faut que je vous dise, lui déclara-t-il : je n'ai jamais éprouvé de sentiments sexuels pour ma mère. – Mais il n'est absolument pas nécessaire que vous l'ayez su », lui répondit Freud. Alors Georg Brandès se montra soulagé et lui serra la main.

L'histoire d'Œdipe est universellement connue. La pièce de Sophocle *Œdipe roi* a connu un très grand nombre d'adaptations et de versions.

Œdipe a commis les deux crimes les plus abominables dont un homme est capable : le parricide et l'inceste. Mais il l'a fait sans le savoir, et c'est pourquoi Freud a choisi son nom. Loin d'être un monstre, Œdipe incarne la banalité universelle de deux désirs conjugués chez l'enfant : celui de coucher avec le parent de sexe opposé et celui de tuer le parent de même sexe.

De façon caractéristique, Freud ne dit mot ni de la culpabilité de Laïos, le père d'Œdipe (qui a désobéi à une injonction divine), ni de celle de Jocaste, sa mère (qui devait en savoir un bout).



Inertie de l'inconscient : le père a beau disparaître de nos sociétés, on ne cesse pas pour autant de le tuer. « Il faut tuer le père mais on ne doit pas piétiner le cadavre » (Pierre Dac).



« Complexe » évoque un ensemble d'éléments mêlés. Simplifier le complexe d'Œdipe (le garçon veut coucher avec sa mère et zigouiller son père), c'est en trahir le sens. Dans le complexe d'Œdipe, il n'y a pas seulement le couple d'affects inversés (pour le petit garçon : désir pour la mère et haine pour le père), mais aussi ambivalence envers le père (le garçon s'identifie à celui qu'il hait) et bisexualité (le garçon se comporte comme une petite fille à l'égard de son père et adopte une attitude d'hostilité jalouse envers sa mère). On parle d'œdipe inversé à propos de l'ambivalence et de la bisexualité en œuvre dans le complexe d'Œdipe. Cet œdipe est généralement plus modéré.

L'angoisse de castration



C'est la castration qui marque la fin du complexe d'Œdipe. Mais attention ! La castration dont parle la psychanalyse n'est pas l'émasculation (la castration réelle). La castration est d'ordre imaginaire ou symbolique. Elle joue comme menace, donc comme fantasme. Un fantasme que l'enfant prend d'autant plus au sérieux que la fille n'a pas de pénis et que la fente de la vulve est interprétée comme une blessure.

L'angoisse de castration est constitutive de la psyché humaine. Elle nomme la finitude d'un être voué à l'impuissance et à la mort.

Les phobies du petit Hans et de l'homme aux loups, deux patients dont Freud a analysé le cas (voir chapitre 22), sont issues d'une angoisse de castration qui a connu un double déplacement : le père a pris la figure du cheval ou du loup, et l'angoisse d'être castré s'est transformée en celle d'être mordu ou dévoré.

Au début, Freud pensait que c'est le refoulement qui produit l'angoisse ; à la fin, il dira que c'est inversement l'angoisse qui produit le refoulement.



L'exhibitionnisme, qui est la perversion consistant à jouir de montrer ses organes génitaux à des inconnus est en partie expliqué par le complexe de castration : l'homme fait voir son attirail pour se rassurer lui-même, pour être sûr d'en avoir.

Le complexe d'Œdipe meurt de sa contradiction : pour être conservée, l'activité virile doit être entravée. L'angoisse est un affect qui signale la montée d'un danger. Là où il y a angoisse, il y a contradictoirement désir, lequel est ressenti par le sujet comme une menace contre son autoconservation.

La castration est l'injonction faite à un individu lorsqu'on lui signifie que l'accomplissement de son désir, sous la forme qu'il voudrait lui donner, est interdit par la loi. La castration désigne l'impossibilité de la jouissance selon la loi. Elle limite le narcissisme et désigne la fondamentale incomplétude de l'être humain.



Corollaire du complexe d'Œdipe, le complexe de castration est un ensemble de représentations, d'affects et d'actes liés à l'angoisse de castration, c'est-à-dire à la crainte fantasmatique de perdre le pénis. C'est pour sauver son pénis que l'enfant entre dans la logique du renoncement.

Mais alors que chez le garçon le complexe de castration marque la résolution du complexe d'Œdipe, chez la fille il ouvre la voie à ce complexe. Éprouvée comme préjudice, l'absence de pénis, qui suscite l'envie de pénis chez la fille pendant la phase phallique, détermine le recours au père. Mais si la fille veut avoir un pénis, ce n'est pas tant pour elle, pour être comme un garçon, mais

pour la mère. Si la petite fille s'identifie davantage à son père qu'à sa mère, ou si elle cherche à séduire sa mère plutôt que son père, cela peut aboutir à une inversion de l'œdipe. L'inversion constitue une prédisposition psychique à l'homosexualité.



Ernest Jones s'est servi du terme grec *aphanisis*, signifiant « disparition », pour désigner une angoisse plus radicale que celle de la castration : celle de l'abolition complète de la capacité et du plaisir sexuels, menaçant les deux sexes.

Normalement, le complexe d'Œdipe est détruit. D'abord parce que le désir œdipien est voué à l'échec, ensuite parce qu'il véhicule l'angoisse de castration, enfin parce qu'il bute sur le mécanisme d'identification à l'un et/ou l'autre parent.

Dans *Amants et fils*, David Herbert Lawrence, le célèbre auteur de *L'Amant de Lady Chatterley*, et qui connaissait les œuvres et les théories de Freud, raconte l'histoire d'un homme, Paul, qui n'acceptera la possibilité d'aimer une autre femme qu'à partir du moment où sa mère mourra.

L'homosexualité



« Pour la psychanalyse, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme n'est pas une chose qui va de soi » (Freud).

La psychanalyse explique l'homosexualité par un attachement demeuré exclusif au parent de sexe opposé. Tout se passe comme si l'homosexuel(le) désirait inconsciemment rester fidèle à la seule femme ou au seul homme qu'il (elle) aimera jamais : sa mère ou son père. Autre version : l'homme s'est identifié à sa mère et a gardé une position passive envers le père (la femme s'est identifiée à son père et a gardé une position active envers la mère).

La plupart des homosexuels récusent aujourd'hui ces explications. Mais comme ils ne veulent pas croire non plus à l'existence d'une détermination génétique, ou bien ils renvoient la chose à un mystérieux « choix », ou bien ils laissent entendre qu'il n'y a pas d'explication (« c'est comme ça ! »). Rappelons qu'une théorie contestable vaut toujours mieux que pas de théorie du tout.

Autres effets de l'œdipe



La psychanalyse explique l'impuissance et l'éjaculation précoce comme les conséquences d'une fixation œdipienne. Tout se passe comme si l'homme, ne pouvant pas détacher la femme qu'il tient entre ses bras de l'image inconsciente de sa mère, s'interdit lui-même, sans le savoir, une relation sexuelle avec elle.

Le roman familial (voir chapitre 18) est un effet du complexe d'Œdipe. L'enfant substitue dans son imaginaire des parents idéaux à ses parents réels.

Avec le complexe d'Œdipe et sa disparition apparaît une nouvelle instance psychique : le surmoi (voir chapitre 14).

Une parenthèse dans notre vie sexuelle ?

Freud a affirmé l'existence d'une « période de latence » (expression empruntée à Wilhelm Fliess) entre l'œdipe et la puberté. Cette période, qui s'étend sur plusieurs années, est un moment favorable pour la constitution de processus de sublimation. Mais c'est un point qui a été contesté par les spécialistes : la latence peut manquer, certains affirment même qu'elle n'apparaît jamais.

À la fin de sa vie, Freud reconnut que la période de latence n'existe que dans les sociétés qui ont réprimé la sexualité infantile, et que cette période n'existe pas chez les primitifs.

La femme est-elle un homme comme une autre ?



Deux enfants, un garçon et une fille, sont devant une peinture représentant Adam et Ève entièrement nus. « Lequel est Adam ? demande le petit garçon. – Je ne sais pas, répond la petite fille. S'ils étaient habillés, je le saurais. »

Cette histoire illustre le fait que c'est à partir de l'œdipe que garçon et fille commencent à diverger psychiquement, que la différence des sexes commence à avoir un sens.



Parce qu'elle découplait sexualité et procréation, la psychanalyse a d'abord séduit les féministes et les homosexuels.

Mais nombre de féministes font aujourd'hui un beau charivari autour de cette « envie de pénis » qu'aurait la petite fille selon Freud. Cela n'empêche pas que les petits garçons n'ont jamais pensé avoir quelque chose en trop.

Le sujet désirant ne relève ni du social ni du biologique : tel est le message central de la psychanalyse.

En avoir ou pas, cela implique de montrer qu'on l'a, et de cacher qu'on ne l'a pas. À l'homme la parade, à la femme la mascarade. Selon la psychanalyse, en effet, le maquillage, les bijoux remplacent symboliquement le pénis manquant. Les cadeaux faits à une femme ont inconsciemment valeur de réparation. Avec les fleurs (que l'on n'offre jamais à des hommes), la chose est plus patente : les fleurs, rappelons-le, sont des sexes.



Freud disait de la sexualité féminine qu'elle est un « continent noir » (voir chapitre 8). Dès les années 1920, des psychanalystes femmes comme Sabina Spielrein, Hélène Deutsch, Jeanne Lampl de Groot, Marie Bonaparte vont commencer à défricher ce continent. L'évocation du complexe d'Œdipe, que l'on vient de faire, montre que l'on ne peut simplement inverser les positions lorsque l'on parle de la fille. Il n'y a entre le masculin et le féminin ni opposition, ni parallélisme, ni symétrie, ni complémentarité, mais un peu de tout cela.

Au sortir de l'œdipe, trois voies s'offrent à la fille :

- L'acceptation de sa tendance qui la pousse vers son père et transformera son envie de pénis en désir d'enfant ;
- Le déni de la castration, qui pourra la conduire vers un comportement homosexuel ;
- La sublimation et le refoulement de ses désirs sexuels.

La psychanalyse explique la frigidité féminine comme le résultat d'une fixation à la mère, premier et unique objet d'amour.

Le fantasme de prostitution

Ce fantasme, qui est le plus souvent le fait des femmes, serait un acte de vengeance à l'encontre de la mère (détestée pour ne pas leur avoir donné de pénis). La prostituée exerce une activité masculine, elle castre l'homme en ridiculisant son désir et en lui prenant son argent. Contrairement à ce que dit l'expression commune, elle ne vend pas son corps, car elle le garde tout entier pour elle. Et si la femme reçoit le pénis et le sperme de l'homme, l'homme, lui, ne reçoit rien de réel de la femme, sinon l'essentiel, qui appartient à l'imaginaire et au symbolique.



C'est son narcissisme, disait Freud, qui rend la femme énigmatique et attirante. Chez elle, l'angoisse de la perte d'amour joue le rôle que joue l'angoisse de castration chez l'homme.

Une histoire de poupée

En achetant une grande poupée à Cosette, Jean Valjean (dans *Les Misérables*, de Victor Hugo) ne fait pas seulement un magnifique cadeau à la petite enfant exploitée. Il permet à cette orpheline de retrouver sa mère puisque Cosette peut se projeter sur l'image de la poupée, et qu'elle prend du même coup la place de sa mère morte.



« L'homme chasse, la femme pêche » (Victor Hugo).

Si le comportement sexuel est, comme on dit aujourd'hui, « genré », la libido, pensait Freud, est la même chez l'homme et chez la femme. L'inventeur de la psychanalyse se place du point de vue biologique : la respiration et la digestion ne sont-elles pas identiques chez l'homme et la femme ? D'ailleurs, la biologie découvrira que le désir sexuel dépend de la sécrétion d'androgènes.



La vie psychique, selon Freud, est dominée par trois polarités :

- Celle du sujet (le moi) et de l'objet (le monde extérieur) ;
- Celle du plaisir et du déplaisir ;
- Celle de l'activité et de la passivité.



Si Freud caractérise le masculin par le pôle actif et le féminin par le pôle passif, il ne veut pas dire que l'homme est exclusivement actif et la femme exclusivement passive. Il était bien conscient des dangers d'une « naturalisation » de circonstances sociales et historiques particulières. « Il nous faut prendre garde, disait-il, de ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales qui acculent la femme à des situations passives. » Par ailleurs, le passif et l'actif ne sont pas seulement contraires puisqu'une activité est nécessaire pour imposer un but passif.

Freud précurseur de Simone de Beauvoir

Il appartient à la nature même de la psychanalyse, écrit Freud, de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme – ce serait pour elle une tâche difficilement réalisable –, mais d'examiner comment elle le devient. Or, pour la femme comme pour l'homme, la source première de leur constitution sexuée est la bisexualité.

La dualité de l'actif et du passif structure le rapport sexuel – même homosexuel. Les rôles peuvent être interchangés, ils ne sont jamais indifférenciés. Dans les partouzes (« soirées libertines » en langage politiquement correct), il y en a toujours qui restent en plan. S'il y a un domaine où l'égalité est introuvable, c'est bien celui de la sexualité.

Un acte sexuel implique quatre personnes, disait Freud. La libido unique ne contredit pas, en effet, la bisexualité fondamentale de l'homme et de la femme. La bisexualité est même plus accentuée chez la femme que chez l'homme, car l'homme n'a qu'un organe sexuel tandis que la femme en a deux (le clitoris et le vagin).



Consciemment, l'homme méprise ou admire la femme, inconsciemment, il la redoute. Il est très rare qu'il la haïsse. C'est pourquoi le terme « misogynie » utilisé comme un coup de bâton sur la tête convient généralement si mal.

Si l'hystérie est très majoritairement féminine, et la névrose obsessionnelle très majoritairement masculine, si les prisons sont remplies d'hommes et les hôpitaux psychiatriques de femmes, cela n'est dû ni à des gènes ni à des préjugés.

Le destin des pulsions



Freud distinguait trois points de vue sur l'appareil psychique :

- Le point de vue topique (qui traite des positions respectives des différentes instances psychiques : « topique » vient de *topos*, qui signifie « lieu » en grec) ;
- Le point de vue dynamique (qui traite des forces pulsionnelles) ;
- Le point de vue économique (qui traite des échanges et des déplacements de ces forces).

Et il désignait par le terme « métapsychologie » le mode d'observation d'après lequel les processus psychiques sont envisagés selon ces trois points de vue, respectivement ceux de la disposition, de la répartition et du devenir des forces dans le psychisme.

Il y a une économie des pulsions traduisible en termes de « quantum d'affect ». Comme un capital financier, une pulsion peut être investie, désinvestie, réinvestie. La libido joue en Bourse !

Du point de vue dynamique, la pulsion sexuelle est nécessairement présente dans le conflit psychique. Elle est l'objet privilégié du refoulement dans l'inconscient.



En 1915, Freud publie sous le titre *Métapsychologie* une série de cinq articles : « Pulsions et destins des pulsions », « Le refoulement », « L'inconscient », « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », « Deuil et mélancolie ».

Lorsque la pulsion n'est pas directement satisfaite (c'est le cas le plus favorable pour l'individu, mais aussi, malheureusement, le plus rare), elle connaît quatre destins possibles :

- Le refoulement (d'où les formations de compromis que sont les rêves, les symptômes et les actes manqués) ;
- La sublimation (la satisfaction est repoussée sur un autre plan, plus « idéal ») ;
- Le renversement dans le contraire (Freud distingue deux processus : le retournement d'une pulsion de l'activité à la passivité – exemples : l'inversion du sadisme en masochisme et de l'exhibitionnisme en voyeurisme – et le renversement du contenu – exemples : la transformation de l'amour en haine et du désir en angoisse) ;
- Le retournement sur la personne propre.

Cette quadripartition peut être réduite à une dualité puisque le renversement dans le contraire et le retournement sur la personne propre peuvent être considérés comme des effets du refoulement – auquel cas un désir non satisfait sera bien refoulé, ou bien sublimé.

Nietzsche précurseur de Freud

Les instincts qui ne trouvent pas d'issue vers l'extérieur se tournent vers l'intérieur, disait Nietzsche. Ainsi, le ressentiment (« C'est ta faute ! ») peut se transformer en mauvaise conscience (« C'est ma faute ! »).

Dans les prisons, les détenus qui ne peuvent plus manifester leur agressivité à l'extérieur détournent leur violence sur eux-mêmes en se mutilant et parfois en se suicidant.

L'énergie de la pulsion se décharge sur un objet-prétexte lorsqu'elle ne peut pas le faire directement. Ainsi, un employé insulté par son supérieur au bureau passera sa colère sur sa femme en rentrant chez lui, le même homme sexuellement excité par la rencontre d'une inconnue dans la rue se jettera sur sa femme en rentrant. Il est exceptionnel que les colères et les désirs qui se portent sur nous ne s'adressent pas en réalité à un tiers absent dont nous n'avons aucune idée.

Le refoulement



C'est à partir du moment où Freud mit au jour le mécanisme du refoulement – « le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse » – qu'il comprit que la cure ne doit plus viser l'*abréaction*, mais le remplacement du refoulement par un acte de jugement. Alors la psychanalyse remplaça la *catharsis*.

Il y a refoulement lorsque la représentation ne bénéficie pas d'un investissement psychique conscient. Le sujet, comme on dit couramment, « ne se rend pas compte » des raisons qui le font penser et agir ainsi.

L'affect devenu libre (puisque détaché de la représentation) pourra ainsi s'attacher par contre-investissement à d'autres représentations anodines. Ainsi, celui qui aurait désiré enchaîner les conquêtes féminines et qui se ramasse des râteaux à la pelle peut se rabattre sur l'argent. C'est la représentation qui est soumise au refoulement, pas l'affect.

Un désir non satisfait, et la plupart des désirs le sont, n'est pas détruit. Englouti dans la part obscure, immergée du psychisme, il n'en continue pas moins de mener une existence de taupe, resurgissant à l'occasion sous forme de rêve, d'acte manqué, ou de symptôme, qui sont de véritables taupinières. Tous ces signes sont une forme de revanche inconsciente sur la vie réelle.

Freud comparait le psychisme à la dualité du front et de l'arrière pendant la guerre : ce qui est permis à l'arrière est défendu au front, le critère déterminant étant la plus ou moins grande proximité de l'ennemi. Il utilisait également l'image du « bloc » ou de l'« ardoise magique » (voir chapitre 13) : c'est seulement la couche superficielle qui a perdu l'inscription, la couche profonde l'a gardée.

Développement durable

Toute relation affective intime assez longue entre deux personnes (rapports de couple, amitiés, relations entre parents et enfants) laisse un dépôt de sentiments hostiles dont on ne peut se débarrasser que par le refoulement. Il y a toujours un contentieux entre les individus, même lorsqu'ils s'aiment. C'est pourquoi les deuils les plus accablants finissent par être surmontés (les suicides consécutifs à la mort d'un proche sont rares).

En psychanalyse, il s'agit de répondre au problème de l'articulation du soma et de la psyché. Comme somatique, la pulsion est hors d'atteinte. Le refoulement, qui est une opération psychique, n'a pas de prise sur elle. Il ne peut porter que sur les représentants psychiques de la pulsion, que sur les « représentants-représentations ».



Dans le représentant psychique de la pulsion, Freud distingue la représentation et l'affect. Seul le représentant-représentation passe dans le système inconscient. L'affect est ce qui représente la pulsion. Il n'est pas refoulé, au sens propre du mot. Il est réprimé. Il peut se déplacer (tel est le cas de l'affect dans la névrose obsessionnelle) ou se transformer (tel est le cas de l'affect dans la paranoïa).

Comme la pulsion est continuellement active, le refoulement n'est jamais définitif. Il exige, le bougre (voir l'étymologie du mot dans un bon dictionnaire de langue), une dépense continue d'énergie. Lorsque celle-ci est momentanément supprimée, elle produit du plaisir : ainsi s'explique la jubilation des histoires drôles (voir chapitre 12).

Celui qui veut être meilleur que sa nature ne l'y dispose, dit Freud, peut toujours essayer de voir si, dans la vie, il réussit à produire autre chose qu'hypocrisie et inhibition. La vertu, disait encore Freud, ne rend pas les hommes aussi joyeux et forts dans la vie que l'on devrait s'y attendre, comme si elle portait trop de traces de son origine.

Le terroriste nous montre assez ce qu'il en coûte de ne pas savoir jouir et il le fait payer cher aux autres.



La névrose est fille du refoulement. Wilhelm Reich apostrophait les « filles de la révolution » en ces termes : « Si vous aviez été capables de donner une seule fois votre amour à un homme, vous auriez sauvé la vie à plus d'un Noir, à plus d'un Juif, à plus d'un travailleur. »

Pour Reich, le refoulement sexuel était l'expression d'une répression politique et sociale. Pour Freud, il est inhérent à la constitution psychique de l'être humain. Si, selon Freud et les freudiens, certains éléments sont refoulés, ce n'est pas, comme le croient Reich et les tenants de l'« hypothèse répressive » parce qu'ils sont incompatibles avec les normes sociales, mais parce qu'ils sont inconciliables avec la formation du moi. Dans *Totem et tabou*, Freud établit que ce n'est pas l'interdit qui cause le refoulement (telle sera la position de Reich), mais, à l'inverse, le refoulement qui conditionne l'interdit.

Le langage victime du refoulement

Nous avons davantage peur des mots que de la réalité qu'ils désignent. D'où les allusions, les tournures familières ou argotiques, les métaphores compliquées.

Contrairement aux prévisions, même dans un contexte de « libération » et de « transparence », les mots du sexe ne font pas exception. Ainsi, on ne dit plus « partouze » mais « soirée coquine », « partouzard » mais « libertin », « gode » mais *sex toy*. Naguère, on disait « sale », « cochon », « pornographique » ; aujourd'hui on dit : « coquin ». Un « coït » est un « câlin », une « fellation » une « gâterie ».



L'inconscient est un grand rusé. Dans un petit film de ses débuts, Charlot est refoulé à l'entrée d'un bal masqué en tant que clochard, mais il est un peu plus tard admis lorsqu'il fait croire qu'il est déguisé en clochard. Les désirs refoulés qui ne passent pas la rampe de la conscience peuvent être admis lorsqu'ils sont déguisés en clochards.

Ainsi, la phobie est résultat d'une projection (le danger intérieur a été transformé en danger extérieur) : l'avantage, c'est que l'on peut fuir un danger extérieur. Mais le prix à payer est lourd, c'est celui de la névrose : si le petit Hans (voir chapitre 22) présente une névrose (phobique), c'est parce que sa peur du père (castrateur) s'est déportée sur les chevaux.

La sublimation

Les deux bases de la civilisation humaine, disait Freud, sont la maîtrise de la nature et la sublimation des pulsions. La sublimation est le processus psychique par lequel la libido est déplacée sur un objet non sexuel socialement valorisé. Ainsi, le travail, le sport, le jeu peuvent être interprétés comme des sublimations de la pulsion sexuelle.

À la différence du refoulement, qui produit des névroses, la sublimation apporte de réelles satisfactions.

Freud appelle « capacité de sublimation » « cette faculté d'échanger le but qui est à l'origine sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel mais psychiquement parent avec le premier ». Dans *Ce que dit la bouche d'ombre*, Victor Hugo s'autorisait déjà de l'origine chimique du terme lorsqu'il évoquait « la sublimation de l'être par la flamme, de l'homme par l'amour ». Alors que le symptôme défigure, la sublimation transfigure. Elle est une forme de spiritualisation.



Freud estimait que la pulsion sexuelle des homosexuels est particulièrement apte à la sublimation culturelle. « Les tendances homosexuelles, écrivait le père de la psychanalyse, représentent la contribution fournie par l'érotisme à l'amitié, à la camaraderie, à l'esprit de corps, à l'amour de l'humanité en général. »



Le terme aristotélicien « catharsis » a été traduit tantôt par « purgation », tantôt par « purification ». « Purgation » suppose que la passion a été supprimée ; « purification » signifie qu'elle est passée sur un plan plus élevé.

Du point de vue psychanalytique, l'affect ne peut jamais être véritablement anéanti.

En un sens, la sublimation constitue un investissement de la libido sur le moi propre, elle a par conséquent une dimension narcissique importante. L'idéal du moi, que Freud identifiait au surmoi (voir chapitre 14), était conçu par lui comme l'héritier du narcissisme primaire.

Pourquoi les filles réussissent-elles mieux à l'école que les garçons ?

D'après certaines études, la capacité à contrôler ses propres (im)pulsions constituerait la différence comportementale la plus importante entre les filles et les garçons, de 3 à 13 ans. Les filles auraient ainsi moins de difficultés que les garçons à s'adapter à l'école.



Lacan oppose sublimation et idéalisation : alors que l'idéalisation concerne l'objet, la sublimation touche la pulsion.

Lacan rapproche la sublimation de la perversion comme deux formes de transgression au-delà des limites du principe de plaisir par le principe de réalité. « Kant avec Sade » est le titre provocant d'un article qu'il a écrit : comment le philosophe de l'impératif catégorique, du devoir moral pur, peut-il être associé avec l'écrivain embastillé dont le cerveau surchauffé a parcouru l'espace des transgressions ? Mais « Kant avec Sade » ne doit pas être compris comme : Kant était sadique (quoique…) ; mais comme : Sade était kantien car chez l'auteur de *Justine* accomplir son devoir signifie suivre son propre désir.

La perversion

Alors que le sens commun considère la sexualité normale comme première et ses déviances comme des écarts secondaires, la psychanalyse inverse cet ordre : les perversions sexuelles constituent le noyau premier d'une sexualité qui ne devient normale qu'à l'issue d'un long développement secondaire. La perversion n'est ni une absence ni une monstruosité, mais une caricature du processus sexuel normal. Une caricature, en effet, grossit et simplifie les traits, elle fixe l'attention sur une partie déterminée du corps, aux dépens des autres. Mais une caricature aussi est ce qui, par excellence, fait reconnaître une personnalité.



Les ennemis de la psychanalyse aiment à croire que pour elle tout est sexuel. Mais cela, que tout a un sens sexuel, est précisément la position de la perversion, et l'amour est heureusement là pour nous détromper.

Freud définit la névrose comme l'envers de la perversion. Alors que le névrosé est frustré (il ne se satisfait que des formations substitutives de son refoulement), le pervers jouit. Et il n'est pas, contrairement à ce que croyaient à la fois la rumeur et la science, un malade mental, même si certaines perversions ont des éléments communs avec la psychose.



« Nous, les Espagnols, c'est la messe le matin, la corrida l'après-midi, et le bordel le soir. Et tout cela se mélange dans la tristesse » (Picasso). La névrose le matin, et la perversion le reste de la journée.

Le racisme n'a pas le même sens chez un paranoïaque et un pervers. Et il est partagé par bien des gens qui ne sont ni paranoïaques ni pervers.

Les perversions de l'adulte manifestent des fixations régressives à des goûts et des comportements qui sont ceux de l'enfant. Au départ, en effet, les pulsions sexuelles de l'enfant sont des pulsions partielles (voir *supra*) et elles ne sont réunifiées que progressivement. La perversion est une sorte de bond en arrière, un « en deçà » du travail de synthèse par lequel l'enfant a dû passer pour maîtriser l'unité de sa libido.



Après Krafft-Ebing, Freud distingue les perversions quant à l'objet (pédophilie, zoophilie, nécrophilie), et les perversions quant au but (fétichisme, travestisme, exhibitionnisme, voyeurisme, sadisme, masochisme).



Hannah Arendt disait à propos des camps nazis que les gens normaux ne savent pas que tout est possible. Les hommes normaux ne savent pas jusqu'où peuvent aller les perversions sexuelles.



En 1886, le psychiatre Richard von Krafft-Ebing fait découvrir à un large public dans sa *Psychopathia sexualis* un catalogue de perversions dont beaucoup n'avaient même pas idée. C'est à lui que l'on doit les termes « sadisme » et « masochisme ».

Freud, qui a lu cet ouvrage avec attention, appelait « pathologiques » les perversions qui surmontent la pudeur, le dégoût, l'horreur et la douleur comme la coprophagie ou le viol des cadavres. Mais ce qu'il met en évidence, c'est ce paradoxe qu'il y a toujours dans les pires aberrations une idéalisation de la pulsion sexuelle, si bien que l'on peut dire que dans la sexualité ce qu'il y a de plus élevé et de plus bas est en rapport intime.



Le phénomène de la perversion est peut-être celui qui révèle le mieux la grande dissymétrie entre les sexualités masculine et féminine. Le sadisme, le voyeurisme et le fétichisme sont en effet rarissimes chez les femmes. Le cas que rapporte le psychanalyste Stoller, d'une femme qui ne pouvait parvenir à l'orgasme qu'en vomissant, n'est pas, on l'imagine, tellement plus répandu que celui du violeur de cadavres.

Le cas de l'homosexualité

Freud ne classait pas l'homosexualité comme telle dans le groupe des perversions. Il ne la considérait pas non plus, comme faisaient beaucoup de ses confrères, comme une dégénérescence (il en voyait pour preuve le fait qu'il y a beaucoup d'invertis occasionnels). Dans les années 1920, Freud se rangea du côté d'Otto Rank, contre Karl Abraham, qui voulait interdire aux homosexuels le droit de devenir psychanalystes.

À une mère américaine désemparée, qui lui avait écrit (en 1935) pour lui demander conseil à propos de son fils, il répondit : « Je crois comprendre d'après votre lettre que votre fils est homosexuel. J'ai été frappé du fait que vous ne mentionnez pas vous-même ce terme dans les informations que vous me donnez à son sujet. Puis-je vous demander pourquoi vous l'évitez ? L'homosexualité n'est évidemment pas un avantage, mais il n'y a là rien dont on doive avoir honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement et on ne saurait la qualifier de maladie ; nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle, provoquée par un certain arrêt du développement sexuel. » Après avoir évoqué quelques grands hommes du passé qui ont été homosexuels (Platon, Michel-Ange, Léonard de Vinci), Freud écrit : « C'est une grande injustice de persécuter l'homosexualité comme un crime, et c'est aussi une cruauté. »



Il fallut attendre 1974 pour que l'American Psychiatric Association (APA) se décide à retirer l'homosexualité de sa liste des maladies mentales. Ce qui était une mesure de bon sens.

En 1987, l'APA fit aussi disparaître le terme « perversion » de la terminologie psychiatrique, pour le remplacer par celui de « paraphilie ». Ce qui était une concession ridicule à l'air du temps.

Le *DSM IV* (1994) divise les troubles sexuels en trois catégories : les dysfonctions sexuelles (impuissance, vaginisme…), les paraphilies et les troubles de l'identité de genre.

Un nouveau criminel type

Le pédophile est devenu un criminel type des sociétés démocratiques modernes. Il suscite le scandale et le dégoût. Sa victime, l'enfant, est faible, et c'est pourquoi le pédophile est répugnant.

Mais qu'est-ce qui fait qu'un homme puisse être sexuellement attiré par des enfants ? Un pédophile raconte qu'avant l'âge de 13 ans il avait toujours été attiré par des petites filles et qu'il fut violé par une sœur, plus âgée que lui, qu'il adorait. Dès lors, toute son attirance physique s'est portée sur des petits garçons.



Le fétichisme constitue peut-être pour la psychanalyse la perversion la plus emblématique. Le fétiche (un objet ou une partie du corps) est le substitut symbolique du pénis dont l'enfant découvre le manque chez sa mère.
Le fétichisme est interprété par la psychanalyse comme l'expression d'un déni spécifique : celui de la castration. Dans le fétichisme, l'affect (l'angoisse de castration) est refoulé, tandis que la représentation (le sexe sans pénis) est l'objet d'un déni.



Le terme « fétichisme » vient de la religion. Marx l'a utilisé dans l'expression « fétichisme de la marchandise » pour désigner la perversion (justement !) du capital consistant à couper l'objet du travail vivant qui l'a produit. C'est Alfred Binet, créateur de la psychologie différentielle, et inventeur du fameux QI, qui fut le premier à donner un usage sexologique au terme « fétichisme », en 1887.

Le fétichisme est une perversion masculine. La femme ne peut vivre spontanément son sexe comme séparé de son corps. Ou alors, c'est son corps tout entier qui est fétichisé.

Dans la mesure où la pornographie, à la différence de l'érotisme qui procède par globalité allusive, se fixe exclusivement sur les parties et les actes sexuels, on peut dire d'elle qu'elle est perverse.



L'écrivain Georges Bataille défiait n'importe quel amateur de peinture d'aimer une toile autant qu'un fétichiste aime une chaussure. Le simple toucher de la main ou de la peau du visage, la caresse ou le contact des cheveux peuvent exercer un effet orgastique chez les fétichistes.

Chapitre 16

Pulsions de vie et pulsions de mort

Dans ce chapitre :

- L'hypothèse la plus audacieuse de la psychanalyse
- L'homme constamment entre la vie et la mort

Après la guerre de 1914-1918, Freud remanie considérablement la théorie psychanalytique. En même temps qu'il découvre la seconde topique (voir chapitre 14), il partage les pulsions en une dualité nouvelle : d'un côté les pulsions de vie, et de l'autre les pulsions de mort. Les pulsions de vie regroupent les pulsions d'autoconservation et les pulsions sexuelles (libido narcissique et libido d'objet). La nouveauté révolutionnaire, c'est donc l'apparition de pulsions de mort s'opposant aux pulsions de vie.

Origine de l'idée de pulsion de mort



Dans les années 1970, un assassin médiatique, Jacques Mesrine, qui finira abattu par la police, a publié en plaidoyer *pro domo* un ouvrage intitulé *L'Instinct de mort*. Rappelons qu'il n'y a pas plus d'instinct de mort que d'instinct sexuel ou d'instinct de conservation chez l'être humain. Les pulsions n'ont pas l'unité de l'instinct ni leur nécessité biologique. Elles se manifestent de façon non seulement diverse (entre les individus, et chez un même individu), mais contradictoire.

Attraction et répulsion



Freud, pourtant très méfiant envers la philosophie, a trouvé chez un très ancien philosophe grec, Empédocle (V^{e} siècle avant Jésus-Christ), la première expression de la dualité force de vie/force de mort.

Chez Empédocle, la nature est partagée entre l'amour, qui est une force d'association, et la haine, qui est une force de dissociation. Tantôt l'une, tantôt l'autre l'emporte. Lorsqu'un corps est organisé, l'amour a vaincu la haine, lorsqu'il est désorganisé, par la destruction ou par la mort, c'est la haine qui a vaincu l'amour.

Plus tard, l'alchimie, puis la chimie découvriront deux forces fondamentales, que l'on retrouvera en électricité et dans le magnétisme : l'attraction et la répulsion.

Dans la psychanalyse, ces deux forces seront désignées par des noms de dieux grecs : Éros (le dieu de l'Amour, qui nous a donné « érotisme »), et Thanatos (le dieu de la Mort, frère d'Hypnos, le dieu du Sommeil).

Éros établit des unités toujours plus grandes. Il est un agent de liaison qui, comme celui des services de contre-espionnage, travaille dans le plus grand secret. C'est Éros qui maintient la cohésion de tout ce qui vit. Thanatos, lui, est un agent « déliaison ».

La libido a pour tâche de rendre inoffensive la pulsion de mort et elle s'en débarrasse en la dérivant en grande partie vers l'extérieur. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle, où elle a un rôle important à jouer.



C'est Sabina Spielrein (voir chapitre 23) qui a découvert la notion de pulsion destructive et sadique dont Freud s'est inspiré pour son concept de pulsion de mort. En 1912, la jeune femme a publié un article intitulé « La destruction comme cause du devenir ». Cet article figure dans l'ouvrage *Sabina Spielrein. Entre Freud et Jung*, qui contient par ailleurs la correspondance entre Freud et Jung.

Quant au nom de Thanatos, il avait été proposé par le psychanalyste Stekel pour désigner les souhaits de mort présents dans les rêves. Mais Freud n'a jamais utilisé ce nom dans ses écrits.

Freud a longtemps résisté à l'idée de pulsions qui signifieraient l'existence d'une agressivité et d'une destructivité primordiales.

La guerre de 1914-1918

Pour expliquer le « tournant de 1920 », on a évoqué le choc produit par les destructions et les barbaries de la Première Guerre mondiale, qui sont apparues aux intellectuels qui n'avaient pas versé dans le délire nationaliste (ils ne furent pas si nombreux) comme un véritable suicide collectif.

Par ailleurs, durant cette guerre, Freud s'est trouvé confronté à un type de névroses (que l'on appellera « névroses de guerre ») qui opposait à sa

théorie un défi véritable. Les symptômes de ces névroses (cauchemars, incapacité à agir ou à réagir normalement…) ne sont pas des formations de compromis (on se souvient que tel est le sens des symptômes névrotiques), c'est peu dire qu'ils n'apportent au patient aucune satisfaction. Dans la névrose traumatique en effet (la névrose de guerre en est une), l'événement traumatisant est ressassé, le même cauchemar se répète, aucun travail symbolique inconscient (le déplacement et la condensation déformant l'événement au point de le rendre méconnaissable) n'a lieu. Le passé refoulé ou infantile semble ne jouer aucun rôle. La névrose de guerre ne s'explique pas par le refoulement. Bref, elle plombe une théorie essentiellement fondée sur le mécanisme du refoulement.

Le syndrome de Rambo

On appelle parfois ainsi aujourd'hui le stress post-traumatique : les anciens combattants (vétérans du Vietnam et de l'Irak) et les victimes d'attentat se remettent en situation de risque extrême par des conduites asociales, ou des addictions. Certains manifestent une dévorante passion des armes. En somme, ils répètent ce qu'ils devraient fuir.

Les manifestations de la pulsion de mort

Comme l'inconscient, la pulsion est invisible et comme l'inconscient elle se fait voir aussi. Qu'est-ce qui peut faire penser qu'il existe en nous une pulsion de mort ?

La compulsion de répétition



Sous le nom de *Wiederholungszwang* (« compulsion de répétition »), Freud met au jour le mécanisme inconscient par lequel est tenu en échec le principe de plaisir : une angoisse, une phobie, un cauchemar reviennent sur les lieux de leurs crimes. La souffrance est servie, l'inconscient lui remet le couvert.

La vie est créatrice de différence, et c'est pourquoi elle est organisatrice. La répétition, elle, est du côté de la mort lorsqu'elle n'est pas une forme d'apprentissage. La compulsion de répétition, dont l'idée a été suggérée à Freud par l'observation des névrosés de guerre, sera interprétée par lui comme une expression de la pulsion de mort.



Le « jeu de la bobine », auquel Freud a consacré un texte important, vient de l'observation du jeu auquel s'adonnait son petit-fils, Ernest, âgé d'un an et demi, qui s'amusait à faire disparaître sous un meuble et à faire revenir une bobine attachée à une ficelle. Ce jeu du *Fort/Da* (« là/ici » en allemand), par lequel l'enfant s'amusait à faire disparaître la bobine puis à la ramener à lui, sera interprété par Freud comme une mise en scène symbolique d'une situation déplaisante pour l'enfant (l'absence de sa mère) mais qui, par la certitude du retour, finissait par être maîtrisée et par provoquer une jubilation certaine. Un jeu figure ce va-et-vient : lorsque la mère s'amuse à cacher puis à découvrir son visage avec ses deux mains, la jubilation de l'enfant signifie une inquiétude maîtrisée.

Mais si l'enfant répète un traumatisme, c'est donc qu'il y est contraint, d'une contrainte intérieure, celle de la compulsion de répétition.

L'agressivité



« Quiconque a observé des artilleurs sur le champ de bataille, ou regardé dans les yeux des combattants aguerris au sortir du carnage, ou encore étudié des descriptions que des bombardiers ont pu donner de leurs sentiments au moment de frapper leurs cibles trouvera qu'il est difficile d'échapper à la conclusion qu'il existe une jouissance de la destruction » (Jesse Glenn Gray, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*).

Lorsque l'agressivité et la destructivité ne trouvent pas de débouchés extérieurs, alors elles se tournent vers la personne propre. Ainsi, nombre de prisonniers violents se mutilent de façon horrible. Le suicide est un meurtre de soi.



En 1932, Einstein, qui faisait partie d'un comité culturel de la SDN (la Société des Nations, l'organisation internationale précurseur de l'ONU), écrit à Freud pour lui demander quelles sont les chances et les moyens de voir un jour la paix s'établir sur Terre. Cette lettre et la réponse de Freud seront publiées en un opuscule intitulé *Pourquoi la guerre ?*

La réponse de Freud, on s'en doute, est de tonalité sceptique. Seule une minorité d'hommes, selon lui, est susceptible de s'arracher à la pulsion de mort. Tout ce que l'on est en droit d'espérer, c'est qu'elle entraîne derrière elle d'autres pacifistes.

Freud dédicacera cet opuscule à… Mussolini (voir chapitre 5) !

Sadisme et masochisme

Le sadisme et le masochisme doivent être compris selon une logique de la destruction. Au début, Freud considérait le masochisme comme une perversion parmi d'autres. À la fin, il le voyait comme le modèle, la source et l'aboutissement de toute perversion s'alimentant à la source même inconsciente de la morale, le surmoi. Le surmoi, dont Freud disait qu'il apparaît comme « une culture de la pulsion de mort », est un bourreau sadique que nous logeons tous en nous-mêmes.

Le sadisme

D'abord tournées vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, les pulsions de mort sont secondairement tournées vers l'extérieur, se manifestant alors sous la forme de la pulsion d'agression ou de destruction.



Freud rapporte ce conte oriental. Un sultan s'était fait établir son horoscope par deux astrologues. « Sois loué, Seigneur, pour ta félicité, dit le premier, car il est écrit dans les étoiles que tu verras mourir avant toi tous ceux de ta parenté. » L'astrologue est exécuté. « Sois loué pour ta félicité, dit le second, car il est écrit dans les étoiles que tu survivras à tous ceux de ta parenté. » Le second astrologue est richement récompensé. Pourtant les deux avaient exprimé le même accomplissement de souhait !



On appelle « pulsion d'emprise » une pulsion non sexuelle qui ne s'unit que secondairement à la sexualité et dont le but est de dominer l'objet par la force.

Le sadisme est compris comme une dérivation, vers l'objet extérieur, de la pulsion de mort, qui originairement vise à détruire le sujet lui-même. Le masochisme est antérieur au sadisme. Il est un sadisme exercé sur soi.



« L'amour est toujours incertain, la haine toujours sûre », dit André Green.

La haine est irréductible aux pulsions sexuelles. Pour Freud, elle est une relation aux objets plus ancienne que l'amour. Au commencement, l'extérieur et le haï sont identiques puisqu'ils font obstacle au narcissisme. Plus tard, la haine que l'enfant éprouvera pour l'objet déterminé qui lui procure du déplaisir sera une haine seconde.

Melanie Klein, qui repère, sous la forme de l'envie, l'existence d'une haine primordiale chez le petit enfant (voir chapitre 8), fait jouer un rôle majeur aux pulsions de mort dès l'origine de l'existence humaine.

Le masochisme



Il y a diverses façons de se suicider, et les plus visibles ne sont pas les plus nombreuses. Si les suicides, tels qu'ils sont répertoriés dans les statistiques sociales, sont somme toute assez rares, les comportements suicidaires, en revanche, sont tout ce qu'il y a de plus banal.

« Que de gens ont voulu se suicider et se sont contentés de déchirer leur photographie ! » écrivait Jules Renard.



Loin d'être la manifestation d'une vitalité triomphante, le narcissisme est signe de mort. Dans le repli sur soi, l'élan vital se rétracte. Et puis n'oublions pas que Narcisse meurt sottement (voir chapitre 15).

Sous l'expression « narcissisme négatif », André Green s'est proposé de penser les relations entre narcissisme et pulsion de mort.

L'être humain n'a pas son pareil pour organiser son propre malheur. Pour en baver, il dispose d'une multitude de stratégies.

Soit les bêtises que l'on fait pour être puni. La psychanalyse parle d'un besoin de punition, qui est un masochisme moral. Le sujet cherche des situations pénibles ou humiliantes, et il s'y complaît. Il est le bourreau de soi-même. Nietzsche avait pressenti ce renversement : il y en a qui tuent pour être punis. Le mécanisme se met en place très tôt. Il y a des enfants qui chapardent pour recevoir une fessée.

Comme le besoin de punition, la névrose d'échec peut être interprétée en termes de pulsion de mort. Parmi ceux qui ratent tout ce qu'ils entreprennent, il y en a un certain nombre qui s'y entendent à merveille. Et comme ils parviennent à rater, cela constitue pour eux une réussite certaine. Devant le succès assuré, ils ont ce mouvement de recul qui leur garantit la victoire de l'échec.

Question : si un homme essaie d'échouer et qu'il réussit, dira-t-on qu'il a échoué ou réussi ?



Nietzsche disait que la volonté de puissance préférait vouloir le rien plutôt que de ne rien vouloir. Ainsi, les ascètes de l'Inde qui poussent leurs mortifications jusqu'à la mort montrent jusqu'à quel point l'exacerbation de la volonté de puissance peut aller : jusqu'à l'autodestruction.

Alors, la pulsion de mort est-elle désir de mort ou mort du désir ? Les deux.

La « névrose de destinée » est une autre manifestation de la compulsion de répétition. Elle est caractérisée par le retour périodique d'une suite d'événements malheureux se succédant toujours dans le même ordre.

Il y a quelque chose de véritable dans ce que la superstition populaire appelle la « loi des séries ». Un incident (une remarque désobligeante du chef de service, par exemple) appelle un accident (de voiture, par exemple), lequel en appelle un autre (on se coupe la main en bricolant). Une série semblable peut se répéter, avec variantes.

Pour André Green, l'idée de la pulsion de mort ne vient ni du spectacle de l'anéantissement de la culture par la guerre, ni de l'observation des névrosés

de guerre, ni du jeu de la bobine, mais, plus profondément, de la « réaction thérapeutique négative » qui place la cure psychanalytique dans une impasse.



Le transfert peut être positif (l'analysant éprouve un sentiment amoureux envers son analyste) ou négatif (lorsque le sentiment est haineux ou agressif). Puisque l'inconscient ignore la négation, la cure analytique ne peut faire autrement que de mettre au jour des situations contradictoires.

On parle de réaction thérapeutique négative lorsque l'analysant, mécontent de l'amélioration de son état, replonge dans sa névrose. Le sentiment de culpabilité se trouvant satisfait dans la maladie se retrouve sans objet lorsque celle-ci s'éloigne. Si bien que le patient est dans un état de profonde angoisse.

La psychanalyse est une discipline qui nous a fait découvrir qu'il pouvait paradoxalement exister des naufragés s'accrochant à des bouées de perdition.

La nature de la pulsion de mort



Dans *Au-delà du principe de plaisir*, qui présente sa théorie de la pulsion de mort, Freud use de prudence. Il précise que sa thèse doit être considérée comme de pure spéculation, qu'elle n'est qu'un essai de poursuivre jusqu'au bout une idée pour voir jusqu'où elle peut conduire.

L'hypothèse biologique

À partir du schéma évolutionniste darwinien tel que l'avait développé Ernst Haeckel au XIX^{e} siècle, Freud émet l'hypothèse selon laquelle il y aurait, dans le monde vivant une tendance à régresser vers l'état antérieur de matière inerte d'où il est issu. Alors que la vie est, comme l'a établi Haeckel, un processus de complexification croissante (elle a commencé par une cellule unique et a abouti aux mammifères supérieurs), il y aurait, selon Freud, un mouvement inverse d'involution qui ferait retourner la vie à l'état de non-vie.

Cette énergie évolutive ou régressive se présenterait chez l'être humain sous la forme de pulsion de mort.

Dans *Thalassa*, écrit quatre ans plus tard, Ferenczi reprend l'idée d'une tendance universelle à revenir à l'état primordial (voir chapitre 7).



La thermodynamique, qui est la branche de la physique consacrée aux différentes formes d'énergie et aux échanges d'une forme à d'autres, a, sous le nom d'« entropie », diffusé l'idée de processus à la fois irréversibles et désorganisateurs.

Le monde de la vie, avec son extraordinaire complexité et son développement évolutif, peut apparaître comme une objection à la loi d'entropie selon laquelle tout système physique se dirige vers un état d'uniformité et de désorganisation. Certains y ont même vu la preuve de l'existence de Dieu…

L'hypothèse que Freud développe dans *Au-delà du principe de plaisir* consiste à soumettre le monde vivant à la loi d'entropie. Si bien que la vie ne fait pas exception dans le monde matériel. Il n'est pas vrai que la vie aille toujours dans le sens d'une organisation plus complexe. Freud repère la mécanique de répétition dans l'aptitude qu'ont certains animaux inférieurs à reconstituer un organe perdu, dans les migrations des poissons et des oiseaux, et, d'une manière générale, dans les instincts des animaux. L'apparition de la vie trouble un état de stabilité énergétique d'origine. La pulsion de mort serait le retour à cet état de stabilité.

S'il est de la nature de la pulsion, de n'importe quelle pulsion, de tendre à retourner à un état antérieur, alors il y aurait chez l'organisme vivant une tendance à retourner à l'état inorganique, inerte.

L'apparition de la vie serait donc à la fois la cause de la prolongation de la vie (la vie tend à se perpétuer) et de l'aspiration à la mort. Si bien que l'on peut dire que la vie est une lutte ou un compromis entre ces deux tendances.

Les pulsions de mort opèrent en silence, disait Freud. La pulsion de mort, cela signifie que la mort est déjà *en nous*, qu'elle n'est pas seulement un événement situé au terme de notre vie.

Si la pulsion a une nature régressive, alors la pulsion de mort est la pulsion par excellence. Ferenczi disait qu'il n'y a pas de mort paisible. « Agonie » vient d'un mot grec signifiant la « lutte ». La vie a commencé par une catastrophe (la naissance), elle se termine par une catastrophe (la mort). Mais, dit Ferenczi, dans les instants qui précèdent les derniers mouvements respiratoires on peut constater une réconciliation complète avec la mort et même parfois des expressions de satisfaction signalant l'accession à un état de calme parfait, comme dans l'orgasme, après la joute sexuelle. Dans la mort, dit Ferenczi, on retrouve des caractères semblables à la régression intra-utérine, tout comme dans le sommeil et le coït. Ce n'est pas sans raison si les primitifs enterrent leurs morts en position fœtale : ils montrent par ce rite l'identité symbolique de la mort et de la naissance.

C'est de soi-même que l'on meurt

Tout organisme meurt nécessairement par des causes internes, quand bien même il est victime d'un accident extérieur. En fait, toute mort est une manière de suicide.

La biologie moderne a découvert plusieurs phénomènes montrant que la vie peut se retourner contre elle-même, et travailler pour la mort.

Ainsi l'apoptose (la mort programmée des cellules) intervient-elle dans des contextes indépendants de toute pathologie.

Les cancers sont objectivement un triomphe éclatant de la vie (les cellules grossissent et se multiplient). C'est ce triomphe éclatant qui débouche sur la mort. Avec le cancer, la vie exagère. Selon certains chercheurs, qui sur ce point confirment l'hypothèse freudienne, le cancer serait la réminiscence dans les organismes actuels d'une vie très archaïque, celle des premiers organismes multicellulaires apparus sur Terre il y a un milliard d'années. Les animaux complexes, avec des organes et des cellules très différenciées, ont été précédés par des colonies de cellules indifférenciées semblables à des tumeurs, et dans lesquelles la coopération était rudimentaire. Sur 100 gènes impliqués dans le cancer chez l'homme, 90 sont présents chez l'éponge.

Autre cas : dans les maladies auto-immunes, l'organisme est devenu son propre ennemi et s'agresse lui-même.

Principe de nirvana et principe de constance



La psychanalyste Barbara Low a appelé « principe de nirvana » (une expression reprise par Freud) la tendance de l'appareil psychique à ramener à zéro ou à réduire le plus possible la quantité d'excitation – qu'elle soit d'origine externe ou interne.

Sous l'expression « principe de constance », parfois confondu avec le principe de nirvana, trois tendances différentes de l'appareil psychique ont été désignées : la tendance à la réduction, celle à la constance, et celle à la suppression de la tension due à l'excitation. Il faudrait par conséquent réserver l'expression « principe de constance » à la tendance au maintien de la quantité d'excitation, l'expression « principe de nirvana » à la tendance à la réduction et à la suppression de la quantité d'excitation. Cette dernière modalité, de suppression, est davantage conforme à l'origine bouddhique de la notion de nirvana. Son lien avec la pulsion de mort est plus manifeste.

À la tendance à abaisser jusqu'à zéro la quantité d'excitation correspond le principe de plaisir, tandis qu'à la tendance à maintenir la quantité d'excitation à un niveau constant correspond le principe de réalité.



Lorsque l'on parle de principe de constance, trois systèmes peuvent être en jeu :

- L'appareil psychique, avec l'énergie qui y circule ;
- L'ensemble formé par l'appareil psychique et l'organisme ;
- L'ensemble formé par l'organisme et son milieu (en ce cas le principe de constance a pour effet la réduction de l'énergie interne de l'organisme jusqu'à reconduire celui-ci à l'état inorganique).



Le principe de constance, que Freud a trouvé chez Gustav Fechner, le fondateur de la psychophysique (la psychologie expérimentale fondée sur l'idée que les activités du psychisme peuvent être mesurées comme des quantités physiques), est une application à la psychologie du premier principe de la thermodynamique, selon lequel, dans un système physique donné, la quantité totale de l'énergie est conservée.

En psychologie, la constance est obtenue par la décharge de l'énergie présente ou par l'évitement de ce qui pourrait augmenter la quantité d'excitation.

Le principe de constance est en rapport étroit avec le principe de plaisir dans la mesure où le déplaisir peut être compris comme la perception d'une tension accrue et le plaisir comme ce qui traduit une diminution de cette tension. Freud s'est fait à lui-même cette objection : une sensation de plaisir peut accompagner une augmentation de tension (tel est le cas de l'excitation sexuelle, l'homme et la femme éprouvent déjà du plaisir mais aspirent aussi à sortir de cet état).

Éros et Thanatos entre la guerre et la paix



« La sexualité sert de monnaie courante dans l'acquittement normal de notre dette envers la mort » (Otto Rank). Nous avons un sexe « pour » ne pas mourir tout à fait, mais biologiquement parlant, c'est aussi parce que nous avons un sexe que nous mourons. Grâce au sexe, l'organisme peut se perpétuer, et donc acquérir une sorte d'immortalité. Mais c'est à cause du sexe (voir l'étymologie du mot, qui renvoie à la coupure, à la séparation, à la *section*) que nous mourons. Les organismes les plus simples se perpétuent par division. N'ayant pas de sexe, ils ne meurent pas. La jouissance sexuelle est un lot de consolation qui nous dédommage un peu de la peine que nous avons de devoir mourir.

L'écrivain Georges Bataille disait que l'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort. Les philosophes amis de Hegel parleraient d'une dialectique entre Éros et Thanatos. Il y a entre les deux forces à la fois

séparation et connivence. Même dans ses formes les plus sublimées, c'est-à-dire les plus civilisées en amour et en tendresse, le sexe garde une irréductible dimension de sauvagerie. Les anomalies et perversions répertoriées dans la *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing (on parlait le latin pour décrire les choses les plus délicates), pour monstrueuses qu'elles nous paraissent (que l'on songe au cas de cet homme qui déterrait les cadavres même pas frais des femmes pour les violer, un cas si aberrant que le Code pénal de l'époque ne l'avait pas prévu), sont des grossissements de tendances qui se trouvent à l'état latent chez tous.

Il y a à la fois un lien entre la désexualisation et la pulsion de mort (que l'on songe à l'ascétisme extrême), mais aussi un lien entre la sexualité et la jouissance sexuelle, et la pulsion de mort.

Le sexe entre la vie et la mort

Dans *La Peau de chagrin*, le roman de Balzac que lut Freud avant de mourir, le héros perd un peu de sa vie après chaque plaisir. Dans *La Bouteille endiablée*, la nouvelle de Stevenson, les personnages successifs acquièrent un talisman capable de satisfaire tous leurs souhaits, mais ils sont promis à l'enfer s'ils meurent en sa possession. Or ils ne peuvent le revendre qu'à la moitié du prix auquel ils l'ont acheté. À la fin de l'histoire, quelqu'un a acheté le talisman à une valeur qu'il ne peut plus diviser par deux…



Le psychanalyste Wilhelm Stekel rapporte le cas d'un homme qui devait nécessairement suivre un enterrement pour être en état d'érection. Quittant le convoi au moment où celui-ci pénétrait dans le cimetière, il se précipitait dans un bordel où il pouvait avoir plusieurs rapports sexuels. C'était le risque de mourir qui stimulait cet homme : simuler la marche vers la mort puis la vaincre par l'excitation érotique.

Éros et Thanatos, copains comme cochons

La maladie, on l'a vu avec le cancer, est une forme de vie : seul le vivant est malade, les étoiles filantes ne tombent jamais malades, la poussière n'est jamais enrhumée, et si l'on parle de la maladie des pierres, c'est par image.

Dans le fonctionnement psychique normal, les deux pulsions, de vie et de mort, sont intriquées. C'est grâce à leur mélange avec des éléments érotiques que les pulsions de mort sont rendues inoffensives. Lorsque ce mélange se défait, les pulsions de mort libérées sont déviées vers l'extérieur sous une forme agressive.



Le 27 mars 2002, un jeune homme du nom de Richard Durn tire à l'arme automatique sur le conseil municipal de Nanterre, alors en pleine réunion, et puis se tue. Bilan : 8 morts et 14 blessés.

La veille, ce tueur de masse avait écrit une dernière lettre à sa mère : « Maintenant, la lâcheté, c'est fini. Je dois crever au moins en me sentant libre et en prenant mon pied. C'est pour cela que je dois tuer des gens. Une fois dans ma vie, j'éprouverai un orgasme. »



En 1981, à Paris, un Japonais, fils d'un gros industriel, tue une étudiante néerlandaise, dépèce son cadavre et le mange morceau par morceau (il avait pris soin de conserver les paquets au réfrigérateur).

Âgé de 32 ans, ce cannibale amoureux mesurait 1,52 m et ne pesait que 35 kg. Il ne faisait jamais l'amour. À sa naissance, il n'avait pas respiré pendant vingt minutes : cette anoxie cérébrale explique sa chétivité. À l'âge de 2 ans, il fut frappé d'encéphalite et en garda des pertes d'inhibition. Son fantasme de dévoration viendrait de là.

Déclaré irresponsable, libéré quatre ans après son crime, il revint dans son pays, où il devint une curiosité médiatique. Il a écrit pas moins de cinq livres sur son crime et a participé à de nombreux shows télévisés (en France, une loi interdit de telles obscénités).

La drogue n'existerait évidemment pas sans la jouissance qu'elle procure, et plus encore sans le désir de jouissance qu'elle promet. Qu'elle bascule volontiers du côté de la mort lente, par la destruction de soi, ou soudaine, cela est si évident que cela mérite d'être répété.

Une arme contre la pulsion de mort : l'humour

L'humoriste Alphonse Allais avait tellement excédé par ses moqueries un videur de cabaret, homme assez fruste mais baraqué, que celui-ci, rouge de colère, lui cria : « Je vais t'arracher la tête comme à une mouche et t'éplucher comme une crevette. » À quoi, sans se démonter, Alphonse Allais répondit : « Et moi, qu'est-ce que je fais dans tout ça ? »

Autre histoire. Un jour, un auteur, furieux de l'article que Francis Jeanson avait écrit contre lui dans un journal, alla le voir à la terrasse d'un café avec la ferme intention de lui casser la gueule. Se voyant menacé, l'essayiste se contenta de dire : « Vous n'allez tout de même pas frapper un lâche ! »

La pulsion de mort entre résistances et persistance

Le principe de plaisir, constate Freud, semble en fait être au service des pulsions de mort. Voilà une mauvaise nouvelle que l'on n'est pas près de voir annoncée par les chantres de l'hédonisme !

Notre temps voudrait croire qu'en dehors de certains comportements criminels comme le viol et la pédophilie, la sexualité est foncièrement innocente. Il a besoin de cette illusion, elle-même fondée sur l'illusion de la liberté personnelle. Comme s'il suffisait de consentement !

Combien d'individus trépassent à cause de leurs fantasmes et de leur libido ? Les statistiques ne le diront jamais. Selon certaines estimations, 1 000 personnes mourraient chaque année aux États-Unis rien que par asphyxie autoérotique. Au service des urgences, à l'hôpital, le personnel spécialisé doit extraire de drôles d'objets des vagins et des rectums. Officiellement, il s'agit toujours de malencontreux hasards. Combien d'accidents de voiture, d'avions, combien de naufrages pour *raisons sexuelles* ? Ne cherchez pas, les statistiques ne le diront jamais. Il y a tellement d'autres causes possibles, plausibles et avouables.

Le concept de pulsion de mort n'est pas allé de soi, même chez les psychanalystes (ne parlons pas des adversaires de la psychanalyse, qui y ont vu une occasion supplémentaire de rire). Car si l'« instinct de vie » peut être vu comme un pléonasme, la « pulsion de mort » semble une contradiction dans les termes. Certains ont préféré parler de « pulsion de destruction » ou de « destructivité » : entre métaphysique et physiologie, en effet, le terme « mort » ne manque pas de poser problème.

Donald Winnicott (voir chapitre 8) ne voulait pas entendre parler de la pulsion de mort. Mais il parlait bien d'« amour sans pitié » (*ruthless love*).

Pour évacuer la dualité pulsion de vie/pulsion de mort (pour lui il n'y a qu'une seule pulsion, la pulsion sexuelle), Jean Laplanche, qui n'entendait pas pour autant éliminer la dimension de destructivité, parlait de « pulsion sexuelle de mort ». Laplanche reprochait à l'idée de pulsion de mort de rendre vaine l'hypothèse répressive.

On comprend que tous ceux qui, parmi les psychologues, ont œuvré à valoriser le moi ont rejeté la pulsion de mort avec indignation et dégoût. On comprend aussi qu'en rejetant la pulsion de mort c'est l'inconscient lui-même, et donc la psychanalyse, qu'ils rejetaient. Ignorer la pulsion de mort dans la doctrine de Freud, disait Lacan, revient à en mécomprendre complètement le sens.



« La jouissance est masochiste en son fond » (Jacques Lacan).

La jouissance, en effet, est transgression des limites puisqu'elle est au-delà du principe de plaisir. Mais cela voudrait dire que la sexualité n'a pas été libérée, comme on le dit de façon évaporée, mais qu'elle travaille, en son fond, pour la mort.

La pulsion de mort, disait encore Lacan, n'est que le masque de l'ordre symbolique. Autant dire que nous n'en aurons jamais fini avec elle, puisque c'est par elle que nous finirons.

Chapitre 17

Y a-t-il un inconscient collectif ?

Dans ce chapitre :

- Est-il possible que les hommes puissent partager un même inconscient ?
- Le débat entre Freud et Jung
- L'homme en foule n'est pas triste !

Non seulement les hommes ne pensent pas la même chose lorsqu'ils sont seuls et lorsqu'ils sont en groupe, mais il y a des choses auxquelles ils pensent seulement quand ils sont en groupe.

Tel est le cas des superstitions et des rumeurs, qui ne valent que si elles sont partagées.

L'inconscient des groupes

Le groupe, en effet, a valeur d'objet psychique pour ses membres. Il représente une véritable personne.



Le groupe (qui, à la différence de la foule, est un ensemble structuré) possède en effet une réalité psychique propre. Il peut être, pour reprendre la célèbre triade névrose/psychose/perversion (voir chapitre 15), névrosé, psychotique ou pervers.

Exemples de groupes pouvant être névrosés (ils ont la manie de l'ordre et sont certains d'avoir la raison de leur côté) : les équipes scientifiques ou sportives, les clubs, les confréries, les écoles, les Églises, les partis.

Exemples de groupes psychotiques (coupés du reste du monde et délirants) : les masses totalitaires, les sectes religieuses, les groupuscules politiques.

Exemples de groupes pervers (qui jouissent de transgresser la loi) : les bandes, les gangs, les foules de lyncheurs.

La famille, elle aussi, peut être soit névrosée (c'est la famille théâtre), soit psychotique (la famille caserne), soit perverse (la famille cirque). La famille normale, c'est-à-dire à peu près vivable, est un heureux mélange des trois.

L'inconscient collectif selon Jung



La question de l'inconscient collectif (existe-t-il ou non ? Et s'il existe, en quoi consiste-t-il ?) a été, avec celle de la libido, l'un des points d'achoppement entre Freud et Jung et l'un des motifs de leur rupture.

Pour Jung, l'être humain possède, en deçà de son inconscient personnel, un inconscient qu'il partage avec les autres. Cet inconscient collectif est un réservoir intarissable de rêves et de fantasmes (sur les archétypes : voir chapitre 6).

L'analogie entre les rêves (individuels) et les mythes (collectifs) était admise par Freud : le rêve apparaît comme un mythe individuel, et le mythe est comme un rêve collectif. Mais Freud n'ira jamais jusqu'à reconnaître l'existence d'un inconscient collectif qui précéderait l'inconscient individuel et le doublerait.



Jung se représentait la psyché sous la forme d'un cône dont le sommet est occupé par le moi, et les plans successifs par le conscient, l'inconscient personnel, l'inconscient collectif, et, à la base, l'« inconscient archaïque », partie de l'inconscient collectif qui ne peut être connue.



Les Métamorphoses de l'âme et ses symboles, de Jung, constituent une formidable enquête sur l'imaginaire humain.

Le point de départ de l'ouvrage est la personnalité et l'œuvre de Théodore Flournoy, psychologue suisse (1854-1920), qui écrivait des poésies dans un état de semi-inconscience et a conduit un vaste travail sur les symboles et les mythes culturels et religieux. Flournoy croyait à l'existence d'un inconscient collectif et archaïque. Comme Jung, il était passionné par le paranormal.



Les nazis ont joué Jung contre Freud. La Société allemande de psychiatrie, dirigée par le Dr Goering, cousin du gros Hermann, a commandé à Jung une étude « scientifique » sur l'opposition entre « psychologie aryenne » et « psychologie juive ».

Lui-même antisémite (ce que Freud avait su depuis toujours), Jung, qui était citoyen suisse, appartenant à un pays neutre, collabora avant de cesser toute relation avec cette honteuse entreprise.

Freud opposait à Jung, qui entendait expliquer la psychologie individuelle par la psychologie collective, sa propre méthode, qui, à l'inverse, explique la psychologie collective par la psychologie individuelle.

Pourtant, dans *Psychologie collective et analyse du moi*, Freud fait remarquer que dans la foule, l'inconscient des individus est mis à nu – ce qui signifie qu'il y a bien un effet direct du collectif sur le singulier.

Les hésitations de Freud



Psychologie collective et analyse du moi a été écrit par Freud pour tenter de résoudre la question difficile de l'inconscient collectif.

L'âme collective

Le point de départ du livre est l'ouvrage du psychologue et sociologue français Gustave Le Bon (considéré pour cette raison comme le pionnier de la psychologie sociale), *La Psychologie des foules* (1895).

Gustave Le Bon croyait à une sorte d'âme collective commune aux membres de la foule. Dans la foule, la psychologie de l'individu change : il a un sentiment de puissance inédit, qui le porte à l'irresponsabilité. En termes psychanalytiques, on dira que l'immersion dans la foule produit chez l'individu une levée de ses refoulements.

Si Freud reprend à son compte une bonne partie des analyses de Le Bon (et en particulier la comparaison que celui-ci établit entre l'état psychique de l'individu dans la foule et l'hypnose), il récuse son idée d'une « âme de la race », dont on devine quels usages délétères seront faits, et qui selon lui ne présente aucun intérêt pour la psychanalyse.

On a l'impression que Freud voulait à tout prix se démarquer de Jung sur cette question de l'inconscient collectif, mais qu'il ne parvenait pas à se débarrasser de cette idée. Lorsqu'il dit que l'expression « inconscient collectif » est pléonastique, car l'inconscient est essentiellement collectif (il représente une propriété universelle de l'humanité), c'est à l'évidence un subterfuge.

Si, comme le pensait Freud, rien ne se perd dans la vie psychique, peut-on considérer qu'il existe dans l'histoire humaine collective une permanence analogue à celle que l'on constate dans l'histoire individuelle ?

Freud lui-même comparait le psychisme humain à une ville ancienne comme Rome, où chaque époque a déposé ses sédiments et laissé des monuments.



L'un des problèmes qui font butée est celui des fantasmes originaires qui ne sont pas issus d'expériences réelles dans la vie individuelle, et qui par conséquent semblent dériver d'une espèce d'hérédité psychique ancestrale. Dans *Totem et tabou* (voir chapitre suivant), Freud postule une « âme collective » pour expliquer comment le sentiment de culpabilité consécutif au meurtre du père primitif peut se transmettre de génération en génération. Puisqu'il y a continuité dans la vie psychique de l'homme, nous sommes contraints d'admettre la nécessité d'une telle âme collective, sinon chaque individu devrait tout reprendre pour son propre compte à partir du point de départ, hypothèse lourde.

La « loi » de Haeckel

Freud transpose sur le plan psychique la « loi » de Haeckel selon laquelle l'ontogenèse (le développement de l'individu) reproduit en accéléré la phylogenèse (le développement de l'espèce).

Il suppose que le tabou de l'inceste a été fixé chez beaucoup d'individus par hérédité et que la vie psychique des peuples dits « sauvages » constitue une phase antérieure bien conservée de notre propre développement. Cela dit, le père de la psychanalyse récuse la thèse de Jung, selon laquelle il existerait un inconscient collectif commun à tous les hommes. Pour Jung, les archétypes sont des images communes à nos rêves, à nos fantasmes les plus personnels et aux mythes immémoriaux. Jung pensait qu'il y avait dans notre inconscient trace de cet inconscient collectif qui révèle l'histoire ancestrale de l'humanité. Ainsi, l'image onirique de l'eau correspondrait au Déluge comme expérience collective immémoriale. L'inconscient collectif jungien est une sorte d'ordre symbolique supérieur.

Bien des anthropologues retiendront cette leçon ou la retrouveront : le mythe, l'idéologie, l'art, le langage, voire la culture tout entière tomberont dans l'inconscient au point que c'est le symbolique lui-même qui, rompant avec son origine historique (le *logos*), sera réputé être de nature inconsciente.



Sur la question de savoir si la transmission du tabou est innée ou assurée par l'éducation, Freud hésite. La réponse qu'il donne est analogue à celle que Kant donnait au problème du fondement de nos connaissances.

Kant disait que si la connaissance commence avec l'expérience, cela ne signifie pas que toute connaissance dérive de l'expérience (veuillez nous excuser, mais nous ne pouvons pas faire mieux que de vous renvoyer à *La Philosophie pour les Nuls*). Semblablement, Freud considère que l'être humain possède en lui des schémas phylogéniques innés (inhérents à tous les membres de l'espèce humaine) ayant pour fonction de classer les impressions qu'apporte ensuite concrètement la vie. Le père de la

psychanalyse émet l'hypothèse que ces schémas sont des précipités de l'histoire de la civilisation humaine : le complexe d'Œdipe serait l'un d'eux.

Il existe donc un savoir inconscient, un patrimoine pulsionnel qui constitue le noyau de l'inconscient.

Par ailleurs, Freud place à côté du surmoi individuel un surmoi collectif culturel.

Freud pense que les masses comme l'individu gardent sous forme de traces mnésiques inconscientes les impressions du passé. Il parle à ce propos d'hérédité archaïque et évoque l'instinct animal. Il cite le cas de la capacité universelle à traduire le réel par un ordre symbolique (pensée et langage). Bien que sachant que le lamarckisme (théorie de l'hérédité des caractères acquis) a été invalidé par la science, Freud ne peut s'empêcher de penser que l'hypothèse d'une telle hérédité est indispensable.

La psychologie des foules

Si Freud récuse l'existence d'un psychisme collectif dont chaque individu serait propriétaire d'une parcelle, il accepte néanmoins l'idée développée par Gustave Le Bon que les foules sont toujours inconscientes.

Mais plus important encore, aux yeux de Freud, le fait que, dans une foule, l'individu connaisse une levée de ses refoulements habituels. Pour l'individu en foule, la notion d'impossible n'existe pas. La foule n'a ni doute ni incertitude, et c'est la raison pour laquelle elle exerce sur l'individu une telle fascination. Avec elle, l'individu peut vivre comme dans un rêve.

Il n'y a pas, selon Freud, de foule sans investissement libidinal.

Celui-ci possède deux dimensions :

- Horizontale (entre les membres de la foule) ;
- Verticale (entre le chef et chacun des membres de la foule).

Le lien libidinal peut se rompre. Tel est le cas de la panique : alors l'individu ne pense plus qu'à lui, et en conséquence il exagère le danger, d'autant que la peur éprouvée par l'autre intensifie la sienne propre.

La peur de l'autre

L'expression a deux sens : la peur que l'on a pour l'autre (génitif objectif) et la peur que l'autre a (génitif subjectif). Les deux s'entretiennent mutuellement.

Ce qui constitue la panique, c'est le fait que la peur s'autoalimente. Rien n'est plus effrayant que la peur que l'on voit chez l'autre. Les réalisateurs de thrillers le savent bien : le regard terrorisé d'une victime imminente, voilà ce qu'il y a de plus éprouvant.



« Chacun pris à part peut être intelligent et raisonnable ; réunis, ils ne forment tous qu'un seul imbécile » (Schiller).

La foule, c'est la tyrannie des affects. Ses membres ont perdu tout sens critique.



De même que la nuit plonge la partie consciente rationnelle du psychisme dans son obscurité, pour ne laisser paraître que la dimension affective et pulsionnelle, de même, dans le groupe, l'individu est dépouillé de sa faculté de pensée critique et adopte une personnalité sociale moyenne identique à celle des autres membres du groupe.

Ce que le sociologue américain Abram Kardiner appelait « personnalité de base » est un plus grand commun dénominateur. Or celui-ci ne peut être que pulsionnel et affectif – ce que comprennent bien et utilisent à leur profit les démagogues : Hitler dit en toutes lettres dans *Mein Kampf* que pour s'adresser à de grandes foules, il faut les prendre bien abruties le soir ou la nuit, à la fin d'une rude journée de travail, et ne parler que des choses les plus élémentaires, qui fassent impression. Aujourd'hui, c'est le moment venu pour la télévision.

Quelles sont en effet les représentations d'une foule ? La peur, la colère, l'enthousiasme – pas le moindre raisonnement, rien que des émotions. Et plus le groupe est large, plus pauvre et réduit est son élément commun.



Le concept d'instinct grégaire a été introduit par le neurochirurgien anglais Wilfred Trotter en 1919 dans un ouvrage intitulé *The Instincts of the Herd in Peace and War* (non encore traduit en français). Ce concept repose sur une base biologique : selon Trotter, la dynamique de la vie tend à constituer des ensembles de plus en plus vastes et complexes. La formation des troupeaux est analogue, à l'échelle macroscopique, à l'agglomération des cellules qui donnent naissance à un nouvel organisme.

Freud reproche à Trotter de négliger le rôle du meneur. En outre, fait-il remarquer, l'enfant est longtemps dépourvu de ce prétendu instinct grégaire.

Freud préfère dire de l'homme qu'il est un « animal de horde ». La horde, en effet, est conduite par un chef. La foule ressuscite la horde primitive.



Une masse pourvue d'un chef est un ensemble d'individus qui ont introduit la même personne dans leur surmoi et qui se sont identifiés les uns aux autres dans leur moi. Autre traduction psychanalytique : dans la foule, l'individu renonce à son idéal du moi en faveur d'un collectif incarné par le chef.

Ce que Didier Anzieu appelle l'« illusion groupale » constitue un moi idéal commun à tous. Les groupes, et en particulier les groupes en formation, éprouvent un sentiment d'euphorie (voir les groupes de touristes : on s'échange les adresses, croyant avoir trouvé les meilleurs amis du monde, alors que l'on ne se reverra jamais).

Sartre parlait de groupes en fusion à propos des assemblées et des foules révolutionnaires : ce qui les unissait – l'individu y ayant perdu toute son autonomie –, c'est la « fraternité-terreur ».



S'il est possible, et même fécond, d'analyser les phénomènes collectifs par le moyen des concepts psychanalytiques, il convient de garder présent à l'esprit que l'inconscient collectif ne saurait rien expliquer, que l'histoire est inexplicable par l'inconscient collectif puisque celui-ci élimine aussi bien les conditions sociales et économiques à la base que les formations de l'esprit au sommet.

Chapitre 18

La psychanalyse appliquée

Dans ce chapitre :

- Lorsque la psychanalyse quitte le divan et les troubles individuels pour s'intéresser aux phénomènes collectifs
- Les hypothèses les plus audacieuses de la psychanalyse en matière de religion, d'art et de société
- Du génial au ridicule, et retour



L'expression « psychanalyse appliquée » peut avoir deux sens :

- Par opposition à la psychanalyse générale, la psychanalyse appliquée traite de cas cliniques, concrets ;
- Par opposition à la théorie psychanalytique, qui traite des dysfonctionnements psychiques et comportementaux, la psychanalyse appliquée se sert de cette théorie pour traiter d'objets qui ne sont pas psychiques : la mythologie, l'art, la culture, la société…

En 1912, deux disciples de Freud, Hanns Sachs et Otto Rank, fondent une revue, *Imago*, consacrée à l'application de la psychanalyse aux domaines de la culture. Une formidable aventure commence, car la première génération de psychanalystes est animée par une curiosité sans limites. L'utilisation de concepts psychanalytiques donne lieu à d'extraordinaires découvertes, mais également à des excès bouffons et à des dérapages ridicules. Papa, maman, pipi, caca peuvent être d'inutiles ritournelles sous la plume d'épigones tâcherons.

Ainsi, Eduard Hitschmann et Alfred F. von Winterstein s'engageront dans une explication psychanalytique des systèmes philosophiques et des personnalités de philosophes. Mais il y a loin entre la névrose de l'individu Kierkegaard, héritier d'une mystérieuse faute paternelle et peut-être affligé d'une impuissance sexuelle, et son œuvre, qui est géniale. Et lorsque Otto Rank explique que l'idée néoplatonicienne de retour à l'Un signifie le retour au ventre maternel, et que la chose en soi de Kant est le sein maternel, le lecteur d'aujourd'hui ne peut s'empêcher de penser que ce grand psychanalyste n'aurait jamais dû s'occuper de philosophie.



Freud, on l'a dit déjà, a toujours manifesté une prévention à l'encontre de la philosophie. « Lorsque celui qui chemine dans l'obscurité chante, écrit-il, il nie son anxiété, mais il ne voit pas pour autant plus clair. »



Freud disait de la psychanalyse qu'elle est une science spécialisée (une branche de la psychologie : la psychologie de l'inconscient), et qu'elle n'est pas apte à former sa propre *Weltanschauung* (terme allemand signifiant « conception globale du monde »).

Mais Freud lui-même n'a pas obéi à ce conseil de prudence lorsqu'il voyait dans le complexe d'Œdipe l'origine de la religion, de la morale, de la société et de l'art (rien que cela !), ou lorsqu'il s'égarait à interpréter psychanalytiquement la télépathie, alors que lui-même reconnaissait qu'à la différence de ce que l'on voit dans n'importe quelle science il n'y a rien de nouveau depuis des siècles en matière d'occultisme.

Freud et la télépathie

Le phénomène de la télépathie, ou plutôt le phénomène de la croyance en la télépathie, intéressait Freud dans la mesure où il semble passer par-dessus la conscience.

Mais si Freud n'exclut pas la possibilité de l'existence objective de la télépathie, il constate que la science est incapable de fournir la moindre preuve en ce domaine et qu'aucun progrès n'a été fait depuis des siècles.

Par ailleurs, Freud interprétait les rêves télépathiques de mort (on rêve de la mort de quelqu'un, et puis l'on apprend sa mort) comme des expressions de souhaits de mort. Parmi tous ceux dont on *rêve* la mort, en effet, il y en a qui finissent par mourir, par tragique coïncidence.



« Faute de pouvoir voir clair, nous voulons, à tout le moins, voir clairement les obscurités » (Freud).

Une théorie de la culture



Toute culture, constatait Freud, repose sur la contrainte au travail et le renoncement à la satisfaction des pulsions. « Les deux bases de la culture humaine sont la maîtrise des forces naturelles et la représentation de la répression de nos pulsions. Le trône de la souveraine est supporté par des esclaves enchaînés : parmi ces éléments pulsionnels domestiqués, les impulsions sexuelles, au sens étroit, dominent par force et par violence.

Qu'on leur ôte leurs chaînes, et le trône est renversé, la souveraine foulée aux pieds » (Freud).



Malaise dans la civilisation (on traduit également par : *Malaise dans la culture*) est le plus philosophique des ouvrages de Freud. Écrit en 1929, c'est un livre prémonitoire, qui semble annoncer le prochain déferlement de la barbarie.

En pessimiste invétéré, Freud considère le bonheur, un problème d'économie libidinale individuelle selon lui, comme un but inaccessible. Il constate l'hostilité de nombre d'hommes à la civilisation. Le vieil adage latin *Homo homini lupus*, « L'homme est un loup pour l'homme », n'a jamais été démenti. « Par suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine. »

Le défi le plus considérable, selon Freud, est la résistance de la civilisation à l'agression des pulsions de mort. La civilisation ne représente qu'un mince vernis toujours prêt à craquer sous la poussée de la barbarie.



Freud pose l'hypothèse d'un « surmoi culturel » qui surplomberait le surmoi individuel.

L'idée, défendue par Herbert Marcuse, d'une désublimation (voir chapitre 8) peut être interprétée comme l'expression d'une mise à l'écart du surmoi culturel.

Ce que Freud appelait le « narcissisme des petites différences » peut également être rattaché à cette idée. Lorsqu'une communauté humaine vole en éclats, des petites communautés, arc-boutées sur des spécificités à la fois dérisoires et imaginaires peuvent entrer violemment en conflit les unes contre les autres – ainsi qu'on l'a vu en Bosnie dans les années 1990.



« Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier » (Freud). Écrit une quinzaine d'années avant Auschwitz et Hiroshima.

Psychanalyse de la vie religieuse

Le caractère irrationnel et fantasmatique des croyances et des pratiques religieuses, leur naïveté et leur folie devaient attirer l'attention de la psychanalyse.

Nombre de psychanalystes ont écrit sur la religion. En 1909, Karl Abraham développe l'analogie entre le mythe et la névrose dans *Rêve et mythe*. Dix ans plus tard, Theodor Reik écrit *Le Rituel. Psychanalyse des rites religieux*, premier volume de ses *Problèmes de psychologie religieuse*. Géza Róheim

publie en 1955 *Magie et schizophrénie*. Quant à Freud, il ne publiera pas moins de trois livres et plusieurs articles sur la question religieuse.

Freud se disait agnostique ou athée. Comme le poète Heinrich Heine, il abandonnait le ciel « aux anges et aux moineaux ». Ce qui ne l'empêchait pas de bien connaître la religion juive, qui était celle de ses pères, la religion chrétienne, et de s'intéresser aux religions des autres cultures. « Le Bon Dieu, disait-il, ne m'inspire aucune terreur. Si lui et moi nous rencontrions un jour, j'aurais plus de reproches à lui faire que lui à moi. »



Il est rafraîchissant de relire les textes de Freud sur la religion à une époque où la critique de la religion est devenue problématique. « Dès lors qu'il s'agit de religion, les hommes se rendent coupables de toutes sortes d'insincérités et de bassesses intellectuelles » (Freud). Le fondateur de la psychanalyse relève le contraste entre l'intelligence rayonnante d'un enfant bien portant et la faiblesse mentale d'un adulte moyen. La religion y est pour quelque chose, disait-il.

Sur la question de la religion, Freud rejoint Marx et Nietzsche lorsqu'il dit que l'homme fort et satisfait n'a pas besoin d'ivresse pour s'étourdir. La religion rend l'homme inconscient de son propre malheur. Elle est en cela analogue à l'hypnose. Elle croit être une solution, alors qu'elle n'est qu'une fuite. Freud établit un parallèle entre névrose et religion, il considère qu'il existe une analogie entre les délires des psychotiques et les grandes constructions mythologiques ou religieuses.

L'Avenir d'une illusion



L'Avenir d'une illusion, de Freud, est, avec *Malaise dans la civilisation*, le grand livre philosophique de son auteur.

Freud reconnaît que la religion a rendu des services éminents à la civilisation en domptant les pulsions antisociales des hommes, mais qu'elle a globalement échoué parce qu'elle n'a pas réussi à assurer leur bonheur.

À la différence de la science, la religion ne vient ni du raisonnement ni de l'expérience. Elle est une *illusion*. En bon philosophe, Freud distingue l'illusion de l'erreur, en ce que l'illusion est l'expression d'un désir. L'idée qu'une race est supérieure à une autre, et celle que l'enfant est un être sans sexualité sont des illusions, et non de simples erreurs. En revanche, on dira de la théorie de la génération spontanée qu'elle est erronée et non illusoire parce que l'expression d'un désir enfoui n'y est pas prévalente.

Si l'illusion ressemble à une idée délirante, elle n'est pas, à la différence de celle-ci, forcément irréalisable (Nadine Tallier, starlette de cinéma habituée aux rôles de femme légère, a épousé le baron Edmond de Rothschild ;

la science moderne montre que le rêve des alchimistes de transmuter le plomb en or est techniquement possible).

L'Avenir d'une illusion contient un dialogue imaginaire avec le pasteur Oskar Pfister, qui fut l'ami et le correspondant de Freud. Pfister répondit au livre de Freud par un article intitulé « L'illusion de l'avenir ».



« En fixant de force ses adeptes à un infantilisme psychique et en leur faisant partager un délire collectif, la religion réussit à épargner à quantité d'êtres humains une névrose individuelle » (Freud).



Les raisons de la déraison religieuse sont multiples : se défendre contre l'écrasante supériorité de la nature, compenser les imperfections de la culture et les injustices de la société. Romain Rolland invoquait le « sentiment océanique », c'est-à-dire l'aspiration à se fondre dans le Grand Tout de l'univers.

Mais Freud considère qu'il existe une cause plus fondamentale, qui remonte à l'expérience originaire de la détresse (*Hilflosigkeit*) infantile.

La détresse infantile, qui est un mélange d'impuissance physique et de désarroi psychique, la contradiction jamais résolue entre une demande infinie de soins et d'amour et la réalité forcément décevante, prend pour objet premier la mère, avant de se porter sur le père.

Ainsi, l'idée d'un Dieu paternel et bienveillant est la projection d'un désir de protection et de sécurité.

Si la querelle des sexes a touché les anges (pas autrement émus, d'ailleurs), les dieux ont été laissés tranquilles. Toutes les divinités sont sexuées : à l'exception des hermaphrodites (sexués, d'ailleurs, et comment !), elles sont ou bien féminines, ou bien masculines. D'après la psychanalyse, les dieux sont des projections du père, les déesses des projections de la mère. C'est pourquoi beaucoup de jeunes gens perdent leur foi religieuse lorsque s'effondre à leurs yeux l'autorité du père.





Freud croyait à l'existence d'une antériorité du culte des Déesses Mères sur celui de Dieu le Père, comme si l'humanité dans son ensemble avait obéi à la même évolution psychique que l'enfant. Plus aucun spécialiste aujourd'hui ne partage une conception aussi simpliste.

Les affects de l'enfant à l'égard de son père sont ambivalents : d'un côté l'admiration, de l'autre la rivalité haineuse.

Cette ambivalence se retrouve dans la figure d'un Dieu à la fois protecteur et terrible. Elle se scinde même en deux figures indépendantes opposées : d'un côté Dieu, de l'autre le diable, d'un côté les bonnes divinités, de l'autre les démons.

La croyance en un Dieu omniscient (qui voit tout, qui sait tout) vient de la croyance de l'enfant que les parents connaissent toutes ses pensées comme si sa tête était en verre.



« La religion est la névrose obsessionnelle de l'humanité » (Freud). Si l'hystérique est un poète, et le paranoïaque un philosophe, l'obsessionnel est un homme de religion.

Dans un article intitulé « Actes obsédants et exercices religieux », Freud établit un parallèle entre le cérémonial du névrosé obsessionnel (voir chapitre 12) et le rituel du croyant. La névrose obsessionnelle est une espèce de religion intime, la religion une espèce de névrose obsessionnelle collective. Ainsi, les phobies d'animaux chez les enfants rappellent les figures animales du totémisme primitif.



Comme la névrose, la religion exprime une régression à des croyances et à des états archaïques. Ainsi, les gestes et les comportements magiques et religieux (bénédictions, malédictions, offrandes, prières, etc.) sont issus de la croyance infantile en la toute-puissance de la pensée. De même que le bébé établit une liaison fatale entre ses bras tendus, ses pleurs et la présence de sa mère ou la nourriture, de même le fidèle est dans l'attitude du petit enfant, qui à la fois dépend d'une puissance protectrice et s'imagine avoir la toute-puissance sur elle.

Le pacte avec le diable

Dans un long article intitulé « Une névrose démoniaque au XVII^e siècle », Freud traite de la question de la croyance du pacte avec le diable à partir du cas d'un peintre raté qui avait cru pouvoir trouver ainsi un moyen de sortir de sa détresse.

Le diable comme puissance supérieure est une projection du père. C'est parce que la misère chez ce pauvre peintre a suscité la nostalgie du père qu'elle a débouché sur la névrose.

Sans jamais le dire, Freud montre dans cet article l'importance des déterminations sociales et historiques dans les manifestations de la religion et de la névrose. Aucun chômeur, en effet, de nos jours, n'ira passer un pacte avec le diable, quand bien même sa tragédie personnelle le pousserait vers la voie de la régression infantile.

Totem et tabou

Dans *Totem et tabou*, Freud dégage les deux lois fondamentales du totémisme (qu'il considérait, comme les historiens de son époque, comme la forme primitive de la religion) : l'interdiction de tuer l'animal totem et l'interdiction des rapports sexuels avec des individus de sexe opposé appartenant au même totem.

Le parricide primitif (voir *infra*), qui selon Freud constitue l'origine du sentiment de culpabilité et de la religion, remplace le mythe biblique du péché originel. Le totem est le premier substitut symbolique du père. Le dieu est un substitut postérieur grâce auquel le père reconquiert sa forme humaine.

L'ambivalence du tabou (à la fois sacré et impur) est analogue à l'ambivalence de la figure du dieu (à la fois protecteur et destructeur).

La mort dément le narcissisme du primitif, qui abandonne une part de sa toute-puissance imaginaire aux esprits. L'incinération des morts doit être comprise comme un rite de défense (car c'est des morts que l'homme primitif a peur, et non de la mort abstraite), le culte des morts est issu du sentiment de culpabilité (car les survivants ont toujours quelque chose à se reprocher à leur égard).

La mort, objet de déni, est assimilée à une (re)naissance. D'où la position fœtale dans laquelle, chez de nombreux peuples, les cadavres sont enterrés.



Les croyances religieuses ont un pouvoir particulier qui confirme chez leurs adeptes leur caractère de vérité. « Je ne crois pas, disait Freud, que nos succès thérapeutiques puissent concurrencer ceux de Lourdes. Il y a tellement plus de gens qui croient aux miracles de la Sainte Vierge qu'à l'existence de l'inconscient ! »



Freud interprète le péché originel comme un parricide. À cet égard, il n'y a pas, selon lui, de différence de nature entre le christianisme et les religions primitives. Si le péché originel n'avait pas été un meurtre, comment expliquer qu'il ne pût être racheté que par le sacrifice d'une autre vie, innocente qui plus est (Jésus) ?



L'Évangile psychanalysé

Dans *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, Françoise Dolto, qui était catholique, prend à contre-pied toute la doxa qui assimile le christianisme à une répression impitoyable des désirs.

Selon Dolto, le véritable sens du message de Jésus, son évangile (« bonne nouvelle » en grec), est une invitation à davantage de désir et une injonction de libération à l'égard de la famille. Les miracles ne sont interprétés ni comme des actions surnaturelles ni comme des numéros de music-hall, mais comme des symboles d'émancipation.

Moïse et le monothéisme



« Déposséder un peuple de l'homme qu'il célèbre comme le plus grand de ses fils est une tâche qu'on n'accomplit pas le cœur léger », avertissait Freud au début de son dernier livre, publié durant la dernière année de son existence, en 1938, *Moïse et le monothéisme*. Dans une lettre à Stefan Zweig, Freud dira regretter, dans le contexte du déchaînement de l'antisémitisme en Allemagne, cette publication.

Que l'on en juge. D'une part Moïse était égyptien, d'autre part il est mort assassiné ! Et c'est la culpabilité issue de ce meurtre qui produira, après un temps de latence (le parallélisme avec le parricide primitif de *Totem et tabou* est évident), le monothéisme judaïque et sa croyance au Messie. Comme les frères parricides de *Totem et tabou*, les assassins de Moïse n'oublieront pas leur crime.

L'idée que Moïse avait été assassiné avait déjà été émise par un historien. Tout se passe comme si Freud avait tué symboliquement le père du peuple juif (Abraham) pour le remplacer par un pseudo-père (Moïse l'Égyptien). Mais l'idée importante contenue dans cette hypothèse est celle de l'origine autre : une tradition, aussi ancestralement ancrée soit-elle, vient toujours *d'ailleurs*, de l'étranger.



Aujourd'hui, les spécialistes s'accordent à reconnaître que Moïse (à qui l'on a, pendant des siècles, attribué la rédaction du Pentateuque) est un personnage légendaire.

Freud, penseur des Lumières

Dans *L'Avenir d'une illusion*, Freud s'inscrit délibérément dans le sillage de l'Aufklärung, les Lumières allemandes. *Sapere aude !*, « Ose savoir ! » disait Kant en latin. L'homme ne peut demeurer éternellement un enfant. « L'expérience nous enseigne que le monde n'est pas une chambre d'enfant », écrit Freud. La religion interdit de penser – d'où son formidable succès. Pour Freud, la religion, tout comme la famille ou les partis politiques, est de nature despotique.

Tout comme Marx, le père de la psychanalyse pense que la religion est l'opium du peuple. Celui qui a pris l'habitude d'absorber des narcotiques pour dormir ne peut plus trouver naturellement le sommeil si l'on vient à l'en priver. *L'Avenir d'une illusion* s'achève sur l'espoir que l'humanité surmontera cette phase névrotique occupée par la religion. Mais comment ? Cela, Freud ne le dit pas. Car si la religion est une illusion issue du désir infantile de protection, comment se pourrait-il que les dieux meurent ?

Psychanalyse de l'art

L'art est un monde de fantasmes qui, dès le départ, a attiré l'attention des psychanalystes. Il y a aussi, dans la fantaisie des dysfonctionnements psychiques et comportementaux, une dimension imaginative qui peut la rapprocher de la fantaisie de l'art. Par ailleurs, la personnalité tourmentée de nombre d'artistes et d'écrivains modernes (Hölderlin, Baudelaire, Gérard de Nerval, Nietzsche, Van Gogh…) semble incarner la relation nécessaire entre le génie créateur et la pathologie.

Une névrose réussie



Grâce à l'art, l'abîme qui sépare la « prose du monde » (pour reprendre une expression de Hegel) et le monde imaginaire est en partie comblé. Freud disait de l'art qu'il est le seul domaine où la toute-puissance des idées se soit maintenue jusqu'à nos jours. L'art est un moyen de donner des formes objectives à des rêves et à des désirs, en quoi il présente une analogie certaine avec la névrose.

Seulement l'art n'est pas tant une névrose réussie que la névrose une œuvre d'art ratée.

La richesse apparemment infinie de situations et de problèmes traités par l'écrivain et par l'artiste est réductible à un petit nombre de motifs originels, qui, la plupart du temps, trouvent leur source dans les expériences

refoulées de la vie psychique de l'enfant – de sorte que les œuvres peuvent être comprises comme des reprises déguisées, embellies et sublimées, de fantasmes infantiles.



Une psychanalyse de l'art peut être définie comme une méthode consistant globalement à rendre compte d'une œuvre par la personnalité de son auteur. Elle mettra l'accent sur la vie inconsciente de celui-ci (son enfance oubliée, ses rapports avec ses parents, ses fantasmes) et sur son comportement sexuel.

Quant aux émotions esthétiques qu'éprouve l'amateur d'art, elles sont considérées comme dérivées des sensations sexuelles. Elles représentent un exemple typique de tendance inhibée quant au but. C'est toute la différence entre la nudité et le nu : normalement, un nu en peinture ne devrait pas provoquer d'excitation sexuelle et si, en présence d'un portrait, vient l'idée de coucher avec le modèle supposé, c'en est fini de l'émotion esthétique!

De l'art et du cochon



L'analogie entre l'artiste et le névrosé (caricaturée dans l'équation : un génie est un fou) ne doit pas faire oublier les différences, tout aussi importantes.

À la différence du névrosé, qui ne fabrique que des symptômes, l'artiste crée une œuvre. Par ailleurs, alors que les symptômes, comme les rêves, ne sont adressés à personne, l'œuvre d'art n'est jamais séparée d'un contexte social et elle doit finir par rencontrer un public. C'est pourquoi elle est socialement valorisée.



L'Art et l'Artiste, d'Otto Rank, décrit la personnalité créatrice comme celle qui est capable d'exprimer son moi total (dans le monde du travail social, on n'a besoin que des fragments d'individus : une paire de mains par-ci, un morceau de cerveau par là). Tout ce qui est créé par l'homme vient en substitut du premier monde perdu (voir chapitre 7, le paragraphe sur le traumatisme de la naissance). Selon Rank, l'attrait que l'œuvre d'art exerce est une compensation imaginaire pour la totalité originelle perdue. En même temps, l'artiste, comme le héros (voir *infra*), échappe à la fusion maternelle archaïque.

Selon Rank, l'erreur des biographes réside dans leur tentative d'expliquer l'œuvre de l'artiste par sa seule expérience, alors que la création ne peut devenir intelligible qu'à travers la dynamique de l'intériorité et de ses problèmes centraux. Ici, la conception de Rank n'est pas très éloignée de celle que Sartre défendra sous le nom de « projet fondamental » (voir chapitre 11).



Otto Rank explique l'homosexualité, assez fréquente chez les artistes, par le désir d'avoir une muse susceptible de les stimuler dans leur création davantage qu'une femme ne saurait faire. Une idée à prendre avec un certain nombre de pincettes.



Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, de Freud, a eu le don de susciter ricanement et haussement d'épaules chez les spécialistes du grand peintre italien.

À rebours d'une tradition focalisée sur la thématique de la perfection, Freud insiste sur le caractère d'inachèvement des travaux encyclopédiques et polytechniciens du Florentin.

Le fait que le petit Léonard a perdu de très bonne heure sa mère et a été élevé par une seconde mère a joué, selon Freud, un rôle capital dans le développement de l'imaginaire de l'enfant. Le fameux sourire qui a fait la célébrité de *La Joconde* et de *Saint Jean-Baptiste* serait celui, retrouvé, de la mère. Et si, curieusement, dans le tableau *Sainte Anne, la mère et l'enfant*, la grand-mère (sainte Anne) et la mère (Marie, sa fille, mère de Jésus) ont presque le même visage sans que l'écart de génération soit visible, c'est que les deux femmes n'en représentent en fait qu'une : la mère de Léonard, en quelque sorte dédoublée.

Freud a manqué le bon oiseau

Le titre *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* fait allusion à un passage des *Carnets* qui a toute l'apparence d'un fantasme propre à éveiller l'intérêt d'un psychanalyste. Léonard de Vinci écrit qu'il se souvient qu'étant bébé un vautour est allé jusqu'à son berceau, lui a ouvert la bouche avec sa queue et a heurté à plusieurs reprises ses lèvres avec cet appendice. Freud interprète ce fantasme (il ne peut s'agir en effet d'un souvenir réel) comme étant celui d'une fellation. Il fait remarquer que les hiéroglyphes égyptiens figurent la mère par l'image du vautour.

C'est à ce niveau que les savants ont fait les gorges chaudes : le texte des *Carnets* contient le mot de *nibbio*, qui veut dire « milan » en italien, et non pas « vautour ». Certes, les deux ou trois pages que Freud écrit sur le vautour en Égypte n'ont plus d'objet, mais en quoi, je vous le demande, le « souvenir d'enfance » de Léonard perd-il son caractère fantasmatique à passer du vautour au milan ?

Freud a consacré également un article au *Moïse* de Michel-Ange et dans lequel il analyse avec un luxe de précision digne de Sherlock Holmes le sens de l'attitude du prophète.

Comme le spécialiste en art, et comme le détective, le psychanalyste est celui qui sait que le diable loge dans les détails.



« Il semble bien que seul un homme ayant vécu l'enfance de Léonard aurait pu peindre *La Joconde* et la *Sainte Anne* » (Freud).

Voire ! Une psychanalyse de l'art, aussi virtuose soit-elle, présentera toujours ce défaut de mettre presque exclusivement l'accent sur la question du sens, alors que l'art est d'abord une affaire de style. Il est toujours dangereux de réduire l'art au symptôme et de confondre, pour reprendre les termes de Proust, le moi de l'artiste avec le moi de l'homme.

Freud l'a d'ailleurs honnêtement reconnu : la psychanalyse est impuissante à expliquer l'énigme du génie créateur et la beauté des œuvres d'art.



Jacques Lacan contestera l'idée d'une « psychanalyse des œuvres ». Selon lui, l'œuvre est une construction de nature elle-même analytique, elle tient la place de l'analyste et met le lecteur au travail.

Le psychiatre Henri Ey dira en un sens pas si éloigné que le fou n'est pas artiste, mais œuvre d'art. Il ne crée pas le merveilleux, il est merveilleux.

Mais si la psychanalyse ne saurait expliquer l'art (quel sens peut avoir une telle expression ?), du moins en constitue-t-elle une approche parfois intelligente et, à ce titre, indispensable.

Psychanalyse de la littérature

Dans un article intitulé « La création littéraire et le rêve éveillé », Freud définit l'imagination de l'écrivain comme une sorte de jeu (c'est Schiller qui le premier fit du jeu une catégorie esthétique fondamentale). Comme le jeu de l'enfant, qui est une fantaisie on ne peut plus sérieuse, la création littéraire met en scène des fantasmes et joue sur la tension entre l'apprentissage du réel et la fuite hors de celui-ci. Le poète est un rêveur diurne.

La littérature mobilise l'inconscient de l'écrivain, et celui du lecteur.



Aristote s'était demandé pourquoi nous prenons autant de plaisir au théâtre à voir des scènes horribles que nous ne supporterions pas dans la réalité. Il résolvait cette énigme par sa théorie de la catharsis : les passions de terreur et de pitié sont purgées par le spectacle. C'est ce terme « catharsis » que la psychanalyse reprendra lorsqu'elle rendra compte des effets de la cure sur le patient.



Après la lecture de son poème épique, *Roland furieux*, Hippolyte d'Este apostropha l'Arioste en ces termes : « Mais où avez-vous donc trouvé toutes ces bêtises ? » L'Arioste ne sut que répondre.

L'écrivain ne sait pas ce qu'il fait. S'il le savait, peut-être n'écrirait-il pas. La psychanalyse de la littérature part à la recherche de l'inconscient d'où sont nées les productions littéraires.

Le roman familial



Marthe Robert a écrit *Roman des origines et origines du roman* à partir d'une idée fondatrice de Freud : les névrosés se forgent un « roman familial » grâce auquel ils se donnent en imagination d'autres parents, plus nobles, plus idéaux. Ils font ainsi d'une pierre deux coups : d'un côté, ils satisfont leur besoin de grandeur, et de l'autre ils se défendent contre l'inceste. Or tous les enfants, donc tous les êtres humains, se forgent un tel roman familial.

Le mythe de l'enfant trouvé et celui du bâtard, qui ne connaissent pas leurs vrais parents, sont des variantes de ce roman familial.



Dans sa *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim traduit du point de vue analytique la richesse psychique et culturelle des contes de fées, qui à la fois divertissent, éclairent l'enfant sur lui-même et favorisent le développement de sa personnalité.

Les contes de fées, qui décrivent des situations volontiers très cruelles (rien de plus gore que l'histoire du *Petit Chaperon rouge*), sont pour les enfants un véritable manuel d'initiation. Ainsi, *Les Trois Petits Cochons* montrent la supériorité du principe de réalité sur le principe de plaisir. *Le Roi-grenouille* (des frères Grimm) apprend à la fille qu'il ne faut pas dédaigner celui qui nous a aidés et que si elle trouve quelque chose de gluant et de dégoûtant dans son lit, elle ne doit pas le rejeter, car cela fera son bonheur.

Les contes de fées tournent autour de la division entre la bonne mère (la reine, la fée) et la mauvaise mère (la marâtre, la sorcière), entre le bon père (le roi) et le mauvais père (l'ogre, le loup).



Dans le conte des Grimm *Hänsel et Gretel*, les deux enfants retrouvent leur mère morte après avoir tué la sorcière qui les avait retenus prisonniers pour les manger. Ainsi, le lien entre la mère et la sorcière est-il établi.

Le héros incarne l'idéal du moi. Très souvent, dans les histoires, il est le plus jeune des fils, le plus faible. C'est le préféré de sa mère, qu'elle protège contre l'agressivité du père, qui voudrait le tuer.

Le héros tragique doit souffrir et mourir, car il est, selon Freud, le père primitif.



Dans *Le Mythe de la naissance du héros*, Otto Rank dégage, à partir d'une soixantaine de références extraites des mythologies du monde entier, un invariant : le lien entre le mythe du héros et le roman familial.

L'enfant croit toujours qu'il n'est pas assez, ou pas assez bien aimé par ses parents. D'où son fantasme que ses parents ne sont pas ses vrais parents, qu'il est un enfant abandonné, trouvé et adopté. C'est l'histoire d'Œdipe, c'est aussi celle de Moïse, de Jésus, de Siegfried, et tant d'autres.

Une bonne blague

Jésus voudrait retrouver son père, Joseph, au paradis. Il demande à saint Pierre de faire des recherches. On fouille partout, pas de Joseph !

Enfin, saint Pierre entend parler d'un homme très simple, qui avait exercé la profession de charpentier et qui était le père, tout en n'étant pas exactement son père, d'un petit garçon qui avait eu une existence extraordinaire, et avait fini par être connu du monde entier. « Dieu soit loué ! s'écrie saint Pierre. On a retrouvé Joseph ! »

On amène Jésus à lui. « Papa ! s'écrie Jésus, ému aux larmes. – Pinocchio ! » s'exclame Joseph.

Pour apprécier à juste titre cette histoire, il faut se souvenir que le « père » de Pinocchio s'appelait Geppetto, qui est une forme dérivée de Giuseppe, qui veut dire Joseph en italien.

Les œuvres à la lumière de la psychanalyse



Marie Bonaparte (voir chapitres 5 et 8) a publié en 1933 une importante monographie intitulée *Edgar Poe. Sa vie, son œuvre. Étude psychanalytique*, dans laquelle elle fait dériver l'imaginaire de l'écrivain américain d'un traumatisme originaire, la mort de sa mère, qui l'a mis dans une position sado-nécrophilique et l'a voué à un deuil éternel dont la dépendance alcoolique est l'expression (Edgar Poe est mort de delirium tremens à l'âge de 40 ans). Freud fera l'éloge de ce travail : ce ne sont pas seulement des applications, dira-t-il, mais des enrichissements de la psychanalyse.

Plusieurs écrivains ont été l'objet d'une étude psychanalytique. René Laforgue publie en 1931 *L'Échec de Baudelaire* ; Charles Mauron écrit en 1950 une *Introduction à la psychanalyse de Mallarmé* ; Charles Baudouin, publie en 1972 *La Psychanalyse de Victor Hugo* ; Jean Laplanche, en 1984, *Hölderlin et la question du père* ; Dominique Fernandez a fait la psychanalyse du poète italien dans *L'Échec de Pavese* (1997). Ces ouvrages suivent l'axiome de Sainte-Beuve (tel arbre, tels fruits) contesté par Proust (le moi de l'écrivain n'est pas celui de l'homme).

Otto Rank a consacré à la question du double une étude importante : *Don Juan et le double*. L'illusion du double est un délire psychiatrique. Quant au thème du double, il est souvent présent dans la littérature fantastique, volontiers inspirée du monde de la folie (Edgar Poe, Gérard de Nerval, Maupassant). Dans *L'Étudiant de Prague*, un récit qui a donné lieu à un film remarquable analysé par Rank, le héros, persécuté par son double, finit par se tuer en tirant au pistolet sur lui.

Dans un article « Dostoïevski et le parricide », écrit après une lecture des *Frères Karamazov*, qui à l'instar d'*Œdipe roi* et de *Hamlet* traite du parricide, Freud interprète l'épilepsie de l'écrivain russe comme une couverture de sa névrose. Il mentionne qu'au bagne ses crises s'espaçaient. Ignorant les mécanismes cérébraux que l'on connaît à présent, Freud conçoit l'épilepsie comme une forme d'hystérie qui mime l'état de sommeil ou l'accès de mort, qui traduit l'identification à un mort.

Chez Dostoïevski, de caractère sadomasochiste, et dont Freud disait qu'il avait une psychologie de criminel, le « mal sacré » aurait été l'expression conjointe d'une identification au père mort et d'une autopunition pour le souhait de mort envers le père détesté (une brute qui a fini assassinée alors que Fedor avait 18 ans).

La psychanalyse permet de renouveler de façon profonde la lecture des grandes œuvres classiques. Les personnages eux aussi ont un inconscient et le sens de leurs actions et de leur comportement peut diverger de leurs intentions conscientes, jusqu'à l'opposition.

Ainsi, Ulysse éprouve, après vingt ans d'absence, la nostalgie de son île d'Ithaque et il voudrait retrouver son épouse, Pénélope. Mais pas seulement. Les aventures le tentent aussi et l'on peut interpréter ses pérégrinations comme autant de subterfuges inconscients pour ne pas rentrer chez lui.

Autre exemple. On connaît la fin tragique de *Roméo et Juliette* : Roméo croit Juliette morte alors qu'elle n'est qu'endormie. Alors il se suicide. Se réveillant, Juliette voit son amant sans vie, elle se tue à son tour. Mais d'où vient l'étrange méprise de Roméo ? N'y avait-il pas en lui un secret désir de mort qu'il a cru voir réalisé ?

Les trois femmes de la vie d'un homme

Dans un article intitulé « Le thème des trois coffrets », Freud renouvelle profondément la lecture d'un épisode du *Marchand de Venise*, la pièce de Shakespeare. La jeune Portia a trois prétendants. Pour les départager, elle leur fait choisir entre un coffret d'or, un coffret d'argent et un coffret de plomb. Chaque coffret comporte une inscription qui pourra guider les prétendants dans leur choix, mais un seul de ces coffrets contient le portrait de Portia. Celui qui aura choisi le coffret contenant le portrait aura la main de la jeune fille.

Bien entendu, c'est le coffret de plomb, comportant l'inscription la moins séduisante, qui contient le portrait de Portia.

Freud désarticule l'intrigue et analyse les trois coffrets comme les trois formes sous lesquelles, au cours d'une vie d'homme, l'image de la femme se présente : comme génitrice, comme amante, et comme mort. La vie, l'amour, la mort, telle est la trilogie de la destinée humaine.

Freud a écrit plusieurs articles sur des œuvres et des fragments littéraires. Il les analysait exactement comme s'il avait affaire à des cas réels. Il reconnaissait d'ailleurs que les écrivains avaient le don d'exprimer ce que la réalité peut garder caché ou indécis.

L'analyse de *Macbeth*, pièce de Shakespeare, donne à Freud l'occasion d'évoquer un type de caractère paradoxal : ceux qui échouent devant le succès. C'est aussi à une véritable psychanalyse de Rebecca, l'héroïne de *Rosmersholm*, la pièce d'Ibsen, qu'il procède. Un passage pittoresque de *Poésie et vérité*, de Goethe, où le grand écrivain évoque un souvenir d'enfance (âgé de trois ans et demi, il jeta la vaisselle familiale par la fenêtre), permet à Freud de replacer l'élément manquant de cet épisode, qui lui donne tout son sens : le jeune Wolfgang était jaloux de son petit frère, qui venait de naître.



La Gradiva de Jensen est l'étude la plus fouillée que Freud ait consacrée à un texte littéraire. Sa lecture permet au lecteur d'aujourd'hui de découvrir la grande nouvelle (ou le petit roman) d'un auteur oublié mais qui mérite d'être connu. C'est une histoire à la fois fantastique et fantasmatique, qui, à partir d'un pied de jeune fille gravé sur un bas-relief antique, nous emmène à Pompéi. La fin du récit (on dit aussi « chute ») illustre ce paradoxe que bien souvent le plus surprenant, c'est la banalité elle-même.

Freud part du principe que les rêves romancés et poétisés peuvent être interprétés selon la même technique que les rêves réels, du fait que dans la production de l'écrivain agissent les mêmes mécanismes que ceux qui nous sont connus à partir du travail du rêve (voir chapitre 12).

Dans un important article consacré à l'« inquiétante étrangeté », où il évoque *L'Homme au sable*, le conte fantastique de Hoffmann (une histoire affreuse de voleurs d'yeux), Freud constate que cette catégorie est plus richement représentée dans la fiction que dans la vie réelle.



L'inquiétante étrangeté (traduction de l'allemand *Unheimliche*) est un affect qui apparaît dans la vie réelle lorsque des complexes infantiles refoulés sont ranimés par une impression extérieure ou quand des convictions primitives surmontées semblent de nouveau confirmées.

Peuvent produire cet affect : le doute sur l'animé ou l'inanimé ; les effets de double ; la répétition involontaire ; le mauvais œil ; la représentation de la mort.

Ce qui émerge, c'est le contenu du complexe de castration comme il ressort de l'angoisse relative aux yeux (énucléation) de l'histoire de *L'Homme au sable*.



Dans *Hamlet et Œdipe*, Ernest Jones analyse le caractère œdipien du personnage de Hamlet.

C'est Freud qui le premier eut l'idée d'interpréter Hamlet par Œdipe. La conception classique du personnage de Shakespeare en faisait l'incarnation du conflit traditionnel entre la pensée et l'action, l'intelligence et la volonté. Hamlet est un intellectuel qui sait ce qu'il doit faire mais ne se résout pas à le faire. Pour Freud et Jones, la procrastination de Hamlet vient de ce que son désir œdipien (le meurtre de son père) a *déjà* été réalisé. Il ne peut venger ce qui correspond à son souhait le plus profond : telle est la clé de l'indécision de Hamlet.

La différence entre *Œdipe* (de Sophocle) et *Hamlet* (de Shakespeare) tient en ce que la première de ces œuvres est une tragédie du destin tandis que la seconde est une tragédie de caractère. Trait propre à la modernité, le destin du héros ne lui est plus extérieur, c'est son caractère qui est un destin.

Cette interprétation psychanalytique est confirmée par des données biographiques : Shakespeare a écrit *Hamlet* juste après la mort de son père, et il avait un fils prénommé Hamnet. Par ailleurs, dans un royaume comme le Danemark, c'est le fils du roi mort qui devrait prendre la succession, et non son frère. Cette invraisemblance confirme le sens œdipien de la pièce.

La psychanalyse des œuvres littéraires est, comme celle de l'art, à la fois passionnante, enrichissante et décevante. Malheureusement, avouait Freud, l'analyse ne peut que déposer les armes devant l'énigme de la création littéraire.

Rappelons qu'une œuvre d'art et un texte littéraire ne sont des documents que pour l'historien. Que c'est trahir profondément un art et une écriture que de les traiter simplement comme des témoignages. Qu'interpréter un

texte ou une œuvre comme la psychanalyse entend le faire présuppose que leur sens est ailleurs, et que ce sens constitue, ce qui ne va nullement de soi, leur vérité.

Application de la psychanalyse à la société et au droit

L'utilisation de concepts psychanalytiques en sciences sociales est justifiée par le fait que, fondamentalement, les hommes ne savent pas ce qu'ils font, ils ne connaissent pas les raisons pour lesquelles ils agissent de telle ou telle manière.

Les véritables raisons des tabous, par exemple, sont inconscientes. Interrogés à ce sujet, les gens, lorsqu'ils n'invoquent pas le simple respect des traditions, donnent aux tabous des causes rationnelles, presque toujours fausses (ils disent, par exemple, que l'interdit de l'inceste évite les malformations et que si la viande de porc est haram, c'est parce qu'elle rend malade).

L'inconscient des sociétés



Selon Freud, le groupe est le moyen et le lieu de la réalisation des désirs inconscients (voir chapitre précédent). En ce sens, il représente l'analogue du rêve ou du symptôme.

Il existe une dimension libidinale dans tout lien social. Inversement, la névrose est asociale – ce pourquoi elle est qualifiée d'« anormale ».



Totem et tabou, de Freud, est sous-titré *Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*. S'appuyant sur une abondante documentation ethnographique concernant les aborigènes d'Australie, considérés comme les plus primitifs de tous les hommes, et plus particulièrement sur l'ouvrage somme de l'anthropologue James George Frazer, *Totémisme et exogamie* (1910), Freud constate l'existence chez eux du tabou de l'inceste, qui est l'envers de la loi d'exogamie (l'obligation pour les hommes de prendre femme en dehors du groupe). À juste titre, Freud ne croit pas au mythe de la liberté sexuelle des primitifs. Le fait que le terme « tabou » soit d'origine polynésienne est significatif à cet égard.

Contre la théorie « nominaliste » (le totémisme est un système de classification des genres et des espèces), et contre la théorie sociologique défendue par Durkheim (le totem incarne la collectivité), Freud défend une

conception psychologique du totémisme, qu'à son époque on considérait comme une forme primitive de religion.

Le père de la psychanalyse reprend l'hypothèse de Darwin, elle-même tirée de l'observation du comportement des singes supérieurs : à l'origine, les hommes auraient vécu en petites hordes dominées par un mâle jaloux qui s'était attribué toutes les femmes. À ce schéma, Freud ajoute l'hypothèse selon laquelle les fils coalisés auraient assassiné et dévoré le père. Pris par un sentiment de culpabilité, les frères auraient ensuite érigé en totem un animal, qui aurait servi de substitut symbolique du père. Le père mort, en effet, est encore plus puissant que vivant. Le repas totémique (dont la communion chrétienne, selon Freud, est une dérivation) commémore cet événement, qui est donc à l'origine des deux tabous fondamentaux (celui du parricide et celui de l'inceste) fondateurs de toute société et correspondant aux deux désirs œdipiens.



Par son mythe du père primitif assassiné par les fils coalisés, Freud a tenté d'échapper à l'alternative dans laquelle la philosophie classique avait enfermé le problème de l'origine de la société humaine : ou bien l'homme est naturellement un animal social (c'est la thèse d'Aristote), ou bien la société est le produit d'une volonté expresse mettant fin à l'« état de nature » (c'est la théorie du contrat social).

Mais en s'efforçant d'élaborer une théorie qui évite les pièges du naturalisme et du contractualisme, Freud n'a pu échapper au cercle logique dans lequel tombe cette dernière théorie, car il fait naître l'état social de phénomènes qui le supposent (si les frères se coalisent pour tuer le père, c'est bien parce qu'ils forment déjà une société, et non plus seulement une horde).



Anthropologue et psychanalyste américain d'origine hongroise, Géza Róheim (1891-1953) a su articuler dans ses nombreux travaux les deux disciplines (*Psychanalyse et anthropologie*, 1950). Il fit de nombreuses études de terrain en Afrique, en Australie, en Mélanésie et en Amérique.

Ferme défenseur de l'idée d'une unité du genre humain, il croyait à la « loi biogénétique fondamentale » d'Ernst Haeckel, également chère à Freud (voir chapitre précédent) : le développement psychophysiologique de l'individu (ontogenèse) répéterait en raccourci le développement psychophysiologique de l'espèce (phylogenèse). Róheim était opposé au culturalisme (selon lequel chaque culture constitue un monde à part avec ses règles et ses valeurs propres) et au relativisme culturel. Pour lui, les mêmes fantasmes, les mêmes angoisses et les mêmes désirs se retrouvent partout. Il défendit, contre Malinowski (voir chapitre 11), l'idée de l'universalité du complexe d'Œdipe.

Les mythes et les rites se prêtent particulièrement bien à une explication de type psychanalytique sans que l'on puisse prétendre pour autant que cette explication suffise.

Ainsi, les rites d'initiation, que l'on retrouve dans toutes les cultures, peuvent être interprétés comme une seconde naissance, symbolique.



Róheim montre la logique psychique profonde qui préside aux croyances et aux rites les plus aberrants du point de vue occidental. Ainsi, en Australie centrale, les mères attentives mangeaient un bébé sur deux afin que le suivant soit deux fois plus fort. Pour obtenir la pluie, les Toradjas des Célèbes favorisaient des unions incestueuses entre animaux. Cette transgression était censée provoquer la colère des dieux sous forme de pluie. Certes, les hommes pourraient aussi commettre l'inceste, mais alors la colère des dieux serait si terrible que les orages déclenchés feraient plus de mal que de bien.



La psychanalyse a été la première à arracher le cannibalisme à sa condamnation morale de sauvagerie ou de barbarie pour lui donner un sens symbolique, donc spécifiquement humain.

L'incorporation est le premier modèle de l'identification (voir chapitre 15, sur le stade oral). Le cannibale, en effet, ne mange que ceux qu'il aime.



Dans *Les Blessures symboliques*, sous-titrées *Essai d'interprétation des rites d'initiation* (1954), Bruno Bettelheim donne une explication psychanalytique des mutilations sexuelles et des scarifications qu'ont pratiquées tous les peuples. La circoncision serait une ablation de l'aspect féminin du sexe masculin (le prépuce ressemble à la vulve et le pénis s'y meut) tandis que l'excision serait une ablation de l'aspect masculin du sexe féminin. Mais les rites, comme les rêves et les symptômes, sont surdéterminés, ils ont plus d'une cause. Ainsi, la circoncision serait un vestige de la castration imposée par le père primitif et l'expression de la soumission à la volonté du père (telle était la thèse de Freud), sans oublier qu'elle pourrait être aussi par l'écoulement du sang l'expression d'un rite de la fécondité, lié au culte de la Déesse Mère.

Quant aux tabous de la virginité et de la menstruation, ils s'expliqueraient par le tabou du sang (siège de vie).



Freud pensait que le complexe de castration est la racine inconsciente la plus profonde de l'antisémitisme. La circoncision, en effet, est une castration symbolique.

Rudolph Löwenstein, qui fut le psychanalyste de Lacan, écrivit *Psychanalyse de l'antisémitisme*. Il semble, en effet, que les causes exclusivement économiques, sociales ou politiques soient insuffisantes pour expliquer un phénomène aussi irrationnel, aussi durable et aussi massif que l'antisémitisme. Selon Löwenstein, l'antisémitisme tourne autour d'une double polarité, phobique et paranoïaque. Il pourrait être défini comme un transfert négatif, une haine de transfert. Le nazisme aurait eu pour but d'éliminer le surmoi pour laisser toute la place aux pulsions agressives.

Il est clair que ce que Löwenstein dit de l'antisémitisme pourrait être appliqué à n'importe quelle autre forme de racisme.

Géza Róheim est le précurseur de l'ethnopsychanalyse fondée par Georges Devereux et qui, elle aussi, cherche à marier anthropologie (où domine le point de vue en extériorité) et psychanalyse (où domine le point de vue en intériorité) dans une synthèse supérieure.



L'ethnopsychiatrie insistera sur la détermination culturelle des troubles psychiques, et en ce sens divergera sensiblement de la psychanalyse. Chaque société a différentes façons de nommer ces troubles, de faire la part entre ce qui est normal et ce qui ne l'est pas, différentes façons aussi de soigner, bien sûr. Les symptômes ne sont pas les mêmes partout et n'ont pas le même sens partout. En France, un employé qui serait convaincu qu'on lui a jeté un sort parce qu'on ne l'a pas augmenté depuis cinq ans pourra être jugé paranoïaque. En Afrique, en revanche, croire qu'un sorcier a jeté un sort en cas d'échec ou d'impuissance est une interprétation culturelle normale.

Dans *Mythes de guerre* (1950), Marie Bonaparte analyse d'un point de vue psychanalytique les rumeurs qui avaient cours pendant la guerre de 1939-1945.

La rumeur est une formation de psychologie collective qui tourne, on n'en sera pas trop étonné, autour de deux thèmes exclusifs et ressassés : le sexe et la mort, Éros et Thanatos. Souvent les deux sont liés, comme dans les rumeurs concernant l'origine du sida.



Dans *Le Cœur conscient*, Bruno Bettelheim, qui avait été interné à Dachau, fait la psychanalyse de ce qu'il appelle les « situations extrêmes ». Comment réagit psychiquement un prisonnier de camp nazi et quelles sont les raisons de ces réactions ? Bettelheim note que dans un camp le prisonnier connaît une régression infantile, qu'il ne se révolte pratiquement jamais : sa passivité est un suicide inconscient.

La psychanalyse du crime et châtiment



La psychanalyse s'est également intéressée aux questions d'éducation et de délinquance. August Aichhorn, auteur de *Jeunesse à l'abandon*, fut un pionnier en la matière. En 1918-1919, Aichhorn avait conduit une expérience d'éducation thérapeutique avec de jeunes délinquants.

Melanie Klein s'intéressera également à la figure du délinquant. Selon elle, le délinquant n'est pas un être dépourvu de surmoi (interprétation immédiate et naïve), mais un sujet dont le surmoi est resté fixé à un stade archaïque de son développement.

Il était fatal que le criminel attirât l'attention de la psychanalyse. En 1927, Marie Bonaparte écrit un article « Le cas de Mme Lefebvre » à partir d'un fait divers qui avait défrayé la chronique en 1925 : une femme avait tué d'une balle dans la tête sa belle-fille enceinte.

En 1928, Franz Alexander, médecin, et Hugo Staub, juriste, écrivent ensemble *Le Criminel et ses juges*. Le criminel est l'incarnation même de celui qui ne sait pas ce qu'il fait. Le surmoi (inconscient, rappelons-le) et le besoin de punition (inconscient lui aussi) jouent chez lui un rôle primordial.



Franz Alexander et Hugo Staub entendaient fonder une criminologie psychanalytique sur une « échelle de criminalité » d'après le degré de participation du moi à l'impulsion criminelle. Une action criminelle se produit généralement lorsque la dépendance du moi à l'égard du surmoi est affaiblie.

Reprenant une idée de Nietzsche, Freud écrivit un article intitulé « Les criminels par conscience de culpabilité ». Au lieu de suivre l'acte criminel, comme il est logique, le sentiment de culpabilité peut le susciter. En accomplissant son crime, le criminel est soulagé. Le besoin de punition conduit à une autopunition inconsciente.

Theodor Reik a écrit un ouvrage sur le besoin d'avouer, lui aussi inconscient (voir chapitre 2).

Le criminel comme moi idéal

Platon disait déjà que la différence qui existe entre un honnête homme et un criminel, c'est que le premier se contente de rêver ce que l'autre fait en réalité.

Le criminel réalise les désirs interdits, il réveille les désirs refoulés et agit par procuration. Sa puissance de transgression fascine, les gens s'identifient à lui. Dans les prisons, les violeurs en série reçoivent des demandes en mariage de la part de femmes qui leur écrivent.

Le châtiment est un formidable alibi : il neutralise le caractère scabreux de cette identification imaginaire.

Application de la psychanalyse à la politique et à l'histoire

L'application de la psychanalyse à l'histoire et, en particulier, aux grands chefs de l'histoire (on parle de psychohistoire) a été à la fois la plus

aventureuse et la moins féconde des applications de la psychanalyse aux champs de la culture. Comme avec l'art, le travail de réduction ne peut manquer de donner des résultats dérisoires. S'il n'est, en effet, pas inintéressant de connaître la jeunesse et la sexualité de Hitler, il serait illusoire de croire que l'on détiendrait avec elles la clé du nazisme.



Le travail que Freud effectua en collaboration avec William Bullitt sur le président Wilson (voir chapitre 21) fut une tentative pour introduire la dimension psychanalytique dans les questions politiques.

Après avoir reçu ses *Histoires de Joseph*, Freud écrivit à Thomas Mann, leur auteur, une lettre curieuse dans laquelle il interprète le destin de Napoléon comme articulé autour du modèle mythique de la vie de Joseph, le patriarche biblique. Le frère aîné de Napoléon Bonaparte s'appelait Joseph, sa femme s'appelait Joséphine, l'expédition d'Égypte a été un retour sur la terre de Joseph…

Sans doute Freud a-t-il voulu se livrer à un jeu devant ce grand témoin qu'était Thomas Mann, mais n'oublions pas, et Freud n'a pas manqué de le répéter, que rien n'est plus sérieux qu'un jeu.



Un autre jeu, très à la mode, consiste à débusquer tel lapsus échappé des lèvres d'un responsable politique (voir chapitre 12). Mais une fois que l'on a dit qu'untel a des obsessions sexuelles ou qu'il a dit le contraire de ce qu'il pense (quel scoop !), en quoi est-on plus avancé ?

Rappelons que l'on ne peut pas « faire la psychanalyse de quelqu'un » en son absence, et surtout pas à sa place. La psychanalyse mondaine ou médiatique est un réservoir inépuisable de sottises.



La Psychologie de masse du fascisme, de Wilhelm Reich, reste l'un des meilleurs ouvrages jamais écrits sur la mécanique totalitaire. Même si l'on n'en partage pas tous les présupposés ni toutes les conclusions.

Selon Reich (voir chapitre 8), la répression sexuelle produit la « peste émotionnelle », dont le mécanisme du bouc émissaire représente la manifestation la plus pathétique. Les flambées de violence contre les minorités sont le résultat pervers de la répression sexuelle menée au nom de la morale et de la religion. Pour Reich, le fascisme est l'application au niveau de pays entiers de la structure de la famille autoritaire.

En 1950, le psychanalyste Octave Mannoni, qui travaillait à Madagascar, écrivit une *Psychologie de la colonisation* (réédité sous le titre *Prospero et Caliban*) qui eut le don d'indigner à la fois le camp des colonisateurs et le camp des colonisés indépendantistes.

Le « complexe de Prospero » (du nom d'un personnage de *La Tempête*, de Shakespeare) est le symptôme de la névrose du colon, paternaliste et raciste, terrifié à l'idée que sa fille puisse être violée par un sauvage (Caliban est

dans la pièce de Shakespeare l'homme de la forêt). Le complexe de Prospero serait né de ce qui manque au colon, le monde des autres qu'il a quittés pour la tentation d'un monde sans hommes.

Après tant d'années de bonheur, ponctué d'inévitables disputes, le mariage entre la psychanalyse et les autres sciences humaines s'est achevé par un divorce. Même des lieux où elle devrait avoir toute sa place (dans les cours d'assises, par exemple), la psychanalyse a été chassée pour laisser place à des experts indifférents au sens mais maniaques du chiffre.

Quatrième partie

En analyse : la cure



Dans cette partie…

Vous trouverez l'ensemble des informations et explications permettant de vous faire une idée aussi précise et fidèle que possible de ce qu'est une cure psychanalytique aujourd'hui.

On y abordera en détail la question des règles définissant les conditions requises pour l'analyste (le psychanalyste) et pour l'analysant (celui qui va le voir) afin de mener à son terme une cure psychanalytique, et nous suivrons ensemble le déroulement d'une cure depuis le premier entretien jusqu'à son terme.

Reste l'essentiel, qui ne se trouve dans aucun livre, qui est la réalité non pas d'une cure en général, mais de *la* cure, de *la* psychanalyse, la seule qui vaille : la sienne ! Celle que l'on entreprend soi-même avec un psychanalyste, et qui reste quoi que l'on fasse et quoi que l'on en dise une expérience absolument unique, et non transmissible, tant il est vrai qu'elle n'a de valeur et de portée réelle que pour l'analysant lui-même.

Chapitre 19

La question des règles

Dans ce chapitre :

- Le contrat psychanalytique
- Des exceptions aux règles ?

La question des règles occupe dans la genèse et dans l'histoire de la psychanalyse une place fondamentale, et leur respect est une condition nécessaire à toute entreprise psychanalytique. C'est pourquoi, pour bien comprendre l'importance de ces règles, et avant même d'en détailler les particularités, il nous faut revenir brièvement au tout premier Freud et aux premières heures de la psychanalyse.

Du divan d'examen au divan du salon

L'invention de la psychanalyse réside dans le travail d'élaboration théorique que Freud expose dans des publications scientifiques puis à partir de 1900 au travers d'ouvrages fondamentaux, comme *L'Interprétation du rêve*, fondés sur son autoanalyse et l'expérience clinique qu'il a accumulée, qui révolutionnent les milieux médicaux et universitaires et le rendent rapidement célèbre dans le public cultivé de cette époque.

Freud s'y révèle tout à la fois explorateur de la psyché humaine, auteur d'une théorie et inventeur d'une clinique thérapeutique, sous forme d'ouvrages qui ont fait sa notoriété et celle de la psychanalyse, et dont l'objet était de les faire reconnaître par les milieux scientifiques de son époque. D'emblée cependant, ses théories ont fait scandale.

Tout commence par le divan !

Avant d'aborder les règles proprement dites, commençons par observer ce qui se passe dans le cabinet d'un psychanalyste, et arrêtons-nous d'abord sur ce qui n'est pas un accessoire, mais l'un des éléments essentiels du

dispositif psychanalytique. Et c'est d'ailleurs ce divan qui vient en premier à l'esprit de toute personne évoquant la psychanalyse. À juste titre, car depuis la naissance de la discipline, tout tourne autour de ce meuble et organise l'espace de consultation.

Dans la pièce où la cure se déroule, et qui n'est justement pas un cabinet médical, il y a un divan et tout près un fauteuil disposé de telle sorte que le psychanalyste qui y est assis est en dehors du champ de vision de la personne allongée sur le divan. Cette disposition d'une personne couchée et d'une autre assise sans contacts visuels, et qui constitue ce que l'on appellera plus tard un « dispositif analytique », remonte à l'origine même de la découverte de la psychanalyse.



Avant de devenir un divan plus ou moins confortable, plus ou moins rouge, dans un appartement privé plus ou moins bourgeois transformé en cabinet de consultation, le divan n'était rien d'autre qu'une simple couchette de soin, installée dans le box de consultation d'un neurologue, à l'hôpital, et plus exactement à l'hôpital impérial de Vienne, à la fin du XIX^{e} siècle : celui du Pr Breuer, dont le Dr Freud était le collaborateur avec le titre de Privatdozent (enseignant à titre privé), dans ce célèbre service de neurologie où l'on tentait de traiter ce que l'on appelait alors d'un terme générique les « maladies nerveuses ».

Pour l'essentiel, ces malades étaient, en la Vienne de la fin du XIX^{e} siècle, des femmes, pas uniquement mais principalement issues de la bourgeoisie fortunée de la capitale impériale, atteintes de troubles nerveux divers et surtout d'une pathologie entre toutes mystérieuse : l'hystérie.

On traitait alors par l'hypnose selon les enseignements de Charcot, des femmes hystériques, allongées sur une couchette, tandis que le médecin hypnotiseur se tenait assis devant ou au côté de la patiente afin de la plonger dans le sommeil hypnotique et de tenter de la traiter sous hypnose.

Si l'on suit la progression de la recherche entreprise par Freud au chevet de ces patientes hystériques, on voit bien que le dispositif psychanalytique se met peu à peu en place, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Dès lors que Freud abandonne l'hypnose, à laquelle il reproche de gêner par ses effets secondaires tout un ensemble de réminiscences qui ne peuvent s'exprimer qu'à l'état de veille, il va se reculer, se mettre hors de vue de la patiente, afin de la laisser parler librement et de ne pas interférer émotionnellement avec le récit qu'elle produit.

La présence-absence

Ce dispositif qui rend l'analyste invisible, mais le laisse cependant proche et présent, est fondamental. Freud n'a jamais caché que cette mise en scène était pour lui indispensable non seulement pour éviter que l'analysant ne soit influencé par les expressions du visage du psychanalyste – l'impassibilité ayant ses limites –, mais aussi, selon ses propres termes, parce qu'il était excédé « d'être dévisagé à longueur de journée ». De plus, l'analysant ayant légitimement tendance à chercher à susciter surprise et émotion chez un interlocuteur lui faisant face et dont il étudie les réactions, son discours devient captif d'une recherche d'effets dramatiques ou comiques qui peut transformer, si le psychanalyste n'y prend pas garde, son élaboration verbale en bavardage. On comprend dans le même temps qu'une telle situation de « présence-absence » constitue une vraie difficulté que tout le monde n'est pas immédiatement en mesure de dépasser : une cure type commence parfois en face à face pour se poursuivre sur le divan.

Au fil de ses séances et de celles du Pr Breuer, avec qui il partage cet espace de consultation hospitalière, Freud met au point une méthode particulière de traitement qui permet au patient de s'exprimer avec le moins d'interférences possible, tout en l'exhortant à s'exprimer sans crainte, sans honte ni retenue, sans autocensure, et sans préjuger du sens ou de l'apparent non-sens de ce qui est exprimé.

Une méthode empirique



Freud n'aura de cesse de théoriser ses recherches, de les fixer dans des ouvrages, en tâchant de se conformer au mieux à la conception scientifique qui est celle de l'époque, c'est-à-dire en tâchant de respecter les exigences et la rigueur nouvelles de la recherche scientifique : l'expérimentation et la reproduction de résultats semblables obtenus dans des conditions aussi voisines que possible. Dès lors qu'il comprend qu'il est en train de mettre au jour tout un ensemble insoupçonné de connaissances et de moyens thérapeutiques pour venir en aide à ses patients, Freud aura pour premier souci de fixer le cadre des séances d'analyse bientôt baptisées « psycho-analyse » puis psychanalyse. Le résultat recherché – la guérison des troubles – sera obtenu aussi souvent que cette thérapeutique nouvelle le permettra, dans des conditions normalisées et codifiées. Ces éléments de codification sont les fameuses « règles », objet de ce chapitre.



L'*Abrégé de psychanalyse*, ouvrage posthume et inachevé de Freud, sans doute entrepris peu avant son exil en Angleterre et publié en 1940, moins d'une année après sa mort, est une merveille qui condense en un petit livre très accessible et superbement écrit l'essentiel de ce que Freud voulait que

l'on retienne de la psychanalyse. Loin de s'y répéter, Freud, à la fin de sa vie, et parvenu au terme d'une œuvre immense, ouvre pourtant des perspectives nouvelles, avec plus de vingt ans d'avance, tant sur la cure proprement dite que sur les fondamentaux de la théorie psychanalytique.

Élaborés peu à peu par Freud, présentés dans ses premiers ouvrages, les règles et le dispositif psychanalytique qui fixent tout à la fois la méthode thérapeutique et les conditions pratiques dans lesquelles la psychanalyse est mise en œuvre constituent encore aujourd'hui le meilleur témoignage du caractère empirique de la découverte de la psychanalyse, que Freud théorisera avec le succès que l'on sait.

En cela, il est en accord avec tout à la fois sa propre formation scientifique de neurologue et l'esprit de son époque, pour laquelle la science et ses techniques triomphantes éclairent le progrès de la société et l'avenir de l'homme.

Cependant, Freud voit clairement le caractère très choquant de nombre de ses découvertes et en premier lieu du rôle central qu'il attribue à l'inconscient alors même que le dogme scientifique repose, à l'aube du XX^{e} siècle, sur la prise en main de son destin par un homme devenant bientôt le maître de la nature. Il s'attend à juste titre à une véritable levée de boucliers, et plus encore du fait du rôle fondamental de la sexualité tel qu'il est révélé par la psychanalyse.



À propos de la réception mouvementée de la psychanalyse par les milieux scientifiques du début du XX^{e} siècle, Freud décrit crûment « l'excès d'orgueil et le mépris sans conscience de la logique, la grossièreté et le manque de goût des attaques » dont il a été la cible.

Freud sait bien d'autre part que seul ce qui est considéré comme « scientifique » mérite l'attention du monde savant. Il craint par conséquent que sa psychanalyse ne soit discréditée par le manque de soutien des milieux scientifiques et médicaux de son époque, choqués par la nature même de ses hypothèses, au prétexte d'un manque de scientificité.



Freud redoutait à juste titre que le rejet de ses théories nouvelles trouve un allié puissant dans l'antisémitisme virulent de son époque et notamment celui des milieux universitaires austro-hongrois. Dès les premières heures du sinistre national-socialisme, la psychanalyse sera qualifiée par les nazis de « science juive » et les livres de Freud brûlés dans les immenses autodafés voulus par Hitler.

Toute sa vie, Freud s'efforcera (en vain) de conquérir la reconnaissance et l'approbation du monde scientifique, conscient qu'il était que, sans ce soutien, la psychanalyse risquait d'être déconsidérée tant comme théorie scientifique que comme thérapeutique médicale.

De là vient le décalage persistant aujourd'hui encore et qui va caractériser les premières années tourmentées de la psychanalyse : on part d'observations cliniques, d'intuitions géniales, d'adaptations voire de détournements de pratiques connues mais limitées – comme l'hypnotisme – pour aboutir, *via* les cures et leurs effets bénéfiques sur les patients (mais aussi leurs échecs), à un travail de théorisation de ces pratiques cliniques.

Du fait de cette dualité fondamentale, la psychanalyse a toujours été et reste une cible de choix, autant pour les adeptes d'hier et d'aujourd'hui de la science mécaniste et de ses avatars que pour les totalitaires de toujours, fussent-ils religieux ou politiques.



Thomas Mann, qui connaissait bien la psychanalyse et correspondait avec Freud, disait en parlant de Hitler : « Comme cet homme doit haïr la psychanalyse ! » Il aurait pu en dire autant de Staline.

Le contrat psychanalytique

Les règles peu à peu modifiées et adaptées par Freud et les premiers psychanalystes, à travers nombre de vicissitudes, de controverses et parfois de dissidences – comme nous le verrons plus loin – constituent encore de nos jours la base méthodologique de la psychanalyse. Elles sont au fil des décennies restées peu ou prou inchangées dès lors qu'il s'agit de mener une « cure type », ainsi dénommée précisément par référence à ce premier dispositif, mais dans un environnement non médical, et aussi neutre que possible.

Ces règles tiennent en quelques principes qui se répartissent entre analysant et psychanalyste : libre parole et respect du cadre de la cure d'une part, règle d'abstinence et neutralité bienveillante, attention flottante d'autre part. Il s'agit pour le psychanalyste d'assurer à l'analysant les meilleures conditions de réalisation de la cure. Celle-ci se déroule ainsi dans le cadre d'un véritable « contrat psychanalytique », que les règles que nous énonçons à présent définissent avec précision, étant bien entendu que leur non-respect vaut rupture de ce contrat, donc de la cure. Elles sont d'une importance essentielle et seront fixées pendant le premier entretien, dont on devine dès lors l'importance déterminante pour la suite des événements (voir chapitre 20). Ce contrat est verbal, sur parole. La cure est une cure par la parole. L'analysant peut constamment rompre le contrat et la cure : il lui suffit d'annoncer qu'il en reste là et ne reviendra pas à la séance suivante…

La parole libre



Pour l'analysant, la règle principale est la libre parole, la libre association ; dire ce qui vient comme ça vient. C'est la règle du « tout dire », à laquelle il faut se conformer, sauf à renoncer à entreprendre une cure psychanalytique.

En effet, l'analysant doit s'engager à essayer de dire *tout* ce qui se présente à son esprit, tout ce qui lui passe par la tête, sans retenue, sans excercer aucune censure, aussi spontanément que les idées surgissent, sans les mettre de côté, par exemple en les jugeant inutiles ou déplacées ou sans intérêt.

Puis il faut s'engager à respecter le cadre dans lequel la cure va se dérouler, à commencer par le lieu, la durée de chaque séance, le nombre de séances par semaine, sachant que la durée d'une cure psychanalytique courte est de trois mois, mais qu'une première cure dure en général de six mois à deux ou trois ans.

Allongé ou face à face ?

Que penserait-on d'un médecin qui vous dirait de vous déshabiller mais qui ne vous ausculterait pas ? On penserait qu'il fait usage de son pouvoir et de l'autorité que lui confèrent son titre et son statut de médecin, et que, en l'occurrence, il en abuse.

On peut comprendre par analogie que s'allonger en présence d'une personne qui s'asseoit hors de votre vue et se tait alors que vous devez parler dans une position inhabituelle et peu confortable a quelque chose de déroutant, de contrariant, voire d'humiliant. C'est en partie inexact, mais pas complètement, car il y a dans cette position quelque chose qui marque en effet une supériorité de l'un sur l'autre.

Freud, contrairement à Ferenczi, tient à marquer l'autorité du psychanalyste qui dirige la cure, et le terme « analysant » nous vient de Lacan, tandis que chez les freudiens, aujourd'hui encore, « analysé » reste souvent en vigueur (voir chapitre 3). Mais sur le fond, et dans l'intérêt de l'analysant, il importe que sa parole soit aussi libre que possible de toute interférence, y compris relationnelle, s'il est assis face au psychanalyste. L'expérience montre que les cures peuvent très bien être entreprises en face à face, mais que c'est bien souvent de lui-même qu'après quelques séances l'analysant va s'installer sur le divan, où il vérifie qu'il libère plus complètement sa parole loin du regard du psychanalyste.

Le cadre

Qu'elle se déroule pour partie en face à face ou sur le divan, ce qui se détermine au cas par cas, la durée d'une séance peut varier d'une demi-heure à trois quarts d'heure environ, là encore non seulement en fonction de chaque cas particulier, mais aussi en s'adaptant au fil de l'évolution de la cure telle que l'analyste l'évalue.

Restent bien sûr les honoraires : il s'agit de fixer le coût de la séance, réglé à la fin de chaque séance, ce qui se détermine là aussi individuellement, sachant que toute séance manquée du fait de l'analysant est due (voir chapitre suivant). Ce règlement en fin de chaque séance signifie aussi clairement que plus rien n'est dû par l'analysant, qui à la fin de chaque séance est libre de ne pas revenir.

La règle d'abstinence



Pour le psychanalyste, les règles qui définissent l'exercice de la psychanalyse, son rôle dans la cure, depuis le premier entretien jusqu'à la dernière séance, sont autrement plus élaborées et complexes. Elles constituent les fondements mêmes de sa formation psychanalytique, et leur respect le plus strict tant dans ses prescriptions que dans ses interdictions est une règle de déontologie impérative.

C'est notamment le cas de la règle d'abstinence, qui interdit expressément toute satisfaction directe dans la cure, c'est-à-dire tout passage à l'acte, par exemple de désirs érotiques : tout peut se dire, mais rien ne peut se faire. C'est le pendant indispensable du « tout dire » qui doit s'exercer à l'abri de tout risque de dérapage de l'analysant comme de l'analyste.

Neutralité bienveillante

En retour de ce « tout dire » de l'analysant, l'attitude de l'analyste doit être pour l'essentiel une écoute neutre – une neutralité bienveillante –, c'est-à-dire qu'il s'abstient de tout jugement moral, bien entendu, mais tout autant de toute forme d'approbation ou de désapprobation.

Le psychanalyste qui assure la direction de la cure et tient la place de « sujet supposé savoir » (une expression de Lacan) s'emploie à susciter, à entretenir et à maintenir le moteur même de l'analyse, qui est le transfert.



Dire que le psychanalyste n'est pas là pour *juger* n'est pas assez dire : il est là pour ne pas juger, pour *s'abstenir* de tout comportement exprimant une valorisation, positive ou négative, de ce qui est dit par l'analysant. C'est clairement la contrepartie de la règle du « tout dire » imposée à l'analysant.

Il doit le faire dans le strict respect de la personne en analyse, de son effort et du travail analytique qu'elle fournit, sans jamais interférer avec les choix quotidiens et la vie de tous les jours de l'analysant.



C'est Ferenczi qui le premier repère les enjeux de pouvoir présents dans la cure et s'efforce de résoudre cette difficulté. En question : la notion de savoir, dont Lacan formulera la nature par l'expression de « subversion de la parole du Maître ». Entre le psychanalyste et l'analysant, c'est bien ce dernier (et cette dénomination d'« analysant » prend ici tout son sens) qui est le « sachant » : c'est dans son discours et l'expression de son inconscient que se dissimule la clé de ce savoir dont il est détenteur à son insu, mais que la parole du maître, en tant que sujet supposé savoir aux yeux de l'analysant, risque de subvertir.

En somme, le psychanalyste doit impérativement respecter l'ensemble d'une discipline stricte et rébarbative qui se résume à une formule connue, dite de la « neutralité bienveillante ».



La non-ingérence du psychanalyste dans la vie privée de son analysant s'accompagne généralement du conseil de surseoir, si possible, à toute grande décision qui pourrait être modifiée du fait même de la cure : par exemple, un divorce, une démission, un changement important du mode de vie.

Encore faut-il que, en plus de cet exploit permanent et cruellement inaperçu, le psychanalyste, confronté à la position d'apparence flatteuse de sujet « supposé savoir », garde constamment à l'esprit qu'il ne sait en fait absolument rien de l'essentiel qui est l'objet de la cure : le sujet, pour l'heure analysant, et qui est encore à advenir !



La neutralité bienveillante à laquelle s'astreint le psychanalyste, et peu importe qu'il exerce en ville, en dispensaire ou en milieu médicalisé, lui interdit de répondre à une demande de conseil ou d'avis ou d'accompagnement. Un psychanalyste n'est ni un conseiller en vie familiale, ni un coach, ni un directeur de conscience – et encore moins un gourou.

Le tout en attendant l'heure, tout à la fois souhaitée et redoutée par l'analyste, d'un contre-transfert sommant la fin d'une cure, qui le verra rejeté avec l'eau du bain.

Ce qui explique assez bien que, sortis des longues séances durant lesquelles le psychanalyste s'astreint à cette rude, éprouvante et modeste discipline de l'écoute analytique, nombre d'entre eux se révèlent fort bavards et remarquablement dépourvus d'humilité.



La neutralité bienveillante de l'analyste ne signifie pas qu'il cherche le « bien » de l'analysant. En supposant même qu'il connaisse la nature de ce « bien » supposé, le psychanalyste ne pourrait rien faire sans interférer avec la liberté de l'analysant, et compromettre ainsi toute l'analyse. Ce qui ne signifie pas, faut-il le souligner, qu'il n'y ait pas de bienveillance de sa part parce qu'il serait « neutre », c'est-à-dire indifférent. Mais vouloir un supposé « bien » est un obstacle opposé par l'inconscient du psychanalyste aux progrès de l'analysant dans sa lutte contre son malaise, ses souffrances, ses troubles, mais aussi vers sa vérité, son autonomie, sa libération.

L'attention flottante

Cette neutralité se fonde sur la pratique d'une technique d'écoute propre à la psychanalyse, connue sous l'appellation « attention flottante », d'une importance fondamentale dans la pratique. Si l'on devait ne retenir que deux règles fondamentales à la psychanalyse, ce seraient la libre association du côté de l'analysant et l'exercice de l'attention flottante chez l'analyste. Et à certains égards, celle-ci se situe en amont des règles que doit respecter le psychanalyste à l'écoute de ce « tout dire » de l'analysant. Cette méthode d'écoute a en effet pour but d'éviter de concentrer l'attention sur tel ou tel aspect remarquable pourtant apparemment objet premier du discours de l'analysant, comme l'expression de sa souffrance, ou son désir de guérison. Le psychanalyste laisse venir vers lui ce qui se dit en arrière-plan, que l'analysant lui-même n'entend pas.

De plus, le psychanalyste s'efforcera d'écarter son propre désir de guérir son analysant, qui risque de gêner sa perception globale et son activité analytique. Cette attention que Freud veut « égale », « uniforme » « défocalisée » a pour raison d'être la recherche de ce qui se dit derrière le discours de l'analysant, d'entendre comment « ça » parle, pour reprendre une expression connue. Combinée à la neutralité bienveillante, l'écoute flottante peut tromper un observateur extérieur, mais pas les analysants bien placés pour savoir que va surgir au détour d'une phrase une interprétation tout à la fois redoutée et attendue : méfions-nous de l'eau qui dort.

Vous avez dit « attention flottante » ?

Pour les Nuls amis des chats, ou simplement pour tous ceux qui ont un jour vu un gros matou installé sur sa chaise en train de regarder le jardin par la fenêtre, l'attention flottante n'a rien de mystérieux. Il suffit d'observer les yeux de notre gros minet, son attitude générale apparemment alanguie, mais moustaches et oreilles en alerte, pour bien comprendre de quoi il retourne. Vu de loin, il n'y a pas de doute : le chat dort les yeux ouverts, il fait la sieste, il digère. En suivant son regard vague, défocalisé, tourné vers le fond du jardin dont les buissons se balancent doucement dans le sens du vent, en suivant le courant d'air qui vient caresser les masses vertes indistinctes des feuilles et des branches, on se convainc rapidement qu'il a sans doute tout le jardin dans le champ de son regard, mais qu'il ne regarde rien de particulier. Passe un moucheron, voletant à contresens : voyez notre chat bondir à la vitesse de l'éclair !

Voyez le coup de patte de votre analyste qui l'attrape au vol, ce beau gros lapsus, cette jolie bourde, cet apparent contresens dans le flot de votre discours, pour vous le présenter aussitôt, en gros plan, non sans une certaine vigueur : « Ah oui ! tiens, tiens ? Comment, comment ? » Voire le redouté « Et puiiiis ? » du connaisseur, les papilles chatouillées par un prometteur *lapsus linguae*, et qui attend la suite…



Dans son ouvrage consacré à la technique psychanalytique, Ferenczi explique comment éviter l'ingérence du psychanalyste tout en favorisant la cure : « Je me suis donné pour règle, chaque fois que le patient me pose une question ou me demande un renseignement, de répondre par une autre question, à savoir : comment en est-il venu à poser cette question ? Ainsi, nous tournons l'intérêt du patient vers les sources de sa curiosité, et quand nous traitons sa question de manière analytique, il oublie généralement de répéter la question initiale ; ce qui nous prouve que ces questions en fait lui importaient peu et qu'elles n'avaient de valeur qu'en tant que moyen d'expression de l'inconscient. »



L'attention flottante, la façon dont les psychanalystes répondent le plus souvent à une question par une autre question, cette neutralité bienveillante aisément travestie en indifférence sont autant de particularités souvent décriées et moquées par les contempteurs de la psychanalyse. Leurs critiques les plus dures contre la psychanalyse s'expliquent largement par le fait que ces personnes parlent de ce qu'elles ne connaissent pas, parce qu'elles n'ont pas l'irremplaçable expérience vécue, directe, personnelle, d'une psychanalyse qui reste pour eux limitée à certains aspects des textes théoriques.

Cela dit, il arrive que la combinaison de la neutralité bienveillante, de la présence-absence et de l'attention flottante aboutisse à des excès de rigueur, de sévérité, voire d'autoritarisme, qui se traduisent pour les plus fragiles – c'est-à-dire les plus souffrants – des analysants par des épreuves parfois

contre-productives voire nuisibles, si elles conduisent au découragement et à l'abandon de la cure.

Sur ce point Freud est catégorique : l'expression directe par le psychanalyste d'encouragements voire de compliments sur l'évolution de la cure « est le plus sûr moyen de la voir se dégrader presque aussitôt ». Reste que l'on s'accorde généralement aujourd'hui à repérer dans la pratique freudienne de l'analyste-chirurgien, distancié, lucide et tranchant, une dérive intellectuelle et doctrinaire.

Les dissidents



C'est contre cet écueil de la technique freudienne que les grands psychanalystes Sándor Ferenczi et Otto Rank, amis et fidèles disciples de la première heure, entrent en dissidence théorique contre le vieux maître. Dès 1924, ils publient un livre commun, *Perspectives de la psychanalyse*, dans lequel ils prônent une technique qui fasse davantage place à l'affect et à la relation interpersonnelle.



Freud n'avait pas de mots assez élogieux pour désigner celui qu'il considérait comme son meilleur disciple, Sándor Ferenczi, et leur amitié ne se démentit qu'à la fin de la vie de ce dernier. Ferenczi en effet eut l'audace presque sacrilège non seulement de reprocher à Freud d'avoir raté sa cure (il avait été analysé par lui), mais d'assigner comme cause de cet échec le fait que Freud lui-même n'avait jamais suivi d'analyse (mais seulement une « autoanalyse ») ! Ferenczi redoubla d'audace (et d'insolence…) en proposant à Freud de le prendre en analyse. Ce que Freud, comme on l'imagine, déclina fermement…



Sándor Ferenczi sera plus tard à l'origine d'une avancée théorique considérable en relevant l'existence et l'importance du contre-transfert (le transfert en retour de l'analyste sur l'analysant). Il sera aussi le promoteur (aventureux) de la « méthode active » et de la « méthode mutuelle », qui lui vaudront de graves déboires au sein de la communauté psychanalytique de la fin des années 1920. Ferenczi reprochait à l'analyste-chirurgien freudien de dissimuler sous cette représentation avantageuse de celui qui sait un fantasme de toute-puissance et l'instauration contre-indiquée d'une relation de maître à élève en tous points contradictoire avec la neutralité bienveillante. Il mourut en 1934 sans s'être réconcilié avec Freud, dont il fut longtemps, pour reprendre une expression favorite de ce dernier, « le plus fidèle paladin ».

La méthode active

La méthode active de Ferenczi prônait une attitude aussi pétrie d'affects et maternante, sinon maternelle, que la technique freudienne était autoritaire, directive et désincarnée. Très vite dénoncée et caricaturée par l'entourage de Freud, cette méthode suscita l'ire du vieux maître, qui tança vertement Ferenczi, lequel, consterné et déjà très affaibli par la maladie qui devait l'emporter en 1934, s'empressa de faire amende honorable. La méthode active avait le tort indiscutable de passer outre aux interdits d'abstinence en permettant des caresses voire des baisers qui pour chastes qu'ils étaient faisaient courir le risque de compromettre une psychanalyse déjà violemment attaquée et diffamée. De plus, Ferenczi estimait du devoir de l'analyste de prendre en charge les difficultés amoureuses, conjugales, financières ou médicales de ses patients. En revanche, la méthode active de Ferenczi s'ouvrait, avec un demi-siècle d'avance, aux problématiques de pouvoir au sein du dispositif analytique. Ainsi, pour abolir l'espace de domination, Ferenczi changeait de place avec ses patients, en s'installant sur le divan et en amenant ceux-ci à s'asseoir sur le fauteuil. En somme, Ferenczi levait un tabou qui avait pesé sur la psychanalyse depuis ses origines. Avec sa dénonciation de la subversion de la « parole du Maître » (voir plus haut), Lacan tirera les conséquences de cette révolution de perspective.



Un psychanalyste ne s'autorise en aucun cas à s'ingérer dans le suivi médical d'un analysant et en particulier d'interférer avec un traitement médicamenteux.

De nos jours, l'analyste-chirurgien n'a plus cours, et l'on serait bien en peine de rencontrer en état de marche quelque vieux professeur barbichu à binocle, obstinément et pesamment silencieux et austère, vous invitant par l'exemple à puiser dans ses silences insondables l'énergie de poursuivre « d'interminables séances de vexations », comme le dénonçait (en vain) Sándor Ferenczi dans son *Journal clinique* tenu à la fin de sa vie.

Quant aux éternels « tripoteurs », loin de s'inspirer d'une lecture erronée de la méthode active, ils sont de nos jours plus souvent amateurs de réflexologie plantaire appliquée que de théories postfreudiennes…

Chapitre 20

Le déroulement d'une cure

Dans ce chapitre :

- La grande famille pas très unie des psys
- Maladie et douleur
- Il y a une vie après la cure

À notre époque hélas riche en catastrophes de toutes sortes, chacun a pu remarquer après un tremblement de terre, un tsunami ou un attentat la présence régulière de « cellules psychologiques d'urgence » ou d'équipes de psychologues envoyées avec les secours, parfois même avant les secours, et chargées de s'occuper des victimes traumatisées.

De ces femmes et hommes de terrain formés aux interventions en zones de catastrophes, on sait peu de chose, et le public ne les voit guère en action puisque par nécessité ces psychologues urgentistes se réfugient avec les victimes qu'ils ont en charge dans des lieux à l'abri des regards, afin de commencer leur action de soutien et d'aide psychologique.



À première vue, nul ne semble plus éloigné de ces équipes d'intervenants sur le terrain qu'un psychanalyste recevant dans son cabinet parisien confortablement installé, à portée d'un divan moelleux. Pourtant, c'est bien à des psychanalystes – tels notamment Viktor Tausk ou Sándor Ferenczi – que revient le mérite d'avoir puissamment contribué à la découverte et aux traitements des psychoses et névroses de guerre pendant le premier conflit mondial, traitements dont les principes restent à la base des interventions des psychologues cliniciens de terrain d'aujourd'hui.

La grande famille des psys

Dans la vie de tous les jours, on dit ordinairement que l'on va « voir son psy » quand il s'agit de désigner la personne qui s'occupe de vous parce que le moral ne va pas. Parce qu'il y a eu un deuil dans la famille, une épreuve qui laisse malheureux, un divorce ou la perte d'un emploi qui laisse déprimé,

triste et mal dans sa peau. On le dit plus facilement du reste en parlant de la voisine que de soi-même : « Elle voit un psy. » Ce qui signifie qu'elle n'est pas en grande forme, qu'elle a des soucis et qu'elle a besoin d'aide pour s'en sortir. Bref, qu'elle est déprimée mais que ce n'est pas forcément dramatique, ou suspect comme c'était encore ressenti il y a quelques années quand on ne disait pas que l'on allait voir un psy afin de ne pas éveiller une curiosité malvenue.

Mais quand on dit « psy », en dehors d'indiquer que « c'est dans la tête que ça se passe », et même si de nos jours l'expression a cessé d'être péjorative, on n'a finalement pas dit grand-chose.

En effet, « psy » est un abrégé, le préfixe de toute une tribu de mots qui désignent des activités en rapport avec la santé mentale, mais de nature si diverse, que pour tout dire « psy » est en somme un abrégé… un peu court !

À lui seul, le vocable « psy » est un mot-valise qui recouvre tout un ensemble de métiers différents qui ont en commun d'être des activités à visée thérapeutique, en plus du fait que le psychiatre, par exemple, est avant tout un médecin, et un médecin spécialiste – ce qui aiderait à élucider notre affaire si tant de psychiatres, mais aussi de médecins généralistes et de psychologues n'étaient aussi dans le même temps… psychanalystes.



Certaines psychothérapies s'opposent à la psychanalyse (voir chapitre 11) et nous n'évoquons ici que les psychothérapies analytiques ou d'inspiration psychanalytique.

Ajoutons pour ne rien simplifier mais prendre la réalité en compte que certaines de ces activités seraient d'ailleurs, si l'on suivait leurs définitions théoriques à la lettre, tout à fait incompatibles entre elles, alors même qu'elles se retrouvent souvent sur la même carte de visite, voire sur les plaques que l'on voit vissées au bas des immeubles !



Les médecins, psychiatres ou non, qui pratiquent la psychanalyse sont évidemment les seuls à pouvoir prescrire un médicament, par exemple un somnifère ou un régulateur d'humeur, en connaissance de cause et pendant une cure psychanalytique. Leurs connaissances médicales les autorisent de même à intervenir sur un traitement en cours, pour le modifier, voire pour le suspendre, ou se mettre en rapport, le cas échéant, avec votre médecin traitant. Mais aucun psychanalyste non médecin ne peut intervenir sur un traitement médical en cours, car la psychanalyse ne confère aucune compétence *médicale* ! La psychanalyse est un soutien puissant pour faire face et mieux lutter contre un cancer, le sida, une maladie chronique. Mais en aucun cas elle ne peut se substituer à votre traitement ou influer sur son cours. Si quelqu'un se disant psychanalyste prétend le contraire, fuyez.

Pour détailler le contenu de la valise, voici la liste des métiers que recouvre le mot « psy » : psychiatre, psychologue, psychothérapeute, psychopraticien, psychanalyste. Allez vous y retrouver !

Mais ce n'est pas tout. Pour ne rien arranger, il y a aussi le psychiatre-psychanalyste, le psychologue psychanalyste, le psychothérapeute-psychanalyste. Enfin, *last but not least* : le psychanalyste, tout court, sans rien après.

Alors ? Ça ne va pas mieux ? Non ? Mais attendez, pour ne rien simplifier et pendant que l'on y est, il ne faudrait pas oublier… tous les psychanalystes – ils sont les plus nombreux dans ce cas, surtout dans les grandes villes et d'abord à Paris – qui n'ont pas de plaque du tout !

Mais bon, allons-y, tâchons d'y voir plus clair, en commençant par ce qui paraît le plus simple, sans sortir de notre sujet qui reste la psychanalyse et non la santé mentale dans son ensemble.

Le médecin psychiatre

Alors, dans la famille des psys, pour commencer, on appelle :
le psychiatre-psychanalyste.



Le psychiatre est un médecin spécialiste des maladies mentales. Il a aussi un rôle capital de sûreté publique et détient le pouvoir de décider l'internement et le traitement d'office d'une personne qu'il juge dangereuse pour elle-même comme pour la société. Étant médecin, il est habilité à traiter des maladies voire des symptômes en prescrivant des médicaments. La psychiatrie vise donc, grâce à des traitements médicamenteux notamment, la stabilisation des symptômes, sinon leur régression, la disparition des symptômes les plus problématiques, voire parfois la guérison. Ces traitements médicamenteux s'accompagnent presque toujours de thérapies de soutien.



À ce stade, il est important de préciser que les études de médecine ne comprennent aucun enseignement concernant la psychanalyse, laquelle n'est qu'à peine mentionnée parmi d'autres formes de thérapies.

Par conséquent, les psychiatres et les médecins qui pratiquent la psychanalyse le font à partir de la formation et des expériences théoriques et cliniques acquises au sein d'associations psychanalytiques, à commencer par leur propre psychanalyse.



De tous les professionnels de la santé mentale dont nous parlons ici, qui se retrouvent dans le mot-valise « psy », le médecin psychiatre est le seul qui ait une mission d'ordre public. Il a en responsabilité et en obligation d'assurer la sûreté publique dans le domaine, et par conséquent autorité pour faire appel à la force publique, pour faire interner un malade mental qu'il juge dangereux.



Les médecins, psychiatres ou généralistes, sont donc les seuls dans la famille des psys qui rédigent des ordonnances et remplissent des feuilles pour le remboursement par la Sécurité sociale. Ce point est loin d'être anodin, car les remboursements ne concernent pas seulement les médicaments, mais la consultation proprement dite. De sorte que, dans la pratique, une confusion risque de se faire dans l'esprit du patient consultant un psychiatre ou un médecin psychanalyste : les séances de psychanalyse ne sont pas remboursées par la Sécurité sociale.

Le psychologue

Continuons nos portraits de la famille des psys ! On appelle… le psychologue clinicien-psychanalyste.

Le psychologue est un praticien ayant reçu une formation universitaire théorique de haut niveau (au minimum un master spécialisé) complétée par des stages, et qui s'est en outre formé à la psychanalyse au sein d'une association de psychanalystes. Il s'agit donc d'un professionnel qui outre sa formation en psychologie a été en analyse et s'est formé dans le cadre des mêmes associations psychanalytiques que les psychanalystes venant d'autres horizons universitaires ou professionnels.



Il faut remarquer que la psychologie clinique ou « janétienne », du nom de Pierre Janet, qui en fut l'inventeur et le grand promoteur à la fin du XIX^{e} siècle, ne reconnaît pas, et même s'oppose au concept d'inconscient psychanalytique – et donc à la psychanalyse. Les psychologues cliniciens-psychanalystes ont donc la particularité de s'être formés théoriquement et cliniquement aux deux grandes conceptions théoriques et cliniques de l'esprit humain que sont la psychologie et la psychanalyse.



Freud était médecin et, plus précisément, neurologue. Pour autant, il n'a jamais considéré qu'il fallait une formation médicale pour devenir psychanalyste et, bien au contraire, estimait que l'exercice de la médecine n'était pas une formation au métier de psychanalyste : le charlatan en psychanalyse n'est pas l'analyste non médecin « mais quiconque n'a pas acquis une formation tant théorique que technique suffisante en psychanalyse, qu'il possède ou non un diplôme de médecin ».

Le psychothérapeute

Vient ensuite : le psychothérapeute-psychanalyste.



Nous ne parlerons ici que des psychothérapies analytiques, c'est-à-dire celles dont les techniques de traitement et de soin sont directement basées sur la psychanalyse et l'inconscient psychanalytique.

Les Nuls qui vivent en France ont sur les francophones hors de France l'avantage bien relatif d'être désormais rompus à la constante multiplication de lois et règlements dont l'actualité est un peu difficile à suivre ces dernières années.

Les « psys » n'y ont pas échappé, la loi Accoyer venant trancher sans nuances dans des situations complexes et contrastées, au motif de protéger les consultants de pratiques jugées douteuses, quand on ne parlait pas clairement de charlatanisme. Cette loi, faut-il le souligner, concerne la psychothérapie et non la psychanalyse, tout au moins en l'état actuel de la situation.



La définition du métier de psychothérapeute proprement dit est désormais réglementée par la très controversée loi Accoyer de juillet 2010. Le titre de « psychothérapeute » est désormais réservé aux seuls psychiatres et psychologues cliniciens, ainsi qu'aux docteurs en médecine ayant obtenu une autorisation préfectorale.

À noter que si le titre de « psychothérapeute » est désormais acquis pour tout docteur en médecine, le cursus des études médicales ne comporte aucun enseignement dans ce domaine ! Il faut donc que ces médecins aient suivi une formation *ad hoc* de psychothérapeute pour être autorisés à porter ce titre.

Ces psychothérapeutes d'État sont en quelque sorte brevetés par la loi Accoyer, mais pour le public sans garantie autre que celle d'éviter d'être confronté à une personne ne disposant pas des compétences reconnues par l'État, à l'exception bien entendu des cas de délit d'usurpation de titre et d'abus de confiance.



Dans le même temps que cette loi accordait un titre sans formation correspondante, elle invalidait les formations extra-universitaires en place depuis de nombreuses années. C'est ainsi que des psys exerçant sur la place publique depuis longtemps, parfois des dizaines d'années, en tant que psychothérapeutes, ont été dépossédés de ce titre et ont dû réorganiser profondément leur profession, mais aussi leurs filières de formation. C'est désormais chose faite.

À la suite de cette loi, et en réaction à une définition de la relation avec les consultants jugée trop dépendante d'une autorité d'ordre médical (le « thérapeute » étant par définition fortement connoté de nos jours et plus encore lorsqu'il est « thérapeute d'État »), ces praticiens se sont trouvé une nouvelle appellation.



Le titre de « psychopraticien » correspond désormais à des formations professionnelles adaptées délivrées par des instituts spécialisés, d'inspiration psychanalytique et combinant plusieurs abords et techniques psychothérapeutiques : les « psychopraticiens multiréférentiels ». Comme on peut aisément le constater en parcourant sur Internet les informations

concernant les psychopraticiens multiréférentiels, ceux-ci sont aussi très souvent des psychanalystes…



La Question de l'analyse profane est un texte de Freud dans lequel le fondateur de la psychanalyse prend la défense du psychanalyste non médecin Theodor Reik, poursuivi en justice par l'ordre des médecins viennois pour exercice illégal de la médecine. Par-delà le cas de Reik, ce texte expose sous forme d'un dialogue avec un « interlocuteur impartial » la conception d'une psychanalyse et plus encore d'une formation spécifique à la psychanalyse, dégagée de la formation médicale, laquelle ne prépare nullement à l'exercice de la psychanalyse. Ce livre rédigé en 1925 est d'une actualité remarquable et montre que l'opposition psychanalyste médecin/non médecin n'est, comme l'écrit Freud, que « le masque de la résistance à la psychanalyse et le plus dangereux de tous ».

Le psychanalyste

Enfin, *last but not least*, nous appelons à la barre, en dernier mais non les moindres : les psychanalystes.

Ils ont en général une formation en sciences humaines, et très souvent en philosophie. Ils exercent la psychanalyse, et ne se revendiquent strictement que de cette seule formation princeps. C'est pourquoi ils ne s'honorent que du titre de « psychanalyste ». Cette particularité fait souvent désordre et semble un peu provocante lorsque, par exemple, dans une même revue paraissent un article signé d'un grand professeur dont le nom est suivi d'une liste impressionnante de titres et un article signé de la seule mention, avec son nom, de « psychanalyste ». Ce qui pourrait passer pour une sorte d'arrogance est en fait une revendication et une profession de foi qui assume sa particularité de « ne s'autoriser que de soi-même », selon la formule bien connue de Lacan. Celui-ci faisait ainsi référence à un engagement personnel singulier, venant couronner un long travail sur soi-même, au cours d'une analyse dite « didactique » parce que consacrée à se préparer à devenir psychanalyste, et à acquérir un savoir clinique irréductible à un quelconque diplôme.



Les psychanalystes sont presque toujours membres d'une association ou regroupés dans des structures créées par eux, au sein desquelles ils poursuivent et confrontent leurs travaux de recherche et de formation psychanalytiques. Certaines sont nommées « écoles », terme qu'il faut entendre tout à la fois comme des lieux d'enseignement et comme des rassemblements de psychanalystes plus spécifiquement formés à partir de l'œuvre et de l'enseignement d'un maître, de tel ou telle auteur(e) ou technique psychanalytique : il y a ainsi des écoles lacanienne, freudienne, kleinienne, etc.



La « passe » est un moment déterminant, et particulièrement marquant pour un candidat analyste, dans un dispositif élaboré par Lacan. L'élève qui se présente à la passe doit exposer à des analystes de l'école l'histoire et la nature de son désir de devenir psychanalyste. Ces derniers, les « passeurs », sont différents du ou des analystes-didacticiens avec qui le candidat a mené une longue analyse en vue de devenir à son tour psychanalyste, et qui l'ont préparé à l'épreuve de la « passe ». Ces passeurs vont ensuite se constituer en jury d'agrément pour décider de la suite à donner à cette demande.

Inventée et inaugurée par Lacan au sein de l'École française de psychanalyse (EFP), à la fin des années 1960, la « passe » permettait à un membre de l'école de devenir analyste de l'école. C'est largement l'échec de cette procédure qui amena Lacan à dissoudre l'EFP, en 1980. Aujourd'hui, la « passe » reste souvent en vigueur, qu'il s'agisse de devenir analyste ou, pour un psychanalyste expérimenté, d'être admis au sein d'une association à laquelle il est candidat.

La formation théorique et clinique des candidats est continue, elle se poursuit dans des cadres associatifs psychanalytiques, et est basée sur des années d'études théoriques et cliniques. Leur activité d'analyste se fondera sur leur propre travail analytique, après une première et longue analyse spécialement axée sur le désir d'être analyste, et sur des « contrôles » constants et mutuels tout au long de leur activité de praticien.

Le psychanalyste enrichit son expérience par sa pratique même, par sa participation à des séminaires spécialisés dont il est souvent l'un des animateurs quand il n'en est pas l'auteur principal. Enfin, son activité de psychanalyste est rythmée par des contrôles auprès d'autres psychanalystes.



La « norme » naturelle la plus remarquable est l'anatomie humaine, dont l'étude permit enfin à la médecine de s'arracher à l'ignorance du corps humain, qui prévalut jusqu'au Moyen Âge. Encore aujourd'hui, la pratique médicale et pas seulement chirurgicale est essentiellement normative, et adaptative. On appelle « psychanalyse profane » ou « psychanalyse laïque » (les deux adjectifs sont couramment employés) la psychanalyse exercée par des psychanalystes non médecins. Éloignée de toute autorité médicale, la psychanalyse laïque est réputée non normative et ne participe nullement des visées adaptatives qui l'ont emporté aux États-Unis dès les années 1950.

Seuls cet engagement constant tout au long d'années de pratique professionnelle, cette mise en étude permanente et ces constantes confrontations de la clinique avec les fondements théoriques de la psychanalyse peuvent garantir aux analysants l'ensemble des règles et des bonnes pratiques éthiques, déontologiques et techniques qui s'imposent à l'exercice de la psychanalyse.

Pendant la cure



L'analyse de « contrôle », que les Anglo-Saxons appellent *supervision* est un ensemble de séances analytiques menées par un psychanalyste senior, au cours desquelles un psychanalyste expose et vérifie auprès de cet interlocuteur plus expérimenté les problèmes rencontrés au cours des cures qu'il mène, et les solutions analytiques qu'il a apportées ou qu'il envisage d'appliquer.

Quels que soient les diplômes universitaires de votre psychanalyste, qui n'ont que très rarement un rapport direct avec la psychanalyse, ces années et ces heures innombrables de formation continue constituent la part immergée de l'iceberg de pratiques et de connaissances cliniques, de savoir-faire et d'expérience thérapeutique accumulés au fil des années.

Histoire d'argent

Si l'on se réfère à ce que Freud lui-même a pu en dire, à travers une œuvre considérable et d'une richesse impressionnante, il est clair que la psychanalyse ne concerne pas tout le monde. Selon l'inventeur de la psychanalyse, les « patients », ceux que nous nommons aujourd'hui les « analysants », ne devraient pas être trop malades ni trop vieux, avoir un niveau d'instruction voire une culture suffisante, et autant que possible se montrer assez sûrs d'eux-mêmes et déterminés pour entrer dans un processus long nécessitant de réelles qualités de persévérance et d'endurance.

Lacan ajoutait qu'ils ne doivent pas non plus être trop bêtes !

Quels que soient les louables efforts de la communauté psychanalytique pour ouvrir ici et là des dispensaires de psychanalyse ne demandant que peu voire pas du tout de contribution financière aux analysants dépourvus des moyens financiers nécessaires à une cure, ajoutons cependant, l'époque étant ce qu'elle est, qu'il ne faut pas non plus être trop pauvre.

En effet, quels que soient les efforts réels des associations de psychanalystes pour se mettre au niveau des moyens financiers des demandeurs, ceux-ci savent qu'ils devront endurer de réelles privations personnelles pour assurer les frais d'une cure qui va durer de quelques mois à deux ou trois ans (en moyenne). Sachant par ailleurs que si quelques cures ont pu ne durer que très peu de temps, d'autres se sont déroulées au long de cinq voire dix années et plus. Encore faut-il bien comprendre que tout analysant est en situation d'interrompre la cure du jour au lendemain en avertissant son analyste à la fin d'une séance de son intention de ne pas revenir. Ce qui sera toujours l'objet d'une interrogation mais jamais d'un

quelconque empêchement de la part d'un psychanalyste digne de son engagement éthique.



Une séance doit être payante, non pas seulement (tant c'est chose évidente) parce que toute peine mérite salaire, mais parce qu'il est nécessaire pour la bonne marche de la cure que l'analysant en payant la séance (pour cette raison, le plus souvent à la fin de chaque séance) finalise concrètement un échange à l'issue duquel il ne doit pas se trouver en position de débiteur, et donc en situation d'infériorité à l'égard de son analyste. Il paie son analyste, comme son coiffeur, son médecin, sa femme de ménage ou ses courses au supermarché. Sans plus ni moins de considération personnelle que lors d'une quelconque transaction marchande de tous les jours.



Dès les premières années de la psychanalyse, Freud fut confronté à la question de l'argent et n'hésita pas à prendre en charge le coût d'une cure effectuée auprès d'un autre psychanalyste, voire à financer un salaire et des études, par exemple ceux de Theodor Reik, lequel devint plus tard un psychanalyste éminent. Le Dr Freud lui-même ne cachait pas que s'il faisait payer ses patients c'est parce qu'il fallait bien qu'il gagne sa vie (et entretienne plus d'une dizaine de personnes à sa charge). D'où aussi le grand nombre de séances qu'il acceptait chaque jour, malgré son état de santé, tout en recommandant vivement à ses élèves de ne pas l'imiter, tant cette activité est exigeante et parfois épuisante.

Pour Freud – et encore de nos jours –, une cure de six mois est considérée comme courte. En général, une cure psychanalytique va durer de deux à trois ans, à raison aujourd'hui de deux ou trois séances par semaine, chaque séance étant d'une durée de vingt à quarante minutes, selon les praticiens et toujours selon les cas particuliers (pour Freud, c'était une séance d'une heure par jour, six jours sur sept).



Les institutions, dispensaires et autres lieux alternatifs qui proposent des cures psychanalytiques dont le coût des séances peut être réduit à un euro symbolique ne proposent pas pour autant des cures « bas de gamme » ! De même que certains tarifs exorbitants ne garantissent à leur clientèle aucune supériorité qualitative : il ne s'agit pas ici de réserver une croisière de luxe en 1re classe ou un passage en place assise sur le pont inférieur ! Une séance à 5 euros exige plus d'un étudiant sans le sou que le gros billet négligemment posé dans une coupelle par un riche p-dg.

Terminons la description signalétique d'une cure par le prix moyen de la séance, qui là encore sera adapté à chaque cas, et qui varie de nos jours de 30 à 100 euros et plus si l'on s'adresse à une personnalité de premier plan, voire de « prime time ».



Depuis sa fondation, en 1948, l'Organisation mondiale de la santé ne définit plus la santé comme une absence de maladies. De même, la santé mentale ne se réduit pas à une absence de maladies mentales : je souffre mentalement, et je ne suis pas fou.

Pour tous les Nuls qui auront lu ces dernières lignes une calculette à la main – et pour tous les autres qui, eux, sont bons en calcul mental –, la conclusion s'impose désormais clairement : une psychanalyse, ça coûte cher, c'est long, exigeant, et pour tout dire problématique. C'est une aventure personnelle dans laquelle on ne s'embarque pas à la légère.

Résistance et transfert

Les origines de ce que la psychanalyse nomme « résistance », et « transfert » sont antérieures à l'invention freudienne proprement dite. La première « résistance » repérée par Freud correspond à la pratique de l'hypnose – et à la résistance à l'hypnose qu'il constatait chez certaines patientes dans ses travaux sur l'hystérie. Rappelons ici que l'abandon de l'hypnose signe l'avènement de la psychanalyse (voir chapitre 3). De même, le transfert repéré par Freud et Breuer dès le récit par Breuer du « cas Anna O. » (voir chapitre 21) est connu alors sous différents termes, dont notamment celui de « report affectif ». Tous deux, résistance et transfert, deviendront des pièces essentielles du processus psychanalytique, et aujourd'hui encore font l'objet de controverses entre psychanalystes. De ce que l'on nomme « résistance » nous retiendrons ici uniquement le sens de la résistance opposée par l'analysant sous forme de réponse défensive à des éléments surgis dans la séance, et qui font généralement l'objet d'une interprétation psychanalytique immédiate.

Quant au transfert, c'est sur lui que s'édifie tout le processus psychanalytique. Il se manifeste par le report affectif sur la personne de l'analyste de sentiments habituellement éprouvés envers ses propres parents. Faire de ce report affectif – de cet « amour transférentiel », comme l'écrit Freud – l'instrument de guérison dans le processus de la cure est précisément ce qui constitue la psychanalyse et la différencie des psychothérapies analytiques. On dit souvent que le transfert doit être liquidé comme l'échafaudage doit disparaître lorsque le bâtiment est édifié. En fait, la liquidation du transfert – et de l'analyste – signe la fin et la réussite de la cure, pour la plus grande satisfaction des deux parties : passer à autre chose pour l'analysant, et le sentiment d'avoir fait œuvre utile pour l'analyste.

On aura donc compris que les raisons qui ont poussé et continuent d'amener vers la psychanalyse d'innombrables personnes sont tout à la fois des raisons impérieuses et puissantes, et que rien de ce qui concerne une telle entreprise ne s'improvise. On est loin de l'aventure intellectuelle qu'imaginait un milieu cultivé et mondain du début du siècle dernier.

Ce qui toujours, sans exception aucune, détermine une personne à entreprendre une psychanalyse, c'est une souffrance, des troubles, une vie qui va mal, qui se perd. C'est la certitude que quelque chose ne tourne pas rond, qu'il faut sortir d'une zone de danger, de douleur, de chagrin, de

dépendance, et que pour ce faire il faut trouver en soi-même la lumière et la force qui ne se trouvent en nulle drogue ou pilule, dans aucun cabinet de radiesthésie ni auprès d'aucun coach, gourou ou divinité à la mode.

La première séance

C'est peu dire que la première séance est essentielle et déterminante dans tous les domaines qui permettent et confirment la décision d'entreprendre une psychanalyse. À plusieurs reprises, qu'il s'agisse des règles ou du cadre dans lequel doit se dérouler une psychanalyse, nous avons renvoyé vers cette fameuse « première » séance, qui pour autant n'est nullement une séance inaugurale, alors qu'elle est bien souvent une entrevue particulière, certainement pas anodine, mais sans lendemain. Sans lendemain, chacun le devine, parce qu'il se peut fort bien que les conditions proposées par l'analyste ne conviennent pas au candidat analysant. Ou tout simplement parce que l'analyste est perçu défavorablement, simple impression ou mauvais contact, par le visiteur qui repartira bientôt. Encore faut-il avoir présent à l'esprit que le but premier de cette entrevue est de permettre à un candidat analysant d'expliquer autant qu'il est possible les raisons de sa demande.

C'est en effet au cours de cette entrevue que, après avoir écouté la demande d'un candidat analysant, l'analyste va proposer un cadre précis, adapté au cours de cet entretien à son seul interlocuteur : combien de séances par semaine, pendant six mois par exemple, à raison de tel prix par séance, et toujours bien sûr dans le même lieu, dans le même dispositif analytique, qui avant tout se doit d'être intangible. Reste qu'il n'est pas du tout automatique que cette demande soit acceptée.

Contrairement à l'idée que se font nombre de critiques systématiques et malveillants de la psychanalyse, ces refus sont bien plus fréquents que l'on ne l'imagine. Plusieurs éléments peuvent être repérés par un analyste qui le conduiront à ne pas accepter une demande. Pour l'essentiel, deux sortes de raisons vont amener l'analyste à diriger son visiteur soit vers quelqu'un d'autre, soit vers une consultation autre que psychanalytique, soit encore, et là l'explication est évidente, vers un dispensaire mieux à même d'apporter les moyens d'une cure à une personne sans ressources. Ou bien l'analyste ne se sent pas en capacité de répondre à cette demande-là – et il oriente vers un ou une autre analyste. Ou bien l'analyste estime que le projet lui-même n'est pas souhaitable, réalisable, ou les deux. Auquel cas l'analyste s'en explique sans ambages.

Hostile à l'idée de risquer une dépendance à une idéologie ou une addiction à une pharmacopée, la psychanalyse est une espérance de se débarrasser de troubles, de se sortir de malaises et de souffrances qui obèrent toute joie de vivre. Elle est la mise en actes d'un souci de soi et du désir profond

de désaliénation, de libération, certains disent avec le philosophe et psychanalyste Cornelius Castoriadis : d'autonomie.



Le « contre-transfert » reste l'objet de controverses techniques dans le milieu psychanalytique. C'est le transfert vers l'analysant – y compris en retour de ses affects transférentiels – de sentiments issus de l'inconscient de l'analyste. C'est d'abord Ferenczi qui identifie ce report affectif involontaire de l'analyste vers l'analysant, qui l'amenait « à considérer les affaires du malade comme les miennes », ainsi qu'il l'écrivait à Freud dès 1909. Tandis que Freud se déclarera constamment très préoccupé de ce contre-transfert, « l'un des plus difficiles problèmes de la technique psychanalytique », Lacan critiquera ce point de vue en insistant sur la réalité duelle de l'analyse, sur la part commune de l'analyste et de l'analysant confrontés tous deux à l'aventure psychanalytique.

Le contre-transfert reste un point de désaccord important entre freudiens et lacaniens, les premiers se distanciant constamment dans une vigilance autoanalytique, tandis que les autres laissent circuler ce désir sans culpabiliser du fait que le psychanalyste, comme le disait Lacan dans une de ses formules inimitables, « est en position d'en avoir en lui, de ce désir, l'objet ».

Mots de l'âme, maux du corps



Freud considérait le courage face à la douleur physique comme une vertu héroïque, qu'il admirait chez certains de ses contemporains et que lui-même pratiqua jusqu'à subir 33 opérations chirurgicales à la mâchoire. En outre, il souffrait le martyre du fait d'une prothèse maxillaire si difficile à supporter qu'il l'appelait « le monstre ». Lui-même ne parvenait pas à la retirer et à la remettre, si bien que c'est sa fille Anna, qui, tout au long des quelque dix années du calvaire de son père, la remettait en place. Il calait aussitôt ce « monstre » avec un de ses sempiternels cigares, n'ayant jamais réussi à se départir de cette habitude funeste, pour lui tout particulièrement.

On sait aujourd'hui que les mauvaises pratiques chirurgicales dont Freud a été victime ont lourdement aggravé la forme proliférative du cancer dont il souffrait, et qui se soigne et se guérit aujourd'hui. Mais si l'on songe aux immenses difficultés d'élocution du vieux maître, qui dans certaines circonstances avait besoin d'un interprète pour parler anglais, langue qu'il connaissait admirablement mais qu'il ne parvenait plus à prononcer, on mesure mieux l'étendue de ses souffrances et les conséquences tragiques de sa maladie, y compris face à la douleur. Son courage indomptable en un temps où l'anesthésiologie balbutiait l'a conduit à considérer la douleur comme naturelle. Chez des praticiens de son entourage (qui ne souffraient pas eux-mêmes et par ailleurs fumaient le cigare), on retrouve des options assez clairement doloristes.

Cela dit, il ne s'est jamais trouvé personne qui prétende que la psychanalyse puisse soulager une douleur physique. La douleur, grâce aux immenses progrès de la médecine contemporaine, est quasiment toujours susceptible d'être sédatée, et les cas rebelles sont traités dans des unités spécialisées.

En revanche, il est souvent vérifié qu'une personne ayant effectué une analyse est mieux à même de se défendre contre une maladie grave, d'assumer le suivi toujours très difficile d'un traitement au long cours voire à vie, et que la psychanalyse peut avoir un effet déterminant sur des personnes atteintes d'affections de longue durée, voire non guérissables en l'état. Qu'il s'agisse d'accepter un traitement, non d'une façon passive mais avec un engagement dynamique, ou de lutter contre la non-observance thérapeutique (c'est-à-dire le non-respect du traitement prescrit très précisément par le médecin), la psychanalyse est un recours qui peut être décisif sous forme d'interventions adaptées.



On ne répétera jamais assez que si Freud était un bourgeois viennois conservateur en politique, il était bel et bien considéré comme un dangereux révolutionnaire par son époque puritaine et archaïque, dont il faisait exploser la sacro-sainte structure familiale et l'image sacrée entre toutes du pater familias. Dès les années 1910, Sándor Ferenczi et lui sortirent l'homosexualité de la discrimination et de l'épouvantable stigmatisation dont elle était victime dans la société viennoise de ces années-là. Mais, en 1921, malgré l'opposition de quelques courageux intervenants et celle de Freud lui-même, le Dr Jones (celui-là même qui avait été accusé d'abus sexuels au Canada) fit prononcer l'interdiction aux homosexuels d'exercer la psychanalyse.

Alors que nombre de psychanalystes ont considéré, jusqu'à récemment, que l'homosexualité était une perversion interdisant l'exercice de la psychanalyse, et qu'ils restent aujourd'hui encore très réactionnaires face aux enjeux sociétaux (homoparentalité, mères porteuses, etc.), ils ont été à la pointe du combat face à l'irruption du sida dès les premières années de l'épidémie. Pourtant, à l'époque, dans les années 1985-1990, le sida était très fortement identifié à l'homosexualité, et le rejet et la discrimination qui touchaient les séropositifs étaient largement liés à une homophobie à peine voilée.

Psychanalyse et sida

C'est durant les années noires de l'épidémie de sida que la psychanalyse, en se portant à l'hôpital sinon au lit du patient, a retrouvé ses lettres de noblesse, grâce à l'engagement d'une poignée déterminée de psychiatres et de psychanalystes. Pourtant, ses prises de positions déplorables vis-à-vis de l'homosexualité notamment et la complaisance de nombre de praticiens à l'ordre familial – dont une psychanalyse normative s'est faite longtemps le parangon, en contradiction flagrante avec toute l'œuvre de Freud – ne préparaient pas la psychanalyse à venir en aide aux malades du sida. Ces homosexuels, à l'époque, semblaient les seuls atteints et devenaient ainsi la cible toute trouvée de toutes les peurs, de toutes les haines, des discriminations et des stigmatisations les plus insensées. Il avait fallu attendre le début des années 1970 pour que l'homosexualité en France cesse d'être regardée comme une perversion, y compris par la psychanalyse freudienne. Seul Jacques Lacan, avec sa superbe habituelle, s'affranchissait de ces préjugés archaïques et les combattait de fait au travers de son enseignement. Aujourd'hui, nous savons que les premiers cas de sida se sont déclarés chez quelques homosexuels à peu près au même moment, pour devenir le « cancer gay », comme le titrait honteusement le journal *Libération* en 1985.

Si bien qu'en 1987, mis à part quelques généralistes dévoués mais isolés et désespérés, et quelques services hospitaliers complètement désarmés face à ce fléau inconnu, il n'y avait personne pour aider directement les malades du sida. À l'exception, cette année-là, de l'association Vaincre le sida (VLS), du Dr Patrice Meyer, et de l'association Didier-Seux – santé mentale et sida –, créée par des psychiatres et des psychanalystes.

Fondée par les proches du Dr Didier Seux, psychiatre et psychanalyste engagé contre le sida dès 1984 et assassiné par un de ses malades deux ans plus tard, cette association fut la seule non seulement à aller vers les sidéens hospitalisés, mais à les recevoir en cabinet en ville, à les prendre en analyse et – malgré la sainte trouille et la vraie détestation de quelques bons conseilleurs – à admettre en son sein non plus seulement des homosexuels, mais bientôt des analystes séropositifs. Dès 1990, cette association réunie en congrès s'interrogeait avec une pertinence aujourd'hui saisissante sur le thème « Identités et VIH » et entamait une dénonciation prémonitoire des dérives communautaristes de la lutte contre le sida.

À cette même époque, d'autres associations ont permis de porter la psychanalyse au lit des sidéens, au sein de services médicaux voire de CHU, tel l'hôpital Saint-Antoine à Paris.

Aujourd'hui, en France, la psychanalyse peut s'honorer de recevoir des analysants séropositifs auprès desquels elle a souvent pu revisiter sa clinique dans une confrontation sans concession avec la souffrance, la discrimination, les ravages mentaux d'une stigmatisation toujours aussi cruelle quoique moins évidente du fait d'avancées juridiques dans ce domaine.

Après la cure

Voici donc le moment de se quitter. Après tant de mois, parfois après tant d'années, à raison de plusieurs séances par semaine, l'habitude (peut-être aussi le besoin) était prise de ces quelque quarante petites minutes de confrontations assistées avec soi-même. Tant de longues minutes consacrées à entendre – parfois à ne pas y croire ! – quelques réflexions cruelles que l'on se porte à soi-même, tant d'images inaperçues soudainement révélées en pleine clarté, sans oublier tant de remarques acerbes, inacceptables, mais ajustées à bout touchant. Le souvenir de ces brèves observations, que l'analyste a proférées sans l'ombre apparente d'une émotion, tout à la fois attendues et redoutées parce qu'elles font si souvent fait mouche, restera longtemps présent à l'esprit. Les moments de détente eux aussi resteront mémorables, quand gloussant de satisfaction sur quelque beau lapsus bien rond, la séance s'interrompait un instant sur un fou rire avant de pointer, semaine après semaine, quasiment à chaque séance, là où le bât blesse. Sans oublier, heureusement, chaque fois que l'analyste le juge utile, de signaler un progrès ou une avancée. Ainsi va l'analyse, au fil des séances, toujours ponctuée d'interprétations dont aucune ne laisse indifférent, qu'elles paraissent justes ou injustes – et qui toujours relancent l'aventure.



Dans sa petite salle d'attente, qu'il partage avec une orthophoniste et une autre psychanalyste, je me suis souvent retrouvé côte à côte avec un jeune type en fauteuil, et j'ai mis du temps à comprendre que nous étions tous deux ses analysants. Du coup, nous nous sommes retrouvés à deux ou trois reprises chez l'Italien du coin, où je viens me réfugier après les séances pour une énorme plâtrée de spaghetti *alio e olio* (que je n'ai jamais osé m'offrir avant la séance de peur de parfumer un peu sa fameuse attention flottante durant laquelle je reconnais que jamais au grand jamais je n'ai entendu de ronflement). Nous avons parlé de lui, sans vraiment parvenir à en donner un véritable portrait. Tout au plus quelques tics de langage, y compris aussi le fameux « tss, tss, tss » qu'il n'arrive pas à retenir et essaie de dissimuler sous un raclement de gorge, chaque fois qu'il repère quelque chose, ce qui nous amène à éructer un « QUOI ? » auquel bien entendu on n'aura de réponse que quand on ne s'y attendra pas.

Mais au fond, qui est le psychanalyste pour son analysant, ou plutôt qui est mon psychanalyste, disons mieux : mon psy ? Certains tentent de répondre à cette question par des élaborations théoriques peu convaincantes.
La projection de mon surmoi ? En somme, mon psy incarnerait sans le savoir ou en le sachant (allez savoir) tout ce que je désirerais être au niveau du vécu ? Je plaisante à peine, c'est à peu près ce que j'aurais imaginé avant mon analyse. Voire, pour être honnête, avant ma première vraie séance. Non, il n'est rien de tout cela, et sûrement pas un idéal, même si je l'ai trouvé assez séduisant, un peu attendrissant, avec son petit ventre rond et ses grosses lunettes.

Alors quoi d'autre ? Le substitut de mon idéal du moi ? Non plus, vraiment, et je crois bien que c'est aussi un des bénéfices de mes deux ans d'analyse : ces expressions théorico-théoriques, je ne m'y retrouve pas du tout, tant il est vrai qu'une psychanalyse, pour essentielle qu'elle soit pour la formation d'un psychanalyste, n'est assurément pas un cours de psychanalyse ! D'ailleurs, en y repensant, aucune de ses nombreuses interprétations n'a été assaisonnée de mots techniques et de formules savantes.

Non, en fait, le plus important à présent, c'est que je l'ai déjà quitté avant même d'avoir refermé la porte de sortie de son cabinet, et je l'oublie déjà tout à fait. Ce qu'il a été pour moi, je le vois bien aujourd'hui, c'est à la fois très peu de chose, et un irremplaçable truchement entre ce que j'étais et ce que je suis devenu par mon propre travail sur moi-même. Sans lui, rien n'aurait été possible, mais rien non plus n'est désormais imaginable en sa compagnie, classée, datée, et rangée au rayon des souvenirs.

Choisir votre psychanalyste

Les débats et controverses de toutes sortes qui émaillent l'actualité, non seulement de la psychanalyse, mais de l'actualité sociale, politique et culturelle en France, tant la place de la psychanalyse est contestée dans tous ces domaines, ont au moins le mérite d'avoir rendu public un certain nombre de zones d'ombre dans le déroulement de la cure, pouvant induire des malentendus nuisibles pour tous.

Il faut remarquer, en toute justice, que la plupart de ces problèmes ont été soulevés par les psychanalystes eux-mêmes et ce depuis les premières années de la psychanalyse.

C'est le cas de la durée des séances, plus exactement des séances courtes, abordée au chapitre 11, mais aussi du silence de l'analyste, de l'absence d'interprétation dans la séance, et enfin de la durée de la cure.

Rappelons que, dès le début du siècle dernier, Sándor Ferenczi s'est élevé contre une pratique freudienne qu'il jugeait trop distante, trop autoritaire, caractérisée par le mutisme opaque de l'analyste, et insuffisamment prévenue contre les effets de pouvoir au sein de la relation psychanalytique, pour le coup plus aisément descriptible en tant que « soignant-soigné », « analyste-analysé », bref, comme nous le disions dès le chapitre 3, en relation « actif-passif ».

C'est d'ailleurs pour répondre à ce type de relation analytique (que Ferenczi a publiquement qualifié de « sadique ») qu'il cherchera dans plusieurs directions une action thérapeutique plus efficace. C'est bien là que commence l'opposition entre Ferenczi et Freud. Ce dernier ne cachait pas

qu'il était plus intéressé par la recherche théorique que par la thérapeutique, allant même, grand scandale pour Ferenczi, jusqu'à traiter les patients de « canailles ».



La présence physique de l'analysant et de l'analyste dans le même dispositif intangible où se déroulera l'analyse est absolument indispensable. Sans le corps, pas de présence, sans présence pas d'analyse : pas d'analyse *in absentia* ! Il n'y a pas de psychanalyse en ligne.

Sans revenir sur les détails techniques de sa méthode « active » impliquant l'analyste jusqu'au contact affectueux (et non pas érotique) avec le « patient » (baiser, caresses, mots doux), ni sur l'analyse mutuelle, qui consistait selon Ferenczi à accepter un échange amenant l'analyste sur le divan et le patient dans le fauteuil de l'analyste, il faut relever une contribution plus que jamais actuelle : la question posée par Ferenczi annonçait bien notre époque à prétention libertaire avec près d'un siècle d'avance ! C'est la question du pouvoir dans l'analyse qui est ici posée frontalement.

Elle ne fut pas entendue à l'époque, et fut même escamotée et diffamée du vivant de Freud. Celui-ci craignait par-dessus tout de compromettre l'édifice si laborieusement bâti, et, désireux de se consacrer à son œuvre théorique, il laissa faire sans se douter qu'il préparait ainsi le terrain à un retour en force d'une conception du noyau familial archétypique organisé autour du père.



Antoine Blondin, assis chez Lipp et voyant passer l'un après l'autre dans des effluves de parfum les deux dandys les plus réputés du Tout-Paris de l'époque, Roger Peyrefitte puis Jacques Lacan, l'un dans les tons canaris, cigarillo aux lèvres, l'autre plutôt lilas, cigare toscan noir et puant entre le pouce et l'index : « On se demande lequel des deux est le mieux entoiletté ! »

C'est ainsi qu'aujourd'hui encore certains de ceux qui se présentent comme les héritiers de Freud préconisent une famille normée, une éducation adaptative, condamnent au nom de la psychanalyse le mariage homosexuel et *a fortiori* l'homoparentalité. Et certaines pratiques en cure n'ont rien à envier à ce que dénonçait Ferenczi en son temps : des séances plombées par un silence dogmatique et systématique de l'analyste, sans jamais entendre une interprétation, et ce durant des années.

Au demeurant, ces quelques problèmes constituent un canevas à partir duquel on peut répondre un peu mieux à la question de savoir comment choisir son analyste.

C'est en fait bel et bien pendant la première séance que vous le choisirez.

Ce qui suppose d'abord que vous l'ayez trouvé : sur recommandation d'un ami ou d'un proche, par ouï-dire, dans l'annuaire, en vous adressant à un dispensaire, en repérant un nom sur une plaque, sur un site internet quelconque, et de préférence dans un quartier proche si vous êtes en ville

et dans un quartier populaire si vous n'avez pas de gros moyens financiers. Puis ayant dégotté une adresse, vous lui passerez un coup de téléphone en demandant un entretien pour une psychanalyse. Vous serez plus que probablement en ligne avec un répondeur. Laissez votre message. Si vous ne recevez pas d'appel en retour dans les quarante-huit heures, ne rappelez pas et passez à quelqu'un d'autre.

Mais à présent que vous êtes dans son cabinet, c'est à vous de jouer. Quand votre demande sera acceptée de principe et que le cadre dans lequel va se dérouler votre analyse vous sera proposé, ce sera à vous de poser les questions qui seraient difficiles à aborder sans qu'elles prennent un tour problématique une fois l'analyse engagée.



Un psychanalyste profane bien connu et insistant beaucoup sur la relative incompatibilité entre la pratique de la médecine et la psychanalyse avait décroché son téléphone sans se rendre compte qu'il était sur haut-parleur. L'assistance médusée l'entendit répondre sans broncher à une interlocutrice qui l'appelait « docteur » ! « Oui, je sais, dit-il sans se démonter, mais ça lui fait du bien ! » C'est possible, en effet, mais si un psychanalyste se laisse appeler « docteur » quand il n'est pas médecin, fuyez.

Commencez par demander au psychanalyste quelle sera la durée des séances, et si sa pratique d'analyste consiste à donner des interprétations durant la séance. Si vous allonger sur son divan vous pose problème, dites-le sans ambages. Et bien entendu, si le prix des séances est trop élevé, ne vous limitez pas à dire que vous n'avez pas les moyens. Dites la vérité sur vos moyens financiers, ne trichez pas, et ne vous engagez pas si vous n'avez ni les ressources ni la perspective de trouver les moyens d'une cure au tarif et au rythme proposés. Discutez-en sans honte, expliquez-vous, et écoutez ce qui vous est proposé en retour, qu'il s'agisse de différer le règlement des premières séances, ou de trouver toute autre formule.

Vous pourrez mesurer l'implication de votre analyste à ce qu'il ne vous sera jamais proposé de réduire le nombre et le rythme des séances. Une durée peut être fixée à la cure, en une première étape, avant de décider de la suite éventuelle.

C'est dans cette discussion que vous-même et votre analyste trouverez la confirmation que vous pouvez faire un bout de chemin ensemble en fixant d'emblée après ce premier entretien, qui n'est jamais payant, une date pour la vraie première séance.

Si ce n'est pas le cas, si quelque chose cloche, alors laissez tomber, en annonçant la couleur de façon à ne pas pénaliser un analyste qui vous aura fait confiance et à qui il ne faut pas faire faux bond.

Et recommencez à zéro : reprenez votre annuaire…

Ou bien offrez-vous un week-end à Venise !

Cinquième partie

La partie des Dix



Dans cette partie…

La psychanalyse en dix dates – pour faire revivre les grands moments de son parcours.

Et puis, trois séries de dix histoires racontées avec des moyens différents et des objectifs différents, mais qui ont en commun de mettre au jour les nœuds les plus étranges et les plus mystérieux de la psyché humaine.

Il y a les cas réels d'un côté (chapitre 22 : « Dix cas célèbres de la psychanalyse ») et les cas imaginaires de l'autre (chapitre 23 : « Dix romans autour de la psychanalyse » ; chapitre 24 : « Dix films autour de la psychanalyse »), mais n'oublions pas qu'il y a bien de l'invention dans les cas réels et bien de la réalité dans les cas imaginaires.

Chapitre 21

Dix grands « moments » de la psychanalyse

Dans ce chapitre :

- De Vienne à Paris, en passant par New York, Budapest, Berlin et Londres
- Grandeur et décadence de la psychanalyse, et retour

Dès sa fondation par Freud, dans une ambiance hostile fortement teintée d'antisémitisme, la psychanalyse, après une brève période d'expansion dans tout le monde occidental, s'est rapidement confrontée aux tragédies du XX^e^ siècle : aux guerres civiles et mondiales qui ont ensanglanté toute cette période, mais surtout aux totalitarismes qui ont voulu éradiquer la psychanalyse, tour à tour taxée de « science juive », de « science bourgeoise », voire de « pseudo-science ». Jusqu'à être confrontée dès le début de notre XXI^e^ siècle, alors même que la recherche et la créativité en psychanalyse semblent s'être arrêtées avec la mort de Jacques Lacan (1981), à une tentative sans précédent de mise au pas et de normalisation par les tenants des conceptions scientistes, mécanistes et biochimiques. Ces dix lieux et ces dix dates sont un survol d'une histoire particulièrement dense.

Vienne, 1883 : le cas Anna O.

De son vrai nom Bertha Pappenheim, cette patiente de Breuer, qui expérimente sur elle la technique cathartique de Charcot (voir chapitre 22), intéresse tant Freud qu'il se joint à son confrère pour étudier ce qui est considéré comme le tout premier cas de psychanalyse. Breuer et Freud publieront dix ans plus tard un recueil (*Études sur l'hystérie*) regroupant différents cas de psychanalyse, dont le premier présenté sera celui d'Anna O.

La désignation de ce cas princeps est choisie comme le fait toujours le Dr Breuer dans ses communications scientifiques, afin de préserver

l'anonymat de ses patients, en commençant par la lettre précédente du prénom et du nom : ici, *A*nna vaut pour *B*ertha, *O.* pour l'initiale de *P*appenheim.

Paris, 1886 : Freud chez Charcot

Nommé Privatdozent de la faculté impériale de médecine de Vienne, Freud obtient une bourse et vient à Paris assister aux célèbres cours que donne Charcot sur l'hystérie, à la Salpêtrière. À son retour l'année suivante, après l'échec de sa conférence sur l'hystérie masculine prononcée devant la Société impériale des médecins de Vienne, le 15 octobre 1886, où il défend les thèses du médecin français, Freud ouvre une consultation privée en ville. Ce faisant, il renonce à une carrière universitaire qu'il sait par ailleurs bloquée parce qu'il est juif, ce qui était rédhibitoire dans ce milieu académique d'alors, de plus en plus violemment et ouvertement antisémite.

Vienne, 1900 : le premier livre de psychanalyse

Freud publie *Traumdeutung*, *L'Interprétation des rêves*, qui est le véritable acte de naissance de la psychanalyse, et soulèvera de vives controverses. Mais ce très remarquable ouvrage le rendra célèbre et fédérera autour de lui ceux que l'on désignera comme les pionniers de la psychanalyse. Deux ans plus tard, Freud fonde avec eux la « Société psychologique du mercredi », qui se tiendra chaque semaine dans son domicile au 19 Bergasse, puis, quelques années plus tard, la Wiener Psychoanalytische Vereinigung, première organisation psychanalytique qui fonctionnera jusqu'à l'Anschluss de l'Autriche par l'Allemagne hitlérienne, en 1938.

New York, 1909 : Freud en Amérique

Accompagné de Ferenczi et de Jung (devenu entre-temps le premier président de l'Association psychanalytique internationale), Freud traverse l'Atlantique. Ce célèbre voyage, qui fut un véritable événement médiatique « à l'américaine » dans une ville où ne pointent alors que les tout premiers gratte-ciel, permet à Freud de donner une série de conférences et d'introduire la psychanalyse en Amérique.



Devant l'accueil enthousiaste des médecins, de la presse et bientôt du public du Nouveau Monde, Freud se serait exclamé : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste. » On sait aujourd'hui que cette phrase prêtée à Freud est une invention de Lacan. Mais comme dit le proverbe italien : *Se non è vero, bene trovato*, « Si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé ».

Front austro-hongrois, 1914 : la psychanalyse face aux traumatisés de la guerre

Lorsque éclate la Première Guerre mondiale, presque tous les psychanalystes sont médecins. Ceux qui sont mobilisés prennent bientôt en charge des combattants en état de choc, dont beaucoup ne se remettent pas de leurs blessures psychiques (voir chapitres 3 et 16). La psychanalyse est ainsi en première ligne pour définir des thérapeutiques permettant de prendre en charge et de soigner ces traumatisés de guerre, jusque-là trop souvent assimilés par les commandements militaires à des lâches ou à des simulateurs tentant de se faire réformer.



Aujourd'hui encore, près d'un siècle plus tard, les grandes lignes des traitements pour secourir et soigner les victimes en état de choc et de dépression à la suite d'actes de terrorisme et de faits de guerre, mais aussi de grandes catastrophes comme de simples accidents de la circulation, sont directement inspirées de l'expérience et des théories de ces pionniers.

Budapest, 1919 : la première chaire de psychanalyse

Pour la première fois au monde, une chaire de psychanalyse est créée lors de l'éphémère République des Conseils, proclamée par les révolutionnaires communistes emmenés par Béla Kun. C'est Sándor Ferenczi, l'« enfant terrible de la psychanalyse », qui en devient le titulaire, avant d'être chassé par la dictature fasciste instaurée par l'amiral Horthy (1920). À la même époque, Freud élabore sa seconde topique (voir chapitre 14) puis se consacre à des œuvres dépassant le domaine (pourtant considérable) de la psychanalyse, *Malaise dans la civilisation* (1929), jusqu'à son œuvre dernière, *Moïse et le monothéisme*, publiée l'année de sa mort.

Berlin, 1933 : les livres de Freud au bûcher

Dès le mois de mai 1933, trois mois après l'avènement de Hitler au pouvoir, les livres de Freud sont brûlés dans de gigantesques autodafés avec ceux de quelques-uns des plus grands auteurs allemands, tout ce que les nazis nommaient « littérature de trottoir », « nihilisme intellectuel », « représentants de la juiverie », « littérateurs juifs assimilés », « bolchevistes culturels », etc. Avec l'insigne et redoutable honneur d'une catégorie qui lui est attribuée nommément : « Contre la surévaluation des instincts, destructrice de l'âme, et pour la noblesse de l'âme humaine (Sigmund Freud). » Tout cela n'empêchera pas Ernest Jones, avec l'accord de Freud lui-même, de tenter de négocier jusqu'au bout avec les autorités nazies, pour n'aboutir finalement qu'à l'éradication sans gloire de la psychanalyse dans le Reich et son remplacement par un Institut de psychologie, dirigé par Matthias Goering, cousin du sinistre maréchal Hermann Goering.

Londres, 1939 : mort de Freud sur fond de ténèbres

Freud meurt en exil, à l'âge de 83 ans, en pressentant le désastre qui vient, alors que la psychanalyse est complètement démantelée dans le Reich nazi, et que l'essentiel de la communauté psychanalytique est dispersée aux quatre coins du monde, aux États-Unis et en Amérique latine notamment.

Paris, 1950 : la psychanalyse à Normale sup

À la suite d'une violente campagne du Parti communiste français alors à son apogée stalinien contre la psychanalyse, qualifiée d'« idéologie de basse police et d'espionnage » dans un article retentissant publié dans *L'Humanité*, le philosophe marxiste Louis Althusser ouvre l'École normale supérieure de la rue d'Ulm à l'enseignement de Jacques Lacan. Celui-ci y tiendra, jusqu'à la fin des années 1970, des séminaires réguliers dont le contenu conceptuel révolutionnera les concepts fondamentaux de la psychanalyse (voir chapitre 9) et provoquera de nombreuses scissions et controverses au sein des milieux psychanalytiques internationaux.

Paris, 1981 : la mort de Lacan

À la mort de Jacques Lacan, et moins d'un an après la dissolution de son école sous sa propre autorité, la psychanalyse dans le monde présente l'aspect frappant d'une mosaïque de concepts, de cliniques et de finalités différents, sinon incompatibles. Cela va des enjeux les plus clairement adaptatifs et normatifs d'une *ego psychology* massivement organisée et dominante aux États-Unis, très éloignée des concepts freudiens, aux travaux érudits des plus petites chapelles lacaniennes françaises dont l'hermétisme sert d'aliment et d'alibi à la haine de la psychanalyse. Alors que l'on pourrait penser que le monde n'a jamais eu autant besoin du projet dont elle était porteuse à son apogée, la psychanalyse semble désormais bien mal en point…

Chapitre 22

Dix cas célèbres de la psychanalyse

Dans ce chapitre :

- Jusqu'où peuvent aller les hystéries, les obsessions et les folies des êtres humains
- Des histoires insensées, mais qui ne sont pas sans queue ni tête



On a beaucoup critiqué les arrangements dont les études, en psychanalyse, ont été l'objet, mais il faut garder présent à l'esprit le fait qu'un cas est, pour reprendre l'expression du sociologue Max Weber, un idéal type, c'est-à-dire un modèle.

Un cas, en effet, n'est pas seulement, n'est pas d'abord ce qui est à interpréter, mais ce qui sert à interpréter. En peinture, le modèle n'est pas le tableau. Un cas est absolument unique. Seulement, s'il restait isolé dans son exception, il n'aurait aucune valeur autre que descriptive. Les cas de la psychanalyse sont des *incarnations* (de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle, de la paranoïa, etc.).



Il convient par ailleurs de se rappeler que, dans le tableau clinique de cas psychiques (il en va autrement avec les maladies organiques), la relation complète est impossible. Le psychanalyste qui publie un cas est contraint de laisser de côté beaucoup de détails, d'insister au contraire sur certains. Parfois même, il est tenté d'ajouter des éléments de son cru. Un cas n'est pas une histoire, mais une séquence de faits. Il a valeur *propédeutique*, sa fonction est de faire comprendre.

Enfin, gardons présent à l'esprit le fait que le psychanalyste est tenu par le secret professionnel. Il ne peut donc pas décrire avec une fidélité méticuleuse un cas qui serait immédiatement reconnu par l'entourage, les amis, les collègues du patient… Une névrose n'est pas la même chose qu'une fièvre, elle touche la personnalité de manière autrement plus profonde, et de la honte lui est fatalement associée. D'où la prudence et la discrétion dont doivent faire preuve les professionnels en la matière.

Certes, la règle de l'anonymat permettait au psychanalyste de substituer à la description clinique le travail de son imagination. Il est certain que la levée de l'anonymat des cas est la condition de toute forme d'historiographie objective en ce domaine. Mais, encore une fois, le cas est davantage un modèle qu'un exemple.



Si les études de cas faites par les psychanalystes sont déjà des simplifications de la réalité, les exposés qui suivent sont évidemment encore plus schématiques. Nous nous sommes efforcés de retenir les traits saillants.

Anna O. (Josef Breuer)



Le premier patient de la psychanalyse n'a pas été décrit par Freud, mais par Josef Breuer, médecin et physiologiste autrichien (1842-1925), qui s'intéressa à l'hystérie et est connu pour avoir traité une jeune femme, Bertha Pappenheim (1859-1936), dont il exposa le cas sous le pseudonyme d'Anna O., dans les années 1880-1882, dans l'ouvrage qu'il publia avec Freud en 1895, *Études sur l'hystérie*.

Anna O. entre en maladie à l'âge de 21 ans sans qu'il y ait eu des signes précurseurs repérables auparavant. Issue d'une famille très riche, c'est une jeune femme intelligente, volontaire et bonne, peu portée sur le sexe. Elle s'adonne régulièrement à des rêves éveillés, son « théâtre privé ».

Son hystérie, apparue au moment où son père est tombé malade (pour Freud, ce sera évidemment la clé de l'énigme), se manifeste par toute une batterie de symptômes : une toux nerveuse continue, des troubles de la vision (diplopie) et de l'audition, paralysie, contractions musculaires et anesthésies, anorexie. Elle a également des hallucinations : elle croit voir une tête de mort à la place du visage de son père alité et des petits serpents à tête de mort à la place de ses ongles. Elle passe alternativement par deux états psychiques contrastés : dans l'un, elle est triste et anxieuse mais gentille, dans l'autre, elle adopte un comportement grossier, agité et destructeur. Elle devint incapable de boire à partir du jour où elle vit sa gouvernante (qu'elle n'aimait pas) donner de l'eau à un chien dans un verre. Sous hypnose, ses fantasmes et obsessions disparaissent.

Le symptôme le plus étrange de son mal touche le langage. Anna O. perd la syntaxe de sa langue (l'allemand) et finit par ne plus parler qu'anglais : ce fut à partir du jour où elle chercha à prier et que les seuls mots qui lui vinrent à l'esprit étaient des mots anglais.



Anna O. parlait de « cure par la parole » (*talking cure*), et, plus vigoureusement, de « ramonage de cheminée » (*chimney sweeping*) pour désigner son travail de mémoration et d'expression lors de ses séances avec le Dr Breuer. On peut dire, sans exagération, que c'est elle qui fut le véritable

inventeur de la psychanalyse en montrant que la parole par association libre pouvait être plus féconde et plus efficace que l'hypnose pour dénouer le sujet de ses troubles.



Breuer ne comprit pas que les rémissions dont bénéficiait Anna O. venaient du sentiment amoureux qu'elle avait projeté sur lui. Mais cela n'échappa pas à l'épouse du cher docteur. Pour préserver la paix du ménage, et faire l'économie de pénibles crises de jalousie, Breuer décida de mettre un terme à la cure. Mais, rappelé d'urgence par la famille, il trouva Anna O. dans les contorsions d'un accouchement hystérique : la jeune femme avait conçu le fantasme d'une grossesse à la suite de ses relations imaginaires avec Breuer. Épouvanté, celui-ci prit la fuite avec son épouse pour aller passer à Venise une seconde lune de miel.

Contrairement à ce que prétendirent Breuer et Freud, Anna O. ne « guérit » pas. Mais elle consacra son existence à des œuvres philanthropiques, s'occupa d'orphelins, et devint une pionnière du travail social et du féminisme (elle fonda une Ligue des femmes juives). Elle publia également des contes pour enfants. Tout cela ne vaut-il pas largement une « guérison » ?

Il n'est pas interdit de penser que Bertha s'est guérie elle-même par ses tâches sociales et son travail d'écriture. Mais il n'est pas non plus interdit de penser que si elle s'est adonnée à ses tâches et à son travail, le ramonage de cheminée et la cure par la parole y ont été pour quelque chose.

Dora (Freud)



Cinq psychanalyses est un recueil de cinq grands textes rédigés par Freud sur des cas qui deviendront de véritables modèles de leur genre : « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) », « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans) », « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le président Schreber) », « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) ».

Breuer s'étant occupé d'Anna O. avant que la psychanalyse ne fût inventée, le cas Dora est la première étude psychanalytique d'un cas d'hystérie.

Jeune femme viennoise, Ida Bauer (1882-1945), le vrai nom de Dora, souffrait de convulsions, de difficultés respiratoires, de toux nerveuse, de la perte d'usage de la parole, et de dépression avec tendances suicidaires. Elle était d'humeur asociale. Freud interprétera ses symptômes comme des produits d'un refoulement de désirs sexuels.

La crise se déclencha lorsque Dora refusa de passer quelques semaines, comme il avait été prévu, dans la maison des K., un couple ami de ses

parents, au bord d'un lac de montagne. Elle affirma que M. K. lui avait fait des avances lors d'une excursion sur le lac. Elle supplia alors son père de rompre avec le couple K.

Or le père de Dora était amoureux de Mme K. et plutôt que de renoncer à cette liaison, il accusa sa fille d'avoir imaginé la scène de l'excursion sur le lac.

Bref, une parfaite opérette viennoise, avec décors et marivaudages, s'il n'y avait pas eu les troubles et les souffrances d'une jeune femme. S'il n'y avait pas eu non plus le témoignage de celle-ci, qu'il n'y a pas de raison de mettre en doute, et qui renvoie à une situation autrement scabreuse : le père de Dora aurait livré celle-ci aux avances de son ami en échange de sa complaisance à l'égard de la liaison qu'il entretenait avec sa femme. Bref, la jeune Dora aura servi d'appât et de monnaie d'échange pour de riches bourgeois arrogants et hypocrites. Et cela, Freud n'a pas su ou voulu le voir.

Freud interprète l'hystérie de Dora comme l'effet du traumatisme produit par les avances de M. K. et explique la toux par le fantasme d'une fellation où Dora s'identifierait à Mme K. Ainsi, son trouble renverrait à un amour œdipien envers son père.

Le cas Dora a été le plus contesté de tous ceux dont s'est occupé Freud. Celui-ci a parlé d'échec thérapeutique (Dora partit précipitamment après trois mois de cure) et il a mis sur le compte de la résistance de la jeune femme son refus de reconnaître l'existence de désirs sexuels envers son père et envers M. K. (figure paternelle substitutive).

Certains psychanalystes ont expliqué l'échec de Freud par sa méconnaissance de l'homosexualité de Dora.

Le petit Hans (Freud)

C'est un petit garçon de 5 ans atteint de phobie, et dont s'est occupé son père, adepte des méthodes de Freud. Comme il l'avait fait avec Anna O., Freud interprète un cas à partir d'un travail effectué par un tiers.

Le petit Hans manifeste le plus vif intérêt pour son sexe et les choses du sexe. Il a trois ans et demi lorsque naît sa sœur. Inquiète de le voir tripoter sans arrêt son pénis, sa mère menace de le couper. Hans acquiert alors son complexe de castration, qui prendra son effet après coup.

D'une sensualité débordante et d'une curiosité toujours aux aguets, Hans éprouve soudain dans la rue la peur de ne plus avancer, et la peur qu'un cheval ne le morde. Il développe le fantasme de la « grande girafe » et de la « girafe chiffonnée », que Freud interprétera comme les figures symboliques de ses parents en train de faire l'amour.

La phobie et les fantasmes de Hans sont d'origine œdipienne. Hans a peur de son père parce qu'il aime sa mère. Sa phobie des chevaux (ils ont un grand sexe et peuvent mordre) est un déplacement de cette peur.

Grâce à l'intelligence et à la compréhension de son père, qui fera pour lui un véritable travail de psychanalyste, le petit Hans surmontera sa crise œdipienne et sera délivré de ses phobies.



C'est le petit Hans qui est le découvreur du complexe de castration.

C'est également le petit Hans qui a conduit Freud à s'intéresser aux théories sexuelles infantiles (voir chapitre 15).

Nous avons rappelé plus haut qu'Anna O. avait inventé la cure par la parole. L'idée de toute-puissance de la pensée vient d'un patient de Freud. La psychanalyse doit autant, sinon davantage, à ces personnes que nous ne connaissons pas qu'à Freud lui-même.

L'homme aux rats (Freud)

Ce patient de Freud doit son surnom au fantasme directeur de sa névrose obsessionnelle, articulé autour d'un récit fait, alors qu'il était officier de réserve, par un capitaine sadique. Celui-ci décrivit un supplice particulièrement atroce, « pratiqué en Orient » : on contraint un condamné à s'asseoir nu sur un seau rempli de rats affamés. Les bêtes dévorent l'anus et font mourir le malheureux en creusant en lui un trou sanglant.



Les récits, aussi épouvantables soient-ils, et on pourrait faire la même remarque à propos des films, ne traumatisent que ceux qui ont une prédisposition psychique à être travaillés par eux. Tel est le cas de l'homme aux rats : ce patient imagine que ce supplice pourrait s'appliquer à la femme qu'il aime et à son père, et cette idée lui est insupportable.

L'homme aux rats éprouve également des pulsions obsessionnelles, comme de se trancher la gorge avec un rasoir. Il s'est inventé aussi toute une série d'interdictions et d'obligations qui entravent sa vie quotidienne. Ainsi, un jour, il enlève une pierre de la route, pensant qu'elle pourrait provoquer un accident dont son amie serait la victime. Puis, réfléchissant au fait que cela est absurde, il revient au même endroit et remet la pierre à sa place d'origine…

Freud interprète le fantasme de l'homme aux rats comme « l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée ». Ce fantasme est l'expression d'un refoulement de sa haine adressée au père, celui-ci représentant un obstacle à la réalisation de ses désirs sexuels.



C'est en analysant l'homme aux rats que Freud prit conscience que le transfert (sans lequel, rappelons-le, une cure ne peut aboutir) de ses patients sur lui est aidé par son nom : *Freud*, « joie » en allemand, est tout proche de *Freund*, « ami ».



C'est dans son exposé du cas de l'homme aux rats que Freud écrit cette formule que nous avons déjà eu l'occasion de citer : « L'inconscient, c'est l'infantile en nous. »

L'homme aux loups (Freud)



Fils d'aristocrates russes, riche propriétaire terrien, ce patient de Freud, âgé de 22 ans, doit son surnom à la description qu'il a faite d'une vision fantasmatique de plusieurs loups assis sur un arbre et qui est l'une des clés de la névrose infantile qui l'a atteint autour de sa quatrième année. Devenu adulte, frappé une seconde fois par la névrose, cet homme s'avéra incapable de résoudre les problèmes les plus simples de l'existence : il était hors d'état de faire quoi que ce soit seul, comme se déplacer seul ou s'habiller lui-même.

Un épisode de piété religieuse succéda à sa phobie infantile des animaux. Mais lorsqu'il priait, l'homme aux loups ne pouvait s'empêcher d'avoir des pensées blasphématoires, comme « Dieu-cochon » ou « Dieu-merde ». Il voyait des signes de Sainte Trinité partout, même dans les choses les plus dérisoires : trois tas de crottin de cheval, et c'était la Sainte Trinité qui lui venait à l'esprit.

Alors que les psychiatres consultés auparavant avaient diagnostiqué une psychose maniaco-dépressive, Freud interprète les symptômes de l'homme aux loups comme caractéristiques d'une névrose obsessionnelle.

Le fantasme central vient d'un rêve effectué à l'âge de 4 ans, donc bien avant le temps de la cure : le garçon se voit dormir, puis il se réveille brusquement, la fenêtre s'est ouverte et il aperçoit face à lui sur l'arbre six ou sept loups blancs tranquillement assis, les oreilles dressées. Freud interprète ce fantasme comme une réélaboration de la scène primitive (l'observation par l'enfant du coït parental). Le pelage blanc des loups renverrait à la chemise de nuit des parents. La scène est issue d'une double inversion : l'activité (regarder la scène) est changée contre la passivité (être regardé par les loups), l'activité fébrile (celle des parents en train de s'aimer) est transformée en immobilité (celle des loups sur l'arbre). L'inconscient, en effet, se plaît à inverser les signes, comme nous l'avons vu à propos des symptômes et des rêves (voir chapitre 12).

Le rêve exprimerait une identification à la mère, c'est-à-dire un désir d'être un objet passif pour le père. Ce dernier désir coexiste avec une peur du père.



Il n'est pas nécessaire que le coït parental ait été réellement observé par l'enfant pour avoir sur son psychisme un impact considérable. La scène primitive est la meilleure preuve qu'un fantasme peut jouer un rôle aussi grand, plus grand même que le fait réel.

Cela dit, dans les milieux où règne une grande promiscuité familiale, l'observation de ces scènes par l'enfant est pratiquement inévitable. Et puis, à la campagne, n'oublions pas la présence des animaux que l'enfant observe avec une attention particulière. Mais, même dans ce cas, dans l'ignorance d'éléments décisifs, dans l'incompréhension de ce qui se passe effectivement, c'est bien à sa propre interprétation de l'événement que l'enfant a affaire.

Freud pensait et disait son patient guéri. Mais celui-ci reprit plusieurs analyses au cours de son existence.

Ruiné par la révolution bolchevique, l'homme aux loups sera aidé financièrement par l'Association psychanalytique internationale, qui le considérait comme son héraut (héros ?).

Le président Schreber (Freud)



Le père de Daniel Paul Schreber (1842-1911) était un médecin très réputé et plutôt sadique (mais ce trait de caractère n'apparaissait pas comme tel dans la bonne société bourgeoise allemande du XIX^{e} siècle). Sa sœur mourra folle. Son frère, fou lui aussi, se suicidera. La femme de Schreber fera six fausses couches. Bref, que du lourd.

En 1884, après un échec aux élections au Reichstag, Schreber traverse un épisode hypocondriaque, avec tentative de suicide. Il entre pour la première fois en clinique, dans les services du Pr Flechsig. Il y restera six mois. Neuf ans plus tard, il est nommé président de chambre à la cour d'appel de Dresde, d'où son titre de « président Schreber ». Mais la même année, il retourne en clinique et est traité par le même Pr Flechsig. Schreber sort de clinique en 1902, y retourne une dernière fois en 1907, pour y mourir en 1911.

Mémoires d'un névropathe



Les *Mémoires d'un névropathe*, que Schreber rédige de 1894 à 1900, et publie en 1903, sont peut-être le plus extraordinaire document que l'on puisse lire sur le délire paranoïaque systématisé. Ce texte inouï développe à la fois une mythologie, une cosmologie et une anthropologie à la fois rigoureusement ordonnées et complètement délirantes. Sous injonction divine faite par le moyen du « langage des nerfs », Schreber se croit appelé à sauver le monde. Pour remplacer l'humanité actuelle, « bâclée à la six-quatre-deux », Schreber se voit changé en femme et donner naissance à une humanité nouvelle.



Le personnage de John Murdoch, du film *Dark City* (1998), d'Alex Proyas, est directement inspiré des *Mémoires* du président Schreber. Il collabore avec des extraterrestres pour changer les hommes.

Les *Mémoires d'un névropathe* sont plutôt les mémoires d'un psychotique. La paranoïa est une psychose. Mais « névropathe » doit s'entendre dans son sens étymologique : malade des nerfs. Les nerfs jouent en effet un rôle central dans le délire de Schreber. Ils sont le lieu des âmes. Les nerfs divins ont la propriété de se changer en rayons (du soleil ou des étoiles). Il existe selon Schreber un « parler des nerfs » dont l'homme normal n'a pas conscience. Le soleil et les oiseaux parlent (mais pas les trains en revanche).

Comme tous les paranoïaques, Schreber compte par périodes immenses – les expériences de sa vie s'étendent sur des siècles. L'écrivain Elias Canetti dira que Schreber parle des étoiles comme s'il s'agissait d'arrêts d'autobus au coin de la rue. Schreber se tient pour le seul survivant réel. Les hommes sont minuscules, de quelques millimètres de hauteur. Certaines nuits, il en pleut par milliers sur sa tête. Les autres que Schreber côtoie (médecins, infirmiers) ne sont que de pures apparences. Lorsqu'il recevait la visite de sa femme, Schreber la prenait pour une pure apparence.

Les étoiles sont constituées d'âmes. Si elles s'abattent sur Schreber, c'est l'univers tout entier qui implose.



« Quand, tourné vers le soleil, je lui parle à haute voix, ses rayons pâlissent devant moi » (Daniel Paul Schreber).

Schreber s'imagine victime d'attentats homosexuels perpétrés par Flechsig, son médecin, lequel avait pour complice Dieu lui-même (un ignorant qui ne connaît pas la vie). Il est convaincu que Flechsig trame l'assassinat ou le rapt de son âme. Par la suite, il accepte son destin avec une résignation pleine de volupté, tandis que Flechsig est remplacé par Dieu.

Schreber décrit son « éviration », différente d'une émasculation : ses organes externes masculins ne sont pas tranchés, mais se rétractent à l'intérieur de son corps. Ainsi, il devient femme à part entière.

L'expression de pulsions homosexuelles



Freud a publié une étude sur le président Schreber après avoir lu ses *Mémoires* et obtenu des informations sur sa vie. Il interprète le délire paranoïaque comme l'expression de pulsions homosexuelles. Lors d'une absence prolongée de sa femme, Schreber avait fait un rêve, avec pollution nocturne, dans lequel il éprouvait des désirs homosexuels envers Flechsig. Son désir d'homosexualité passive conduit Schreber à souhaiter devenir une femme (Freud souligne le fait que Schreber n'a pas réussi à avoir des enfants avec son épouse). Horrifié par ses propres tendances, Schreber refoule ce

désir. La figure du médecin voit alors son sens inversé : l'être désiré devient le persécuteur.

Cas exemplaire d'inversion de l'affect : ce qui devrait être ressenti intérieurement comme de l'amour est perçu extérieurement comme de la haine (« Je l'aime » s'inverse en « Il me hait »). Dans les délires paranoïaques, le persécuteur est toujours une personne à qui le malade était auparavant très attaché.

Par la suite, le délire de persécution de Schreber évolue et Dieu (le symbole substitutif et sublimé du père) devient le nouveau persécuteur. Le conflit s'aggrave, mais en même temps apparaît la solution : il est en effet plus facile de s'offrir à Dieu qu'à un homme. Le délire de grandeur rend en quelque sorte acceptable le désir homosexuel. Ainsi, Freud interprète la paranoïa de Schreber comme un mécanisme de défense inconsciemment mis en place pour se protéger d'un désir homosexuel.

Le Dr Flechsig et Dieu ne sont que des substituts de la figure du père. La paranoïa de Schreber est une défense contre des motions homosexuelles passives à l'adresse du père.

Contrairement à ce qu'a prétendu le philosophe Gilles Deleuze, Freud n'a pas caché l'antisémitisme de Schreber. Il mentionne ce fantasme que le « Dieu inférieur » préfère les peuples aux cheveux bruns (les Sémites) tandis que le « Dieu supérieur » préfère les peuples aux cheveux blonds (les Aryens). Le racisme est une formation paranoïaque.

Le président Wilson (Freud et William Bullitt)



Thomas Woodrow Wilson (1856-1924) a été président des États-Unis de 1913 à 1921. Pacifiste de conviction, il engagea néanmoins son pays dans la Première Guerre mondiale en 1917 et lança le projet d'une Société des Nations (SDN), qui sera l'ancêtre de l'ONU, pour lequel on lui décernera le prix Nobel de la paix en 1919.

Tête du Parti démocrate, Wilson défendait une politique progressiste : adversaire des grands trusts, il prônait la création d'un impôt fédéral sur le revenu ainsi que des élections sénatoriales au suffrage universel. C'est lui qui mit en place la Réserve fédérale et c'est sous sa présidence que fut voté le XIX^{e} amendement, accordant le droit de vote aux femmes. Il a fait adopter un certain nombre de lois en faveur des travailleurs, qui annoncent la politique du Welfare State (État providence) de Franklin Roosevelt.

C'est un portrait bien différent que l'on lit sous les deux plumes associées de William Bullitt et de Freud : celui d'un névrosé complet, ravagé par toute une gamme de maux physiques et qui se prenait pour le Christ.

Une idée d'ambassadeur



Le diplomate américain William Bullitt (1891-1967) a fait partie de la délégation américaine à la conférence de paix qui se tint après la Première Guerre mondiale. Il fut en poste à l'ambassade des États-Unis à Paris de 1936 à 1940. Il fit la connaissance de Freud en 1920, à l'occasion d'une cure qu'il entreprit avec lui. Les deux hommes devinrent amis.

C'est Bullitt qui eut l'idée de rédiger un ouvrage sur la psychologie du président Wilson après la mort de celui-ci. Alors qu'il avait désapprouvé un article d'Ernest Jones sur la psychanalyse de Theodore Roosevelt au nom du respect de la vie privée (c'était en 1912, le président américain vivait encore), Freud, à qui Bullitt proposa de collaborer avec lui, accepta avec un certain enthousiasme.

Wilson était mort, il n'était donc pas question de faire une psychanalyse, mais Bullitt, qui le connaissait bien pour avoir travaillé plusieurs années avec lui, apportait des témoignages et des documents susceptibles d'être interprétés du point de vue psychanalytique. De plus, Freud n'était pas satisfait de ses études sur Léonard de Vinci et Michel-Ange (voir chapitre 18). L'analyse de la psyché d'un grand homme politique représentait pour lui un défi passionnant à relever.

La névrose d'un président démocrate

C'est peu dire que Freud était exaspéré par la personnalité de Wilson. Tout chez le président américain contribuait à le rendre antipathique aux yeux du père de la psychanalyse : son idéalisme indifférent aux faits ordinaires, sa bigoterie, son ignorance et son mépris de la culture européenne (l'anglaise exceptée), son messianisme confinant à la mégalomanie.

Mais les souffrances endurées par cet homme, et la dimension d'ingénuité de son caractère compensèrent dans une certaine mesure cette antipathie.



Le Président Wilson donne à Freud une nouvelle fois l'occasion de faire un résumé clair et assez complet de la théorie psychanalytique à l'adresse d'un public de néophytes. C'est pourquoi ce livre apparemment marginal peut être lu avec grand intérêt.

Fils d'un pasteur presbytérien, Thomas Woodrow Wilson n'aura pas cessé durant sa vie de s'identifier à son père et d'adopter envers lui une position œdipienne passive. Convaincu d'entretenir des relations intimes avec Dieu, il se devait d'être un grand homme pour se sentir vraiment homme.

Toute sa vie sera marquée par des maux physiques de toutes sortes : migraines, douleurs d'estomac, nervosisme. Il coucha pour la première fois avec une femme lorsqu'il se maria, à l'âge de 28 ans.

Freud interprète la névrose de Wilson comme l'expression d'un conflit œdipien jamais résolu entre l'activité et la passivité envers le père. D'un côté l'idéalisme messianique (se prendre pour Dieu, c'est prendre la place du père), de l'autre le refuge dans la maladie.

Dick (Melanie Klein)

Dick est un enfant qui vit dans un monde fantastique dominé par un désir de destruction sadique. À l'âge de 4 ans, il semble avoir le développement intellectuel et le vocabulaire d'un enfant d'un an et demi.

Dick ne manifeste presque jamais d'angoisse, il paraît indifférent à la présence de sa mère, ne porte aucun intérêt aux choses et aux autres qui l'entourent. La plupart du temps, il émet des sons incompréhensibles et bien qu'il soit capable de prononcer les mots qu'il connaît correctement, il utilise le langage négativement, soit en le déformant, soit en répétant les mots de façon mécanique. Jamais il ne manifeste le désir de se faire comprendre. Il ne manifeste d'ailleurs aucun désir ni aucune sensibilité à la douleur, il n'éprouve jamais le besoin de se faire consoler. Il ne s'intéresse qu'aux portes, à leur ouverture et à leur fermeture, ainsi qu'aux petits trains.

Psychanalyste d'enfants (voir chapitre 8), Melanie Klein interprète ces différents symptômes comme l'expression d'un fantasme de coït avec la mère. Si Dick n'éprouve ni angoisse ni relation affective aux choses, c'est parce que, selon Melanie Klein, son désir sadique de destruction dirigé contre le corps de sa mère a été violemment rejeté. Dick serait donc atteint de schizophrénie, d'une forme particulièrement sévère de clivage du moi. Melanie Klein le libérera de son mal grâce à tout un travail de symbolisation sur les petits trains.

Aimée (Jacques Lacan)

Marguerite Anzieu (Aimée est le pseudonyme choisi, pour présenter son cas, par Lacan à partir du prénom de l'héroïne d'un roman inédit que cette femme [1892-1981], très douée pour l'écriture, rédigea en 1930) poignarda la célèbre actrice Huguette Duflos (qui ne fut que blessée dans l'attentat), car elle la considérait comme sa persécutrice.



« Il y en a qui bâtissent des étables pour mieux me prendre pour une vache à lait » (Aimée). Aimée a écrit de nombreuses pages contre ceux qui « en voulaient à son sceptre ». Ses écrits contiennent les traits paranoïaques classiques : majuscules à presque tous les mots, nombreux soulignages, utilisation d'encres de différentes couleurs.

Dans sa paranoïa, Aimée s'était imaginée que l'actrice aurait fait du scandale contre elle depuis de nombreuses années, qu'elle la narguait, qu'elle menaçait la vie de son fils. Lacan diagnostiqua une érotomanie (délire consistant à se croire aimé de quelqu'un) et une paranoïa d'autopunition : ce n'est pas l'acte lui-même qui soulagea Aimée, mais ses suites (l'hospitalisation, l'abandon des proches).



« Paranoïa d'autopunition » : cela signifie qu'Aimée s'est frappée elle-même à travers l'actrice. Celle-ci en effet est le type de femme qu'elle rêvait de devenir. Son idéal est aussi l'objet de sa haine. La source de cette ambivalence affective, selon Lacan, est à chercher dans les relations d'Aimée avec sa sœur aînée.



La nouveauté de la thèse de Lacan consista à considérer la folie non comme un accident de la personnalité, mais comme une dimension constitutive de celle-ci. Aimée ne supportait pas que dans sa fonction d'actrice Huguette Duflos mette systématiquement en scène la dimension sexuelle de l'existence.

De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, le travail de thèse de Lacan où celui-ci expose le cas Aimée, a été lu par plusieurs écrivains et artistes surréalistes (René Crevel, Salvador Dalí) qui en firent grand cas.



Le fils de Marguerite Anzieu, Didier, sera un grand psychanalyste. L'étonnant de l'histoire fut que, lorsque Didier Anzieu entreprit une analyse auprès de Lacan (rappelons qu'il faut être analysé pour devenir psychanalyste), il ne savait pas que sa mère était « Aimée ». Et Lacan, de son côté, ne reconnut pas en cet homme le fils de l'ancienne employée de l'administration d'une compagnie de chemins de fer, qui avait été l'Aimée de sa thèse.

Dominique (Françoise Dolto)



Melanie Klein s'était occupée de tout jeunes enfants. Joyce McDougall eut à traiter de cas de psychose infantile (*Dialogue avec Sammy*). Dans *Le Cas Dominique*, Françoise Dolto, qui fut aussi psychanalyste d'enfants, décrit le cas d'un adolescent de 14 ans « apragmatique » à travers les 12 séances de la cure qu'il suivit avec elle.

Dans l'introduction de son ouvrage, la psychanalyste souligne la nécessité qu'il y a à noter le plus de choses possibles durant la cure. Aussi celle-ci pourra-t-elle s'effectuer en présence de collaborateurs.

Par ailleurs, les entretiens avec la famille (la mère, le père, le frère) jouent ici un rôle décisif.



Dominique n'a de repères ni dans l'espace ni dans le temps. Il a accumulé les retards scolaires. Il est particulièrement étranger aux nombres (il ne sait pas effectuer les opérations les plus simples). Il dessine des autos, des avions, des trains et fabrique en pâte à modeler de façon très infantile des personnages filiformes.

Il n'a aucun sens pratique. Si l'on ne l'y aidait, il oublierait de manger, de s'habiller et de se laver.

Les troubles de Dominique sont issus de l'absence (presque totale) du père du foyer familial. La naissance d'une sœur fit évoluer une névrose obsessionnelle déjà grave vers un état psychotique.

À la différence de Freud, qui avait tendance à considérer ses patients séparément de leur milieu, Françoise Dolto estime qu'il existe une économie libidinale d'ensemble au sein d'une famille, et que celle-ci fait exister, ou pas, certains de ses membres.



Françoise Dolto définit le psychanalyste comme celui qui, par le transfert, aide à libérer l'idéal du moi du sujet de sa dépendance à l'égard du moi idéal. En termes lacaniens (voir chapitre 9), le moi idéal est une formation imaginaire aliénante, tandis que l'idéal du moi, qui appartient à l'ordre symbolique (celui du langage), a une fonction libératrice.

Après 12 séances, qui s'étalèrent sur un peu plus d'un an, Dominique, qui manifestait à l'égard de son analyste une belle confiance (il admirait la façon dont elle pouvait deviner tant de choses en lui), fit des progrès remarquables, tant dans le domaine comportemental que scolaire. Mais son père, qui comptait sur le « développement naturel » de l'adolescent, argua du coût du traitement pour mettre fin à la cure.

Tant il est vrai que l'on n'est jamais seul dans une cure.

Chapitre 23

Dix romans autour de la psychanalyse

Dans ce chapitre :

- Des psychanalyses inventées ou réinventées par des écrivains
- Des enquêtes policières à suspense
- Des souffrances et des drames
- Des happy ends aussi

S'il fallait évoquer l'inconscient, c'est l'ensemble de la littérature mondiale qu'il faudrait convoquer. Il ne sera question ici que de psychanalyse, c'est pourquoi les dix romans présentés sont tous contemporains.



Nombre de grands romans modernes mettent en œuvre la psychanalyse ou les concepts freudiens. Tel est le cas des *Faux-monnayeurs*, d'André Gide, et des deux grands livres de James Joyce, *Ulysse* et *Finnegan's Wake*. Dans *Le Bruit et la Fureur*, de William Faulkner, les trois monologues intérieurs correspondent à la seconde topique freudienne (Benjamin incarne le ça, Quentin le surmoi et Jason le moi). On pourrait aussi mentionner les romans d'un alter ego de Woody Allen, Saul Bellow (*Le Faiseur de pluie* et *La Planète de M. Sammler* contiennent des critiques ironiques des théories de Wilhelm Reich). Il serait néanmoins abusif de dire que ces chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine ont été écrits « autour de la psychanalyse ».

Les dix romans présentés ici ont en commun la psychanalyse, qu'il s'agisse du personnage principal, du théâtre des événements, ou de la névrose telle qu'un grand écrivain peut nous la donner à lire. Ce peut être une aventure policière d'un psychanalyste soudain transformé par la force des circonstances en détective privé, ou encore un récit dramatique, d'un parcours singulier ou d'une intériorité à nulle autre pareille…

Quelques-uns de ces titres sont des classiques, d'autres sous l'apparence de roman policier, voire de roman de gare, emmènent le lecteur pour un voyage plein de vie, de tragédies, de rebondissements, bref tout près de la réalité d'une cure telle qu'elle se vit au quotidien.

Certes, ces récits de psychanalyse, ces psychanalystes, ces cures auxquelles nous assistons sont romanesques, c'est-à-dire qu'ils participent de fictions, d'œuvres construites et mises en scène par des écrivains et des maîtres romanciers. Mais c'est précisément en cela que ces romans permettront aux Nuls friands de littérature d'approcher au mieux certains fragments du réel de la psychanalyse.

Stefan Zweig : Amok (1922)

Traduite en français et précédée d'une remarquable préface de Romain Rolland en 1926, cette nouvelle de Stefan Zweig, grand admirateur et ami de Sigmund Freud (tout comme Romain Rolland), doit sa place ici à une qualité particulière et propre au style d'un écrivain profondément influencé par les conceptions freudiennes de la psyché humaine.



« Amok » désigne dans les Indes orientales la folie aveugle et meurtrière qui s'empare soudain d'un individu qui, une arme à la main, tue tous ceux qui ont le malheur de croiser son chemin. On dit de celui qui est saisi par ce raptus qu'il est « amok ».

Le récit, inquiétant et violent, qui va crescendo, est fait par un médecin que le narrateur rencontre sur le paquebot le ramenant de Malaisie vers l'Europe, au début du XX^{e} siècle. Le malheureux visiblement terrifié par un mystérieux danger attire l'attention du narrateur. C'est son récit hanté par la mort et la culpabilité que le narrateur rapporte, sans jamais se départir d'une attitude à la fois de distance et d'attention tout droit venue de la définition freudienne de la « neutralité bienveillante » (voir chapitre 19), à laquelle tout psychanalyste doit s'astreindre. L'auteur procède ainsi au profit du lecteur pris à témoin à une opération de « monstration » rarement égalée en littérature.

Italo Svevo : La Conscience de Zeno (1923)

La Conscience de Zeno de l'écrivain italien Italo Svevo (1861-1928) est considérée comme un chef-d'œuvre de la littérature moderne.

Ce roman, qui est un modèle d'autodérision, est l'histoire d'une vengeance. Dépité par le départ de son patient, six mois seulement après son entrée en

analyse, un psychanalyste publie les carnets qu'il lui avait conseillé d'écrire pour aider sa cure.

Sans travail (il vit sur la fortune paternelle) ni vraie passion, Zeno Cosini est, pour reprendre l'expression du romancier Robert Musil, un compatriote de Freud, un « homme sans qualités ».

Oscar Wilde disait qu'il n'y a rien de plus facile que d'arrêter de fumer. La preuve : il l'a déjà fait des dizaines de fois ! Zeno est un homme qui a fumé un très grand nombre de fois sa dernière cigarette (il n'est pas impossible qu'Italo Svevo ait pensé à Zénon d'Élée pour nommer son héros, car dans l'argument connu sous le nom d'« Achille et la tortue » de ce philosophe grec – voir *La Philosophie pour les Nuls* –, il est question d'un but que l'on n'atteint jamais à cause de la division à l'infini). Même le Jour de l'an, même le jour de la mort du père de cet antihéros, un événement qui lui apprendra le cours irréversible des choses (ceux qui « décident » d'arrêter de fumer sans le *vouloir* choisissent volontiers des occasions solennelles pour griller leur dernière cibiche), ne suffisent pas à empêcher que la « dernière cigarette » soit suivie par une ribambelle d'autres.

Jugé incapable par son père de reprendre l'affaire qu'il dirigeait, Zeno est aboulique (il souffre d'un manque pathologique de volonté). Il traîne également toute une escadrille de maux, un trait de caractère qui fait de lui un hystérique. Zeno dit lui-même que « la maladie est une conviction » et qu'il est « né avec cette conviction ».

Zeno rate tout ce qu'il entreprend, et il y réussit à merveille. Il est incapable d'aimer une femme, car il les désire toutes. Amoureux d'une jeune fille, son attitude donne à penser qu'il courtise ses sœurs, et il finit par épouser celle des quatre qu'il aime le moins. Son mariage est donc un somptueux acte manqué.

Le dernier chapitre du roman, simplement intitulé « Psychanalyse », s'ouvre sur un constat d'échec : « J'en ai fini avec la psychanalyse. Après six mois entiers de pratique assidue, je vais plus mal qu'avant. » La psychanalyse n'est qu'une « illusion absurde », « un truc bon à exciter quelques vieilles femmes hystériques », une « charlatanerie ».



« En psychanalyse, jamais les mêmes images ne se reproduisent deux fois, ni les mêmes mots. Il faudrait donc l'appeler autrement. J'aimerais mieux aventure psychique. C'est bien cela : au début d'une séance, on a l'impression d'entrer dans un bois où l'on ne sait trop si l'on tombera sur un ami ou sur un brigand. L'aventure terminée, on n'en sait d'ailleurs pas davantage. En quoi la psychanalyse s'apparente au spiritisme. »

« Je m'applique aujourd'hui à me guérir de sa cure », écrit Zeno à la fin de ses confessions. « Sa cure », c'est évidemment celle du psychanalyste. Le philosophe Ludwig Wittgenstein, dans les mêmes années, dira quelque

chose de pas très éloigné : la psychanalyse n'est pas la guérison, mais la maladie.

Au final, il n'y a guère que l'écriture qui soit capable de sauver l'homme : « Écrire est le meilleur moyen de rendre de l'importance à un passé qui ne fait plus souffrir et de se débarrasser plus vite d'un présent qui fait horreur. » Presque au même moment, Proust disait quelque chose d'analogue.

L'ironie d'Italo Svevo est de laisser entendre que le rejet de la psychanalyse par son héros est à la mesure de son efficacité. Alors qu'il avoue lui-même avoir désiré la mort de son père, Zeno prétend que le complexe d'Œdipe est une faribole. Zeno croit que sa psychanalyse a été un échec. Mais le lecteur voit bien que cet homme est allé jusqu'à se comprendre et à s'accepter lui-même grâce à sa cure.

Boris Vian : L'Arrache-cœur (1953)

La formule de Lacan selon laquelle l'inconscient est « structuré comme un langage » prend une signification et une résonance particulières dans ce texte presque magique de Boris Vian, livre culte de toute une génération qui se le repassait un peu comme un talisman. Et de fait, ce récit onirique et fantastique, marqué par les intrusions d'un réel étrangement décalé, enrichi par de constantes inventions langagières tout à la fois familières et parfaitement saugrenues, est composé comme un long poème en prose.

Sans se risquer à résumer une œuvre aussi singulière qui devait s'inscrire dans une trilogie que la mort de Vian ne lui permit pas d'écrire, on peut donner quelques brèves indications sur ce dont il est question, en se gardant bien de procurer aucun repère, ce qui serait contraire à l'œuvre elle-même où le temps, et non pas seulement la météo, se met constamment au variable en passant plutôt moins vite à la campagne.

Jacquemort, psychiatre à la recherche d'une psychanalyse « intégrale » pour combler le vide qu'il ressent en lui, débarque dans un petit village étrange, à point nommé pour aider l'accouchement de Clémentine, qui a mal vécu sa fin de grossesse. Elle a séquestré son mari, et bientôt deviendra une mère possessive et abusive jusqu'à mettre ses enfants en cage, car les enfants peuvent voler s'ils étendent les bras, pour peu qu'un pivert aimable consente à leur donner le mode d'emploi ! Jacquemort psychanalyse un chat, puis la bonne et aussi La Gloïre, un villageois dont le travail consiste à recueillir la honte des autres villageois et qui arpente les rues d'un pas de plus en plus lourd. Quant au village, entre la foire aux vieux et le maréchal-ferrant, il vous reste à le découvrir en entrant à votre tour dans ce monde étrange, cruel, éhonté, et merveilleux.

Philip Roth : Portnoy et son complexe (1969)

Publié en France en 1970, ce formidable et homérique roman de Philip Roth a connu un succès mondial immédiat et lancé l'immense carrière de l'un des écrivains américains contemporains les plus importants. Cela étant dit, dès lors qu'il est question de psychanalyse et de roman, le monde se partage entre ceux qui ont lu le « complexe de Portnoy » (et qui au seul énoncé du titre dissimulent rarement un petit sourire) et ceux qui ont la chance de ne pas l'avoir encore lu. Tant mieux donc pour les Nuls qui sont dans ce cas, sachant que sa relecture, bien longtemps après sa parution, reste tout aussi hilarante et constamment divertissante, au meilleur sens du mot, que lors de sa découverte dans les années marquées par l'après-1968 et la libération sexuelle.

Le roman est tout entier construit autour du long récit en forme de lamento qu'Alexander Portnoy, juif new-yorkais de 33 ans (comme Jésus sur la croix), écrasé par une tradition qu'il a jetée à la poubelle, adresse à son psychanalyste, et dans lequel il raconte par le menu tout ce qui finalement constituera un diagnostic référencé dans la pseudo-entrée d'un dictionnaire de la psychanalyse imaginaire dont le début est ainsi libellé : « PORTNOY (complexe de) (pôrt'-noïkon-plè-ks'), n. (d'après Alexander Portnoy. Trouble caractérisé par un perpétuel conflit entre de vives pulsions d'ordre éthique et altruiste et d'irrésistibles exigences sexuelles, souvent de tendance perverse. […] »

Portnoy est un compulsif (son adolescence a été particulièrement inventive en matière de masturbation), mais sa liberté sexuelle d'homme refusant absolument d'endosser la défroque du mari ou du père s'achève sur un désastre (on n'en dira pas plus). Il se rendra compte qu'en menant sa vie sexuelle n'importe comment, sans aucun souci des autres, il n'a pas, comme il l'a cru d'abord, vécu intensément, mais que tout cela n'était que dérisoire parade destinée à masquer le vide de son existence.

On vous laisse vite découvrir ce texte jubilatoire dont la profondeur parfois surprenante est, en tout état de cause (freudienne), dépourvue d'austérité.

Marie Cardinal : Les Mots pour le dire (1976)

Ce texte très particulier, prix Littré 1976, est d'abord un livre d'écrivain, au style assez caractéristique d'une époque marquée, dans la foulée de

Mai 68, par les luttes féministes et les conquêtes récentes des droits à la contraception et à l'interruption de grossesse. Non que ce roman, qui remporta un succès considérable tant en France qu'à l'étranger, et qui a conduit des milliers de jeunes femmes à s'engager dans une analyse, soit un roman à proprement parler « féministe » : mais la liberté de ton de la narratrice (qui dit être née grâce à un avortement raté et avoir été sauvée par la psychanalyse) et la façon dont ses symptômes (des hémorragies du bas-ventre, comme si ses règles ne cessaient jamais) sont exposés dans leur sanglante réalité sont très particuliers à cette époque à la fois lointaine mais très proche du fait de l'actualité de ces luttes et des constantes remises en question aujourd'hui encore de nombre des droits conquis alors.

L'écriture même de Marie Cardinal, dans ce récit autobiographique romancé, dans cette histoire terrible vécue et écrite avec une intensité parfois à la limite du supportable est elle aussi très marquée par une époque où la seule évocation des organes génitaux féminins choquait profondément – si tant est qu'elle soit si bien tolérée que cela près de quarante ans plus tard. Reste que ce récit circonstancié de sept années d'analyse, entreprise après les échecs de la gynécologie et de l'hôpital, et dans les urgences vitales de ses épreuves physiques et de ses pertes de contrôle émotionnelles et psychiques, est d'une rare violence.

Ajoutons que la finesse des observations de Marie Cardinal sur ses séances, ses élaborations, les surgissements de souvenirs et de chocs tout au long de sa cure (sa mère ne l'a ni désirée ni aimée) apporteront aux Nuls qui voudront bien l'accompagner tout à la fois sur son chemin de croix et vers sa rédemption une expérience certes littéraire, mais non romancée, de ce que peut être la rencontre d'une souffrance, et d'un déchirement infini, et des ressources qui ne peuvent se trouver que dans l'analyse.



À condition toutefois de se souvenir qu'il s'agit là d'un cas exceptionnel, hors du commun, et profondément émouvant. Et aussi que le psychanalyste de ce livre transgresse une règle déontologique fondamentale de sa profession en interdisant à son analysante de prendre le moindre médicament, serait-ce pour soulager une migraine.

Jean-Pierre Gattegno : Neutralité malveillante (1992)

Un excellent thriller porté au cinéma sous le titre *Passage à l'acte*, avec Daniel Auteuil et Patrick Timsit dans les rôles principaux.

J.-P. Gattegno est aussi l'auteur de *Mortel transfert*, également porté au cinéma.

Michel Durand est un psychanalyste connu, vivant dans le luxe et ne se refusant rien, tolérant, pratiquant avec beaucoup de conviction l'indispensable « neutralité bienveillante » (voir chapitre 19) exigée par la pratique freudienne. J.-P. Gattegno nous donne une série de portraits drôles et bien enlevés d'analysants et de séances à travers lesquelles on mesure l'habilité mais aussi une certaine légèreté de Michel Durand. Un jour, celui-ci reçoit un nouvel analysant, un certain Gunther Bloch. Au fil des séances avec cet étrange consultant, tout va basculer.

Derrière un vernis de façade que les réactions agaçantes de son nouvel analysant vont rapidement dissoudre, on verra que tout ne va pas si bien dans la vie apparemment tranquille de l'analyste. Les ennuis d'argent, ses relations avec quelques belles collègues sexy, tout va s'envenimer sous l'action perverse et remarquablement habile de cet analysant. Au point de faire perdre à Michel Durand cette neutralité bienveillante dont on voit clairement qu'elle sert autant à rester tolérant et accueillant à l'analysant qu'à protéger l'analyste de ses propres réactions affectives. Michel Durand en vient à détester Gunther Bloch au point de perdre toute retenue et de tomber dans le piège redoutable de ce tueur en série remarquable manipulateur. La fin est un peu téléphonée, mais le suspense d'ensemble est bien réussi et le Nul refermera ce bon roman en ayant appris beaucoup sur ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire quand on est psychanalyste face à un nouvel analysant, surtout s'il est un dangereux paranoïaque !

Irvin Yalom : Et Nietzsche a pleuré (1992)

Traduit en français en 2007, c'est un roman à la fois historique et psychologique qui se déroule dans la Vienne des années 1880, et qui met en scène Josef Breuer, Lou Salomé, Freud et Nietzsche, sans que ces deux derniers se rencontrent jamais, comme dans la réalité historique. Irvin Yalom réussit un sans-faute malgré la complexité du scénario. Pas d'anachronisme dans les biographies des personnages historiques qui sont les héros d'une histoire originale et pleine de surprises, se déroulant dans la Vienne magnifique, capitale culturelle, scientifique et philosophique de l'Europe de la fin du XIX^{e} siècle. Ajoutons que ce roman est sans doute l'un des plus réussis de cet écrivain et psychanalyste américain dont chaque publication est un succès de librairie.

Le Dr Breuer, aîné amical et protecteur du jeune Dr Freud à peine sorti de la vie universitaire, a été l'un des inventeurs de la psychanalyse. Tout comme lui, Freud était juif, et malgré ses qualités scientifiques et l'excellence de ses résultats universitaires, il savait qu'il n'avait aucun avenir au sein de l'université impériale, où régnait un antisémitisme virulent. La fameuse publication de Breuer sur le cas « Anna O. » (voir chapitre 22) et les intuitions de Freud concernant l'existence d'un inconscient psychique n'ont pas encore

donné l'ouvrage qu'ils publieront ensemble (*Études sur l'hystérie*) et qui sera le premier apport théorique constituant la psychanalyse.

Le Dr Breuer, célèbre dans toute l'Europe, reçoit à son cabinet la visite inattendue de Lou Andreas-Salomé, venue le supplier d'aider l'un de ses amis dont l'état mental épouvante son entourage : il s'agit du philosophe Friedrich Nietzsche, dont les œuvres sont alors inconnues. Il ne faut pas que Nietzsche apprenne que le Dr Breuer a reçu la visite de Lou Salomé, avec laquelle il est brouillé mais dont il est toujours éperdument amoureux. Tout le roman est donc bâti sur cette intrigue, qui fonctionne grâce à la virtuosité et à la finesse d'écriture de Yalom, qui, au travers de cette « cure » prépsychanalytique imaginaire, montre que celui qui est analysé n'est pas toujours celui que l'on croit.

Peu à peu, dans les dialogues, les affrontements et les échanges imaginaires entre les deux principaux protagonistes hauts en couleur, s'ébauchent sous nos yeux les éléments qui seront quelques années plus tard les principes de base de la psychanalyse freudienne.

L'issue de l'intrigue, assez prévisible, vient heureusement conclure cet excellent roman psychologique dont le lecteur non averti ressort enrichi de réelles connaissances historiques et philosophiques sur l'avènement de la psychanalyse.

Leslie Kaplan : Le Psychanalyste (1999)

Ce roman d'une femme écrivain américaine de langue française est avant tout un vrai bonheur de lecture, amusant, surprenant, dramatique, nourri de pistes et de réflexions profondes à partir d'œuvres de Kafka, notamment *La Métamorphose*, dont la lecture obsède et captive l'un des personnages principaux. Dans cette série de tableaux formant un kaléidoscope étourdissant de monologues et de courts récits, on ne se perd jamais.

Le héros principal est, comme le titre l'indique, un psychanalyste. Simon est décrit et accompagné par une narratrice qui le rencontre et devient sa compagne lors d'une conférence au cours de laquelle surgit Eva, une femme aimant les femmes et qui hurle sa révolte. Simon n'aura de cesse de la retrouver, après sa sortie fracassante, et la poursuivra tout au long du roman, qui traverse, à sa suite, les séances de quelques-uns de ses plus importants analysants. Impossible de lâcher ce bouquin, dont les intrigues soigneusement entrelacées viennent en séquences évidentes et presque naturelles – la plus belle qualité d'une fiction romanesque.

Jed Rubenfeld : L'Interprétation des meurtres (2006)

Freud détective ! C'est l'idée de départ de ce roman, idée amusante et perspicace, dont on s'étonne qu'elle n'ait pas été exploitée plus tôt tant cette aventure pittoresque dans le New York d'il y a un siècle paraît aussitôt évidente : *se non è vero…* si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé, en effet.

L'histoire commence en 1909, le jour de l'arrivée au port de New York de Freud, en compagnie de Ferenczi et de Jung, venus à l'invitation d'universitaires américains. Le voyage bien connu de ce trio hors du commun se corse assez rapidement du fait de l'impression très négative que Freud aura de ce pays où, selon l'expression apocryphe inventée de toutes pièces par Lacan, il se serait exclamé devant l'accueil chaleureux des médecins américains : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste ! » Freud retournera en Europe avec une très mauvaise impression des États-Unis et des Américains.

Jed Rubenfeld imagine que les raisons cachées de cette détestation sont en partie à trouver du côté du drame policier dans lequel Freud s'est trouvé bien malgré lui impliqué.

Un fait divers épouvantable fait la une de la presse : le corps d'une jeune femme a été retrouvé dans une malle. Pour la police, il n'y a pas de doute que c'est le même meurtrier qui a opéré lors d'une agression précédente au cours de laquelle une autre jeune femme a échappé de justesse à la mort. Traumatisée, elle est devenue amnésique et a été frappée de mutisme. Elle seule connaît l'assassin, or elle ne peut s'exprimer. Sollicité pour tenter de faire parler la malheureuse en employant ses méthodes d'investigation psychologique réputées mais mal connues, Freud confie son analyse au Dr Younger, et guide discrètement son jeune collègue jusqu'à la résolution inattendue de l'énigme.

Ce bon polar présente deux originalités : tous les personnages du roman, à quelques exceptions près dont le narrateur, le jeune Dr Younger, sont des personnages historiques ou des psychanalystes célèbres : Freud, Ferenczi, Jung. Le personnage de Nora Acton est inspiré par la célèbre Dora soignée par Freud (voir chapitre 22).

L'autre particularité qui donne à ce récit un arrière-plan exotique est la description et l'ambiance recréée d'un New York des années 1910, avant les gratte-ciel, avant les grands travaux qui lui ont donné globalement l'image que nous connaissons aujourd'hui.

Enfin, les discussions et les affrontements théoriques entre Freud et Jung, qui commencent à se brouiller lors de ce fameux voyage, sont rendus avec

une exactitude factuelle qui permet aussi de visiter l'histoire méconnue et surprenante de la psychanalyse d'avant la guerre de 1914.

Frank Tallis : Communion mortelle (2010)

C'est le cinquième volume d'une série intitulée *Les Carnets de Max Liebermann* écrite par le psychologue clinicien Frank Tallis et qui a pour originalité de raconter des histoires policières ayant pour cadre la Vienne de Freud, au début du XX^{e} siècle, ce qui permet à l'auteur de faire intervenir le père de la psychanalyse en personne.

La psychanalyse cherche à découvrir l'origine traumatisante des symptômes, l'enquête policière cherche à découvrir l'auteur d'un méfait. Dans les deux cas, il s'agit de retrouver le criminel et, pour ce faire, de ne négliger aucun détail.

Dans les romans de Tallis, l'inspecteur Oskar Reinhardt est accompagné et aidé par le psychiatre Max Liebermann, disciple de Freud.

L'inspecteur Reinhardt enquête sur une série de meurtres effectués d'une manière très singulière : une épingle à chapeau a été plantée dans l'occiput de la victime. Max Liebermann fait remarquer que ce cas n'est pas mentionné dans la *Psychopathia sexualis*, de Krafft-Ebing (voir chapitre 15), qui est une encyclopédie des perversions sexuelles. Pour lui, l'auteur des crimes à l'épingle est un « thanatophile » (littéralement « amoureux de la mort ») qui ne peut atteindre l'acmé de la jouissance qu'au moment où il enfonce une épingle dans le crâne de la femme avec qui il fait l'amour.

Au cours de l'enquête, Liebermann fait allusion aux travaux de Freud sur les contradictions de la psyché humaine et s'entretient même avec lui au sujet des perversions sexuelles.

Trahi par une odeur de phénol et un cheveu teint en noir à l'oxyde de plomb, l'assassin est arrêté après une course-poursuite.

Parallèlement, Liebermann suit en thérapie un certain Erstweiler, qui croit voir son double et aimerait être déclaré fou. Un autre entretien qu'il a avec Freud porte sur l'interprétation des rêves et le complexe d'Œdipe. Liebermann se rendra compte en analysant le rêve qu'Erstweiler lui a raconté que celui-ci a commis lui aussi un crime.

Chapitre 24

Dix films autour de la psychanalyse

Dans ce chapitre :

- Des films sur la psychanalyse ou autour d'elle, plutôt que des films de psychanalyse
- Des folies, des mystères et des rêves

La psychanalyse est née exactement en même temps que le cinéma. Année 1895 : Sigmund Freud et Josef Breuer publient leurs *Études sur l'hystérie*, les frères Lumière projettent pour la première fois un film en public, *L'Arrivée du train en gare de La Ciotat*.

Les cas traités par la psychanalyse sont spectaculaires. Il semblerait donc logique que le cinéma dût faire grand cas de la psychanalyse. Or, il n'en a rien été, les relations entre les deux ont été problématiques, et les réussites relativement peu nombreuses. Mais il y a eu quelques grands chefs-d'œuvre, auxquels on se tiendra dans la liste, forcément restrictive, des dix.



Freud ne croyait pas possible une illustration des cas et encore moins une application de la psychanalyse au cinéma. En 1925, le producteur de cinéma Samuel Goldwyn (le fondateur, avec Mayer, de la célèbre Metro Goldwyn Mayer) lui proposa 100 000 dollars pour l'aider à élaborer « une histoire d'amour vraiment formidable ». Malgré la tentation financière, qui était grande, Freud ne daigna pas répondre.

À l'exception de John Huston, qui réalisa *Freud, passions secrètes* sur la naissance de la psychanalyse, les réalisateurs américains intéressés par cette discipline viennent d'Europe. La psychanalyse leur servit à opposer une analyse critique forte aux valeurs fondatrices de la société américaine.

Georg Wilhelm Pabst : Les Mystères d'une âme (1926)

Ce film muet (René Clair préférait à juste titre dire : « silencieux ») est sous-titré *Film psychanalytique*. L'un des premiers, sinon le premier film illustrant les théories et la cure psychanalytiques (Karl Abraham, un disciple de la première heure de Freud, a participé à l'élaboration du scénario), il reste l'un des meilleurs du genre.

Le chimiste Martin Fellman, très amoureux de sa femme, ne parvient plus à coucher avec elle. Lors d'une nuit d'orage, un crime a été commis dans une maison voisine. Une lettre annonce le retour d'Asie du cousin de sa femme, ami d'enfance de celle-ci et de Fellman. Celui-ci fait un cauchemar (épisode génial où l'on voit, entre autres symboles, des têtes de femmes à la place des battants de cloche). Le rêve se termine par la vision de gestes meurtriers frénétiques : Fellman se voit en train de transpercer le corps (fantomatique) de son épouse avec le sabre que le cousin leur a envoyé en cadeau.

Le lendemain, Fellman a une première pensée de meurtre en coupant une mèche de cheveux sur le cou de son épouse. Dès lors, il éprouve une véritable répulsion pour tous les objets tranchants – au point de ne plus supporter la vision des couteaux.

Épouvanté, il s'enfuit de chez lui et suit une cure (Pabst filme le dispositif du divan) auprès d'un psychanalyste qui le conduira à raconter son rêve et à évoquer un souvenir d'enfance, anodin en apparence mais traumatique : la petite fille – future femme de Fellman – a arraché une poupée de ses mains pour la donner au cousin.

La poupée est l'enfant que le couple n'a pas eu. Les fantasmes de meurtre ont été causés par une jalousie inconsciente et par l'absence de cet enfant désiré. Mais la phobie des lames tranchantes aura empêché Fellman de passer à l'acte. Ayant pris conscience de ce nœud, Fellman est guéri de sa névrose. Le film s'achève par une vision de happy end.

Le film ne connut aucun succès et entraîna une brouille entre Freud – qui apparaissait au générique, contre son gré – et Karl Abraham.

Orson Welles : Citizen Kane (1941)

Il n'est jamais question de psychanalyse dans ce chef-d'œuvre, régulièrement cité par les critiques comme le plus grand film de tous les temps. Pourtant, les idées psychanalytiques sont partout implicitement présentes, et c'est

bien l'inconscient du héros du film, Charles Forster Kane (dont le personnage est inspiré du magnat Randolf Hearst), qu'Orson Welles traduit à la faveur d'une investigation apparemment sans résultat. Ce qui n'échappa pas à la perspicacité de Melanie Klein, qui écrivit un essai sur ce film.

Par fragments, la vie du magnat, avide de pouvoir et d'argent, est reconstituée, mais ce n'est qu'à l'extrême fin du film que le spectateur comprend (alors qu'aucun personnage du film, Kane inclus, n'a été en mesure de le faire) d'où est venu son formidable appétit de puissance : du traumatisme représenté par la séparation d'avec sa mère et de la renonciation à la maison et au monde de son enfance symbolisé par le nom du traîneau, *Rosebud*, « Bouton de rose », le dernier mot expiré sur les lèvres de Kane sur son lit de mort et dont personne n'a pu percer l'énigme. La vie entière de Kane peut être interprétée, à la lumière de la psychologie d'Adler, comme une surcompensation d'une blessure psychique d'enfant.

La première image, dans l'ombre de la nuit, est celle d'une pancarte sur une grille : *No trespassing*, « Défense d'entrer ». On n'entre pas en effet dans une vie, surtout si celle-ci est en train de s'achever. Dans le noir se découpe la forme d'un château fantastique troué d'un rectangle de lumière, la fenêtre d'une chambre éclairée dans laquelle la caméra pénètre comme par effraction. Une bouche, dont on comprendra qu'il s'agit de celle d'un mourant, prononce un mot, *Rosebud*, la main lâche une boule de verre avec petit chalet et flocons de neige, qui se brise en tombant par terre.

Comme le grand romancier américain des années 1930 Dos Passos, Orson Welles va mêler des documents d'actualité, réels ou reconstitués, pour donner une consistance objective à son personnage de Charles Forster Kane. Le palais dans lequel celui-ci est mort s'appelle Xanadu. Orson Welles a pris ce nom chez le poète anglais Samuel Coleridge, qui avait rédigé son poème *Kubla Khan*, à partir d'un rêve sur le palais, lui-même rêvé, Xanadu, du grand empereur mongol… Kubilaï, successeur de Gengis Khan.

Tout le film désormais tournera autour de ce signifiant : *Rosebud*. Les journalistes enquêtent auprès des amis, des femmes et des collaborateurs de Kane : s'agit-il du nom d'une femme ? Peut-être un cheval ? Un flash-back, tiré de la lecture d'un manuscrit de souvenirs, illustre un épisode de l'enfance de Kane, dont le spectateur du film ne connaîtra le sens qu'à la fin. C'est l'hiver, il neige, le jeune Charles joue avec son traîneau, il est arraché à ses jeux, à ses parents et à son enfance pour être confié à un précepteur qui s'occupera de son éducation à la ville.

Charles Forster Kane, devenu adulte, a un formidable appétit de puissance. Il est à la tête de tout un réseau de journaux et de radio, à travers les États-Unis. Sa fortune lui permet de prendre des participations dans les secteurs les plus variés de l'économie. Son palais, Xanadu, est une sorte d'univers, avec son zoo comprenant des animaux venus des quatre coins de la planète, et sa collection d'art représente toutes les cultures du monde. En épousant

la nièce du président américain, Kane caresse même l'ambition de devenir à son tour président.

Le film fait une boucle. L'image de la pancarte *No trespassing* le clôt comme elle l'a ouvert. L'enquête des journalistes a échoué. Le génie d'Orson Welles a consisté à imaginer que l'énigme du héros qui vient de mourir, un seul sera en situation d'en connaître la clé : le spectateur. En effet, après le décès de Kane, après l'inventaire des œuvres de valeur, et alors que les ouvriers jettent au feu les vieilleries, parmi celles-ci, la caméra découvre un traîneau sur lequel est peint ce nom : *Rosebud*. C'est le seul objet que le jeune Charles avait pu emporter lorsqu'il a été arraché à la maison de ses parents et de son enfance. La boule de verre à l'intérieur de laquelle il neige renvoyait à cette catastrophe initiale.

Ainsi, Orson Welles nous donne à comprendre l'ensemble de la vie d'adulte de Kane : son formidable appétit de puissance a constitué une compensation inconsciente de la blessure traumatisante vécue dans son enfance.

Jacques Tourneur : La Féline (1942)

Un grand classique du film fantastique, qui mélange de façon inextricable le possible et l'impossible, l'imaginaire et le réel. Réalisé par un cinéaste d'origine française, ce film américain est un classique du genre.

Irena, jeune femme d'origine serbe, dessinatrice de mode, fait la rencontre d'un homme au zoo, devant la cage d'une panthère noire. Ils tombent rapidement amoureux l'un de l'autre et se marient. Mais elle se refuse obstinément à lui, car elle croit à cette légende médiévale de son pays natal : une femme qui embrasse un homme se transforme en animal et le tue.

Comme la panthère, Irena est un animal sauvage : les animaux domestiques, les chats et les oiseaux, sont terrorisés par elle. *La Féline* illustre de façon particulièrement habile l'intrication des deux pulsions, telles qu'elles ont été dégagées par Freud, la pulsion érotique et la pulsion de mort (voir chapitre 16).

Si la psychanalyse n'est pas mise directement en scène dans ce film, à l'exception d'un épisode où l'on voit Irena placée en état d'hypnose suivre un traitement chez un thérapeute d'ailleurs appelé « psychiatre », ses thèmes sont omniprésents. Outre celui de l'intrication des pulsions, que l'on vient d'évoquer, il faut noter celui de la projection : si l'héroïne craint consciemment de donner la mort par étreinte sexuelle, c'est que, inconsciemment, elle craint de la recevoir.

Par ailleurs, la psyché d'Irena est gouvernée par un inconscient collectif, qui a introduit en elle l'idée qu'il existerait des êtres marqués par un satanisme et une bestialité héréditaires.

La fin tragique de l'héroïne et le constant jeu de substitution entre elle et la panthère noire donnent rétrospectivement raison à la légende irrationnelle qui a structuré son inconscient.

Tel est le point par où l'histoire fantastique racontée par Jacques Tourneur s'écarte des scénarios psychanalytiques d'Alfred Hitchcock, comme *La Maison du Dr Edwardes* ou encore *Pas de printemps pour Marnie* (histoire d'une femme qui a la phobie du contact sexuel à cause d'un traumatisme d'enfance), films qui ne sortent pas du possible et du plausible. Au fantastique de l'inconscient, Tourneur a ajouté un fantastique proprement cinématographique, qui fait de son film un chef-d'œuvre.

Alfred Hitchcock : La Maison du Dr Edwardes (1945)

Le Dr Edwardes (Gregory Peck), qui arrive comme nouveau directeur d'un institut de soins psychopathologiques, souffre d'amnésie. Il ne connaît ni son passé ni son véritable nom. Deux types de perceptions le plongent dans une angoisse qui va jusqu'à l'évanouissement : la blancheur et les rainures.

Une psychanalyste (Ingrid Bergman), qui travaille dans son institut et tombe rapidement amoureuse de lui, l'aidera à retrouver la trace du traumatisme inconscient qui a déclenché son amnésie. Ainsi, Hitchcock réunit dans le même personnage la figure du détective et celle du psychanalyste.

L'être humain fuit la vérité en oubliant, car il a peur de souffrir, mais il finit par souffrir davantage encore en essayant d'oublier. Une citation de Shakespeare ouvre le film : « La faute n'est pas dans les étoiles, mais en nous. »

Le scénario du film est plus complexe qu'il n'y paraît. En réalité, le prétendu Dr Edwardes (John Ballantine est son vrai nom) a connu successivement trois événements traumatiques : la mort accidentelle de son jeune frère, la chute de son avion pendant la guerre, la mort du vrai Dr Edwardes lors d'une partie de ski. Les éléments communs à ces trois traumas (la chute, les rayures) expliquent pourquoi le deuxième et le troisième ont réactivé le premier. Jouant avec son frère sur le plan incliné du perron, John l'a poussé par-derrière et le frère s'est empalé sur la grille de la maison. La phobie de la blancheur renvoie à la chute accidentelle du Dr Edwardes lors d'une promenade à ski, dont on apprendra qu'elle est en réalité un assassinat, dont

John Ballantine se juge inconsciemment coupable, parce que l'événement fait revivre le traumatisme de la mort accidentelle du petit frère.

L'épisode central du film de Hitchcock est le rêve de John Ballantine, raconté par lui. Salvador Dalí a dessiné les décors de cette scène impressionnante, sans doute le plus beau rêve de cinéma, avec le rêve initial des *Fraises sauvages*, d'Ingmar Bergman (voir chapitre 12).

John Ballantine se voit dans une maison de jeu, avec des yeux énormes peints sur les tentures, qu'un homme découpe avec une gigantesque paire de ciseaux. Une jeune femme en tenue légère embrasse tout le monde. Elle ressemble à Constance, la psychanalyste interprétée par Ingrid Bergman. John joue aux cartes avec un homme barbu, mais les cartes sont blanches. Le patron du cercle de jeu, le visage dissimulé par un bas, l'accuse de tricherie et le menace.

Puis John est sur un toit. Il tombe. L'homme sans visage apparaît derrière la cheminée, et lâche une roue tordue sur le toit. Puis John se voit courir sur un grand plan incliné, poursuivi par des ombres d'ailes géantes.

Ce dernier détail du rêve donnera le nom du lieu de la scène : les ailes renvoient à l'ange, et l'ange à Gabriel. La scène se passe à Gabriel Valley, station réputée des montagnes Rocheuses.

John et Constance se rendent à Gabriel Valley, sur les lieux du drame. Tandis qu'ils skient côte à côte, John est pris d'une pulsion de meurtre. Ils foncent tous deux sur un précipice, mais l'image traumatisante de son enfance lui revient comme un éclair à l'esprit – il prend Constance dans ses bras juste avant de tomber dans le vide et reconnaît que la mort de son frère était un accident, et non un meurtre.

John a tué accidentellement son jeune frère dans son enfance. S'il se croit coupable du meurtre du Dr Edwardes, alors qu'il n'a été que le témoin de son assassinat (qu'il ne savait pas être un assassinat), c'est pour masquer cette culpabilité. De même, s'il a usurpé l'identité du Dr Edwardes, c'est pour abolir sa culpabilité (imaginaire) de l'avoir tué. Hitchcock a eu la géniale idée de faire du rêve du personnage principal de son film la clé d'une l'énigme policière. L'homme avec qui John Ballantine jouait aux cartes dans le rêve était le Dr Edwardes. Et le propriétaire menaçant du cercle de jeu (transposition onirique de la maison de soins) est le Dr Murchinson, celui qui a tué le Dr Edwardes d'un coup de revolver tandis qu'il faisait du ski en compagnie de John Ballantine.

Trois ans après le film de Hitchcock, Anatole Litvak a tourné *La Fosse aux serpents*, qui raconte l'histoire d'une jeune femme (magistralement interprétée par Olivia de Havilland) qui s'est réfugiée dans la schizophrénie pour échapper à un sentiment de culpabilité redoublé (la mort de son

père et puis celle de son fiancé). Le dédoublement, caractéristique de la schizophrénie, permet à l'individu de tenir son moi souffrant à distance.

Luis Buñuel : El (1952)

Le film, qui montre un cas de jalousie paranoïaque allant jusqu'à la tentative de meurtre et à la folie, commence par une cérémonie de lavement de pieds, lors de la messe du Jeudi saint, dans la cathédrale de Mexico, un rite sacré que Luis Buñuel, volontiers blasphémateur, transforme en scène de fétichisme. Cette cérémonie, qui commémore un épisode de l'Évangile, et où l'on voit une rangée de pieds nus de jeunes garçons, trouble profondément un homme d'âge mûr, Francisco Galvan, qui sert d'assistant pour la cérémonie. Son regard se détourne pour suivre les pieds des fidèles et s'arrête sur ceux d'une femme. La caméra remonte alors le corps entier d'une jeune femme, jusqu'au visage. Don Francisco la regarde avec passion.

Don Francisco, homme rigide, est très riche mais se trouve en difficulté financière. La jeune femme qu'il a rencontrée à la messe est fiancée avec un ingénieur, Raoul, que Francisco connaît. Celui-ci va briser cette relation et persuader la jeune femme de l'épouser. On apprend indirectement que Francisco n'avait jamais connu de femmes auparavant.

L'homosexualité refoulée de Francisco va s'exprimer en crises de jalousie de plus en plus violentes. Ces crises commencent pendant la lune de miel. Francisco voit dans tout homme un rival parce que, selon l'interprétation freudienne, c'est celui-là qu'il désire en réalité. En haut d'un clocher, il est pris d'une crise de mégalomanie : il traite les passants de vers rampants et a une tentation de meurtre.

Ses crises de jalousie se succèdent en s'intensifiant et débouchent sur une véritable folie. Dans sa vaste demeure, il monte son grand escalier en zigzag et fait du tintamarre en donnant des coups avec une barre de cuivre sur la rambarde de l'escalier. Il est pris d'hallucinations : il croit voir dans la rue sa femme, qui a quitté son domicile, et l'ancien fiancé de celle-ci. Réfugié dans une église, il s'imagine que tout le monde, les fidèles, les enfants de chœur et le curé rient de lui, en faisant avec les doigts les cornes du cocu.

Don Francisco est accueilli dans un monastère. Venus le voir, mais sans le rencontrer, la femme et son fiancé du début, avec qui elle s'est remariée, s'entendent dire par le prieur que Don Francisco a enfin trouvé la paix intérieure entre ces murs. Mais le dernier plan du film montre celui-ci en train d'arpenter une allée en zigzag…

Dans l'un de ses séminaires à l'hôpital Sainte-Anne, Jacques Lacan s'est servi de ce film pour illustrer l'étude d'un cas de paranoïa, dont on retrouve

les différents traits : l'orgueil hypertrophié, l'obsession de la justice, la jalousie pathologique et la marche en S. Don Francisco est un homosexuel et un fétichiste frustré incapable de faire l'amour à une femme. Ses motions homosexuelles s'expriment en délire de jalousie.

Joseph Mankiewicz : Soudain l'été dernier (1959)

Une riche et extravagante millionnaire (Katharine Hepburn) demande à un neurochirurgien (Montgomery Clift) de pratiquer une lobotomie sur sa nièce (Elizabeth Taylor) devenue folle et placée en institution. Le médecin devine tout de suite que sa patiente n'est pas folle et que ses manifestations d'agressivité ne sont que le résultat de sa situation d'enfermement. Il gagne sa confiance et découvre que ses troubles viennent d'un traumatisme lié à la mort de son cousin (fils de la riche veuve, Mme Venable), l'été dernier.

Devenue amoureuse du médecin, Catherine Holly, la nièce de Mme Venable, finira par retrouver la mémoire d'un événement traumatisant. Cet été, remplaçant sa tante, elle jouait le rôle d'appât pour son cousin, qui payait des garçons pour coucher avec lui. L'attitude arrogante du jeune homme provoquera sa mort quasi sacrificielle (les scènes du souvenir sont comme des images de cauchemar).

Après ce récit, la jeune femme sera délivrée de ses troubles. En revanche, Mme Venable, incapable de reconnaître la vérité, se réfugiera dans une folie définitive.

L'histoire de Tennessee Williams, de laquelle le film de Mankiewicz a été tiré, mêle des éléments psychanalytiques (le lien entre la mère possessive et amoureuse de son fils et l'homosexualité de celui-ci, l'abréaction finale de la jeune femme) à des éléments qui ne le sont pas (la libération de la parole de la jeune femme est aidée par des piqûres…).

John Huston : Freud, passions secrètes (1962)



Jean-Paul Sartre aurait dû être le scénariste de ce film. En lisant la biographie d'Ernest Jones, le philosophe, qui jusqu'alors voyait en Freud un maître tyrannique, découvre qu'il est un névrosé proche de lui. Mais son scénario sera refusé par les producteurs américains : trop long.

Ayant eu vent du projet, Anna Freud, la fille de Sigmund et elle-même grande psychanalyste (voir chapitre 8), ne ménagera pas ses efforts pour empêcher que le film ne fût tourné. En vain.

Le titre du film en anglais dit « Freud, la passion secrète » (*Freud, the Secret Passion*) : c'est bien de la passion secrète de Freud lui-même qu'il s'agit dans ce film, qui retrace la naissance de la psychanalyse, depuis les cours donnés par Charcot à la Salpêtrière jusqu'à la rupture avec Josef Breuer, avec lequel Freud mena des travaux sur l'hystérie, en passant par l'autoanalyse de Freud et par la cure de Cecily Koertner, une jeune malade hystérique.

Lui-même tourmenté, et ravagé à la fois physiquement et psychiquement par un accident de voiture, près de la mort bien que jeune encore, Montgomery Clift interprète magnifiquement un Freud plausible, dans une ambiance cinématographique de film noir des années 1940-1950, qui colle à l'atmosphère de la décennie de la fin du XIX^{e} siècle, à Vienne.

Les scènes oniriques (le rêve de culpabilité de Freud, un cauchemar où il se voit encordé avec le jeune homme, qu'il fait tomber dans le vide en coupant la corde qui le lie à lui, le rêve érotique de Cecily) ne sont pas les mieux réussies de ce film. En revanche, Huston traduit magnifiquement les conflits que Freud dut affronter pour faire entendre sa théorie révolutionnaire : conflit avec Breuer et le milieu médical, conflit avec son épouse, conflit avec son père, conflit avec lui-même.

Sans doute Freud n'a-t-il existé qu'une seule fois au cinéma : dans ce film.

Gus Van Sant : Will Hunting (1997)

Will Hunting (Matt Damon), un adolescent d'un quartier pauvre de Boston, travaille comme balayeur au Massachusetts Institute of Technology. Il passe ses soirées à boire et à se bagarrer, mais dans ses moments libres il lit tout ce qui lui passe sous la main. Doté d'une mémoire prodigieuse, c'est aussi un génie des mathématiques, que finit par découvrir le Pr Gerald Lambeau (Stellan Skarsgard). Ayant tabassé un policier, Will Hunting peut néanmoins éviter la prison, à condition qu'il soit suivi par un psychologue. Après plusieurs échecs, Lambeau lui fait rencontrer Sean Maguire, un ancien camarade de chambrée.

Gus Van Sant a clairement donné à Robin Williams, qui interprète le rôle du psychologue, la barbe et les lunettes de Freud. La cure commence mal : Will Hunting agresse son psychologue, déstabilisé par la mort récente de son épouse aimée, puis se réfugie dans un mutisme borné. Sa *résistance* prendra fin lorsqu'il réussira son *transfert* : en prenant la place du père, le psychologue supprimera l'image du mauvais père réel (le beau-père de Will

Hunting était brutal et le battait) en même temps qu'il supprimera la base de son agressivité (sans le savoir, Will reportait sur les autres les coups qu'il avait lui-même subis étant enfant). Le choix de l'amour contre le pouvoir et l'argent achèvera, à la fin du film, de faire de Will un adulte.

David Cronenberg : A Dangerous Method (2011)

Film tiré d'une pièce de théâtre, elle-même issue d'un roman écrit à partir de faits réels.

Sabina Spielrein (Keira Knightley), une jeune femme russe souffrant de violentes crises d'hystérie, est soignée par Carl Jung (Michael Fassbender), qui, indépendamment de Freud et parallèlement à lui, utilise le procédé de la cure par la parole. Tombée amoureuse de son médecin, elle devient sa maîtresse.

Le cas de Sabina Spielrein offrit à Jung l'occasion d'entrer en relation avec Freud (prodigieusement interprété dans le film par Viggo Mortensen). Les relations entre le père de la psychanalyse et celui qu'il considéra pendant cinq ans comme son véritable successeur sont traduites avec beaucoup de justesse. La méthode de distanciation prônée par Freud, son rationalisme positiviste tranchent dès le départ avec le caractère plus empathique de Jung, et surtout avec son intérêt pour le surnaturel. On retrouve dans une scène du film un épisode connu pour avoir été rapporté. Jung, qui ne croyait pas aux coïncidences, pensait qu'il existait une conjonction entre les affects et les événements physiques. Lors d'une conversation avec Freud, il interprète le claquement du système de chauffage au gaz comme l'expression matérielle des blocages de la pensée intérieure de celui-ci.

Sabina Spielrein devait son hystérie aux scènes d'agressivité paternelle, qui en même temps provoquaient en elle une excitation sexuelle. Dans ses relations avec Jung, son masochisme visait à répéter ce plaisir primitif.

Le film met en scène un curieux chassé-croisé entre théories et pratiques. Alors que Freud désapprouvait les relations affectives, *a fortiori* sexuelles, entre les psychanalystes et leurs patients, pensant qu'elles conduisaient la cure à l'échec, Jung finit par soigner Sabina Spielrein en devenant son amant. La jeune femme étudiera la médecine et deviendra elle-même psychanalyste. De son côté, Jung était en désaccord avec Freud sur le primat que celui-ci accordait aux pulsions sexuelles. Or son comportement même dément ses prises de position théoriques.



Le film de Cronenberg met en scène un personnage original, Otto Gross (interprété par Vincent Cassel), psychanalyste de la première génération (1877-1920), dont l'écrivain Blaise Cendrars s'est inspiré pour son personnage de Moravagine. Soigné par Jung pour toxicomanie, il mourra comme un clochard. Il peut être considéré comme un des fondateurs de ce que l'on appellera le « freudo-marxisme » (voir chapitre 8). Ses ouvrages traduits en français s'intitulent *Révolution sur le divan* et *Psychanalyse et révolution*.

Woody Allen

Woody Allen n'a pas fait le film « de » ou « sur » la psychanalyse, mais celle-ci est constamment présente chez lui. Dans *Tout le monde dit I love you* ou dans *Annie Hall* sont montrés des morceaux d'analyse. Mais c'est dans les films où Woody Allen campe lui-même son personnage (outre les deux titres déjà cités, *Manhattan* et *Meurtre mystérieux à Manhattan*) que la psychanalyse est le plus présente. D'une part parce que Woody Allen (le personnage ne doit pas être si différent de la personne) est un névrosé obsessionnel qui ne cesse de parler de sexe, de maladie et de mort, d'autre part parce qu'il est engagé dans une cure interminable, dont on comprend qu'elle n'aboutira jamais. Woody Allen sait de quoi il parle, puisqu'il a lui-même suivi une cure durant trente ans. Chez lui, évidemment, c'est le tournage d'un film qui tient lieu de cure.

Woody Allen fait un usage comique et métaphorique de la psychanalyse. Au lieu d'être évacuée par la cure, la névrose en sort renforcée, au lieu d'être favorisée par l'analyste, la liberté de choix disparaît au profit du lien de dépendance à son égard, au lieu d'être relativisé et surmonté, le narcissisme des analysants est complaisamment cultivé. Finalement, les personnages qui suivent une cure, dans les films de Woody Allen, sont des snobs intellectualisés qui vivent dans l'aisance matérielle et doivent l'essentiel de leur identité au fait de suivre une cure… D'autant que leurs « problèmes » sont tout ce qu'il y a de plus banal : rencontre du partenaire sexuel, désir d'être aimé, angoisse de la maladie et de la mort. Pour transposer un célèbre dicton américain, la psychanalyse n'est pas la solution, elle est le problème.

Un divan à New York, de Chantal Akerman (1995), est un film que l'on pourrait dire « allénien ». On y voit des clients mieux soignés grâce à la bonne humeur d'une danseuse que par l'expérience d'un psychanalyste dépressif.



« Mes films sont une forme de psychanalyse, sauf que c'est moi qui suis payé, ce qui change tout » (Woody Allen).

Sixième partie

Annexes



Dans cette partie…

Rien de plus agaçant que de ne pas comprendre une page entière à cause d'un seul mot. À l'exception notable de Lacan, les psychanalystes ont écrit dans la langue commune, mais ils n'ont pu éviter certains termes techniques dont on trouvera dans l'annexe A une définition simple et compréhensible. D'« abréaction » à « travail du rêve », les principaux termes techniques de la psychanalyse sont définis.

Dans l'annexe B, le lecteur de ce livre, et qui désirera approfondir ses connaissances déjà vastes, trouvera une liste d'ouvrages fondamentaux, choisis pour leur accessibilité, ainsi que des liens internet touchant la psychanalyse et certains de ses représentants les plus célèbres.

Annexe A

Glossaire

abréaction : processus par lequel un affect refoulé revient dans le présent et est revécu. Résultat de ce processus. Méthode thérapeutique prônée par Otto Rank et Sándor Ferenczi, pour qui la répétition est une remémoration actuelle aussi efficace que le retour du souvenir pour connaître le matériel refoulé. Cette méthode diverge de celle, jugé trop intellectualiste, de Freud.

acte manqué : action dont le résultat contredit l'intention consciente (maladresses, lapsus, oublis, etc.). Un acte n'est manqué que pour la conscience, pour l'inconscient, il est, au contraire, très réussi.

ambivalence : terme introduit par Eugen Bleuler. Coexistence de tendances et d'affects contraires psychiquement investis sur un même objet. Ainsi, la même personne peut être objet d'amour et de détestation. Alors que la raison consciente élimine la contradiction comme illogique, l'inconscient ne connaît pas le principe de non-contradiction.

amnésie infantile : oubli qui frappe les premières années de l'existence. Presque toujours les souvenirs d'enfance qui remontent très haut dans le passé sont des constructions d'après-coup (voir souvenir-écran).

Ce blanc ou ce trou noir (il est frappant de voir que les deux valeurs contraires peuvent servir à désigner l'amnésie) concerne une période décisive de la vie et interdit que l'on puisse « se connaître soi-même » entièrement, comme le demandait la sagesse antique.

amphimixie : terme de zoologie repris dans un contexte psychanalytique par Ferenczi pour désigner la conjonction de tendances sexuelles partielles, urétrales et anales, dans l'activité sexuelle complexe du coït.

anaclitique : terme introduit par René Spitz pour qualifier un certain type de relation d'objet. Étymologiquement, le mot renvoie à l'action de s'appuyer sur quelque chose. Pour vivre, l'enfant a besoin, au sens littéral et imagé, de s'appuyer sur sa mère. La dépression anaclitique est la détresse de l'enfant séparé de sa mère.

anal, analité : voir stade anal.

analysant : celui qui entreprend une cure analytique. Le terme a remplacé celui, qui semble plus logique, d'« analysé », afin de mettre l'accent sur le caractère dynamique de ce qu'entreprend celui qui n'est pas seulement un « patient ». Voir perlaboration.

analyse : synonyme de « psychanalyse » dans sa double dimension heuristique (de découverte) et thérapeutique (de soin).

Le terme comprend le double sens de décomposition d'un ensemble en éléments constituants (l'analyse est le processus inverse de la synthèse, dans le travail intellectuel comme en chimie) et de remontée (tel est le sens étymologique grec) vers les conditions, les causes, donc, pour ce qui concerne la psyché humaine, vers l'enfance.

analyse didactique : cure que suit celui qui se destine lui-même à être psychanalyste. C'est une règle généralement adoptée qu'un psychanalyste doit avoir été psychanalysé lui-même (sinon il est dit « sauvage » bien qu'il ne vive pas dans une forêt). L'analyse didactique répond à la double exigence de connaissance de soi et de formation professionnelle.

analyse profane : cure effectuée par un analyste non médecin. Freud a été conduit à en défendre le principe lorsque la municipalité de Vienne interdit l'exercice de l'analyse à Theodor Reik.

angoisse (névrose d') : voir névrose d'angoisse.

après coup (l'expression peut être utilisée comme substantif – l'« après-coup » – ou comme adverbe et adjectif, « après coup ») **:** un événement psychique, un fantasme ou un traumatisme ne produit pas son effet immédiatement, il résonne sur une durée qui peut être très longue.

La temporalité psychique n'est, à la différence de la temporalité physique, ni linéaire ni régulière. Une année, par exemple, est une succession de jours qui se suivent dans le même ordre et avec une régularité d'horloge. Il n'en va pas de même avec l'existence psychique. Un événement vécu dans l'enfance peut avoir un impact à très long terme. Ainsi, une névrose peut sommeiller pendant des années avant d'éclater.

association libre : les philosophes et les psychologues parlaient d'association des idées à propos des liens que constitue spontanément notre esprit entre deux ou plusieurs idées. Ainsi, si je croise dans la rue un inconnu qui *me fait penser à* mon ami, il y a eu association d'idées entre le visage de l'inconnu et celui de mon ami.

En psychologie, la libre association (ou association libre) est le principe, ou la méthode, mis au point par l'école de Zurich (Jung) : la réaction du sujet à un mot inducteur sert de test pour décrire sa personnalité. Ainsi, au mot « avocat », certains penseront au fruit qui se mange, tandis que d'autres penseront à celui qui les disculpera de leurs fraudes. Avec le test

de Rorschach, il est demandé au sujet de dire ce à quoi lui fait penser une grande tache symétrique.

En psychanalyse, l'association libre est une méthode utilisée dans la cure : en évoquant ses souvenirs, ses rêves, ses impressions, l'analysant dit à l'analyste ce à quoi tout cela lui fait penser. En contournant la censure exercée par la conscience, l'association libre peut ainsi exprimer ce qu'il y a de profondément enfoui dans l'inconscient. Dans la cure, la libre association a remplacé la suggestion.

attention flottante : attitude d'écoute impartiale et sans *a priori* de la part de l'analyste à l'égard de ce que lui dit l'analysant. Aucun élément du discours de l'analysant ne peut être dit, dès le départ, important ou insignifiant. Il en va de même avec les éléments du rêve. C'est pourquoi l'attention de l'analyste doit être égale, sans préférence ni exclusion.

autoanalyse : interprétation psychanalytique de soi-même. L'autoanalyse de Freud a été à l'origine de la psychanalyse. Freud a analysé ses symptômes, ses rêves, ses actes manqués et a reconnu chez ses patients les mêmes mécanismes de l'inconscient à l'œuvre.

autoérotisme : type de sexualité caractérisé par la fixation de la libido sur le corps propre, en l'absence de tout objet extérieur. Le narcissisme est une forme d'autoérotisme. La masturbation est un comportement autoérotique.

autre scène : expression métaphorique pour désigner l'inconscient.

bénéfice primaire de la maladie : avantage immédiat qu'un malade retire de sa maladie (attention et tendresse accrues voire inédites de l'entourage, qui le traite avec précaution, suspension du travail et des responsabilités sociales – ce qui correspond à la « fuite dans la maladie »). L'avantage supplémentaire, qui survient après coup, est appelé « bénéfice secondaire » de la maladie (par exemple, le malade, qui jouit ainsi d'une sorte de rente de situation psychique, est traité comme un « ancien malade »).

besoin de punition : besoin inconscient d'être puni. Inconsciemment, l'individu recherche des situations pénibles ou humiliantes (masochisme moral). Il est le bourreau de soi-même. Ou alors il commet un acte délictueux *pour être puni*. Cette structure psychique se met en place dans la toute première enfance. Elle s'explique par le fait qu'être puni signifie que l'on s'occupe de nous, que l'on rencontre l'autorité (le père, la loi). Je suis puni, donc j'existe.

bisexualité : fait d'avoir en soi les deux composantes, masculine et féminine, de la sexualité. Freud définit les rôles sexuels par la dualité de l'actif et du passif. Il y a du féminin en l'homme, et du masculin chez la femme. Le masculin et le féminin ne sont pas deux natures séparées comme par un abîme et qui seraient intégralement incarnées par les hommes d'un côté

et les femmes de l'autre. Le mythe ancien de l'androgyne exprimait cette bisexualité originaire.

La bisexualité est à la fois originaire et constitutive.

Ne pas confondre ce sens de « bisexualité » avec celui de comportement qui peut être à la fois ou tour à tour hétérosexuel et homosexuel.

bon objet : Melanie Klein désigne par cette expression ce qui pour le petit enfant est imaginé comme source de plaisir. Ainsi, le sein qui nourrit bien est un bon objet envers lequel l'enfant éprouvera de la gratitude. Voir clivage de l'objet et mauvais objet.

***borderline* :** voir état limite.

ça : dans la deuxième topique freudienne, l'une des trois instances du psychisme avec le moi et le surmoi. Entièrement inconscient, le ça est le réservoir des pulsions. Totalement indifférent au réel et à la logique, il n'obéit qu'au principe de plaisir.

cas limites : affection psychopathologique qui se situe entre la névrose et la psychose. Traduit le mot anglais *borderline*. Les catégories de troubles psychiques et comportementaux ne sont pas toujours nettement déterminables les unes par rapport aux autres.

castration : en psychanalyse, le terme ne désigne pas une opération réelle (l'émasculation), mais un fantasme ou une angoisse, le complexe qui contrecarre l'illusion infantile de toute-puissance. Selon Freud, ce complexe est présent aussi bien chez le garçon que chez la fille, le premier imaginant qu'il peut perdre ce qu'il a, la seconde imaginant qu'elle a perdu ce qu'elle avait. Pour Freud, c'est le complexe de castration qui permet au garçon de sortir de l'œdipe.

Ce point de la doctrine psychanalytique a été l'un de ceux qui ont été le plus fortement contestés ou remaniés (Lacan).

cathartique : Aristote parlait d'une « purgation » (*katharsis* en grec) des passions de terreur et de pitié à propos du spectacle de la tragédie. Le spectacle de l'horreur délivre de l'horreur que l'on contient en soi. « Cathartique » qualifie en psychanalyse le pouvoir libérateur de la cure, qui permet au sujet de se débarrasser de la cause de ses troubles, éventuellement en la revivant (abréaction).

censure : énergie psychique visant à interdire à la conscience l'accès à certaines représentations. Résultat de cette action.

La censure peut être consciente ou inconsciente. Dans le premier cas, elle est exercée par le moi. Les actes manqués sont les effets indirects d'une censure consciente (le sujet s'est interdit de parler de certaines choses,

lesquelles finissent par lui échapper). La censure inconsciente est à la fois la plus constante et la plus efficace. Même dans le rêve, alors que la conscience est en sommeil, elle continue d'exercer son pouvoir – d'où le caractère symbolique et allusif des rêves.

choix d'objet : action d'investir sur un individu déterminé ses pulsions et ses désirs. Le terme « choix » ne doit pas faire croire qu'il s'agit là d'une action volontaire. Les motivations du choix d'objet sont inconscientes. Les hommes, par exemple, ne savent pas pourquoi ils préfèrent les blondes.

clivage de l'objet : expression introduite par Melanie Klein pour désigner le mécanisme par lequel le petit enfant scinde l'objet en deux parts : bonne et mauvaise. Voir bon et mauvais objet. Ainsi, la mère peut être divisée en mère bonne qui nourrit et protège, et en mère mauvaise qui empoisonne et détruit. Le clivage de l'objet est un mécanisme de défense contre l'angoisse. Le bon objet est introjecté (voir introjection) tandis que le mauvais objet est projeté hors de soi (voir projection).

clivage du moi : expression utilisée par Freud pour désigner une scission intérieure au sujet. Celui-ci est partagé entre la reconnaissance de la réalité objective et son déni. La position schizoïde est une systématisation pathologique du clivage du moi.

complexe : ensemble de représentations et de fantasmes prenant sa source dans la vie infantile. À la différence de Jung, qui accordait au mot une très grande extension (voir chapitre 6), Freud ne reconnaissait qu'un seul complexe, le complexe d'Œdipe, puisqu'il refusait de reconnaître une spécificité au complexe d'Électre (voir *infra*) et qu'il englobait le complexe de castration (voir castration) dans le complexe d'Œdipe.

complexe de castration : voir castration.

complexe d'Électre : expression introduite par Jung (et récusée par Freud) pour désigner le complexe symétrique et inversé, chez la petite fille, du complexe d'Œdipe. La fille est amoureuse de son père et considère sa mère comme une rivale à évincer.

complexe d'infériorité : dans le cadre de la psychologie d'Alfred Adler, inspirée par la théorie nietzschéenne de la volonté de puissance, ensemble de représentations conscientes ou inconscientes, mais à mobiles inconscients, aboutissant à la dévalorisation du sujet à ses propres yeux. Le complexe d'infériorité peut avoir des origines physiques (une petite taille, par exemple) et objectives (comme le fait d'être le dernier d'une fratrie). Il induit souvent des comportements de surcompensation.

complexe d'Œdipe : ensemble d'attitudes et de fantasmes propres à l'enfant âgé de 3 à 5 ans et qui met en jeu ses rapports avec ses parents. À partir de la pièce de Sophocle *Œdipe roi*, Freud dégage la structure triangulaire

caractéristique du complexe d'Œdipe : l'enfant amoureux de sa mère considère son père comme un ennemi à éliminer.

Le complexe de castration met fin au complexe d'Œdipe. Le complexe d'Œdipe marque l'acmé de la phase phallique et est suivi par la période de latence. Le surmoi en est l'héritier.

compulsion : énergie impérieuse qui pousse l'individu à accomplir un certain type d'actes ou à adopter un certain type d'attitudes pour obtenir satisfaction. L'addiction est un comportement de type compulsionnel. L'angoisse et la frustration sont les conséquences du non-accomplissement de la compulsion.

compulsion de répétition (on dit également « contrainte de répétition ») **:** mécanisme d'origine inconsciente et qui pousse l'individu à répéter indéfiniment des attitudes et des situations le plus souvent désagréables, voire désastreuses. Ainsi, les névrosés de guerre ne cessent pas de revivre sur le mode hallucinatoire les scènes qui les ont traumatisés.

La compulsion de répétition fait échec au principe de plaisir qui gouverne le ça. Freud a mis en relation la compulsion de répétition avec la pulsion de mort.

condensation : mécanisme en vertu duquel une formation de l'inconscient (symptôme, rêve, acte manqué) peut résulter de la superposition de plusieurs représentations. Ainsi, un visage « vu » dans le rêve peut condenser plusieurs formes renvoyant à plusieurs personnes de la vie réelle, comme dans les portraits composites où sont assemblés les traits de plusieurs individus (dans mon rêve, je crois reconnaître mon ami, mais il porte des lunettes alors que mon ami n'en a pas : cette image onirique condense deux personnes).

Lacan a mis en rapport la condensation avec le procédé rhétorique de la métaphore. Dire d'une vedette de cinéma qu'elle est une étoile (*star*), c'est unir deux images en une seule.

conscience : dans la philosophie rationaliste classique, issue de Descartes, le terme désigne la capacité qu'a l'esprit d'avoir une connaissance immédiate de ses représentations.

Selon la psychanalyse, la conscience n'est plus qu'un phénomène dérivé, très superficiel de la vie psychique, dont la nature est d'être foncièrement inconsciente. Freud rapporte la conscience à ce qu'il y a de plus extérieur dans le psychisme, c'est-à-dire à ce qui entre en contact avec la réalité extérieure. Voir moi.

contenu latent : le sens profond d'une formation de l'inconscient, plus spécifiquement du rêve, en termes de désirs cachés, par opposition au contenu manifeste (voir *infra*).

L'interprétation du rêve consiste à transformer un contenu manifeste en contenu latent, et donc à effectuer le passage inverse de celui qui a contribué à la formation du rêve.

contenu manifeste : le sens apparent d'une formation de l'inconscient, plus spécifiquement du rêve, tel qu'il apparaît au sujet lui-même. Le récit que nous pouvons faire de notre rêve constitue son contenu manifeste.

L'opposition entre contenu manifeste et contenu latent dérive de l'opposition classique dans l'art d'interpréter les textes religieux entre la lecture selon la lettre (« Tu ne verseras pas le sang », donc Dieu interdit la transfusion sanguine) et la lecture selon l'esprit (« Tu ne verseras pas le sang », donc Dieu interdit l'homicide).

contre-investissement : mécanisme de défense psychique. Le moi investit des représentations et des attitudes susceptibles de faire barrage à des représentations et des désirs inconscients refoulés. La religion est un ensemble particulièrement lourd de contre-investissements.

contre-transfert : ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à l'égard de celui qui est analysé. Le contre-transfert constitue une réponse au transfert. La cure, en effet, n'est pas un dispositif qui mettrait en présence à un pôle la conscience qui sait (le psychanalyste) et de l'autre la souffrance qui ignore (l'analysé). D'où le choix du terme « analysant » à la place de celui d'« analysé » (ou pire, de celui de « patient » : dans la cure, c'est le psychanalyste qui doit être le plus patient !).

conversion : mécanisme de formation des symptômes caractéristiques de l'hystérie, dite justement « hystérie de conversion ». Un conflit psychique et les tentatives de résolution de celui-ci sont littéralement transposées sur le corps, sous forme de symptômes moteurs (exemple : une paralysie) ou sensitifs (exemple : une perte de la sensibilité ou, à l'inverse, une douleur nouvelle). L'hystérie prend les mots aux maux : « Je ne marche pas » devient « Mes jambes ne me portent plus », « Je ne peux plus voir cela », se transforme en « Je suis aveugle ».

À la différence des symptômes physiologiques (rougeurs, boutons, etc.), les symptômes hystériques ont un sens symbolique. Ils sont les signes d'une archive cachée : l'inconscient.

cure : travail mental et comportemental grâce auquel un analysant part à la recherche des signes et des origines de ses difficultés psychiques, pour acquérir une certaine autonomie à leur égard.

La cure didactique est destinée aux analysants qui seront de futurs analystes.

décharge : extériorisation de l'énergie psychique accumulée par les excitations. Elle s'accompagne généralement de plaisir, mais elle a surtout

pour finalité de mettre fin à une tension, et donc de revenir à un état initial. Voir principe de constance et principe de nirvana.

défense : ensemble de mécanismes psychiques dont la fonction est de réduire ou de supprimer les changements susceptibles de menacer l'intégrité physique et psychique de l'individu. On dit aussi « mécanisme de défense ». Celui-ci peut être conscient (la censure morale, par exemple) ou inconscient (le refoulement).

L'angoisse est à la fois l'expression de l'activité du mécanisme de défense et celle de son insuffisance.

dénégation : attitude linguistique par laquelle l'individu, qui vient d'exprimer (directement ou non) l'un de ses désirs profonds refuse de l'assumer. « Non ! Je n'ai pas dit cela ! » est la manifestation la plus banale de la dénégation.

Comme le déni, la dénégation a des raisons inconscientes, mais, à la différence du déni, elle s'exprime par une parole ouverte.

déni : mode de défense psychique consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante pour lui. Alors que le refoulement porte sur des désirs et des représentations, le déni attaque la réalité même. Ainsi, la mort d'un être chéri peut être l'objet d'un déni (la personne fait comme s'il vivait encore).

Freud interprète le fétichisme comme l'expression d'un déni : le fétichiste se refuse à admettre l'absence de pénis chez la femme et remplace l'organe supposé manquant par un autre organe (le sein, par exemple) ou par un objet (presque toujours un vêtement : bas, bottines…).

déplacement : mécanisme caractéristique des formations de l'inconscient (symptômes, actes manqués, rêves) en vertu duquel l'élément important (pulsionnellement chargé) et l'élément secondaire semblent avoir échangé leur intensité. Ainsi, dans le rêve, l'élément le plus dramatique (je suis poursuivi par un diable) n'est pas forcément le plus chargé de sens, inversement, un détail apparemment absurde ou sans importance contient en lui un centre de signification.

dépression anaclitique : voir anaclitique.

désinvestissement : retrait de l'investissement que le psychisme avait préalablement formé. Ainsi, banalement, si l'amour est un investissement, le désamour est un désinvestissement. Les hommes politiques qui voient chuter leur cote de popularité savent ce que le désinvestissement veut dire.

désir : force qui porte un individu vers des objets dont il croit qu'il pourra tirer satisfaction.

Pour la psychanalyse, le désir est le représentant de la pulsion. Il existe des désirs conscients (si je désire coucher avec ma voisine, je suis le premier, et d'ailleurs je risque d'être le seul, à le savoir) et des désirs inconscients (le désir de rester malade, par exemple, ou d'échouer une troisième fois à l'examen : voir névrose d'échec). Mais même les désirs conscients sont, foncièrement, de nature inconsciente puisqu'ils s'enracinent dans les pulsions.

Alors que la philosophie classique (Spinoza) définissait le désir comme une tendance devenue consciente d'elle-même, pour la psychanalyse un désir comporte toujours une part inconsciente : son origine même.

Lacan définit le désir par opposition au besoin et à la demande (voir chapitre 9).

détresse : état existentiel dans lequel se trouve le nourrisson, totalement dépendant de sa mère pour sa survivance. La détresse est un mixte de dépendance et de séparation.

La psychanalyse interprète la détresse de l'adulte comme une réactivation de cette expérience traumatisante infantile.

deuil : voir travail de deuil.

dynamique : qualifie en psychanalyse le point de vue qui prend en compte la force de poussée des pulsions et des désirs, ainsi que le jeu complexe de leurs contradictions. Freud définissait la métapsychologie par trois points de vue sur l'appareil psychique : le point de vue topique, le point de vue dynamique et le point de vue économique.

échec (**névrose d'**) **:** voir névrose d'échec.

économique : qualifie en psychanalyse le point de vue qui prend en compte la répartition et les échanges des pulsions et des désirs. Par analogie avec l'économie politique, qui s'occupe de la production, de la consommation et de l'échange des biens, la psychanalyse s'occupe de la source et de la circulation des désirs.

élaboration : travail effectué par l'appareil psychique (conscient et inconscient) sur les excitations qui menacent de le déséquilibrer.

Dans son interprétation des rêves, Freud distingue une *élaboration primaire* (le travail inconscient qui traduit en images oniriques des désirs refoulés) et une *élaboration secondaire* (le récit du rêve qui le présente sous la forme d'une histoire intelligible).

énergie libre : par opposition à l'*énergie liée*, énergie psychique qui se décharge de la façon la plus immédiate. Sous la forme d'énergie liée, l'énergie psychique ne se décharge que de manière différée et contrôlée. Freud

rapporte à un *processus primaire* l'énergie libre et à un *processus secondaire* l'énergie liée.

envie du pénis : fantasme de la petite fille qui a découvert la différence des sexes. Se sentant inférieure au garçon, qui possède le pénis (complexe de castration), la fille éprouve une envie du pénis de deux manières : celle d'avoir un pénis dans son ventre, sous la forme de l'enfant ; celle de jouir du pénis dans le coït.

L'envie de pénis est l'une des notions les plus contestées de la doctrine freudienne. Les mouvements féministes les plus radicaux ont travaillé à faire passer cette envie aux femmes.

Éros : Freud utilise le nom du dieu grec Amour pour désigner l'ensemble des pulsions de vie par opposition aux pulsions de mort (figurées par Thanatos).

état limite : traduction de l'anglais *borderline*, également utilisé. État intermédiaire entre la névrose et la psychose. L'état limite se caractérise par des mécanismes psychotiques (clivage, déni, identification projective), mais il n'est pas de nature psychotique, même dans les formes les plus graves comme la dépression ou l'addiction. La « folie privée » (expression par laquelle André Green désigne l'état limite) n'est pas, à la différence de la psychose, incompatible avec une vie sociale normale.

étayage : traduit le terme allemand *Anlehnung*, introduit par Freud pour désigner la relation originaire des pulsions sexuelles aux pulsions d'autoconservation. Les pulsions sexuelles, qui n'acquièrent leur indépendance qu'assez tard, s'appuient (s'étayent) sur les fonctions vitales qui leur donnent un corps, un but et un objet. Le terme « étayage » sert également à désigner le fait que le sujet s'appuie sur l'objet des pulsions d'autoconservation dans son choix d'un objet d'amour. « Je ne peux pas vivre sans toi », disent et pensent les amoureux.

fantasme : construction imaginaire figurant la réalisation d'un désir. Comme dans les rêves, le sujet y occupe une place toujours centrale. Le fantasme peut avoir des formes très diverses. On distingue parfois fantasme conscient et phantasme inconscient. Même conscient (le jeune homme qui s'imagine avoir un harem à sa disposition), le fantasme a toujours des raisons inconscientes.

faux self : expression introduite par Donald Winnicott pour désigner l'ensemble des stratégies inconscientes par lesquelles l'enfant s'adapte aux soins imprévisibles et désordonnés de sa mère. Le faux self est une « personnalité comme si ».

Le faux self est le contraire de la personnalité authentique. En société, il est le personnage de façade, par opposition à la personnalité profonde du sujet.

fétichisme : le terme a d'abord été utilisé pour désigner certaines pratiques religieuses. Marx a été le premier à l'employer en un sens métaphorique, lorsqu'il a parlé de « fétichisme de la marchandise ». Il y a fétichisme lorsqu'une puissance surhumaine est supposée à un objet.

En psychanalyse, le mot désigne une perversion issue de la découverte par le petit garçon de l'absence de pénis féminin (plus particulièrement maternel), découverte suivie d'un déni. Le fétiche du fétichiste est l'objet qui vient se substituer au pénis manquant de la femme.

figurabilité : nécessité à la fois logique et psychologique, en vertu de laquelle les désirs refoulés exprimés dans les rêves doivent apparaître sous la forme d'« images ». La figurabilité est à l'origine de l'un des mécanismes de formation des rêves, lesquels ne peuvent représenter des abstractions. Si, par exemple, j'ai un désir d'élévation sociale, je pourrais me voir en rêve dans un ascenseur qui m'emmènera au septième ciel. Ne dit-on pas « ascenseur social » ?

fixation : attachement privilégié, voire exclusif, de la libido à un objet déterminé ou bien à un stade antérieur de son développement (voir régression). Ainsi, l'amour-passion est l'expression d'une fixation (Roméo n'a pas envie de lutiner une autre femme que Juliette), mais le fétichisme également (le fétichiste est celui qui jette le corps de la femme pour ne garder que sa petite culotte).

forclusion : terme introduit par Lacan pour désigner le mécanisme spécifique de la psychose. Un élément fondamental de la vie du sujet est rejeté en dehors de son univers symbolique. Il en résulte que, à la différence du refoulement, il n'est pas intégré à son inconscient. En conséquence, l'élément forclos ne fait pas retour de l'intérieur du sujet mais au sein du réel, sous la forme hallucinatoire.

formation de compromis : dans la formation de l'inconscient (symptômes, rêves, actes manqués), forme empruntée par l'élément refoulé pour être admis dans le conscient. Si, dans le rêve, les désirs refoulés s'exprimaient tels quels, sans fioritures, le sommeil serait constamment perturbé par des visions de cauchemar. L'aspect symbolique des images de rêve est le résultat d'une formation de compromis. Celle-ci, du coup, satisfait deux exigences contradictoires : le désir inconscient est exprimé et il est censuré.

formation réactionnelle : attitude de sens opposé à un désir refoulé et adoptée en réaction contre celui-ci : ainsi, le voile « islamique » peut faire obstacle à des tendances exhibitionnistes.

formation substitutive : l'expression désigne d'une manière générale les formations de l'inconscient. Les actes manqués, les rêves, les symptômes, les traits d'esprit sont des substituts à des contenus inconscients.

frustration : absence de satisfaction pouvant avoir des causes variées (impossibilité physique, refus d'autrui, censure morale, loi sociale, besoin de punition, etc.). La névrose est une conséquence de la frustration. Mais la frustration peut également déboucher sur la sublimation.

Jacques Lacan distingue avec soin la frustration, le manque et la privation (voir chapitre 9).

génital : relatif aux organes sexuels et à leur activité.

Par opposition au stade oral et au stade anal, antérieurs à lui, le stade génital est défini par Freud comme celui de la maturité sexuelle.

Le sexuel ne saurait être confondu avec le génital. Il englobe un domaine beaucoup plus vaste (voir sexualité).

hospitalisme : en un sens général, syndrome qui touche la personne âgée subissant un changement brusque d'environnement et d'habitudes.

En naissance plus psychanalytique, l'hospitalisme est la dépression du nourrisson trop tôt séparé de sa mère (dans la dépression anaclitique, le contact a été perdu, ce qui signifie qu'il a existé au départ).

hypnose : suspension de la conscience produite par l'intervention d'une personne en situation d'autorité sur le sujet. Synonyme de « sommeil artificiel ».

S'inspirant des leçons de Charcot, Freud a commencé par une psychothérapie fondée sur la méthode d'hypnose avant d'inventer la psychanalyse. Car s'il est vrai que l'hypnose révèle la dimension inconsciente du sujet, et en particulier la prévalence du sexuel en lui, elle a pour défaut rédhibitoire de rendre sa parole impossible. D'où l'abandon par Freud de l'hypnose au profit de l'association libre.

hystérie : type de névrose caractérisée par une expression physique immédiatement constatable (comportements spectaculaires).

On distingue deux genres d'hystérie : l'hystérie de conversion, qui se manifeste sur le corps propre, et l'hystérie d'angoisse, qui se porte sur des situations ou des objets extérieurs (phobies).

idéal du moi : parfois confondu avec le surmoi, l'idéal du moi est un modèle auquel le sujet cherche à se conformer. Cette instance de la personnalité, entre conscience et inconscient, est issue du narcissisme, qui idéalise le moi et des identifications successives aux parents, aux chefs et aux idéaux collectifs.

La (con)fusion amoureuse et la soumission au chef signalent le fait qu'une personne étrangère incarne l'idéal du moi ou s'est substituée à lui.

identification : processus psychologique par lequel un individu intériorise le caractère d'un autre individu et se transforme sur le modèle de celui-ci. L'identification est la plupart du temps partielle, mais elle peut être, dans des cas extrêmes, totale.

La psychanalyse établit que la personnalité se construit à travers une série d'identifications. L'enfant s'identifie à un héros. L'extravagante fascination qu'ont pu susciter auprès des peuples les pires despotes de l'histoire s'explique en partie par un mécanisme d'identification : les gens intériorisent la toute-puissance du chef après qu'ils l'ont constituée par projection.

imaginaire : dans le vocabulaire courant, qualifie un phénomène qui, à la différence du réel, est produit par la fantaisie humaine.

Chez Lacan, l'imaginaire est avec le réel et le symbolique l'un des trois ordres du champ psychanalytique (voir chapitre 9).

imago : représentation inconsciente des êtres qui forment le proche entourage d'un individu (parents, fratrie, maîtres…). L'imago est une formation imaginaire issue de l'inconscient du sujet.

inconscient : il faut et il suffit qu'une réalité quelconque ne soit pas consciente pour être dite « inconsciente ». « Inconscient » est alors utilisé comme adjectif.

L'inconscient dont il est question au cœur de la psychanalyse désigne une structure inhérente au sujet humain et qui le détermine à certaines représentations et à certains comportements qui autrement resteraient incompréhensibles.

Freud a commencé par distinguer les trois systèmes du conscient, du préconscient et de l'inconscient (première topique), avant de l'appareil psychique dans la triade du moi, du ça et du surmoi (deuxième topique). Le ça, le surmoi et une bonne partie du moi sont inconscients. Autrement dit, c'est la quasi-totalité du psychisme qui doit être dite « inconsciente », plus que cela, être dite « gouvernée par l'inconscient ».

Freud distingue un inconscient primitif constitué par les pulsions et un inconscient dérivé constitué par les désirs refoulés.

incorporation : au sens premier, introduction d'un objet dans le corps propre. L'alimentation est une incorporation.

Du point de vue psychanalytique, l'incorporation est un processus imaginaire, fantasmatique, caractéristique de la relation d'objet au stade oral. Le bébé prend connaissance des choses en les portant à sa bouche. L'incorporation est le prototype physiologique de l'introjection et de l'identification.

inhibé quant au but : qualifie une pulsion qui, sous l'effet d'obstacles extérieurs (impossibilité physique, volonté des autres, interdits sociaux) ou intérieurs (censure de la conscience et du surmoi) n'atteint pas son objet immédiat de satisfaction. Mais la poussée pulsionnelle ne s'arrête pas en si bon chemin : une pulsion inhibée quant au but est détournée de sa course et finit par atteindre des objets substitutifs (ainsi, l'homme qui a essuyé une rebuffade de la part de la femme qu'il désire se consolera en regardant un film pornographique).

instance : élément ou dimension de l'appareil psychique. Ainsi, dans la seconde topique, le moi, le ça et le surmoi sont les trois instances de l'appareil psychique.

instinct : programme de comportement génétiquement déterminé et propre à une espèce donnée.

En psychanalyse, sous l'influence de Lacan, le terme « pulsion » a avantageusement remplacé celui d'« instinct ».

introjection : processus psychique par lequel le sujet assimile à l'intérieur de lui-même un élément extérieur la plupart du temps lié à un autre individu.

L'incorporation est le modèle primitif de l'introjection. L'identification est son expression possible.

L'introjection est le processus inverse de la projection.

introverti : terme introduit par Carl Gustav Jung. Qualifie un caractère tourné vers l'intérieur de lui-même (par opposition à l'extraverti). Il y a introversion lorsque la libido se désinvestit des objets extérieurs et se porte sur le monde intérieur du sujet lui-même.

investissement : concept d'origine économique. Il y a investissement lorsqu'une richesse est placée pour produire une richesse supérieure.

En psychanalyse, l'investissement désigne le mécanisme grâce auquel une certaine énergie psychique est attachée à une représentation ou à un objet (un corps ou une partie du corps, par exemple). Ainsi, l'amour est un investissement psychique. De même ce que l'on appelle « état de grâce » dans l'histoire des peuples quand un président est nouvellement élu est le résultat d'un investissement collectif. Lorsque l'investissement est supprimé, on parle de désinvestissement.

latence : période qui s'étale de la seconde enfance (vers 5 ou 6 ans) au début de l'adolescence. Selon Freud, le complexe d'Œdipe représente une acmé dans la sexualité infantile, après quoi celle-ci est comme mise en sommeil jusqu'à la puberté. Cette période de latence va de pair avec une sublimation des pulsions sexuelles, qui s'exprime par des sentiments nouveaux, comme

la tendresse et la pudeur, ou encore par des préoccupations morales et esthétiques.

La précocité de plus en plus grande de la puberté dans la société moderne (certaines fillettes de 8 ans voient pousser leurs seins et leurs poils pubiens) tend à réduire cette période. Par ailleurs, nombre de psychologues et de médecins ont contesté l'idée d'une mise en sommeil de la sexualité chez le préadolescent.

libido : le mot latin signifie « plaisir ». Freud l'a pris pour désigner la pulsion sexuelle.

Chez Jung, la libido a un sens beaucoup plus large et désigne l'énergie psychique en général.

libido du moi : investissement de la libido sur la personne propre. On dit également « libido narcissique ». S'oppose à la libido d'objet (voir *infra*).

libido d'objet : investissement de la libido sur un objet extérieur. Selon Freud, il existe une corrélation entre libido du moi et libido d'objet : lorsque l'une augmente, l'autre diminue de manière que la somme des deux reste constante.

libre association : voir association libre.

masochisme : perversion caractérisée par le fait que la satisfaction sexuelle du sujet dépend de la souffrance ressentie et de l'humiliation subie. Il faut que cette souffrance et cette humiliation puissent être elles-mêmes connotées par un sens sexuel pour qu'il y ait plaisir. On n'a jamais vu un masochiste jouir d'une rage de dents.

Il y a perversion lorsque la libido est satisfaite de manière exclusive par un dispositif comportemental qui n'est pas celui de la relation hétérosexuelle. Mais il existe une dimension de masochisme dans toute activité pulsionnelle.

Par ailleurs, Freud réserve une place au masochisme moral dans lequel le sujet recherche inconsciemment la position de victime alors même qu'aucune activité sexuelle n'est en jeu. Freud explique ce masochisme moral par un sentiment de culpabilité et un besoin de punition, tous deux inconscients.

matériel : désigne en psychanalyse l'ensemble des données disponibles sous forme de paroles et de signes et qui servent de point de départ au psychanalyste pour son travail d'interprétation.

mauvais objet : Melanie Klein désigne par cette expression ce qui est représenté par l'enfant comme source de déplaisir. Ainsi, la mère qui empoisonne au lieu de nourrir est un mauvais objet. Alors que le bon objet est introjecté, le mauvais objet est projeté inconsciemment hors de soi par l'enfant.

mécanisme de défense : moyen de défense psychique dont dispose le sujet pour se protéger contre les dangers qui le menacent. L'angoisse est l'un de ces dangers et en même temps un mécanisme de défense. Le refoulement est un mécanisme de défense, de même que la résistance lors d'une cure.

métapsychologie : terme forgé par Freud (l'un des très rares néologismes qu'il se soit permis) pour désigner la psychanalyse en tant qu'elle va au-delà (*méta* en grec) de la psychologie expérimentale telle qu'elle s'était construite au XIX^{e} siècle.

La métapsychologie développe sur l'appareil psychique trois points de vue : dynamique, topique et économique.

miroir (stade du miroir) : voir stade du miroir.

moi : dans la seconde topique, l'une des trois instances du psychisme, avec le ça et le surmoi.

Le moi exerce la censure sur les représentants du ça. Mais si le moi englobe la conscience, tout n'est pas conscient en lui. L'idéal du moi et le moi idéal ne sont pas conscients.

Avec la psychanalyse, cet ancien roi de la philosophie rationaliste classique est détrôné. Trois forces ne cessent de peser sur lui et d'en amoindrir la puissance : le ça, le surmoi et le monde extérieur.

moi idéal : alors que Freud utilise indifféremment les expressions « idéal du moi » et « moi idéal » pour désigner le modèle auquel le moi cherche à se conformer, plusieurs parmi ses successeurs font une distinction précise entre ces deux instances. Le moi idéal est le moi issu du narcissisme infantile et représente l'idéal de toute-puissance. Il sert de support à ce que Daniel Lagache appelle l'« identification héroïque » (l'identification à des personnages prestigieux).

Selon Lacan, le moi idéal trouve son origine dans le stade du miroir et appartient par conséquent au registre de l'imaginaire (tandis que l'idéal du moi appartient au registre du symbolique).

moi-plaisir : Freud oppose le moi-plaisir et le moi-réalité à partir de la dualité conflictuelle du principe de plaisir et du principe de réalité. Alors que le moi-plaisir cherche à obtenir des gratifications et à éviter le déplaisir, le moi-réalité compose avec l'extérieur et tend à l'utilité sociale. Le premier est un jouisseur, le second un opportuniste.

Mais le moi-plaisir et le moi-réalité sont moins deux formes opposées du moi que deux modes d'exercice des pulsions du moi ; le premier obéit au principe de plaisir, l'autre obéit au principe de réalité.

narcissisme : par référence au mythe grec de Narcisse, investissement de la libido sur la personne propre. On notera que dans le mythe Narcisse était amoureux de son image parce qu'il croyait que c'était un autre. Dans le narcissisme tel que la psychanalyse en établit la théorie, l'illusion subsiste, mais elle est déplacée, l'image de l'autre a disparu.

narcissisme primaire : le narcissisme du bébé et du tout jeune enfant, caractérisé par l'absence de relation avec l'entourage, par une indifférenciation du moi et du ça, par une illusion de toute-puissance et dont le prototype est la vie fœtale. Le sommeil réactualise ce narcissisme primaire.

Par opposition au narcissisme primaire, le *narcissisme secondaire* succède à des investissements pulsionnels extérieurs.

Melanie Klein a contesté l'existence d'un stade narcissique : dès le départ, le nourrisson est pris dans des relations objectales, ne serait-ce qu'avec sa mère. Il y a des états narcissiques définis par l'investissement de la libido sur des objets introjectés, mais pas un stade narcissique.

névropathe : qui souffre d'une maladie des nerfs (usage ancien). Synonyme de « névrosé ».

névrose : ce terme, assez ancien (XVIII^{e} siècle) désignait un ensemble assez vague de maladies à la fois physiques et psychiques. Freud lui donne un sens métapsychologique précis : la névrose est un dysfonctionnement des représentations et des comportements dû au refoulement et qui s'exprime par des symptômes, qui sont des formations de compromis entre le désir et la défense.

À la différence de la psychose, caractérisée par la destruction de la personnalité et la constitution de représentations délirantes du réel, la névrose n'interdit ni les relations à autrui ni les relations à la réalité. À la différence de la perversion, caractérisée par la jouissance donnée par la transgression, la névrose est liée à l'impossibilité de la jouissance.

La nomenclature et la typologie des névroses changent d'une école à l'autre, d'un auteur à l'autre, et souvent chez un même auteur au cours de sa vie.

En psychanalyse, il est usuel de distinguer trois grandes formes de névrose : la névrose obsessionnelle, l'hystérie et la névrose phobique.

névrose actuelle : catégorie de névroses que Freud distingue des psychonévroses. La névrose d'angoisse est une névrose actuelle. L'origine des névroses actuelles est dans la vie présente, et non dans l'enfance. Leurs symptômes sont issus directement de l'insatisfaction sexuelle, ils ne présentent pas un caractère symbolique et complexe.

névrose d'angoisse : névrose actuelle (voir *supra*) caractérisée par l'accumulation d'une excitation sexuelle s'exprimant directement en symptômes sans médiation psychique.

névrose de caractère : espèce de névrose où le conflit psychique entre la pulsion et le refoulement ne s'exprime pas par des symptômes déterminés, mais par des traits de caractère ou des modes de comportement.

névrose d'échec (on dit aussi « syndrome d'échec ») **:** expression et notion introduites par René Laforgue. Névrose caractérisée par le fait que l'individu semble agir systématiquement contre son avantage et son intérêt. Elle est à mettre en relation avec le sentiment de culpabilité et la pulsion de mort.

névrose de destinée : névrose caractérisée par le fait que l'individu connaît toujours les mêmes enchaînements d'événements, presque toujours désastreux, à la manière d'un destin. La psychanalyse explique la névrose de destinée par la compulsion de répétition.

névrose de transfert : ensemble de névroses (hystérie d'angoisse, hystérie de conversion, névrose obsessionnelle) distinguées par Freud des névroses narcissiques au sein de la grande famille des psychonévroses. À la différence de la névrose narcissique, la névrose de transfert est caractérisée par le fait que la libido est investie sur des objets réels ou imaginaires, et non sur le moi.

On parle également de névrose de transfert pour désigner la névrose créée par la cure : alors, à la différence de la situation précédente, la libido (ou l'agressivité) n'est pas investie sur un objet déterminé, mais sur la personne de l'analyste.

névrose familiale : expression introduite par René Laforgue pour rappeler qu'une névrose, même individuelle, ne saurait être détachée d'un contexte familial pathogène. La famille névrotique balance entre le cirque (la famille hystérique) et la caserne (la famille obsessionnelle).

névrose mixte : névrose caractérisée par la coexistence de symptômes appartenant à des névroses de type distinct. Il y a par exemple des traits hystériques dans la névrose obsessionnelle et inversement des traits obsessionnels dans la névrose hystérique. Les catégories se rapportant aux dysfonctionnements psychiques et comportementaux n'ont pas des frontières aussi nettement dessinées que les catégories de maladies physiologiques. On n'a pas une névrose comme on a la rougeole.

névrose narcissique : par opposition à la névrose de transfert, névrose issue de l'investissement pulsionnel sur le moi.

névrose obsessionnelle : type fondamental de névrose caractérisé par la nature compulsionnelle (à la fois tyrannique et répétitive) des symptômes : idées obsédantes, tendance à accomplir toujours les mêmes actes dérisoires

ou contre-productifs, lutte vaine contre ces représentations et ces attitudes, rites conjuratoires (l'obsessionnel use volontiers de pensée magique), scrupules poussés jusqu'à la folie du doute. Tous ces symptômes aboutissent à l'inhibition de la pensée et de l'activité.

Dans la névrose obsessionnelle se reconnaissent les mécanismes de l'inconscient : le déplacement (des objets quelconques, des détails microscopiques sont investis d'une importance gigantesque parce que l'affect s'en est emparé), l'ambivalence (ce qui sauve est aussi ce qui perd), la fixation (l'obsessionnel est de caractère anal, sa névrose est la résultante d'une fixation au stade anal), la régression (liée à la fixation).

La névrose obsessionnelle manifeste la cruauté tyrannique du surmoi, qui s'acharne sur le malheureux petit moi.

névrose phobique : voir phobie.

névrose traumatique : névrose caractérisée par le fait qu'elle dérive d'un choc émotionnel et non de conflits infrapsychiques. Les névroses de guerre sont des névroses traumatiques. Entrent dans cette même catégorie de névroses traumatiques les névroses issues d'attentats et d'accidents. Cela dit, le trauma peut jouer le rôle de facteur déclenchant, les véritables causes de la névrose traumatique pouvant toujours être rapportées à des sources situées beaucoup plus en amont.

objet : la psychanalyse prend le terme « objet » non pas au sens de chose, mais au sens, très courant, où l'on parle d'un objet d'étude. L'objet est le moyen de satisfaire une pulsion ou un désir. Il peut être un individu (objet total) ou une partie de celui-ci (objet partiel – exemple : le sein), il peut être réel (l'individu physique) ou imaginaire (l'imago est un objet).

On utilise le terme « objectal » pour dire « relatif à l'objet » au sens psychanalytique, « objectif » renvoyant à une qualité de vérité et d'impartialité dans l'ordre de la connaissance.

objet partiel : par opposition à l'objet total, qui correspond à l'individu investi par l'affect, l'objet partiel, visé par les pulsions, elles-mêmes partielles, correspond à une partie du corps, réelle ou fantasmée (sein, fèces, pénis), ou encore à ses équivalents symboliques (petite culotte, par exemple). Le fétichiste a affaire à des objets partiels.

objet transitionnel : expression forgée par Donald Winnicott pour désigner un objet matériel (le doudou) investi par le nourrisson ou le jeune enfant et qui permet à celui-ci d'effectuer le passage entre la première relation orale à la mère, qui est de type fusionnel, et la véritable relation d'objet, qui implique la séparation entre moi et le monde.

œdipe : synonyme de « complexe d'Œdipe » : on dit « l'œdipe ».

On parle d'œdipe inversé pour désigner la motion tendre du garçon envers le père et son agressivité envers la mère (motion tendre de la fille vers la mère et agressivité envers le père).

oral, oralité : voir stade oral.

pansexualisme : théorie selon laquelle la totalité des phénomènes humains pourrait s'expliquer par des facteurs sexuels. En fait, aucune théorie n'a jamais prétendu quelque chose de tel, mais très tôt, des disciples dissidents de Freud (Adler, Jung) ont reproché à celui-ci de réduire la totalité de la vie du sujet à la sexualité.

paranoïa : type de psychose caractérisée par la folie de l'interprétation (n'importe quel signe, même anodin, est compris comme un signal, de danger la plupart du temps), la folie des grandeurs et le délire de persécution.

Freud analyse l'érotomanie (croyance selon laquelle on est constamment l'objet d'un amour ardent même de la part d'étrangers) et le délire de jalousie comme étant de nature paranoïaque.

perception-conscience : expression utilisée par Freud pour désigner le système psychique conscient, par opposition à l'inconscient. On l'écrit par l'abréviation Pc-Cs.

perlaboration : néologisme proposé par les traducteurs de Freud pour rendre le mot allemand *Durcharbeitug*. Travail psychique effectué par l'analysant au cours de la cure pour surmonter les résistances, assumer des représentations refoulées et se libérer des mécanismes répétitifs.

perversion : type de comportement et de satisfaction sexuels caractérisés par le fait qu'ils font l'impasse sur l'acte hétérosexuel par pénétration. La perversion est une déviation. Sa définition psychanalytique est psychologique, structurale, et non morale comme on l'a dit. Ne pas confondre « perversion » avec « perversité ».

Freud distingue la perversion quant au but et la perversion quant à l'objet, les deux formes étant le plus souvent associées. Il y a perversion quant au but lorsque la satisfaction sexuelle n'est pas donnée par la relation sexuelle, mais par tout un ensemble de conditions qui font penser à un scénario. Le fétichisme, le voyeurisme, l'exhibitionnisme sont de ce type. Il y a perversion quant à l'objet lorsque la satisfaction sexuelle est donnée par un individu qui n'est pas un semblable de l'autre sexe. L'homosexualité, la pédophilie, la bestialité sont des perversions en ce sens.

Il y a perversion lorsque la satisfaction sexuelle est retirée de conditions exclusives. La psychanalyse a grandement contribué à relativiser l'opposition entre le normal et le pathologique. Il existe nécessairement des dimensions perverses dans toute relation sexuelle normale.

phallique : relatif au phallus (voir *infra*). Qualifie un stade du développement psychosexuel de l'enfant (voir stade phallique).

Qualifie la femme ou la mère à laquelle le fantasme attribue un phallus, organe de la toute-puissance à la fois protectrice et menaçante.

phallus : dans l'Antiquité, le phallus était une représentation figurée (peinte ou sculptée) du pénis en érection.

La psychanalyse utilise ce terme pour désigner la fonction symbolique et imaginaire incarnée par l'organe sexuel masculin. Le phallus n'est pas un organe, à la différence du pénis, il est un symbole ou un fantasme, un élément structurel dans le champ de l'inconscient.

phantasme : à partir d'une distinction introduite par Melanie Klein, certains psychanalystes différencient le fantasme, conscient, et le phantasme, inconscient.

Au sens originaire, le fantasme est toujours inconscient. Mais dans l'opinion du plus grand nombre, il a fini par signifier n'importe quel scénario mental de contenu sexuel. Or un scénario est conscient. Le véritable fantasme, comme le fantasme de viol, est inconscient. Si une femme s'imagine être prise un jour par un inconnu dans un hall d'immeuble, c'est un scénario conscient dont la motivation inconsciente lui demeure inconnue. Si un jour cette femme est violée par un inconnu dans un hall d'immeuble, on ne pourra pas dire qu'elle a « réalisé » son fantasme. Le cinéma a contribué pour beaucoup à la confusion entre les deux plans.

phobie : répulsion spécifique, à la fois inévitable et tyrannique, qu'éprouve un individu envers certains objets (exemple : les phobies d'animaux) ou certaines situations (agoraphobie, claustrophobie…).

La contradiction entre l'innocuité objective et la violence de l'affect signale une cause inconsciente. Il n'y a en effet aucune commune mesure entre les dommages que peut occasionner une petite souris (que l'on peut d'ailleurs trouver mignonne et intéressante : pour preuve, Mickey) et le désordre du comportement qui en résulte.

Freud interprète la phobie comme la symbolisation et le déplacement de motions pulsionnelles (sexuelles ou agressives) en conflit chez l'individu.

plaisir (principe de) : voir principe.

préconscient : dans la première topique, système de l'appareil psychique situé à l'interface entre le conscient et l'inconscient. Est préconscient ce qui, tout en n'étant pas actuellement conscient, n'est pas pour autant inconscient au sens structurel du terme. Le préconscient n'est inconscient qu'au sens descriptif. À l'exception de la mémoire mobilisée dans l'action présente, toute la mémoire est préconsciente. Est préconscient ce qui, tout

en étant actuellement inconscient, peut devenir conscient. On l'écrit par l'abréviation Pcs.

prégénital : qualifie tout ce qui appartient à un stade du développement psychosexuel antérieur au stade génital. Les stades oral et anal sont prégénitaux.

préœdipen : qualifie tout ce qui appartient à un stade de développement psychosexuel antérieur au complexe d'Œdipe.

principe de constance : principe de la vie psychique inconsciente. Selon Freud, l'appareil psychique est foncièrement conservateur, il tend ou bien à se libérer de l'énergie accumulée (la décharge) ou bien à éviter tout ce qui pourrait augmenter la quantité d'excitation susceptible de menacer son équilibre.

Le principe de constance est lié au principe de plaisir-déplaisir, ainsi appelé car le déplaisir est la perception d'une excitation et le plaisir est l'expression d'une diminution ou d'une suppression de cette tension.

principe de nirvana : expression introduite par la psychanalyste anglaise Barbara Low et reprise par Freud pour désigner la tendance de l'appareil psychique à supprimer, ou du moins à réduire le plus possible la quantité d'excitation d'origine externe ou interne.

Le mot « nirvana » vient du bouddhisme et connote la libération à l'égard du désir compris comme une illusion douloureuse ainsi que l'état de paix absolue qui en résulte.

Le principe de nirvana peut être compris ou bien comme l'équivalent du principe de constance (voir *supra*) ou bien comme une modalité du principe de constance lorsque la quantité d'énergie psychique susceptible d'atteindre le seuil d'équilibre est égale à zéro.

principe de plaisir : l'un des deux principes (l'autre est le principe de réalité, voir *infra*) gouvernant le fonctionnement de l'appareil psychique : celui-ci a pour but d'atteindre le plaisir et d'éviter le déplaisir. Le principe de plaisir est le seul auquel le ça obéisse.

Dans la mesure où le déplaisir est lié à l'augmentation de l'excitation et le plaisir à sa réduction, le principe de plaisir est un principe économique. Voir principe de constance.

Il existe, selon Freud, un au-delà du principe de plaisir qu'il s'est efforcé de théoriser sous le nom « compulsion de répétition » et qu'il a associé aux pulsions de mort.

principe de réalité : l'un des deux principes (l'autre est le principe de plaisir, voir *supra*) gouvernant le fonctionnement de l'appareil psychique : celui-ci a

pour but de composer avec la réalité extérieure, avec les contraintes morales et légales de la société. Le principe de plaisir et le principe de réalité forment un couple, mais, comme tous les couples, ils peuvent être en conflit.

Du point de vue économique, le principe de réalité transforme l'énergie libre en énergie liée. Il met un semblant d'ordre dans le chaos des pulsions.

processus primaire : fonctionnement de l'appareil psychique propre au système inconscient lié au principe de plaisir par opposition au *processus secondaire*, fonctionnement de l'appareil psychique propre au système conscient lié au principe de réalité.

Dans le processus primaire, l'énergie psychique passe librement d'une représentation à une autre selon les mécanismes du déplacement et de la condensation. Dans le processus secondaire, l'énergie psychique est liée : les représentations sont investies par la conscience, la satisfaction peut être différée. De même que le moi dérive du ça, de même le processus secondaire est une modification du processus primaire. Le moi, dont la fonction principale est d'inhiber le processus primaire, fait jouer au processus secondaire un rôle régulateur.

projection : processus psychique par lequel un élément intérieur du psychisme (affect, représentation) est extrait et déplacé sur un objet extérieur (lequel peut être une personne ou une chose). Par la projection, l'individu se débarrasse d'un élément qui lui appartient et qui peut menacer son unité ou son intégrité. La projection est un mécanisme de défense. Ainsi, le jaloux projette sur la femme qu'il suspecte son propre désir d'infidélité. Ainsi, le raciste projette sur le groupe qu'il déteste sa propre agressivité (les nazis croyaient sincèrement que les juifs voulaient les exterminer). De cette manière, le jaloux est justifié dans sa jalousie, et le raciste justifié dans sa haine.

psychanalyse : terme inventé par Freud (en allemand : *Psychoanalyse*) pour désigner la discipline fondée par lui. La psychanalyse possède deux dimensions, théorique et pratique. En tant que théorie, elle est la discipline (que Freud croyait pouvoir être de nature scientifique) qui interprète les phénomènes inconscients du psychisme et du comportement humains. En tant que pratique, la psychanalyse est une thérapie destinée à soulager ceux qui souffrent de mal-être (névrose, dépression…) et fondée sur un échange libre de paroles entre un analysant (dit autrefois « patient ») et un analyste.

psychanalyse sauvage : psychanalyse conduite par une personne ne possédant que des connaissances plus ou moins précises en la matière.

psyché : synonyme de « psychisme ». Le terme a l'avantage d'englober la dimension consciente et la dimension inconsciente.

psychonévrose : par opposition à la névrose actuelle, ensemble des dysfonctionnements psychiques dont les symptômes sont l'expression symbolique de conflits infantiles. Les psychonévroses comprennent les névroses de transfert et les névroses narcissiques.

psychopathe : individu qui est dépourvu d'empathie, et donc de sens moral, mais qui, à la différence du psychotique, a des facultés intellectuelles normales.

psychose : le terme correspond globalement à ce que le langage courant appelle « folie ». À la différence de la névrose, qui se traduit simplement par un mal-être et qui, pour catastrophique qu'il soit pour le sujet qui la connaît, ne l'empêche généralement pas de travailler et d'avoir des relations avec autrui, la psychose se caractérise par une destruction de la relation à soi (de la conscience de soi, de la personnalité), par une destruction de la relation au réel (elle y substitue des formations délirantes), et par une impossibilité d'avoir des relations normales avec autrui.

Si la psychanalyse peut comprendre la psychose avec ses concepts (inconscient, fixation, régression, compulsion de répétition, pulsions de mort, etc.), elle est inapte à la guérir et même à la soigner. La psychose comporte en effet une dimension physiologique, peut-être génétique, prévalente.

Les trois grands types de psychose sont la paranoïa, la schizophrénie et la psychose maniaco-dépressive.

Ne pas confondre le psychotique avec le psychopathe. Dépourvu de toute empathie (capacité à se mettre à la place de l'autre et à se représenter ce qu'il peut éprouver), le psychopathe, tout en gardant une intelligence intacte, est incapable d'avoir un quelconque sentiment moral. D'où son caractère particulièrement dangereux lorsqu'il a un comportement criminel.

psychosomatique : qualifie l'unité ou l'interaction du psychisme et du corps. Adjectif volontiers utilisé à la place de « psychologique » lorsque l'on parle de « maladie psychosomatique ».

psychothérapie : thérapie qui a pour fonction le soulagement, sinon la guérison des dysfonctionnements du psychisme et du comportement.

En un sens, la psychanalyse est une psychothérapie, mais dans la mesure où elle est la seule à prendre en compte le caractère impérieux de l'inconscient et à contester l'idée même de guérison dans le domaine psychique, elle s'oppose aux psychothérapies.

pulsion : énergie vitale créatrice de tension et devant déboucher sur une résolution. Une pulsion se définit par une source (l'excitation physique), un but (la suppression de l'état de tension ainsi produit) et un objet (le point d'application de la pulsion et le moyen de la satisfaire).

Sous l'influence de Lacan, le terme « pulsion » a fini par l'emporter sur celui d'« instinct », qui a l'inconvénient d'impliquer un phénomène exclusivement organique (sans dimension psychique) et aussi l'idée d'un programme de comportement strictement déterminé. La pulsion possède une certaine malléabilité et ses objets sont variables pratiquement à l'infini.

La nomenclature et la typologie des pulsions sont l'un des chapitres qui ont le plus varié dans l'histoire de la psychanalyse. Au début, Freud distinguait les pulsions d'autoconservation et la pulsion sexuelle. Puis, il a englobé ces deux types de pulsions sous le nom de « pulsions de vie » pour les opposer aux « pulsions de mort » (voir *infra*).

pulsions d'autoconservation : voir pulsions du moi.

pulsion partielle : pulsion qui a une source unique (exemple : la pulsion orale ou la pulsion anale) ou un but unique (exemple : la pulsion d'emprise, qui a pour finalité la domination de son objet par la force, ou la pulsion scopique, caractéristique du voyeurisme). Les pulsions ne sont pas unifiées dès le départ, elles sont partielles, ce n'est qu'ensuite qu'elles sont unifiées.

pulsion scopique : voir scopique.

pulsions de mort : dans sa dernière théorie des pulsions, Freud oppose les pulsions de mort aux pulsions de vie (voir *infra*). L'observation des névroses de guerre et la découverte de la compulsion de répétition ont conduit Freud à postuler l'existence de pulsions de mort. L'hypothèse de Freud était qu'il y avait dans les organismes les plus développés une espèce d'énergie souterraine qui irait à rebours de l'évolution et tendrait à les faire revenir à leur condition de départ, qui est celle de la matière inerte.

Selon Freud, les pulsions de mort sont d'abord dirigées vers l'intérieur de l'organisme et tendent par conséquent à leur autodestruction. Ce n'est qu'ensuite que ces pulsions seraient dirigées vers l'extérieur, se manifestant alors sous la forme de l'agression et de la destruction.

À partir d'une mention orale de Freud, des psychanalystes ont symbolisé par Thanatos les pulsions de mort, par opposition à Éros, qui figure les pulsions de vie.

pulsions de vie : par opposition aux pulsions de mort (voir *supra*), Freud, à la fin de sa vie, a réuni sous ce nom les pulsions d'autoconservation (pulsions du moi) et les pulsions sexuelles.

pulsions du moi : dans la première théorie des pulsions de Freud, les pulsions du moi sont des pulsions d'autoconservation, de type défensif (elles doivent défendre l'intégrité et la stabilité du moi), et elles sont opposées aux pulsions sexuelles, dynamiques et aventureuses.

pulsion sexuelle : la force qui, dans l'organisme, tend à obtenir satisfaction à partir de ses objets (qui au départ appartiennent au corps propre : voir narcissisme), de ses représentants psychiques (affects, désirs, fantasmes…) et selon des voies multiples.

La malléabilité et la diversité des manifestations de cette force ont conduit les traducteurs à préférer le terme de « pulsion » à celui d'« instinct ».

La pulsion sexuelle est l'objet privilégié du refoulement dans l'inconscient.

Au départ, chez le tout jeune enfant, il y a des pulsions sexuelles, non encore unifiées.

La libido est le nom de l'énergie unique à l'œuvre dans les différentes manifestations de la pulsion sexuelle.

quantum d'affect : le point de vue économique de la métapsychologie considère qu'un affect possède une intensité plus ou moins grande, analogue en cela aux quantités de la physique, bien que ce quantum ne soit pas mesurable.

rationalisation : élaboration intellectuelle par laquelle le sujet tente de donner une explication logique ou acceptable moralement à une représentation, à un affect ou à une attitude dont les causes véritables (parce qu'elles sont inconscientes) sont ignorées ou refoulées. La rationalisation, qui use volontiers de dénégation, est une sorte de ruse de la raison qui agit après coup.

réalité (principe de) : voir principe.

réel : chez Lacan, l'un des trois ordres fondamentaux, avec le symbolique et l'imaginaire. Dans la mesure où il est irréductible au symbolique, le réel est paradoxalement identifié à l'impossible. Aucun signifiant ni aucun fantasme ne peuvent l'absorber ni le maîtriser.

refoulement : mécanisme psychique par lequel le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations inacceptables pour lui. Le refoulement est avec la satisfaction et la sublimation l'un des destins de la pulsion. Il peut être conscient, du moins au départ (par exemple, lorsque le sujet fait tout pour oublier une représentation désagréable), mais la plupart du temps, il est lui-même inconscient. La frustration est la conséquence automatique du refoulement. Mais contradictoirement le refoulement apporte à l'individu un certain bénéfice puisqu'il lui permet de n'être pas submergé par des désirs qui le déstabiliseraient.

Un refoulement n'est pas une destruction et il n'est jamais total. Ce qui a été refoulé revient toujours (le retour du refoulé) sous forme de rêves, de symptômes ou d'actes manqués.

règle fondamentale : dans la cure, la règle de l'association libre.

régression : dans la vie psychique de l'individu, retour à un état antérieur (infantile) d'une représentation ou d'un comportement.

À la différence de la fixation, la régression implique que le développement a eu lieu. Mais le développement psychosexuel de l'individu ne supprime pas les stades antérieurs, il ne fait que les recouvrir. Pour Freud, le psychisme primitif est impérissable.

Freud, qui admet la loi de Haeckel (l'évolution est allée dans le sens d'une complexité croissante des organismes), interprète la régression comme le retour à une position archaïque.

relation d'objet : type de rapport qu'un sujet entretient avec les différents supports de ses désirs. L'appréhension qu'un sujet peut avoir de ses objets d'investissement n'est jamais réaliste, elle possède toujours une dimension fantasmatique.

renversement dans le contraire : l'une des quatre dynamiques psychiques issue de la non-satisfaction d'une pulsion (les trois autres étant le refoulement, la sublimation et le retournement sur la personne propre). Insatisfaite, une motion pulsionnelle peut se transformer en son contraire : ainsi, l'activité passe à la passivité, ainsi le sadisme passe dans le masochisme.

représentant-représentation : néologisme traduisant un néologisme en allemand introduit par Freud pour désigner l'expression psychique de la pulsion. « Représentation » a en effet le double inconvénient d'induire l'idée d'une pensée ou d'une image consciente et d'orienter l'interprétation vers un sens aux dépens de l'autre (le sens de la représentation comme image – la représentation de la Vierge Marie – concurrence le sens de la représentation comme substitut – la représentation de la France à l'étranger). Lorsque Freud parle du représentant de la pulsion, c'est en ces deux termes – d'où le néologisme « représentant-représentation ».

Le représentant-représentation est au cœur de la difficile relation du somatique au psychique. Comme réalité biologique, la pulsion reste hors d'atteinte d'une opération psychique de refoulement dans l'inconscient. Cette opération ne peut s'exercer que sur les représentants psychiques de la pulsion, de même que lors des guerres féodales c'est le roi ennemi que l'on faisait prisonnier, et non la nation sur laquelle il régnait.

représentation : la pulsion est inconsciente, mais comme réel, elle est hors d'atteinte des mécanismes de l'inconscient. Ceux-ci ne peuvent s'en prendre qu'à ses représentations (voir *supra*).

Freud distingue les *représentations de mot* et les *représentations de chose*. Seules les secondes ont un rapport avec le système inconscient, les

représentations de mot caractérisent le système préconscient-conscient. L'assimilation des représentations de mot aux représentations de chose caractérise le psychisme infantile ainsi que la schizophrénie.

résistance : ensemble des stratégies conscientes et inconscientes du sujet en cure destinées à l'empêcher d'accéder à son propre inconscient et donc à interdire la possibilité d'une sortie hors de sa névrose. Freud voyait dans la résistance renforcée le signe du progrès de la cure.

restes diurnes : éléments du rêve directement issus des expériences de la journée précédente et qui sont articulés aux désirs inconscients se réalisant dans le rêve.

retour du refoulé : le fait pour une représentation de n'être pas détruite par le refoulement et de revenir sous une forme détournée (images oniriques, symptômes, lapsus, etc.). Voir formations de l'inconscient.

retournement sur la personne propre : l'un des quatre destins de la pulsion (les trois autres étant le refoulement, la sublimation et le renversement dans le contraire). Une pulsion qui n'atteint pas son objet peut revenir à sa source et prendre pour nouvel objet la personne propre. Un homme rêve de coucher avec la femme qu'il désire ; frustré, il se masturbe. Un prisonnier très violent décharge sur son corps propre son agressivité en se mutilant.

rêve diurne : synonyme de « rêverie », de « rêve éveillé ». La conscience peut dans une certaine mesure diriger le rêve diurne, mais les fantasmes qui le constituent (fantasme de séduction, fantasme de toute-puissance) obéissent à une même logique inconsciente que les images oniriques.

roman familial : scénario échafaudé par l'enfant et qui met en place une famille imaginaire qui se substitue à la famille réelle. Ainsi, le père minable (Joseph) est remplacé par un père sublime (Dieu). Les fantasmes du roman familial ont leur origine dans le complexe d'Œdipe.

Les mythes et légendes sont souvent des romans familiaux. Marthe Robert a vu dans le roman familial l'origine même du roman.

sadisme : perversion caractérisée par le fait que la satisfaction sexuelle dérive de la souffrance physique ou morale (humiliation) infligée au partenaire.

Comme toutes les perversions, le sadisme est une dimension inhérente aux comportements les plus banals et les plus normaux de la sexualité.

sadomasochisme : terme forgé pour rendre compte de l'intrication des deux perversions d'abord définies comme inverses l'une de l'autre, le sadisme et le masochisme. Les deux positions de la domination et de la soumission sont volontiers réversibles.

scène primitive (on dit aussi : **scène originaire**) **:** observation par l'enfant témoin ou voyeur du coït parental. La scène primitive peut avoir été réellement vécue (jadis régnait une grande promiscuité dans les maisons). Mais elle est la plupart du temps phantasmatique. L'enfant interprète le coït parental comme un acte d'agression du père contre la mère.

schizophrénie : terme créé par Eugen Bleuler (1911) pour désigner un ensemble de psychoses auparavant dénommées « démences précoces ». Étymologiquement, en grec, le mot signifie « esprit divisé ». La dissociation de la personnalité est le symptôme majeur de la schizophrénie. L'unité de la personnalité est détruite : tout se passe comme si la formule de Rimbaud « Je est un autre » s'inscrivait définitivement dans la réalité. Le détachement à l'égard du monde et des autres, le repli sur soi, l'incohérence de la pensée et de l'action, la formation de représentations délirantes, un ensemble d'activités sans queue ni tête, tels sont les symptômes habituels de la schizophrénie.

scopique : adjectif signifiant la relation au regard, spécialement à visée sexuelle. La pulsion scopique est à l'origine du voyeurisme.

scotomisation : terme issu de l'ophtalmologie et introduit par René Laforgue pour désigner chez les schizophrènes la méconnaissance de la réalité correspondant à un désir (non refoulé) de ne pas reconnaître le monde extérieur et de mettre le moi propre à la place.

séduction : l'expression « scène de séduction » désigne un événement réel ou fantasmatique vécu par l'individu (souvent un enfant) qui s'est vu imposer par un autre individu (plus âgé ou plus puissant que lui) des avances ou des actes de nature sexuelle.

La « théorie de la séduction » est une théorie adoptée par Freud (au début de sa carrière, avant la constitution du système de la psychanalyse) et abandonnée par la suite, qui confère aux souvenirs de scènes réelles de séduction sexuelle la fonction de cause dans le développement des psychonévroses. Par la suite, la théorie du fantasme (imaginaire) remplacera celle du traumatisme (réel).

self : terme anglais désignant le « soi-même ». Voir faux self.

sentiment de culpabilité : alors que la pensée classique considérait le sentiment de culpabilité comme l'expression d'une conscience morale soucieuse de justice (l'individu a commis une action qui contredit la loi morale qu'il connaît, d'où le sentiment de culpabilité), pour la psychanalyse, le sentiment de culpabilité n'est corrélé ni aux convictions morales du sujet ni aux actions réelles qu'il a pu entreprendre, c'est une construction psychique qui doit être interprétée en fonction des concepts de la métapsychologie.

sentiment d'infériorité : voir complexe d'infériorité.

sexualité : une notion récente (elle date du XIXe siècle) à laquelle la psychanalyse a accordé non seulement une importance toute particulière, mais également une extension considérable. Pour Freud, en effet, la sexualité déborde de beaucoup la génitalité, c'est-à-dire l'activité des organes génitaux. Elle est la dimension essentielle de l'existant humain, et ce depuis sa naissance. Elle n'est cependant pas, comme les détracteurs de la psychanalyse l'ont prétendu, une dimension unique ou exclusive (voir pansexualisme), même s'il est vrai que la psychanalyse des névroses montre que les symptômes constituent des accomplissements de désirs sexuels qui se réalisent de manière détournée.

Pour la psychanalyse, la sexualité n'est pas une donnée naturelle traduisible en termes d'instinct, mais une structuration (essentiellement inconsciente) du sujet humain qui s'effectue au cours d'une histoire individuelle pleine d'impasses, de fixations et de régressions.

La sexualité n'attend pas la puberté pour faire irruption dans le psychisme humain. Si elle n'aurait pas existé sans le corps, elle a chez l'être humain une dimension psychique prévalente – ce que montre la place première des fantasmes. Un besoin, quant à lui, n'a pas besoin de fantasmes pour être assouvi.

soi : la représentation de la personne entière du sujet, ou cette personne entière même. Le soi englobe conscient et inconscient. Le moi est une partie du soi.

souvenir-écran : souvenir infantile caractérisé par le contraste entre sa précision et l'insignifiance apparente de son contenu. Selon Freud, ce type de souvenir a pour fonction de masquer des expériences infantiles antérieures et des fantasmes inconscients. Comme le symptôme ou le rêve, le souvenir-écran est une formation de compromis entre des éléments refoulés et les mécanismes de défense. Ce que nous appelons des « souvenirs d'enfance » ne vient pas de notre enfance mais se rapporte à elle.

stade anal : étape du développement psychosexuel de l'enfant. Succédant au stade oral (voir *infra*), le stade anal correspond au moment où la voie d'évacuation des excréments remplace la bouche comme source principale de plaisir. Le stade anal correspond à l'apprentissage de la propreté par l'enfant, ce qui lui donne sur ses parents une puissance inédite (voir stade sadique-anal). On appelle « analité » le fait pour l'érotisme anal d'être le moyen privilégié de satisfaction pour la libido.

stade du miroir : étape décisive de la constitution du sujet décrite et analysée par Lacan. Entre 6 et 18 mois, le tout jeune enfant découvre que l'image qu'il aperçoit dans le miroir n'est ni un autre enfant ni un double. Son moi se constituera grâce à cette assomption imaginaire. On interprète le

stade du miroir comme l'événement marquant la naissance de la conscience de soi.

stade génital : voir génital.

stade oral : le tout premier stade du développement psychosexuel de l'enfant. La bouche est alors la source principale de plaisir en même temps que l'organe de la découverte et de l'incorporation. On appelle « oralité » le fait pour l'érotisme oral d'être le moyen privilégié de satisfaction pour la libido.

stade phallique : stade du développement psychosexuel de l'enfant. Succédant au stade oral et au stade anal (voir *supra*), il a pour caractéristique l'unification des pulsions partielles sous le primat nouveau des organes génitaux. Le stade phallique correspond à la fois à l'acmé et au déclin du complexe d'Œdipe (ce pourquoi le complexe de castration y est prévalent), après quoi suivra une période de plusieurs années de la latence.

stade sadique-anal : le stade anal (entre 2 et 4 ans) est le stade du développement psychosexuel du petit enfant durant lequel l'anus remplace la bouche comme zone érogène principale. La relation d'objet est marquée par la scansion expulsion/rétention liée à la fonction de défécation qui donne à l'enfant un pouvoir inédit dont il peut user en un sens sadique ou masochiste (l'enfant fait chier sa mère en ne chiant pas ; inversement, il se fait chier en ne chiant pas). À ce stade, les fèces acquièrent le sens symbolique de trésor (que l'on peut donner ou, à l'inverse, garder pour soi). La psychanalyse explique pour une part l'agressivité de l'adulte ou son avarice comme l'expression d'une fixation et d'une régression au stade sadique-anal.

stade sadique-oral : Karl Abraham divise le stade oral (voir *supra*) en deux modalités successives : le stade oral précoce, qui correspond à l'activité de succion, et le stade sadique-oral, qui correspond à l'activité de morsure et apparaît au moment de la poussée des dents. Avec le stade sadique-oral, le fantasme de dévoration remplace celui d'incorporation.

subconscient : terme utilisé à l'origine à la place d'« inconscient » mais qui a pour inconvénient de laisser entendre la permanence de la conscience (le subconscient étant compris comme ce qui est faiblement conscient) ou bien une disposition spatiale (« sub- » signifie « en dessous ») inadéquate en ce domaine. On disait aussi « subconscience ».

sublimation : processus psychique d'origine inconsciente et qui a pour effet de détourner une pulsion ou un désir de son but sexuel pour la (le) dériver vers un but non sexuel moralement acceptable et socialement valorisant (travail, sport, vocation artistique ou religieuse, etc.). La sublimation est l'un des quatre destins de la pulsion non satisfaite (avec le refoulement, le renversement dans le contraire et le retournement sur la personne propre).

Elle présente cet avantage d'esquiver la frustration qui doit suivre la non-satisfaction.

Lacan distingue sublimation et idéalisation. Alors que l'idéalisation concerne l'objet, la sublimation concerne la pulsion.

surcompensation : dans la psychologie individuelle d'Alfred Adler, mécanisme psychique et comportemental en vertu duquel l'individu frappé au départ d'une infériorité réelle ou imaginaire, physique ou mentale (voir complexe d'infériorité), mobilise toutes ses énergies pour compenser cette infériorité et se trouve ainsi avoir des chances de la remplacer par une supériorité objective.

surdétermination : fait qu'une formation de l'inconscient (symptôme, rêve, acte manqué) renvoie à une pluralité de facteurs, et non à un seul. La surdétermination est une spécificité des phénomènes psychiques (la plupart des phénomènes physiques n'ont qu'une seule cause et leur causalité est linéaire).

surmoi : dans la seconde topique, l'une des trois instances du psychisme, avec le ça et le moi. Sa fonction est celle d'un censeur impitoyable. Freud voit dans la conscience morale et la formation des idéaux des modalités du surmoi (voir moi idéal et idéal du moi).

Freud présente le surmoi comme l'héritier du complexe d'Œdipe. Le surmoi se constitue par intériorisation de la loi telle qu'elle s'exprime dans les exigences et les interdits parentaux.

Après Freud, nombre de psychanalystes feront remonter la formation du surmoi bien plus haut, pratiquement dès le commencement de l'existence du bébé.

symbolique : comme substantif masculin (le symbolique), à distinguer de la symbolique, le terme désigne chez Lacan l'un des trois ordres fondamentaux avec le réel et l'imaginaire. Le symbolique est l'instance de langage et de la loi. C'est lui qui constitue la culture et le sujet humain. La cure (l'école aussi) peut être interprétée comme l'effort qui consiste à faire passer un individu de l'imaginaire au symbolique.

symptôme : le mot a la même étymologie que « symbole ». Il renvoie à l'idée d'une coïncidence de signes. Le symptôme est le signe d'une pathologie. À la différence du symptôme de la maladie physique, le symptôme d'un trouble psychique a un sens symbolique. Par ailleurs, il obéit à des motions contradictoires : tout en exprimant une peine, il satisfait un certain désir.

Thanatos : allégorie et divinité grecque de la Mort (tel est le sens du mot en grec). Thanatos figure les pulsions de mort, par opposition à Éros, qui figure les pulsions de vie.

topique : d'un mot grec qui signifie le lieu (*topos*), le terme peut être utilisé comme substantif (la ou une topique) ou comme adjectif (exemple : du point de vue topique).

Différenciation de l'appareil psychique total en instances constituantes, lesquelles sont assimilables à des « lieux » disposés d'une certaine façon les uns par rapport aux autres.

Freud a exposé successivement deux topiques : l'une qui partage le psychisme en conscient, préconscient, inconscient, et l'autre (la deuxième topique) qui le partage en moi, ça et surmoi.

trace mnésique : il n'y a pas, selon Freud, sauf accident physique, de destruction du souvenir, mais seulement refoulement. Un événement psychique laisse toujours des traces qui peuvent être après coup réactivées en fonction de certains investissements affectifs. Ainsi, un être humain vit tout au long de sa vie avec des événements de son enfance.

transfert : durant la cure, projection des désirs inconscients de l'analysant sur la personne de l'analyste. Le transfert est l'élément fondamental de la cure. On distingue transfert positif (lorsque l'analyste est aimé) et transfert négatif (lorsque l'analyste est détesté). Au transfert du côté de l'analysant correspond un contre-transfert du côté de l'analyste.

translaboration : néologisme proposé par certains traducteurs de Melanie Klein, pour rendre le second sens de *working-trough*, le premier correspondant à celui de perlaboration. Ensemble de processus psychiques permettant au sujet de résoudre et de dépasser certaines positions affectives de la prime enfance comme la position dépressive.

trauma (traumatisme) : en médecine, n'importe quel choc, n'importe quelle blessure physique est appelé(e) « traumatisme ». En psychanalyse, le trauma est un événement psychique, un événement violent capable de bouleverser l'économie psychique d'un sujet. Au début, Freud cherchait à rattacher une névrose à un événement traumatisant. Puis il a abandonné la théorie traumatique, sans nier pour autant l'existence de traumas réels, en reconnaissant au fantasme une puissance déterminante.

travail de deuil (on dit aussi « travail du deuil ») **:** ensemble des opérations mentales grâce auxquelles un sujet frappé par la perte d'un être aimé parvient à se détacher psychiquement de lui, c'est-à-dire à intégrer sa mort dans le monde.

travail du rêve : ensemble des opérations de langage qui transforment en rêve manifeste les matériaux bruts du rêve. Avec le travail du rêve, les images du rêve deviennent des mots – lesquels constituent un récit.

Annexe B

Sources et ressources

À lire, à voir et à écouter : les documents qui feront du grand débutant un bon débutant et même un excellent débutant.

Bibliographie

Les ouvrages généraux en guise d'introduction : dictionnaires, encyclopédies, état des lieux. Sur Freud et de Freud : que lire d'abord ? Sur les grands psychanalystes, que lire pour commencer ? Leurs œuvres principales.

Dictionnaires et encyclopédies

- **Le *Vocabulaire de la psychanalyse*, de Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis, aux PUF, est le grand classique en la matière** (plus de 100 000 exemplaires ont été vendus en France et il est édité en 17 langues, dont le japonais, le turc et l'arabe). D'« abréaction » à « zones hystérogènes », les articles contiennent une définition courte (un paragraphe) puis une analyse. Un instrument indispensable pour qui veut connaître le sens des termes techniques de la psychanalyse. Les articles sont toujours clairement rédigés.
- ***Dictionnaire de la psychanalyse*, par Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, publié chez Fayard (réédité à La Pochothèque).** Un dictionnaire de noms, de concepts et d'œuvres, rédigé par les meilleurs spécialistes de la discipline. À la différence du *Vocabulaire de la psychanalyse*, qui est un lexique, cet ouvrage est un dictionnaire encyclopédique qui inscrit les différents termes et les différents noms dans une perspective historique et culturelle.
- ***Dictionnaire de la psychanalyse*, par Roland Chemama et Bernard Vandermersch, Larousse, collection « In extenso ».** D'Abraham à Winnicott, un dictionnaire de psychanalyse à la fois de noms et de concepts.

- ***Dictionnaire de psychanalyse*, dirigé par Alain de Mijolla, chez Calmann-Lévy.** Deux gros volumes contenant 900 articles sur les concepts, des notices sur les psychanalystes, leurs œuvres et les événements marquants en lien avec la psychanalyse (les grands faits historiques comme la Seconde Guerre mondiale, les associations, les pays…). Près de 1 600 articles en tout rédigés par une pléiade de 460 auteurs.
- ***Dictionnaire freudien*, par Claude Le Guen, récemment (2008) publié aux PUF.** Un énorme ouvrage (près de 1 700 pages), difficile par conséquent pour une lecture de plage. De l'inévitable « abréaction » à « vérité », les articles sont organisés de façon tripartite : mise en situation, le texte freudien, questions et enjeux. Ouvrage savant mais qui reste compréhensible pour l'honnête homme du XXIe siècle, et même du XXIIe siècle, si le livre (comme objet culturel) va jusque-là.
- ***L'Apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, ouvrage collectif dirigé par Pierre Kaufmann, collection « In extenso », Larousse.** D'« abstinence » à « vérité historique », un dictionnaire des concepts fondamentaux de la psychanalyse contenant également des articles sur les rapports de la psychanalyse aux différents domaines connexes (psychanalyse et cinéma, psychanalyse et communication, psychanalyse et économie politique, etc.).
- **Le *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, de Paul-Laurent Assoun, aux PUF, est un ouvrage de près de 1 500 pages, rédigé par un seul auteur.** D'*Abrégé de psychanalyse*, de Freud, à *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, du même, plus de 300 articles sont consacrés aux principales œuvres de la psychanalyse. Chaque article présente la genèse de l'œuvre, en donne le résumé, signale ses nouveautés et dit quelle en fut la réception. Une entreprise exceptionnelle, réalisée par un seul homme.
- **Le *Dictionnaire Lacan*, de Jean-Pierre Cléro, chez Ellipses, est peut-être pour le néophyte la meilleure introduction à la connaissance de l'œuvre d'un auteur particulièrement difficile.** Pour ceux qui veulent enfin savoir ce qu'est un signifiant et oublier ce qui est insignifiant.

Ouvrages généraux

- ***Psychanalyse*, de Paul-Laurent Assoun, aux PUF, collection « Premier cycle ».** Une excellente introduction panoramique par l'un des meilleurs spécialistes de la question, à l'adresse des étudiants commençants, et donc du même coup de ceux qui voudront aller plus loin que *La Psychanalyse pour les Nuls*.

- **Comme son titre l'indique, l'*Histoire de l'inconscient*, d'Henri Ellenberger, dépasse le champ strict de la psychanalyse.** L'auteur ne déborde pas d'admiration pour Freud et pour son œuvre : selon lui, l'innovation la plus frappante du freudisme est le retour aux écoles philosophiques de l'Antiquité, la psychanalyse n'est pas une science, mais une doctrine avec son culte officiel. Mais cela n'est pas une raison pour ne pas lire son livre.
- ***Le Siècle de Freud : une histoire sociale et culturelle de la psychanalyse*, d'Eli Zaretsky, est un très bon livre** (même s'il insiste un peu lourdement sur les femmes et les homosexuels), qui traite de la diffusion de la psychanalyse, des succès et des résistances qu'elle rencontra.
- **L'*Histoire de la psychanalyse en France*, d'Élisabeth Roudinesco, est l'un des meilleurs ouvrages d'introduction à la psychanalyse, dont le contenu dépasse en richesse ce que son titre pourrait supposer.** Le Livre de Poche a publié, dans la collection « La Pochothèque », en un seul volume, cet ouvrage et un autre grand livre du même auteur, *Jacques Lacan*, qui est la meilleure introduction que l'on puisse lire sur l'autre psychanalyste majeur.
- ***Le Livre noir de la psychanalyse*, sous-titré *Vivre, penser et aller mieux sans Freud* (éditions Les Arènes, 2005), est un ouvrage collectif rédigé par 40 auteurs.** Indispensable pour qui veut connaître les critiques les plus virulentes à l'encontre de la psychanalyse, aux franges de la mauvaise foi. On y apprendra que Marilyn Monroe a été assassinée par ses psychanalystes, et que rien qu'en France la psychanalyse a des milliers de morts sur la conscience, soit directement (lorsque les patients se sont suicidés), soit indirectement (lorsque les patients atteints de maladies organiques graves ont été détournés des vrais soins médicaux). Pour vérifier le mot de Talleyrand : tout ce qui est excessif est dérisoire.

Sur Freud

- **Sur Freud, le grand classique est *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, d'Ernest Jones, publié en trois volumes en français.** Même si l'ouvrage a été contesté pour son côté hagiographique (avec sa batterie d'oublis, d'approximations et de pieux mensonges), il demeure un document de première importance. Il n'est d'ailleurs pas l'hagiographie que l'on a dite : Jones mentionne les échecs thérapeutiques et les erreurs d'interprétation de Freud (il souligne, par exemple, que le « vautour » qui aurait frappé de sa queue les lèvres de Léonard de Vinci quand il était bébé n'était pas un vautour, mais un milan, *nibbio* en italien).

- ***Freud. Une vie*, de Peter Gay, professeur d'histoire américain, publié chez Hachette.** Une grande biographie critique comme les Américains savent la faire.
- **Le *Freud* de Roland Jaccard, de la collection « Que sais-je ? » des PUF, est une bonne introduction en la matière, en 126 pages, comme il se doit.**
- ***Freud*, de Corinne Maier et Anne Simon (Éditions Dargaud).** Une bio expresse, rédigée à la première personne avec une impressionnante sélection de textes de Freud dont la scénariste Anne Simon (psychanalyste et auteure de plusieurs ouvrages classiques) s'est inspirée pour quelques anecdotes et citations historiquement exactes et fort bien amenées. Les dessins sont très amusants et d'une bonne facture.

Œuvres de Freud

- **Pour commencer, l'*Introduction à la psychanalyse*, faite pour le grand public puisque tirée de conférences.** L'ouvrage est composé de trois parties : les actes manqués, les rêves et la théorie générale des névroses. Personne n'a fait mieux depuis.
- ***Cinq leçons sur la psychanalyse* est l'autre texte d'introduction, lui aussi tiré de conférences.** L'ouvrage étant sensiblement moins gros que le précédent, les moins téméraires d'entre les Nuls commenceront par lui.
- **On lira également avec profit, tout en gardant bien sûr un œil critique, le texte par lequel Freud se présente lui-même, ainsi que la psychanalyse** (publié sous le titre *Autoprésentation* dans la collection « Folio Essais », chez Gallimard).
- ***Abrégé de psychanalyse*, texte inachevé, écrit durant la dernière année de la vie de Freud, est remarquable de concision et de précision.**
- ***L'Interprétation des rêves* ou *L'Interprétation du rêve* (cela dépend des traducteurs : l'ouvrage était jadis traduit sous le titre *La Science des rêves*) est le livre dans lequel Freud, à partir de ses propres rêves, constitue une interprétation psychanalytique des rêves.** Le lecteur, même enhardi et devenu momentanément féroce (l'expression est de Lautréamont), peut être rebuté par l'épaisseur du livre. À ce lâche, on conseillera en guise de plan B le bref résumé que Freud en a fait lui-même, et qui a été publié en français sous le titre *Le Rêve et son interprétation*.

- ***Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*** **permet d'entrer dans la psychanalyse par des histoires drôles.** Pour se fendre (la pêche, la poire ou la pomme, au choix) et s'ouvrir l'esprit.
- ***La Psychopathologie de la vie quotidienne*** **analyse les menus ratés de la vie (oublis, lapsus, maladresses…) comme autant d'expressions de l'inconscient.** Si vous oubliez de lire ce livre après l'avoir acheté, vous saurez pourquoi.
- ***Le Moi et le Ça*****, qui expose la seconde topique (celle qui répartit le psychisme en moi, ça et surmoi), a été publié en français dans les *Essais de psychanalyse*,** qui contiennent également *Au-delà du principe du plaisir*, *Psychologie collective et analyse du moi*, et *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort.*
- ***Malaise dans la civilisation*** **(une traduction récente dit : *Malaise dans la culture*) est un livre aisé d'accès et contient des aperçus profonds et pessimistes sur le monde moderne.**
- ***L'Avenir d'une illusion*** **est une psychanalyse de la religion.** Autant dire que l'ouvrage n'a rien perdu de son actualité. C'était le temps où l'on osait encore dire à la religion son fait. Aujourd'hui, dénoncer une illusion équivaut à une injure.
- **Freud a également écrit toute une série d'articles géniaux.** Le lecteur les trouvera dans différents recueils (*Métapsychologie*, *Essais de psychanalyse*, *Nouveaux essais de psychanalyse*, *Essais de psychanalyse appliquée*, etc.) ou encore dans les *Œuvres complètes* publiées par les PUF.

  Parmi les articles les plus intéressants, on signalera :

  - « Actions de contraintes et exercices religieux » ;
  - « Deuil et mélancolie » ;
  - « Le thème des trois coffrets » ;
  - « Le Moïse de Michel-Ange » ;
  - « Pour introduire le narcissisme » ;
  - « Un enfant est battu » ;
  - « L'inquiétante étrangeté » ;
  - « La négation » ;
  - « L'analyse finie et l'analyse infinie ».

Sur les psychanalystes

- **Le *Jung* de Deirdre Bair, chez Flammarion, collection « Grandes biographies », est peut-être le meilleur vestibule pour entrer dans l'édifice de la vie et de la pensée de ce grand maître contesté que fut Jung.** Par une grande biographe, également auteure d'une *Simone de Beauvoir*.
- **De la professeure canadienne Phyllis Grosskurth, *Melanie Klein, son monde, son œuvre*, aux PUF, est peut-être la meilleure introduction pour la connaissance de la grande psychanalyste britannique.**
- **Le *Jacques Lacan* d'Élisabeth Roudinesco (publié en un volume avec *Histoire de la psychanalyse en France*) est la meilleure introduction à une pensée particulièrement difficile.** L'ouvrage présente l'avantage de mêler biographie, évocation du contexte historique et culturel, et analyse des idées.

Œuvres des autres psychanalystes

- **D'Alfred Adler, *Connaissance de l'homme. Étude de caractérologie individuelle*.** Une bonne introduction à la conception psychologique d'un ancien disciple de Freud, qui a choisi de tracer son chemin personnel. *L'Enfant difficile* est un ouvrage d'Adler devenu un classique du genre. On signalera également du même auteur *Le Tempérament nerveux*.
- **De l'œuvre surabondante de Jung, qui aimait écrire de gros pavés, on lira avec profit, en guise d'introduction générale, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*.** En dehors de cela, *Les Métamorphoses de l'âme et ses symboles* sont le grand classique de Jung : à lire pour se rendre compte à quel point l'esprit de celui-ci est éloigné de celui de Freud.
- ***Le Livre du ça*, de Georg Groddeck, se lit comme une espèce de roman par lettres, écrit d'une manière très littéraire, au fil de la plume.** Des lettres censées être adressées à une correspondante, en réalité à Freud lui-même, par l'inventeur de la psychosomatique.
- **D'Otto Rank, toujours curieux, de grande culture, tous les livres sont à conseiller, tant ils sont riches et éclairants :** *Don Juan et le double*, *Le Mythe de la naissance du héros*, *Le Traumatisme de la naissance*, *L'Art et l'artiste*.
- **De Ferenczi, *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle* est le texte majeur.** Mais le lecteur, même peu chevronné, pourra lire avec profit et intérêt les articles de ce grand psychanalyste, réunis dans les quatre volumes de ses *Œuvres* publiées en français.

- **De Theodor Reik, on lira avec un intérêt non dissimulé *Le Masochisme* et *Le Besoin d'avouer*, grâce auquel on peut comprendre pourquoi la police n'échoue pas systématiquement à retrouver l'assassin.**
- ***Hamlet et Œdipe*, d'Ernest Jones, est un bel essai d'application de la psychanalyse à une œuvre littéraire.** Du même auteur, les *Essais de psychanalyse appliquée*, en deux tomes (le second porte sur des thèmes folkloriques et religieux).
- ***La Psychologie de masse du fascisme*, de Wilhelm Reich, reste l'un des meilleurs ouvrages jamais écrits sur la psychologie des foules totalitaires.**
- **On lira avec avantage *Psychanalyse et anthropologie*, de Géza Róheim, où il est beaucoup question des aborigènes d'Australie.**
- ***Envie et gratitude*, de Melanie Klein, a été publié avec d'autres essais, dans la collection « Tel » chez Gallimard.** Pour achever de convaincre les lecteurs restés naïfs que les petits enfants ne sont pas des anges.
- **Cela ne fera pas oublier l'adversaire de celle que Lacan appelait « la géniale tripière » : Anna Freud, dont *Le Traitement psychanalytique des enfants* est l'œuvre majeure.**
- **De Bruno Bettelheim, *Le Cœur conscient* procède à une psychanalyse des situations extrêmes (celle des prisonniers des camps nazis).** Du même auteur, on lira le passionnant *Psychanalyse des contes de fées*, tout à fait propre à remettre en mémoire les histoires de notre enfance, qui en contenaient des vertes et des pas mûres.
- **Lorsqu'il a rédigé *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Lacan écrivait encore comme tout le monde. Il faut dire qu'il s'agissait d'une thèse.**
- **Les livres d'André Green sont assez difficiles pour un lecteur néophyte, mais ils récompensent largement des efforts fournis.** On citera : *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, *Le Travail du négatif* ainsi que *La Folie privée. Psychanalyse des cas limites*. Auteur d'une œuvre abondante, André Green a également écrit *La Lettre et la Mort. Promenade d'un psychanalyste à travers la littérature.*

Fictions télévisuelles

Il n'y a pas tellement l'embarras du choix. On citera :

- ***Princesse Marie*, téléfilm réalisé par Benoît Jacquot (2003) sur la rencontre entre Marie Bonaparte (interprétée par Catherine Deneuve) et Freud.**

- ***En analyse* (titre original : *In Treatment*) est une série américaine elle-même inspirée d'une série télévisée israélienne (*BeTipul*), en 106 épisodes réalisés par Hagai Levi de 2008 à 2010,** et dans laquelle on voit Paul, un « psy » (entre psychanalyse et psychothérapie), suivre, durant plusieurs semaines de suite, plusieurs patients. Chaque épisode dure de vingt à trente minutes, le temps d'une séance. Paul suit quatre patients du lundi au jeudi, et le vendredi il se rend chez sa propre psychothérapeute, Gina. Les dialogues sont filmés avec habileté.
- **La série « Les Sopranos racontent » retrace la vie d'une famille dont le pater familias est un membre éminent de la Cosa Nostra (la mafia) new-yorkaise, horriblement sympathique, et qui rend régulièrement visite à sa psychanalyste préférée.** Un must incontournable.

Documentaires

- **On trouve sur Internet des petits films de famille montrant Freud avec sa fille Anna, dans les années 1920 et 1930.**
- **Dans la série « Les géants du siècle », le *Sigmund Freud* réalisé par Krzysztof Talcsweski (1996) contient de nombreux documents datant du début du XX^e^ siècle et intègre les petits films où l'on voit Freud en famille.** Un film visible sur YouTube.
- **Le *Sigmund Freud. L'invention de la psychanalyse* d'Élisabeth Roudinesco et Élisabeth Kapnist (1997, France 3-Arte) contient nombre d'archives inédites et des interviews d'universitaires internationaux.** Une réalisation remarquable.
- **Dans le cadre d'une série d'émissions télévisées intitulées « Océaniques », un *Jung*, réalisé par Michel Cazenave et Pierre-André Boutang, et où l'on trouvera une grande interview de Jung à la fin de sa vie.**
- **Sur Donald Winnicott, des documents avec interview sont disponibles.**
- **« Un autre regard sur la folie » (1975) est une série d'émissions télévisées consacrées par Daniel Carlin à Bruno Bettelheim, qu'il a ainsi fait connaître au grand public.**
- **Plusieurs documents audiovisuels sont disponibles sur Jacques Lacan.** D'abord le *Jacques Lacan* réalisé par Élisabeth Roudinesco et Élisabeth Kapnist (un DVD chez Arte Video). Dans la première partie, « Jacques Lacan : la psychanalyse réinventée », la vie et l'œuvre du grand psychanalyste sont retracées. La seconde partie donne à voir la fameuse conférence de Louvain que fit Lacan dans les années 1970 : indispensable pour découvrir le génie de ce grand comédien.

- **Dans *Télévision* (1973), réalisé par Jacques-Alain Miller, et visible sur YouTube, Lacan lit des réponses écrites à l'avance et fait le clown (c'est lui-même qui l'a dit).** Le texte a été publié en petit livre.
- **Plusieurs documents sont disponibles sur Françoise Dolto.** *Françoise Dolto*, trois films documentaires d'Élisabeth Coronel et Arnaud de Mezamat, édité en DVD.
  - *Françoise Dolto*, réalisé par Caroline Eliacheff et Emmanuel Nobécourt (2008) en quatre DVD.
  - Dans les archives de Radio-Canada, visible sur YouTube, un long entretien avec Françoise Dolto, datant de 1972.
  - À signaler également, une « intégrale de l'anthologie radiophonique » datant de 1976-1977, Éditions du Centenaire, *Françoise Dolto. Lorsque l'enfant paraît*, en neuf CD, pour entendre ou réentendre la voix de la grande psychanalyste.
- **Réalisé par Daniel Friedman, *Être psy*, en coffret de 14 DVD. Une sorte d'encyclopédie audiovisuelle sur la psychanalyse en France.** Réalisées en deux fois, en 1983 puis en 2005, 33 heures d'entretiens avec 15 personnalités (Jean-Bertrand Pontalis, André Green, François Roustang, Élisabeth Roudinesco…) qui répondent pour le grand public aux questions élémentaires que celui-ci peut se poser : quel est le but de la psychanalyse ? Quelle différence y a-t-il entre la psychanalyse et la psychiatrie ? Faut-il réglementer la psychanalyse ? Quel rôle y joue l'argent ? etc.

Liens internet

Il suffit de taper « psychanalyse » sur un quelconque moteur de recherche pour être assailli par une nuée de sites forcément d'inégale valeur. On conseillera :

- **« Psychanalyse en ligne » contient un annuaire de psys (psychanalystes, mais aussi psychothérapeutes), des forums de discussion, des liens, etc. :** http://www.psychanalyse-en-ligne.org/
- **Psychanalyse et psychothérapie relationnelle :** http://www.cifpr.fr/
- **Le site de la Société psychanalytique de Paris (SPP) est très complet.** On y trouvera des liens utiles avec la bibliothèque Sigmund-Freud (15 rue Vauquelin 75005 Paris), créée par Marie Bonaparte, ainsi qu'avec la *Revue française de psychanalyse*. http://www.spp.asso.fr/

Index

A

Abraham (Karl), 3, 72, 101, 103, 221, 248, 263, 289, 376
actes manqués, 3, 70, 173, 175, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 223, 257
Adler (Alfred), 32, 72, 81, 240
Adler, 3, 81, 82, 83, 84, 158, 164, 377
Adorno (Theodor), 111
Aimée, 120, 361, 362
Alexander (Franz), 138, 308
Alexandre le Grand, 59
Allais (Alphonse), 197, 276
Allen (Woody), 191, 365, 385
ambivalence affective, 33, 52, 362
amour-propre, 57, 84, 177
analysant, 40
Andreas-Salomé (Lou), 77, 100, 193, 372
Anna O., 13, 69, 70, 182, 334, 345, 352, 353, 354, 355, 371
Anzieu (Didier), 121, 140, 285, 362
Anzieu (Marguerite), *voir* Aimée
appareil psychique, 3, 224, 225, 256, 273, 274
Arendt (Hannah), 262
Arioste (l'), 213, 299
attention flottante, 317, 321, 322, 339
Augustin (saint), 103, 132, 183
Austin (John Langshaw), 13
autisme, 33, 115, 116, 179
autoanalyse, 323
autoérotisme, 242

B

Bachelard (Gaston), 90, 161
Balint (Michael), 114, 243
Balzac (Honoré de), 80, 275
Bataille (Georges), 264, 274
Bates (Norman), 180, 181
Baudelaire (Charles), 14, 160, 245, 295, 300
Baudouin (Charles), 300
Bauer (Ida), *voir* Dora
Beaumarchais, 241, 242
Beauvoir (Simone de), 255
Bellow (Saul), 365
Bergler (Edmund), 235
Bergman (Ingmar), 89, 221, 380
Bergson (Henri), 52, 55, 108
Bernard (Claude), 67
Bernays (Martha), 65
Bernays (Minna), 74
Bernheim (Hippolyte), 67
Bettelheim (Bruno), 90, 114, 115, 116, 221, 299, 306, 307
Bick (Esther), 102
Binet (Alfred), 52, 264
Binswanger (Ludwig), 75, 113, 159
Bion (Wilfred Ruprecht), 116
Bleuler (Eugen), 33, 37, 52, 84, 115, 179, 231, 241
Bloom (Allan), 162
Bogdanov (Alexeï), 136
Bonaparte (Marie), 13, 69, 79, 99, 101, 122, 139, 254, 300, 307
Bosch (Jérôme), 20
Brandès (Georg), 250
Brantôme, 195
Breton (André), 21, 76

Breuer (Josef), 13, 69, 70, 97, 182, 314, 315, 334, 345, 352, 353, 371, 372, 375, 383
Bullitt (William), 309, 359, 360
Buñuel (Luis), 21, 245, 247, 381

C

ça, 229, 230, 233, 236
Canetti (Elias), 358
Cardinal (Marie), 369, 370
Carus (Carl Gustav), 59, 60
castration, 83, 93, 107, 131, 133, 134, 180, 188, 189, 211, 216, 231, 241, 251, 252, 254, 264, 303, 306, 354, 355
catharsis, 71, 258, 261, 298
cauchemar, 20, 200
Cendrars (Blaise), 385
Chaplin (Charlie), 184, 260
Charcot (Jean-Martin), 66, 67, 71, 182, 314, 345, 346, 383
Cioffi (Franck), 157
clivage, 103, 104, 180, 231, 361
Cocteau (Jean), 26
Colet (Louise), 244
Colomb (Christophe), 75
complexe d'infériorité, 81, 82, 83, 158
complexe d'Œdipe, 82, 103, 162, 164, 234, 250
complexe du homard, 108
complexe du Petit Poucet, 83
compulsion de répétition, 267, 268, 270
Conan Doyle (Arthur), 75
condensation, 176, 197, 207, 208, 211, 224, 267
Cooper (David), 160
Copernic (Nicolas), 142
Corneille (Pierre), 24
Coué (Émile), 139
Courbet (Gustave), 121
Crevel (René), 362
Cronenberg (David), 87, 91, 136, 384
Cullen (William), 178
cure, 2, 4, 10, 14, 20, 36, 39, 40, 41, 42, 45, 46, 52, 54, 69, 70, 85, 87, 93, 95, 97, 101, 102, 122, 123, 124, 136, 138, 142, 153, 154, 165, 178, 183, 191, 209, 222, 223, 230, 258, 271, 298, 312, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 322, 323, 325, 326, 332, 333, 334, 335, 339, 340, 341, 342, 352, 353, 354, 355, 356, 360, 362, 363, 366, 367, 368, 370, 372, 376, 383, 384, 385

D

Dac (Pierre), 121, 159, 250
Dalí (Salvador), 21, 76, 121, 362, 380
Darwin (Charles), 142, 305
Deleuze (Gilles), 161, 162, 163, 359
dépression, 31, 130, 145, 168, 231, 247, 347, 353
Derrida (Jacques), 163, 168
Descartes (René), 24, 53, 56, 129, 159, 177, 204, 213, 226
désublimation, 143, 148, 289
deuil, 231
Deutsch (Hélène), 13, 100, 106, 254
Dick, 361
Diderot (Denis), 250
Dilthey (Wilhelm), 74
dimension dynamique, 10, 161
dimension économique, 10
dimension topique, 9
Dolto (Françoise), 6, 13, 32, 107, 108, 120, 234, 249, 294, 362, 363
Dominique, 362, 363
Dora, 353, 354, 373
Dostoïevski (Fiodor), 301
Duflos (Huguette), 361, 362
Durkheim (Émile), 304
Durn (Richard), 276
dysmorphophobie, 33, 34

E

Ehrenberg (Alain), 145
Einstein (Albert), 74, 79, 124, 152, 268
Électre, 100
Ellenberger (Henri F.), 152
Ellis (Havelock), 242
Empédocle, 265, 266
énergie pulsionnelle, 10
Ernst (Max), 21
Éros, 110, 111, 117, 241, 266, 274, 275, 307
Esquirol (Jean-Étienne), 180
Ey (Henri), 159, 298

F

Fairbain (William R. D.), 240
Fanon (Frantz), 137, 164
fantasme, 215
fantasme de prostitution, 190, 254
Faulkner (William), 365
Fechner (Gustav), 274
Ferenczi (Sándor), 3, 40, 44, 72, 93, 95, 96, 97, 132, 135, 186, 271, 272, 318, 320, 322, 323, 324, 325, 336, 337, 340, 341, 346, 347, 373
Fernandez (Dominique), 300
fétichisme, 52, 168, 262, 263, 264, 381
Fitzgerald (Francis Scott), 85
Flaubert (Gustave), 160, 244
Flechsig (Paul), 357, 358, 359
Fliess (Wilhelm), 69, 101, 193, 253
Floc'h (Isabelle), 148
Flournoy (Théodore), 280
formation réactionnelle, 176
Foucault (Michel), 12, 161
Frankenheimer (John), 32
French (Thomas), 167
Freud (Anna), 13, 78, 100, 102, 138, 383
Freud (Heinz), 77
Freud (Jacob), 63, 70
Freud (Sigmund), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 26, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 38, 40, 47, 50, 51, 52, 55, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 94, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 108, 112, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 127, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 190, 191, 192, 193, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 267, 268, 269, 271, 272, 273, 274, 275, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 308, 309, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 321, 323, 324, 328, 330, 332, 333, 334, 336, 337, 338, 340, 341, 345, 346, 347, 348, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 363, 366, 367, 371, 373, 374, 375, 376, 378, 382, 383, 384
Freud (Sophie), 77
Fromm (Erich), 111

G

Gadamer (Hans Georg), 18
Gattegno (Jean-Pierre), 370
Gender Studies, 113
Genet (Jean), 160
Georges Ier, 101
Georges de Grèce, 101
Gide (André), 242, 365
Goering (Hermann), 79, 348
Goering (Mathias), 79

Goethe (Johann Wolfgang von), 47, 59, 75, 80, 85, 113, 302
Goya (Francisco), 200
Gray (Jesse Glenn), 268
Green (André), 117, 178, 269, 270
Groddeck (Georg), 52, 112, 113, 174, 229, 230
Gross (Otto), 385
Guattari (Félix), 162, 163
Guilbert (Yvette), 78
Guyau (Jean-Marie), 60

H

Habermas (Jürgen), 18, 156
Haeckel (Ernst), 95, 271, 305
Hamilcar, 64
Hannibal, 64
Hans (le petit), 101, 251, 260, 353, 354, 355
Hartmann (Eduard von), 60
Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), 58, 59, 82, 120, 126, 130, 236, 274, 295
Heidegger (Martin), 113, 122, 155, 159
Heine (Heinrich), 290
Héraclite, 68, 87
Hippocrate, 183
Hippolyte d'Este, 299
Hitchcock (Alfred), 21, 180, 379
Hitler (Adolf), 27, 79, 85, 101, 111, 284, 308, 316, 317, 348
Hitschmann (Eduard), 287
Hobbes (Thomas), 76
Hölderlin (Friedrich), 295, 300
Holmes (Sherlock), 75, 297
homme aux loups (l'), 251, 353, 356, 357
homme aux rats (l'), 353, 355, 356
Homo oeconomicus, 29, 147
homoncule, 160
homosexualité, 17, 19, 100, 142, 143, 245, 252, 263, 297, 337, 338, 354, 358, 381, 382
Horney (Karen), 101, 111, 112
Hugo (Victor), 80, 255, 260, 300
Hume (David), 207
Husserl (Edmund), 65, 158
Huston (John), 161, 375, 382
Huxley (Aldous), 143
hystérie, 13, 14, 24, 61, 63, 67, 68, 69, 70, 89, 119, 142, 168, 176, 178, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 256, 301, 314, 334, 345, 346, 351, 352, 353, 354, 372, 375, 383, 384

I

identification projective, 105
inconscient, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 14, 15, 17, 18, 20, 23, 24, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 51, 52, 53, 54, 57, 58, 59, 60, 61, 68, 69, 72, 73, 76, 82, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 96, 97, 99, 102, 105, 109, 113, 121, 125, 126, 128, 129, 139, 140, 142, 143, 147, 148, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 166, 168, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 179, 186, 188, 189, 190, 191, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 235, 237, 242, 246, 249, 250, 256, 257, 259, 260, 267, 271, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 288, 290, 293, 298, 299, 301, 307, 308, 316, 320, 321, 322, 328, 336, 356, 365, 368, 371, 377, 379
inconscient collectif, 90, 211, 279, 280, 281, 282, 285
inconscient des sociétés, 304
instinct de survie, 238
instinct maternel, 28, 238
introjection, 96, 131, 147, 248
Irma, 208, 222

J

Jacques VI, 189
Janet (Pierre), 37, 55, 120, 145, 160, 328
Jeanson (Francis), 276
Jésus-Christ, 58, 59, 120, 183, 196, 265, 360
Jocaste, 250

Jones (Ernest), 72, 77, 194, 252, 303, 348, 360, 382
Joyce (James), 20, 122, 365
Jung (Carl Gustav), 3, 71, 72, 74, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 135, 136, 138, 151, 164, 211, 266, 279, 280, 281, 282, 346, 373, 384, 385

K

Kafka (Franz), 372
Kant (Emmanuel), 59, 90, 129, 174, 212, 235, 261, 282, 287, 295
Kaplan (Leslie), 372
Kardiner (Abram), 284
Kierkegaard (Søren), 287
Kihlstrom (John F.), 148
Kim Jong-il, 33
Klein (Melanie), 13, 102, 103, 104, 105, 138, 190, 240, 269, 307, 361, 362, 377
Koertner (Cecily), 383
Kohut (Heinz), 144
Kojève (Alexandre), 120
Kraepelin (Emil), 179
Krafft-Ebing (Richard von), 262, 275, 374
Kun (Béla), 347

L

Lacan (Jacques), 3, 5, 6, 20, 24, 36, 96, 102, 107, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 138, 139, 140, 151, 175, 178, 179, 181, 187, 202, 204, 207, 208, 222, 229, 231, 233, 239, 245, 261, 277, 298, 278, 306, 318, 319, 320, 324, 330, 331, 332, 336, 338, 341, 345, 347, 349, 361, 362, 368, 381
Laforgue (René), 122, 139, 179, 180, 300
Lagache (Daniel), 120, 121, 140, 234
Laing (Ronald), 160
Laïos, 64, 250
Lampl de Groot (Jeanne), 254
langage de l'inconscient, 204
Laplanche (Jean), 121, 277, 300
lapsus, 44, 141, 191, 192, 194, 195, 309, 322, 339
La Rochefoucauld (François de), 15, 57, 58
lavage de cerveau, 32
Lawrence (David Herbert), 252
Le Bon (Gustave), 281, 283
Leibniz, 30, 56, 57, 148
Lénine, 35
Léonard de Vinci, 263, 297, 360
Lévi-Strauss (Claude), 19, 152
libération sexuelle, 16, 110, 132, 369
libido, 5, 17, 72, 86, 88, 89, 144, 187, 215, 236, 237, 240, 241, 242, 243, 244, 249, 255, 256, 260, 261, 262, 265, 266, 277, 280
Lipps (Theodor), 219
Litvak (Anatole), 380
Loewe (Carl), 205
Lorenz (Konrad), 111
Low (Barbara), 273
Löwenstein (Rudolph), 306

M

Mach (Ernst), 74
Mahler (Gustav), 73
Mahomet, 126
Maine de Biran, 189
maîtrise de soi, 28
Malinowski (Bronislav), 163, 164, 305
Mallarmé (Stéphane), 126, 160, 300
Mankiewicz (Joseph), 382
Mann (Thomas), 309, 317
Mannoni (Octave), 137, 309
Mao Tsé-toung, 59
Marcuse (Herbert), 110, 111, 289
Marx (Karl), 15, 24, 31, 73, 99, 108, 111, 148, 264, 290, 295
masochisme, 235, 257, 262, 269, 270, 384
Masson (André), 122
maternologie, 94
Maupassant (Guy de), 300
Mauron (Charles), 300
mauvaise foi, 153, 157, 159, 175, 195

McDougall (Joyce), 362
Mead (Margaret), 163
mémoire, 55
Merleau-Ponty (Maurice), 237
Mesrine (Jacques), 265
méthode active, 323, 324
Michel-Ange, 263, 297, 360
Miller (Jacques-Alain), 140
Miller (Martin), 136
moi, 231, 232, 236
Monroe (Marilyn), 138
mot d'esprit, 196, 197, 198
Mussolini (Benito), 79, 268

N

Napoléon Ier, 101
Narcisse, 144, 243, 270
narcissisme, 114, 144, 233, 234, 242, 243, 251, 254, 261, 269, 270, 289, 293, 385
Nathansohn (Amalie), 63
néonatologie, 94
Nerval (Gérard de), 295, 300
neutralité bienveillante, 319, 320, 366, 371
névrose, 4, 11, 31, 65, 67, 70, 88, 94, 144, 145, 153, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 216, 218, 221, 235, 256, 259, 260, 262, 267, 270, 271, 279, 287, 289, 290, 291, 292, 295, 301, 304, 309, 351, 353, 355, 356, 361, 363, 365, 376, 385
névrose d'angoisse, 187
névrose obsessionnelle, 178, 182, 186, 292, 351
névroses traumatiques, 184, 200
Nietzsche (Friedrich), 15, 24, 51, 52, 60, 80, 82, 95, 100, 112, 161, 221, 229, 257, 270, 290, 295, 308, 371, 372

O

objet du désir, 239
objet transitionnel, 106
ocnophile, 114
Œdipe, 5, 17, 64, 68, 71, 78, 82, 87, 94, 103, 142, 144, 158, 162, 163, 164, 234, 237, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 283, 288, 300, 301, 303, 305, 368, 374

P

Pabst (Georg Wilhelm), 376
paix chimique, 148
pansexualisme, 153, 241
Papin (Christine), 181
Papin (Léa), 181
Pappenheim (Bertha), *voir* Anna O.
paranoïa, 69, 120, 178, 179, 181, 259, 351, 353, 358, 359, 362, 381
Paré (Ambroise), 36
Pascal (Blaise), 30, 189
Paul de Tarse, 87
Pauli (Wolfgang), 85, 91
Pavlov (Ivan Petrovitch), 136
pédagogie, 76, 95, 106
Pénélope, 206, 209, 301
perceptions inconscientes, 56, 57
perversion, 262, 263, 264
Pfister (Oskar), 75, 291
philobate, 114
phobie, 142, 165, 166, 168, 175, 187, 188, 189, 190, 194, 211, 223, 260, 267, 353, 354, 355, 356, 376, 379
Piaget (Jean), 214
Picasso (Pablo), 262
Pichon (Édouard), 122, 179
Pinel (Philippe), 178
plaisir, 218
Platon, 54, 125, 148, 199, 212, 241, 263, 308
Poe (Edgar), 127, 300
Politzer (Georges), 164
Pollock (Jackson), 85
Pommier (Gérard), 167
Popper (Karl), 156, 157, 158
Pouchkine (Alexandre), 221
préconscient, 125, 196, 217, 218, 225, 228, 229, 230, 242, *principe de réalité*

prégénitaux, 248
présentabilité, 205
principe de constance, 221, 239, 273, 274
principe de nirvana, 273
principe de plaisir, 267
processus primaire, 224
processus secondaire, 224
projection, 97, 131, 147, 223, 260, 291, 292, 339, 378
propédeutique, 95, 351
Proust (Marcel), 155, 245, 298, 300, 368
psychanalyste, 330, 331
psyché, 10, 23, 33, 37, 51, 85, 87, 88, 90, 95, 230, 249, 251, 259, 280, 313, 344, 360, 366, 374, 379
psychiatre, 327, 328
psychisme, 4, 8, 9, 10, 11, 13, 17, 19, 26, 30, 31, 35, 36, 37, 38, 60, 64, 67, 68, 94, 104, 111, 112, 114, 116, 125, 126, 128, 130, 145, 154, 155, 156, 158, 161, 164, 165, 174, 194, 204, 215, 217, 219, 220, 225, 226, 229, 231, 234, 237, 246, 247, 249, 256, 258, 274, 281, 283, 284, 357
psychologie analytique, 84, 85
psychologie des foules, 283
psychologue, 328
psychophysique, 226, 274
psychosomatique, 82, 112, 230
psychothérapeute, 328, 329
psychothérapie, 18, 19, 41, 67, 116, 148, 164, 165, 329
pulsion, 4, 29, 34, 77, 84, 105, 109, 136, 148, 161, 162, 175, 176, 231, 232, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 247, 248, 249, 256, 257, 259, 260, 261, 263, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 278, 380
pulsion de mort, 52, 77, 86, 104, 113, 117, 131, 147, 240, 265, 266, 267, 269, 271, 272, 275, 277, 278, 289
pulsion de vie, 77, 86, 113, 131, 240, 265, 269
pulsion érotique, 378
pulsion homosexuelle, 358
pulsion sexuelle, 109, 240, 247, 262, 265, 269, 384

R

Rank (Otto), 3, 72, 93, 94, 95, 96, 97, 135, 187, 242, 263, 274, 287, 296, 297, 300, 323
refoulement, 1, 11, 82, 83, 86, 88, 102, 106, 109, 110, 128, 141, 143, 145, 157, 159, 160, 175, 176, 179, 187, 192, 196, 233, 245, 251, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 262, 267, 353, 355
règle d'abstinence, 317, 319
régression thalassale, 96
Reich (Wilhelm), 6, 72, 108, 109, 110, 190, 244, 259, 309, 365
Reik (Theodor), 30, 73, 289, 308, 330, 333
Renard (Jules), 270
répression, 109, 110, 259, 288, 294, 309
répression sexuelle, 109, 309
rêve, 197, 199, 204, 209, 212
Richter (Hans), 205
Ricœur (Paul), 15, 18, 156
Rilke (Rainer Maria), 100
Rimbaud (Arthur), 128
Rivière (Joan), 100
Robert (Marthe), 299
Roentgen (Wilhelm), 23
Róheim (Géza), 234, 289, 305, 306, 307
Rolland (Romain), 64, 76, 291, 366
Roosevelt (Franklin), 359
Roosevelt (Theodore), 360
Rorschach (Hermann), 90
Roth (Philip), 369
Roudinesco (Élisabeth), 121, 152
Rousseau (Jean-Jacques), 244, 246
Rubenfeld (Jed), 373

S

Sachs (Hanns), 72
sadisme, 262
Sainte-Beuve (Charles Augustin), 300

Sartre (Jean-Paul), 113, 158, 159, 160, 161, 195, 285, 296, 382
Saussure (Ferdinand de), 126
scène primitive, 162, 215, 216, 241, 249, 356, 357
schizoïde, 240
schizophrénie, 19, 33, 89, 116, 178, 179, 180, 231, 290, 361, 380
Schnitzler (Arthur), 51
Schreber (Daniel Paul), 179, 353, 357, 358, 359
sexe psychologique, 34
sexualité infantile, 82, 102, 237, 245, 246, 253
Shackleton (Ernest H.), 128
Shakespeare (William), 65, 75, 190, 302, 303, 309, 379
Signorelli (Luca), 192, 193
Sinatra (Frank), 138
Skinner (Burrhus), 111
Snyder (Frederick), 167
Socrate, 36, 53, 54, 123
souvenir-écran, 214
Spielrein (Sabina), 13, 52, 136, 137, 254, 266, 384
Spinoza (Baruch), 21, 23, 113, 226
stade anal, 102, 248
stade du miroir, 129, 233
stade oral, 102, 248, 306
stade sadique-anal, 102, 248
stade sadique-oral, 102, 248
Staline, 111, 136, 157, 317
Staub (Hugo), 308
Stekel (Wilhelm), 266, 275
Stendhal, 219, 250
Sterne (Lawrence), 174
Stevenson (Robert Louis), 229, 275
Straus (Ervin), 159
stress post-traumatique, 200, 267
Stuart (Marie), 189
subconscient, 18, 37
sublimation, 11, 110, 111, 143, 253, 254, 257, 260, 261
suicide, 232, 238
Sulloway (Frank J.), 152
surcompensation, 83, 377
surmoi, 9, 102, 103, 115, 125, 225, 229, 233, 234, 235, 236, 253, 261, 269, 283, 285, 289, 306, 307, 308, 339, 365
Svevo (Italo), 242, 366, 367, 368
symptôme, 40, 41, 43, 56, 57, 83, 157, 166, 175, 176, 177, 182, 185, 186, 187, 190, 192, 196, 198, 199, 258, 260, 298, 304, 309, 352
symptôme hystérique, 57, 175, 176
synchronicité, 91
syndrome de Rambo, 267
syndrome de Stockholm, 32

T

tabou, 293, 304, 306
Tallis (Frank), 374
Tausk (Viktor), 72, 325
Tchaïkovski (Piotr Ilitch), 221
télépathie, 74, 288
Thanatos, 266, 274, 275, 307
théorie de l'hérédité, 11, 283
théorie de la dégénérescence, 11
théorie de la personnalité, 87
théorie de la perversion, 11, 94, 231
théorie du rêve, 5, 70, 198, 200, 257
théorie du verre d'eau, 35
Thérèse d'Avila, 182
tics, 74, 186, 339
traces mnésiques, 220, 283
traumatisme, 68, 93, 94, 95, 97, 166, 184, 185, 216, 268, 296, 300, 354, 377, 379, 380, 382
travail du rêve, 202, 302
Trotter (Wilfred), 284
trouble d'identité, 33, 34
Twain (Mark), 140
typologie des caractères, 89, 90

u

Ulysse, 20, 206, 301, 365

v

Valéry (Paul), 217
Van Gogh (Vincent), 295
Van Sant (Gus), 383
Vian (Boris), 368
volonté inconsciente, 60

w

Watson (John B.), 165
Weber (Max), 351
Wedekind (Frank), 194
Welles (Orson), 376
Whitehead (Alfred North), 125
Wiene (Robert), 32
Wilde (Oscar), 367
Wilson (Thomas Woodrow), 309, 359, 360
Winnicott (Donald), 28, 106, 249, 277
Winterstein (Alfred F. von), 287
Wittgenstein (Ludwig), 155, 156, 367
Wohlgemuth (Adolf), 157
Wolf (Hugo), 205

y

Yalom (Irvin), 371

z

Zweig (Stefan), 23, 76, 78, 79, 80, 294, 366